This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Fr. 1340. 20

A

Harvard College Library

FROM THE

J. HUNTINGTON WOLCOTT FUND

Established in 1891 by ROGER WOLCOTT (H. U. 1870), in memory of his father, for "the purchase of books of permanent value, the preference to be given to works of History, Political Economy, and Sociology," and increased in 1901 by a bequest in his will.

ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VI^E ARRON^T
LIBRAIRIE
ANCIENNE
& OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS

DIX-HUIT FRUCTIDOR;

SES

CAUSES ET SES EFFETS.

DIX-HUIT FRUCTIDOR;

SES

CAUSES ET SES EFFETS.

Dedimus profectò grandæ patientiæ documentum; ita ut adempto per inquisitiones et loquendi audiendi que commercio, memoriam quoque cum voce perdidissemus, si tam in nostrâ potestate esset oblivisci, quam tacere.

TACIT. Vit. agric.

TRADUCTION.

« Nous avons, certes, donné l'exemple d'une patience inouie, et telle qu'ayant été privés par la plus farouche tyrannie, de la faculté d'entendre et de parler, nous eussions dû perdre la mémoire avec la voix, s'il étoit aussi possible d'oublier que de se taire».

J. P. Gallais

TOME Ier.

A HAMBOURG.

1799.

Il *n'y a point de gloire sans magie*, disoit une femme de ma connoissance ; et point de magie durable dans un pays qui voit éclore 130 journaux tous les matins, et compte autant de lecteurs que d'habitans.

Lors donc qu'en moins de huit ans on a déjà dit et prouvé que le 14 juillet, le 5 octobre, le 10 août, le 2 septembre et le 31 mai, étoient de grandes erreurs ou de grands crimes, il faudroit s'aveugler volontairement pour croire que le 18 fructidor échappera au jugement sévère que déjà tous les français ont prononcé contre lui.

L'opinion gouverne le monde, disoit Voltaire (ép. à M. d'Argental) et les écrivains font l'opinion.

Tacite écrivit la vie de Domitien presque sous les yeux du tyran.

L'histoire nous a révélé les forfaits de Henri VIII, de Philippe II, de Catherine de Médicis et de Robespierre ; et nous croyons qu'elle épargnera ceux de quelques petits

hommes qui se dévorent eux-mêmes quand ils n'ont pas d'autre pâture !

« Non, non, le 18 fructidor ne restera point enseveli sous le tas de mensonges et de cadavres dont ses auteurs ont cru se faire un rempart contre ses victimes.

« Je dirai les secrets de cette journée ; j'en nommerai les auteurs.

Réchauffer des haines et immortaliser des ressentimens, sont des objections si bêtes, malgré la bonne opinion qu'en ont ceux qui la font, que nous ne prendrons pas la peine d'y répondre : *c'est aux oppresseurs, et non pas aux opprimés, qu'il convient de prêcher la modération*, a dit M. Mallet-Dupan.

On veut que l'homme honnête persécuté soit toujours modéré dans ses ressentimens, précisément parce qu'il est honnête.

N'est-ce pas vouloir, en d'autres termes, que l'homme qui sent vivement les maux d'autrui soit insensible aux siens ?

Il est possible que moins d'âpreté dans le

style, et plus d'hésitation dans les jugemens, eussent fait plus d'impression sur certains esprits, froids calculateurs, et très-bons juges en convenances ; mais j'en appelle à toutes les âmes sensibles : ces convenances, ces calculs, cette modération, tant de précautions, enfin, décèlent encore plus d'art que de générosité.

Et lorsque les scélérats, dont nous écrivons l'histoire, étoient là sous nos yeux avec le hideux cortége de leurs crimes, de leurs fureurs et de leurs sottises, étoit il possible d'en parler de sang-froid, et de mesurer les expressions de notre indignation sur ce vain protocole de société inventé par quelqu'automate, à l'usage de quelques perroquets.

Mais en bravant avec si peu de scrupule la colère d'hommes, dont je méconnois l'autorité, je dois respecter les préjugés de quelques bons esprits, dont j'ai partagé la foiblesse.

A ceux-ci je dois une courte explication,

et sur le ton brusque, tranchant, et souvent morose qui règne dans cet écrit; et sur la présomption avec laquelle j'ai osé citer à mon obscur tribunal les hommes célèbres, dont s'honora jadis la vanité nationale.

Quant au premier article, j'avoue que j'ai souvent écrit d'indignation. Tout le mal qu'ils nous ont pu faire, ils l'ont fait; par quelles considérations sommes-nous tenus de leur baiser les mains sanglantes? Nos réflexions se ressentiront de l'amertume de notre situation; mais j'interpelle ceux qui nous en feront un reproche; est-il facile d'envisager ses bourreaux de sang-froid, et de conserver des ménagemens pour ceux qui nous ont tout ravi?

Quant au second, il ne faut point oublier que les grands philosophes, aux pieds desquels on voudroit nous enchaîner, ont commencé par briser nos idoles les plus chères, n'ont respecté dans le cours de leurs immolations, ni la célébrité, ni les talens, ni les vertus, ni la morale, ni la religion, et nous

DIX-HUIT

DIX-HUIT FRUCTIDOR;

SES

CAUSES ET SES EFFETS.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire du 18 fructidor, première journée.

. . . . . aliqui pœna timoris
in nostra cervice sedet.

LUCANUS.

Je ne répéterai point ce que tout le monde sait aujourd'hui, c'est-à-dire, quelle indécente lutte prépara cette journée, et par quel misérable enchaînement de circonstances on l'avoit rendue nécessaire. Mais je dois néanmoins rappeller quelques-uns des faits qui la précédèrent, pour donner au récit qui va suivre la précision et la clarté dont il a besoin.

Depuis un mois, la majorité du directoire ne dissimuloit pas plus ses intentions que ses armemens.

A cinq heures le palais et le jardin des Tuileries étoient cernés, les postes enlevés, la garde désarmée, les inspecteurs arrêtés; la révolution consommée sans bruit, sans résistance, sans une seule amorce de brûlée. Les habitans de Paris étoient encore plongés dans le sommeil, et ne se doutoient en aucune façon de leur changement de gouvernement.

J'appris, comme les autres, ces merveilles à mon réveil. Elles me fachèrent beaucoup, et ne me surprirent point.

Chacun, en se levant, put en lire les motifs à sa porte. Tous les murs étoient couverts de larges placards intitulés comme il suit:

1°. *La grande conspiration du royaliste Pichegru;*

2°. *Les grandes révélations du porte-feuille d'Antraigues;*

3°. *Les grandes sollicitudes du directoire pour la conservation des propriétés;*

4°. *Les grandes défenses, sous peine de mort, de crier:* VIVE LE ROI, *ou* VIVE D'ORLÉANS!

En lisant cette dernière affiche, les gens crédules et les gens apostés disoient également! Ce ne sont donc point les Orléanistes

qui triomphent, comme on ne cessoit de le publier depuis deux mois.

Ce ne sont pas les Orléanistes! soit. Et je suis même tenté de le croire. Mais ce n'est point sur leur dénégation que je m'appuye. Et en supposant encore que cette dénégation fût sincère, qu'est-ce quelle prouveroit dans l'état actuel des choses ? sinon, que la susdite faction n'a jamais eu, plus que son chef, le courage de s'emparer des mouvemens qu'elle avoit toujours l'adresse d'exciter.

Quoiqu'après *le* 13 *vendémiaire* la nomination des cinq premiers directeurs n'ait été qu'une transaction forcée entre tous les partis qui tourmentoient la convention, nier que le 13 vendémiaire, ainsi que le 5 octobre de l'année 1789, fût l'ouvrage de l'*orléanisme*, seroit ou méconnoître les premiers élémens de la révolution, ou le comble de la mauvaise foi.

Les *grandes sollicitudes du directoire*, pour la conservation des propriétés parurent d'une impudence révoltante, alors qu'il violoit la plus sacrée de toutes, aux yeux des républicains, celle de la représentation nationale.

Mais de plus, le style en étoit si niais, si

misérable et si usé, que les ouvriers mêmes se rappelloient qu'il n'étoit que le plagiat ou la répétition de celui que Robespierre employoit pour justifier le 31 mai.

Les *grandes révélations du porte-feuille de M. d'Antraigues* n'inspirèrent ni plus de confiance ni plus d'intérêt.

D'abord elles étoient prévues depuis l'arrestation de M. d'Antraigues à Venise. Tous les journaux à l'envi avoient dépecé cette pauvre gibecière, et mis les joueurs de gobelets dans l'impuissance de tromper même les badauts (1).

Ensuite, quand au lieu de vers, de chansons et de correspondances d'amour, ce fameux porte-feuille eut renfermé des épigrammes contre les français, et même une correspondance sur leur révolution, que pouvoit-on en conclure contre Pichegru qui n'y étoit pas

(1) Ne sachant plus que faire de leur prisonnier, après avoir vidé son porte-feuille, le directoire le rendit à l'empereur, mais n'eut garde de laisser percer dans le public la protestation qu'il fit contre l'enlèvement de ses papiers, prévoyant l'abus qu'on se proposoit d'en faire... M. d'Antraigues en fit deux inventaires; il en laissa un à ses geoliers, et publia l'autre en Allemagne.

nommé, et par quelle raison ses dépositaires ou receleurs tardèrent-ils si long-tems à le vider ?

N'étoit-on pas en droit de se défier d'une publication faite si à propos, que ceux contre qui elle étoit dirigée ne pouvoient plus la contester, et ceux en faveur de qui elle étoit combinée en avoient le plus grand besoin ?

D'ailleurs, l'évidente fausseté de deux des pièces y contenues, suffit pour démontrer celle des autres. On suppose dans l'une que le quartier-général de Pichegru étoit placé à Altkirk ; et, dans le vrai, Pichegru n'a jamais eu son quartier-général à Altkirk. On suppose dans l'autre, que Pichegru accepte des pensions pour sa femme et ses enfans, et Pichegru n'étoit point marié.

Ineptes scélérats, qui n'avoient seulement pas l'esprit d'inventer des romans vraisemblables, et qui ne s'enveloppoient de si grossiers mensonges, que parce qu'ils comptoient les soutenir toujours par la force !

C'étoit donc principalement contre Pichegru que cette frêle machine étoit dressée.... c'étoit pour appuyer la *grande conspiration royaliste*, dont on vouloit le faire chef à tout prix.

Il est vrai que les intelligences qu'on lui supposoit avec M. le prince de Condé, ses relations avec les émigrés, la promesse qu'on lui faisoit du bâton de maréchal de France, d'un cordon rouge, de la terre de Chambord, et de 200 mille livres de rentes, etc.... faisoient rire le peuple qui sait, depuis longtems, comment se fabriquent toutes ces grandes conspirations, mais jettèrent dans l'esprit des soldats de facheuses impressions sur le caractère de celui de leurs généraux, que jusqu'alors ils avoient respecté davantage.

Ces hommes, machines sous tous les rapports, ne savoient plus que penser du républicanisme d'un homme qu'on mettoit en relation avec le prince de Condé, et à qui on promettoit le bâton de maréchal de France pour remettre un roi sur le trône.

La veille, le nom de Pichegru retentissoit avec honneur à leurs oreilles. Le lendemain, il ne se marioit qu'avec ceux de *royaliste* et de *conspirateur.*

La veille, il eût été difficile, et peut-être même dangereux, d'arrêter Pichegru au milieu de la garde du Luxembourg, et le lendemain on l'arrêta, et on auroit pu le

fusiller impunément au milieu de celle des deux conseils.

Tel est le sort des hommes et des choses en révolution ! il tient à un misérable fil que la plus sotte imposture ou le moindre revers peuvent rompre du soir au matin.

Les auteurs de cette intrigue en ont si bien senti la foiblesse, qu'ils firent publier quelques mois après, pour renforcer les pièces du *porte-feuille d'Antraigues*, d'autres pièces extraites *du chariot de* Kinglin. Nous citerons la plus remarquable, c'est-à-dire celle dont on a voulu tirer plus d'inductions.

Lettre de Demouget, de Strasbourg, au général Kinglin, *désigné sous le nom de* Persée.

31 Décembre 1791.

« Je pense que vous joindrez le *laurier* (Condé) et que vous insinuerez bien aux Autrichiens de l'épauler de leur mieux, en cas que ce dont nous avons parlé sur les *tresses* (Strasbourg) puisse se mettre en œuvre, comme le desire si ardemment le laurier, si *Poinsinet* (Pichegru) qui est bien dévoué, peut le faciliter. Les dégoûts, sur le

certains, effarés, mais étrangers au grand mouvement qui se passoit sous leurs yeux et qui alloit changer leurs destinées, avoient l'air d'assister à un drame lugubre, dont ils attendoient le dénouement pour en applaudir les acteurs.

Le quartier St-Germain ressembloit à un camp retranché devant l'ennemi: celui de St-Honoré au parterre de Nicolet dans la scène miraculeuse du *festin de Pierre*.

Cet engourdissement fit bientôt place à la frayeur, lorsqu'on entendit les crieurs hurler le décret qui déclaroit *royalistes*, *traitres*, *rebelles* et *conspirateurs*, tous ceux qui prévoyant cette catastrophe avoient fait quelques efforts pour la prévenir.

Un de ses principaux auteurs, qui pense avec Danton que les *révolutions ne se font qu'à coups de sabres*, et dit avec Barrère que *les morts seuls ne reviennent pas*, auroit bien VOULU TRAVAILLER LA MARCHANDISE; mais les deux autres, soit différence d'opinion, soit, comme il est plus vraisemblable, crainte des suites, refusèrent leur consentement à cette boucherie, et crurent pouvoir concilier leur repos et l'humanité, en condamnant leurs ennemis à mourir lentement sous la ligne.

En conséquence de cet arrangement, la

commission des conseils chargée d'examiner les papiers de la conspiration qui venoit d'être découverte, les eut examinés en 3 minutes, et n'en mit pas davantage à rédiger un décret en 40 articles qui annuloit les opérations primaires et électorales de 49 départemens, établissoit 90 commissions militaires à l'effet de condamner à mort tout François qui inscrit à son insçu sur une liste d'émigré, n'émigreroit pas réellement pour s'y soustraire; (on étouffe d'indignation en rappellant cet horrible rafinement de tyrannie; Merlin seul étoit capable de l'imaginer), condamnoit sans examen, sans jugement préalable, sans aucune formalité, deux directeurs, deux généraux et cinquante trois députés à la déportation, et accordoit au directoire les attributs de la dictature la plus absolue.

C'est dans cette loi que les usurpateurs placèrent leur salut et celui de leur république.

Ce qui, dans sa conception, fut l'ouvrage du triumvirat seulement, ou du triumvirat uni aux Jacobins, n'est pas très-aisé à démêler aujourd'hui; mais dès lors on pouvoit prévoir ce qui arrive aujourd'hui, et juger que la mesure

nécessaire au salut du premier, ayant été sensiblement outrée, lui étoit arrachée par les autres, qui vouloient le perdre, en paroissant servir ses plus chers ressentimens. Cette conjecture s'est vérifiée le 30 Prairial.

Cette loi remplit les cachots de prêtres, de nobles, de femmes et de prétendus émigrés; elle chassa de France cent mille propriétaires, et renouvella dans un instant toutes les angoisses du fameux régime de 93; elle étouffa tout crédit, toute industrie, toute réclamation; elle partagea les Français en deux classes bien distinctes, l'une de bourreaux et l'autre de victimes.

Carnot n'en attendit point la signification; il avoit pris la fuite une heure avant celle fixée pour sa mort. Il dut son salut au hazard.

On ne concevroit pas sa sécurité, si l'on ne savoit par mille expériences quels immenses avantages a le brigand qui veille sur l'honnête homme qui dort.

Parmi les reproches que j'ai ouï faire à Carnot, je n'en connois pas de plus généralement répandu et d'aussi peu fondé que celui de nous avoir livré aux tyrans, en tardant trop à les dénoncer. Je ne connois point l'homme et ne l'ai jamais vu; c'est donc l'é-

quité qui va déterminer mon jugement dans ce qui suit :

Si Carnot n'oppose pas plus de vigueur et plus de résistance aux invasions de ses collègues, s'il tarda trop à dénoncer au corps législatif des complots sur lesquels il ne lui restoit pas le moindre doute, en un mot, s'il ne se mit pas ouvertement à la tête de son parti, comme Barras étoit à celle du sien ;

Ce ne fut point sa faute, mais bien celle des royalistes, dont la soudaine resurection, les nombreuses indiscrétions, les menaces extravagantes, et sur-tout les souvenirs implacables lui révélèrent ce qu'il avoit à craindre s'il tomboit dans leurs mains, ou s'il se jettoit dans leurs bras.

Disons-le franchement : ce n'est pas assez de dire publiquement et de faire imprimer d'office ; *nous venons avec des intentions pacifiques ; nous abhorrons la vengeance ; nous voulons faire triompher la religion et l'humanité*, lorsque d'indiscrètes confidences ont annoncé le contraire, lorsque des libelles menacent sans pudeur, lorsque les chouans égorgent sans pitié, lorsque les salons ne retentissent que de vengeances et de projets de bouleversemens. Il faudroit pour

tranquilliser les patriotes de bonne-foi, les acquéreurs de biens nationaux, et les soldats, d'autre garantie que celle de quelques vaines promesses ou de fastueuses maximes, que chaque parti vaincu s'approprie à son tour ; ou si l'on ne daigne pas leur en donner d'autre, il faut s'attendre qu'ils en chercheront une dans leur union contre vous.

Carnot étoit placé entre deux sortes d'ennemis également injustes, également acharnés, dont les uns lui faisoient un crime capital de ses nouveaux principes, et les autres étoient bien résolus de ne lui jamais pardonner ses anciennes opinions. Que pouvoit-il faire ? Qu'eussiez-vous fait à sa place, vous qui le condamnez avec autant de légèreté que d'injustice? Sa position étoit à-la-fois pénible et embarrassante. Il ne pouvoit avancer sans voir reluire le glaive vengeur des rois, ni reculer, sans ressentir la pointe acérée des poignards révolutionnaires.

L'histoire rapporte que dans une position à-peu-près semblable Thémistocle se laissa mourir. Carnot fit mieux. Il vécut, et nous le verrons peut-être un jour.

Moins heureux que lui, malade et pris au dépourvu, Barthelemi fut arrêté dans son lit,

et conduit au Temple avec les membres des deux commissions.

Quelles durent être douloureuses les réflexions que fit cet ex-directeur, en mettant le pied dans la même chambre, d'où Louis XVI étoit sorti pour aller à l'échaffaud !

Absent depuis trente ans, et toujours occupé d'affaires étrangères à la révolution, il avoit vu passer loin de lui et ses orages et ses auteurs.

Sa conduite uniforme et sage, ses talens diplomatiques, ses mœurs douces, son esprit conciliateur, lui avoient mérité, dans ses diverses missions, l'estime des souverains avec lesquels il avoit traité ; la reconnoissance de ses compatriotes qu'il accueilloit avec grace et protégeoit avec force ; et jusqu'à l'oubli de ce farouche Robespierre qui ne lui crut point assez de talent pour être dangereux.

Ceux qui le connoissent personnellement nous assurent que son caractère et son esprit étoient plus propres aux mystères de la diplomatie qu'aux manœuvres de la révolution.

Quel mauvais génie lui inspira donc la pensée d'échanger les uns contre les autres ?

Le vœu de la nation hautement prononcé et interprété par le corps législatif, l'amour

inné qu'ont tous les hommes pour leur pays, et le desir si naturel de concourir à son bonheur, peut-être aussi un peu d'ambition, bien légitime, sans doute, quand elle a pour objet un ministère pacificateur ; tels furent ses motifs, ou, si l'on veut, le mauvais génie qui l'inspira.

Il céda. Il quitta un pays où il étoit heureux par le bien qu'il y faisoit, par la reconnoissance qu'on lui en témoignoit, par l'amitié, par l'estime, par tous les sentimens enfin qui composent le bonheur des ames libérales.

Il revint en France, qu'il traversa au milieu de l'enthousiasme de ses habitans. Il vit la joie peinte sur tout les visages, il entendit des bénédictions qui partoient du fonds des cœurs, et il dut se rappeller à un tel spectacle, et la fin de la ligue, et les commencemens de Henri IV.

Combien peu dura cette douce et flatteuse illusion ! Un mois s'étoit à peine écoulé, qu'aux applaudissemens d'un peuple aimant et sensible avoient succédé les regards féroces et les menaces insolentes des factieux. Les préparatifs de guerre avoient remplacé ceux des fêtes pour la paix. Au lieu de l'affection générale, dont il se croyoit l'objet, il n'apperçut

n'apperçut plus que des cabales, des jalousies, des ressentimens et des fureurs. Au bout de deux mois, il étoit sur une mer inconnue, tempétueuse, sans fonds et sans bords. Déjà il ne doutoit plus de son naufrage. Le 18 fructidor sillonne la nue, le frappe et le submerge.... à l'image triomphale de Henri IV succédèrent les cyprès de Louis XVI.

Vers les cinq heures, le bruit se répandit dans la ville que le faubourg Saint-Antoine marchoit en armes vers le Luxembourg.

Etoit-ce pour l'attaquer, étoit-ce pour le défendre? C'est ce que la peur, qui grossit tout, et ne raisonne jamais, ne put nous apprendre.

Nous allâmes voir par nous-mêmes ce que cette nouvelle avoit de réel ou d'exagéré.

En arrivant sur le Pont-Neuf, par la rue de la Monnoie, nous apperçûmes trois cents bandits de la plus horrible espèce, armés de piques, les bras retroussés, brandissant des sabres, blasphêmant le ciel et Pichegru, traînant trois pièces, deux de canons et une d'eau-de-vie, et hurlant d'une manière effrayante la chanson nommée Marseillaise (1).

(1) Voyez la note à la fin du chapitre.

Quel étoit leur but? Ils alloient féliciter le directoire et lui offrir des bras *pour en finir.*

Le *pour en finir* n'étoit pas équivoque. A leurs figures, à leurs discours, il étoit clair que le second acte de la *tragédie de septembre* en étoit l'objet.

Le Directoire ne jugea pas à propos d'y consentir, dans la crainte bien fondée que ces bêtes féroces une fois déchaînées, ne le confondissent avec la proie qu'ils demandoient, et ne le dévorassent en même-tems que ses ennemis.

On leur fit jetter une cinquantaine de louis, et on les congédia avant la nuit.

Cette longue journée finissoit. Déjà on ne voyoit plus dans les rues que quelques patrouilles silencieuses, ou des *ordonnances brûlantes* (1).

Chaque bourgeois tristement retiré dans le fonds de son salon, regardoit avec inquiétude sous son lit, derrière sa tapisserie, aux portes et aux fenêtres, s'il n'appercevroit pas les mêches ensoufrées qui devoient mettre le feu

(1) C'est ainsi qu'on appelle des gendarmes ou des hussards qui courent ventre à terre porter les ordres de tel ou tel maître à tel ou tel valet.

à sa maison; et las de craindre ou de chercher inutilement, se livroit, dans le sein de sa famille, aux plus sinistres conjectures.

Pour moi, j'errois encore dans cette vaste solitude; observant attentivement, espérant contre toute espérance un dénouement inattendu. « Toujours crédule et toujours trompé, l'homme, dit Young, ne sort d'une erreur que pour retomber dans une autre. L'expérience ne le corrige point. Il veut voir l'instant qu'il n'a point vu; la mort seule lui révèle le secret de la vie ».

Enfin, je rentrai chez moi où je trouvai quelques amis désolés de ce qui arrivoit, et fort inquiets de ce qui devoit suivre.

Tout est fini, leur dis-je, et vous pouvez aller vous coucher.

— Il n'y a donc plus rien à craindre.

— Ah! pardonnez-moi. Vous avez à craindre des arrestations arbitraires, des enlèvemens nocturnes, des fusillades, des déportations, la guerre, la famine, le pillage, les anglois et les russes.

Vous avez à craindre des tigres à vos portes, des brigands sur les routes, des vols publics et impunis, des emprunts forcés, des assassinats, des réquisitions, des conscrip-

tions, la mauvaise-foi dans les traités, le mensonge dans toutes les bouches, le désespoir dans tous les cœurs... mais cela n'empêche pas d'aller se coucher.

—Qu'elle résignation !

—La nécessité modère plus de peines que la raison.

—Vous n'avez pas chargé le tableau ?

—Je n'ai pas tout dit : un des plus funestes effets de cette journée est d'avoir détruit pour toujours le prestige de la représentation nationale, en violant sans pudeur et son intégralité, et la constitution qui la garantissoit. C'est d'avoir démontré sans équivoque et sans appel la vanité, l'illusion et même la sottise d'une constitution républicaine pour les Français qui s'en firent une idôle pendant dix-huit mois, sans avoir jamais su ni la défendre, ni être défendus par elle un seul instant : c'est, en un mot, de nous avoir mis dans la cruelle nécessité de souhaiter la prompte dissolution d'un gouvernement homicide, violent et contradictoire, sans que nous sachions, sans que nous puissions prévoir ce qui le remplacera ; d'un senat, d'un protecteur ou d'un roi.

Mais une chose très-certaine et dont j'at-

testerois, s'il le falloit, toute l'histoire ancienne et moderne, c'est que notre situation est trop violente pour durer, et que les auteurs de cette journée ne tarderont pas à s'en repentir. . .

Maintenant mes amis, allons-nous coucher.

---

(1) On dit ce cantique fort beau. Je n'en sais rien. Mais toutes les fois que je l'entends, j'éprouve des oppressions d'estomac; je vois la guillotine, le 2 septembre, et madame de Lamballe éventrée sous mes yeux. Préjugés de royalistes, dites vous! non, citoyens, c'est instinct d'humanité. Tel air rappelle telle image, comme telle image rappelle telle personne. Laissons, croyez-moi, les chants d'Ossian et la *Marseillaise* aux peuplades naissantes, aux sauvages, aux algonquins pour qui les combats sont des jeux, la fureur un délassement, la vue du sang un besoin. Laissons aux Macassarois leur cri, leur calumet aux algonquins, aux Anglois leur spléen et leur *ranz des vaches* aux Suisses: rentrons dans la nature, reprenons, avec notre caractère, nos folies et nos lays d'amour, nos gais vaudevilles et notre amabilité... « en échangeant nos grâces légères contre la triste philosophie de nos voisins, disoit M. de Rivarol, nous n'avons point acquis de philosophie, et nous avons perdu les grâces ».

CHAPITRE SECOND.

Seconde journée du 18 fructidor.

« Plusieurs prononcent en faveur de la monarchie ; d'autres, au contraire, se déchaînent furieusement contre les rois. Chacun a ses raisons ; il n'entre pas dans mon sujet d'examiner celles des premiers ».

PUSSENDORFF, liv. 7, chap. 5.

Les troupes bivouaquèrent toute la nuit et ne furent point relevées le lendemain.

Mais pour calmer leurs murmures et rechauffer leur zèle, on leur distribua 12 francs par tête et un demi-septier d'eau-de-vie. On craignoit le pillage de leur part et le feu de la part des Jacobins. Tout fut tranquille hors l'esprit des Parisiens. La terreur étoit universelle ; et les barrières restoient fermées. Je fis, comme la veille, je voulus voir ce qui se passoit, et ne crus pas devoir m'en rapporter sur la physionomie de cette grande ville, à d'autres yeux qu'aux miens.... Je vis sur les boulevards ces mêmes jeunes gens

qui, deux jours auparavant, ne juroient que par Pichegru, rire à gorge déployée de la sottise qu'ils avoient faits, disoient-ils, de se laisser traquer dans une salle.

Je vis dans les rues marchandes les boutiquiers, pâles et tremblans, vuider leurs magasins dans leurs caves, comme si la même violence qui eût forcé les premiers, n'eût pas découvert les autres.

Je vis sur les quais le tableau de la plus hideuse débauche, des filles demi-nues, couchées pêle mêle avec des soldats ivres au milieu des armes, des bouteilles et la fange de leurs excrétions.

Je vis sur les ponts des canons de tout calibre braqués contre le nord de la ville, comme pour indiquer que le quartier général de l'ennemi étoit au sud.

J'entendis des propos de soldats qui me convainquirent des manœuvres qu'on avoit employées pour les séduire et les déterminer à marcher contre les conseils.

—Où sont donc ces royalistes, disoit-l'un, dont on nous faisoit si grande peur? Je n'en vois aucun, ont-ils disparu comme les ombres chinoises?

—Crois-tu, disoit l'autre, que Pichegru

ait eu le projet de nous livrer au roi de Verone? Te souviens-tu de la campagne de 94?.

—Tout ceci m'ennuye beaucoup, reprenoit un troisième, et je vois qu'en nous faisant de beaux complimens, on nous prend au fait pour des bêtes.

—Six heures de pillage, mon camarade, repliquoit son voisin, répareront bien des fatigues, et nous mettront à l'aise pour le reste de nos jours.

—Tais-toi donc avec ton pillage, dit enfin le dernier de ceux que j'entendis, ne sais-tu pas que c'est une leurre ? avec les 12 livres que nous avons reçues ce matin, *nous pouvons aller nous promener*, ou prier ces messieurs d'y aller pour nous.....

Je rencontrai un honnête polonois qui parut effrayé de me voir, et qui me demanda si je ne songeois pas à fuir.

—Pour aller où, lui demandai-je à mon tour? Ce qu'on fait ici on le fera dans tous les départemens.... à moins de sortir de France, ce que je ne ferai pas, nulle retraite ne me garantiroit de leur pouvoir.

—Quelle force les arrêtera? celle des choses. Car pour ce qu'on appelle les *honnêtes-*

gens; c'est bien la plus lâche espèce qui ait merité de porter des fers.....

Je me promenois en observant avec douleur les effets de cette lâcheté. Où sont donc, me demandois-je à moi-même ces héros si vantés du 14 Juillet, ces vainqueurs de la bastille et ces détrôneurs de rois? Tout est muet, tout est mort, devant la moitié moins d'appareil que n'en déploya le roi pour sa défense.

O! souverains d'un jour, disciples de la philosophie, nobles émules des grecs et des romains, célébrez, proclamez la liberté des nations; la votre est enchaînée aux pieds de trois tyranneaux, dans lesquels vous ne trouverez pas un seul de ces talens qui ont quelquefois trompé les peuples par leur éclat, et justifié l'usurpation par son emploi.

C'est en dernière analyse, au profit de trois avocats obscurs, bavards, insolens et cruels, que vous avez sacrifié parens, amis, repos, honneur et monarchie.

La monarchie! c'est un mot proscrit, et n'est-il pas défendu de le prononcer sous peine de passer pour royaliste?

Je consens à passer pour tel, s'il suffit pour l'être, de hair toute espèce de tyran-

nie, mais principalement celle qui se montre sous des déhors populaires et avec le masque de Merlin ou de la Reveillère. Mais je veux bien qu'on sâche en même tems que mon royalisme ne va pas jusqu'à préférer les rois à moi-même, et la monarchie à mon pays.

Ces sortes d'aveux sont très indiscrets, je le sais, parce qu'ils blessent également tous les partis; mais la force de la vérité l'emporte sur toute autre considération, et m'arrachera une seconde réflexion, non-moins imprudente que la première.

Si le royalisme consistoit à préférer les rois à soi-même, il y a long-temps qu'il n'y en auroit plus. Il en est d'eux, comme des républicains, qui ne préférent la république à la monarchie, que parce qu'ils ont trouvé dans celle-là des honneurs et des biens qu'on leur refusoit dans celle-ci.

A cet égard, MM. de Calonne, de Breteuil et d'Antraigues, n'ont aucun avantage sur les citoyens Bailleuil, la Reveillère et Garat; pour ceux-ci, comme pour ceux là, le grand régulateur de l'opinion est l'intérêt secret.

Ce n'étoit donc point aux rois que j'étois attaché, mais bien à la tranquillité que me

procuroit leur gouvernement. Je ne regrette pas la monarchie pour le vain plaisir de fronder la république, mais pour le bon ordre qu'elle avoit établi dans mon pays, pour le commerce qu'elle encourageoit, pour les beaux arts qu'elle récompensoit, pour l'abondance qu'elle entretenoit; pour la vie et le mouvement qu'elle imprimoit à toutes les classes de la société; et tous ces établissemens utiles ou agréables, dont nous jouissons, comme des bienfaits de la nature, sans nous en appercevoir, mais dont la privation seroit infiniment douloureuse; ces Invalides, ces Tuilleries, ce jardin des Plantes, cette riche bibliothéque nationale, ces ponts, ces chaussées, ces canaux, ces grandes routes, etc... qui faisoient de la France la capitale de l'Europe et le rendez vous général des plaisirs et des beaux arts; dites, est-ce aux républicains que nous les devons, ou bien à ces rois que tant de fois et si niaisement nous avons appellés *tirans et despotes*?..

Ah c'est en vain qu'on nous berce d'un plus heureux avenir! le repos, le bonheur et les beaux arts sont incompatibles avec les orages révolutionaires...

Qu'on me prouve par des faits que tous

les biens dont ils n'ont pu nous faire perdre le souvenir en nous otant la parole, reparoîtront infailliblement dans le nouvel ordre des choses, et je m'y soumets sur-le-champ...

Mais il faudra démentir toute l'histoire, et prouver, par exemple, que ce fut sous le gouvernement des trente tyrans, et non sous celui de Periclès qu'on vit dans Athènes tous les arts portés à leur plus haut degré de perfection : que ce fut sous l'influence de ses tribuns, et non sous celle du premier des Césars, que Rome ferma le temple de Janus; que ce fut pendant les rivalités et les querelles des Guelphes et des Gibelins, et non sous la protection des Médicis, que la belle Italie recouvra l'éclat et le bonheur qu'elle vient de perdre depuis que nous y avons arboré les drapeaux républicains...

Je conçois qu'il est facile à quelques-uns des citoyens engraissés de notre substance, énivrés de nos vins, possesseurs de nos domaines, entourés de flatteurs et de parasites, d'admirer les effets et de célébrer en vers et en prose les avantages d'un régime qui leur est si favorable.

Mais nous, qu'ils ont dépouillés, incarcérés, déportés, nous qu'ils ont fatigués d'in-

justices, rassasiés de dégoûts, écrasés sous le double poids de l'esclavage et de la misère, nous enfin qui n'avons ni la vertu des anges, ni la patience des sots, nous déclarons qu'il nous est impossible d'aimer, d'admirer et de vanter un ordre de choses dans lequel nous ne voyons que sottises, crimes, laideur et abjection. Et en nous fusillant comme royalistes, ils ne le rendront pas plus beau.

Ne pouvons-nous donc, sans aimer les rois, détester Lareveillère et Merlin; et n'y a-t-il point de milieu entre maudire le gouvernement de ces ineptes avocats, et aspirer celui de Louis XVIII?

Répondez, tyranneaux de toutes les classes: est-ce la république que vous aimez, ou les biens dont elle vous comble? Soyez de bonne-foi, et vous conviendrez que le jour où un roi, à la tête d'une puissante armée, viendroit vous garantir votre salut et vos richesses, vous cesseriez d'être républicains.

Quel est donc votre régime? — Celui des métaux. C'est par le fer que vous avez commencé à soutirer l'or; c'est par l'or que vous conservez le fer, et tous deux ensemble vous assurent l'obéissance la plus entière et la plus aveugle.

Les journaux pouvoient mettre obstacle à ce projet. On brisa leurs presses, et on condamna leurs plus célèbres auteurs à la déportation.

Cette mesure, prise plus vigoureusement, auroit été la conséquence des autres. On l'a beaucoup blâmée; je ne sais pourquoi. Qui veut la fin, veut les moyens.

Des usurpateurs de cette espèce doivent craindre toute espèce de lumières; ils devoient donc la mettre sous le boisseau.

Mais en cela même, comme en tout ce qu'ils font, leur ineptie perça au moins autant que leur inquiétude. On vit qu'ils tâtonnoient, qu'ils hésitoient, qu'ils étoient loin d'oser tout ce qu'ils pouvoient.

Ils avoient fait un pas de géant vers leur but. Dans la stupeur profonde où l'entreprise de la veille avoit jetté tous les esprits, ils pouvoient sans risque, ils devoient à leur sûreté, de tarir dans sa source ce torrent de lumières, dont la moindre étincelle pouvoit les découvrir ou les brûler. Ils devoient arrêter sans scrupule, comme sans exception, tous les journaux, rétablir des censeurs, et ne laisser imprimer que des niaiseries.

Au lieu de cela, ils prirent un arrêté qui

condamnoit 22 journalistes, nominativement, à être traduits devant les tribunaux, *comme conspirateurs*; et, le lendemain, ils arrangèrent un décret qui en condamnoit 48, y compris les 22 premiers, à la déportation; laissant aux autres le soin de tromper la police, et à la police celui de les désoler, ou de les tuer à coups d'épingles.

Malgré la platitude des journaux qui survécurent, et l'avilissement profond de leurs auteurs, il s'échappoit de tems en tems de leur sein quelques éclairs qui sillonoient la nue, et faisoient pâlir les tyrans.

Les tyrans s'en vengeoient en faisant arrêter le journal; mais le coup étoit parti.

Quand on a peur de la verité, on ne doit pas même lui laisser la possibilité de se montrer avec un voile.

En pareil cas s'arrêter à moitié chemin, c'est n'avoir rien fait ou plutôt c'est avoir montré sa foiblesse:

Nil actum reputans, si quid superesset agendum.

Ce que Lucain a dit avec magnificence de César, peut s'appliquer avec horreur à la tyrannie.

Noms des Députés condamnés à la déportation.

Membres du conseil des 500, MM.

Aubri.
J. J. Aimé.
Bayard.
Boissi-d'Anglas.
Borne,
Blain (des Bouches du Rhône).
Bourdon (de Loise).
Cadroy.
Couchery.
De Lahaye.
De Larue.
Doumère.
Dumolard.
Duplantier.
Duprat.
Gilbert Desmolières.
Henri Larivière.
Imbert Colomès.
Camille Jordan.
Jourdan (des Bouches du Rhône).
Gau.
Lacariers.
Le Marchand-Gomicourt.
Lemerer.
Mersan.
Madier.
Maillard.
Noailles.
André (de la Lozère).
Mac-Curtin.
Pavie.
Pastoret.
Pichegru.
Polissard.
Praire-Montault.
Quatremère-de-Quincy.
Saladin.
Simeon.
Vauvilliers.
Vaublanc.
Villaret-Joyeuse.
Willot.

Membres du conseil des Anciens :

Barbé-Marbois.
Dumas.

Membres du conseil des Anciens :

Ferrand-Vaillant.	Paradis.
Lafond-Ladébat.	Portalis.
Laumont.	Rovère.
Muraire.	Tronçon-du-Coudray.
Murinais.	

Directeurs : Carnot, Barthelemi.

Généraux : Morgan, Miranda, Ramel.

Autres : Brottier, Cochon, Duvergne, dit Dunan, Dossonville, Mailhe, Suard et la Villeheurnois.

Furent déportés effectivement :

MM. Barthelemi, Aubri, J. J. Aimé, Blain, Bourdon-de-l'Oise, de Larue, Gilbert-Desmolières, Pichegru, Willot, Lafont-Ladébat, Barbé-Marbois, Murinais, Rovère, Tronçon-du-Coudray, de la Villeheurnois, Dossonville et Ramel. Total 17.

On sait avec quelle barbarie on les fit conduire à Rochefort, et de-là à Cayenne.

On sait que plusieurs y sont morts en arrivant, soit des mauvais traitemens qu'ils auront essuyés dans la traversée, soit de la rigueur du climat.

On sait enfin que les autres se sont sauvés par Surinam, et sont revenus en Europe, où

ils errent en attendant qu'ils puissent rentrer dans leur patrie, malgré les brigands qui les ont déclarés émigrés. Nous passons rapidement sur ces faits pour arriver à leur cause ; et d'abord nous commencerons par examiner le rapport du citoyen Bailleul, sur ce qu'il appelle la *conspiration du* 18 *fructidor.*

CHAPITRE III.

Petit commentaire sur un grand rapport, ou réponse au citoyen Bailleul.

Numquid qui multa loquitur, non et audiet? Tibi soli tacebunt omnes, et cum cæteros irriseris à nullo confutaberis?

Job, ch. 11 vers. 2 et 3.

Six mois après l'événement, dont nous venons de rendre compte, c'est-à-dire, le 26 ventôse, le citoyen Bailleul monta à la tribune et dit :

« On ne cherche point à prouver la lumière, on observe ses accidens, on démontre ses propriétés; c'est ainsi que nous remonterons aux premiers mobiles de la conjuration, que nous suivrons sa marche, ses développemens, et que nous apprécierons ses effets »...

— *On ne cherche point à prouver la lumière* : sans doute; mais il faut la voir d'abord et puis la montrer si l'on peut. Puisque le

citoyen Bailleul aime les maximes, en voici une que nous l'invitons à retenir : On peut commencer et finir même un rapport par une sottise brillante ; mais en dépouillant celle-ci de son éclat, que restera-t-il au rapporteur?

« Beaucoup de tentatives ont été faites pour rétablir le trône ; rien n'a découragé les royalistes, a dit un agent du prétendu roi. Ce témoignage devoit être le texte de toutes nos pensées, la mesure de toutes nos observations ». . . .

—Vrai ou faux, ce témoignage est et fut constamment la mesure de toutes vos craintes, et le texte de toutes vos déclamations. En cela, rien que de simple. C'est l'agitation des remords, c'est le cri de la conscience, ce sont les roseaux qui, au défaut de voix humaines, crient : *Le roi Midas a des oreilles d'âne.* Vous avez chassé les propriétaires de leur maison ; vous craignez à chaque instant de les rencontrer. Le vent qui murmure vous semble une plainte de leur part ; une plainte est une *tentative*, et une tentative une conspiration...

« On concevra mal les événemens de la révolution, quels qu'ils soient, tant qu'on n'aura pas fait la part des royalistes. Plus on

moins, ils ne sont étrangers à aucun. Auteurs, sans réserve, de tous les maux de l'intérieur, ils le sont encore de la guerre extérieure. (Page 3).

—Ainsi voilà les royalistes accusés de la guerre extérieure! Ce sont eux qui ont chassé de leurs capitales les souverains de Naples, de Rome, de Toscane, de Sardaigne et de Hollande. Ce sont eux qui ont assassiné Duphot, Roberjot et Bonnier. Ce sont eux qui se sont opposés au traité de Campo-Formio, et ont traversé les négociations de Rastadt. Ce sont eux qui ont reveillé la haîne et réuni les forces des rois en annonçant publiquement et prouvant par des faits, qu'entr'eux et la république il n'y auroit jamais d'alliance ni de compatibilité... Ce sont les royalistes qui ont pillé la Suisse, la Hollande et l'Italie, et révolté toutes les nations par un brigandage inoui, par des proclamations insolentes, et sur-tout par la plus insigne mauvaise foi. Assurément Rewbell, Merlin, Lareveillère et Rapinat, doivent quelques remerciemens à Baillieul pour le soin de rejetter leurs crimes sur le compte des royalistes.

Ce n'est pas tout: les royalistes sont encore les auteurs de tous les maux de l'inté-

rieur, et remarquez bien l'attention scrupuleuse avec la quelle leur accusateur dit : *les auteurs sans réserve.*

Ils sont par conséquent les auteurs coupables des journées du 5 *octobre*, du 2 *septembre*, du 31 *mai* et du 13 *vendémiaire.*

Ils ont établi, cela est clair, les comités, les tribunaux et les armées révolutionnaires.

Ils ont fait la loi des *suspects*, celle du *maximum*, celles des réquisitions, des conscriptions et des proscriptions, etc....

Ils ont désorganisé les armées, vendu les magasins, destitué les généraux, pillé les caisses, perdu les batailles, etc....

Ils ont enfin fait le 18 *fructidor* contr'eux-mêmes ; car il sera incessamment démontré que le 18 *fructidor* a tué la république. Or, qui peut tuer la république, sinon les royalistes ?

Citoyen Bailleul, je crains que cette dernière conséquence ne vous casse le nez.

« Le royalisme n'osa se montrer sous ses couleurs depuis le 10 août jusqu'au 9 thermidor. Le 9 thermidor sauva la république d'un gouvernement atroce, auquel on ne substitua rien. Alors il exista une vaste anar-

chie ; un cahos d'idées, de prétentions et d'intrigues. Le royalisme ne s'oublia pas ».

—Si le citoyen Bailleuil n'étoit pas un être aussi dégradé sous tous les rapports, nous pourrions prendre plaisir à rappeller par combien de bassesses, par quelles misérables petites intrigues il parvint à être lui-même un des agens les plus actifs de ce gouvernement *post thermidorien*, qu'il appelle aujourd'hui une *vaste anarchie ;* mais de plus importantes remarques appellent notre attention.

Madame de Stael a déjà remarqué, en parlant de Condorcet, qu'il étoit homme à sacrifier jusqu'à son opinion au succès de son parti.

Elle auroit pu étendre cette remarque à tous les chefs de parti.

Et, quoique nous ne fassions pas à Bailleul l'honneur de le comprendre dans ce nombre, il ne faut pas oublier qu'il n'est ici qu'un simple trucheman, et que c'est la pensée du directoire qu'il nous transmet.

Cela posé, je dis, 1°. que les chefs véritables de la révolution, quels qu'ils soient, se sont toujours mis à l'écart lors des crises ; 2°. que les auteurs apparens de ces crises en ont toujours été les premières victimes.

Ainsi, nous avons vu tomber successivement les uns sur les autres les auteurs des fameuses journées du 14 *juillet* (Necker, Lafayette et d'Orléans); 10 *août* (Vergniaud, Rolland, Guadet et Condorcet); 31 *mai* (Marat, Rovère et Danton); 9 *thermidor* (Barrère, Billaud-Varennes et Collot-d'Herbois).

Ainsi, dès le lendemain de la chute du trône, ceux qui l'avoient opérée furent impitoyablement traités de *royalistes*.

Ainsi, Tallien et Fréron recueillirent les fruits du 9 *thermidor* qu'ils n'avoient pas fait, et régnèrent dans cet intervalle de tems, que Bailleul appelle une *vaste anarchie*.

Cependant les hommes tombèrent, et le système demeuroit. L'opinion révolutionnaire s'avançoit imperturbablement au milieu des catastrophes de ses apôtres. Il sembloit qu'une invisible main conduisoit dans le même abyme les bourreaux et leurs victimes.

La journée du premier prairial rendit aux restes de la Gironde le pouvoir qu'elle ravit aux thermidoriens.

Mais la Gironde toujours flottante, toujours foible et ambidextre, tint lâchement les rênes

qui venoient de tomber dans ses mains. Elle se laissa envahir par tous les partis.

Les royalistes envahirent comme les autres : et plus que tous les autres, ils avoient le droit de rentrer dans leur domaine. La France, respirant sous ce gouvernement acephale, laissa échapper son vœu pour un roi : Elle fut royaliste pendant trois mois. Le 13 Vendémiaire vint ranimer le flambeau révolutionnaire allangui dans les mains des 73. Les Dantonistes, les Thermidoriens et les Jacobins s'emparèrent et se partagèrent leurs dépouilles, qu'un autre parti leur dispute aujourd'hui. Voilà la vérité dégagée de l'imbroglio des journalistes et du pathos de Bailleul.

« Les malheurs de Prairial déterminèrent la direction, que depuis un certain tems les royalistes essayoient de donner à l'esprit public. » (pag. 4).

—Savez-vous pourquoi cette journée du 4 Prairial, qui pendant trois mois fut une *victoire glorieuse* sur les anarchistes, n'est plus aujourd'hui qu'un malheur ? c'est que les Dantonistes et les Thermidoriens qui furent tous renversés pêle mêle avec les anarchistes, sont aujourd'hui les plus forts ? c'est en second

lieu que Boissi d'Anglas et Pichegru, veritables héros de cette journée, sont les principales victimes de celle du 18 *Fructidor ; væ victis.* Qui sait, si *l'immortelle journée du* 18 *Fructidor*, comme l'a baptisée le citoyen Lareveillère, ne sera pas un jour une *journée désastreuse* et fatale à ses auteurs ? ainsi vont les révolutions.

« La république succomboit sous leurs efforts ; la victoire de Vendémiaire arrêta, suspendit les étreintes perfides qui devoient l'étouffer. Nous ne ferons pas aux royalistes l'honneur de discuter leurs dénégations, que d'ailleurs ils n'ont jamais soutenues avec trop d'opiniâtreté. » (*ibid*).

—*Que d'ailleurs ils n'ont jamais soutenues avec trop d'opiniâtreté !* Quoique fassent les royalistes, Bailleul les condamne également et par leur silence et par leurs dénégations.

Si nous traduisons son argument en françois, il nous semble revenir à celui-ci.

Où les royalistes avoueront leurs crimes, ou ils se tairont ?

S'ils avouent, tout est dit : s'ils se taisent, nous prendrons acte de leur silence.

« Un homme qui devoit toute sa fortune

à la révolution, sergent d'artillerie, puis commis dédaigné dans les bureaux de la guerre, nommé aux premiers emplois militaires de la république, Pichegru fut constamment un traître. » (pag. 6).

—Ici commence l'attaque directe : c'est à Pichegru et à Carnot qu'ils en veulent principalement? c'est à Pichegru et à Carnot qu'ils adresseront les plus grosses injures. Carnot a répondu pour son compte, et a traîné le beau Bailleul dans la boue des ruisseaux. Pichegru n'a peut-être pas besoin de répondre pour le sien ; mais il nous plait de répondre pour lui.

Observons d'abord que si Pichegru fut constamment un traître, ceux qui l'employèrent, c'est-à-dire à-peu-près tous ceux qui l'accusent aujourd'hui, furent constamment ou ses complices ou des imbecilles ; puisqu'ils ne connurent ou ne signalèrent sa trahison que deux ans après sa démission volontaire.

Comment cet homme fut-il assez fin pour ne montrer que des talens et des vertus, alors qu'il étoit puissant par la victoire et son armée? et comment est-il devenu tout-à-coup assez bête pour découvrir ses trahisons, alors

qu'il est réduit à l'impuissance et d'en recevoir le prix et d'en éviter la honte.

Observons en second lieu que le lâche qui profite de sa disgrace pour lui reprocher et sa naissance et ses trahisons, rampoit à ses pieds lorsque la victoire le couronnoit.

Observons en troisième lieu qu'il est très-plaisant d'entendre un homme qui doit sa fortune et son existence à la révolution, argumenter de l'obscurité de la naissance contre l'éclat du mérite ; et reprocher à la république d'avoir élevé Pichegru à ses premiers emplois.

« Il n'entra dans la Hollande que parce qu'il y fut forcé par les représentans du peuple. » (*Ibid*).

—Si Pichegru avoit suivi les conseils des ineptes députés qu'à lui, comme aux autres généraux, la convention et depuis le directoire prétendirent donner comme censeurs la Hollande seroit encore à prendre et certes n'en seroit pas plus à plaindre.

« Heureusement le plan de sa trahison tomba dans l'oreille d'un prince de Condé, qui n'a de *Condé* que le nom, et qui, sur tout le reste, est le plus petit des hommes, sans moyens, comme sans caractère, envi-

ronné ; dominé par les hommes les plus médiocres, les plus vils et les plus pervers. » (pag. 9).

—Un Espagnol montroit un jour l'Escurial à un Français, et lui disoit : « Philippe II fit bâtir ce magnifique palais, en mémoire de la bataille de St-Quentin. . . . » Certes, lui répondit le Français, Philippe II dut avoir une belle peur, si l'on en juge par la grandeur de *l'ex-voto*. . . . Si l'on juge du mérite d'un homme par la crainte qu'il inspire à ses ennemis ; le prince de Condé doit être satisfait de la part que lui fait ici Bailleul.

« Condé tenoit à la gloire de faire seul la contre-révolution. D'après le plan de Pichegru, il falloit la partager avec les Autrichiens. Condé rejetta ses offres. » (*Ibid*).

—*Les gredins nous font agir et parler comme eux*, disoit le grand Condé, en parlant des Bailleuls de son tems...

Je ne sais pas si le prince de Condé est assez vain pour tenir à la gloire de faire une contre-révolution tout seul ; mais assurément il n'y a que Bailleul au monde qui le suppose assez stupide pour repousser les auxiliaires ou les agens subalternes, dont cette opération ne peut se passer.

« Pichegru ne cède point, il trouve le plan des princes mauvais, il persiste dans le sien, ou plutôt il n'en a plus. » (pag. 11).

—Comme tout ce galimathias est sale et dégoûtant! Pichegru a un plan et n'en a plus. Il le présente et le retire, il persiste et se désiste.... Il veut être chef de parti, et il se mutine comme un enfant. Certes Bailleul avoit raison; *le Pichegru* dont il parle n'étoit pas en état de rester *sergent* dans un régiment d'artillerie, et ne dut être qu'un *commis dédaigné* dans les bureaux de la guerre; mais ce Pichegru n'est pas celui que l'Europe entière a reconnu pour le premier général de la république. Ses lauriers n'ont jamais dégoûté du sang de ses concitoyens. Ses talens n'ont été déshonorés par aucune bassesse. Comme l'amiral Black, il servit honorablement son pays; et ne fut point, comme Bailleul, le vil esclave des tyrans qui l'opprimèrent. Il conquit la Hollande au milieu des glaces de l'hiver en 1794, et il sauva Paris des fureurs de l'anarchie le 4 Prairial 1795.

Reformé par ceux-là mêmes qui lui devoient la vie, il se retira sans murmurer dans son pays natal.

Il y vivoit au milieu d'un petit cercle d'amis,

d'amis, lorsque le vœu de sa province et la reconnoissance publique l'appellèrent au corps législatif.

Ce n'étoit pas sa place. Il n'est donné qu'aux Bailleul de prétendre à tous les genres de gloire, et de se croire en état de remplir successivement les places de députés, de généraux, d'ambassadeurs, de directeurs, etc., et peut être de bourreaux.

Pichegru savoit se rendre justice, parce qu'il avoit un très-grand talent, et de plus le sentiment de ses forces. Mais il crut devoir céder à l'empressement du public.

Dans cette nouvelle carrière, que pouvoit-il faire? Donner de bons conseils. Il en donna, et ne fut point écouté. Il prévit l'orage du 18, et vainement il offrit les moyens de le conjurer. On donne le signal du combat, il court à son poste. Il est pris dans un piége. Ainsi, le vainqueur des Autrichiens, des Anglais, des Hollandois et des Jacobins, est battu sans coup-férir, est vaincu sans combat, est pris sans résistance, et conduit à Cayenne comme un malfaiteur.

Si quelque chose étonne dans cet événement, ce ne sont pas les impostures grossières dont on voudroit masquer ses perfides com-

binaisons, mais bien la simplicité, la facilité, la douceur de son dénouement.

Pourquoi Pichegru vint-il à la commission, s'il n'avoit pas assez de forces pour la sauver? Et s'il en avoit assez, pourquoi ne s'en servit-il pas? La trahison joua un très-grand rôle dans cette horrible nuit. La valeur du héros succomba sous les efforts de la ruse. O Pichegru! l'histoire te vengera et de leurs mensonges, et de leurs outrages.

« Il prend des agens de la main des émigrés; il corrige de la sienne les écrits des royalistes, et reçoit par celles de Wikam 2000 guinées d'Angleterre. (Page 14). »

—De conspirateur en chef et de rival du prince de Condé, Pichegru est tout-à-coup ravalé au rôle de premier commis des émigrés, de prote des royalistes, de trésorier de M. Pitt; bref, il tend la main comme un député, et reçoit des gages comme un laquais. La chute est lourde! mais c'est le moindre inconvénient de cette accusation. J'en trouve un plus grave dans la difficulté d'expliquer comment Pichegru pouvoit espérer de s'entendre à-la-fois avec M. Pitt et le prince de Condé qui ne s'entendirent jamais.

Ce commérage est si absurde, et suppose

une telle ignorance des plus simples élémens de la révolution, que ne pouvant nous résoudre à le mettre sur le compte de la sottise, nous nous trouvons forcés d'en faire honneur à l'adresse de l'orateur.

Nous pensons donc que M. Bailleul ayant reçu, lors de son royalisme, les deux mille guinées dont il s'agit, et ne voulant pas en rendre compte au public, a pris non-seulement le parti de nier le dépôt, mais d'en charger Pichegru.

On a beau dire qu'en amour, comme en guerre, la ruse est permise; il nous semble que celle-ci passe mesure, et tient trop du pays, dont Bailleul tire son origine.

« Pichegru vint à Paris, après avoir annoncé aux conjurés qu'il alloit parler si haut aux gouvernans, qu'il leur en imposeroit. (*Ibid*) ».

Accoutumé dans son conseil à mesurer la force des raisons sur celle des poumons, Bailleul, n'a guères pu se dispenser de faire partager son erreur à Pichegru; et en lui prêtant son opinion il a dû de plus lui prêter son style. Ce style n'est pas très élégant; mais il n'en peint que mieux l'homme et la chose. Je n'aime pas plus les bergers de Fontenelle

avec leur style de cour, que je n'aimerois le comte d'Artois avec celui de la place Maubert. Le grand défaut des historiens est d'avoir prêté leur langage à leurs acteurs ; mais il en résulte pourtant un avantage ; c'est qu'au langage de leurs acteurs on peut aisément juger du ton, des mœurs et du caractère des auteurs.

« Dans l'intérieur, cependant la réaction faisoit des progrès. Les tribunaux, les administrations, les journaux, tout marchoit dans le sens de la contre-révolution. On forma deux associations : l'une composée de royalistes ; l'autre de royalistes timidés, égoïstes et indifférens ; mais toutes les deux sous les auspices du roi de Blankembourg ». (Pag. 23).

—Qui prouve trop ne prouve rien, dit-on. Bailleul fait plus : il prouve contre lui, en surchargeant ses adversaires.

La première conséquence à tirer de ce grief est une rétorsion terrible contre son auteur. En effet, si tout marchoit dans le sens de la contre-révolution, qu'étoient les révolutionnaires qui s'y opposèrent, sinon des rebelles et des factieux punissables même dans leurs principes? (la majorité fait la loi).

La seconde ; qu'ils nous donnent le secret

de nos forces, en nous révélant celui de leur foiblesse. S'il est vrai que la violence seule arrête l'effet de la réaction, comme tous les faits de la révolution l'attestent, ils auront beau faire, la réaction triomphera ; car la violence qui la retarde, s'use en proportion de ses efforts. Au reste, nous ignorons également et de quels hommes se composa cette première classe de *royalistes éprouvés*, et ce que Bailleul entend par le mot *éprouvés*. A moins qu'il ne désigne par-là les victimes du 18 fructidor ; comme on dit : l'or *éprouvé par le feu*. Mais dans le nombre de ces victimes, il s'en falloit bien que toutes fussent royalistes. Lisez les *Mémoires de Carnot*. . . quant à celle des royalistes *timides*, *égoistes* et *indifférens*, quelque nombreuse que nous la supposions, par cela même qu'elle étoit peu redoutable aux républicains, nous ne voyons pas sous quel rapport elle pouvoit être utile au roi, ni comment Pichegru ou le prince de Condé auroient estimé nécessaire de l'associer aux dangers, comme aux honneurs d'une contre-révolution.

« On se souvient que les conjurés de vendémiaire étoient entrés dans le corps législatif. (Page 26) ».

—On se souvient encore mieux de la loi du 3 brumaire, qui les en éloigna.

« Les agens du roi ne connoissoient que trois intermédiaires : Lemerer, Marsan et Saladin. (Page 26) ».

—Je ne conteste en aucune façon le mérite de ces trois intermédiaires ; mais les agens du roi n'en pouvoient-ils choisir dans les conseils de plus dévoués, ou de plus utiles à sa cause ?

« Willot commandoit dans le Midi ».

—Qui l'avoit nommé ? sinon le directoire. —Qui pouvoit le destituer ? sinon le directoire. —Et qui Bailleul accuse-t-il ? sinon le directoire.

« Les arbres de la liberté étoient coupés ».

—Par les Jacobins.

« Les acquéreurs de biens nationaux étoient massacrés ».

—Par les Jacobins.

« Les émigrés rentroient ».

—Et le gouvernement les faisoit fusiller après en avoir reçu la rançon ».

« Les prêtres sans famille et sans patrie prêchoient le massacre et le pillage, organisoient la guerre civile, et plantoient des crucifix sur des monceaux de cadavres. (P. 26) ».

—Ces déclamations délirantes, toutes rebattues qu'elles soient depuis Barrère, font encore de l'effet à la tribune, quand elles sont accompagnées d'une voix sonore, comme celle de Bailleul, et de gestes d'énergumènes, comme ceux de Talma ; mais n'en produisent plus à la lecture. On rit de ces images gigantesques comme on rit aux *parades des grosses têtes* chez Nicolet. A force de nous découvrir des monstres par-tout, ils sont parvenus à nous familiariser avec eux.

« On trembloit devant cette poignée de misérables qu'un peu de fermeté eut fait pour jamais disparoître du sol français, (*ibid*) ».

—Tout à l'heure c'étoit la France entière qui marchoit à la contre-révolution ; à présent, ce n'est plus qu'une *poignée de misérables*. Mais ceci passe plaisanterie, et décèle l'arrière-pensée de l'humain Bailleul : il est clair que si l'affaire eût dépendu de lui, elle eût été un peu plus sanglante. Il est clair que si Bailleul, au lieu d'être l'orateur boursouflé de je ne sais quelle assemblée, avoit été le conseil secret de je ne sais quels brigands, tous les déportés auroient sauté sur une mine.

« Les royalistes attiroient dans les assemblées primaires des étrangers, des stipendiés ;

des domestiques, des déserteurs et des réfractaires, (Page 31) ».

—Méthode que Bailleul et les siens doivent connoître mieux que personne, puisque c'est par elle qu'ils ont été réélus malgré le vœu de la France, dans les assemblées primaires qui ont précédé et suivi celles de 1797; celles-ci sont les seules, depuis le commencement de la révolution, que la liberté, la décence et la nation puissent avouer.

« Les républicains furent insultés, chassés, traînés dans les cachots. (*ibid*) ».

— Si par *républicains* le citoyen Bailleul entend les pillards, les incendiaires, les égorgeurs, les patriotes de 93, nous sommes d'accord.

« Les noms des plus fameux contre-révolutionnaires vinrent s'asseoir dans cette enceinte. (Page 32) ».

—J'assure que j'aurois été curieux de voir ces noms de bout ou assis dans la susdite enceinte. Ce Bailleul a une *magie* de style, qui n'a point de modèle !

« A peine arrivés, ils traitent les républicains avec insolence. La fureur est dans leurs yeux, et l'outrage dans leurs bouches. (Page 22) ».

—Les républicains vouloient alors, comme aujourd'hui, jouir du privilége exclusif de la parole ; et aujourd'hui, comme alors, ils traitent d'*insolent* quiconque est assez hardi pour leur en disputer l'empire. S'il y eut des scandales dans les conseils, c'est moins à l'insolence des nouveaux venus qu'il faut les attribuer, qu'à la pusillanimité avec laquelle ils supportèrent les outrages d'une minorité séditieuse, qu'ils pouvoient enchaîner, et qui les écrasa.

« Lemerer exprime à cette tribune ses regrets sur la chute du tyran. (*ibid*) ».

—La mauvaise foi dénature tout, et Bailleul ment ici avec une impudence qui le rend digne de son rôle. Lemerer n'a point exprimé à la tribune ses regrets sur la mort du roi ; mais il réclama fortement contre l'inconvenance, la barbarie, la stupide férocité d'une fête qui en rappelloit annuellement le souvenir.

« Pastoret plaide la cause des agens royaux, Brothier et la Villeheurnoy, traduits devant une commission militaire. (*ibid*) ».

—Pastoret plaida la cause de la justice et de l'humanité, en dévoilant les intrigues et en signalant l'infamie de cet horrible Merlin,

altéré du sang des malheureux qu'il attiroit dans ses piéges. C'étoit un ogre que ce Merlin! auprès duquel Robespierre n'étoit qu'un doux mouton. Tout le monde connoît l'affaire de l'infortuné la Villeheurnoy.

« Barthelemi, signalé dans la correspondance de *le Maître*, ami de ce Barthe, auteur de la tragédie de Louis XVI, connu dès le temps de la convention comme protecteur des émigrés, est appellé au directoire. (Page 34) ».

—Que d'inepties en peu de mots! qu'importe à la conjuration actuelle et la *correspondance de Lemaitre* et la *tragédie de Louis* XVI, événemens qui lui sont antérieurs de plus de deux ans? à moins qu'on ne veuille y comprendre non seulement tout ce qui est, mais encore tout ce qui fut royaliste depuis le commencement de la monarchie. Barthélemi fut appellé au directoire par le vœu de la nation toute entière, moins les républicains de la trempe de Bailleul... Ces républicains, qui sont au reste des Français comme un est à cent, se disent aujourd'hui les propriétaires exclusifs d'un pays dans lequel, avant la révolution il ne possedoient pas un pouce de terrain ou n'exerçoient pas un honnête métier.

« Vaublanc appelle de nouveaux massacres sur les plages infortunées de nos Colonies. » (*ibid.*)

—Le grand art des révolutionaires fut de mettre sans hésiter sur le compte de leurs ennemis, leurs sottises et leurs forfaits. Par suite de cette manœuvre, Vaublanc, un des grands propriétaires de St.-Domingue, a dû être d'autant plus souvent accusé des désastres de cette Colonie, que non-seulement il en a souffert sa part comme Colon, mais qu'il en a sollicité la punition comme législateur.

« Imbert Colomés ce confident, cet agent du prétendant demande la liberté de correspondre avec les émigrés. » (*ibid.*)

—Parce qu'il voulut soustraire le secret des postes à l'inquisition directoriale... Remarquons en passant, qu'à tous les abus de l'ancien régime, ce régime-ci joint l'hipocrisie, la bassesse, la cupidité la plus sordide, ce qui n'a pas rendu les abus plus supportables.

« L'infâme Pichegru propose son organisation de garde nationale. » (*ibid.*)

—On ne sait trop si la douce épithète est la premisse ou la conséquence de l'organisa-

tion prétendue. Ce qu'on sait, c'est que Pichegru ou plutôt la commission, dont il étoit le rapporteur, commit une faute grave de soumettre aux trois lectures constitutionelles un projet que la constitution autorisoit; tandis que leurs adversaires ne consultoient ni la constitution, ni les conseils pour faire arriver contr'eux des canons, des adresses et l'armée de Sambre et Meuse.

« Camille Jourdan écrit au pape. »

—Où est le crime, si le fait est vrai? Et s'il est faux, où est le serieux?

« Carnot se déclare le protecteur des rois... » (pag. 35.)

—Carnot va lui-même repondre à cette sottise.

(« J'ai protegé les rois en votant la mort du roi de France, et faisant trembler tous les autres sur leurs trônes! Et vous Bailleul comment vous êtes vous signalé tant que l'issue de ce procès fut douteuse? Demandez à ces rois lequel ils aiment le mieux, d'un protecteur comme moi ou d'un valet comme vous? »

« Nous ne savons où étoient les dupes; mais ni les républicains ni les royalistes ne se trompoient sur tant et de si criminelles entreprises. » (pag. 35.)

—Les dupes, citoyen Bailleul, étoient ceux qui opposoient la constitution à vos canons, la patience à vos outrages, et de pusillanimes négociations, à vos menaçantes déclarations.

Les dupes étoient ceux qui croyoient au désinteressement des patriotes, à la probité des directeurs, à l'existence de la république et à la conspiration des conseils.

Les dupes seroient encore ceux qui, trompés par vos impostures, trouveroient dans votre triomphe éphemère, la justification de vos crimes, et penseroient que l'immortelle journée du 18 fructidor, a sauvé la patrie en la livrant à des brigands.

« Les journaux étoient le plus puissant mobile de ces coupables trames; les journaux, qui chaque jour portoient aux extrêmes frontières les conseils de révolte et de mort. Ne savons-nous pas que les auteurs de ces affreux libelles étoient des royalistes salariés, des échappés de seminaires, ce que la théologie et la perfidie sacerdotale ont vomi de plus impur? Ne savions-nous pas qu'ils avoient fait de la contre-révolution leur domaine? ne connoissons-nous pas la rage qui les dévoroit? et nous ne prenions aucune mesure! il falloit *Fructidor*, pour qu'ils fussent déportés.

qu'au directoire. On ne conspire point dans une nombreuse et publique assemblée. On ne conspire point sous les yeux de son ennemi. On ne conspire point avec des phrases bannales, des maximes de morale, et des hommes inconnus les uns aux autres ; tous ces contes bleus de prétendues conspirations ne sont plus bons qu'à bercer des enfans. On devroit bien se dispenser des frais de tant d'impostures, lorsque personne n'y est plus trompé.

« La déportation fut la peine des conjurés. Le sang ne coula point : les barrières de Paris ne furent fermées qu'un instant. » (*ibid.*)

—Le *sang ne coula point !* parce qu'ils n'osèrent le faire couler. La *déportation fut la peine des conjurés !* mais cette peine équivaloit à celle de mort. C'est une insigne hypocrisie, de la vanter comme mesure d'humanité, lorsque dans le fait et dans l'intention de ceux qui la donnèrent, ceux qui la subirent ne devoient plus revoir leur patrie.

La Guyane fut le tombeau de tous les vagabonds que M. de Choiseuil y envoya ; et les triumvirs comptoient bien qu'elle deviendroit celui de tous leurs ennemis, comme elle est, en effet, devenue celui de MM. Murinais,

nais, Bourdon de l'Oise, Tronçon du Coudray, Berthelot-de-la-Villeurnoy, Rovère et Brothier.

Le citoyen Bailleul termine son rapport par des vœux qu'il adresse aux magistrats sauveurs de la république. Mais la seule conclusion qu'il en tire, c'est que pour la conservation de leur ouvrage il importe essentiellement de ne donner de place qu'à leurs coopérateurs ; c'est-à-dire à lui Bailleul et à ses amis.

On a comparé ce rapport à celui d'Amar *sur les* 22. Quelle différence ? Amar étoit plus habile et plus méchant que Bailleul, c'est faire trop, et trop peu d'honneur à celui-ci que de le comparer à l'autre.

D'autres ont paru surpris qu'on ait remis en d'aussi foibles mains la défense d'une cause qui exigeoit tous les talens du vainqueur.

En supposant, ce que je n'admets pas, que tous les talens des vainqueurs ne soient pas réunis dans le plaidoyer de Bailleul; on pourroit trouver le mot de l'énygme dans le sort qu'ont éprouvé tous les grands rapporteurs des différentes assemblées nationales.

Les orateurs des conseils veulent bien

soigner leur gloire, mais non pas aux dépens de leur vie.

Bailleul s'est apperçu qu'on lui avoit tendu un piége. Depuis ce tems-là il ne rêve plus que gibets, complots, Russes et massacres. Il en devient fou.

Tristes effets d'une imagination malade!

Triste salaire de tant de rapports fastidieux!

Triste fin d'un homme qui n'étoit pas plus né pour la scélératesse que pour la célébrité.

Après avoir analysé les moyens du 18 *fructidor*, nous allons en examiner les causes.

CHAPITRE IV.

Première cause du 18 Fructidor, *tirée de la divergence des factions qui régnoient dans les conseils.*

Toute assemblée est peuple.

MONTAIGNE.

IL n'y a point de grande assemblée politique sans passions, et conséquemment sans partis. Mais toute assemblée dont la majorité n'a pas de but commun, point de centre, point d'esprit de parti, est une cohue, et n'est que cela.

Tels étoient les conseils avant le 18. Les uns vouloient la constitution de 95 dans son intégrité; les autres vouloient la modifier. Quelques uns vouloient ramener l'ancien ordre de choses, sans nous faire grace d'aucun de ses abus. Quelques autres vouloient un roi, mais *constitutionnel*: le plus grand nombre ne savoit ce qu'il vouloit. Chacun de

Après ce début, il trace ainsi le tableau apparent des conseils :

CONSEILS.

Royalistes, CONSTITUTIONNELS, *Anarchistes*.

Relâchés — SAGES — *Exagérés*.

Les royalistes, continue-t-il, forment la tête ; les constitutionnels le corps ; les anarchistes la queue. Si les trois divisions du corps se réunissoient, elles formeroient une grande majorité qui en imposeroit aux factions, étonnées alors de se trouver réduites en si petit nombre.

Mais le malheur et le comble de l'extravagance est que les *exagérés* et les *relâchés*, au lieu de se réunir aux *constitutionnels sages*, leur véritable poste, vont se réfugier sous les bannières des partis extrêmes, et se laissent entraîner avec eux.

Ainsi, les constitutionnels relâchés votent avec les *royalistes* contre *l'anarchie* ; et les *constitutionnels exagérés* votent avec les *anarchistes* contre le *royalisme*. Les *consti-*

tutionnels sages, sans influence, et manquant de l'adresse ou de l'audace, dont ne manquent jamais les factions, se trouvent isolés, sans force et sans boussole, froissés entre les deux parties. Et les conseils, au lieu d'offrir le tableau ci-dessus, présentent celui-ci :

CONSEILS.

MAJORITÉ.	PARTI MOYEN.	MINORITÉ.
Royalistes et constitut. Relâchés.	*Constitutionnels Sages.*	*Anarchistes et const. Exagér.*

Cette manière d'envisager les divers partis étoit non-seulement ingénieuse, mais étoit vraie sous bien des rapports. Nous aurions seulement desiré qu'à *la peur* des subalternes l'auteur eût ajouté la vanité des chefs, et il eut parfaitement trouvé la raison de la divergence des opinions dans les conseils, comme nous trouvons dans cette divergence une des causes de la journée du 18.

CHAPITRE V.

Seconde cause tirée de la nature même des deux grandes factions connues sous le nom de Républicains *et de* Royalistes.

Toute puissance est foible à moins que d'être unie.

LAFONTAINE.

L'AUTEUR des *Considérations sur la France* a dit que le rétablissement de la monarchie en France ne sera point cette contre-révolution sanglante dont on effraye les esprits foibles ; mais le *contraire de la révolution ;* la révolution s'est faite, dit-il, par le crime ; le contraire de la révolution se fera par la vertu, etc...

Cette pensée n'est qu'un abus d'esprit ou un jeu de mots ; mais elle suppose dans son auteur, s'il est de bonne-foi, un grand fonds de vertu ; dans ses lecteurs, un grand fonds de crédulité ; dans les républicains, un grand

fonds de résignation : et assurémnt tout cela est bien gratuit.

Je puis croire à la modération des royalistes, mais non à la résignation des républicains.

La plupart ont trempé dans les crimes de la révolution, ou ont acquis des biens nationaux. Ils doivent donc craindre le retour d'un ordre de choses qui doit infailliblement punir leurs crimes et les dépouiller de leurs biens.

Ils doivent donc se réunir, se serrer et s'entendre pour éloigner d'eux cette terrible catastrophe.

Ils doivent veiller nuit et jour, et employer tous les moyens de défense pour s'en garantir.

De là suit la grande différence entre leur tactique et celle des royalistes.

Les royalistes et les républicains, malgré le fossé qui les sépare, se sont quelquefois réunis sous les mêmes étendards contre un ennemi commun ; mais les uns et les autres avoient une arrière-pensée que les premiers n'ont jamais su tourner à leur profit. Ils ont souvent chauffé les fers, dont les autres se sont servis pour les enchaîner, ou les brûler.

L'union qui règne parmi les républicains les garantit de tous les coups fourrés. La dé-

fiance qui divise les royalistes les expose à toutes les surprises.

Les républicains sont incomparablement moins nombreux que les royalistes ; mais ils sont indissolublement unis par la complicité des mêmes crimes, lorsque les autres sont essentiellement épars par la rivalité des mêmes intérêts.

Il suffit aux républicains, pour s'entendre et se rallier, de prononcer quelques mots sacramentels, tels que ceux d'*émigrés*, de *chouans*, de *réaction*, de *10 août*, de *21 janvier*, etc...

Mais, quels sont les points de ralliement entre les divers royalistes, qui tous se croient exclusivement appellés à relever le trône et à lui servir d'appui ? Qu'y a-t-il de commun entre les royalistes de 89 et ceux de 90 ; entre les partisans de Monsieur et ceux du duc d'Orléans ; entre la faction d'Angleterre et celle d'Espagne, etc. ?...

Pour se défendre, ou pour attaquer, les républicains n'ont besoin de masquer ni leur pensée, ni leur contenance, ce qui rend leur action uniforme et assure leurs coups : au lieu qu'en attaquant, comme en se défendant, les royalistes sont forcés de déguiser

et leur but et leurs moyens, non-seulement à leurs ennemis, mais à leurs alliés ; ce qui entrave leur marche et déconcerte infailliblement leurs opérations.

Le royalisme est une opinion que ses partisans avouent avec orgueil dans le secret, mais qu'en public ils sont forcés de déguiser d'un manteau républicain ; ce qui leur donne une fausse allure, et presque toujours un maintien équivoque.

Le républicanisme, au contraire, est un système que ses défenseurs ont eu l'adresse d'environner du double appareil des lois et des bayonnettes; ce qui donne à leur physionomie l'audace qui supplée le droit, et à leur parti la force qui supplée le nombre.

Les républicains ont dans tous les instans de leur vie une pensée prédominante ; c'est celle de leur coulpe. Cette pensée les tient perpétuellement en haleine, provoque et soutient leur surveillance, leur fait oublier les nuances d'opinion, les jalousies de métier, les rivalités et les ressentimens. N'a-t-on pas vu Barras caresser Germain, et Larevellière s'attacher à Merlin?

Les royalistes, dominés par un fol orgueil, aussi jaloux de faire remonter leurs opinions

à la séance royale du 22 juin, que leur noblesse au 13e. siècle, sans cesse occupés et des services qu'ils ont rendus et du prix qu'ils y mettent, ne sont sur leurs gardes que contre leurs alliés. Ils s'embarrassent beaucoup moins de résister aux assauts de l'ennemi commun, que de mesurer la distance qui les sépare les uns des autres; de grossir leurs rangs, que d'épurer leur filiation; de profiter des occasions présentes, que de rappeller les époques passées; d'oublier enfin des erreurs presqu'inévitables dans le cours d'une longue révolution, que de nourrir l'espoir de les classer un jour dans l'ordre des crimes punissables. N'ai je pas ouï dire à tel fat, soi-disant marquis, que Cochon avoit voté la mort du roi; et à tel autre imbécille, soi-disant *agent de Louis XVIII*, que Carnot avoit été le collégue de Robespierre.

Ce que le fat et l'imbécille disoient, ils le pensent tous. L'arrêt prononcé contre Carnot et Cochon l'est également contre tous ceux qui furent *patriotes* sans distinction de tems, ni de motifs, ni de repentir. (Voyez un misérable pamphlet intitulé : *Lanterne Magique*).

Avec plus ou moins d'aigreur ou de dis-

simulation ils confondent dans les mêmes rangs et dans la même proscription Barras et Barthelemi, Buonaparte et Pichegru, Antonelle et Portalis.

Que nous importe, disoient - ils alors, comme aujourd'hui, d'obeir à Carnot ou à Merlin, si nous ne pouvons remettre le souverain légitime sur son trône?

Bien plus, ils préféreroient le dernier, dégoûtant du sang de leurs parens et de leurs amis, par la raison que sa domination seroit moins longue. Détestable logique! étrange aveuglement... C'est en raisonant et agissant avec cette absurdité que les royalistes ont fait le 5 Octobre, le 10 Août, le 13 Vendémiaire et le 18 *Frutidor*.

CHAPITRE VI.

Troisième cause du 18 Fructidor, tirée de l'imprudence d'avoir séparé la cause des armées de celle des conseils.

Ast illis, quos arma tegant et balteus ambit.
Quod placitum est, illis prestatur tempus agendi.

JUVENAL.

QUOIQU'EN ait dit Pastoret, la force morale de la raison est nulle devant celle des canons...

Le directoire laissa les conseils s'enivrer des fumées de vanité qui s'exhaloient de son propre sein, et s'entoura de retranchemens plus solides.

« Nous nous jettons dans vos bras, écrivoient les triumvirs à Buonaparte, peu de jours avant la catastrophe. Il est de votre intérêt, il est dans votre pouvoir de nous sauver. ? »

Et le général, après avoir délibéré pendant trois jours au fonds de son château de

Monte-bello sur ces offres ; ne voyant rien arriver de l'autre côté, finit par les accepter.

On affectoit pour lui de l'autre côté un mépris ouvert, d'autant plus impolitique, qu'il tenoit alors et qu'il a tenu pendant trois mois depuis, dans ses mains non-seulement les destinées de la France, mais celles de l'Europe. Et pour le prouver, il nous suffira de rapporter ici l'opinion qu'en avoient conçue les habitans de Paris lorsqu'il parut au milieu d'eux le 15 Frimaire de l'an 6.

J'observerai d'abord que depuis le retour d'Alcibiade dans sa patrie, jamais celui d'aucun homme dans la sienne n'avoit excité plus vivement et plus universellement que Buonaparte l'intérêt public et la curiosité...

MM. Neker, la Fayette et Mirabeau furent aussi dans leur temps l'objet de cet intérêt public ; mais quelle différence dans le principe qui l'excitoit, et dans la manière dont il fut provoqué !

Les cris qui accueillirent ces derniers furent sans doute plus populaires et par conséquent plus bruyans ; mais furent-ils plus vrais, plus naturels et sur-tout plus avoués du cœur ?

Leur célébrité tenoit à des causes étrangères à leurs personnes ; c'est-à-dire à des manœu-

vres incroyables, à des vengeances, à l'ambition, à la nouveauté de la scène sur laquelle ils paroissoient en première ligne, à l'impatience enfin d'un changement dont ils étoient les ardens promoteurs. La réputation de Buonaparte, au contraire, tenoit à la magie de la gloire qui l'entouroit, à ses victoires, à ses qualités personelles, à des talens précoces qui en promettoient de plus brillans.

La renommée qui publioit d'un côté les éloquentes philippiques de Mirabeau (1), les succès populaires de la Fayette (2), et les talens financiers de Neker (3), publioit en

(1) Il est certain que les discours imprimés de M. Mirabeau, n'ont point soutenu leur première réputation; réputation qu'ils durent peut-être au débit dur, haché, beuglé de l'auteur, autant qu'aux formidables circonstances qui en furent à-la-fois le véhicule et le produit.

(2) M. de Lafayette a si cruellement expié dans les prisons d'Olmultz les torts de sa démagogie, qui ne furent peut-être que les erreurs de sa première jeunesse, qu'il seroit aujourd'hui très-peu généreux de les rappeller autrement que pour en tenir compte à l'histoire.

(3) Ah! combien ce trop fameux Genevois a dû déplorer dans sa retraite de Copet, l'étrange abus qu'il fit de la confiance du meilleur des rois, pour le mettre aux prises avec les plus furieuses passions. Il est difficile de justifier même

même tems et avec non-moins d'éclat les innombrables fautes d'administration de celui-ci, les trahisons en miellées de celui-là, et la profonde scélératesse du troisième.

La renommée qui vantoit les exploits de Buonaparte en Italie, et ses projets ultérieurs en France, se taisoit sur le reste ou par respect ou par politique.

Il arrivoit à la fin d'une révolution aussi sanglante qu'instructive; instruit à son école et *presque pur de ses crimes* (1); il pouvoit

---

ses talens sans faire le procès à sa probité; ceux qui ne croient pas facilement aux grands crimes, aiment mieux le croire inepte que fripon.

(1) L'histoire inflexible n'oubliera point qu'il commandoit les troupes de la convention aux jours funèbres de vendémiaire. Ce fut, dit-on, le commencement de sa fortune; mais c'est une tache de sang que rien ne sauroit effacer. La même impartialité qui nous a fait conserver ce qu'on pensoit de Buonaparte à Paris, nous impose le devoir de consigner également ce qu'on en disoit à Londres. Peut-être que ni l'une ni l'autre de ces deux opinions n'est la véritable..... « Révolutionnaire par tempérament, dit M. Mallet-Dupan, conquérant par subornation, injuste par instinct, outrageant dans la victoire, mercenaire dans sa protection, spoliateur inexorable, acheté par les victimes dont il trahit la crédulité, aussi terrible par ses artifices que par ses armes, déshonorant la valeur par l'abus refléchi

se présenter à tous les partis, les concilier, ou les braver à volonté; mais leur dire à tous : je n'épouse aucune de vos querelles, mais j'ai le moyen de les faire cesser.

Avec quelle satisfaction j'ai vu les hommes les plus raisonnables, se repaître de l'idée chimérique de voir par lui renaître les beaux jours de la France.

Quels droits immortels ce jeune aventurier eût obtenu à notre reconnoissance, si après avoir tant fait couler de sang il eût voulu s'occuper des moyens de secher nos larmes; si imposant un terme à la révolution, et des bornes à ses conquêtes, il eût daigné ajouter une branche d'olivier aux lauriers dont sa tête étoit ombragée, si enfin supérieur à la fausse gloire, comme à la fausse honte, il eût pu se résoudre à fermer les plaies du 13 Vendémiaire en retournant le 18 Fructidor contre ses auteurs.

Il l'auroit voulu, sans doute, si les con-

---

de la foi publique, couronnant l'immoralité des palmes de la philosophie, et l'oppression du chapeau de la liberté, ce Corse heureux, portant d'une main la torche d'Erostrate, et de l'autre le sabre de Genseric, avoit projetté d'enterrer la Suisse sous les décombres de l'Italie ».

sells moins excités par leurs orateurs, moins aveuglés par leurs flatteurs eussent senti la nécessité en révolution de joindre la force au droit, et d'assurer la puissance d'opinion, sur celle des armée.

—Ils craignoient de se mettre à leur discretion, et de se donner un maître dans leur chef. —Cette crainte n'étoit pas fondée.

Il n'y avoit, même dans ce temps-là, ni assez d'union, ni assez de vigueur dans les armées pour promettre, n'importe à quel de leurs chefs, l'espoir et les moyens d'établir une dictature militaire.

La même vanité qui eût empêché les citoyens de reconnoître un roi dans un avocat, auroit empêché les soldats de reconnoître un *protecteur* dans un sergent aux gardes, un brasseur de bierre, un lieutenant d'artillerie, ou tout autre.

Pour conserver son crédit sur l'esprit de ses soldats, le général qui voudroit franchir l'intervalle qui le sépare du pouvoir suprême, seroit contraint de fermer les yeux sur leur indiscipline.

Or, à moins qu'il n'eût le génie de César et ses légions, il devoit voir sortir infaillible-

ment de cette indiscipline et la perte de son autorité et le renversement de sa fortune.

Mais le moule de César est brisé, et Buonaparte n'a pas avec lui plus de ressemblance que n'en eurent les bandes avanturières qui ont désolé l'Italie avec les légions qui conquirent jadis les Gaules.

D'où il suit que Buonaparte n'eut jamais songé à subjuguer les conseils, où eût échoué dans son entreprise. Encore un mot.

La force des généraux, comme celle des rois, n'est qu'une force d'opinion qui se compose, 1°. de la supériorité que chacun accorde volontiers à celui qui conduit; 2°. du besoin que tous sentent confusément d'être conduits.

Mais lorsque le soldat ne voit plus dans son général qu'un complice de sa révolte, il se met bientôt à son niveau, comme dit Lucain: *Scelus quos inquinat, æquat.* Lorsque le premier des généraux, par le talent, trouve dans tous ses collégues des rivaux de gloire et des concurrens de pouvoir; lorsque par suite d'une longue et sanglante révolution, tous les droits, tous les intérêts, tous les pouvoirs sont confondus, je ne vois

plus comment Buonaparte eût-il conquis les Indes Orientales, et fût-il chargé de ses trésors, auroit pu écraser la représentation nationale, enchaîner la France, et s'asseoir sur le trône.

Malgré son ineptie, et par l'instinct seul de la tyrannie, le directoire avoit senti qu'il ne pouvoit se sauver que par le pouvoir militaire. Mais en s'associant les armées, il revêtit cette alliance de tout l'appareil des lois, il feignit de confondre ses intérêts avec ceux de la république, il mit de son côté un simulacre de constitution, il conserva un fantôme de représentation. Il dit aux soldats : vous êtes des héros, vous avez sauvé la patrie. Il dit au peuple : vous êtes libre par nos soins et par notre volonté. Il trompoit également le peuple et les soldats ; mais c'étoit en s'interposant entr'eux et lui, comme autorité légitime et constitutionnelle...

Ce qu'il fit par la violence, les conseils pouvoient le faire par le droit. Ils pouvoient, ils devoient s'attacher l'armée, sans pour cela s'en rendre les esclaves ; ils auroient rendu la liberté à leur pays et la paix à l'Europe ; ils auroient prévenu deux années de brigan-

dage et de tyrannie ; ils nous auroient enfin sauvés de la crise terrible que nous éprouvons dans ce moment. C'est ainsi qu'une faute entraîne d'irréparables torts.

CHAPITRE VII.

Quatrième cause tirée de la multitude et de l'extravagance des journaux.

La plupart de ceux que la société désigne sous le nom de *gens de lettres* ou de *gens d'esprit*, ont plus de prétentions que de droits.

Considérations sur l'esprit et les mœurs, par M. Melian de Senac.

On pourroit les classer sur la même ligne et dans les rangs des factions qu'ils servoient; mais comme tous les laquais, ils outroient les vices de leurs maîtres.

Dans le parti et sous les drapeaux du directoire, on remarquoit principalement :

1°. L'*Ami des Lois*, qui avoit porté l'audace de la calomnie à un degré vraiment curieux. N'est-ce donc rien que d'être à la tête d'un vice, disoit le marquis de Villette?

2°. La *Clef du Cabinet*, qui réunissoit toutes les platitudes de l'anti-chambre à tous les mauvais tons des corps-de-gardes.

3° Le *Conservateur*, qui ne conservoit pas plus de décence dans ses injures que de vérité dans ses nouvelles.

4°. Le *Journal des Hommes Libres*, qu'avec grande raison on nommoit par excellence le *Journal des Tigres*.

5° Le *Moniteur*, qui noyoit ses petites bassesses dans de longues dissertations.

6°. Le *Pacificateur*, ainsi nommé par anti-phrase.

7°. Le *Rédacteur*, la sentine officielle du directoire.

8°. Le *Révélateur*, posté dans la rue pour aboyer et mordre tous les passans.

Le style de ces journaux étoit assorti à leur sujet. Chacun d'eux avoit son rôle marqué. L'un étoit chargé de dénoncer comme fripon, traître, conspirateur et royaliste, tel ou tel député ; l'autre apprenoit à l'univers les vertus, les talens, la beauté, la noblesse de tel ou tel directeur. Celui-ci s'adressoit aux armées, pour leur dire que la république étoit au Luxembourg : celui-là parloit aux ouvriers, et leur soutenoit que le royalisme triomphoit dans les conseils. Tous sonnoient le tocsin de la révolte, et appelloient à grands cris la guerre civile au milieu de

Paris. C'étoit un grand fléau ; mais ce n'étoit pas le plus à craindre.

Le plus à craindre pour les conseils étoit dans les journaux mêmes qui servoient ou avoient l'air de servir leur cause.

Ils étoient en général mieux écrits et plus piquans que ceux de l'autre parti ; mais on ne croira point, dans quelques années d'ici, au degré de démence et d'exaltation auquel s'étoient portés la plupart de leurs rédacteurs.

Il n'y en avoit pas un qui ne se crût un Bayle, un Basnage, un Adisson ; et par-dessus tout, le régulateur de l'état.

C'étoit tous les matins un débordement d'avis, de projets, de maximes, de morale, de religion, de politique, qui n'a jamais eu de modèle, et qui, j'espère, n'en servira jamais. Chacun de ces messieurs dictoit du haut de son tribunal des arrêts irréfragables, prononçoit des sentences majestueuses, traçoit des plans superbes, provoquoit une secousse prochaine, réveilloit des haines mal assoupies, rappelloit des souvenirs fâcheux, marchoit vers un but différent.

Le moyen de s'entendre au milieu de cette cohue ! ils se disoient les *magistrats de l'opinion publique!* et l'opinion publique, égarée

par eux dans tous les sens, n'avoit pas un seul point de ralliement.

Quelques écrivains également étrangers à l'or de l'Angleterre et à l'esprit de parti, se rallièrent autour de la constitution; mais on ne les voyoit pas. Ils réclamèrent les droits de l'honneur et de la raison; mais ils n'étoient point entendus: les députés qui crurent voir le vœu de la France dans une vingtaine de journalistes, suivirent leurs traces et s'égarèrent avec eux.

CHAPITRE VIII.

Cinquième cause tirée du rapport de Camille Jordan *sur la liberté des cultes.*

> Chacun se croit un esprit supérieur, et les sots ne sont pas ceux qui s'en croient le moins.
>
> *De l'Esprit*, chap. 4.

Camille-Jordan jeune, ardent et plein de courage, fut nommé député par la ville de Lyon, à l'époque de la révolution la plus fertile en espérances. Il vint prendre séance au corps législatif, pourvu d'une haute idée de ses devoirs; et d'une plus haute idée de lui-même.

De telles dispositions plus brillantes qu'utiles, et suffisantes pour le lancer dans la carrière, ne l'étoient pas assez pour lui garantir des succès; et c'étoit grandement avanturer ceux de son parti, que de les confier à ce jeune athlete aussi légèrement armé contre les vétérans de la révolution, tacticiens

habiles, exercés à toutes armes, et instruits dans toutes les ruses de leur métier... Aussi son apparution dans l'arène inspira-t-elle de justes frayeurs à tous les spectateurs désintéressés; son premier pas fût une chute grave et d'autant plus déplorable, qu'elle entraîna celle de tous les siens.

Son rapport sur la police des cultes, brillant d'idées, invoqué par la justice, appartenoit, comme il le dit lui-même, *à la plus haute législation, embrassoit les intérêts les plus chers, et touchoit aux passions les plus ardentes;* mais par cela même étoit non-seulement prématuré, mais extrêmement impolitique par les avantages qu'il fit tout-à-coup au parti opposé. Il en profita sans générosité; c'étoit son droit, c'étoit son usage. On devoit s'y attendre; nous l'avions prévu.

Combien de fois les gens sages n'avoient-ils pas repeté que le tems n'étoit pas encore venu de parler au milieu des plus ardentes passions de prêtres, de religion, de culte et d'émigrés? Combien de fois n'avoit-on pas dit que si la liberté des cultes étoit un objet important de législation, les processions, les enterremens et les cloches étoient des objets de police, qu'on pouvoit sans danger renvoyer à des

tems plus calmes, mais sur la discussion desquels il étoit extrêmement facile d'appeller alors le ridicule, la défaveur et le sarcasme.

On n'écoutoit rien; ou plutôt on n'écoutoit que le langage des passions : cette assemblée, sur laquelle reposoient nos plus chères espérances, étoit devenue leur plus scandaleuse arène. La raison en étoit bannie, ou traitoit de foiblesse tout ce qui n'étoit pas fureur, et toute mesure de prudence étoit regardée et fletrie d'avance comme une transaction avec le crime.

La parole étoit exclusivement accordée aux plus fougueux orateurs. Le silence et la consternation étoient le triste partage des autres. Ceux-ci voyoient clairement que tant d'effervescence produiroit une explosion funeste. Ils n'ignoroient pas que la raison est ennemie de tous les excès, et qu'on agit rarement avec resolution quand on parle avec tant de véhémence.

Cependant l'ennemi commun profitoit de toutes ces fautes, et ne perdit pas une occasion d'en faire commettre de nouvelles.

Le bruit d'une conspiration royaliste se répandit de toutes parts et notamment dans

les armées, qu'il importoit tant de ménager. On désignoit les orateurs des deux conseils sous le nom d'*orateurs de Blankembourg*, et on ne craignoit plus d'appeler le corps législatif lui-même le *conseil du prétendant*.

On disoit aux acquéreurs de biens nationaux, *vous serez dépouillés ;* aux généraux, *vous serez destitués ;* aux soldats, *vous n'aurez point de milliard ;* aux plus chauds patriotes, *vous serez pendus.*

Le triumvirat s'entouroit d'officiers destitués, d'étrangers résolus, de jacobins farouches, de scélérats de tous les partis.

Les *cercles constitutionnels* s'ouvroient par-tout, et par-tout annonçoient une prochaine révolution.

Quelques émigrés rentrés ou à la faveur de faux passe-ports ou à force d'argent, justifioient par leurs indiscretions les prophéties des uns et les mesures des autres.

Quelques journaux imprudens, ou peut-être même infidèles à leur cause, ne dissimuloient plus leurs coupables opinions et proclamoient leurs vœux téméraires.

Ce fut au milieu de tous ces symptomes d'orage, et à travers tant de circonstances fâcheuses que Camille Jourdan prononça son

fameux discours. C'étoit jetter de l'huile sur le feu. Dès lors nous prévîmes et nous annonçâmes le 18 *Fructidor*.

—L'opinion publique sollicitoit, dit-on, depuis long-tems une revision des loix portées sur les cultes et leurs ministres.

—Mais le tems de cette revision n'étoit pas encore arrivé.

—Le peuple redemandoit ses prêtres.

—Il les avoit.

—Les prêtres redemandoient leurs cloches.

—Il falloit avoir le courage de les refuser.

On eut épargné à M. Laharpe la peine inutile de prouver qu'elles faisoient *partie intégrante du culte*; au citoyen Rœdérer, le ridicule de nous apprendre qu'elle *faisoient un bruit public*; à Camille Jordan une foule d'épigrammes plus méchantes qu'ingénieuses, et au corps législatif la douleur de perdre en un instant une grande partie de la considération qu'il avoit eu tant de peine à reconquérir depuis 2 mois.

Une foule d'autres petites causes plus obscures et plus immédiates peut-être, concoururent à cette fatale journée.

Telles par exemple que la peur de la Reveillère, l'avarice de Reubell, l'ambition de

Merlin, les ressentimens de Talleyrand, les indiscrétions de Willot, la mésintelligence entre les royalistes et les constitutionels, les intrigailleries de Sottin, les obstinations d'Aubri, les préventions contre Rovère, la haine que Hoche portoit à Pichegru, la trahison de Lacuée, les lâches révélations de Dunant, la facilité, pour ne pas dire pis, avec laquelle le général Ramel se laissa désarmer, etc.

Nous ne nous sommes point engagés, en prenant la plume, à fouiller dans toutes les scories des manouvriers, ni à descendre jusque dans l'échoppe du marchand de vin. Il suffit à notre dessein d'avoir présenté les vues générales, et d'avoir exposé les principales causes du 18. Nous ajouterons seulement ce court dialogue.

—*Un Député.* Il faut avouer que nous sommes de grands sots.

—*Moi.* C'est ce qu'ils disent.

—*le dép.* Oui, mais de par tous les diables c'est nous qui le prouvons.

—*moi.* Le moyen de faire autrement !

—*le dép.* Prendre notre revanche.

—*moi.* La chose ne me paroit pas facile.

le dép. N'avons-nous pas des bras ?

—*moi.* Ils sont enchaînés.

—*le*

—*le dép.* Comment ont-ils fait pour nous surprendre ?

—*moi.* En osant tout.

—*le dép.* Pourquoi les honnêtes gens n'osent-ils pas comme eux ;

—*moi.* C'est que les honnêtes gens se croient défendus par leur cause.

—*le dép.* Nous sommes cent contre un..

—*moi.* Que fait le nombre quand on n'est pas sur ses gardes.

—*le dép.* Morbleu il falloit s'y tenir.

—*moi.* Très-bien dit ; mais quand on est sans défiance, on marche sans escorte.

—*le dép.* Mais on a toujours tort de ne pas prendre d'escorte en pays ennemi.

—*moi.* Au défaut d'escorte, vos collègues ont pris des passe-ports.

—*le dép.* Fy l'horreur...

—*moi.* Sans rancune et sans application, rappellons-nous ce mot de J.-J. Rousseau : « l'union des méchans est forte et inébranlable, tandis que celle des bons est toujours lâche, foible et facile à rompre. »..

—*le dép.* Ce mot explique la journée du 18 Fructidor.....

Venons à ses effets.

CHAPITRE IX.

Le 18 Fructidor a tué la République.

Les centre-poids politiques finissent toujours par tomber, et frappent souvent celui qui les emploie.

De la Pensée du Gouvernement,

Par BARRÈRE.

LE 18 Fructidor a tué la République dans le fait et dans l'opinion.

Dans l'opinion, en désabusant pour toujours les plus crédules ou les moins clairvoyans de la chimère du gouvernement représentatif.

Dans le fait, en accordant au directoire les attributions de la dictature la plus étendue.

Cette dictature a été depuis le 30 Prairial, crayonnée de couleurs si fortes et si répétées, et le tableau en est désormais si connu, que nous nous dispenserions d'en parler, s'il n'entroit dans notre plan de faire ressortir de son exposition un des premiers effets du

18 *Fructidor*; mais au paravant que d'arriver à cette conséquence, nous observerons 1°. que les conseils, en s'appercevant que le poids de la tyrannie pèsoit sur eux, comme sur le reste de la France, ne tardèrent pas à se repentir de leur lâcheté; 2°. que le public, en les voyant écrasés sous les pieds des dictateurs, manifesta hautement sa joie, en disant qu'il étoit juste que la massue levée sur tant de têtes innocentes, retombât sur celles des coupables.

Ce fut principalement lors de l'arrivée de Buonaparte à Paris, que tous les sentimens de douleur, de haine, de mépris et d'indignation qu'ils inspirent, faillirent à éclater à la fois. Il n'eût fallu qu'une étincelle pour allumer un vaste incendie.

On disoit hautement que les conseils composés de bêtes mortes ou de loups enragés, tantôt exhalant des miasmes putrides, tantôt bavant l'écume hydrophobique, ne méritoient ni secours, ni pitié: on les abandonnoit à Buonaparte ou à Barras pour en faire à leur discrétion.

On ajouta même dans le tems, que le projet de Barras étoit de les enlever un beau matin, pour essayer son pouvoir, et de les envoyer

au Bage de Brest pour l'affermir. J'ignore ce qui en est.

Si Barras avoit aussi bien les talens de Cromwel, qu'il en eut quelquefois l'audace, j'aurois cru à ce projet, et je m'en serois réjoui comme les autres.

Mais, quels étoient ses moyens, ses agens et ses titres ?

Ses titres sont le 9 thermidor, le 13 vendémiaire et le 18 fructidor.

Le 18 fructidor lui est disputé par Merlin, le 13 vendemiaire par les Orléanistes, et le 9 thermidor par Barrère.

Ses agens sont les troupes, Buonaparte et Talleyrand.

Talleyrand appartient aux constituans, Buonaparte aux chimères, et les troupes à celui qui les paie.

Ses moyens sont le jeu, la table et les femmes.

Les femmes ne lui fournissent que des libertins, la table que des parasites, et le jeu que des fripons.

Je ne vois dans tout cela qu'un tripôt, et point de parti ; des intrigues, et point de conjurés ; des ligueurs, et point de chef.

L'homme capable de se livrer tour-à-tour

aux femmes, à la table et au jeu, de consulter successivement Talleyrand, Buonaparte et les troupes ; de partager ses titres avec Merlin, Barrère et les Orléanistes, ne me paroît propre ni à concevoir un plan avec profondeur, ni à le suivre avec persévérance, ni à l'exécuter en tems utile.

Les révolutions ne s'opèrent point avec des moyens aussi précaires, des agens aussi disparates, et des titres aussi contestés. . . . . .

Que Barras ait ou non conçu l'idée de fermer la porte des conseils, la dictature ne trouvant de résistance ni dans la nation, ni dans ses députés, s'avançoit audacieusement sur les débris de la constitution, et à travers tous les rangs : mille faits l'attestent.

Un de ses coups les plus décisifs, et son triomphe le plus marqué, fut celui qu'elle remporta sur les élections de l'an 6.

Cet événement devant faire époque dans notre histoire révolutionnaire, et paraissant un des effets les plus immédiats du 18 fructidor, nous allons le raconter avec quelques détails.

Le directoire venoit d'adresser un message aux conseils (16 floréal an 6) dans lequel, après avoir annoncé que les élections de

l'an 6 étoient le produit d'*une conspiration anarchique*, comme celles de l'an 5 l'avoient été d'une *conspiration royaliste*, il disoit :

« Constantes dans leur projet, les deux factions ont tour-à-tour employé Dumas et Vaublanc, Robespierre et St.-Just ».

« Pendant les élections de l'an 6 le bonnet rouge a remplacé la cocarde blanche. Par-tout les voies de fait ont éclaté : les bureaux ont été par-tout livrés aux anarchistes ».

« A Metz, les noms de Marat et de Babœuf ont été invoqués. A Vesoul on a demandé Barrère et Billaud. Le sang a coulé à Marseille, A Vendôme, au Mans, à Périgueux, on a nommé des commissions épuratoires. A Avignon on a saisi trois mille exemplaires de la constitution de 93 ».

« Paris étoit le point central de ce vaste complot. Dans une de ces assemblées on a *proposé d'arracher le cœur d'un chouan*, et le motionnaire s'est chargé de l'exécution (1) ».

---

(1) Merlin oublie, et pour cause, de citer le bruit qui circuloit assez hautement dans les assemblées de Paris, de faire le procès aux cinq tyrans. On voit par celui qui circule aujourd'hui, tant au Manége que dans les rues, que les jacobins n'oublient rien.

« Citoyens représentans, le salut public est dans vos mains. La grandeur et la sagesse de vos mesures, au 18 *fructidor*, répondent d'avance de celles que vous allez prendre dans cette importante occasion ».

Signé, MERLIN.

Au mot de Périgueux, dont il étoit député, le citoyen Lamarque se crut personnellement attaqué; il monta à la tribune, promena des regards attendris sur l'assemblée, et dit:

« Avez-vous remarqué, citoyens collégues, quel nouveau système de diffamation on invente pour jetter le désordre et la défiance parmi les patriotes »?

« J'entends dire que le tems des principes est passé, et que la moralité des élus doit être la règle de vos décisions! Quel blasphême »!

« Et ce blasphême, déjà fort étrange, on ose l'appuyer d'un exemple plus étrange encore, du 18 *fructidor* »!

« Ah! que ceux qui invoquent cette fatale journée connoissent peu les hommes qui l'ont faite »!

« Ils ont versé des larmes de sang *sur le*

plus nécessaire des triomphes. Ils ne se dissimuloient pas qu'ils mettoient la constitution de côté, et la liberté en danger; mais il falloit opter entre cette mesure et le renversement de la république. Ils ne purent pas hésiter. L'ami de la patrie savoit que des actes semblables ne pouvoient être annuels et décadaires, et que la liberté étoit à jamais perdue, si on les renouvelloit ».

—Seroit-elle perdue, s'écria le Hardi, s'il s'agissoit encore d'égorger ou de déporter des royalistes? Mais tout est perdu dès qu'on égratigne vos amis.

La réponse de le Hardi étoit juste autant qu'indiscrète. Les présages de Lamarque n'en étoient pas moins dignes d'attention. Et l'observateur attentif jouissoit de l'embarras dans lequel s'étoient jettés les auxiliaires du 18 *fructidor.*

Sa contre-partie fût décidée malgré leurs frayeurs et leurs avis. Et le conseil ébranlé par les menaces du directoire, beaucoup plus que par la peur des anarchistes, nomma pour écarter ceux-ci une commission composée de Bailleul, de Crassoux, de le Hardi, de Lemoine et de Chénier, tous les cinq bien con-

nus par leur servile dévouement à la cause des dictateurs.

Afin de disposer les esprits à l'évènement qu'on préparoit, la police fit couvrir les murs d'affiches, tantôt plaisantes, tantôt sinistres, mais toujours dans ce sens, que la *conspiration royaliste* de l'an 5 avoit mis le gouvernement dans la nécessité de faire le 18 *fructidor*, comme la *conspiration anarchique* le mettoit dans celle de faire un 18 *floréal*.

On supposeroit la parité exacte. Elle ne l'étoit pourtant ni dans le principe, ni dans les effets.

Elle ne l'étoit pas dans le principe, puisque la conspiration royaliste n'étoit pas encore prouvée. Elle ne le fut pas non plus dans les effets, puisque les plus coupables furent les moins punis.

Le 18 *floréal donc*, Narcisse-Bailleul parut à la tribune rayonnant de gloire et d'embonpoint.

A sa vue le plus grand silence régna dans l'assemblée.

Conticuere omnes intentique, etc....

L'orateur commença par établir la néces-

sité de faire plier devant la force des événemens les principes abstraits, « dont l'observance rigoureuse, dit-il, laisse le gouvernement sans force et sans appui contre de hardis conspirateurs ». Il continue : « La commission admet, comme fait positif, l'existence d'une double conspiration ; celle des royalistes, qui est *en permanence ;* et celle des anarchistes, qui est *intermittente* ».

« Ce fait reconnu doit servir de base à la conduite du conseil. Le conseil doit repousser également les élus anarchistes et les élus royalistes, et séparer par-tout le bon grain de l'ivraie ».

« Opposera-t-on les principes? La commission répondra par le premier de tous, le *salut du peuple.* D'ailleurs les faits parlent, et tout est dit ».

« Vous avez à choisir entre trois partis ».

Admettre toutes les élections ;

Casser toutes les élections ;

Choisir dans les élections.

Admettre toutes les élections, seroit excessivement dangereux.

Casser toutes les élections, seroit très-impolitique.

Reste donc à *choisir dans les élections.*

« En conséquence, la commission vous propose le projet suivant, etc. ». Et ce projet étoit réellement un tri, fait parmi les députations, comme on en feroit un parmi les bestiaux à vendre. Les plus remarquables des exclus furent Antonelle, Barrère, Lamarque, Gaivernon, Bianzat, Crachet, Robert, et Thomas Lindet.

Ce n'étoit pas dans l'exclusion de ces hommes qu'étoit le mal : il étoit dans l'insolence avec laquelle les dictateurs tailloient et tranchoient dans la *représentation nationale*. Insolence, au reste, qui n'étoit qu'une misérable parodie du 18 *Fructidor*, mais qui n'en dut paroître que plus accablante à ceux qui, ayant été principaux acteurs dans la première pièce, ne s'attendoient pas à devenir sitôt le sujet de la seconde.

Après cette lecture le silence continua de regner encore quelques minutes dans la salle, mais tout à coup éclata la plus violente explosion. Chacun prenant parti pour ou contre, vouloit parler, tous parloient à la fois. Personne ne s'entendoit... Bientôt les menaces succedèrent aux murmures de l'indignation et les coups alloient suivre les menaces, quand par une de ces transitions subites,

et qui ne sont pas rares dans les grandes assemblées, une réflexion jettée au hazard mais d'un grand poids, calma tous les esprits. . *les royalistes vous regardent, ils vont profiter de nos divisions :* ce mot fut pour tout le monde la tête de Méduse.

Lorsque le calme permit aux orateurs de se faire entendre, Jourdan (de la Haute-Vienne), Talot, Quirot, Gaivernon, Calderon, attaquèrent franchement le projet de Bailleul ; mais nul ne l'attaqua et plus franchement et plus ouvertement que Rouchon.

« Le premier et peut être l'unique effet d'une telle mesure, dit-il, sera de soulever contre nous l'indignation de la France et le mépris de l'Europe. »

« Je ne souffrirai point qu'on creuse ainsi notre tombeau ; les lumières n'ont pas manqué à la commission, mais bien la volonté de voir. Elle a fermé les yeux sur la véritable attaque, pendant qu'on en faisoit-ici une évidemment fausse ; on vous menaçoit de l'anarchie lorsque le despotisme étoit derrière. »

« Prenez garde, citoyens, de ressembler à ces oiseaux timides qui, pour éviter l'oi-

seau de proie, vont se jetter dans les serres de l'homme. »

Rappellez-vous que le cheval, ayant prêté son aide à l'homme, vit qu'il étoit enchaîné au moment ou il voulut se débarasser de son auxiliaire. »

« La funeste journée du 18 Fructidor auroit produit d'autres effets, si le 19 on eût fermé son régistre.

« Je n'aime pas les anarchistes : mais avec le projet qu'on vous commande, la session prochaine ne sera que le parlement de Paris. Je n'aime pas les assassins : mais je méprise souverainement les lâches qui ne savent qu'obeir.

« Ces terroristes d'ailleurs, dont on vous fait tant de peur aujourd'hui, n'ont-ils pas été les favoris, les protegés du gouvernement depuis le 18 *Fructidor*? Pourquoi ne s'apperçoit-on de leur présence que depuis deux jours?

« Je me résume. Les élections ne sont ni entièrement bonnes, ni entièrement mauvaises; mais je soutiens qu'aucune n'a été libre, et je demande qu'elles soient toutes annullées. »

Quirot, en soutenant que le projet étoit

odieux et inadmissible, s'attacha moins à le combattre, qu'à relever ce que le discours de Rouchon avoit de fâcheux contre le 18 Fructidor. .. « Rouchon s'écria-t-il, a laissé entendre que le 18 *Fructidor étoit une funeste journée.* . »

« Je ne l'ai point laissé entendre, reprit froidement Rouchon, je l'ai dit très-positivement. »

Jourdan (de la Haute-Vienne) jura militairement que le projet de Bailleul étoit également absurde et destructeur de la liberté; mais, ajouta-t il, avec plus d'onction; j'aime et j'estime de tout mon cœur les gouvernans qui l'ont conçu, et j'annonce que, sacrifiant à mes affections privées et ma conscience et la patrie, je serai le premier à m'y soumettre dès qu'il sera converti en loi. (1) »

Chénier, qui n'attendoit que cette déclaration pour sortir de son coin obscur, s'é-

(1) Si nous n'avons pas rappellé précisement le texte, nous avons dit le sens du discours de Jourdan. Il avoit dès lors promesse du commandement de l'armée du Danube, si complétement battue par le Prince Charles... Il falloit bien se prêter aux vues de ceux qui se prêtoient si complaisamment aux siennes.

lance à la tribune, embrasse Jourdan, se retourne du côté de la salle et dit :

« Ce projet est le sauveur de la Républi- » que et le rempart de la liberté. »

« Avec ce projet, je ne crains plus ni les « royalistes, ni les anarchistes, ni les escla- » ves, ni les tyrans, je suis rassuré sur mon » sort et sur celui des nations. »

Je marche dans ma force et dans ma liberté (1).

« Nous avons juré haine à la royauté et à l'anarchie. Ce projet est l'exécution de notre serment ».

Et vous, dignes romains, jurez par cette épée,
Qui du sang des tyrans sera bientôt trempée,
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi (2).

—Une voix :

Oui, nous le jurons tous par ce fer et par toi (3).

Plusieurs voix :

Vous êtes orfévre, M. Josse....

Et Chénier, qui sait bien qu'il est poëte

---

(1) Vers de *Timoléon*.
(2) Vers de Voltaire.
(3) *Ibid.*

national, et non pas orfévre, feignit de ne point entendre cette triviale apostrophe, ou crut qu'elle s'adressoit à Bailleul; il descendit de la tribune content de lui et de ses amis.

Audouin et Jean Debry parlèrent dans le même sens .. *Soumettons-nous* devint bientôt le cri général.

« Avant de nous soumettre, reprit Lamarque, permettez-moi, chers collégues, de verser des larmes sur le tombeau de la liberté. Vous connoissez tous mon patriotisme et mon désintéressement. J'atteste le ciel et la terre que personne ici n'aime son pays plus que moi. Je voudrois bien le sauver; mais une main plus forte que la mienne nous entraîne dans l'esclavage. Ce projet doit y mettre le sceau. Mais pour éviter de plus grands malheurs, je vous conseille de l'adopter ».

« Si vous ne l'adoptez pas, s'écria Crassous, avant huit jours les échaffauds seront redressés, et deux jours après vos têtes sanglantes rouleront dessus. Je n'en dis pas davantage ».

C'étoit pardieu bien assez pour effrayer des lâches. Tout le monde se rendit, et le projet passa.

Ainsi finit une des plus ridicules comédies

que

que des jongleurs politiques aient jamais osé donner aux peuples à pareil prix.

Ce fait et mille autres que tout le monde sait aujourd'hui par cœur, prouvent que le directoire, après le 18 *fructidor*, s'empara de tous les pouvoirs de la république.

Donc le 18 fructidor a tué la république de fait.

Il l'a tuée encore dans l'opinion, en désabusant tous les français de la chimère du gouvernement représentatif.

CHAPITRE X.

Le 18 fructidor a désabusé les français de la chimère du gouvernement représentatif.

Lorsque le peuple de Rome fut corrompu, ce fut la pluralité des écus ou des meurtres qui détermina celle des suffrages.

J. J. Rousseau.

Tous les ans le peuple se rassemble pour choisir des électeurs qui choisissent des députés, qui choisissent un directeur.

Cette marche paroît régulière au premier coup-d'œil, et conforme au vœu général ; mais elle n'est au fonds qu'une déception grossière, un vain fantôme que le 18 fructidor a fait évanouir.

Le peuple choisit des électeurs! Mais pour choisir ne faut-il pas être libre? Et, ou est sa liberté lorsqu'il est séduit, tantôt par les promesses mensongères des uns, tantôt intimidé par les provocations menaçantes des autres?

Où est sa liberté, lorsqu'enchaîné par des décrets, par des sermens, par l'intérêt, par la peur, il ose à peine émettre son vœu? Où est sa liberté, enfin, lorsque ses tyrans ne cessent de le morceler, et de priver de leurs droits, tantôt une classe entière de citoyens, tantôt une autre?...

Si la séduction est plus forte que la menace, il nomme un royaliste; si la menace écarte la séduction, il nomme un jacobin.

Dans les deux cas, le directoire fera surveiller les électeurs par ses commissaires.

Les électeurs rassemblés de dix lieues de rayon ne se connoissent point, ne s'entendent point, et ont fort envie d'achever promptement leur besogne, quand ils ne reçoivent pas d'argent pour l'allonger ou la troubler. Comment s'y prendront-ils?

Si l'opinion est uniforme dans l'assemblée, ils choisiront ceux d'entr'eux qui, plus hardis, plus intrigans ou plus riches que les autres, se mettront en évidence en faisant valoir sans pudeur des services qu'ils n'ont pas rendus, des talens que personne ne leur reconnoît, des promesses magnifiques qu'ils ne tiendront jamais.

Si les opinions sont partagées, la minorité

se taira, si elle est honnête ; et alors les honnêtes gens ne seront point représentés : cabalera, protestera, se retirera même si elle est factieuse, et fera de son côté une nomination pour valoir ce que de raison.

Si de ces deux nominations aucune ne convient au parti triomphant (soit qu'on le place au Luxembourg, soit qu'on le suppose au palais Bourbon, toutes les deux seront cassées sans scrupule, sous prétexte d'un défaut de formes, qu'il est toujours facile de prouver quand on fait les formes.

Si l'une des deux est admise (et à coup sur ce ne sera pas celle qui offrira quelqu'énergie dans le système d'opposition), les députés arrivent à Paris, et viennent prendre leurs places aux conseils. La première de leurs opérations est de choisir un directeur.

Le conseil des cinq-cents fait sa liste décuple. A côté de huit noms obscurs ou ridicules on est étonné de voir paroître deux noms célèbres, chacun dans son parti.

Mais l'étonnement cesse quand on voit que le conseil des anciens a la main forcée par cette manœuvre.

Le conseil des anciens, balotté tour-à-tour par l'ambition de mener, et par la crainte

d'être proscrit, ne manquera pas de nommer celui des deux qui pèsera davantage dans la balance des intérêts ; savoir : Barthelemi dans les tems de la justice, et Merlin dans ceux de la tyrannie, et n'aura qu'obtempéré aux ordres d'un parti, et suivi l'influence du vainqueur.

Voilà, sans parler des scènes intermédiaires, des démissions forcées, des déportations brusques, des secousses pénibles, des violences impunies, des intrigues scélérates, des marchés scandaleux, de l'immoralité la plus profonde et la moins dissimulée ; le produit, en dernière analyse, de ces élections tant redoutées des uns et tant désirées par les autres.

Voilà la base et le voile de ce prétendu gouvernement représentatif élevé par ses auteurs au-dessus de tous les gouvernemens, et vanté comme le chef d'œuvre de l'esprit humain.

Sans doute il pourroit donner d'utiles résultats dans un pays de 90 à 100 lieues carrées, peuplé d'habitans sages et vigoureux. Sans doute il a pu séduire, dans sa théorie, quelques hommes de bonne-foi... Mais c'est une chimère dans un pays aussi étendu que

la France ; et au milieu d'un peuple pourri de vices et de lumières.... Ensuite on a pu remarquer que par-tout les brillantes théories sont venues échouer contre l'expérience : et outre qu'il n'est pas permis, sur de simples possibilités de *mieux*, d'effacer toutes les notions du bien, et de compromettre avec autant de légèreté que de scandale le repos et la vie des générations futures, l'expérience de tout les siècles a démontré les vices et les inconvéniens des *élections* chez tous les peuples nombreux et corrompus, et l'histoire ancienne et moderne déplore les malheurs de ceux que la force, le hazard, ou de fausses spéculations ont soumis au gouvernement des compagnies, dont l'esprit se perpétue d'âge en âge avec les erreurs ou les forfaits qui accompagnèrent leur naissance.

Les circonstances et les hommes changent, sans apporter aucun changement à la mauvaise manœuvre qui porte le vaisseau sur des écueils. Les partis se succèdent et les calamités avec eux. Les vainqueurs punissent les vaincus par de nouvelles injustices, et se gardent bien de réformer les anciennes.

Ces réparations, qui supposeroient des remords, nuiroient à la compagnie, et il est de

l'intérêt de ses membres de lui sacrifier la nation toute entière, plutôt que d'avouer ses torts.

Mais ce qui est aussi singulier que fâcheux, c'est que l'infaillibilité dont se piquent les compagnies gouvernantes, n'a lieu que pour le crime ou la sottise. Elle cesse dès qu'il s'agit de révoquer un arrêté juste, ou de rapporter une loi sage, que le hazard ou l'irréflexion leur arrachent quelquefois.

C'est à ne point démentir leur marche première, à ne point s'écarter des principes de leur origine, qu'elles font consister leur *esprit de corps*. La justice, la raison, les lois, la liberté, les peuples mêmes, disparoissent devant cet esprit inflexible qu'elles appellent tantôt *principe*, tantôt *république*, tantôt *constitution*, tantôt *salut du peuple*, mais toujours d'un nom mystérieux, et qu'elles savent rendre d'autant plus redoutable, qu'il est moins entendu de la multitude.

Ah ! un mauvais prince est un volcan qui s'embrâse et s'éteint. Mais une compagnie gouvernante, qui se croit exclusivement chargée des droits et des intérêts de la nation, qui s'est familiarisée avec le pouvoir de disposer librement de nos biens et de nos

personnes, qui se recompose tous les ans de ses mêmes élémens, est un enfer éternel; son joug est de tous les j ugs le plus insupportable, et celui auquel il est plus difficile d'échapper, quand on a eu le malheur ou la foiblesse de s'y soumettre.

Haines particulières, inquiétudes publiques, troubles annuels, massacres périodiques, guerres civiles, tels sont les inconvéniens généraux que le 18 fructidor a découverts dans les gouvernemens représentatifs, auxquels il faut ajouter l'ignorance, la présomption, le bavardage, les contradictions et l'instabilité qui, jusqu'ici, ont été le partage, et paroissent devoir être l'attribut essentiel des chefs de notre république...

Mais, qu'est-ce qu'une république?

CHAPITRE XI.

Le 18 Fructidor a résolu négativement la question des républiques.

Rei-publicæ forma, laudari faciliùs quàm evenire;
Et si evenit, haud diuturna esse potest.

TACITE.

AVANT ces derniers tems on ne connoissoit que deux formes de républiques; la démocratie et l'aristocratie.

« Les républiques aristocratiques sont de toutes les sortes de confédérations les plus despotiques. Elles augmentent avec ardeur leur puissance, leurs richesses et leurs forces dans le seul objet d'asservir. *Mirabeau; essai sur le despotisme.*

« La démocratie est l'empire des méchans sur les bons, et il n'y a pas de tyran plus feroce que la multitude jouissant de l'autorité. » *Platon.*

Nous avons vu dans le chapitre précédent

que les républiques représentatives, (invention moderne) étoient une brillante chimère.

Conclusion : le gouvernement républicain n'est donc le plus favorable ni au repos, ni à la liberté des hommes.

« Les républiques anciennes se disoient libres, et la liberté fuyoit devant elles. Elles vouloient être tranquilles, elles ne le furent jamais. Chacun s'y prétendoit égal et il n'y eut point d'égalité. Telle fut constamment la mauvaise constitution de ces gouvernemens jaloux de *liberté* et *d'égalité* que ce despotisme qu'ils haïssoient en fut toujours l'asyle ou le tombeau. » *Boulanger*, *essai sur le gouvernement.*

En admettant l'existence des *républiques*, elles n'ont jamais rempli l'objet de leur institution.

Dans son institution la république devoit être la *chose de tous*, et par-tout elle fut la *chose de quelques uns*, et par-tout elle a dégénéré en tyrannie oligarchique, ou tyrannie plébeïenne.

« Toute tyrannie plebeïnne étant de sa nature fougueuse, insultante et impitoyable, dit l'auteur des *considérations sur la France*, celle qui pèse aujourd'hui sur la France a

dû porter ce caractère à l'excès, l'univers n'ayant jamais vu d'hommes plus vils exercer plus d'autorité. »

Je ne tiens point aux mots ; depuis long-tems j'en ai reconnu l'abus.

On appellera donc, si l'on veut, notre gouvernement *république ;* mais dans ce cas république et liberté sont incompatibles.

Je dis plus : tant que le principe de ce gouvernement subsistera, il n'y a pas même d'espoir de liberté. Il faut renoncer à celle-ci ou à celui-là.

Il n'y a point d'espoir de liberté dans un pays dont tous les habitans se laissent enchaîner aux pieds de cinq à six cents brigandaux qui joignent la férocité de Marius à l'extravagance de Caligula, qui n'ont pour nous asservir d'autres titres que leurs crimes, et d'autres moyens que de nouveaux crimes, qui sont forcés de chercher des associés parmi leurs complices, sous peine de trouver des juges inexorables dans leurs collègues

Il n'y a point d'espoir de liberté dans un pays ou les loix ne sont que les fantaisies du gouvernement, et le gouvernement la proie du plus fort, ou ceux qui se disent *repré-*

sentans du peuple l'exploitent comme un vil troupeau, dont ils ont affermé temporairement le produit, et dont ils s'embarassent beaucoup moins de soigner la vie que de pomper la substance.

Il n'y a point de liberté dans un pays où l'on a brisé par forme de passe-tems tous les freins du crime, et tous les étais de l'innocence, où vous n'entendez que des blasphêmes et des malédictions, où vous ne voyez que des scandales et de la misère, où vous craignez à chaque instant de rencontrer dans vos valets des espions, dans vos enfans des parricides, dans vos femmes des infidèles, dans vos amis des traîtres, dans tout inconnu un assassin.

Si de ces considérations générales nous descendons aux applications, quel spectacle nous offre dans ses agens ce prétendu gouvernement républicain!

Des directeurs, liés par le crime commun de la mort du roi, et par la nécessité de faire de ce crime un asyle pour eux mêmes, et pour les autres un titre à leur faveur.

Des conseils proxénètes qui ne rêvent que gibets, ou ne déliberent que sous la ferule, qui sont tantôt plus avilis que le sénat sous

Tibère, tantôt plus féroce que la convention sous Robespierre.

Des ministres qui ne se sauvent du ridicule que par l'infamie, et partagent cette infâmie avec tout ce qui les entoure...

C'est-à-dire : *A la guerre*, avec des vivriers, des fournisseurs, des recruteurs, des compagnies de mandrins et des myriades de vampires.

A la justice, avec des Allemands, des ivrognes, des Jacobins, des amis de Babeuf.

A la police, avec des espions, des estrocs, des septembriseurs, des artisans de dénonciations, des marchands de chair humaine.

Aux finances, avec des tripotiers, des voleurs, des usuriers, des banqueroutiers, des imbecilles.

A l'intérieur, avec des caffards, des trembleurs, des empiriques, des fesseurs, des poëtes et de écrivassiers.

Aux relations extérieures, avec des cotins, des joueurs, des intrigans de tous les régimes et des égrefins de tous les pays.

Imbecilles ou scélérats, souvent l'un et l'autre; ils se heurtent, se croisent et vont se précipitant les uns sur les autres; et dans

cette horrible succession de crimes et de sottises il n'y a point de relâche, point d'allegement pour nous soumis à leurs épreuves.

Aucun son importun pendant deux ans ne troubla le concert de leur flatteurs ; aucune voix ne s'éleva ni pour la liberté, ni contre les tyrans.

Tout paroissoit mort ou courbé sous leur joug d'airain ; pendant deux ans pas un écrit ne plaida la cause de l'humanité, ne reclama les droits de la justice.

On ne vit pendant tout ce tems-là que des esclaves qui traînoient leurs chaînes, et quelques satrapes qui insultoient à leur misère ;

On ne chantoit dans les cabarets, et les atteliers que des chants de cannibales.

On ne jouoit sur la scène que des diableries, des moineries, des incestes, des adultères, des crimes ou des vices dont le but évident étoit de plonger la nation dans l'ignorance et la crapule, en lui faisant perdre, avec le souvenir de son ancienne dignité toute estime d'elle-même.

Cherchez dans l'histoire ancienne et moderne, parmi les rois, les empereurs et les

tyrans de tout pays, un souverain qui, dans le cours du plus long règne ait déployé autant de scélératesse et fait couler autant de sang que la convention pendant ses trois ans d'existence.

La convention est morte : mais son esprit a survécu. Il a passé tout entier dans le sein du directoire après le 18 Fructidor, et dans celui des conseils depuis le 30 Prairial. . . La convention, le directoire, les conseils et la république ont eu la même origine, et suivent le même système; le crime les enfanta, le crime les nourrit. Dans l'ordre politique, comme dans l'ordre naturel, les corps se nourrissent et s'entretiennent par les principes auxquels ils doivent la vie. Ce n'est pas au 18 Fructidor que nous devons cette découverte; mais le 18 Fructidor l'a mise à la portée de tout le monde.

CHAPITRE XII.

Le 18 Fructidor a remis en question le système de l'hérédité.

Non enim paris potulit regnum brevis.

TACIT.

Lorsqu'un gouvernement n'offre aucune garantie, ni contre ses propres usurpations, ni contre les usurpateurs, lorsque par sa nature même il doit être tour-à-tour envahisseur ou envahi, non-seulement il porte dans son sein le germe de sa mort, mais il force les plus crédules de ses partisans à renoncer à tout espoir de prolonger sa vie;

Un républicain écrivoit naguères : « Le manque d'esprit public est la suite d'une conviction générale et profonde que rien n'est stable parmi nous, parce que les pouvoirs n'ont aucune garantie l'un contre l'autre, et que les citoyens n'ont aucune garantie contre les pouvoirs. »

Et

Et cette pensée est juste.

Dans cette situation désesperée, de ce profond abyme de douleurs, ou le 18 Fructidor nous a précipités, s'il nous arrive de jetter nos regards baignés de larmes vers le point dont nous sommes partis, quelle source de regrets! quel sujet de meditations! de tels raprochemens appartiennent à l'histoire; et l'histoire peut-être la leçon des peuples comme celle des rois. Hazardons une esquisse.

Lorsque j'entrai dans le monde, je ne fus pas plus frappé de l'ordre merveilleux qui gouvernoit l'univers physique, que de celui que je vis regner dans la société.

Je ne me lassois pas d'admirer le concert et l'enchevêtrement facile des trois pouvoirs religieux, civil et militaire, dont les milliers de fils épars, sur 28 mille lieues quarrées y entretenoient l'abondance, le commerce et la vie, et venoient aboutir aux pieds du trône, comme au centre commun de l'action, et la source unique de toute puissance, de toute justice, et de toute faveur.

Entre le conseiller d'état et le subdélegué, le chancellier et le bailly de village, le maréchal de France et le soldat, l'archêveque et le vicaire de campagne, le contrôleur des

finances et le surnuméraire de aides, se trouvoient une chaîne de rapports non interrompus, et une hierarchie de pouvoirs circonscrits, dont l'exercice surveillé sans cesse, toujours mesuré, rarement tyrannique, assuroit les droits respectifs, intimidoit le crime, protegeoit la foiblesse et garantissoit la tranquillité publique.

Arrêtons-nous un moment à considérer les heureux effets d'un ordre aussi bien combiné.

Les progrès des sciences et des arts, et les encouragemens de toute espèce accordés aux talens...

L'émulation toujours croissante de l'industrie, et l'activité d'un commerce aussi étendu que lucratif.

Des campagnes florissantes, des routes nouvelles, des canaux ouverts, des établissemens publics, des sujets soumis, une immense population, tel étoit le tableau de la France en 1781.

La plus douce securité répandue dans tous les cœurs, comme la chaleur de la vie dans un corps sain et bien constitué, animoit tous leurs mouvemens, excitoit tout e leur reconnoissance.

Chacun libre et tranquille dans sa profession se disoit à lui-même, ma fortune, ma famille et ma vie sont protegées par des loix sages, *que je n'ai pas faites*; et des magistrats vigilans *que je n'ai pas choisis*. Je puis reposer sans nulle inquiétude; ils veillent pour moi; leurs yeux sont ouverts, non seulement sur les dangers de la société, mais sur ceux de la nature. A peine ils me laissent le soin de mon bonheur, je le reçois tout formé de leurs mains.

« Le laboureur avant l'aube du jour quittoit sa cabane pour aller fertiliser nos campagnes, dit M. Servan (*discours sur l'administration de la justice criminelle.*)

Le négociant alloit chercher au loin nos besoins, sans craindre qu'un voisin brutal, fît une invasion dans sa maison, ou que des loix atroces le déclarassent étranger dans son pays, ou qu'un vil séducteur lui ravît l'honneur de sa fille ou les affections de sa femme.

La justice veilloit à leur porte, et dans leur absence, chaque maison interdite à l'iniquité, étoit l'asyle sacré de l'honneur et de la propriété.

La France entière étoit pour ses heureux

habitans, le lieu de l'univers qu'ils aimoient le mieux habiter, et pour tous les étrangers celui où ils aimoient le mieux à voyager.

« Les villes recevoient de toutes parts des embellissemens, qu'une émulation soutenue promettoit encore de multiplier. Les communications par terre et par eau étoient également faciles et sûres. Le commerce et le plaisir couvroient les routes de voyageurs qui, en cherchant l'opulence ou la variété, les portoient incessamment avec eux. Les campagnes étoient peuplées de châteaux, ou de petites maisons délicieuses, dans lesquelles le luxe réunissoit aux recherches de l'art, tout ce que la fécondité de la nature pouvoit produire de plus agréable ».

« Il y avoit peu de maisons particulières, même dans ce qu'on appelloit la bourgeoisie, où la propreté, l'élégance, soit des meubles, soit de la table, soit des ajustemens, n'annonçassent l'abondance et la félicité ».

« Jamais la France ne renferma plus d'individus satisfaits, et plus en droit de l'être. Jamais dans aucun tems les jouissances ne furent plus générales, plus faciles et plus communes ». *Linguet, Annales politiques.*

Si à ce tableau, dont personne ne contestera la vérité, nous ajoutons celui de la bonté paternelle du roi, de la douceur naturelle du gouvernement, de l'imposante dignité des compagnies souveraines, des lumières du clergé, du courage de la noblesse, de la gaieté des artisans, de la soumission religieuse de tous, on se demandera d'où provenoient tant d'avantages, et pourquoi sont-ils disparus?

Disons-le sans feinte : Tout gouvernement précaire est l'ennemi de la liberté et du repos des gouvernés.

Nous sommes trop vains pour reconnoître un supérieur dans celui qui naquit notre égal. Et voilà pourquoi une des plus belles idées politiques, celle qui a plus d'analogie avec les idées de famille, qui se rapproche le plus de la nature, de l'ordre de l'univers, de cette grande incorporation de la race humaine, dont l'existence se perpétue d'âge en âge, au milieu des dépérissemens des chûtes, des renouvellemens et des progressions continuelles, c'est l'*hérédité*.

« Cette idée, dit M. Burke, renferme les deux grands principes de conservation et de transmission, sans exclure celui de l'amélioration ».

Elle nous inspire le sentiment d'une dignité natale qui nous sauve de l'arrogance si commune aux parvenus.

Par elle notre liberté devient noblesse, et notre obéissance un sentiment religieux. Par elle tous les rivaux de pouvoir sont écartés, toutes les ambitions subalternes sont écrasées, toutes les issues aux révolutions fermées.

Ce n'étoit pas à l'individu roi que les royalistes étoient attachés, c'étoit à la monarchie, dont il étoit le représentant héréditaire et le conservateur inamovible. Le roi se confondoit avec la royauté, et nos respects étoient un avœu rendu à son rang plutôt qu'à sa personne.

De l'idée seule que le roi n'étoit pas né notre égal, dérivoit le premier principe de notre soumission. Et cette idée, qui paroît peu philosophique au premier coup d'œil, est une des plus hautes conceptions de l'esprit humain; car c'est par elle que les états sont préservés des dangers de l'inconstance et de la versatilité bien plus funestes que ceux de la servitude prétendue qu'elle entraîne. C'est elle qui, en plaçant cette clef au haut de la voûte sociale, assure les bases de l'édifice sur l'accord de toutes ses parties.

C'est elle enfin qui, pendant dix siècles, a soutenu dans ce pays l'équilibre des pouvoirs, exclu toute puissance rivale, réglé la mesure de l'autorité, et garanti les droits respectifs des peuples et des souverains.

Comparez l'ancienne Pologne avec la France. Comparez la France avec elle-même.

CHAPITRE XIII.

Le 18 Fructidor a r'ouvert les boucheries d'hommes.

Hérite-t-on de ceux qu'on assassine?

CRÉBILLON. RHADAMIS.

QUE pourroit faire de plus que les cinq directeurs, le tyran le plus farouche et le plus sanguinaire?

Robespierre régnoit par la terreur. Ils ont régné par la terreur.

Robespierre mutiloit la convention; ils ont mutilé le corps législatif.

Robespierre avoit créé des tribunaux révolutionnaires; ils ont créé des commissions militaires.

Robespierre faisoit guillotiner les émigrés. Ceux-ci les font fusiller.

Ainsi s'est r'ouverte sans obstacle et sous une autre forme, l'effroyable boucherie

d'hommes que la mort de Robespierre s'emblait avoir irrévocablement fermée.

Ainsi, ce que la politique avoit de mieux constaté, le raisonnement de plus énergique, l'humanité de plus touchant, tout céda à l'influence d'un seul homme, dont la volonté fût plus forte que celle de la nation, et dont les arrêts devinrent les oracles de tous les tribunaux.

Mais cet homme si redoutable et si puissant avoit-il vaincu comme César, ou gouverné comme Richelieu? Lui reconnoissoit-on le génie de Mahomet, ou la force d'Hercule? Disposoit-il des trésors des deux mondes, ou des armées de la république?

Non, monsieur, c'étoit un misérable avocat sans talent, sans naissance et sans fortune.

Il eut pour génie la politesse; pour talens la finesse; et pour excuse ses succès.

Il fut par calcul et par caractère le singe d'Octave, le rival de Tibère, et l'épouvantail de la France.

Il savoit, comme tout le monde, que pour gouverner un peuple dans son repos, il suffit de s'en faire aimer. Mais, mieux que personne, il n'ignoroit pas que pour le contenir

dans les tems d'orage, il suffit de s'en faire craindre. *Oderint dùm metuant.*

Merlin n'étoit ni républicain, ni royaliste; c'étoit un usurpateur qui trompoit les républicains, haissoit les royalistes et faisoit fusiller les émigrés dans l'impuissance de se reconciler avec eux.

Tout ce qu'il est possible de dire en faveur des émigrés, est dit, ou à-peu-près. Ce ne sont pas les lumières; c'est l'humanité, c'est la justice, c'est la force réelle qui manquent à leurs assassins. La foiblesse est toujours cruelle.

A l'éloquent plaidoyer de M. de Lalli-Tollendal, plaidoyer qui a présenté la question sous les deux grands rapports de justice et de politique, nous ajouterons ces deux sententieuses pensées de l'auteur des *considérations sur la France.*

« L'émigration fut une erreur, et non pas un crime; le plus grand nombre des émigrés croyoit obeir à l'honneur. »

« Les émigrés, dont on fait si grande peur aux Français, ne sont rien par le nombre, rien par la force, et avant dix ans, ne seront rien par la haine. »

Mais ne nous dissimulons pas les dif-

ficultés qui s'opposent à leur retour actuel et simultané...

Les gens à hauts projets, pour qui les choses vont aussi vîte que la pensée, qui ne connoissent point d'obstacles à leurs desirs, qui confondent leurs théories de salons avec l'expérience des siècles, qui composent et décomposent l'univers au gré de leur extravagante imagination, se moquent de notre hésitation, et n'en mettent aucune à dire : changeons d'hypothèse, et les difficultés s'évanouiront.

Moi qui ne veux point changer d'hypothèse, parce que je n'aime pas à mégarer dans le labyrinthe des systêmes, moi qui abandonne volontiers la sphère brillante des *possibles* pour me renfermer dans celle plus bornée des *faits*, je dis : la cause des émigrés est celle de la justice, mais le temps de la justice n'est pas encore venu.

Sans parler de craintes générales qu'inspire, n'importe sur quel fondement, le retour d'une classe nombreuse d'hommes irrités et qu'on suppose d'autant plus implacables, qu'ils ont été plus long-tems et plus affreusement vexés ; sans parler d'avantage de l'ébranlement presque radical que ce retour

inattendu doit entraîner dans les transactions et les propriétés, je ne veux pour l'empêcher à présent, que l'intérêt des acquereurs de leurs biens, et la coalition qui en est résultée.

Cet intérêt ne tient pas seulement à la fortune, il tient à la vie des usurpateurs ; car il y en a peu qui indépendamment de la difficulté de s'arracher aux jouissances avec lesquelles ils sont déja très-familiarisés, ne soient en même tems convaincus d'avoir merité la mort, par le fait même et par la forme de leurs acquisitions ; ils croient, sur la parole des directeurs, que la même force qui leur ravira leurs biens sans scrupule, les privera tous de la vie sans exception.

C'est une erreur, mais cette erreur existe, et la dissiper ne sera pas l'affaire d'un jour ; jusqu'ici même on n'a rien fait pour cela, quoiqu'on ait beaucoup agi dans cette intention. Mais en général les royalistes sont plus confians dans leur cause, qu'habiles à la défendre ; ils écrivent et parlent avec esprit, et se conduisent toujours comme des sots. Ce n'est ni avec des épigrammes, ni avec des phrases dorées qu'on fait ou qu'on défait les révolutions.

Le premier effet de la crainte qu'inspire le retour des émigrés, est et doit être de réunir, de rallier, de serrer les uns contre les autres, les acquéreurs de leurs biens qui veulent les conserver.

Et leurs efforts seront heureux tant qu'ils auront des complices dans le gouvernement, c'est-à-dire, tant qu'il y aura des gouvernans assez lâches pour assassiner, et assez déhontés pour dépouiller leurs victimes.

Il manquoit à l'infamie de leur conduite d'y joindre l'hypocrisie, et de prendre un ton d'humanité avec ceux qu'ils traitoient avec tant de barbarie... Le trait est curieux.

« Emigrés, écoutez (disoit le *rédacteur*, 12 février 1798), vous avez fui votre patrie, vous ne pouvez plus y rentrer La loi qui vous proscrit, n'est point un acte de vengeance, mais un acte de justice irrévocable ».

« Vous n'avez plus de patrie; sachez vous en créer une ».

« Emigrés, entendez la voix qui vous appelle aux bords du fleuve St.-Laurent. Le Canada réclame son affranchissement; soyez-en les libérateurs. Précipitez-vous sur ce sol, où des terres fertiles sont ouvertes à la culture, où des mines de fer vous offriront le

double instrument du labourage et de la valeur, où de vastes forêts peuvent devenir les chantiers d'une marine respectable. Allez vous y former un asyle honorable, et peut-être nous forcerez-vous un jour à désirer votre bonheur, et à vous seconder dans un projet si généreux ».

On ne sait quel sentiment domine en lisant ces lignes; du mépris ou de l'horreur. Mais il convenoit au directoire français d'arracher aux émigrés la seule ressource qui leur restoit dans la protection des anglais, sous prétexte de leur offrir une vaine indemnité. De tels moyens conviennent à ceux qui, selon l'expression de M. Mallet-Dupan, ne savent que passer du mensonge à l'audace; et des injustices hardies envers les foibles, aux temporisations hypocrites envers les forts.

Mais tels ne furent pas ceux employés par Aratus, lorsqu'avec les *bannis* il fit rentrer la paix dans Sicione; ce ne furent pas ceux de Timoléon à Syracuse, d'Auguste à Rome, de Charles II en Angleterre, de Louis XIV en France, etc... Tous ces princes trouvèrent dans la vraie politique, dans la justice, et sur-tout dans leur générosité personnelle le

moyen de concilier les divers intérêts, et d'indemniser les émigrés, sans révolter les acquéreurs de leurs biens.

Mais, que parlai-je de Louis XIV, de Charles II et d'Auguste? l'histoire, à l'école de laquelle se formoient ces princes; l'histoire, qui les instruisit à rendre leurs peuples heureux, en étendant leurs vues dans l'avenir, par la comparaison du passé; l'histoire est une leçon perdue pour nos Wandales, qui ne lisent rien, qui ne veulent rien comparer, qui ne songent qu'à vivre dans le présent, et s'embarrassent aussi peu du passé que de l'avenir.

Le tems n'est pas éloigné cependant, où ce juge inexorable les condamnera aussi impitoyablement qu'ils auront gouverné. Alors il sera prouvé pour tout le monde, comme il l'est aujourd'hui pour nous, que les *émigrés Français* n'ont point perdu leur seconde qualité par la première, que les femmes, les enfans, les vieillards et les prêtres, qui n'ont fui leur pays que pour se soustraire aux poignards, n'ont jamais perdu le droit d'y rentrer, malgré les prétendues loix qui leur en ont ravi le pouvoir.

Alors chacun dira hautement, que tel

directeur n'étoit si cruel envers les émigrés, que parce qu'il craignoit de perdre avec leurs dépouilles la force du sabre qui les lui garantissoit.

Que tel député ne s'étoit emparé de leurs biens qu'après les avoir effrayés par ses dénonciations.

Que tel ministre accueilloit toute dénonciation qui lui promettoit une rançon.

Que tel misérable enfin, qui se vante encore aujourd'hui de sa vertu, recevoit ces rançons d'une main, et livroit de l'autre au bourreau les infortunés dont elle étoit le prix.

Alors chacun s'étonnera comment de l'infamie de ces négociateurs, de la cupidité de ces inquisiteurs, des brigandages de ces députés, des violences de ces directeurs, pouvoit se compbser un gouvernement quelconque.

On ne croira guères alors, ni au délire de notre législation, ni à la perversité de nos *représentans*, ni à la tenue des scélerats, ni à la patience de la nation !

O patience, vertu des sots ! combien nous avons besoin de tes secours, et combien nous sommes dociles à tes inspirations !

Ils ne se contentent pas de méconnoître et de fouler aux pieds toutes les loix positives.

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

Ils outragent les lois de la nature.

Non è da sperar-si alcun vantagio durevole d'alla politica, s'ella non sia fondata sui sentimenti indelebili dell'-nomo.

BECCARIA.

UN mois après le 18 Fructior, le député Berenger monta à la tribune et dit : *non, les enfans n'appartiennent point à leurs parens!* C'est ainsi que toujours et par-tout, les scélerats ennemis de la société, infracteurs des loix divines et humaines, choisissent la *liberté* pour patrône, et prétendent nous donner ses loix, alors qu'ils violent toutes les autres.

Le jour où le corroyeur Cleon fut mis à la tête des affaires d'Athènes, il rassembla ses amis et leur dit qu'il renonçoit à leur amitié, parce qu'elle pouvoit être pour lui une occasion de manquer à son devoir.

Brutus, avant que d'aller plonger le poi-

gnard dans le cœur de son bienfaiteur et père, disoit équivalemment :

Un vrai républicain n'a pour père et pour fils,
Que la vertu, les dieux, les loix et son pays.

Robespierre écrivoit à sa sœur, dans les jours de sa puissance :

« Je ne vous connois plus, mes parens sont les sans-culottes de la république. »

Enfin ce petit cafar de la Reveillere, aussi difforme de cœur que de corps, répondit à un sien parent qui réclamoit justice.

« Citoyen, la justice, que réclame auprès de moi un membre de ma famille, me devient suspecte par le fait même de la parenté, et prend à mes yeux la couleur d'une prévarication. »

Infernale hypocrisie, détestable imposture ; anciens et modernes, grands et petits, tous ceux qui ont tenu ce langage empyrique étoient sans exception, ou des ambitieux qui songeoient à subjuguer leur pays, ou de vils traitans qui l'exploitoient à leur profit.

Les enfans n'appartiennent point à leurs parens !

Et à qui donc appartiennent-ils avant que

de dépendre de leur volonté ? —A la patrie, repondent-ils.

—A la patrie !..... Vain mot qui jadis enfanta des miracles, et ne produit aujourd'hui que des calamités.

Patrie vient de *pater*, *père ;* son étimologie ne rappelle que des idées de famille, de bonheur et d'union : obeissance et tendresse, un père et des enfans.

Et sans doute telle étoit l'image que s'en formoient les hommes qui brûlèrent de son amour dans les sociétés naissantes !

Mais lorque je ne vois autour de moi que des étrangers, des ennemis et des bourreaux, lorsque je n'entends que des cris de guerre, des gemissemens plaintifs, des menaces et des insultes ; lorsque je ne sens que le trouble qui naît de l'isolement et de la foiblesse, au milieu des tenèbres et des bêtes feroces ; lorsqu'enfin toute la société, dont je fais partie, n'est plus partagée qu'en deux bandes, de proscripteurs et de proscripts, de tyrans et d'esclaves ; je demande, où est le bonheur, où est l'union, où est l'obéissance, où est l'amour, où sont refugiés tous les sentimens, desquels se compose le *patriotisme ?*

Il n'y a point de patrie sous le joug du des-

potisme. Il n'y a point de patrie pour les infortunés. Il n'y a point de patrie sous l'empire d'hommes injustes, cupides, cruels et spoliateurs.

Il n'y en a point parmi les tigres, ni à la chiourme, ni en enfer.

Ubi bene, ibi patria.

Le contrat qui me lie à l'état est sinallagmatique, et nous oblige réciproquement. Je ne lui dois mes services qu'autant qu'il m'accorde sa protection. Je lui ai promis ma foi, parce qu'il m'a garanti son assistance.

Mais dans l'état actuel des choses, ou est l'assistance qu'il m'accorde, et la protection qu'il m'a promise ?

En vertu de qu'elle loi dois-je tout à des hommes qui me refusent tout, qui me dépouillent, qui me proscrivent, qui me tuent, quand ils ne peuvent faire pis.

Qui osera nous dire désormais que nos magistrats ne s'occupent que de notre bonheur, que leurs lois assurent notre liberté, que leur désintéressement garantit nos propriétés ?

Qui croit aujourd'hui que nous vivons en famille, sans défiance, sans soupçons, sans

rancune, qu'il n'y a parmi nous ni oppresseurs, ni opprimés, ni esclaves, ni tyrans, ni riches, ni pauvres; que nous sommes tous égaux comme à Lacédémone, tous libres comme à Philadelphie, tous heureux comme dans l'abbaye de Thélême?

Je vais plus loin; quelque robuste que soit la foi des *patriotes*, il n'y en a pas un qui aime la patrie pour elle; et pas un sur-tout qui attache à ce mot le même sens, et puise par conséquent dans son idée l'énergie, dont les Grecs et les Romains nous ont laissé le modèle et la leçon.

Ainsi, quand il seroit vrai que les Grecs et les Romains eussent confondu dans l'amour de la patrie toutes les affections naturelles, nous ne serions pas tenus à ne suivre que la moitié de leur exemple, et à sacrifier la nature à la patrie, lorsque celle-ci n'est pas notre idole.

Mais, quoiqu'on ait dit des Brutus et des Manlius, il est faux que pareille idole ait jamais exigé pareil sacrifice chez aucun peuple de la terre, parce qu'aucun peuple n'a pu professer une doctrine évidemment opposée aux sentimens de la nature et aux intérêts de l'humanité.

Nous naissons hommes avant que de devenir citoyens. Nous étions réunis en famille, avant que de nous réunir en société.

Les devoirs civils dérivent des affections domestiques.

Un mauvais père, un fils ingrat, un époux adultère, ne sont point, et ne peuvent être de bons citoyens.

Et, que prouvent l'exemple de Brutus et le fanatisme de ses partisans, sinon que l'erreur peut avoir ses martyrs comme la vérité? Le poëte latin qui, en parlant de ce fameux parricide, a dit :

Vincet amor patriæ laudumque immensa cupido.

STATIUS.

l'à beaucoup mieux jugé que les enthousiastes qui ont élevé sa statue dans le sein de leur assemblée.

Ce sont nos parens qui nous rendent les premiers soins ; c'est donc à nos parens que nous devons nos premiers sentimens (1).

---

(1) Un enfant ne subsiste que par ses parens ; vient d'eux, leur doit tout. La reconnoissance prévient dans les enfans ce que le devoir leur impose. Il est dans la nature d'aimer ceux qui nous aiment. Et l'habitude d'une juste dé-

Ce respect des enfans pour leurs parens est si naturel, si profond et si vrai, qu'il a mérité de servir de base à presque toutes les institutions anciennes et modernes, de type à tous les gouvernemens, tant monarchiques que républicains; de première leçon de morale aux nations au berceau, et de dernier frein aux peuples corrompus (1).

Une loi de Solon ordonnoit aux enfans de nourrir et de soigner dans leur vieillesse les auteurs de leurs jours. Les anglais, comme les romains, ont trouvé dans la soumission filiale un des plus forts appuis du pouvoir civil; et ils se font encore aujourd'hui une idée terrible de la malédiction paternelle.

« Mon cœur est brisé, s'écrie l'infortunée Clarisse, en apprenant la malédiction de son père; il a reçu un coup mortel, dont il ne

---

pendance fait perdre le sentiment de la dépendance même. Mais il suffit d'être homme, pour être bon père. Et si on n'est pas homme de bien, il est rare qu'on soit bon fils ». *Encyclopédie* au mot *ambur*.

(1) Quelle puissance peut égaler celle qui donne l'existence et la pensée, et quel souvenir peut durer autant que celui de la reconnoissance filiale » ? *Etudes de la Nature*.

guérira jamais. Ne pensez plus, ô mon unique amie, à la moindre correspondance avec une misérable qui semble désormais absolument dévouée au malheur » !

C'est ainsi que l'immortel Richardson, le peintre de la nature et des mœurs, met dans la bouche d'un être fantastique l'histoire des mœurs de son pays.

Et d'ignobles bouffons sortis de la fange des ruisseaux, encroutés d'ignorance, bouffis d'orgeuil, et foulant aux pieds la nature et les siècles, viennent briser toutes les chaînes sociales, étouffer toutes les affections, professer toutes les absurdités les unes après les autres, et répéter d'après Hobbes et Vanini que *les enfans ne doivent rien à leurs parens, que les parens n'ont aucun droit sur leurs enfans !*

Ah ! d'autres peuvent craindre le retour d'une tyrannie franche et sanguinaire ! Ce que je crains bien davantage, ce sont les fruits d'une éducation formée sous de tels auspices; ce sont les passions d'une jeunesse formée à l'école des citoyens Léonard Bourdon, Lareveillère et Berenger.

Que les partisans de la république rejettent tant qu'ils voudront sur l'abus de leurs insti-

tutions, la dégradation de l'enfance dont les crimes inouis jusqu'à présent, font trop souvent retentir les tribunaux de leur scandale; nous pensons, nous, que des institutions, dont on abuse aussi étrangemment dès leur principe, sont déjà par elles-mêmes le plus étrange des abus. Le 18 fructidor a mis cette triste vérité à la portée de tout le monde.

Nous allons voir quels furent ses effets sur les mœurs.

CHAPITRE XV.

Effets du 18 Fructidor sur les mœurs.

Quæ fuerunt vita, mores sunt.

SENEC.

COMBIEN de fois les philosophes qui connoissent tout, excepté le cœur humain, nous ont-ils répété que les hommes ayant toujours eu les mêmes passions, n'étoient ni meilleurs, ni plus méchans dans un tems que dans l'autre. . . . ?

« Ils disent que les hommes de tous les tems se ressemblent ; qu'ils ont les mêmes vertus et les mêmes vices ! Cela n'est pas vrai, répond Rousseau ; car on faisoit autrefois de grandes choses avec de petits moyens, et l'on fait aujourd'hui tout le contraire »...

O vous qui prenez les effets pour les causes, dites-nous qu'elle ressemblance avoient les mœurs de la régence avec celles du siècle de Louis XIV, et tâchez de nous prouver qu'il

n'y a nulle différence entre les héros de l'*Iliade* et ceux de la *Pucelle*

Les lois ne sont rien sans les mœurs; mais, de qui dépendent les mœurs, sinon du gouvernement?

Sous un roi dévot la nation étoit dévote. *Regis ad exemplar*, etc...

Sous des tyrans féroces et sanguinaires un peuple magnanime devient féroce et sanguinaire.

Que parlez-vous *de vertus* dans les républiques? Mais avant de nous étourdir de vos républiques, commencez donc par nous montrer des républicains.

Si par *républicains* vous entendez des hommes justes, courageux, ennemis du crime, amis des loix, toujours prêts à défendre l'opprimé contre l'oppresseur, à faire rougir le juge de ses prévarications, et les tyrans de l'abus de leur puissance, n'en cherchez pas le modèle en France.

Si Montesquieu et J.-J. Rousseau eussent vécu de notre tems, ou ils auroient effacé avec dépit ce qu'ils ont écrit de la *vertu des républiques*, ou ils auroient dit, comme nous: *vous n'êtes point en république.*

Cependant on nous parle sans cesse de

mœurs et de vertus. Le bureau central s'occupe de règlemens sur les mœurs ; les directeurs nous recommandent la justice et la probité ; les orateurs nous rappellent dans leurs discours, les plus beaux jours de Rome et d'Athènes ; les journalistes même donnent des leçons de morale évangelique. Tout cela est fort édifiant sans doute, mais ne croyez pas un mot de tout cela.

Ainsi le scélerat Couthon faisoit au nom de l'humanité, son rapport sur l'organisation du tribunal révolutionnaire !

Ainsi Bailleul et la Reveillère, en signant l'arrêt de mort des Fructidorisés, s'écrioient avec hypocrisie, *jour de clémence et de justice !*

Aujourd'hui plus que jamais, ce qu'on pense ne ressemble point à ce qu'on dit, et ce qu'on dit, n'a rien de commun avec ce qu'on fait.

« Qand je vois, dit J.-J. Rousseau, un homme doré décrier le luxe, un financier les impôts, un prélat la religion ; quand j'entends une femme de la cour vanter la sagesse, un grand seigneur la vertu, un auteur la modestie ; je conclus qu'on ne se

soucie pas plus d'entendre la vérité que de la dire. »

Mais si J.-J. Rousseau avoit entendu Reubell vanter son désintéressement et sa douceur, Merlin sa droiture et son humanité, Talleyrand son civisme, l'abbé Gregoire sa religion, Lareveillère son courage, Antonelle sa modération, Poultier sa véracité, etc., il eût dit : voilà des gens qui se moquent les uns des autres, loin de vouloir persuader ce qu'ils disent, il ne veulent même pas faire penser qu'ils le croient.

On a souvent agité la question de savoir si une société de brigands pouvoit s'établir et subsister.

S'établir ? Oui... Subsister ? Non.

Et comment un édifice pourroit-il subsister sans fondations.

Dès qu'un peuple n'a pas d'autre frein que l'échaffaud, il n'a pas besoin d'autre législateur que du bourreau, et d'autre perspective que le néant.

Des bourreaux et le néant ! voilà donc le spectacle que nous présente aujourd'hui la nation Française, jadis le modèle des nations, et la gloire de l'Europe.

Au reste, les Français devenus lâches,

grossiers, égoïstes, crapuleux en un mot, profondément corrompus, sont ce qu'ils doivent être, lorsqu'ils ne reçoivent des auteurs de leur esclavage que l'exemple de la corruption et des leçons d'immoralité.

Ils en reçoivent l'exemple dans les dépenses énormes de l'espionnage domestique, des intrigues politiques, des conspirations factices...

Dans l'acharnement avec lequel sont poursuivis les parens d'émigrés, les ex-nobles, les déportés, les prêtres, tous ceux enfin, dont la vertu est la censure du gouvernement, ou dont les biens sont l'objet de sa cupidité.

Dans les orgies scandaleuses des ses représentans, dans leur luxe intolérable, dans le doublement de leurs gages, dans la prostitution de leurs suffrages, dans la dureté de leurs loix, et dans la vilété de leurs personnes.

Dans le choix, pour toutes les places, d'hommes tarés, infâmes et repris de justice? Le *qu'as-tu fait pour être pendu*? de Dubois Crancé est reproduit sous une nouvelle forme. On demande aujourd'hui *quels gages as tu donné à la révolution*; c'est-à-dire, as tu

voté la mort du roi? as tu dénoncé ton père et ton ami? as tu égorgé quelque noble ou quelque prêtre? as tu volé des biens nationaux, brûlé des châteaux, démoli des églises, vomi quelques blasphêmes contre la divinité? A ces titres seuls tu es digne de marcher sur nos traces, et de partager avec nous l'honneur et les profits de la tyrannie. *Quels gages...?*

Ils en reçoivent l'exemple, enfin, dans la banqueroute faite aux rentiers, dans les marchés passés avec les traitans, dans le trafic des places, dans le mépris de toute bienséance, dans l'impudence de leurs mensonges et dans l'habitude de tous leurs crimes.

De tels exemples, assurément, sont contagieux, sur-tout lorsqu'aucun frein n'en modère les effets; qu'est-ce donc si le gouvernement y joint des leçons publiques d'immoralité?....

Hébien, ces leçons, le directoire les donne, en promettant des récompenses aux délateurs (1)! le corps législatif les donne en brisant les liens qui unissent les enfans à

(1) Récompense de 100 livres à tout dénonciateur d'émigré.

leurs parens (1) : les administrations les donnent en allant au-devant de la tyrannie, qui ne les élève que pour les renverser à son gré (2) : l'institut les donne en déclarant que la morale des peuples est indépendante de ses idées religieuses (3).

Tous en donnent en se vengeant sans pitié, en s'enrichissant sans mesure, en se trompant sans cesse, en se haissant, se dénonçant, se froissant les uns les autres; (car ils ne se réunissent que pour nous scandaliser, ou nous égorger).

Tous professent publiquement l'immoralité, en substituant chaque jour leur volonté à celle de la loi, la force au droit, le caprice à la raison, les mots aux choses, la ruse à la droiture, la violence à la foi publique.

La foi publique ! C'est un mot qui n'a plus de sens dans notre pays. Quel étoit son principe ? Le respect pour les hommes. Il n'y en a plus. Les hommes sont, de toutes les denrées, exposées dans les marchés de la république la plus vile et la moins chère. Quels

(1) Séance du 18 vendémiaire an 6.
(2) Nominations après le 18 fructidor.
(3) Séance de l'institut, du 15 messidor an 6.

étoient

étoient ses effets ? Le crédit dans le commerce, il n'y en a plus ; l'encouragement de l'industrie, il n'y en a plus ; l'émulation dans les arts, il n'y en a plus ; la sûreté sur les grandes routes, il n'y en a plus ; le bonheur dans les ménages, il n'y en a plus ; la soumission dans les enfans, il n'y en a plus ; la fidélité dans les domestiques, il n'y en a plus ; la décence dans les vêtemens et dans le langage, il n'y en a plus. L'intérêt, la plus basse de toutes les passions, a pris par-tout la place de la foi publique, source et garant des vertus privées.

En effet, sans la foi publique, qu'elle sera la garantie des transactions particulières ?

Le débiteur tuera son créancier pour se débarrasser de sa dette ; l'endosseur d'une lettre de change contrefera sa signature, ou la méconnoîtra ; le dépositaire niera son dépôt, deux témoins seront toujours prêts à m'accuser du vol ou de l'homicide qu'ils auront commis, et les jurés toujours disposés à certifier le fait. Le plus hardi des scélérats en sera toujours le moins puni, et le plus honnête homme sera aussi le plutôt sacrifié.

Ne comptez ni sur la foi conjugale, ni sur la foi des sermens, ni sur la foi des traités,

lorsqu'il n'y a plus de foi publique. Ne comptez plus de partisans à la vertu, lorsque toutes les chances sont en faveur du vice. Qui voudroit être bon, juste et honnête au prix d'être toujours malheureux dans ce monde, et de ne rien espérer dans l'autre?

La vie est un passage difficile sur lequel l'amitié, l'amour, la bienfaisance et la religion avoient jetté quelques fleurs.

Hélas! ils ont prostitué l'amitié, flétri l'amour, tari les sources de la bienfaisance, banni la religion, et anéanti toutes les affections libérales, en arrachant du cœur la moralité qui en faisoit le charme.

« Quand de tristes philosophes ont voulu détacher l'idée de nos devoirs de celle de Dieu, dit l'auteur des *opinions religieuses*, ils mentent à leur conscience, ou bien, ils s'égarent dans leurs systèmes. Ils appellent le désordre et l'anarchie parmi les hommes. Ils étouffent dans nos cœurs le germe de tout bien. Ils détruisent toute émulation et toute société, en réduisant toutes nos affections à un secret égoïsme, aussi funeste à la population qu'à la vertu ».

« Laissez, laissez donc l'honneur au petit

nombre, et la religion au peuple, dit M. de Rivarol »...

« C'est la religion qui attache la multitude à certaines idées, qui la rassemble sans danger, et lui prêche l'égalité et la fraternité sans erreurs et sans crime ».

Expression du rapport des hommes à Dieu; elle est l'inestimable caution qu'ils se donnent sur la même foi, le crédit réciproque qu'ils se prêtent sur leurs ames, le gage sacré qu'ils se confient mutuellement sur leur salut éternel, caution, crédit et gage qui reposent sur le serment, lequel sans religion est un mot sans substance. La conscience contracteroit en vain avec elle-même. Il faut l'intervention de Dieu, pour que les hommes ne se jouent pas des hommes, pour que l'homme ne se joue pas de lui-même. La morale sans religion, c'est la justice sans tribunaux. Morale et religion, justice et tribunaux, toutes choses corrélatives, et dont l'existence est solidaire, comme la parole et la pensée.

Nous avons vu dans ces derniers tems des hommes qui n'étoient pas sans courage, victimes de la peur, oublier tout, jusqu'au sentiment de la divinité, qui seule pouvoit

adoucir les misères de leur vie et les arracher au néant du tombeau.

Nous avons vu des femmes renommées pour sages se jetter dans les bras des bourreaux de leurs maris, et danser sur la place où fumoit encore le sang de leurs amis.

Les hommes sans morale et sans religion sont également incapables de civisme et d'affection.

Lorsque les hommes sont sans affections, les femmes abjurent toute pudeur.

En tout pays les gens chargés d'affaires sont toujours durs, égoïstes et repoussans. Or, Paris étant le centre de celles du plus grand peuple de l'Europe, ceux qui les font sont aussi les plus repoussans, les plus égoïstes et les plus durs des hommes. Les femmes seules pouvoient adoucir l'âpreté, la sauvagerie de ces caractères; et alors que tout dépendoit d'elles, lorsque rien ne se faisoit que par elles et pour elles, on trouvoit encore à Paris des secours pour les pauvres, du crédit pour les opprimés, et de la justice pour les innocens.

Aujourd'hui que les femmes ont perdu avec le charme de la modestie toute la puissance de leur sexe, la vertu est sans attrait,

et le vice se montre sans voile ; l'innocence reste sans défenseurs, les malheureux sans consolation, et les pauvres sans assistance.

On ne vit plus que pour soi alors que les liens de la confiance sont brisés : et chacun se hâte de vivre quand nul n'est assuré de vivre le lendemain.

Quel est l'homme, quel est le philosophe qui, ayant secoué le joug de la religion, se refusera à un mensonge, à une bassesse, à une perfidie qui fera sa fortune ?

Les philosophes sont de tous les hommes ceux qui agissent le moins sans motifs personnels ; et par conséquent les moins disposés à sacrifier des avantages réels à des vertus imaginaires.

Qu'on ne s'étonne donc pas que tous les gouvernemens s'accordent mieux des religions que de la philosophie.

La philosophie divise les hommes par les opinons ; la religion les unit dans les mêmes dogmes, et la politique dans les mêmes principes ; *Il y a donc un contrat éternel entre la politique et la religion.*

Je doute que les premiers auteurs de la révolution aient voulu nous amener au point où nous sommes; mais on croiroit à la marche

de leurs successeurs qu'ils veulent soutenir la gageure, et qu'ils font à nos dépens la terrible expérience d'un peuple sans morale et sans religion ; expérience qui nous a déjà coûté le repos, et qui bientôt nous coûtera la vie... Hobbes lui-même n'eut pas osé la tenter ; ou, du moins, s'il reveneit au monde, il renieroit les conséquences de sa doctrine.

Ma doctrine, diroit-il à tous ces élèves de la philosophie devenus les régens de l'univers, ma doctrine scandalisa tous les gens de bien, alors, qu'égaré par ma vanité, je la publiai en 1657. Vous vous proposez 140 ans après, de marcher sur mes traces, vous avez voulu reduire en pratiques mes plus folles théories ; et non contens de scandaliser, vous avez bouleversé l'univers.

« J'avois dit que le bien et le mal, le vrai et le faux n'étoient que des expressions, dont nous ne pouvions constater la verité. »

(Et vous ! vous avez tellement confondu l'un avec l'autre, qu'il n'y a plus moyen d'en distinguer même les *apparences*.)

Vous avez d'abord persécuté les royalistes sous le nom d'aristocrates, et vous établissez aujourd'hui une aristocratie nouvelle, en représentant toujours les royalistes sous le nom d'aristocrate.

Vous avez renversé le trône d'un roi que vous accusiez de tyrannie, et vous fondez une tyrannie cent fois plus oppressive sous le nom de *république*.

Vous accusez la religion d'avoir fait un pacte avec le despotisme, et vous cherchez dans la philosophie les moyens d'éterniser le vôtre.

Tant que vous avez été pauvres, vous avez armé les pauvres contre les riches; et depuis que vous êtes devenus riches, vous armez les loix contre les pauvres, qui convoitent vos richesses.

Lorsque vous n'aviez ni état, ni propriétés dans votre pays, vous déclamiez contre les propriétaires, vous vouliez démolir les châteaux; vous vouliez diviser les grands domaines; aujourd'hui vous ne cessez d'augmenter les vôtres, vous bâtissez des palais, et vous prêchez avec grand zèle *le respect aux propriétés*.

Lorsque par les *principes* vous pouviez démolir l'antique édifice de la monarchie, sous prétexte de réformer ses abus, les *principes* étoient votre cri de ralliement, et vous applaudissiez à Robespierre, s'écriant

avec une frénésie calculée : *perissent les colonies plutôt qu'un seul principe.*

Aujourd'hui qu'ils vous gênent et que vous craignez d'être écrasés par eux, vous les rejettez avec dédain dans la théorie des vains systèmes, et vous appellez ingénieusement *principiers* les imbecilles qui les opposent à vos bayonettes.

Ainsi donc le *bien* est ce qui vous plait : et le *mal* ce qui vous importune.

Le *vrai*, c'est la conformité des choses à votre intérêt.

Le *faux*, c'est leur difformité.

Mais comme ce qui vous plait aujourd'hui vous déplaira demain, et que ce qui contrarioit vos intérêts il y a dix ans les flatte aujourd'hui, il n'y a plus moyen de distinguer vos droits de vos caprices, ni l'usurpation de l'autorité légitime ; et vous avez perdu jusqu'au droit d'invoquer l'apparence des *principes*, ce qui n'entra jamais dans les miens.)

J'avois dit : « qu'il n'y avoit aucune pro-« priété légitime, ni rien de juste, ou d'in-« juste naturellement. »

(Et en partant de ce principe abstrait vous avez soulevé les valets contre leurs maîtres,

les enfans contre leurs pères, et les sujets contre leurs gouvernemens, sans voir que vous prépariez la chûte, ou la destruction du vôtre.

Après avoir mis brutalement la force à la place du droit, vous avez prétendu finement que votre droit seul constituoit votre force.

Après avoir ravalé les hommes au-dessus des bêtes, en ne donnant pour règle à leurs penchans que l'instinct du besoin, vous avez cru les élever au niveau des dieux, en leur offrant pour lumière le flambeau de votre raison.

Après avoir ôté son guide à la conscience, aux passions leur frein, et sa base à la morale, vous avez cru tout réparer avec des systêmes métaphisiques, et rétablir l'ordre dans la société avec des maximes de philosophie.

Et parce que la nature n'a point fixé les bornes du juste et de l'injuste, vous avez cru qu'il dépendoit de vous d'arracher celles que les convenances éternelles de la justice, d'accord avec le besoin des sociétés, avoient sagement établies, pour les régler à votre manière. Enfin, parce que l'homme sauvage

ne reconnoît point nos loix sur la propriété, vous avez pensé que l'homme social pouvoit impunément les méconnoître ou les changer suivant les circonstances... !

Voilà certes des conséquences qui n'appartiennent qu'à vous, et qu'aucun philosophe avant vous n'eût osé deviner, et encore moins appliquer à l'économie politique !)

J'avois dit « que tous avoient naturelle« ment droit sur tout. »

(Et pour avoir le droit de tout prendre, vous n'avez pas craint de vous dire les *représentans de tous !* les despotes de Siam ou du Japon ont pu vous servir de modèle dans cet insigne larcin : mais je n'en avois pas donné la leçon dans mes ouvrages.)

J'avois dit « que l'égalité naturelle des « hommes servoit de fondement à l'esperance « d'obtenir les objets de nos desirs, fut-ce au « préjudice des autres. »

(Qu'avez-vous fait ? vous avez dégagé les sujets de leur serment de fidélité envers leur prince, et vous avez cru qu'il seroient tenus d'observer celui que vous leur imposiez envers vous. Vous avez écrasé, anéanti toutes les anciennes castes privilégiées, et vous n'avez

pas craint d'en fonder une nouvelle en votre faveur (1).

Vous avez bien su rompre tous les liens du contrat social qui embarrassoient votre ambition ; mais en dégageant vos valets du devoir de la fidélité, vos femmes du voile de la décence, vos enfans du joug de l'obéissance, vous avez appris à vos complices les moyens de vous tromper, de vous outrager, et de vous renverser un jour au nom de cette égalité qui vous parut si douce, tant qu'elle servit à couvrir votre empire.)

J'avois dit « que l'état naturel de l'homme « étoit un état de guerre qui ne pouvoit « cesser que par la puissance coercitive. »

(Et pour mieux le prouver, vous avez allumé toutes les passions, provoqué toutes les haines, méconnu tous les droits, excité tous les ressentimens, soulevé tous les peuples, sappé

(1) On ne sauroit trop répéter que toutes les places lucratives, tous les postes, tous les grades, sont exclusivement réservés aux régicides, aux conventionnels, à tous ceux qui, dans l'ancien régime, *ont mérité d'être pendus*.

Voilà la nouvelle caste privilégiée fondée par nos modernes républicains.

enfin tous les fondemens de l'autorité légitime, que vous avez cru remplacer par la terreur ; et la France en effet est en état de guerre, non-seulement avec toute l'Europe ; mais avec elle-même et dans chaque partie d'elle-même.)

J'avois dit « que la religion étoit l'effet de « la crainte qu'on ressentoit pour les puis- « sances invisibles. »

(Et votre premier soin fut de démontrer la vanité des puissances invisibles, pour mieux assurer celle de la religion. Vous appellâtes d'abord les peuples à l'impiété et ensuite à la revolte, et les peuples ont répondu à l'un et l'autre appel. Vous prétendez aujourd'hui le rappeller au théisme et à la soumission, et ils ne vous entendent plus.)

J'avois dit enfin « que la liberté n'étoit que « le pouvoir. »

(Et vous avez conclu que ce pouvoir appartenoit à vous seuls ; et que, pour en user, il falloit tromper, pervertir et enchaîner le peuple.

Le peuple vouloit la liberté, vous lui en avez montré le simulacre.

Le peuple avoit le sens droit, vous l'avez perverti.

Le peuple menaçoit, vous l'avez enchaîné.

Vous avez dit : « ôtons lui ses freins religieux ,

« Excitons ses appetits sensuels ;

« Laissons-le se vautrer dans la fange et la crapule.

« Il s'enivrera dans les cabarets ,

« Il s'énervera dans les mauvais lieux ,

« Il s'appauvrira dans les tripots ,

« Il se fatiguera dans ses mouvemens ,

« Il s'avilira par tout.

« Alors nous lui courberons la tête , nous riverons ses chaînes , nous concentrerons dans nos heureuses mains le pouvoir , les richesses et la liberté. Nous regnerons enfin, non comme regnoient Henri IV , ou Louis XVI , mais comme Omar , Aureng-Zeb et Tamerlan. »

Vous avez dit cela MM. , mais non pas si secrètement que vous n'ayez été ouis des anciens compagnons de votre révolte, qui plus indignés encore de votre ingratitude que de votre tyrannie , se disposent à vous répondre à coups de poignards.

Ainsi parleroit Hobbes, s'il reparoissoit au milieu de nous.

Mais Hobbes ne seroit pas plus épargné

que Camille Jordan, d'Entraigues et Dumouriez ; sans égards pour son âge, ou pour sa philosophie, le directoire n'hésiteroit pas un instant à le faire déporter comme fanatique, ou fusiller comme émigré (1).

L'histoire des modes a toujours fait partie de celle des mœurs en France.

S'occupe-t-on de modes au milieu des tombeaux ?

Pourquoi non ? n'avons-nous pas vu tous nos jeunes merveilleux *saluer à la victime*, en faisant décrire à leur tête un angle droit avec leur poitrine pour avoir l'air de présenter leur cou au tranchant de la guillotine ?

Les femmes, dont l'imagination fut toujours plus féconde ou plus active que la nôtre, nous offrirent pendant la *grande terreur*

(1) Et pourquoi pas l'un et l'autre ? La chose ne seroit pas sans exemple. Parmi les prêtres déportés, il y en a beaucoup d'inscrits sur la liste des émigrés ; de sorte que les commissions militaires, malgré toute leur bonne volonté, se trouvent fort embarrassées, lorsqu'il leur en tombe quelqu'un de cette espèce entre les mains. On ne peut à-la fois l'envoyer à la Guyanne comme déporté, et le fusiller comme émigré.... Elles se déterminent ordinairement pour ce dernier parti, comme plus expéditif.

des modèles de courage et de vertu. Elles nous en offrent aujourd'hui de cinisme et de sensualité; c'est que les femmes, comme dit la Bruyère, sont meilleures, ou pires que les hommes.

Depuis que le frein des mœurs ne défend plus leurs charmes des entreprises du libertinage, elles ont pris l'étrange parti de n'opposer aucun voile à ses regards.

Sans une gaze légère, qui dessine plutôt qu'il ne cache leurs formes délicates, la nudité seroit complette; mais cette gaze ne s'étend ni sur la gorge, ni sur les bras, ni sur les épaules.

Les romaines modernes ont les épaules fort blanches et fort belles, je ne suis point surpris qu'elles les montrent.

Mais les Parisiennes, qui les ont en général plates et jaunes, devroient avoir assez d'amour-propre pour les cacher.

Autrefois les tribunaux connoissoient des insultes faites aux femmes. Les églises offroient un asyle à la pudeur. Les regards mêmes de l'honnête homme faisoient rougir le vice, protégeoient l'innocence, et imposoient silence aux plus effrenés desirs.

Aujourd'hui les tribunaux ne connoissent

plus que des crimes d'opinion, les églises sont fermées, le vice seul leve la tête, et les honnêtes gens baissent les yeux.

Si l'embarras de paroître nue fait le charme de la nudité, celle de nos femmes doit être sans charme, comme elle est sans embarras.

Les regards effrontés de celles qui l'affichent, leur démarche ferme, leur voix rauque et précipitée, leur langage Bicêtrique repoussent l'homme le moins délicat. A cet ensemble grotesque, à ce mêlange ridicule des deux sexes, je ne reconnois plus celui, dont les graces étoient dans la modestie, la force dans sa foiblesse, et l'empire qu'il obtenoit sur nos sens, tout entier dans la réserve avec laquelle il évitoit de les enflammer.

Je ne reconnois pas davantage la phisionomie de *Brutus*, de *Titus* et de *Caracalla* (1), dans celle de ces jeunes gens grouppés autour de cette grande femme brune, qui seroit très-jolie sans sa perruque blonde. Ayez la bonté, Monsieur, de m'introduire

(1) Une de nos plus brillantes Aspasies demandoit un jour à son Alcippe ce qu'étoit Caracalla ? — C'étoit la femme de Titus, répondit-il, sans se déconcerter.

trodnire dans ce monde nouveau, et sur-tout de m'en donner la carte,

—Très-volontiers. Ce boiteux, dont le manteau noir, bordé d'étoffe cramoisie, cache une croix d'évêque, est un ministre non moins heureux en *galanterie*, qu'habile en diplomatie ; il raffole des cheveux blonds, et c'est pour en coëffer sa maîtresse, qu'il a eu la générosité de faire couper les siens.

Ce grand jeune homme si fluet, dont la tête antique à l'air d'être greffée sur un jeune pin, balancé par les vents, est un baronnet Suisse, que l'ambition a précipité au milieu des ruines de l'égalité, et à qui la passion pour l'antiquité, a tellement tourné la tête, qu'il a cru se donner celle de *Titus*, en prenant la forme d'un galérien.

—Voyez vous à gauche, cette espèce de fou qui gesticule comme un pantin et tourne comme une pirouette? C'est un *artiste* tout récemment arrivé de Rome, d'où il a rapporté ce Schall verd, que vous voyez sous son gilet ; ces boutons lozanges que vous appercevez à son habit, ce demi bâton avec lequel il joue sur sa demi botte, et ce visage

blème enseveli jusqu'au nez dans sa cravate-gris de lin (1).

—Son gros et court voisin est un fournisseur de l'armée d'Angleterre, couvert de marchandises Anglaises depuis les pieds jusqu'à la tête, sans doute en avancement d'hoïrie, sur l'héritage de MM. Pitt, Dundas et Gréenville. Ce n'est point une plaisanterie ; sa redingotte, son gillet, sa culotte, ses bas, ses souliers, sa perruque, jusqu'à sa chemise, tout est *Anglais*. C'est une fureur, un engouement né des obstacles que le directoire fait semblant de mettre à leur circulation.

Considerez à droite ces trois figures refrognées, immobiles et droites comme des piques. La première, est celle d'un de ces grands hommes qui abandonnèrent la tyrannie, après avoir vécu de ses aumônes ; et fournissent aujourd'hui leurs lumières à la nation qui leur a conservé du pain. La seconde est celle d'un poëte admirable qui fait des satires contre les rois, depuis qu'il ne les

(1) Ce costume étoit pourtant celui de nos merveilleux, alors que nous écrivions, il sera oublié demain, lorsqu'on nous lira. *Umbra fugit.*

craint plus. La troisième est celle d'un orateur sublime, qui prononça hier à la tribune un discours véhément contre les papes, lequel fit frémir de joie tous ses auditeurs. Tous les trois dînent au Luxembourg, dont ils sont les espions aux conseils, et dont ils portent la livrée dans le collet rouge de leur habit.

—D'où vient ce bâillement prolongé?... J'entends... Laissons, j'y consens, les grands hommes du jour, pour examiner les caricatures d'hier.

Vous connoissez cet engouement né avec la révolution pour ces figures grotesques, bisarres, souvent plaisantes, toujours forcées, de personnages ou d'évenemens qu'on veut immoler à la risée publique.

Les Italiens, naturellement bouffons en ont eu la première idée, et c'est d'eux que nous en tenons le mot.

Les Anglais plus hardis, en ont perfectioné l'usage, et j'ai vu des caricatures à Londres qui valoient une Dunciade (1).

(1) Allez voir, si elle existe encore, la nombreuse collection des caricatures anglaises, établie dans les corridors des Capucines, rue Neuve-des-Petits-Champs: c'est-là,

Mirabeau sentit quel parti on pouvoit tirer d'une telle débauche d'esprit dans un commencement de révolution. Il excita, il encouragea les dessinateurs à donner carrière à leur imagination : et l'on vit paroître successivement les *aristocrates*, les *calotins*, les *robinocrates*, *Madame Veto*, etc.. sur les murs de Paris, sur les quais, sur les boulevards : et la foule ébahie de s'arrêter et de rire devant ces extravagantes peintures, avant d'assomer ou dégorger les personnages qu'elles représentoient.

Ce goût s'est refroidi et rechauffé plusieurs fois pendant le cours de nos misères, selon que leurs auteurs ont cru en avoir plus ou moins besoin pour leurs fins.

Il faut qu'ils en aient eu plus besoin depuis un an, car tous les jours, depuis ce tems, il paroit de nouvelles carricatures ; tantôt contre les royalistes en déroute après le 18 *Fructidor ;* tantôt contre les Jacobins en mouvement depuis le 30 Prairial. Ici c'est la descente en Angleterre qu'on représente

---

que MM. Pitt et Dundas, le Roi et la famille royale, les lords de Wesminster et les belles dames de James-Strect sont grotesquement traités ; bisarrement vêtus et plaisamment groupés.

sous la forme d'une hernie. L'à, c'est l'ascension d'un ballon qui lance des foudres et des carreaux, et plus loin un gros et court démocrate Suisse, à côté d'un long et fluet aristocrate Français, etc... En général de l'imagination sans goût, ou de la méchanceté sans esprit. Cependant vous voyez qu'on s'y attache, et qu'on en rit. Singulière nation ! qui rit de tout, qui murmure de tout, et qui oublie tout !

A nous entendre tout seroit perdu, et nos lamentations éternelles pourroient faire croire à la désolation générale. On diroit enfin qu'un crèpe de mort enveloppe notre malheureux pays, et que tous ses habitans, frappés de terreur, sont couverts d'un sac de cendres.

Helas ! il n'en est rien.

Tandis que nous faisons retentir les deserts de nos *helas* prolongés, il ne tient qu'à vous, Monsieur, d'entendre les cris d'une joie bacchante, et de voir les apprêts d'une fête magnifique.

Les jardins d'Idalie, d'Elisée, de Biron, de Mousseaux, de Tivoli, de Frascati, etc.., sont ouverts.

Les cabarets, les caffés, les restaurateurs ne désemplissent pas.

Les femmes, qui se vêtissent, sont couvertes d'or et de diamans.

Les hommes qui jouent, jouent un jeu d'enfer.

Les généraux et les députés sont à table du matin au soir.

Il y a cent nouveaux restaurateurs et cinquantes guinguettes nouvelles établies depuis le 18 *fructidor*.

Duplant a vendu plus de perruques dans un an, que Baudouin n'a imprimé de décrets.

La liste des mariages est presque aussi nombreuse que celle des divorces.

On a compté 3,450 voitures au dernier *Longchamp*.

Les *Carricks* et les *Boquets* étoient sans nombre, brillans, aëriens.... L'emprunt forcé les a faits disparoître.

Les marchands de vin, de bierre et d'eau-de-vie, n'en ont jamais tant vendu.

Il est vrai que les marchands de livres n'en vendent plus.

Il est encore vrai que les rentiers n'ont plus de chemises, ni les artistes d'ouvrages : que les assassinats sont très-fréquens et les suicides journaliers ; que les fêtes se bornent à des feux d'artifice, et les feux d'artifice à des

détonnations, etc... Ce qui feroit croire que notre embonpoint n'est que de la bouffissure, notre gaité de l'ahurissement, nos voitures des fiacres, et nos grands seigneurs, des laquais.

J'ai parlé de *divorce* ! il faut bien en parler dans le chapitre des *mœurs :* mais le mal, qui en resulte, n'est peut-être pas aussi grand qu'on le croit communément.

Je suis convaincu que, dans l'état actuel des choses, dans l'absence totale de tous les sentimens de morale et de religion, la facilité du divorce a prévenu une très-grande quantité d'assassinats et d'empoisonemens.

J'aime encore mieux rencontrer des prostituées que des mégères.

Excepté le très-petit nombre de ceux que la vengeance ou l'ambition met à la tête des partis ; les Français s'occupent aujourd'hui moins de politique que jamais.

On médit des gouvernans, on se moque de la république, on parle légèrement de la guerre, de la paix, de Buonaparte, de la monarchie, des Jacobins. On est las de raisonner, on décide, on tranche en deux mots et en deux minutes sur les questions les plus importantes.

L'étoffe, la coëffure, le divorce et la banqueroute du jour fournissent à son entretien.

L'art de dire des rien, cet art dans lequel nous excellions jadis, revient à la mode, et, à l'agrément près, se perfectionne de jour en jour.

On s'habille, on prend le cours, on dîne copieusement, on fait une bouillote, on se promène en carrick, on revient pour le thé, on cause sans se répondre, on bâille à se fendre la machoire, et l'on va se coucher, pour recommencer le même cercle le lendemain et les jours suivans.

Telle est la vie de ce qu'on appelle aujourd'hui le *beau monde de Paris*.

Qu'est-ce que le beau monde?

—Je n'en sais rien : mais vous le trouverez rassemblé sous différens costumes et avec autant de tons différens ; chez les CC. Barras, Talleyrand, Antonelle, Ouvrard, et chez Mesdames de Staël, Talien et de Viennai. . . .

Que fait-on chez madame de Viennai? —On joue.

—Chez madame Talien? —On négocie.

—Chez madame de Staël? —On s'arrange.

—Chez Ouvrard ? —On calcule.

—Chez Antonelle ? —On conspire.

—Chez Talleyrand ? —On persifle.

—Chez Barras ? —On voit venir.

—A Tivoli ? —On danse.

— Aux conseils ? —On chancelle.

—A l'Institut ? —On bâille.

On se leve à dix heures ; on dîne à cinq, on se couche à minuit ; après avoir parcouru cinq à six jardins en été, et trois spectacles en hiver.

Les petits spectacles sont toujours pleins : les grands toujours vuides. Depuis que l'Odéon est brûlé, les Français jouent partout : mais les *Français* d'aujourd'hui sont à peine les *Variétés* d'autrefois.

L'Opéra est ouvert et fermé six fois par an, en attendant qu'on le brûle avec la bibliothéque nationale.

Les laquais reparoissent derrière les voitures ; et séduits par l'exemple, ils sont souvent tentés de monter à côté de leurs maîtres.

Le dimanche est toujours chommé, malgré les efforts réunis de la décade, de la police et du *Journal de Paris*.

On se marie pour rire devant les municipalités ; huit jours après on divorce, on

plaide pendant deux ans ; on s'aigrit, on meurt d'indigestion ou de chagrin, et on jette les morts à la voirie.

Le Bureau Central fait afficher tous les mois quelqu'ordonnance de police contre les filles et les mauvaises gravures ; mais les gravures et les filles n'en sont ni moins indécentes, ni moins multipliées. . .

On joue beaucoup ; peut-être n'a-t-on jamais joué si gros jeu : l'amour excessif du vin et du jeu, est une suite nécessaire des révolutions. Rien n'est si commun que de voir des soldats jouer le produit de trois campagnes dans une main de 30 et 40. Ce qui est un peu extraordinaire, c'est que non-seulement les tripots sont publiquement affermés par la police, mais que des écrivains, qui n'ont pas renoncé à toute pudeur (1) aient soutenus la décence et la *nécessité* d'un tel bail, par la raison qu'il est nécessaire et décent, disent-ils, de faire sortir l'ordre du désordre.

Que diriez-vous d'un apothicaire qui mettroit la peste dans une ville pour essayer l'efficacité de son vinaigre des quatre voleurs?

(1) Les rédacteurs du *Journal de Paris*, et d'Arracq, membre du Conseil des 500.

CHAPITRE XVI.

Effets du 18 Fructidor sur le commerce.

Felice quel popolo da cui non comunemente si ragiona della virtù, ma le di cui occupazioni hanno per oggetto la loro felicita et quella dello stato. . . .

PIETRO VERRI.

MON ami, je suis au déseŝpoir, si vous ne me prêtez pas deux mille écus, j'en ai le plus pressant besoin. Je suis deshonoré, perdu si je ne les trouve aujourd'hui pour acquitter une lettre de change innattendue.

Vous savez, mon ami, si dans ces tems de mauvaise foi, je manquai jamais à la mienne! vous savez que j'ai pour 300 mille francs de marchandises dans mes magasins; mais il me faut quelque tems pour fondre... Dans cinq jours je vous jure que vous serez rempli. Dans cinq jours, vous entendez...

L'ami devoit marier sa fille dans six; il avoit ramassé à grande peine deux mille écus

pour sa dot, c'étoit le fruit de ses travaux depuis trois ans. Les avancera-t-il à l'amitié? il croyoit encore à ce sentiment, il croyoit encore à l'honneur. . . Il cède aux instances de son ami. L'argent est délivré : et le lendemain il apprend que son ami a fait banqueroute, et que lui est couché sur son bilan pour deux mille écus. . . ! Voilà le commerce depuis le 18 Fructidor. Quand il n'y a plus de bonne-foi, il n'y a plus de crédit. Quand il n'y a plus ni crédit, ni argent, il ni a plus de commerce.

Je n'appelle commerce, ni le détail des marchands de beurre et d'épices, ni le brigandage des joueurs de la bourse et des courtiers d'argent.

Le commerce et la confiance renaissoient avant le 18 . . Si le même ordre de choses eût continué seulement deux ans, la France oublioit huit ans de calamités, et reprenoit son rang dans son estime et dans celle de l'Europe.

Mais l'effet de la foudre n'est ni plus prompt, ni plus destructeur que celui du canon d'allarme qui annonça cette funeste journée

La terreur commença par pétrifier tous

ceux qui l'entendirent, et à mesure que la terreur se dissipoit, le plus sec égoïsme prenoit sa place.. Chacun disoit, ou pensoit; après ma tête, mon argent est ce que j'ai de plus cher. Ma tête est sauvée, sauvons notre argent.... et l'argent rentra dans le sein de la terre ... et l'avarice, et la ruse et la mauvaise foi, et l'inhumanité sortirent du sein des enfers...

Avant le 18 on prêtoit couramment à un et trois quarts pour cent par mois; depuis le 18 on a constamment prêté à quatre et cinq.

Avant le 18, les *bons des deux tiers* étoient à 25 francs; depuis le 18, ils sont à 15 sous.

Avant le 18, les rentiers étoient payés et pouvoient payer à leur tour le boucher et le boulanger....; depuis le 18 ils meurent.

Avant le 18, la caisse des *Comptes Courans*, sanctuaire impénetrable au gouvernement, n'avoit pas assez de papier en circulation. Depuis le 18, elle a retiré son papier; le gouvernement l'a visitée.

Avant le 18, les livres du négociant étoient sacrés comme sa conscience; depuis le 18, ils sont prostitués avec elle.

Avant le 18, la banque de Paris soutenoit la république; depuis le 18, la république a fait sauter la banque.

CHAPITRE XVII.

Effets du 18 Fructidor sur les finances.

« La confusion des pouvoirs, la multiplicité des employés, le défaut de paiement, l'impunité des vols, les anticipations, les gaspillages, tous les anciens vices de la finance, se sont grossis par l'ineptie des législateurs et la cupidité des gouvernans. »

Tableau spéculatif de l'Europe.

LE 18 Fructidor a rouvert toutes les portes de la guerre, et tari toutes les sources de l'argent.

Des 1400 millions de contributions levées sur les pays conquis ou révolutionés, il n'en est pas rentré 12 millions dans le trésor public....

Le produit total des impositions s'élevoit en 1789 à 610 millions sur lesquels on prélevoit avant tout :

Pour les intérêts de la dette nationale.....	207 millions.
Pour les remboursemen...	27 m.
Pour les pensions.....	28 m.
TOTAL.....	262 millions.

Il restoit 348 millions pour l'entretien de la guerre, de la marine, des affaires étrangères, de la maison du roi, des ponts-et-chaussées, des gages, des secours, des indemnités..... et tout étoit payé.

Le produit des impositions s'élève aujourd'hui à plus d'un milliard, et ni les rentiers, ni les pensionnaires, ni les gagistes ne sont payés, le Luxembourg est un gouffre qui absorbe tout et ne rend rien.

« En 1709 la France soutenoit une guerre générale et malheureuse, plusieurs défaites sanglantes obligeoient de renouveller à grands frais de nombreuses armées; un hiver mémorable vint combler les malheurs publics... Cependant, dans son compte rendu au regent, le contrôleur-général Desmarets nous apprend que la dépense de cette année ne passa pas 241 millions, et dans cette somme étoit comprise celle de 19,526,000 pour l'achât des grains dont la France manquoit.

En évaluant le marc d'argent de ce tems-là, à 26 livres 4 sols tournois, la dépense n'eut encore été monnoie d'aujourd'hui que de 481 millions (1).

(1) Le compte de Desmarets est terminé par ces paroles remarquables. Les ennemis de la France se persuadèrent que

Et il n'y a pas d'année que la république, depuis sa fondation, n'ait dépensé plus de 1200 millions, sans compter plus de deux milliards envahis sur l'étranger. Et de plus, a dit M. Mallet, « elle a fait banqueroute à tous ses engagemens, à ses assignats, à ses mandats, aux créanciers, aux pensionnaires aux hôpitaux. Elle a laissé dégrader les routes, les canaux, les édifices publics » Elle a réduit son crédit à néant, ses ports à l'inaction, ses soldats au pillage pour vivre, et laissé dépérir tous ses établissemens...

Il fut un tems où le directoire demandoit tous les jours un nouvel impôt au corps législatif : ses besoins croissoient avec les moyens qu'on lui donnoit de les satisfaire... Enfin, après avoir épuisé toutes les ressources du génie fiscal, après avoir imposé les cartes, les quittances, les journaux, les affiches, les voitures, les cheminées, et trois fois les fenêtres dans une année; après avoir établi les

---

l'établissement du dixème seroit impossible, mais ayant vu que tous les citoyens se prêtoient aux besoins de l'état, que la levée se faisoit paisiblement et sans résistance, ils le regardèrent comme une ressource inépuisable pour la guerre, et l'on peut dire que ce fut un des principaux motifs qui les détermina à faire la paix.

octrois

octrois de bienfaisance, les *droits de passe*, les *droits d'entrées*, les *impôts de guerre*; après avoir triplé les droits de timbre, de greffe et d'enregistrement; tous ces impôts partiels faisant couler trop lentement à leur gré le pactole dans leurs poches, ils ont dit: qui nous empêche de tout prendre, lorsque pour avoir il suffit de demander? Et ils ont demandé l'*emprunt forcé*; cet emprunt est le *nec plus ultrà* de la folie unie à la scélératesse. Tous les bons écrivains se sont élevés à la fois contre son établissement; de tous les points de la France, un cri général et terrible s'est élevé contre ses auteurs; trois fois les monstres ont reculé devant celui qu'ils venoient d'enfanter: un quatrième effort les a rendus maîtres du champ de bataille. L'emprunt forcé fut sanctionné sur le rapport de Lebrun; et pour répondre à la demande de 100 millions faite par le directoire, le corps législatif las apparemment d'entendre parler tous les jours de finances et d'impôt, lui accorda un milliard, ayant l'air de lui dire: tiens, monstre dévorateur, prends, dévores et laisses nous tranquilles.

Tranquilles! bourreaux! tandis que vous livrez un peuple entier à la torture; tranquilles!

au milieu du sombre désespoir des uns et des malédictions éclatantes des autres !

Tranquilles, parce que vous n'avez point de remords !

Désabusez-vous, malheureux ! trente millions d'hommes sont sur le point de vous demander compte de votre scélératesse ou de votre ineptie...

Les peuples ne sont pas lâches, parce qu'ils souffrent long-temps. Mais ils souffrent beaucoup, parce qu'ils peuvent être long-tems trompés (1). L'erreur a été longue, mais enfin elle est dissipée ; et la terrible vérité a porté son flambeau dans vos ténébreux mystères, et le moment de la justice est arrivé.

Ramel qui ne fut ministre des finances pendant quatre ans que parce que pendant tout ce tems-là on n'en put pas trouver de plus fripon que lui, ce Ramel ne passoit,

---

(1) « Un peuple peut aisément souffrir qu'on exige de lui de nouveaux tributs, il ne sait pas s'il ne retirera point quelqu'utilité de l'emploi qu'on fera de l'argent qu'on lui demande. Mais quand on lui fait un affront, il ne sent que son malheur, et il y ajoute l'idée de tous les maux possibles. »

MONTESQUIEU. *Décadence des Romains.*

avant son ministère, que pour un dégoûtant avare... Il a su joindre à ces deux qualités celle d'un effronté coquin.

Les nombreux coquins non moins effrontés qui l'entouroient, vendoient publiquement sa signature et sa protection.

Il étoit reçu dans ce tripôt odieux que pour toucher un quart de pension, d'indemnités, de rentes ou de salaire, il falloit en abandonner la moitié aux employés...

A qui s'en prendre ? Ils étoient tous d'intelligence. A qui s'en plaindre ? Ils étoient tous complices. La chaîne des copartageans dans cette épouvantable curée remontoit depuis le garçon de bureau du ministre jusqu'au directeur lui-même...

Il y a encore neuf cents commis à la trésorerie qui touchent depuis deux jusqu'à six mille francs de gages. Prenez quatre mille pour moyenne proportionnelle; voilà donc une administration qui, sans compter le pillage et le gaspillage, coûte annuellement à la république 3 millions 600 mille livres et ainsi des autres.

On se rappelle que Louvois fit la guerre à toute l'Europe avec dix-sept commis... On en paie aujourd'hui plus de 3000 pour faire

la guerre aux deux empereurs et à l'Angleterre...

L'administration de la trésorerie subsiste encore telle qu'elle fut établie par le fameux Cambon ; ce qui prouve qu'en république, les hommes tombent et les abus restent.

Ces abus sont grands et dans tous les genres. Mais le pire de tous, à notre avis, c'est qu'on n'ose les réformer. On craint, et non sans raison, que cet édifice poudreux, quoique moderne, ne tombe au premier choc et n'écrase dans sa chûte le premier téméraire qui osera y porter la main...

Tous les bureaux ont leurs chefs, leurs sous-chefs, leurs premiers, leurs seconds commis, leurs expéditionnaires et leurs garçons. C'est une armée de valets aussi insolens que leurs maîtres, au milieu de laquelle si vous avez le malheur de tomber, vous restez égaré si vous n'êtes pas berné.

Chacun de ces individus ne connoît que son *guid'âne* et le suit mal. Chacune de ces places s'achète, et par conséquent se vend. Quel est le vendeur en titre? Il se cache; mais les sous-vendeurs se montrent avec impudence. C'est la nation qui fait en dernière analyse les frais de ces honteux mar-

chés. C'est vous, c'est moi qui payons ce tas de fripons et d'ignorans qui se moquent de nous, quand ils daignent nous épargner les coups de pied au cul.

Il y avoit l'année dernière (je ne sais si elle existe encore) une *commission d'impositions*, nonobstant le département, établie à la mairie, et dont les membres choisis dans la classe des épiciers et des perruquiers n'entendoient pas un mot à leur besogne; mais en récompense entendoient bien boire, fumer, jurer, et repousser à force de brutalités les malheureux en réclamation...

Leur porte étoit assiégée du matin au soir; mais des gardes armés jusqu'aux dents ne permettoient pas d'arriver jusqu'aux cabinets de ces imbecilles goujeats. Ce n'étoit souvent qu'après avoir passé toute une journée dans leur cour, exposés à toutes les intemperies des saisons que les solliciteurs recevoient un refus formel, un *non* sec à leur mémoire.

Et cependant ces mémoires étoient souvent frappans de justice et d'urgence.

Un restaurateur de cette ville fut imposé à 30 mille francs pour son imposition somptuaire et personnelle; un libraire à six mille francs.., et les vils drôles ne vouloient en-

tendre, ni à raisonnemens, ni à réclamations. *Payez*, étoit leur mot unique; *des garnisers*, étoient leurs moyens familiers...

Parce que je n'avois pas de quoi payer, et parce que je ne devois pas réellement 600 francs, on me faisoit pour cent écus de frais, ce qui assurément ne me facilitoit pas les moyens de m'acquitter, et n'augmentoit pas mon attachement pour la république.

Aussi falloit-il s'arrêter là pour entendre le concert de malédictions qui s'adressoit au directoire, et à la république.

On respectoit jadis les instrumens utiles de chaque profession, tout en poursuivant avec rigueur le recouvrement des tailles... On ne respecte rien aujourd'hui. On vend le lit, les bœufs et les instrumens aratoires du laboureur; labourera qui pourra, pour payer l'année suivante. Mais telle est la force et l'habitude de ces happes-chair modernes... Ils tuent la poule, afin d'avoir tous ses œufs à la fois.

On a souvent dit et on ne sauroit trop répéter, que la perception et la répartition de l'impôt en diminuoient ou en aggravoient le fardeau, selon qu'elles étoient bien ou mal réglées....

Sur ce pied, jamais les impôts ne furent plus accablans, car jamais leur répartition ne fut plus arbitraire.

Un mauvais propos, fait souvent plus de mal qu'une méchante action; je l'ai éprouvé, lorsque j'ai entendu des législateurs justifier leur méchante conduite par ce sot propos.

Plus une Nation paye; plus elle est riche.

Oui sans doute, s'ils parlent d'une nation comparée à une autre nation, des Anglais, par exemple, comparés aux Danois; et encore leur maxime n'est-elle qu'un sophisme. Mais s'il s'agit de la même nation; et s'ils veulent dire que plus nous donnons au gouvernement, plus il nous en reste.... Ils disent une plate absurdité.

Outre le mécontentement général qu'excite naturellement l'injustice évidente d'une répartition, il en résulte encore un *déficit* dans le recouvrement, un avilissement dans les terres et un taux excessif dans le marché d'argent.

1°. Un déficit dans le recouvrement... Il est reconnu qu'on obtient plus aisément cent écus, en ne demandant que cent écus, que 50 lorsqu'on en demande 200.

Combien de gens qui paieroient sans hésiter, l'un sa cotte de 500 francs, l'autre celle de mille francs, parce que c'est réellement ce qu'ils doivent dans la proportion de leurs biens à l'impôt; et qui ne payent rien du tout, parce qu'on demande au premier 1200 francs, et au second 2 mille écus... Voilà pourquoi les trois quarts des départemens sont en arrière de l'an 6.

2°. Lorsqu'il n'est pas possible de soustraire, ou sa terre, ou sa maison, aux atteintes d'un fisc oppresseur, ni de se garer des fantaisies d'un gouvernement cupide et insatiable, les terres et les maisons sont de mauvais biens. Chacun se hâte de vendre celles qu'il a; on vend à tout prix. Tout le monde veut mobiliser sa fortune pour en sauver la moitié.

3°. Mais lorsque la richesse d'un pays agricole n'a plus la terre pour base, toute l'industrie, toutes les spéculations n'ont plus que l'argent pour objet.

On ne connoit, on ne désire, on ne rêve, on ne travaille que l'argent. Mais comme ce travail en centuplant sa circulation n'en augmente pas la masse, il doit en augmenter la valeur. Aussi l'intérêt de l'argent a-t-il été

couramment, après le 18 Fructidor, de 36 à 48 pour cent par an, taux inouï dans l'histoire du commerce, depuis la découverte de l'Amerique.

N'oublions pas dans l'énumération des torts de ce régime pillard et dévorant les impositions établies pour ce qu'il appelle les *dépenses locales*, c'est-à-dire pour frais de bureau, de commis, de feu, de chandelle et d'eau-de-vie ; sortes de dépenses qu'obtenoient d'emblée toutes les administrations favorites, c'est à-dire esclaves de l'idole du jour, et qu'on n'a pas eu honte de porter dans certaines communes jusqu'à 60 mille francs ; sorte de vexation inconnue dans l'ancien régime, mangerie arbitraire, inique et d'autant plus accablante pour ceux qui la supportoient, qu'elle étoit souvent l'œuvre de la haine et toujours la pâture de la cupidité...

Où vont donc s'engloutir tous ces trésors? Que sont donc devenus les biens du clergé, les domaines du roi, ceux des émigrés, l'argenterie des églises, les diamans de la couronne, le produit des requisitions, des contributions, des pillages commis dans l'intérieur et dans les pays conquis?...

La guerre en a dévoré une partie, dit-on; les gouvernans ont partagé l'autre avec les fournisseurs...

C'est un grand et rare scandale que celui du luxe établi par quelques gouvernans et par tous les fournisseurs.

Les plus beaux hôtels, les plus beaux chevaux, les plus jolies femmes sont leur partage.

Ils jouissent sans mesure, sans délicatesse et sans prévoyance.

Aidez-moi donc à dépenser mon argent, disoit l'un d'eux à son maître d'hôtel.

Misérable! tu n'as donc pas entendu le cri du pauvre père de famille qui demande un morceau de pain à la porte de ton palais, dont il étoit jadis propriétaire...

Tôt ou tard une main de fer impitoyable doit écraser ces impitoyables sang-sues. Tôt ou tard une chambre ardente doit reviser ces fortunes colossales.

Déjà le peuple en fait justice par ses murmures... Voit-il passer une voiture élégante, un cheval superbe, des femmes délicieuses? il crie tout haut, *laissez passer les parvenus*! du mépris à l'insulte, il n'y a pas loin pour le peuple; et nous avons vu plusieurs scènes

très-fâcheuses pour les nouveaux riches, lesquelles en préparent d'autres.

Il est difficile, je l'avoue, de voir de sang-froid toutes les maisons royales habitées par d'obscurs fripons; des avocats qui n'avoient pas avant la révolution de quoi s'acheter une robe de palais, propriétaires du revenu d'une province; des laquais, des frotteurs, des portiers devenus grands seigneurs, occuper les hôtels de leurs maîtres, insulter à notre misère, dépenser 50 louis par jour, perdre 25 mille francs au jeu, et refuser un écu au malheureux qui, faute de l'obtenir, va se précipiter du haut des ponts dans la rivière...

La chûte du triumvirat a découvert bien des ordures et révélé de bien infâmes mystères.

Qui eût jamais imaginé qu'on eût pu vendre les fusils de la république à 20 sous pièces, lorsqu'elle les payoit 24 francs? Il seroit à desirer que leur procès s'instruisit dans toutes les règles; à combien de révélations plus curieuses il donneroit naissance!... On assure que Reubell a écrit jour par jour, heure par heure, tout ce qu'il a fait, dit et vu depuis 1789: et on ajoute qu'avec ces notes il brave la haine de Syeyes et la colère de Barras...

Je ne serois pas moins curieux de voir celles de Ramel, de Schéren, de Threillard et sur-tout de Talleyrand... Tandis que ces escrocs nous mettoient au régime de la diète la plus sévère, ils vendoient la république, ils faisoient nôces et festins, ils donnoient des fêtes magnifiques..

Ceci nous rappelle la fête donnée par le dernier à madame Buonaparte... Elle étoit brillante, nombreuse et de fort bon goût. Cent jolies femmes étoient servies par autant de chevaliers. Abondance de fleurs, de glaces et de valets; excellente musique, excellente chère, table de 200 couverts, salles de jeu, salles de danse; je reconnus dans cette occasion le goût, l'esprit et la galanterie de l'ancien évêque d'Autun; mais non sa politique.

Ceci nous rappelle encore la fête que le corps législatif donna le 30 frimaire au général Buonaparte...

Elle consistoit principalement dans un dîner, mais tel qu'*Apicius nepotum omnium altissimus gurges*, comme l'appeloit Pline, en eût été dans l'admiration...

On y remarqua huit commissaires, trente-deux maîtres d'hôtels, huit cents couverts,

huit cents laquais, quatre services, vins du Cap, vins de Tokai, carpes du Rhin, primeurs de toute espèce, etc...

Ce banquet fort beau, sans doute, quoiqu'inférieur à ceux de vingt-deux mille tables que César donnoit au peuple romain, étoit néanmoins très-déplacé dans un tems où les rentiers n'avoient rien touché, depuis six mois, et lorsque, la veille, un député avoit déclaré en pleine tribune, que le service des armées étoit sur le point de manquer, et que nos prisonniers mouroient de faim en Angleterre.

Ce fut à cette occasion qu'on proposa une *taxe d'humanité*... J'aurois voulu qu'à cette occasion Buonaparte eût dit aux députés : ne me donnez pas de fêtes, ne buvez pas tant, occupez-vous un peu des intérêts de vos commettans, du prêt de nos soldats, du sort de nos prisonniers, et soyez plus économes de taxes et d'emprunts : car les taxes et les emprunts vous tueront.

Fin du premier Volume.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le premier volume.

PRÉFACE. *Page* 5

Chap. I. Histoire du 18 *fructidor*, première journée. 13

— II. Seconde journée du 18 *fructidor*. 38

— III. Petit commentaire sur un grand rapport, ou réponse au citoyen Bailleul. 53

— IV. Première cause du 18 *fructidor* tirée de la divergence des factions qui régnoient dans les conseils. 83

— V. Seconde cause du 18 *fructidor* tirée de la nature même des deux grandes factions connues sous le nom de *républicains* et de *royalistes*. 88

— VI. Troisième cause du 18 *fructidor* tirée de l'imprudence d'avoir séparé la cause des armées de celle des conseils. 94

— VII. Quatrième cause du 18 *fructidor* tirée de la multitude et de l'extravagance des journaux. 103

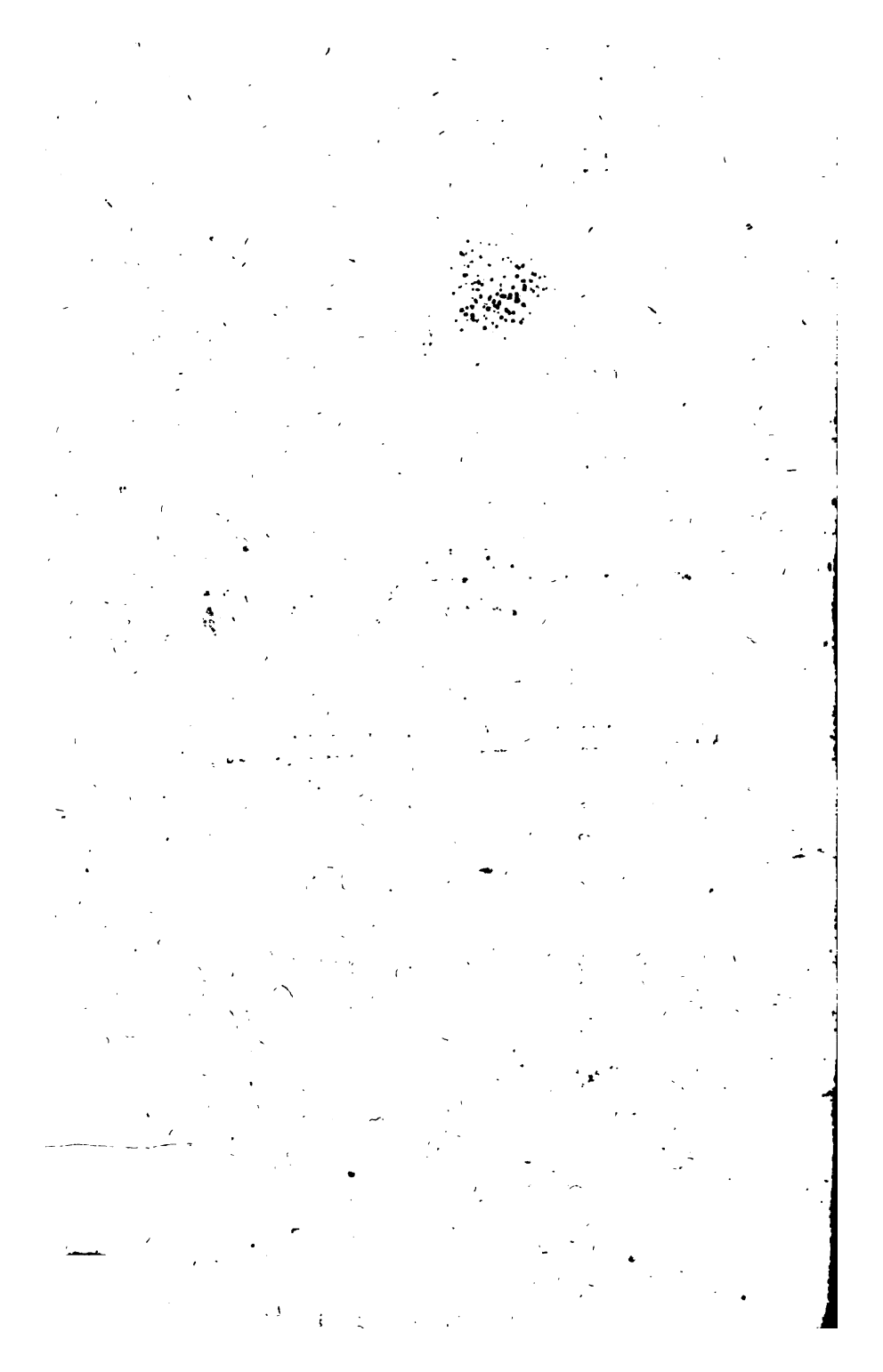
— VIII. Cinquième cause du 18 *fructidor* tirée du rapport de Camille-Jordan *sur la liberté des cultes.* 107
— IX. Le 18 *fructidor* a tué la république. 114
— X. Le 18 *fructidor* a désabusé les Français de la chimère du gouvernement représentatif. 130.
— XI. Le 18 *fructidor* a résolu négativement la question des républiques. 137.
— XII. Le 18 *fructidor* a remis en question le système de l'hérédité. 144.
— XIII. Le 18 *fructidor* a r'ouvert les boucheries d'hommes. 151.
— XIV. Ils outragent les lois de la nature. 161.
— XVI. Effets du 18 *fructidor* sur le commerce. 203.
— XVII. Effets du 18 *fructidor* sur les finances. 206.

Fin de la table du premier volume.

DIX-HUIT FRUCTIDOR,

SES

CAUSES ET SES EFFETS.



DIX-HUIT FRUCTIDOR;

SES

CAUSES ET SES EFFETS.

Dedimus profectò grande patientiæ documentum, ita ut adempto per inquisitiones et loquendi audiendi que commercio, memoriam quoque cum voce perdidissemus, si tam in nostrâ potestate esset oblivisci, quam tacere.

TACIT. vit. Agric.

TRADUCTION.

« Nous avons, certes, donné l'exemple d'une patience inouie, et telle qu'ayant été privés par la plus farouche tyrannie, de la faculté d'entendre et de parler, nous eussions dû perdre la mémoire avec la voix, s'il étoit aussi possible d'oublier que de se taire ».

TOME II.

A HAMBOURG,

1799.

DIX-HUIT FRUCTIDOR,

SES

CAUSES ET SES EFFETS.

CHAPITRE XVIII.

Effets du dix-huit fructidor sur la littérature.

Quels chants pouvoient former les enfans des neuf sœurs?
Sous un ciel orageux dans ces temps destructeurs;
Des chantres de nos bois les voix sont étouffées,
Aux siècles des Midas on ne voit point d'orphées.

Volt. Ep. à Boileau.

LOCKMAN inventa l'apologue pour tromper les soupçons des despotes de l'Asie. Des despotes plus farouches en France ont proscrit même l'apologue.

Que leur importent la vérité, les apologues, les graces du style, les images de la poésie?

ils veulent règner sur des lâches et sur des sots, et ils ont fait plus de la moitié du chemin : ils ont mis à leur *index* le courage et la pensée.

Mais lorsque le barbare Scheïner tourmentoit dans les cachots de l'inquisition le malheureux Galilée, au moins n'avoit-il pas la prétention de lui prouver qu'il étoit heureux et libre d'écrire *sur le mouvement de la terre.*

Ceux-ci nous crevent les yeux et nous disent : *voyez la lumière* ; ils nous roulent sur des pointes de fer, et ils disent *que ce sont des lits de roses.* Ecoutez-les encore.

« Nous voulons qu'on écrive sur tous les sujets ; mais on ne louera que nos vertus. Vos vertus ! scélérats ! ! ! !

Dès qu'un homme puissant offre de payer son éloge, il ne manque pas d'adulateurs pour le faire, ni de sots pour le lire.

Si les journaux s'étoient encore bornés à nous transmettre les tendres sollicitudes des bourreaux qui nous écorchèrent tout vifs, on se seroit contenté de gémir sur leur bassesse, mais ils menaçoient les incrédules d'un surcroît de supplice, et l'indignation succédoit au dégoût.

On écrivoit donc encore dans ces tems

déplorables ; on écrivoit malgré les ceps qui enchaînoient la pensée. On continuoit de faire des journaux, des vers, des drames, des romans et même de gros livres ; mais les gros livres étoient également étrangers à la morale et à la politique ; les romans étoient sans imagination, les drames sans couleur, les vers sans poésie, les journaux sans esprit.

Les journalistes frappés du double timbre de la poste et de la peur, étoient couchés ventre à terre devant l'autorité suprême qui les méprisoit autant depuis le 18 *fructidor*, qu'elle les avoit redoutés auparavant.

Exceptons pourtant de la sévérité de cet arrêt le *Censeur-Dramatique* par M. Grimod de la Reynière, qui continua d'écrire après le 18 avec le même courage, le même esprit et la même décence..... L'existence de cette feuille quoiqu'étrangère à la politique contrastoit trop évidemment avec tout ce qui existoit alors, pour ne pas choquer l'œil du despote.

C'étoit une espèce de monument antique qui s'élèvoit au milieu des ruines générales, Un ordre émané du Luxembourg le 22 pluviôse an V, vint le renverser à côté des autres.

Les poëtes réduits à mettre en vers la prose de La Reveillère, ou les amours de Mde. Angot, se tourmentoient le corps et l'ame pour éviter une allusion, pour chanter nos victoires, et pour obtenir une lecture au lycée, ou une place à *l'Institut*.

Le théâtre français étoit descendu tout entier chez Nicolet. Au lieu de Racine et de Molière, on ne connoissoit plus à Paris que les CC. Luce et Picard; au lieu de *Merope*, de *Phèdre* et du *Tartuffe*, on jouoit les *Pénitens Noirs*, le *Moine*, le *Fat intrigant*, les *Funérailles de Hoche*, *Thémistocle* et *Falkland*, chefs-d'œuvres de nos modernes Pradons; monumens passagers de platitude et de mauvais goût. Tout cela est oublié aujourd'hui.

Pour ne pas exposer leurs feuilles légères aux caprices des vents, nos jeunes poëtes mettoient leurs talens en société; il en résultoit des recueils décadaires sous le nom de *Décades philosophiques*, de *Mercures*, de *Veillées des Muses*, etc. . . dans lesquels on trouvoit de tout, excepté du goût; malgré l'hommage que lui rendoit le cit. Vigée dans ces vers :

Le goût ! don précieux que l'esprit peut sentir,
Et que le vers jamais n'a bien su définir.

Tu m'en offres l'image, aimable *sensitive*,
Lorsque te recueillant dans ta feuille craintive ;
Et dérobant ton sein à mon œil abusé,
Tu fuis soudain le doigt qui sur toi s'est posé.

Veillées des Muses, N°. 3.

C'étoit dans ces recueils innocens qu'on voyoit le citoyen Davrigni, emporté par son génie, saisir la lire de Pindare et chanter ainsi l'expédition d'Angleterre :

Tel qu'un pic élancé des cavernes profondes,
Dont l'éternel sommet soutient le poids des ondes
Au bruit des flots grondans *se dresse* dans les airs,
Monte, grandit, étend l'orgueil de ses rivages,
Et debout sur les eaux, le front ceint de nuages,
Voit mourir à ses pieds le vain courroux des mers.
Tel l'Hercule français. . . . .

C'étoit-là qu'on entendoit une jeune veuve s'écrier d'un style plus grivois que plaintif ;

D'un époux que j'aimois, mort à la fleur de l'âge,
Mon cœur déploroit le trépas,
Et sous les crêpes du veuvage,
J'ensevelissois mes appas.

Que voulez-vous ? c'étoit une rage que celle des vers. Tous les jeunes gens qui ne se battoient pas contre les Autrichiens, vouloient à tout prix faire leur cour aux muses. Ils chantoient tantôt les faveurs imaginaires de leurs tendres Aspasies, tantôt les bontés

réelles de leurs Mecénes. On les voyoit passer rapidement du collège à la cour de François (de Neufchâteau), et de la cour au lycée.

Il y avoit 25 ou 26 *bureaux d'esprits* établis à Paris sous le nom de lycées, dans ce tems où il étoit défendu sous peine de mort, d'avoir d'autre esprit que celui du Luxembourg.

Mais en récompense, il étoit permis au grand Legouvé d'élever aux nues le grand Arnaud; et à l'auteur de Falkland, de mettre celui de Marius au-dessus de tous les poëtes anciens et modernes.

Peut-être à tant d'orgueil, convenoit-il d'unir un peu d'indulgence pour les autres; mais le génie ne sait pas s'assujétir aux calculs de la prudence.

Les pigmées fâchés de se voir exclus par les géants, et du sanctuaire des muses et de la table des dieux, s'en vengèrent par ces vers connus.

S'il n'étoient qu'entêtés, impérieux et tristes,
Détracteurs indiscrets ou faux panégiristes. . . .
Passe encore ! mais j'ai su mieux connoître mes gens;
Je tolère les sots, et poursuis les méchans,
Et l'on sait s'il le sont ! égoïstes suprêmes;
Leur dieu, c'est l'intérêt, ils n'aiment rien qu'eux-mêmes.

Echauffer un succès, en refroidir un autre ;
Selon leurs passions, leur but et leurs desirs ;
Voilà leur douce étude et leurs nobles plaisirs.
Ce trafic effronté de louange et de blâme
De tous temps, j'en conviens, a révolté mon ame.

Les prôneurs.

Je ne fais point d'application ; je ne désigne personne ; mais tel étoit en général l'esprit de ces cotteries, moitié politiques, moitié littéraires, composées de demi poëtes, de demi orateurs, de demi philosophes, qu'après y avoir jargonné sur les arts, on finissoit par y tyranniser les opinions ; on n'y juroit que par tel ou tel maître. Il falloit se prosterner devant l'idole du jour ou se voir écraser par ses adorateurs..... Telle étoit l'ordre émané du Luxembourg, telle la règle suivie dans ces lycées.

Je sors du lycée des étrangers, me disoit un jour le malin Dancourt, et je ne reviens pas de ma surprise ; j'ai vu réunis dans le même local les hommes les moins faits pour aller ensemble ; Brousse-Desfaucherets étoit assis à côté de Chénier, et Maimieux causoit tranquillement avec la Chabeaussière, etc....

— Tant mieux, lui dis-je, ces rappro-

chemens, qui vous étonnent, me paroissent à moi d'un bon augure; ils prouvent que les gens de lettres échappent à l'esprit de parti.

— Mais concevez-vous que les poëtes aient étouffé toute jalousie?

— Pourquoi non, quand la poésie n'est qu'un délassement.

— Mais c'est qu'elle est devenue métier pour ceux-ci.

— J'espère que vous faites des exceptions.

— C'est la raison pour laquelle je vous demande ce qu'il y a de commun entre l'auteur du *mariage secret* et celui de *Charles IX*?

— L'amour propre qui, dans l'un, se nourrit d'applaudissemens mérités, et dans l'autre de caquetages mendiés; la bisarrerie des goûts, le hazard, le besoin, la peur, l'intérêt, tant d'autres motifs peuvent concourir aujourd'hui à rapprocher les hommes les plus éloignés par leurs opinions, par leur caractère, et par leur genre d'occupations; qu'il est extrêmement difficile, et quelquefois dangereux,

de les démêler : dans le doute, j'incline pour les plus honorables.

— Ma générosité ne va pas jusques-là, reprit Dancourt, et voyons comment la vôtre expliquera ce que j'entendis dans cette même séance.

Le jeune Campenon recevoit, après je ne sais quelle lecture, les félicitations de l'assemblée, quand M. J. Chénier, impatient de rompre ce concert d'éloges, parut à la tribune, la tête haute, le front soucieux, l'œil allumé. Il tenoit un papier à la main. Je demande toute l'attention de l'assemblée, dit-il; je vais lire une *conférence théologique et politique entre Pie VI et Louis XVIII.* Tout le monde se tut.... Après une courte pause, Chénier lit :

— *Le Pape*, J'ai fait la paix en traître et la guerre en caffard.

— *Le Roi.* Et la guerre a prouvé combien j'aime la paix.

— *Le Pape.* Le Dieu pigeon faisant à la pucelle mère
Un enfant homme et Dieu, dont il n'est pas le père,
Dieu père et fils, esprit, un, par conséquent trois.

— *Le Roi.* Dieu né dans une étable et mort sur une croix;
Dieu sur le haut des monts emporté par le Diable;

— Mr. Maradan, qu'est-ce que vous avez de neuf ?

— Rien, Mr., ou pas grand'chose ; le commerce ne va pas. Mon vieux traducteur meurt de faim. . . . . Cependant voyez.

— Les *Enfans de la forêt*, les *Châteaux de Gallice* et de *Dumbaine*, *les Tombeaux*, *l'Abbaye de Grasville*, *etc.*..... par Me. de Radcliffe.

Dieu me préserve de lire jamais une page de cette femme ! Si son travail n'est pas une gageure, c'est bien la plus stérile imagination des trois royaumes, et une manière d'écrire qui ressemble trop à celle de nos poëtes de lycées pour nous en distraire.

— *Maria ou le malheur d'être femme*, par Mde. Godwin, 1 vol.

Caractères manqués, dénouement trop brusque, vieilles déclamations contre l'ordre social.

— *L'Eglise de St. Silfrid*, 5 vol., traduit par Bertin ; on le lit d'un bout à l'autre.

Le Cœur humain dévoilé, par Retif de la Bretonne,

Bretonne, 12 vol. ; c'est un cours réuni de libertinage et d'athéïsme.

Lenouveau Diable boiteux ou *Tableau philosophique et moral de Paris*, par Nicolas Aristagoras-Chaussard, 2 vol. Il nous a semblé que c'étoit le pot-de-chambre d'un philosophe vuidé dans l'estomac d'un républicain.

Le Poëte, par Desforges, 4 vol. Histoire gaillarde et romanesque des amours et des succès comiques de l'auteur, qui ayant imité J. J. Rousseau dans quelques-unes de ses foiblesses, a cru pouvoir le contrefaire dans ses confessions, etc., . . . etc. . . .

Nous n'aurions donné qu'une imparfaite idée des effets du 18 fructidor sur notre littérature, si nous n'offrions au moins la nomenclature des broc hures historiques, philosophiques et morales qui ont paru à cette époque : les jugera qui aura le courage de les lire.

Le précis historique des descentes en Angleterre, depuis Jules-César jusqu'à nos jours, 1 vol. in8.°.

L'histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre, par Gaillard, 11 vol.

Le Gouvernement anglais dévoilé, par Barrère, 2 vol.

Le Panthéon ou le Théâtre National, par le citoyen La Reveillère.

Satyre sur les mœurs, par le Cit. Victor Campagne.

Epitre sur les haricots, par . . . .

La vie du général Hoche, par Alexandre Rousselin, 2 vol.

La vie de Pie VI, par un philosophe, 2 vol.

Les OEuvres philosophiques et politiques de J. Mignard. 1 vol.

L'Histoire des premiers peuples libres qui ont habité la France, par J. C. Lavaux. 3 vol.

Il s'échappoit de temps en temps à travers les nuages qui nous enveloppoient dans leur noire profondeur, quelques étincelles de lumière :

Telles furent la *lettre de Camille Jordan à ses commettans.*

Le Tableau spéculatif de l'Europe, par M. Dumouriez.

Le Mercure Britannique, par M. Mallet Dupan.

Les mémoires de Carnot, etc. . .

Mais les dictateurs, aussi vigilans qu'inquiets, faisoient aussitôt arrêter et les libraires

et les colporteurs de ces ouvrages ; ce qui les fâchoit beaucoup, c'est qu'ils ne pouvoient en atteindre les auteurs.

Depuis long-temps le peuple des lecteurs, tant de fois trompé sur les effets de la liberté, ne se donnoit plus la peine d'en rechercher les moyens. Il en ressentoit vivement les écarts, et il murmuroit souvent contre les philosophes qu'il accusoit d'en être la cause, et c'est ici un des plus remarquables effets du 18 *fructidor*.

CHAPITRE XIX.

Effets du dix-huit fructidor sur la philosophie.

Monarques des chrétiens que je vous porte envie !
Moins craints et plus chéris, vous êtes plus heureux.
Vous voyez de vos lois vos peuples amoureux
Joindre un plus doux hommage à leur obéissance.
Ou si quelque coupable a besoin d'indulgence
Vos cœurs à la pitié peuvent s'abandonner,
Et sans effroi du moins vous pouvez pardonner.

Chamfort.

Nous ne savons pas jusqu'à quel point il faut, pour ménager la délicatesse de cer-

tains hommes, distinguer la philosophie moderne, des hommes qui l'ont professée sous nos yeux : mais dût nous accabler toute leur colère, nous dirons, à la décharge de notre conscience, que cette prétendue philosophie moderne également ennemie des rois et des peuples, fut la première cause, le premier instrument et le plus grand mobile de la révolution. Nous avons vu les disciples et les maîtres ; nous avons entendu les leçons de ceux-ci, et pénétré les dispositions de ceux-là ; eh bien ! nous ne savons, nous ne dirons dans ce chapitre, que ce que chacun sait et dit depuis *le* 18 *fructidor*. . . . les trois dialogues suivans sont un des résultats de cette journée.

PREMIER DIALOGUE

ENTRE

UN PHILOSOPHE ET L'AUTEUR,

Sur les opinions religieuses.

Mala et impia consuetudo contra deos disputandi
Sive ex animo fiat, sive simulatè.

Cic. de Nat. Deorum.

— *Le philosophe.* Je viens vous faire mes adieux.

— *L'auteur.* Et où allez-vous ?

— *Le phil.* En Amérique.

— *L'aut.* Chercher fortune ?

— *Le phil.* Non : planter les drapeaux d'une nouvelle religion et fonder une colonie de sages.

— *L'aut.* Les sages ne font point de nouvelles religions, ils respectent celle de leur pays.

— *Le phil.* Socrate et Cicéron se moquoient de la religion payenne.

— *L'aut.* Ils assistoient religieusement aux fêtes publiques : j'amais ils n'ont donné l'exemple ni d'un scandale, ni d'une impiété.

— *Le phil.* C'est qu'ils étoient forcés de respecter des préjugés que nous avons détruits.

— *L'aut.* « Les philosophes, dit Dalembert, fomentent les préjugés qui leur sont utiles avec autant d'ardeur qu'ils détruisent ceux qui leur sont contraires ». *Essai sur les gens de lettres.*

— *Le phil.* Dalembert n'étoit pas philosophe.

— *L'aut.* J. J. Rousseau dit : « je consultai les philosophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions, je les trouvai tous fiers affirmatifs, dogmatiques, etc. . . . . *Emile, livre IV.*

— *Le phil.* Rousseau étoit souvent de mauvaise foi.

— *L'aut.* Tant pis pour vous.

— *Le phil.* Mais consultez la philosophie en elle-même ; étudiez ses principes et vous les trouverez tous puisés dans la nature.

— *L'aut.* C'est donc un principe de la

nature d'apprendre aux hommes à fouler aux pieds toutes les lois sociales, et à mépriser ce qu'ils révéroient depuis 18 siècles. . . .?

— *Le phil.* Nous n'avons point appris aux hommes à fouler aux pieds les lois sociales, mais seulement à substituer le dogme raisonnable du théisme, aux intolérables superstitions des prêtres.

— *L'aut.* Vous voulez apprendre aux hommes à faire tenir une pyramide sur sa pointe !

— *Le phil.* Non ; mais nous leur enseignerons la nécessité d'être justes, par la crainte d'éprouver une injustice.

— *L'aut.* Comment voulez-vous que des ouvriers occupés de leurs travaux et de leurs besoins journaliers, puissent étudier et connoître les rapports de l'intérêt personnel avec la justice ; saisir les notions abstraites et les développemens du contrat social ; respecter, enfin, les propriétés d'autrui dans leurs propriétés ?

— *Le phil.* Ils s'instruiront par nos leçons et notre exemple.

— *L'aut.* Jusqu'ici vos leçons ne leur ont

rien appris de bien je doute que votre exemple les rende meilleurs.

— *Le phil.* Par la faute des prêtres.

— *L'aut.* Non, par un effet tout simple.

— *Le phil.* Ne sommes nous pas les disciples de Socrate et les apôtres de la raison?

— *L'aut.* Dites plutôt les singes d'Aristippe; et trop souvent les échos de la folie.

— *Le phil.* Nous prêchons la justice, la liberté, la bienfaisance, toutes les vertus sociales.

— *L'aut.* Ce n'est pas assez de les prêcher, monsieur, il faut en inspirer le goût.

— *Le phil.* C'est bien aussi ce que nous ferons.

— *L'aut.* Mais c'est précisément ce que faisoit la religion chrétienne.

— *Le phil.* La religion chrétienne étoit la religion des esclaves.

— *L'aut.* C'est pourtant à cette religion que l'Europe dût sa liberté.

— *Le phil.* Ses ministres sont les tyrans des consciences.

— *L'aut.* Quels maîtres reconnoissez vous ?

— *Le phil.* La loi.

— *L'aut.* Qui fait la loi ?

— *Le phil.* Nous.

— *L'aut.* Qui la fait exécuter ?

— *Le phil.* Nous.

— *L'aut.* Mais vous, qui que vous soyez, vous êtes des hommes, des hommes soumis aux passions, comme les autres ; des hommes ambitieux, vindicatifs, sensuels, cupides comme les autres, et d'autant plus dangereux, qu'entre les autres et vous, vous mettez un égide plus respectable.

C'est donc à vous que j'obéis, lorsque j'obéis aux lois ; c'est donc l'homme et toujours l'homme qui commande et qui règne au nom des lois.

S'il ne convient plus à vos prosélites d'obéir à la voix des prêtres, qui leur rappeloient les commandemens de Dieu ; pourquoi leur conviendroit-il d'obéir aux arrêtés du directoire, qui ordonnent de célébrer la fête du 10 août, ou qui défendent de travailler les décadis ? Toutes les gradations de l'obéissance se touchent et se soutiennent l'une par l'autre. Vous n'avez pas songé,

Messieurs, qu'en brisant un de ces jougs, vous aviez appris à secouer l'autre, parce qu'ils ont la même force ou la même caducité.

— *Le phil.* Ce n'est pas nous qui l'avons brisé.

— *L'aut.* Eh qui donc?

— *Le phil.* Le temps qui détruit tout; et la vérité qui dissipe tous les nuages.

— *L'aut.* Il faut aller conter ces fables à vos sauvages d'Amérique, et non pas à nous qui avons vu s'élaborer la révolution dans les atteliers de Voltaire, de Diderot et du Palais Royal. . . Nous reviendrons sur cet article; suivons notre première idée.

Que l'édifice religieux se soit écroulé, frappé par vos mains ou par votre doctrine, l'effet est le même; et qu'aviez vous à mettre à sa place?

— *Le phil.* La raison.

— *L'aut.* Et qu'entendez-vous par ce mot?

— *Le phil.* Ma foi j'entends l'intérêt du plus grand nombre.

— *L'aut.* Et quelle base donnez vous à cet intérêt?

— *Le phil.* La morale du théïsme.

— *L'aut.* Et vous croyez que le théïsme peut devenir la religion du peuple ?

— *Le phil.* Pourquoi non ?

— *L'aut.* Parce que le peuple n'a, ni le pouvoir, ni le temps de s'occuper d'idées abstraites ; c'est par le sentiment et non par les idées que le peuple se conduit ; mais je suppose que tous les hommes puissent devenir philosophes, alors ils n'auront plus besoin d'être chrétiens ; mais dans le temps de leur éducation, dans l'intervalle employé à dissiper leurs vieux préjugés, à les imprégner de nouvelles lumières, que deviendront-ils ?

« Distingueront-ils la vertu qu'il faut aimer de l'organe qui la prêchoit, et que vous leur apprenez tous les jours à maudire ? Sauront-ils restreindre aux accompagnemens extérieurs, le mépris que vous leur recommandez pour les objets de leur adoration passée, et se trouver encore liés par les devoirs, quand ils ne le seront plus par les pratiques destinées à leur en rappeler l'observance ? » (Linguet).

Ah ! Si vous hésitiez sur la réponse, l'univers entier la feroit pour vous. Ce déchaî-

nement général de tous les peuples contre leur gouvernement légitime, ce vertige d'ambition qui a saisi les têtes les plus froides ; ce levain d'insubordination qui a corrompu les cœurs les plus droits ; cette agitation tant ôt sourd, tantôt violente, qui tourmente et fourvoye les meilleurs esprits ; cette absence totale de la morale publique, cette tendance universelle au changement, aux révolutions, aux désordres, à tout ce qui peut nous distraire de nous mêmes, accuseroient à la fois et votre doctrine et votre ouvrage !

— *Le phil. écrasé.* Ah ! vous accusez la philosophie des crimes de la révolution !

— *L'aut.* Non, je n'accuse que les hommes qui ont pris le masque de la première pour faire la seconde.

— *Le phil.* Sans distinction aucune ?

— *L'aut.* Je crois, en effet, que tous les artisans de cette grande désorganisation n'en ont pas prévu les suites, et ceux-là n'étoient que des écoliers en politique, quelque fût d'ailleurs leur génie. Les autres, je les confonds dans mon indignation avec Marat, Robespierre et Merlin, quelque fût d'ailleurs leur probité.

SECOND DIALOGUE.

Sur les Philosophes.

« La philosophie moderne est le dissolvant universel qui a fait son chef-d'œuvre sur la monarchie française ».

Considérations sur la révolution.

— *Le philosophe.* Vous seriez bien embarrassé si vous étiez forcé de motiver un jugement aussi extraordinaire.

— *L'auteur.* Vous pouvez me mettre à l'épreuve.

— *Le phil.* L'abbé Raynal, le plus profond des historiens, ne seroit selon vous qu'un imposteur célèbre.

— *L'aut.* Un seul fait vous donnera la mesure de son caractère. Dans le temps qu'il écrivoit ses éloquentes déclamations contre l'esclavage des nègres, il étoit intéressé pour un huitième dans la traite qu'en faisoit M. Champclos de Grand-Mélé, négociant de St.-Málo ; et de plus il en vendoit

à qui vouloit en acheter. Il en vendit un jour 120 chez Mde. de Vermenon à M. B. de la C... , colon de Saint-Domingue , de qui nous tenons le fait. Ajoutez que tout ce qu'il dit de Saint-Domingue , est à-peu-près faux , inexact ou insignifiant.

— *Le phil.* Diderot , le meilleur des hommes ?

— *L'aut.* Et le plus cinique . . . Il se disoit pauvre , et tendoit bassement la main à l'impératrice des Russies , alors que l'Encyclopédie lui valoit plus de 50 mille écus. Il faisoit la cour à tous les Rois de l'Europe , tandis qu'il , écrivoit en méchans vers, que l'Europe ne seroit heureuse et libre qu'après que les *entrailles du dernier de ses prêtres auroient servi à étrangler le dernier de ses rois.* Diderot ne fut toute sa vie qu'un comédien. Madame Necker l'appelloit le *Garrick de la philosophie.*

— *Le phil.* Condorcet , le véritable , le plus chaud partisan de la république ?

— *L'aut.* D'une république qui eût consenti à le reconnoître pour chef ; et il eût été le plus dur des maîtres , comme il étoit le plus envieux des hommes. . . . Pour ses ouvrages , je ne sais pas qui peut les entendre , mais je n'ai jamais pu les lire.

— *Le phil.* Thomas Payne, un des plus hardis penseurs de l'Angleterre ?

— *L'aut.* Et le plus séditieux. Il n'est arrivé dans notre pays qu'après avoir été chassé du sien. Et tous ces philosophes étrangers, si chauds apôtres de notre révolution, n'ont été que des brandons lancés par nos ennemis dans son sein, ou pour la faire avorter, ou pour la tourner à leur profit.

— *Le phil.* Et J. J. Rousseau, le plus éloquent des écrivains ?

— *L'aut.* Et le plus inconséquent des hommes. Avec quelle avidité je dévorois ses ouvrages ! il m'enivroit ; il enivra tous les jeunes gens. Avec quelle chaleur il prêchoit la vertu ! Avec quelle hardiesse il décomposoit les sociétés. Du courage et de la vertu, quelle puissante séduction ! Ah ! il a fallu toute la révolution pour nous désenivrer....

Il est possible que Rousseau ait été de bonne foi dans ses paradoxes et même dans ses contradictions ; mais on a fait un tel abus de sa doctrine ; elle a eu de si prodigieux et de si funestes succès, que pour ne pas le regarder comme un monstre, il faut se résoudre à le traiter comme un fou.

— *Le phil.* J'attends avec impatience ce que vous allez dire de M. de Voltaire, le premier génie du siècle.

— *L'aut.* Le premier bel esprit, j'en conviens ; mais non le premier génie. On peut encore parler long-temps de Mr. de Voltaire, sans répéter les autres. Ceux qui l'ont envisagé sous le triple rapport de poëte, de philosophe et d'historien, ont eu beaucoup à louer, et j'ai souvent applaudi à leurs éloges ; mais il reste à le considérer comme *chef de secte.* Et un ouvrage curieux à faire dans ce moment, seroit d'examiner quelle influence eurent sur notre révolution, sa vanité, sa haine pour la religion chrétienne, sa légéreté pyrhonienne, et jusqu'à sa longavité. On sait avec quel empire il captiva les suffrages des jeunes gens, toujours excessifs dans leur admiration, comme dans leur haine ; ceux des femmes, trop faciles à séduire par ce qui les amuse ; ceux de la plupart des gens du monde, rarement instruits et plus rarement capables de réfléchir.

On ne sauroit nier que sa grande passion et son plan favori, celui auquel tous ses ouvrages philosophiques, historiques et polémiques se rapportent exclusivement et directement,

rectement, ne fut de renverser la religion chrétienne, pour l'auteur de laquelle il avoit conçu une haine qui approchoit de la fureur, et qui ressembloit à la folie. Cette haine occupoit toutes les facultés, en les altérant, et l'entraînoit souvent à choquer les règles de la logique autant que celles de la décence. Il a dit quelque part :

J'ai plus fait en mon temps que Luther et Calvin. Ce qui est vrai, en tout sens ; et sur-tout en ce que ces réformateurs célèbres ne parloient que de réparer et non de renverser l'édifice..... Toutes les lettres familières de Mr. de Voltaire étoient terminées par cette étrange formule :

ECRASEZ L'INFAME!

Cela n'est pas équivoque. D'un autre côté les nombreuses indiscrétions échappées à ses disciples pendant sa vie; et plus que cela, leur conduite après sa mort, ont révélé le secret de la conspiration formée par eux, de concert avec les *illuminés* d'Allemagne, les *hauts-maçons* d'Ecosse, les *défenders* d'Irlande, et les *templiers* de France. Renverser les trônes et les autels, massacrer les prêtres, les nobles et les rois, établir une république universelle, la peupler d'ignorans, et gouverner par

des PHILOSOPHES ; tel étoit leur projet ; cela n'étoit pas plus douteux. Mr. de Voltaire ne fut pas toujours dupe de cette absurde chimère. Il avoit trop d'esprit pour ne pas démêler celui de la secte, qui l'avoit déclaré son *patriarche*.

Il ne pouvoit ignorer de combien d'élémens divers elle étoit composée, et l'impossibilité de tirer de cette foule d'individus également vains, également bavards, un plan ferme, judicieux, unique et impénétrable.

Il savoit encore que parfaitement unis dans la chasse qu'ils faisoient aux rois et aux prêtres, ils ne s'entendroient plus dans la curée qui devoit la suivre ; et qu'aucun ne résisteroit à l'appas d'être roi lui-même, dût-il faire, à ce prix, un pacte d'alliance avec tous les prêtres de la terre, pour en égorger tous les philosophes.

Delà suivent deux conséquences.

La première que, si par leur manège, par la licence de leur doctrine, par l'esprit de leurs chefs, par les femmes qu'ils séduisirent, par les jeunes gens qu'ils énivrèrent, les philosophes avoient à leur disposition tous les moyens d'opérer un grand bouleversement dans l'état, ils n'en avoient

plus, pour en profiter, c'est-à-dire, pour élever sur les débris du trône et de l'autel, l'idole de la philosophie.

La seconde, que Monsieur de Voltaire ayant long-temps concouru à cette œuvre d'iniquité, mais n'ayant pu toujours s'aveugler sur ses résultats, auroit bien voulu s'arrêter à temps utile, et se rétracter sans danger ; mais la chose étoit impossible ; ses complices étoient devenus ses maîtres ; il s'étoit livré à leur discrétion, ils le tenoient enlacé dans leurs filets, et afin de prévenir une reculade qui les eût perdus sans ressource, ils étouffèrent leur divinité dans des vapeurs d'encens.

Monsieur de Voltaire est mort, comme Romulus, de la main de ceux qui, depuis l'ont adoré.

— *Le phil.* Quand vous prononcez avec tant de hardiesse sur le compte des généraux, je ne présume pas que vous conserviez beaucoup de ménagement pour les soldats.

— *L'aut.* De qui parlez-vous ?

— *Le phil.* D'Helvétius, dont *l'esprit* fait encore aujourd'hui les délices de ma femme et de tous mes amis.

— *L'aut.* Il n'a jamais fait les miennes.

Cependant j'avoue que je me souviens beaucoup moins de l'impression faite sur ma tête par les paradoxes du chapitre IV, ou il prouve que *juger n'est que sentir*, que de celles faites sur mes sens novices par la peinture licencieuse de ses *siamoises portées dans les palanquins*, *la gorge nue et les cuisses à moitié découvertes*, etc. . . . .

— *Le phil.* De Freret, qui eut le premier la gloire d'attaquer la religion chrétienne avec les armes de la méthode et des faits.

— *L'aut.* Freret fut un sophiste de mauvaise foi et un glossateur très-ennuyeux. Cependant comme il argumentoit avec des faits et que suivant un axiôme très-mal entendu, *on ne dispute pas des faits*; on crut sans examen tout ce qu'avançoit un homme qui étoit à la-fois chronologiste, mithologiste, spinosiste et grammairien; qui parloit treize langues et citoit à l'appui de ses découvertes, les Grecs, les Romains, les Indoux, les Arabes, les Chinois, les Péruviens et les Atlantides. Le moyen de résister à cette accablante érudition!

— *Le phil.* De Dumarsais, le premier grammairien du siècle.

— *L'aut.* Qui fut athée par insouciance.

— *Le phil.* De Boulanger, qui fit ses livres au milieu des grands chemins.

— *L'aut.* Et qui, frappé de quelques désordres apparens de la nature, ne voyoit dans la terre que des traces du déluge, et dans les institutions religieuses que des commémorations lugubres des premiers désastres du genre humain. Il est mort fou.

— *Le phil.* De Mably, un de nos historiens qui a le plus et le mieux approfondi le droit public ?

— *L'aut.* Il dut sa courte célébrité à ses *observations sur l'Histoire de France*, ouvrage qui, malgré la glace dont il est frappé d'un bout à l'autre, reparut au commencement de la révolution, comme un de ces météores de la mer du sud qui annoncent les orages et les produisent. (1)

Le phil. S'il suffit, pour encourir la sévérité de vos arrêts, d'avoir plus ou moins contribué à la révolution, vous devez, pour être juste, y comprendre les parlemens,

(1) Cet ouvrage avoit paru pour la première fois en 1764, et l'espèce de philosophie frondeuse que l'auteur y avoit répandue, n'avoit pu réussir à le faire sortir de chez le libraire.

bienséance et de soumission. Ils parlèrent sans feinte des désordres de la cour, des abus du pouvoir arbitraire, des avantages de la liberté, de la réforme du royaume.

Le parlement de Paris disoit : *Que la nation seule réunie dans ses états-généraux pouvoit consentir un impôt.* (Remontrances du 24 juillet 1787.)

Le parlement de Grenoble disoit : *Que la situation critique des affaires exigeoit impérieusement la convocation des états-généraux.* (Arrêté du 21 août 1787.)

Le parlement de Toulouse alloit plus loin ; il disoit : *Qu'il ne suffisoit pas de gémir en silence sur les maux de la nation, et qu'il falloit la sauver de l'oppression qui la menaçoit.* (Arrêté du 27 août de la même année.)

Celui de Franche-Comté disoit : *Que la substance des peuples étoit devenue la proie des courtisans, et que les deniers publics, divertis sans cesse de leur véritable objet, avoient rarement tourné au profit de l'état.* (Arrêté du 30 août, *ibid.*)

Je ne puis croire aujourd'hui ce qu'on disoit alors que le projet des parlemens fût de transplanter en France le régime du

parlement d'Angleterre. Malgré le zèle impatient, l'étourderie, l'ambition qui distinguoient éminemment tous les jeunes conseillers des enquêtes, les grand'chambres renfermoient encore des magistrats éclairés, soumis et fortement attachés au systéme de la monarchie française. On ne sait comment les sages furent entraînés dans le tourbillon des fous (1), la lutte s'établit, et tout fut perdu.

Que gagnèrent-ils à cette lutte scandaleuse? ils semèrent dans tous les cœurs la défiance et les alarmes; ils rendirent l'autorité jalouse et l'obéissance inquiète; ils empoisonnèrent les dernières années d'un monarque qui avoit commencé son règne par leur rétablissement; ils brisèrent ces nœuds antiques, inconnus, mais si douce-

(1) Lorsque parut la fâmeuse *déclaration* du 7 décembre, totalement opposée aux principes monarchiques et aux premières déclarations du parlement, M. de Bouillé ne put s'empêcher d'en témoigner sa surprise et sa douleur au premier président, M. d'Ormesson. Celui-ci lui répondit: « Nous avons été vaincus par le nombre et la fureur des jeunes gens qui dominent dans le parlement: notre corps n'est plus à présent qu'une assemblée démocratique, gouvernée par des enfans. » (Voyez les *Mémoires de M. le marquis de Bouillé.*)

ment ressentis, qui attachoient le roi à son peuple et le peuple à son roi ; ils agitèrent cette nation fidelle et soumise qui reposoit sans soupçon à l'ombre du trône : et peut-être dans tout cela ne furent-ils que le pouvoir exécutif de la philosophie, qui déjà s'étoit emparée de tous les jeunes magistrats, et avoit jeté de profondes racines dans l'esprit même de la compagnie... !

TROISIÈME DIALOGUE.

Sur les Agens de Révolutions.

« Dans les convulsions terribles qui agitent quelquefois les sociétés politiques, et qui produisent souvent le renversement d'un empire, il n'y a pas une seule action, une seule parole, une seule pensée, une seule volonté dans les agens qui concourent à la révolution comme destructeurs ou comme victimes, qui ne soit nécessaire, qui n'opère les effets qu'elle doit opérer, suivant la place qu'occupent ces agens dans ce tourbillon moral.

Système de la Nature, chap. IV.

Le moindre vent peut renverser un grand arbre. Une seule parole suffit pour mettre un homme paisible en colère. Le plus beau palais peut être embrâsé dans un instant. Mais ce chêne vigoureux étoit depuis long-temps ébranlé par les orages ; mais cet homme paisible avoit long-temps résisté aux provocations ; mais l'incendie avoit fait, avant d'éclater, de sourds et de profonds ravages dans l'intérieur du palais.

On est surpris de voir éclater tout-à-coup

une grande révolution, sur une surface de trente mille lieues carrées ; on est surpris de voir à la tête de ce mouvement des hommes qui paroissent à peine en état de conduire un fiacre.

C'est qu'on ne veut pas réflechir aux premières causes, c'est qu'on ignore quels hommes sont cachés derrière la toile.... C'est en un mot qu'il faut que le vase soit plein, pour que la goutte de trop arrive.... Hercule seul pouvoit ébranler le colosse de Rhodes ; un enfant eût pu le renverser. Mon philosophe, très-bon homme d'ailleurs, convint de ces vérités... Nous reprîmes notre conversation.

—*Le phil.* Que vous ayez bien ou mal jugé les premiers auteurs de la révolution ; que vous en ayez assigné, méconnu ou calomnié les causes, les effets en sont aussi fâcheux qu'incontestables, je l'avoue ; et c'est pour en fuir le spectacle, autant que les atteintes, que j'ai pris le parti de me sauver en Amérique avec quelques amis.

—*L'aut.* Et ces amis, sont-ils des hommes connus ?

—*Le phil.* Oh ! très-connus. Ce sont des philosophes ennemis des rois et des prêtres, amis de la liberté, célèbres dans le monde,

les uns par d'excellens ouvrages politiques, les autres par des traits touchans de bienfaisance; mais tous par un patriotisme éclairé.

—*L'aut.* Et leurs noms?

—*Le phil.* Les voici : La Réveillère, Merlin, Treilhard, Reubell, Talleyrand, Lafayette, Volney, Daunou, Ginguené, Rœderer, Garat, Benjamin Constant et Me. de Staël.

—*L'aut.*, *sérieusement.* Et madame de Staël?

—*Le phil.*, *ingénuement.* Et madame de Staël.

— *L'aut.* Et vos rôles dans la colonie sont déjà marqués, chacun selon son talent?

— *Le phil.* Non, pas encore définitivement; mais il est déjà convenu *provisoirement*; par exemple, que Mde. de Staël donnera des leçons de morale au public, et Benjamin Constant de gymnastique en particulier :

Il est convenu que Garat fera la guerre aux moustics et Rœderer aux reptiles.... que Ginguené ira prêcher aux sauvages les petits prônes que Daunou fera dans son cabinet.... que Volney sera chargé d'é-

tudier la nature du sol, et Lafayette les mœurs du pays : que Reubell paiera la dépense de la table, et que Talleyrand en fera les honneurs ; que Merlin tendra des piéges aux bêtes, que Treilhard fera la cuisine et La Reveillère les chambres,

— *L'aut.*, *retenant un éclat de rire* ; Voilà sur ma parole une des plus réjouissantes folies dont j'aie ouï parler depuis le 18 fructidor !

— *Le phil.* Vous vous moquez de mes amis.

— *L'aut.* Non, ce sont vos amis qui se moquent de vous.

— *Le phil.* Impossible, j'ai leur parole.

— *L'aut.* Moi, j'ai leur caractère.

— *Le phil.* Que fait leur caractère ?

— *L'aut.* Il se refuse à votre ridicule association. . .

— *Le phil.* La preuve ?

— *L'aut.* La voici : Madame de Staël connoissant et voulant augmenter l'influence que par son esprit autant que par ses passions, elle a obtenue sur les royalistes et sur les jacobins, restera en Europe pour servir de point de communication aux deux partis.

Benjamin Constant, l'un des satellites de cette grosse planète, est entraînédans son cours et suivra ses destinées.

Garat aime mieux guerroyer avec les journalistes en France, qu'avec les moustics en Amérique.

Rœderer seul sur une des lignes courbes qui passent entre la circonférence et la tangente, a fait la gageure d'y rester, pour démontrer le miracle de sa position.

Ginguené préfère une ambassade en Suisse à toutes les missions chez les sauvages.

Daunou craint également la mer, les sauvages et les jacobins.

Volney a été si près d'être pendu en Amérique qu'il n'est pas tenté d'y retourner.

Lafayette est dégoûté pour la vie des voyages et des innovations.

Talleyrand aime mieux être à la table, dont Me. Grand fait les honneurs à Hambourg, que de faire ceux de la table de Reubell.

Merlin est tout entier à la vengeance, Treilhard à sa peur, Reubell à ses millions et La Reveillère à son apologie... Aucun de ces gens-là ne sortira d'ici que par l'é-

échafaud (1) ou par le plus profond oubli ; aucun n'ira courir les risques d'une nouvelle révolution, et tous diffèrent trop d'opinions, d'esprit et de caractère pour se rassembler dans un cloître.

— *Le phil.* N'importe, j'irai ; dussé-je aller tout seul.

—*L'aut.* Je vous souhaite un bon voyage.

(1) Le mot est dur, mais non pas plus que celui de Reubell, qui n'a jamais conçu comment un honnête homme pouvoit se jetter dans la révolution. (Voyez les *Mémoires de Carnot.*

CHAPITRE

CHAPITRE XX.

Effets du 18 fructidor sur l'Armée.

Quis numerare queat felicis prœmia, Galle, militiæ !
JUVENAL.

« QUAND l'armée associa Philippe au troisième Gordien, celui-ci demanda qu'on lui laissât le commandement des troupes, et ne put l'obtenir. Il harangua l'armée pour que la puissance fût égale entr'eux et ne l'obtint pas davantage. Il supplia qu'on lui laissât le titre de César ; on le lui refusa. Il demanda d'être préfet du prétoire ; on rejetta ses prières. Enfin il parla pour sa vie. L'armée dans ces divers jugemens exerçoit la magistrature suprême ». (*Montesquieu.*)

« On regretta la république, dit Voltaire, en parlant de la même époque ; mais on ne put la rétablir. Les empereurs avoient l'argent et les troupes. Ces troupes enfin furent les maîtresses de l'Etat. Car les tyrans ne peuvent se maintenir que par les soldats.

Tôt ou tard les soldats connoissent leurs forces, ILS ASSASSINENT LE MAITRE QUI LES PAIE, et vendent l'empire à d'autres. Cette Rome si superbe, si amoureuse de sa liberté fut gouvernée comme Alger. Sa consolation fut de voir ses empereurs égorgés par les soldats..... »

Lorsque le Directoire se mit au 18 fructidor sous la protection des armées, il se mit à leur discrétion.

Les armées le savent bien : et ce fut une des causes de la journée du 30 prairial ; si elle ne fut pas plus décisive, c'est qu'il y avoit dans ce gouvernement de Merlin un mêlange inoui de formes de palais et de despotisme militaire.

Je ne connois qu'une circonstance où le gouvernement militaire résiste quelque temps au germe de mort qu'il porte dans son sein. C'est lorsque son établissement se confond avec la conquête du pays, et trace entre les vainqueurs et les vaincus une ligne de démarcation.

Mais lorsque les uns et les autres ont les mêmes ancêtres et les mêmes habitudes, parlent la même langue et ne diffèrent que par des opinions, dont le temps à la longue

amortit la chaleur et use les aspérités ; lorsque le soldat, enfin, long-temps abusé par de petites récompenses et de grandes promesses, trouve, en rentrant dans ses foyers, ses anciens camarades d'enfance, ses parens, ses amis dans ces mêmes citoyens, à l'accablement desquels on le fit servir de poids et de *fouloir* ; il est impossible qu'il n'abjure pas son rôle et qu'il ne tourne pas contre les tyrans les armes qu'il en avoit reçues pour les défendre contre ses concitoyens.

C'est une erreur commune à tous les conspirateurs sans génie, de croire qu'en payant plus magnifiquement les soldats ils se les attacheront davantage.

Qu'un soldat vende dix francs ou dix sous par jour la propriété de sa personne, c'est toujours un mercenaire, appartenant au plus offrant et dernier enchérisseur, sur l'affection duquel celui qui l'emploie peut d'autant moins compter qu'il a plus besoin de lui, et par conséquent qu'il paie davantage.....

Le second Scipion donna vingt-cinq sous à chacun de ses soldats après la prise de Carthage, et en étoit l'idole. Antoine donna 2,500 liv. à chacun des siens avant la bataille d'Actium et en fut abandonné.

Jamais les soldats romains, même sous l'empire de Carracalla, qui les paya le mieux, ne reçurent une si haute paye que les soldats français sous le règne des avocats.

Aussi jamais les soldats romains, dans leur plus grande licence, ne pillèrent, ne menacèrent, n'insultèrent, ne déployèrent autant d'insolence que les nôtres.

Je ne parle pas des brigandages commis par eux et leurs chefs dans les pays conquis. Je vais citer un fait arrivé sous nos yeux, et au milieu de Paris.

Le 26 nivôse an 5, c'est-à-dire, quatre mois après le 18 *fructidor*, 30 soldats, nullement ivres, mais grossiers, mais féroces comme des Tartares, entrèrent à 10 heures du soir chez Garchi, fameux glacier de la rue de Richelieu. C'étoit l'heure où, à la chûte du spectacle, la salle du glacier étoit remplie de femmes. Sans querelle aucune, et sans autre préambule, les 30 brigands tombèrent à grands coups de sabre sur les femmes, sur les garçons de café, sur les tables et sur les lustres; mirent en fuite tous ceux qu'ils ne tuèrent pas; volèrent l'argenterie; résistèrent à la garde, qui, malgré le bruit d'un tel attentat, n'arriva qu'après

qu'il fut consommé, et s'ouvrit pour en faire sauver les auteurs.

Rien n'étoit plus urgent que de punir un pareil forfait inoui dans l'histoire des nations policées, et de le punir avec d'autant plus d'éclat, que d'une part il sembloit être un des plus fâcheux résultats du gouvernement militaire, et que de l'autre des directeurs étoient accusés de l'avoir conseillé comme l'essai d'un plus vaste complot qu'ils méditoient dans leurs conseils infernaux.

Le lendemain 26, le député Béraud dénonça le fait au conseil des 500, et le peignit des couleurs que l'indignation lui suggéra; il ne dissimula ni les craintes qu'il inspiroit, ni les soupçons qu'il faisoit naître. Il accusa notamment Sottin, ministre de la police, comme un de ceux qu'il croyoit le plus coupable, et dont il importoit d'*examiner la conduite*.

Cet acte de vigueur, le premier qu'on eut osé depuis le 18 *fructidor*, devoit réveiller l'énergie de l'assemblée; mais l'orateur frappoit sur des instrumens de plomb.

Aucune voix ne répondit à la sienne; aucun des mannequins ne bougea, ne frémit, n'éprouva le desir de sortir du profond

avilissement dans lequel ils étoient tous vautrés.

Après maint bavardages sur les royalistes et les fanatiques, qui n'avoient rien de commun avec les brigands dont il s'agissoit, la ridicule pétaudiere ordonna un message au directoire, pour lui demander des renseignemens sur un fait qui n'avoit plus besoin que d'être puni.

Deux jours restèrent sans réponse et sans enquête ; le troisième jour, le directoire daigna faire savoir au conseil que l'évènement dénoncé avec tant d'éclat par Béraud, n'étoit qu'*un évènement très-ordinaire*, *un simple résultat de rixe entre des républicains et des royalistes, et de plus une juste punition infligée à ceux ci par ceux-là.*

Il étoit difficile d'avouer plus authentiquement le meurtre et le pillage....

Cette réponse parut d'autant plus affreuse, qu'elle étoit la copie mot à mot d'un article inséré la veille dans le *journal des Hommes libres*, qui passoit alors pour être à la fois la pensée du gouvernement, et le dépôt des fureurs de l'anarchie ; aussi crut-on voir son sanglant manifeste dans l'étrange message dont nous parlons.

« Quel est donc ce gouvernement, disoit-on par-tout et jusques dans les faubourgs, qui le premier ose avouer et protéger ouvertement les brigands et les assassins ? Qu'avons-nous besoin de directeurs, de députés, d'administrateurs et de généraux, payés à grands frais, si loin de servir à nous défendre contre les dangers de la nature et de la société, c'est d'eux principalement que nous avons à nous garer ? Il est temps d'ouvrir les yeux et de nous servir de nos bras; il est tems de ressaisir le glaive égaré dans des mains inhabiles ou scélérates; et si nous devons mourir à la peine, ne mourons pas au moins comme de vils animaux enchaînés dans la tuerie des bouchers. »

Ces plaintes et ces menaces, répétées de bouche en bouche, commençoient à produire plus d'effets ou un tout autre effet que celui sur lequel on avoit compté.

Pour l'atténuer, on publia le 3 pluviôse un arrêté du directoire, « qui ordonnoit au ministre de la justice de poursuivre sans délai les auteurs, provocateurs et complices du délit commis chez Garchi, et d'instruire, de cinq en cinq jours le directoire des progrès de la procédure. »

La contradiction qui se trouvoit entre cet arrêté du 3 pluviôse et le message du 29 nivôse, n'échappa à personne. Comment se faisoit-il que l'assassinat commis chez Garchi, qui n'étoit, quatre jours auparavant qu'un *évènement ordinaire* et une *punition infligée aux royalistes par les républicains* fût devenu tout à-coup un attentat horrible qui avoit ses auteurs, ses complices et ses provocateurs, et contre lequel on ne pouvoit prendre trop de précaution, ni armer trop de bras vengeurs?

Pourquoi cette différence dans la nature et les caractères du même fait?

C'est que les points de vue avoient changé dans l'intervalle; c'est que le directoire, qui n'avoit pas hésité à lâcher des bêtes féroces sur le peuple, hésita devant les vains murmures du peuple.

Ah! si malgré leurs troupes et leurs canons, les tyrans n'en craignent pas moins les bruits populaires, combien nous sommes méprisables de nous en tenir à de vains bruits, de rester prosternés devant cette puissance usurpatrice, et de ne pas briser d'un seul coup ce ridicule ouvrage de nos mains!....

Suis-je donc l'apôtre de la révolte? Non. Je ne suis que l'avocat d'un peuple opprimé.

« Romains qui m'écoutez, disoit en plein sénat un envoyé de la Dalmatie, prenez-vous-en à vous-mêmes, si nous sommes révoltés; *pour paître vos troupeaux, vous envoyez des loups.* »

Voilà le manifeste de toutes les nations opprimées; voilà ma justification, si j'en avois besoin.

L'arrêté qui ordonnoit la poursuite des assassins étouffa les murmures, que le message avoit excités, mais resta sans effet, quant à la poursuite. Le directoire avoit trop besoin des gens de guerre pour en offenser aucun.

L'insolence des soldats croissoit donc avec leurs privilèges, et leurs privilèges avec le besoin qu'on avoit de leurs services. Au milieu des plaisirs et de l'insouciance de cette ville immense, leur orgueil se nourrissoit de leur importance, et ils savoient bien que les femmes, les filles, les bourgeois, le sénat, les directeurs mêmes étoient à leur discrétion.

Et si pulseris dissimules; nec
Audeas excussos prætori ostendere dentes.

JUVENAL.

Mais si le directoire n'osoit pas punir les soldats, il destituoit, il changeoit, il incarcéroit même les généraux qui lui portoient ombrage.

Buonaparte, celui de tous qu'ils craignoient le plus, parce qu'ils en avoient reçu plus de services, fut contraint par eux de se sauver en Egypte avec une partie de son armée..... Jourdan, Joubert, Brune, Championnet et Massena furent tour-à tour victimes de cette timide politique.

Il y eut un moment où, révoltés de n'être entre les mains de quatre avocats que de vils instrumens de correction, les généraux se réunirent, conspirèrent, prirent une attitude mutine. Mais les quatre avocats eurent peu de peine à déjouer ce misérable complot, en flattant les uns, en intimidant les autres, et en jettant la défiance dans le cœur de tous.

De cette politique nouvelle dans la conduite du directoire avec l'armée, il en résulta pour lui une grande différence dans son sort final. Au lieu d'être égorgé par les soldats comme il le craignoit, il les livra sans armes et sans généraux à l'ennemi; il commença par faire piller la Suisse, le Pa-

latinat et l'Italie, et puis il livra les pillards au prince Charles et au feld-maréchal Suwarof..... Que lui importoit la vie de 100 mille soldats, pourvu qu'il sauvât la sienne...? et en cela le succès justifia trop bien ses combinaisons. Mais en sauvant leur tête, les directeurs ne purent sauver leur place.... L'indignation publique étoit à son comble; elle éclata le 29 prairial, comme nous le verrons ci-après :

Une crainte généralement répandue, et qui nous paroît trop fondée, c'est la débandade de nos troupes après la paix. Les brigandages qui suivirent la mort de Charles 6, sont l'histoire anticipée de ceux qui suivront la révolution. « Le soldat mal payé, dit Duclos, ne vivoit que de larcins, et regardoit comme un gain légitime tout ce qu'il emportoit par violence. Sous les noms de tondeurs, de retondeurs et d'écorcheurs, il couroient et ravageoient les provinces; le paysan abandonnoit le labourage, le marchand le négoce, et nul n'osoit voyager; on n'entendoit parler que de vols, d'incendies et d'assassinats. » (Histoire de Louis XI.)

Mais des malheurs plus éminens éloigne-

ront ceux-là.... La guerre entre la république française et les rois est une guerre à outrance; il faut que ceux-ci renversent l'autre, ou tombent sous ses coups; tous les traités qui interviennent ne sont ou ne seront que des mensonges, ou tout au plus que des suspensions d'armes : nous en pouvons juger par celui de *Campo Formio*.

CHAPITRE XXI.

Paix plâtrée.

Jamais tyrans se fièrent-ils à des traités ?
XÉNOPHON.

La nouvelle du traité de Campo Formio fut annoncée à Paris, le 6 brumaire an 5, au bruit du canon, et n'y fit aucune sensation. Il faut moins chercher la raison de cette indifférence dans le défaut d'*esprit public*, comme disent les échos du Luxembourg, que dans la trop juste défiance qu'inspire tout ce qui sort de ce palais.

Jean Debry, en l'annonçant au conseil des 500, débita, suivant l'usage, une mauvaise amplification de collège dans laquelle, après avoir dit force platitudes aux directeurs et autant d'injures aux royalistes, il s'évertua à prouver que c'étoit au 18 fructidor, que nous devions cette *heureuse paix*.

Les députés du conseil crurent ce qu'ils voulurent. Mais on disoit hautement à Paris

que sans le 18 fructidor, nous eussions obtenu une paix honorable et solide, au lieu que celle-ci n'étoit qu'une perfidie de la part des directeurs et une suspension d'armes de la part de l'empereur....

Le premier motif de cette paix simulée étoit de mettre sur le compte de Carnot et de Pichegru les malheurs et la prolongation de la guerre. Le second, de prouver à la France, tant bien que mal, combien la journée du 18 fructidor avoit été nécessaire, et pouvoit être avantageuse. Le troisieme, l'obligation de réunir toutes les forces de la république contre l'Angleterre. Le quatrième enfin, le défaut d'hommes et d'argent.... Que de raisons pour le directoire d'appaiser un moment son humeur guerriere et de chercher, dans l'intrigue, des antidotes aux effets de sa précédente impétuosité.

On s'étonna de la facilité ou plutôt de la lâcheté avec laquelle il céda Venise à l'empereur : on s'en étonna, parce que les premières règles du bon sens enseignoient que pour conserver la conquête, ou assurer l'indépendance de l'Italie, le seul moyen étoit d'en expulser entièrement la maison d'Autriche.

En recevant les états de Venise comme dédommagement de la Lombardie, l'empereur ne perdoit pas l'espoir de rentrer un jour en Lombardie, et peut être même de relever le trône des César dans leur antique capitale ; mais en même temps le directoire semoit les défiances et les alarmes dans l'esprit de autres souverains sur l'aggrandissement et les vues ultérieures de la maison d'Autriche ; il intimidoit les uns par des hauteurs, il séduisoit les autres par des promesses, et dans l'intérieur il jettoit ses ancres de tous côtés.

Ajouterons-nous à ces raisons victorieuses un doute qui paroissoit alors général, c'est que le directoire, qui avoit besoin de la paix pour consolider son usurpation, ne fut pas plus le maître d'en fixer l'époque, que d'en dicter les conditions.

On sait aujourd'hui que si l'empereur eût voulu en retarder seulement de huit jours la conclusion, il affamoit Buonaparte dans les montagnes de la Stirie, et Dieu sait ce qui en fût advenu !

Mais une fois sorti de ces gorges meurtrières, Buonaparte étonné ou vendu, ne prit point conseil du directoire pour signer

les préliminaires de Léoben... Trois semaines après il attaqua Venise sur les prétextes les plus frivoles, la pilla, la démocratisa et la rendit nue et désolée aux agens de l'empereur....

Qu'il ait gardé pour lui ou partagé avec le directoire le prix de ce prodigieux immeuble, c'est ce que nous n'avons pas encore appris; mais nous savons qu'il étoit depuis deux ans à la tête d'une armée victorieuse; qu'il pouvoit disposer des trésors et des hommes de l'Italie; qu'il avoit sauvé le directoire au 18 fructidor; et nous en concluons que jamais aucun plénipotentiaire ne fut plus absolu, ni plus indépendant de ses commettans, que Buonaparte le fut des siens en concluant le traité de Campo Formio: mais, et par cela même, jamais aucun gouvernement n'apporta, en signant un traité, plus de dispositions que le nôtre, à désavouer son commis, en signant celui-ci.

L'incertitude et la peur préparoient dans les négociations de Rastadt de nouveaux triomphes au directoire.

CHAPITRE

CHAPITRE XXII.

Congrès de Rastadt.

« Quand ils avoient plusieurs ennemis sur les bras, ils accordoient une trêve au plus foible, qui se croyoit heureux de l'obtenir, comptant pour beaucoup d'avoir différé sa ruine. »

Grandeur et décadence des Romains, chap. VI.

Ce fut sous les auspices de la terreur qu'inspiroient encore nos armes, que s'ouvrit le congrès de Rastadt. Ce fut là que les nombreux plénipotentiaires des princes d'Allemagne, vinrent recevoir humblement les insolentes remontrances et les notes laconiques que le directoire français daignoit leur faire passer par les siens....

Les plans qu'on y discutoit étoient arrêtés d'avance à Paris; l'impulsion générale étoit donnée aux trembleurs; les promesses étoient séduisantes pour les ambitieux, les obstacles prévus, les souverains sans union, et la démocratie prête à dissoudre le corps germanique.... Ecoutons ce qu'en dit M. Mallet-Dupan. (*Mercure Britannique*, N°. 6.)

« Qu'à la suite des brigandages de la république française, il soit resté une pensée de paix possible dans aucune tête, un négociateur à Rastadt, un illusion sur l'avenir; il faut chercher l'explication de ce phénomène dans l'effet d'une terreur sans bornes, et des poisons qui circuloient de cour en cour. En exécutant les armes à la main ses scandaleuses usurpations, (prise de Mayence, de Manheim et d'Ehrenbreisten, et l'invasion de la Suisse) le directoire s'en ménageoit de nouvelles par l'anarchie et l'isolement où il se flattoit de précipiter l'Empire.

Fascinoit il la cour de Vienne par une perspective d'aggrandissement? il avertissoit celle de Berlin de ses projets, en les représentant comme destructeurs de la constitution germanique.

« Offroit-il à celle-ci des extensions de territoire en Bavière ? il promettoit sa protection au duc de Deux-Ponts contre ce démembrement de son héritage. »

« Le cabinet impérial appercevoit-il ces fourberies, et opposoit il de la résistance? c'est à la députation de l'Empire qu'il adressoit les séductions. On gagnoit les princes séculiers par l'attrait des sécularisations;

on amusoit le margrave de Baden, le duc de Wirtemberg, le landgrave de Hesse d'Armstad, ou plutôt leurs étranges conseillers par des assurances d'indemnités et de donations aux dépens de leurs voisins. »

La fin de cette ridicule comédie fut telle qu'elle devoit être et qu'elle avoit été prévue par tous les publicistes de l'Europe. Après avoir inutilement fatigué l'attention des spectateurs, les acteurs s'ennuyèrent de leur rôle, et se disposoient à prendre congé réciproquement les uns des autres, au milieu de l'oubli général, quand un de ces évènemens inattendus, quoique fréquent dans les révolutions, rappela sur eux l'attention publique.

Les trois plénipotentiaires français, Bonnier, Roberjeot et Jean Debry reçurent, le 28 avril 1799, ordre du prince Charles de *quitter le territoire de l'armée dans l'espace de 24 heures*. Cet ordre leur fut remis à 7 heures du soir; ils étoient prêts à 9... On leur offrit une escorte; Jean Debry la refusa au nom de ses collègues. Ils sortirent à 10 heures avec leurs secrétaires, leurs domestiques et leurs femmes... Leur marche étoit éclairée par des flambeaux. Ils étoient à

peine à un quart de lieu de la ville, sur les bords de la Murg, lorsqu'ils furent assaillis par une trentaine de brigands qui tuèrent Roberjeot et Bonnier, et donnèrent 50 coups de sabre à Jean Debry, sans lui faire d'autre mal qu'une légère égratignure au poignet.

Cet assassinat fit grand bruit, mais fut diversement interprété. Le directoire ne manqua pas d'en accuser l'Autriche, puis l'Angleterre, puis le prince Charles, puis enfin le régiment d'hussards de Szeckler; il fit crier *vengeance* par ses députés, ses valets et ses échos; il fit éclater sa douleur par la bouche de ses canons; il ne trouva pas une ame qui voulût la partager, tant le cœur des français s'étoit endurci! Jean Debry publia une *histoire lamentable* que tout le monde a lue, et qu'il seroit superflu d'analyser.

L'Autriche, de son côté, en accusa le directoire, et fit publier une relation de l'événement, qui ne ressembloit en rien à celle de Jean Debry. En voici un extrait :

« Jean Debry erra toute la nuit, et arriva le lendemain 29 à 7 heures du matin à Rastadt. Une foule immense courut au-devant de lui, autant par un sentiment d'humanité

que par une curiosité naturelle à la multitude. Il étoit accablé de fatigues ; ses habits étoient ensanglantés, se plaignoit beaucoup et demandoit du repos.

M. le comte Gœrtz le fit conduire chez lui, et appela son chirurgien pour lui donner ses soins. Jean Debry fit difficulté de se laisser visiter par un homme de l'art, et se défendit long temps, en disant qu'il n'avoit besoin que de sommeil, et qu'il se feroit panser à Strasbourg. Mais sur les pressantes instances du comte Gœrtz, il se rendit enfin, quoiqu'avec beaucoup de peine. Quand on en vint à le déshabiller, on le trouva vêtu d'un habit et d'une redingotte dont le drap et la doublure étoient d'une épaisseur extraordinaire ; là-dessous il portoit encore deux grosses vestes et deux gilets ; de sorte que pas un des quarante ou cinquante coups dont sa redingotte étoit percée, n'avoit pénétré jusqu'à son corps ; il avoit pour toutes blessures quelques contusions au dos et aux épaules, et une légère égratignure au poignet, qui paroissoit avoir été faite avec précaution, et plutôt avec un stilet qu'avec un sabre. Du reste, on ne lui trouva point de fièvre. A peine ces détails

eurent-ils transpiré au-dehors, qu'en les rapprochant des circonstances déjà connues, on commença à concevoir d'étranges soupçons.

Jean Debry et Rosentiel étoient précisément ceux qui, la veille, avoient rejetté si hautement l'offre d'une escorte, qui avoient insisté pour que le départ eût lieu pendant la nuit ; et eux seuls de la légation avoient été épargnés. L'empressement de Jean Debry à se nommer aux meurtriers ; la confiance avec laquelle il s'étoit jetté dans leurs bras, le ménagement avec lequel on l'avoit frappé, sans lui faire presqu'aucun mal, tandis qu'on avoit mis en pièces ses collègues ; la précaution qu'il avoit prise d'avance de se plastroner de tant d'habits et de gilets, tout sembloit autoriser des conjectures, à l'appui desquelles venoient encore d'autres souvenirs.

On se rappeloit qu'avant l'arrivée de Jean Debry à Rastadt, on s'y étoit beaucoup loué de Bonnier et de Roberjeot ; que leurs dispositions pacifiques avoient déplu au directoire français, qui en conséquence leur avoit adjoint Jean Debry comme un surveillant ; que depuis ce temps, celui-ci, avec le se-

crétaire Rosentiel, possédoient seuls toute la confiance de leur gouvernement, dictoient impérieusement toutes les démarches aux deux autres plénipotentiaires, et les forçoient de signer toutes ces notes provoquantes qui exprimoient des prétentions si insoutenables, et qui ont enfin nécessité la guerre.

On savoit que depuis quelques mois, surtout, Roberjeot et Bonnier ne dissimuloient plus l'indignation qu'ils ressentoient du rôle qu'on leur faisoit jouer, et qu'ils se plaignoient sans cesse de ce qu'on avoit voulu rendre la paix impossible; on savoit notamment qu'environ quinze jours avant leur départ, ils avoient dit à Rosentiel, dans un moment d'humeur, qu'ils n'attendoient que leur retour en France pour dénoncer au corps législatif la politique extravagante du directoire, son éloignement pour toute conciliation, et ces instructions par lesquelles il leur ordonnoit d'exiger toujours quelque chose de plus qu'on ne leur voudroit accorder, afin de forcer la rupture. Ce dernier propos paroissoit à tout le monde avoir été la cause de la mort de ces deux infortunés, et l'on ne trouvoit pas d'autre moyen d'ex-

pliquer pourquoi les assassins s'étoient attachés à eux seuls, etc.....

Nous laisserons à nos lecteurs le soin de prononcer entre ces deux versions, et nous continuerons l'examen des suites du 18 *fructidor*.

CHAPITRE XXIII.

Projet extravagant d'un nouveau partage de l'Europe, lequel en cachoit un autre plus profond.

« J'ai vu que leurs honneurs, leur gloire, leur richesse
Ne sont que des filets tendus à leur orgueil ;
Que le port n'est pour eux qu'un véritable écueil ;
Et que ces lits pompeux, où s'endort leur mollesse,
Ne couvrent qu'un affreux cercueil. »

J. B. Rousseau.

Vers le mois de frimaire, il parut dans les journaux, connus sous le nom d'*officiels*, un *projet de partage de l'Europe pour servir de base aux négociations de Rastadt.* On le supposoit venir de Hambourg, mais à son but comme à son style, on reconnoissoit aisément la fabrique d'où il sortoit.

Nous allons en donner un extrait, en y joignant quelques réflexions, pour mettre nos lecteurs en état de prononcer en connoissance de cause sur les intentions ultérieures des propagandistes.

« Autant qu'il sera possible, les états de

l'Europe recevront des frontières marquées par la nature. »

(Ces frontières marquées par la nature, exhalent une odeur révolutionnaire, à laquelle il n'est plus possible de se méprendre, quand on a lu le rapport sur la *réunion de la Belgique*, les *observations sur l'Italie*, les discours de Merlin et autres ouvrages de même nature.)

Je me souviens qu'Auguste aussi voulut donner à l'empire romain des bornes fixées par la nature.

« Auguste, dit Tacite, laissa à ses successeurs, comme la portion la plus utile de son héritage, l'avis important de resserrer l'empire dans les bornes que la nature *sembloit* avoir fixées; savoir : à l'occident la mer Atlantique, le Danube au nord, l'Euphrate à l'orient, et au midi les sables brûlans de l'Afrique. »

Que la nature eut ou non fixé des bornes à un empire quelconque, Tacite a au moins la modestie d'hésiter en les rappelant, lui qui tranche ordinairement les questions; et il faut avouer que celles qu'il fait assigner par Auguste à l'empire romain, sont d'une grande magnificence, et telles que dans l'uni-

vers on n'en eût pas trouvé pour deux empires semblables.

Quoique Merlin ne fût pas encore arrivé à cette large manière de dessiner les empires, il est cependant plus d'un trait de ressemblance entre son modèle et lui.... Voici le portrait que l'auteur du *triumvirat* trace du premier.

Octave que tu crois moins dur et moins féroce,
Sous un air plus humain cache un cœur plus atroce.
Il agit en barbare, et parle avec douceur.
Je vois de son esprit la profonde noirceur.
Le sphinx est son emblême, et nous dit qu'il préfère
Ce symbole du fourbe aux aigles de son père.
A tromper l'univers, il mettra tous ses soins,
De vertus incapable, il les feindra du moins.

(Il n'a manqué à Merlin que d'obtenir quelques succès de plus, pour achever peut-être la carrière d'Octave, dont il avoit déjà parcouru la première moitié.)

« Tous les états ecclésiastiques seront sécularisés, et paieront les frais de la guerre. »

(Ce fut là l'arrêt de mort de la cour de Rome, et le piège que l'on tendoit aux princes d'Allemagne.)

« Voici la circonscription qu'il convient de donner aux états de l'Europe : 1°. L'Italie

ne formera qu'une seule république sous le nom de *république romaine.* »

(Il semble, au premier coup-d'œil, que la prudence n'a pas dicté cet article, en ce qu'il présageoit aux républiques cisalpine et ligurienne le sort qui les menaçoit; mais en observant l'extrême dépendance de ces deux états nouvellement formés, de *la grande nation* qui les avoit conquis; en se rappelant avec quelle facilité celle-ci leur donnoit et leur ôtoit des directeurs et des représentans, on verra qu'elle pouvoit se dispenser à leur égard des petites précautions de la politique....

Mais en se dispensant de toute politique envers ses alliées, le directoire trouvoit très-mauvais que les journalistes de Paris en fissent l'observation. L'un d'eux, ayant oublié les fers dont il étoit chargé, s'avisa de raconter simplement l'arrestation de 21 membres du *conseil des anciens* de Milan; dès le lendemain, un commissaire et des soldats vinrent lui signifier l'arrêté suivant:

Paris, 8 germinal.

« Le directoire exécutif, vu le journal intitulé, *Feuille universelle*, du 7 germinal

an 6, dans lequel, après avoir annoncé faussement que le directoire de la république française a fait arrêter 21 membres du conseil des anciens, l'auteur ajoute :

« C'est ici le premier trait par lequel la république française signale son pouvoir sur les républiques qu'elle a créées autour d'elle et à qui elle a assuré des droits qui seront, à ce qu'il paroît, toujours subordonnés au droit de conquête, dont elle s'est réservé l'usage. C'est à la France qu'elles doivent leur liberté; c'est à elle qu'elles répondront de toutes leurs démarches; l'esprit du directoire français les animera toutes.

Elles seront sous son influence, libres par nos armes qui leur ont donné l'existence, heureuses par nos lois qu'elles ont reçues; pourquoi seroient-elles à l'abri des arrêtés de notre gouvernement ? »

« Considérant qu'indépendamment de l'indécente ironie qui caractérise particulièrement cette dernière phrase, il est aisé de sentir que l'article, dont elle fait partie, n'a pu être dicté que *par la haine la plus profonde et en même-temps la plus perfide*

de tout ce qui peut concourir aux succès de la république française. . . . »

« Arrête que le journal ci dessus désigné est prohibé, et que les scellés seront apposés sur ses presses. » . . . .

Je ne fus pas fâché que le directoire eût senti l'ironie de cet article, que peut-être, sans son arrêté, je n'aurois pas remarqué. mais je trouvai qu'il étoit extrémement mal-adroit d'en faire l'aveu public.

En pareil cas, un coupable qui n'est pas un sot, se mord la lèvre et se tait. Mais se plaindre, c'est annoncer sa foiblesse; mais se venger, c'est publier sa honte.

Quant à la haine profonde et perfide qui s'opposoit aux succès de la république dans une petite feuille volante et ignorée; il ne faut point s'en étonner, c'est le protocole de tous les faiseurs du Luxembourg : c'est la formule de tous leurs arrêtés prohibitifs, soit qu'ils combattent bravement contre un journaliste, soit qu'ils déjouent savamment une conspiration. . . . .

Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon,
Calpreuede et Juba parlent du même ton.

BOILEAU.

Revenons au partage de l'Europe.

2°. « Le grand duc de Toscane sera dédommagé par le Palatinat, et le duc de Parme par la Sicile. »

(Dédommagemens qui n'auront lieu, ou qui ne tiendront qu'autant qu'on aura besoin de l'Espagne et de l'Autriche. Déjà l'Autriche commençoit à reprendre plus de dignité et le directoire plus de ménagemens; mais avec cette différence, que celui-ci dévoit cesser tous ses ménagemens, précisément au point ou l'autre auroit repris toute sa dignité.... Quant à l'Espagne, sa conduite est ou le chef d'œuvre de la politique, ou le comble de l'infamie. . . Nous ne prononcerons point. Nous savons seulement que, malgré toute la protection de Madrid, l'Infant duc de Parme craignoit excessivement l'approche des Français : et nous doutons qu'il eût consenti à recevoir de leur main pour dédommagement de ses Etats la dépouille du roi de Naples.)

3°. « La France prend pour frontière les Alpes, les Pyrénées, le Rhin et l'Océan ».

(*Prend* et ne reçoit pas ! c'est le partage du seigneur lion. Mais quelque brillant que soit son lot, ne croyez pas que la république

borne là son ambition. En fait d'ambition et d'avarice, ce qu'on a est presque toujours compté pour rien devant ce qu'on desire. Et le mot de César, en montant sur le trône de l'univers; *n'est-ce que cela?* est vrai dans la bouche de tous les ambitieux, comme dans celle de tous les avares.)

« 4°. La Hollande recevra pour frontière l'Ems à l'orient, le Weser au nord et les monts de Westphalie au sud-est ».

(Pourquoi n'est-il question de lui restituer ni le cap de Bonne Espérance, ni Trinquemale? C'est que le seigneur lion qui se croyoit assez fort pour depecer l'Europe, n'étoit pas assez généreux pour oublier ses intérêts soit en Afrique, soit en Asie.)

« 5°. La maison d'Autriche renoncera à ses possessions en Pologne et en Silésie, et recevra la Bavière et la Bessarabie en retour. »

(Nous n'étions point encore à cette époque brouillés avec le grand seigneur; mais dans les diplomaties républicaines, les alliances ne tiennent pas contre les convenances; et nous avions dans tous les pays des missionnaires de plus d'une espèce, toujours prêts à seconder nos projets de conquête ou de partage, soit en négociant,

soit

soit en intimidant. Tels étoient Volney en Amérique, Napper-Tandy en Irlande, le chevalier Azzara en Italie, Bernadotte à Vienne et Passewan-Oglou en Turquie. Ce dernier avoit acquis, aux yeux de l'Europe, une sorte d'importance, et par sa bravoure personnelle, et par les succès qu'il avoit obtenus contre son souverain. Il n'étoit dans le principe qu'un aventurier albanais, guidé par des officiers polonais et payé par la république française, pour inquiéter la Porte du côté de la Bulgarie, tandis que nous devions l'attaquer soit en Egypte, soit dans la Morée.

Ainsi, lorsque le directoire reprochoit aux Anglais, dans son jargon révolutionnaire, et avec sa bonne-foi accoutumée, de soulever contre nous l'Allemagne et la Russie, nous nous disposions, nous, à porter la guerre dans le cœur des états de notre plus ancien et plus fidelle allié, et nous stipendions contre lui ses propres sujets pour faire réussir notre abominable plan.)

6°. « La Prusse renoncera à ses possessions sur le Rhin, dans la Franconie et dans la Wesphalie, et recevra d'un autre côté le

reste de la Silésie, Nuremberg, Thorn, Hambourg, Dantzick et Lubeck. »

(La Prusse reçoit ici la récompense de sa longue neutralité, mais pourroit bien ne la recevoir qu'ici. Il devoit entrer dans les intérêts, comme dans la politique de Fréderic II, d'humilier la maison d'Autriche; mais c'étoit dans un temps où la France n'inspiroit aucune inquiétude aux puissances du nord et de l'orient de l'Europe. Qui peut répondre aujourd'hui et de ses projets et de sa politique? rien de plus précaire que son alliance, rien de plus perfide que sa modération, rien de plus meurtrier que ses conquêtes. Il importe donc par-dessus tout au repos du cabinet de Berlin d'y conserver dans son intégrité une puissance qui, par sa force et son étendue, puisse y balancer d'un côté l'influence du commerce d'Angleterre, et de l'autre la terreur des armes françaises. Si la Prusse a formé le plan d'abattre la maison d'Autriche par la république française, soit qu'elle réussisse ou non, elle pourroit bien avoir fait un mauvais calcul.)

7°. « La république de Pologne sera rétablie sur le pied du partage de 1772, excepté

qu'au lieu d'un roi, ce sera un directoire qui fera exécuter ses lois. »

(A ce trait, on reconnoît le cachet du faiseur, qui veut établir par tout des directoires, et veut s'entourer d'une ceinture de républiques. Dans ce temps là, on avait saisi à Rochester un agent français, dans les papiers duquel on avoit trouvé le plan de la république anglaise, avec les noms de ses représentans et de ses directeurs..... Paris étoit devenu la manufacture des constitutions républicaines, nous en changions tous les ans, et au lieu de modes et de poupées, nous en faisions partir tous les jours des pacotilles, tantôt pour un pays tantôt pour un autre).

8°. « La Suède et le Danemarck ne formeront qu'une seule et même puissance, à laquelle on réunira toutes les Poméranies, la Courlande et une dignité électorale. »

(Peu importe auquel des deux rois on ôtoit la couronne ; ces menus détails formèrent apparemment la partie secrète du traité.)

9°. « L'ancien Stathouder renoncera à son titre et à ses domaines de Hollande, et on lui composera un état des duchés de

Berg, comté de la Marck, villes et territoire de Dusseldorf et de Paderborn. Il sera revêtu d'une dignité électorale sous le nom de *Nassau Berghen.* »

(Sacrifice fait par la politique à l'amitié du roi de Prusse; mais petit état qui devoit, comme tous les autres, être bientôt sacrifié lui-même aux intérêts de *la grande nation*, laquelle au milieu de tous ces ébranlemens, changemens et bouleversemens, imaginoit prendre une forte et inébranlable consistance.)

10°. « La Suisse renoncera à Mulhausen, à Bâle, à Neufchâtel, à Genève, au pays de Vaud, et recevra les Ligues Grises, la Valteline, le Bergamasc et le Trentin, jusqu'au lac de Garde, et de plus, un directoire et une constitution démocratique. . . . »

(Le directoire et la constitution démocratique n'ont pas manqué.)

11°. « L'Espagne rentrera dans Gibraltar, dans Lisbonne et dans les isles Baléares. »

(Que pouvoit-on faire de moins pour celui de tous les rois, qui, le premier avoit

sacrifié si généreusement sa famille, son honneur et son repos à notre alliance ? ».

Dans ce déménagement général, on voit qu'il ne s'agit de l'Angleterre et de la Russie que pour les dépouiller, ce qui suppose d'une part, ou leur consentement ou leur défaite, et prouve de l'autre, que ce plan ridicule sortoit des ateliers du Luxembourg.

Mais s'il devoit être réalisé, ce n'étoit que *provisoirement*. Il en cachoit un autre et plus vaste et plus conforme aux goûts et aux intérêts du directoire secret de la *république universelle*.

Celui-ci n'a pas été imprimé dans les *journaux officiels*; mais quelques indiscrets ont révélé dans l'intimité, que, suivant ce plan, l'Europe devoit être partagée en cinq grandes républiques fédérées, dont le directoire suprême résideroit à Paris, et dont la distribution s'était faite dans l'ordre suivant : une au nord, deux au levant, une au midi et une au centre..... Ces gens-là taillent les nations comme les individus, et les individus comme des arbres.

Quant aux souverains détrônés, la *grande*

nation se proposoit de leur faire des pensions, qui auroient été aussi exactement payées que celles des prêtres.

Mais avant que d'élever cet édifice colossal, il falloit commencer par démolir et bouleverser toute la vieille Europe ; c'est à quoi les directeurs français travailloient sans relâche. Nous allons voir comment ils s'y prenoient en Suisse et en Italie.

CHAPITRE XXIV.

Révolution faite à Rome par les Français.

« Ceux qui usent toujours d'artifice devroient au moins se servir de leur jugement, pour voir qu'on ne peut cacher long-temps une fourberie aux hommes qui ont intérêt à la découvrir... »

LAROCHEFOUCAULT.

De jeunes artistes français, exaltés par les idées de la révolution, des fanatiques de philosophie et de liberté, des désœuvrés et un plus grand nombre de fripons se rassembloient tous les jours dans le palais du C. Joseph Buonaparte, frère cadet du général, ambassadeur de la république française auprès du saint-père.

Le secrétaire d'Etat, M. le cardinal Doria-Pamphili qui sentoit le danger d'un tel brasier au milieu de tous les élémens combustibles, s'en plaignit souvent au jeune ambassadeur, lequel se contentoit d'inviter, à chaque fois, ses hôtes turbulens à suspendre leurs assemblées.

Mais ceux-ci qui connoissoient parfaite-

ment ses instructions secrètes, se gardèrent bien d'obéir à ses ordres. Ils continuèrent de se réunir tous les jours, et tous les jours d'exhaler leur méchante humeur contre le gouvernement pontifical, qui avoit la foiblesse de ne pas faire pendre ces espions et ces mutins, comme il en avoit le droit.

Le 28 décembre 1797, ils furent enfin sommés de sortir de leur club infernal, par un officier du gouvernement. Ils refusèrent insolemment d'obéir ; et aussitôt ils furent attaqués par la force publique.

En se retirant tout étoit fini. Mais ce n'étoit pas le compte de ceux qui avoient provoqué la querelle. Les clubistes opposèrent la force à la force. Le combat s'engagea et ne fut pas long.

Le C. Duphot, *général à la suite de l'ambassadeur* (1), jeune homme sans défiance et plein d'ardeur, se jetta le sable à la main sur les soldats du pape et tomba victime de son dévouement téméraire : mais

(1) Jusqu'alors ce mot de *général* (*dux*, *impérator*) avoit représenté un chef, un commandant, un homme à la tête... Tout est changé. Depuis que les laquais se sont mis *à la tête des affaires*, il étoit simple de voir des généraux *marcher à la suite*.

ce fut la seule. Les soldats effrayés d'avoir tué un français se retirèrent, et les clubistes charmés d'avoir réussi, rentrèrent chez l'ambassadeur (1).

L'ambassadeur fit enlever le cadavre avec beaucoup d'appareil ; porta des plaintes très-amères au secrétaire d'Etat ; fit semblant d'avoir peur pour sa vie ; refusa toute offre de satisfaction ; ne voulut rien entendre, si ce n'est de la part du chevalier Azzara qui s'entendoit avec lui, et qui dirigeoit une partie de ce plan philosophique ; et dès le lendemain il partit brusquement pour

---

(1) Si l'on doutoit du projet existant depuis long-temps de révolutionner la ville de Rome pour en chasser le saint-père, nous inviterions les incrédules à lire le fait suivant, consigné, plus de six mois auparavant dans toutes les feuilles de l'Europe.... « Le 15 juillet 1797 on a découvert à Rome une conspiration qui tendoit à renverser la puissance temporelle du pape, et à *révolutionner* ses Etats : les principaux chefs ont été arrêtés, et le château Saint-Ange a été mis en état de défense respectable.... »

Pour un coup manqué, les révolutionnaires ne sont pas gens à se décourager. Le 15 juillet fut au 28 décembre pour Rome ce qu'avoit été pour la France le 20 juin au 10 août ; c'est-à-dire, une répétition à grand spectacle, un coup d'essai dont le non succès redressoit la manœuvre et préparoit la réussite d'une seconde attaque.

Florence avec toute sa suite et ses *malles faites la veille.*

De Florence il écrivit à Paris les détails d'un évènement dont on ne lui avoit fourni que le cannevas, et il termina sa dépêche diplomatique par ces mots remarquables :..

« C'est à vous maintenant d'aviser aux moyens de punir ce lâche gouvernement sacerdotal, toujours infidelle au droit des gens, toujours incorrigible dans sa perversité et constant dans sa haine contre la révolution française. »

Ce n'est pas ainsi que s'exprimoit son frère, lors du traité de Tolentino. Mais qui est engagé aujourd'hui ou par les liens du sang ou par ceux des traités ? Qui ne sait que la république française n'est jamais moins disposée à la paix qu'alors qu'elle est forcée d'en signer les conditions..... Ainsi sous ce rapport, le style de son ambassadeur n'a rien d'étonnant, rien que de conforme à ses instructions.

Mais cet ambassadeur avoit été jusqu'alors comblé de biens par ce gouvernement qu'il traitoit si mal. Non seulement il vivoit en bonne intelligence avec ses ministres, mais il écrivoit à Paris que depuis le traité de

Tolentino, il n'avoit pas un seul tort à leur reprocher. Et pour peu qu'on nous ait supposé de mémoire ou de bon sens, on devoit ou mieux ménager les transitions ou s'attendre à notre incrédulité.

On demande comment il s'est fait que Rome, dont la politique étoit jadis le modèle ou l'écueil de celle des autres Etats, est venue échouer devant des écoliers, et soit tombée dans un piége, que tant d'avis et une longue expérience lui avoient appris à éviter. . . . . ?

J'avoue que rien ne paroît mieux fait pour déconcerter toutes les conjectures de la raison.

L'auteur des *Mémoires philosophiques de Pie VI*, le C. Bourgoing explique assez bien les cabales, les intrigues croisées, et les sourdes manœuvres dont cet infortuné pontife fut le jouet sans interruption pendant tout son règne.

Mais il ne dit point, et vu ses principes et son but, il n'a garde de dire que ce fut en répandant à Rome l'argent qu'ils voloient dans les églises que les Français préparèrent et consommèrent la chûte du chef de l'église ; et encore cela n'explique-t-il que

très-imparfaitement l'embarras et l'aveuglement de la cour de Rome dans cette dernière crise.... Cherchons-en donc ailleurs la cause.

« La république française, écrivoit, il y a deux ans Mr. Burke, a tellement subjugué la tête des gouvernans de chaque nation, que la seule ressource qui se présente à eux, c'est de courir au-devant d'une pitié dédaigneuse et superbe, en rivalisant de bassesse et d'humilité. (*Première lettre sur les ouvertures de la paix.*) Voilà, selon nous, l'explication de beaucoup d'énigmes.

C'est donc principalement dans la peur qu'inspiroient nos opinions qu'il faut chercher la cause de nos succès.

Cette peur avoit renversé toutes les têtes et détraqué tous les gouvernemens : c'étoit là le grand ressort de la politique ; encore n'avions-nous pas le mérite de son invention.

Rome succombant aujourd'hui sous le poids d'un colosse imaginaire, avoit jadis employé ce moyen pour enchaîner les Gaulois, l'Egypte et la Syrie.

« Rien ne servit mieux Rome, dit Mr. de Montesquieu, que la terreur qu'elle imprima

à toute la terre; elle mit d'abord les rois dans le silence et les rendit comme stupides ». *(Grandeur et décadence des Romains, chap.* 6.) (1)

Un évènement aussi important dans ses effets donna lieu à une correspondance curieuse dans ses termes : toutes les parties intéressées se hâtèrent d'écrire, soit pour le détailler, soit pour le désavouer.

La première des lettres, dont après celle de J. Buonaparte, les journaux officiels se servirent comme de pièces justificatives, étoit de Mr. le chevalier Azzara, ministre d'Espagne à Rome, élève de la philosophie, fin courtisan, délié politique, qui prenant chaudement les intérêts de la république française dont il avouoit les principes, feignit d'abord de vouloir sortir de Rome avec l'ambassadeur outragé, puis se laissa vaincre par les supplications du cardinal secrétaire, et finit par conserver l'amitié des deux partis, qu'il jouoit également.

---

(1) Ce chapitre VI de Montesqieu fut la règle élémentaire du gouvernement français, après le 18 fructidor, au moins autant que l'histoire de la politique romaine : il faut le lire tout entier pour s'assurer de quelle servilité nos plats tyrans étoient coupables.

La seconde est du cardinal secrétaire au jeune Buonaparte qu'il appelle *son ami*. Elle ne fait honneur, ni à son esprit, ni à son caractère ; il s'excuse bassement et mal d'une injure qu'il n'ose désavouer, et qu'il devoit savoir prévenir.

La troisième est de l'abbé Corona, secrétaire de la légation de Prusse. Elle est si plate, si mal écrite et si évidemment dictée par le même esprit qui avoit soufflé l'orage, qu'elle ne pouvoit être contrefaite. Mais c'étoit une gaucherie de plus de l'avoir produite en témoignage au procès.

La quatrième, de l'évêque d'Autun, ministre des relations extérieures, étoit d'un bout à l'autre l'ouvrage d'un jésuite consomé dans l'art de bien parler sans rien dire, de dire comme les autres sans se compromettre, et de sacrifier toujours sa conscience à son intérêt (1).

Mais la plus curieuse de toutes, celle qui précéda les autres et qui contenoit l'historique de l'évènement, étoit celle du jeune Buonaparte. Elle étoit écrite dun

(1) Cette méthode qui lui a souvent réussi, ne peut lui réussir toujours ; car à force de jouer le même jeu devant la même galerie, Le C. Taleyrand doit finir par être dupe lui-même en apprenant son secret aux autres.

stylé si poétique et avec des tournures si neuves, que sa lecture excita un enthousiasme universel dans les conseils de France et de Lombardie, et produisit sur les cœurs républicains de tous les pays, le même effet que le poignard de Lucrèce sur celui des Romains.

« *Aux armes, vengeance*, s'écrioient d'une voix terrible tous les députés assis tranquillement sur leurs siéges.. *vengeance contre le tyran de Rome, contre le chef infâme de l'exécrable race sacerdotale...* Et ces cris de mort retentirent depuis les bords de la Seine jusqu'à ceux du Tibre, et durent porter l'épouvante jusques dans le fonds du Vatican, si déjà ils n'y avoient porté la mort....

Tout cela étoit fort plat et fort extravagant; et néanmoins tout cela produisoit de l'effet.

A l'occasion de la mort du jeune Duphot, le directoire et Buonaparte ne manquèrent pas de rappeller celle de Hugau de Basseville, tué comme lui dans une émeute populaire.

J'ai connu ce Basseville en 1790 et je puis certifier qu'il n'étoit non plus *fait* pour les honneurs de la célébrité que pour ceux

du patriotisme. Il dînoit à l'office chez le baron de Giliers, dont il copioit les lettres, en même-temps qu'il faisoit les commissions de Brissot, lequel étoit amoureux de sa femme.

Il travailla d'abord au *Mercure Universel* avec un nommé Robert, depuis député à la convention, et au *Journal des 83 départemens* avec je ne sais qui : deux feuilles également niaises, également oubliées ; mais écrites dans un sens diamétralement opposé.

Gorsas lui donna un jour un soufflet au milieu du Palais-Royal pour toute autre cause que celle du *patriotisme*, et il le remboursa paisiblement.

Au demeurant, c'étoit un bon diable d'abbé avant la révolution, un peu bête et fort ennuyeux. Il s'est marié depuis la révolution avec une jolie femme qui l'a fait connoître.

Je ne rappelle ici ces faits minutieux que pour montrer à quelles pauvres ressources le directoire étoit réduit, en citant comme un de ses héros, ce Basseville qui n'étoit qu'un très-subalterne intrigant ; et parce que je suis las de voir distribuer par des fripons, des brevets de grands hommes à des sots.

CHAPITRE

CHAPITRE XXV.

Invasion de Rome.

Et est datum illi bellum facere cum sanctis, et vincere eos. Et datum est ei os loquens magna et blasphemias. Et data est illi potestas in omnem tribum et populum, et linguam et gentem.

Apocal., chap. XIII.

L'EFFET suivit la menace de près, ou plutôt tout étoit arrangé à l'avance ; le courrier de Joseph Buonaparte n'étoit pas arrivé à Paris, que Berthier qui étoit à Milan reçut ordre de marcher sur Rome.

C'étoit une glorieuse expédition, que celle d'aller attaquer un vieillard octogénaire, qui n'opposoit aux canons de ses ennemis que des larmes et des mains suppliantes ! Mais laissons au directoire le soin de raconter lui-même ses exploits. Nous y joindrons selon notre usage quelques réflexions.... Ce récit est adressé aux députés.

Citoyens représentans,

« Le gouvernement théocratique de Rome oubliant le bienfait du traité de Tolentino...»

(Quel étrange bienfait qu'un traité qui commença par dépouiller le pape de ses chefs-d'œuvres de peinture et de sculpture, de ses chevaux, de la moitié de ses Etats et de 7 millions d'écus, pour le livrer ensuite sans aucune défense aux bêtes féroces chargées de le dévorer....! Ce fut par un bienfait semblable que les Romains dépouillèrent Carthage de ses armes, de ses vaisseaux et de tous ses trésors pour l'attaquer ensuite avec moins de danger. C'étoit aussi un bienfaiteur dans le même genre que Cartouche, lorsqu'il laissoit la vie aux infortunés qu'il détroussoit au coin des bois...)

« Ingrat envers la république française *qui avoit daigné l'épargner* après l'assassinat de Basseville ».

(Il falloit commencer par prouver que l'assassinat de Basseville étoit de son fait ; ensuite déclarer comment, quand, et en quoi la république l'avoit épargné. *Daigné l'épargner*, est d'une insolence égale à l'hypocrisie qui s'en fait un mérite.)

« Ce gouvernement, toujours infidelle au droit des gens, a insulté, le 8 nivôse dernier, à la majesté de la grande nation » !

(Cette majesté de la grande nation étoit

répétée *usque ad nauseam* dans tous les messages du directoire, dans tous les discours de ses agens..... : en Hollande, en Suisse, en Italie, tout étoit prosterné devant la *majesté de la grande nation*..... Cette grande nation étoit bien vile alors !)

Lorsque M. Pitt disoit au parlement (rentrée du mois de décembre 1798) que *la Grande-Bretagne étoit désormais placée au sommet de l'échelle des nations*, nous le pensions, nous ; et lui avoit tort de le dire..... Mais lorsqu'il accusoit, dans le même discours, la GRANDE NATION *d'être descendue au dernier degré d'opprobre et de servitude*, il avoit raison ; et le directoire, au lieu de répondre à ces reproches avec la dignité qui convenoit à sa *grandeur*, s'amusoit à caresser sa vanité, et à répéter *que la grande nation vengeroit l'univers des outrages qu'il recevoit de l'Angleterre, et qu'au point où en étoient les Français, leur volonté faisoit la destinée du monde.* (Discours de La Réveillère.)

En comparant cette émulation de vanité dans les deux gouvernemens, il étoit difficile de ne pas prendre la nôtre en pitié ;

tar, sauf le côté de la guerre, qui inspiroit de l'horreur, tout en lui manifestoit la sottise et les bévues..... Nous en rappellerons quelques-unes. Cette longue parenthèse ne sort pas de notre sujet.

Tandis qu'on fermoit à Paris le grand cercle constitutionnel, foyer d'intrigue, de cabales et de sédition, on ouvroit dans les départemens des cercles ambulans, qui colportoient les élémens les plus sulphureux de l'intrigue, de la cabale et de la sédition.

Tandis qu'on peignoit les anarchistes comme des lions tournans autour de leur proie, et toujours prêts à la dévorer, on les combloit de biens et d'honneurs, on leur livroit toutes les places, on leur ouvroit toutes les portes.

Tandis qu'Augereau, rassasié de gloire, d'or et de bonne chère, étoit publiquement nommé le *défenseur du directoire* et le *général de fructidor*, il recevoit soudain l'ordre de quitter Paris, théâtre de sa gloire et de sa crapule, pour aller se morfondre sur les frontières d'Espagne.

Tandis que les orléanistes remuoient ciel et terre, pour regagner le terrein perdu depuis le 18 fructidor, on nous apprenoit, on

nous répétoit tous les jours que l'orléanisme étoit une chimère.

Tandis que les soldats, protégés, caressés, redoutés à Paris, au moins autant que les prétoriens dans l'ancienne Rome et les janissaires à Constantinople, se croyoient, non sans raison, les maîtres de l'Etat, on les sacrifioit sans ménagement sur les bords de l'Adige et du Rhin...

Tandis que les préparatifs de la descente en Angleterre, les travaux d'un armement maritime qui occupoit tous les chantiers, depuis Ostende jusqu'à Brest, les gaspillages de l'intérieur, la cupidité de Reubell, les besoins de Barras et les couches de la citoyenne La Réveillère, annonçoient un besoin pressant d'argent, on effrayoit le commerce par des visites domiciliaires, on tuoit le crédit par une banqueroute, on desséchoit tous les canaux de l'industrie par des lois sanguinaires, on chassoit l'argent de la république par la terreur....

De ce tas de contradictions, combinées avec tous les crimes dans l'intérieur, et tous les succès à l'extérieur, résultoit une obscurité profonde dans l'histoire de ce gou-

vernement extraordinaire, et une plus grande incertitude dans sa politique.

Rien de ce qui se faisoit par lui, ou pour lui, ne pouvoit plus s'expliquer par les règles ordinaires du sens commun; c'est-à-dire, par le rapport des effets aux causes, ou des causes aux effets.

On nous disoit, par exemple, que les royalistes *relevoient par-tout leur tête hideuse*, conspiroient ouvertement, avoient des agens, des payeurs et des sicaires à Paris..... Nous regardions de tous côtés, et nous ne voyions point de royalistes; ils étoient dispersés, fugitifs, éperdus, sans force comme sans adresse.

On nous parloit tous les jours de paix, on nous faisoit espérer ses douceurs; nous nous livrions à ses flatteuses illusions; et, tout à-coup, retentissoit la foudre allumée contre l'Amérique, l'Espagne, la Sardaigne, la Turquie, Naples, l'Angleterre et la Russie.

On renvoyoit de la police Sottin, comme trop fripon; on lui donnoit un plus grand fripon pour successeur, etc.

Dans cette horrible confusion, une seule chose nous étoit clairement démontrée;

c'est que le directoire, qui menoit les conseils, étoit mené lui-même, mais par qui? c'est ce que nous ignorions.

Un bras également puissant et invisible tournoit rapidement la roue qui entraînoit et gouvernans et gouvernés vers un but inconnu, sans que ni les uns, ni les autres, pussent même entrevoir et le moteur et le but de cette prodigieuse agitation (1).

Nous connoissons trois hommes d'opinions et de mœurs bien différentes dont les talens et les travaux réunis pourroient jeter quelques lumières dans ces profondeurs : nous les nommerons à la fin de ces *mémoires*.

Mais quiconque voyoit de près l'ineptie des gouvernans, la vileté de leurs moyens et la misère de leurs sujets, ne pouvoit manquer d'être partagé entre le rire et l'indi-

(1) L'auteur des *Considérations*, en nous disant : *c'est la révolution qui mène les hommes, et quiconque a voulu s'en emparer jusqu'ici pour la mener, est mort ignominieusement*, ne nous dit pas qui mène la révolution. Je crois à la Providence comme lui ; mais je crois de plus que dans ses desseins sur les hommes, la Providence n'emploie que des voies humaines. Avoir recours aux causes surnaturelles pour expliquer des évènemens très-naturels, quoique compliqués, ressemble à l'embarras de nos poëtes, qui font venir un dieu sur la scène pour dénouer leur opéra.

jours charger le vaincu des iniquités du vainqueur.

« Il appelloit des généraux étrangers ».

(N'en avoit-il pas le droit ?)

« Il correspondoit secrètement avec les conspirateurs frappés par le 18 fructidor ».

(Ces conspirateurs composoient alors le gouvernement français.)

« Enfin il a organisé contre lui-même une insurrection dérisoire, dont il vouloit se faire un prétexte de calomnie. »

(Et pourquoi pas un moyen d'accélérer sa chûte ? L'un est aussi probable que l'autre ?)

« Depuis cette époque il a continué ses hostilités ».

(En vous offrant ses trésors à génoux, et vous demandant grace tous les jours.)

« Le Directoire exécutif a du en cette circonstance, employer pour la défense de l'Etat les moyens que la constitution a mis à sa disposition. »

(Ne diroit-on pas que le vieux et respectable Pie VI, métamorphosé en jeune capitan, étoit aux portes de Paris à la tête d'une armée victorieuse.... ? Hélas ! il n'é-

toit qu'à celles de la mort, et il prioit pour ses bourreaux.)

« Il a chargé le général en chef de marcher sur Rome. Un courrier qui vient » d'arriver, lui apprend que depuis le 22 » pluviôse, les troupes de la république » française occupent le Capitole. »

(Avec quelle ridicule emphase ils prononcent ce mot de *Capitole !* à peu de chose près ; ils se croyoient les émules de Brennus, ou au moins les descendans de Camille...)

Ainsi Rome fut prise et occupée par les troupes du général Berthier, qui n'eut dans cette glorieuse expédition, d'autres ennemis à combattre qu'un vieillard mourant, âgé de 81 ans, des prêtres, des femmes et des enfans.

Nous allons voir les suites de son triomphe dans un second message, que le directoire adressa aux conseils treize jours après le premier.

« Citoyens représentans,

» Depuis 1400 ans l'humanité demande » la destruction du pouvoir anti-social ».

(S'il est ici question du pouvoir spirituel des papes, son origine remonte celle du

christianisme. Et alors il falloit dire 1800 ans au lieu de 1400. S'il s'agit de leur pouvoir temporel, il ne date que de la donation de Pepin, l'an 755 : et dans ce cas, pour être exact, il falloit mettre 1043, et non pas 1400 ans. Mais ou ont-ils pris que l'*humanité* demandoit la destruction de ce pouvoir ? quel a été, dans cette occasion, l'organe de l'humanité ? Ne voudroient-ils pas se persuader qu'ils en sont les représentans uniques, ainsi que les apôtres ?)

« Son berceau ne sembla se placer sous » le règne de Tibère, que pour s'approprier » la duplicité, la féroce tyrannie, la fourbe » politique, la soif du sang et l'amour pour » la débauche de ce père des Nérons. »

(Voilà une furieuse déclamation, que, pour apprécier à sa valeur, il suffit de comparer avec ce qu'a dit du même pouvoir le premier apôtre de la révolution.)

« Nos gouvernemens modernes, dit-il, doivent incontestablement au christianisme leur plus solide autorité et leurs révolutions moins fréquentes. Il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires. Cela se prouve par le fait, en les comparant aux gouvernemens anciens. La religion mieux

connue, écartant le fanatisme, a donné plus de douceur aux mœurs européennes. Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres; car partout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus respectée. Les cruautés des Egyptiens, des Athéniens, des empereurs de Rome, des Chinois en font foi. (Si Rousseau eût vécu 20 ans de plus, il eût augmenté cette liste du nom des Français.) Que d'œuvres de miséricordes ont l'ouvrage de l'évangile ? »

Emile, Liv. IV.

De ces deux fragmens, extraits, l'un du *message*, l'autre de *J. J. Rousseau*, un écolier de logique argumenteroit ainsi :

(Ou l'oracle de la révolution s'est grossièrement trompé dans son enthousiasme pour la religion chrétienne, ce qui seroit extrêmement fâcheux pour les révolutionnaires, à qui ses décisions servent de dogmes : ou ses disciples ont pris le parti de fouler aux pieds sa doctrine ; ce qui seroit un horrible scandale pour la philosophie, qui recommande, entr'autres préceptes, le plus grand respect pour le *maître*, etc., etc...)

« Robuste, gigantesque, invulnérable,

» le gouvernement papal ébranle le trône
» des Césars, absout Constantin, couronne
» le bourreau d'Anthioche et de Thessalo-
» nique, fait massacrer les Saxons, dépos-
» sède les monarques, brise les sermens,
» assassine les Albigeois, et couvre l'Eu-
» rope de bûchers. »

(Il y a peut-être autant de mauvaise foi que d'ignorance dans cette diatribe ; mais il est sûr qu'elle renferme autant d'erreurs que de faits. Je me contenterai d'en relever trois principales.

1.° Le gouvernement papal n'a point ébranlé le trône des Césars, ou il faut effacer ce que Mirabeau, Rousseau, Voltaire et tous les ennemis de ce gouvernement ont écrit sur le pacte secret, passé entre le trône et l'autel, pour asservir les peuples. Car enfin la même puissance ne peut ébranler et fortifier à la fois le même édifice, et sous les mêmes rapports.

2°. Aucun pontife n'a pu couronner le bourreau de Thessalonique ; car celui-ci étoit empereur avant que d'être chrétien.

3°. Il étoit chrétien lorsqu'il commanda le massacre de cette ville ; mais loin d'avoir été approuvé par les pontifes, ce fut

un pontife qui le lui fit expier à la porte de l'église. Un évêque de Milan osa lui reprocher la grandeur de son crime, lorsque la lâche fureur de ce prince n'avoit trouvé parmi les guerriers et les avocats de sa cour, que des approbateurs et des ministres : *des avocats* et *des guerriers !* (Vous entendez cela.)

« Les sables de l'Idumée sont encore humides du sang dont les papes les abreuvèrent. La Chine, le Cathai, le Japon, » ont appris à maudire le fanatisme des » pontifes de Rome, et dans l'autre extrémité du monde, le soleil de Cusco leur » demande compte sur la tombe des Incas, » du sang des malheureux indiens. »

(Après l'inconvenance et le ridicule d'un pareil style, dans un écrit émané directement du gouvernement, on observera qu'il est aussi absurde de rendre les papes d'aujourd'hui responsables de la folie des croisades, ou de la cruauté de Fernand Cortès et de Pizarre, que d'accuser la république française de tous les crimes commis à Thèbes, à Lacédémone, à Rome, en Hollande, et par-tout où il y a eu des républiques

Il n'est pas plus juste d'en accuser le gouvernement pontifical en lui-même ; car, depuis plus de deux siècles il s'étoit resserré dans ses bornes ; il avoit abandonné ses vaines prétentions ; il n'avoit guère en Europe d'autre influence que celle des lumières (1).

« Parmi les monarques amateurs des » lettres, a dit Voltaire, les souverains » pontifes se sont toujours signalés depuis » Léon X.

» *Agnosco rerum domines gentemque togatam.* »

Prétendre le condamner parce qu'il a produit Boniface VIII, Grégoire VII et Alexandre VI, c'est vouloir condamner indistinctement tous les gouvernemens ; car il n'en est aucun qui n'ait eu des crimes ou des monstres à se reprocher.

« Si je voulois rapporter tous les crimes » dont se sont rendues coupables les répu- » bliques, je dirois des choses horribles. » (*Montesquieu.*)

« Malgré les désordres nombreux qui

(1) Et que dites-vous de l'IDUMÉE et du CATHAI ? Ce style poétique n'est-il pas admirable dans un écrit officiel ?

» minent

» minent sourdement le gouvernement de
» Rome, dit M. Dupati dans ses *lettres*
» *sur l'Italie*, Rome est encore de toute
» l'Europe l'état politique le plus en sûreté,
» l'état social le plus calme, l'état civil
» le moins malheureux.

» Le peuple est heureux, il obéit gaî-
» ment ; l'autorité du pape, douce et légère
» en elle-même, n'appuie presque pas sur
» lui.

» La Rome ancienne n'étoit qu'artificielle ;
» la Rome de la nature est celle-ci, voilà
» Rome, comme la veulent son ciel et sa
» terre. La voilà comme ils l'ont faite,
» toutes les fois qu'ils ont été libres. »

Lettres 76, 77 et 78.

(Je reviens au message.)

« Au milieu de cette succession constante
» de calamités théocratiques, quel peuple
» en a reçu plus d'outrages que les fran-
» çais ? »

(L'Espagne, l'Angleterre et l'Italie, ou tout autre pays qui auroit besoin de fixer l'attention des sots, ou d'intéresser la pitié des enfans, par des phrases bannales et boursouflées, pourroit avec un égal succès réclamer celle-ci.)

« Dans notre histoire vous ne trouverez

» pas un monstre que vous ne trouviez un » pape. »

(Quels papes mettrez-vous à côté de Brunehaut, de Poltrot, de Ravaillac, et de ce fameux baron des Adrets, qui forçoit les enfans de prendre un bain dans le sang de leurs pères catholiques qu'il venoit d'égorger ?)

« C'est toujours à la voix d'un prêtre étran- » ger que les français se divisèrent, se com- » battirent, s'égorgèrent et se déchirèrent » les uns les autres. »

(Il seroit curieux de nommer les prêtres qui allumèrent les feux de la *Jacquerie* et ceux de la révolution, et de prouver que les guerres civiles et sanglantes qui désolèrent les règnes de Jean le-Bon, de Charles V, de Charles VI et de Charles VII, eurent même la religion pour prétexte, et des prêtres pour instigateurs.)

« C'en est trop, citoyens représentans, » la mesure s'est vue comblée ; c'étoit à la » république française à sécher les larmes » de l'humanité. »

Si dicentis erunt fortunis absona dicta
Romani tollent equites pedesque cachinnum.

HORAT.

Il est certain que rien au monde n'est

plus propre à faire rire que d'entendre un avare vanter le mérite de la prodigalité, et un gourmand celui de la sobriété.

Qu'eussent dit les Siracusains, si Denis-le-Tyran se fût avisé de louer le bonheur et la liberté du peuple d'Athènes ?

La république française occupée à sécher les larmes de l'humanité ! (tandis qu'elle saigne le genre humain aux quatre membres, est digne d'observation.)

« Le pape a quitté Rome le 2 de ce mois (21 février), il a demandé deux officiers français pour lui servir d'escorte. On n'a pas cru devoir le tenir prisonnier, parce qu'il s'est abandonné à notre loyauté » (1).

(*Notre loyauté !* cela doit être mis à côté de *notre humanité !*)

(1) Ceci n'est qu'un plat mensonge; et voici le fait: Les commissaires français craignant que la présence du pape à Rome ne réveillât l'intérêt du peuple en sa faveur, crurent que leur sûreté exigeoit son éloignement; et sans le consulter, sans autre formalité, il lui envoyèrent dire, par le général Cervoni, de se tenir prêt à partir pour la Torcane. On le conduisit auprès de Sienne, dans une maison de campagne qui s'appeloit L'ENFER, ce qui parut une excellente plaisanterie aux citoyens révolutionnaires de Paris, de Gênes et de Milan. Je suis seulement étonné qu'ils ne l'aient pas envoyé tout de suite à Paris pour l'exposer à la dérision de leur canaille athée, théophilantropique et révolutionnaire; mais peut-être n'y ont-ils pas renoncé.

« Rome libre a donc été purgée de la » présence du despote, et sa retraite a » donné lieu à une fête solemnelle. »

(Une fête donné à la *canaglia*, qui s'est enivrée dans les caves du malheureux fugitif; comme une autre canaille s'enivra le 10 août dans les caves des Tuileries. *istessi sempre è porci.*)

« Les prêtres n'ont pas manqué de ca- » lomnier les Français (*nimia precautio* » *dolus*) et de dire qu'accoutumés au pil- » lage et au meurtre, ils alloient tout mettre » à feu et à sang dans la ville de Rome. »

(Ce qui est arrivé alors et quinze jours après leur entrée; mais ce qu'il étoit facile de prévoir, sans être ni prêtre ni sorcier.)

« On avoit dit encore qu'ils n'entroient dans la ville que pour la piller et la vendre ensuite à un maître absolu, comme si les Français étoient des vendeurs d'hommes et non pas des libérateurs de nations! »

(Certes, penser ainsi des Français seroit un crime, et le dire une calomnie. Leur conduite à Venise a prouvé leur désintéressement, et les négociations de Rastadt prouvent leur modération et leur bonne foi.)

« Cinq consuls sont établis, des préfets et

des édiles rappellent les anciennes magistratures romaines. »

(On conçoit qu'il est plus facile d'en rappeler le nom que l'esprit. Mais pourquoi cinq consuls au lieu de deux ? c'est que nous avons cinq directeurs, et qu'il étoit nécessaire que tous les nouveaux gouvernemens de l'Europe fussent jetés dans le moule du nôtre, pour en défendre la foiblesse ou pour en sauver les balourdises.)

« Le général Berthier est monté au Capitole, et a invoqué les mânes de Brutus et de Caton. »

(Hélas ! les mânes de Brutus et de Caton sont restées sourdes à cette invocation ; mais le général n'a point échappé au ridicule de cette mauvaise farce....)

La lecture de ce message fit peu de sensation dans Paris, parce que depuis longtemps on s'attendoit à la catastrophe qu'il annonçoit.

Peut-être n'en fit-elle pas davantage dans le conseil, quoique Jean Debry et le général Jourdan aient déclaré en *avoir éprouvé des sensations délicieuses.*

Mais une moustruosité qui révolta tous les cœurs honnêtes, ce fut la conduite du mar-

quis de Massimi, ambassadeur de S. S. auprès de la république française. Le jour même que ce message instruisoit l'Europe de la chûte du gouvernement dont il étoit l'envoyé, il crut devoir en manifester sa joie par un bal public, qu'il donna à son hôtel, rue Saint-Dominique.

Que dans sa position critique, il n'eût rien dit, ni rien fait pour suspendre la révolution de son pays; cela se conçoit, quand on connoît le caractère timide et ravalé de la plupart de ces nobles de nouvelle création; mais afficher la joie au milieu d'un deuil universel, danser sur les ruines de son pays, célébrer par un bal public la mort de son bienfaiteur, n'est-ce pas sous quelques rapports, justifier la révolution d'avoir écrasé sans retour ces fils ingrats de la fortune et du hasard?

Cependant le pape retiré à Sienne y vivoit sous la protection du grand-duc de Toscane, des aumônes du chapitre de Prague et de l'archevêque de Tolède.

Avant qu'on lui permît de sortir de Rome, le général Berthier lui fit offrir la cocarde nationale et une pension. Il fit la réponse qui suit:

« Je ne connois, monsieur, d'autre uni-

forme que celui dont l'église m'a orné. Vous avez en votre puissance la propriété de mon corps et non celle de mon ame ; je reconnois la main qui chatie les brebis et accable le pasteur pour les fautes de son troupeau ; je l'adore et me résigne. Je n'ai pas besoin de pension ; un sac et une pierre suffisent au vieillard qui veut finir ses jours dans la pénitence. Pillez, monsieur, dévastez, incendiez à votre volonté, détruisez les monumens des arts et de la religion ; la religion existera après vous comme elle existoit avant vous ; elle subsistera jusqu'à la fin des siècles. » *Signé*, Pie VI.

Ceux des cardinaux qui n'avoient pas pris la fuite avant l'arrivée des Français, furent d'abord arrêtés par eux, puis conduits à Civita-Vecchia, puis déportés (1).

Ainsi expira le 21 février 1798 la puissance temporelle des papes, sous les coups des mêmes Français dont les ancêtres en avoient jetté les fondemens 1043 ans auparavant.

(1) Ceux qui ont voulu racheter leur déportation par le sacrifice de leur fortune et de leurs honneurs, ont été les maîtres de choisir le pays où ils vouloien aller pleurer la perte de l'une et des autres ; c'est toute la grace qu'ils ont reçue.

L'histoire n'a eu que trop souvent occasion de blâmer l'abus de cette puissance dans les mains de quelques mauvais pontifes : mais qu'on me cite dans l'univers un seul état qui, dans une espace de 1800 ans, et dans une succession de 284 princes, ait fourni plus d'hommes d'état, plus d'hommes éclairés, plus d'hommes justes, et moins d'oppresseurs de leurs peuples. Pour un Alexandre VI et un Grégoire VII, Rome peut citer avec orgueil Grégoire-le Grand, S. Léon, Sixte-Quint, Benoît XIV, Ganganelli et tant d'autres noms inscrits dans les fastes de l'histoire, aussi avantageusement que dans le calendrier....

On prétend avoir trouvé dans les prisons du château Saint-Ange, où Cagliostro est mort, une prophétie de cet empirique, qui annonçoit que dans la personne de Pie VI finiroient les pontifs et le pontificat de Rome.

Credat judæus.

Le malheureux pape a été, depuis que ceci est écrit, promené de ville en ville, et de prison en prison, jusqu'à celle de Dijon, où il attend l'ordre de venir à Paris, s'il n'est pas prévenu par la mort.

CHAPITRE XXVI.

Invasion de la Suisse.

Igitur primum pecuniæ, dein imperii cupido crevit. Eaque quasi materies omnium malorum fuere, namque avaritia fidem, probitatem, cæteras que artes bonas subvertit. Pro his superbiam, crudelitatem, deos negligere, omnia venalia edocuit ambitio.

SALLUST.

L'EXPÉDITION de Rome étoit à peine terminée que le directoire songeoit à commencer celle de Suisse.

Mais avant que d'y envoyer ses vautours et ses armées, il y faisoit passer depuis long-temps des espions, des propagandistes et des libelles. Par les libelles, il corrompoit l'esprit du peuple; par les propagandistes, il divisoit celui du gouvernement; par les espions, il s'assuroit celui des troupes; trois grands ressorts de sa politique, et les plus puissans véhicules de ses succès.

Il commença par accuser les magistrats de Berne du *crime énorme d'oligarchie* avant de lui déclarer la guerre pour l'en punir.

Ce mot d'*oligarchie* ne fut pas plus entendu en Suisse, que celui *d'aristocratie* n'avoit été compris à Paris, mais n'en étoit que plus propre à sortir son effet dans l'esprit d'une multitude ignorante, inquiète, ébranlée et toujours prête à craindre ou à défier ce qu'elle n'entend pas. D'ailleurs le mot *d'aristocratie* étoit usé comme injure, et devenoit un contre-sens comme grief.

De petits griefs particuliers ne furent pas difficiles à trouver contre un pays devenu depuis cinq ans le passage général des émigrés et un des plus actifs foyers d'intrigue de l'Angleterre. Les démocrates étoient alarmés dans les petits cantons ; les aristocrates devenoient plus sévères et par conséquent plus odieux dans les grands ; les partis se formoient, les mécontens se multiplioient, les intérêts se brouilloient, l'esprit révolutionnaire s'enflammoit de plus en plus, et l'armée française s'avançoit sur la frontière.

Le 25 pluviôse, le C. Mengaud, *commissaire du directoire auprès des cantons*, adressa une note aux patriotes de Lucerne dans laquelle il établissoit comme chose depuis long-temps convenue qu'ils ne pou-

voient être sauvés que par la France ; et il ajoutoit :

« Que la France n'avoit dans son invasion aucun projet d'envahissement, qu'il ne s'agissoit que de renverser un gouvernement odieux et corrompu, pour lui en substituer un plus conforme à celui des républiques française et cisalpine, dont l'existence et la tranquillité seroient toujours compromises, disoit il, aussi long temps que la Suisse sera sous le despotisme d'une poignée de magistrats cupides, sans ame et sans honneur, etc.... « (Voyez le Rédacteur des 9 et 10 ventôse an 7.)

Cette note infâme sous tous les rapports, au lieu de soulever d'indignation tous les cantons à-la fois contre son auteur, y jetta le désordre et la consternation..... Voici le portrait que Mr. Mallet trace de ce Mengaud, si insolent dans ses notes.

« Je vis arriver, dit-il, à Zurich cet égrefin diplomatique, parent de Reubell nommé Mengaud, joignant l'insolence à la bassesse des mœurs d'un recruteur. Il étoit accompagné d'une prostituée allemande, sœur d'un voiturier et qui lui servoit d'interprète. Il passa dans l'ivresse et la débauche le temps

de son séjour à Zurich. Mais la *grande* nation fait consister sa dignité à trier ses ambassadeurs dans l'égoût de sa population et à se faire représenter par des hommes dont le caractère fait le miroir de ses mœurs et de son gouvernemeut. . . »

Cependant le canton de Berne, plus menacé que les autres, armoit foiblement, et voyoit avec inquiétude qu'il ne feroit nullemeut, ou qu'il seroit mal secondé par les autres. . . . Celui de Bâle ouvroit toutes ses portes; celui de Fribourg négocioit sa honte; celui de Lucerne restoit encore indécis..... Tout à-coup on apprend que le général Brune s'est emparée de Lausanne, du pays de Vaud, de Fribourg et de Lucerne sans beaucoup de résistance et s'avançoit à grands pas sur la route de Berne.

Tous les cœurs n'étoient pas encore corrompus, et quelques Suisses en petit nombre, se ressouvinrent de la gloire de leurs ancêtres.

Lorsque le général Brune somma Mr. d'Erlach de rendre Morat; ce brave capitaine répondit: « Mes ancêtres ne se rendirent jamais; fussé-je assez lâche pour y songer, le monument de leur valeur (l'ossuaire

des Bourguignons) que j'ai sous les yeux, m'arrêteroit, et doit m'épargner à l'avenir de semblables messages. »

Le régiment suisse de Vatteville, ci-devant d'Ernst, fut entièrement taillé en pièces.

Quatre-vingts jeunes bernois, dignes émules des héros des Thermopiles, défendirent pendant cinq heures un défilé contre l'armée française qui ne put y pénétrer qu'en marchant sur le corps du dernier de ces généreux helvétiens.

Mr. de Steiguer, avoyer de Berne, vieillard âgé de 79 ans, homme d'Etat, sénateur expérimenté, orateur au-dessus du commun, habile à prévoir le danger, intrépide à le combattre, avoit résolu de ne pas survivre à l'indépendance de son pays. Il alla combattre en héros à l'avant-garde de sa petite armée, que la trahison, beaucoup plus que l'immense supériorité de l'ennemi, eut bientôt dissipée.

Une partie des Bernois étoit gagnée par l'or des républicains. La ville ouvrit ses portes.

Le général d'Erlach qui en commandoit la garnison fut forcé par les siens mêmes

de se retirer dans les gorges du Thuner-Sée et bientôt massacré par eux.

Ses assassins ont depuis manifesté des regrêts, et cru excuser leur lâcheté, en disant qu'ils croyoient Mr. d'Erlach un traître et un homme vendu aux Français... Regrêts tardifs !

Le général divisionnaire Schaumbourg écrivit au commissaire Mengaud :

Du qartier-général à Berne,
15 ventôse.

Les braves que j'ai la satisfaction de commander, sont entrés aujourd'hui ici, à une heure après midi. Même capitulation que pour Soleure. L'affaire a été sanglante. Nous nous sommes battus depuis Fraubrum jusqu'ici. Nous sommes bien fatigués ; nous avons pris 20 pièces de canon et 9 drapeaux sur le champ de bataille. L'ennemi a eu beaucoup de monde de tué.

Signé Schaumbourg.

La prise de Berne entraîna la soumission des 13 cantons.

« Ainsi finit, dit Mr. Mallet, cette république nourricière de grands hommes d'Etat et d'épée, célèbre par sa sagesse, florissante

par ses maximes, illustrée par sa valeur, où le pied d'aucun ennemi n'avoit pénétré depuis plusieurs siècles; souillée par un imprimeur français, qui prit au nom de cinq régicides sous la pourpre, l'investiture de l'héritage et des cendres des Bubenberg, des d'Erlach et des Watteville.... »

Au reste, l'histoire ne doit pas plus dissimuler les fautes que les malheurs des vaincus. On reproche au gouvernement de Berne d'avoir montré plus d'entêtement que d'énergie dans les négociations qui précédèrent sa chûte; de n'avoir rien prévu; d'avoir cru à la bonne foi du gouvernement français; de ne s'être pas assuré une retraite dans les montagnes inaccessibles des cantons d'Ury et d'Underwalden; de n'avoir pas su enfin nationaliser la guerre, en persuadant à tous les autres cantons, ce qui étoit facile, parce que la chose étoit vraie, que les Français n'entroient dans leur pays que pour le piller, le dévaster et l'assujétir à leurs armes, après l'avoir corrompu par leurs opinions....

Caisses publiques, caisses de secours, dépôts, économies domestiques, trésor national, arsénaux, magasins, tout fut impi-

toyablement enlevé à cette nation désarmée par les *vengeurs des droits des nations* (1).

Une foule de voleurs, sous toutes sortes de dénominations, des Rapinats, des Lecarlier, des Och, des commissaires civils, des agens, des fournisseurs, et des vérificateurs arrivèrent de Paris à Berne munis de pleins pouvoirs, s'y établirent comme en pays de conquête, s'en partagèrent l'exploitation, divisèrent les cantons en départemens, composèrent d'un ramas de dupes et de fripons du pays un directoire et un corps législatif qu'il établirent à Arau sous le double joug du commissaire Rapinat et du général Brune....

Depuis la chûte de Reubell, on n'a pas manqué de l'accuser de tous les crimes commis en Suisse; mais on n'a pas songé que

---

(1) Un écrivain qui passe en général pour exact, a fait le relevé des contributions levées par arrêtés dans les pays conquis ou révolutionnés; elles montent à 655,315,000l.

Des vols sous différentes dénominations, mais bien constatés; ils s'élèvent à 305,110,000

Des réquisitions, emprunts forcés et saisies de magasins publics, à 361,000,000

TOTAL, 1,321,425,000

Cette somme a été perçue en trois ans sur l'étranger, par les traitans de la république française.

Reubell

Reubell n'étoit qu'un cinquième dans le directoire, et que s'il n'entroit pas dans le goût des quatre autres de partager avec leurs agens les dépouilles des vaincus, il devoit entrer dans leurs plans d'aigrir et de diviser les peuples pour avoir un prétexte d'en exterminer les chefs, soit par la guerre civile, soit par l'émigration....

. . . Facere omnia fœve
Non impune licet, nisi dum facis.

LUCAN.

Nous terminons ce chapitre par un article qui a paru depuis peu dans les journaux patriotes. De quelque part qu'il vienne, la vérité est bonne et doit être bien reçue.

La dévastation de l'Helvétie est de tous les crimes de l'ancien directoire le plus étranger à la nation, et un des plus désastreux effets du 18 fructidor.

Parmi treize cantons, on en comptoit six sur les plus hautes Alpes, dont les gouvernemens étoient le type de toutes les démocraties sages et bien organisées. Là, depuis des siècles, depuis les premières assemblées des fondateurs de la liberté en Europe, ces six peuplades d'hommes libres délibéroient encore tous les ans sur les affaires

nationales, renouveloient leur pouvoir exécutif, décidoient ou confirmoient les alliances. La jeunesse, appelée à y voter dès l'âge de seize ans, recevoit de ses pères ces armes réputées sacrées, ces piques et ces sabres, monumens de la valeur de leurs ancêtres. Debout et appuyé sur le cimetère de Guillaume Tell, le président de la diète recueilloit les voix, rendoit compte de la gestion des affaires générales. Et quel est le bon français qui ne sera pas touché de l'assentiment unanime de tout un peuple qui, délibérant en masse sur le renouvellement de notre dernier traité d'alliance, s'écria unanimement : *S'il existe un suisse qui ne soit pas l'ami des Français, il ne doit pas être connu.* Sur cette décision, le président signe en public le traité, le greffier le scèle, et l'huissier le porte à l'ambassadeur français à Soleure.

Les sept cantons aristocrates ou mixtes, qu'on a tant calomniés, pour préparer le plaisir de les piller ; ces cantons, situés entre la France et les six cantons démocrates, partageoient les mêmes sentimens. Les familles nobles, privées de leurs régimens ou décimées le 10 août au Carrousel, ne purent

jamais opposer à la république française qu'une minorité équivalente à *un contre vingt*, etc. Cette neutralité sauva peut-être la république dans ses premiers dangers ; elle étoit pour nous équivalente à l'armée de soixante mille hommes que nous sommes forcés d'y tenir, pour défendre soixante lieues de terrein ouvert du côté de Lyon sans forteresse, et pour y défendre aussi la constitution olygarchique et contre-révolutionnaire, qu'il a plu à La Reveillère de dicter à ces braves et libres montagnards qu'on assommoit en masse, quand ils s'écrioient : *Ou nos lois démocratiques ou la la mort.*

Il est nécessaire que toute la France connoisse à fond les causes de la dévastation du pays de nos alliés, et de la déclaration de guerre illégale faite à nos amis par l'ancien directoire. La Reveillère avoit à se venger de ce que dans l'émigration des Girondins, les Suisses et Barthélemy ne leur témoignèrent aucun accueil. Quant à Merlin et Treilhard, les deux chefs du parti anglais dans le directoire, ils ont renouvelé toutes les astuces, toutes les perfidies anglaises que nous déjouâmes en Suisse en 1793 et

1794, pour conserver la neutralité de ce pays là ; quant à Reubell, on entend dire de toutes parts qu'il avoit dans le cœur la mission lucrative des *Forfait*, des *Grugeon* et *Rapinat*. Quel est donc le farouche diplomate qui a pu méditer, composer, expédier et signer les instructions et dépêches diplomatiques qui ordonnèrent une aussi étrange dépopulation d'un peuple ami ?

CHAPITRE XXVII.

Descente en Angleterre.

« Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite, rafiné, autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher ; également actif et infatigable, si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué aucune occasion de seconder la fortune. »

BOSSUET.

MAIS cet homme étoit Cromwel.

Lorsque Cromwel disoit : *Je veux qu'on respecte la république anglaise, autant qu'on respecta la république romaine*, ses flottes couvroient les deux mers ; ses magasins étoient fournis pour trois ans ; le trésor public étoit garni de 24 millions tournois ; toutes les charges de l'état étoient acquittées. Il faisoit trembler la France et l'Espagne, les deux premières puissances de l'Europe.

Et nous qui répétons sa phrase orgueilleuse, quels sont nos moyens d'exécution ? Nous n'avons de vaisseaux que ce qu'il en faut pour alimenter la marine d'Angleterre ;

nos magasins sont vuides ; le trésor public est à sec ; aucune charge n'est acquittée : nous menaçons toutes les puissances et nous ne battons que nos alliés. Nous épouvantons l'univers par nos forfaits ou nous excitons ses risées par nos provocations.

L'invasion de Rome et de la Suisse, avoit été promptement suivie des préparatifs d'une descente en Angleterre. Ces préparatifs se poursuivirent avec une vigueur qui ne se ressentoit nullement de notre épuisement. La France étoit couverte de nombreux bataillons qui se rendoient sur les côtes de Flandre, de Bretagne et de Normandie. Depuis Ostende jusqu'à Brest ce n'étoit qu'un vaste chantier où se fabriquoient des bombardes, des brûlots, des chaloupes, des traineaux et des bateaux plats, qui, au défaut de vaisseaux de ligne, devoient transporter 50 mille républicains jusques dans le cœur de Londres.

Quelque réel, quelque dispendieux que fût cet armement, son objet continuoit d'être un problème à nos yeux ; tandis que les Anglais qui en connoissoient mieux l'extravagance que nous mêmes, ne paroissoient nullement douter de son exécution.

Voici ce qu'on lisoit dans le *Courrier de Londres*, 21 mars 1798.

« Des gens très-habiles ne veulent pas croire à la descente des Français sur nos côtes. D'autres plus raisonnables persistent dans l'opinion qu'elle sera tentée; et voici les raisons sur lesquelles ces derniers se fondent. »

« Elle sera tentée par amour-propre. L'amour-propre fera passer par-dessus les dangers ; et ceux qui la décrètent ne sont pas ceux qui la feront. »

« Cette expédition est hypothéquée sur l'honneur national, a dit Jean Debry : nous serions la fable de l'Europe, si elle n'avoit pas lieu. Ce mot dit tout : il est l'arrêt de mort de 100 mille français. »

« En supposant la réunion des flottes d'Espagne et de Toulon à celle de Brest, voilà l'expédition en train. La flotte française sera battue ; cela est convenu (un tel excès d'orgueil, presqu'inconnu même dans l'histoire des gascons, ne peut être surpassé que par celui du directoire), quel en sera le résultat ? L'Angleterre ne sera pas conquise par 30 ou 40 mille hommes (Guilleaume le conquérant n'en avoit pas davantage). Le point

de débarquement une fois connu, deviendra celui de la croisière de tous les navires anglais. Tout secours sera rigoureusement intercepté. Pour faire arriver mille hommes et dix canons, il faudra que la France envoie cent canons et dix mille hommes : la descente deviendra son cautère. »

« D'ailleurs Buonaparte n'a nulle envie de se noyer ni de faire rire à ses dépens. Enfin, comme il est inévitable qu'une partie de l'armement soit interceptée ; ce qui arrivera ne peut être bon à rien, et les Anglais peuvent préparer des prisons. »

Il s'en faut bien que ces raisons de gazetiers soient sans réplique ; mais elles prouvent au moins deux choses, c'est que les Anglais comptoient sur la descente et ne la craignoient pas....

Pour s'en garantir, ils menaçoient tantôt les côtes de Normandie, tantôt celles de Bretagne.

Comme ils ont plus de matelots que de soldats, et plus d'argent que de matelots, ce n'étoit point des troupes que vomissoient leurs flottes, mais bien des bombes, des boulets et de l'or ; moyens sûrs de nous occuper chez nous, et d'y rallumer les feux

mal éteints de la *chouannerie*....., moyens d'autant plus infaillibles, s'ils avoient été bien dirigés, que le gouvernement français en favorisoit le succès par les persécutions, les incarcérations, les tracasseries de toute espèce, souvent plus insupportables qu'une bonne et franche tyrannie, qu'on exerçoit sans relâche et par ses ordres dans les malheureuses contrées de l'ouest.

On craignoit alors leur soulèvement; d'autres le desiroient. Les mécontens dont la France étoit remplie plus que jamais, alloient jusqu'à dire : « *Que nous importent les Anglais!* leur joug sera-t-il plus dur que celui de Merlin? »

Déplorables effets de l'esprit de parti!

Certes, on ne nous accusera pas d'aimer ce gouvernement-ci; chaque page de nos mémoires est couverte de la preuve de ses crimes, et des expressions de notre haine.

Mais je suis Français, et malgré l'horreur que ce nom inspire aujourd'hui à l'Europe, je n'ai point oublié son ancienne gloire. Les scélérats qui nous ont déshonoré, passeront, et la France survivra. Je tiens à mon pays, et j'aime encore mieux être proscrit par des directeurs indigènes, qui ne sont point mi-

mortels, que d'être éternellement humiliés sous le regard dédaigneux d'un maître étranger qui ne nous aime pas, qui traitera notre pays en pays de conquête, qui le morcelera, qui l'asservira comme le Bengale, et qui n'a pas plus d'envie d'y rétablir la monarchie que d'y conserver la république.

Telles sont les raisons qui m'empêchèrent toujours de me livrer aux folles espérances et aux projets chimériques des malheureux royalistes.

Telles sont encore les motifs qui m'ont toujours dégoûté des partis, des factions et des complots, persuadé, avec Epaminondas, que l'esprit de parti n'est jamais celui de la raison, et par conséquent *se venge* au lieu *punir*, unit les hommes par l'intérêt d'une haine commune, et jamais par l'amour de la patrie (1).

Au malheur de n'avoir jamais été fanatique d'aucune opinion, je joins celui de

(1) Epaminondas, dit Plutarque, refusa d'entrer dans le complot formé par ses amis pour délivrer sa patrie du joug des Lacédémoniens : la raison qu'il en donne fut que prévoyant que les conjurés ne se borneroient point à la mort des tyrans, il ne vouloit point tremper ses mains dans le sang de ses concitoyens.

vouloir toujours raisonner ma conduite ; et cette manière ne convient ni aux factions, ni à leurs chefs.

Je dis le *malheur*, parce que je sens que le fanatisme exempt de craintes, soit par l'exaltation du courage qu'il inspire, soit par la sécurité qu'il fait naître, procure beaucoup de jouissances que ne connoissent pas les gens froids et méthodiques.

Il y a peu de fanatiques aujourd'hui ; en récompense il y a beaucoup de dupes et de fripons.

Je voudrois bien n'être ni l'un, ni l'autre; ce qui n'est guères possible en révolution ; il faut opter.

C'est toujours avec un beau zèle pour nos intérêts, et un brûlant amour tantôt pour la religion, tantôt pour la liberté que les recruteurs de partis et les embaucheurs d'opinions nous abordent, nous autres chétifs soldats, instrumens aveugles ou passifs d'entreprises dont nous ignorons le secret, et dont nous ne recueillons jamais le fruit.... Tant qu'on a besoin de nous, nous sommes les colonnes du temple, les forts d'Israël, les *braves* par excellence. On fait briller à nos yeux l'or et la gloire, puissances ma-

giques qui de tout temps ont agité, séduit et frustré l'univers. Echouent ils? ils nous abandonnent dans le précipice dans lequel ils nous ont lancés; c'est nous qui payons les frais de leurs sottises. Réussissent-ils? ils nous oublient dans la foule; nous devons nous estimer trop heureux de leur avoir servi de marche-pied.

Ainsi va le monde. Tels ils sont tous et dans tous les pays : mais j'aime le mien, et je voudrois bien que les Anglais n'y fissent pas la loi.

C'est encore avec moins de raison que nous voulions la faire chez eux.

Nous étions parvenus à soulever l'Irlande; mais de tout temps l'Irlande a porté impatiemment le joug de la Grande-Bretagne. Il n'étoit pas difficile de rallumer dans le cœur de ses habitans et l'amour de la liberté et la haine pour leurs oppresseurs.... Quelques frégates et quelques vaisseaux de cabotage attirés par l'appas d'un gain immense, avoient réussi à jeter sur ses côtes quelques aventuriers, quelques armes et beaucoup de promesses. Lorsqu'on avoit voulu mettre de l'appareil dans ces secours éventuels, les

flottes et les secours étoient constamment tombés au pouvoir des Anglais.

De la difficulté d'arriver en Irlande, où nous étions appellés et secondés par un nombreux parti, le directoire auroit dû conclure et prévoir celles qui l'attendoient en Angleterre, s'il n'eût pas été complettement aveuglé par la colère ou par la vanité.

Il est vrai qu'on avoit soin d'entretenir son aveuglement par les plus grossières et les plus ridicules déceptions.

Les uns lui faisoient envisager dans le pillage de la banque de Londres des richesses immenses, le dédommagement de toutes ses dépenses, et même l'hypothèque d'un emprunt de 80 millions qu'il demandoit alors à la nation.

Les autres lui proposoient de conduire une armée de cent mille hommes et trois cents pièces de canon dans un ballon, à travers les airs, ou dans un scyphon par-dessous les eaux.

Il étoit fort indifférent que de pareilles extravagances tombassent dans la tête de Mr. Thilorier ou de tout autre échappé des petites maisons; mais ce qui ne l'est pas;

c'est que la nation s'occupa de ces extravagances pendant huit jours.

« Quelle est donc cette nation qui prépare la plus sérieuse expédition au milieu de la gaîté la plus folâtre, se demandoit niaisement le *Conservateur*, journal officiel ? »

« On ne sait pas trop de quelle gaîté le *Conservateur* veut ici parler, répondoit *la Sentinelle*. Et *la Sentinelle* avoit raison.

En effet il y a beaucoup de gens qui extravaguent aujourd'hui, mais il est prouvé qu'on peut extravaguer sans gaîté.

Sans parler des séances du corps législatif, du directoire et de l'institut, dont les extravagances nous coûtent trop cher pour n'être mises que sur le compte de la plaisanterie, il suffit, pour se convaincre du *spleen* qui gagne la nation, de jetter un coup-d'œil sur les spectacles, de lire nos romans, et d'écouter les républicains.

Les républicains ne parlent que d'assassinats, de *compagnons de Jésus*, de chouannerie, de réactions. Ils ne voyent que ruisseaux de sang, incendies, massacres, champ-de-bataille, têtes au bout des piques, potences et échafauds ; toutes images qu'on

ne peut pas dire être excessivement gaies, quoiqu'elles tiennent de la folie.

Les romans ne sont remplis que de visions, de spectres, de cris lugubres, de tombeaux, d'orages et de clairs de lune, sorte de conceptions qui visent grandement à la folie, mais qui n'offrent pas le plus petit mot pour rire.

Les spectacles ne représentent que des jeux d'incestes, de parricides, de diableries, de démagogies et de tyrannie, etc... Rien de tout cela n'est fort gai, quoique tout cela soit fort extravagant.

Chaque peuple a ses habitudes et sa folie. La folie des Français est de passer du marasme au délire, et de retomber du délire dans le marasme.

Dans cette nuit profonde d'erreurs et de sottises, dont nous subissons tous la peine sans l'avoir tous encourue, s'il se glisse une lueur de raison; que voyons nous?

Des fripons qui se moquent de leurs dupes, en prolongeant leur empirisme; et des dupes qui passent la moitié de leur vie à pleurer les sottises de l'autre moitié.

Des sangsues qui aspirent la substance du gouvernement, et le gouvernement qui pompe celle de la nation.

Des émigrés prétendus, fusillés au Champ-de-Mars, tandis qu'on vend publiquement des radiations aux véritables émigrés.

Les veuves et les orphelins des déportés solliciter vainement les secours les plus urgens à la porte des bureaux, tandis que de jolies *marcheuses* pénètrent hardiment dans les cabinets et n'en sortent que les mains pleines de grâces et d'argent,

Des juges recevoir honteusement le prix du sang de l'homme juste, et des administrateurs vendre sans scrupule leur conscience à l'homme fort.

Des laquais occuper insolemment les hôtels de leurs anciens maîtres, et leurs anciens maîtres faire bassement la cour à d'autres laquais.

Des ambassadeurs régicides aller insolemment représenter la république à la cour des rois, et des rois venir humblement déposer leur couronne et leur majesté aux pieds de leurs plus irréconciliables ennemis.

Des députés vendre leurs suffrages pour des places d'ambassadeurs et de généraux; et des généraux négocier la paix, lorsque leur premier, leur plus pressant besoin est de continuer la guerre.

Le

Le directoire enfin dépenser 200 millions à de vains préparatifs d'une descente en Angleterre, lorsqu'il ne paie ni les soldats, ni les rentiers, ni les pensionnaires, ni les prisonniers, faute d'argent.

Tous ces faits malheureusement trop constatés, ne prouvent pas plus de sagesse, que de gaîté dans la nation.

Mercier écrivoit naguères que les Anglais n'étoient ni plus gais, ni plus sages que nous.... Selon lui, « le fait seul de nos préparatifs a jeté la consternation dans l'ame des banquiers et des négocians de Londres, et des semences révolutionnaires dans l'esprit du peuple, *dont lui mercur craint les suites pour M. Pitt !*

Il craint ! c'est bien de la bonté de sa part ! Mais Mr. Pitt, quoique plus intéressé à sa chose, est moins timide, si toute fois l'on peut en juger par le discours ferme, éloquent, radieux de gloire et d'espérances qu'il prononça lors de la rentrée du parlement et presque sous le nez des généraux Buonaparte et Kilmaine nommés chefs de l'*armée d'Angleterre*, c'est-à-dire, de l'armée chargée d'aller détrôner son maître à Bivmingham-House....

Cette *armée d'Angleterre* subsistoit encore, au moins dans ses cadres, long-temps après qu'il n'étoit plus question de *descente sur les côtes*. Et il n'en étoit plus question depuis que Buonaparte avoit tourné ses vues et celles de toute la nation du côté de l'Egypte.

CHAPITRE XXVIII.

Ce qui a précédé l'expédition d'Egypte.

Hé quoi! nous l'aurons vu, par tant d'horribles guerres,
Troubler le calme heureux dont jouissoient nos terres,
Et le fer à la main entrer dans nos Etats
Pour attaquer des rois qui ne l'offensoient pas!
Nous l'aurons vu piller des provinces entières,
Du sang de nos amis faire enfler nos rivières;
Et quand le ciel s'apprête à nous l'abandonner,
J'attendrai qu'un tyran daigne nous pardonner.

RACINE, trag. d'Alexandre.

AVANT de juger cette expédition, reportons-nous par la pensée à l'époque où Buonaparte la conçut, et tâchons de nous rappeller avec fidélité ce qu'il faisoit à Paris, et ce qu'on pensoit de lui...

Plus on attendoit de lui, plus on fut surpris de le trouver timide, inactif, cachotier, allant tous les jours à l'institut et paroissant uniquement occupé de sa femme, de cartes géographiques et des poésies d'Ossian.

Ceux qui suivoient les évènemens avec quelque attention, et vouloient à tout prix trouver une cause extraordinaire à un effet

aussi extraordinaire disoient pour l'excuser ; *il n'aime pas les royalistes, et les jacobins ne l'aiment pas.*

S'il ne paroît nulle part, s'il ne se mêle de rien en apparence, s'il n'a l'air de s'occuper que des poésies d'Ossian, de sa femme et de cartes géographiques, c'est une adroite politique à l'abri de laquelle il échappe à sa gloire et à l'envie. Il prépare peut-être dans le silence de la retraite les armes de notre délivrance. Peut-être est-il enchaîné lui-même par la double crainte des deux partis extrêmes. Peut-être ne tarde-t-il à frapper que pour frapper des coups plus sûrs ? Ne vaut-il pas mieux souffrir encore quelque temps des maux qu'une sage lenteur peut guérir, que de les rendre incurables par un excès de précipitation ? ....

S'il étoit joué, répondois-je à ces fins politiques ! de plus fins que lui ont échoué dans la carrière hazardeuse qu'il parcourt...!

Ce fut alors qu'il fut nommé général en chef de l'expédition d'Angleterre. Ce commandement, dit-on, comprenoit celui de toutes les côtes de l'Europe : cela est fort indifférent.

Les opinions furent partagées et les pari-

ouverts sur la question de savoir s'il accepteroit ou non.

Ceux qui ne croyoient point à l'acceptation, parce qu'ils croyoient beaucoup à son ambition, se fondoient principalement sur l'immense pouvoir, dont il jouissoit dans le pays des Césars; pouvoir tel que depuis ces tant fameux souverains, aucun souverain d'Europe n'en exerça de pareil dans le sien : pouvoir qui flattoit d'autant plus sa vanité, qu'il étoit fondé sur la victoire, de toutes les déceptions humaines la plus brillante, la plus chatouilleuse et la plus propre à développer son talent, sans compromettre son caractère.

Du fonds de son château de Montebello, où il étoit retranché comme Phalaris dans le sien, il dictoit des lois aux maîtres du Luxembourg avec autant de succès et aussi peu de ménagement qu'aux souverains de Rome, de Naples, de Venise, de Gênes et de Milan.

Or, disoient les incrédules, quittera-t-il un poste aussi avantageux sous tous les rapports, pour venir user sa gloire et son crédit dans le frottement des factions, ou la noyer dans les flots de la Manche ?

Viendra-t-il se confondre dans l'anti-chambre de Barras, après en avoir été le puissant protecteur ?

Consentira-t-il à rentrer dans la classe des citoyens obscurs, après avoir joué le rôle de roi des rois, et reçu pendant deux ans les hommages de presque tous ceux de l'Europe.

Par toutes ces raisons et quelques autres que nous omettons, Buonaparte n'acceptera point le commandement de l'expédition d'Angleterre.

Et pourquoi ne l'accepteroit-il point ; répondoient les autres, s'il y a des combats à livrer et de la gloire à gagner ? La gloire est son idole, et les combats sont ses délassemens.

Qu'il ait dicté des lois aux maîtres de la France, comme à ceux de l'Italie, ce n'est point une raison de les craindre, si son caractère est égal à sa réputation. De près comme de loin, Buonaparte a désormais sa place marquée au-dessus du pair. Il restera toujours lui-même, plein d'ambition, d'inquiétudes et de talent, insatiable de gloire, d'honneurs et de travaux.

Il a conquis la France et l'Italie, il peut

conquérir l'Angleterre et les Indes, et n'être pas au bout de sa carrière.

Alexandre trouvoit l'univers trop petit pour son ambition. Le véritable ambitieux rit de ce qu'il a fait, ne s'inquiète que de ce qui reste à faire; et ne se repose que dans le tombeau.

Là, repose qui ne reposa jamais.

Fut l'épitaphe d'un conquérant, et sera la sienne.

Buonaparte reviendra donc à Paris, non pour s'user dans le frottement des partis, mais pour les mettre tous à ses pieds; non pour grossir la foule des courtisans de Barras, mais pour les éclipser; non pour mendier une place précaire, mais pour choisir celle qui lui conviendra.

De quelle nature sera cette place dans la hyérarchie des pouvoirs, c'est ce qu'on ne sait point encore, et ce qu'il est difficile de prévoir; mais ce qu'on peut conjecturer sans témérité, et ce qui est très probable, c'est qu'accoutumé à réfléchir malgré sa jeunesse, et à jouer à jeu sûr malgré son bonheur; il n'exposera pas légèrement sa gloire sur les flots de la Manche, ni sa tête au choc des partis.

On ne sait pas davantage, continuoient les mêmes raisonneurs, quel changement dans la situation des choses, et même dans la nature du gouvernement son arrivée peut amener. On compte sur lui pour un changement ; voilà ce qu'il y a de certain.

Voilà la raison pour laquelle tous les partis l'attendent avec impatience et ont les yeux ouverts sur lui, les uns pour s'en aider, les autres pour le perdre.

Il n'aime, dit-on, ni les royalistes, ni les jacobins ; mais il n'aime pas davantage les contre-poids. S'il s'empare du gouvernement, ce sera pour le tenir d'une main ferme ; et il ne se servira ni des royalistes pour battre les jacobins, ni de ceux ci pour égorger les autres.

Enfin, il ne marchera sur les traces de personne ; et s'il adopte de préférence le *système républicain*, c'est qu'étant infiniment plus large que les autres dans sa circonférence, il se prêtera mieux à ses *abscisses* et à ses *ordonnées* . . . . . ; etc. . . .

Telles étoient alors les conjectures de Paris ; conjectures dont l'évènement a prouvé l'insuffisance plutôt que la fausseté....

La preuve qu'elles n'étoient pas fausses,

c'est ce qu'on lisoit dans le *Rédacteur*, journal officiel, du 9 pluviôse.

« Buonaparte et Reubell courent les plus grands risques. On les accuse hautement d'attenter à la liberté de la France, de s'emparer du gouvernement et de vouloir faire périr les membres du directoire et des conseils qui s'opposeroient à leur projet. Les pièces de conviction sont prêtes et arrangées dans une correspondance semblable à celles du porte-feuille d'Entraigues (1). Les coups doivent être portés dans le courant de pluviôse (an 6), et même dans la première quinzaine. »

Si cet article fait à Paris et qu'on disoit venir de Strasbourg, ne pouvoit rien contre ceux qu'il avoit l'air d'inculper, il laissoit croire néanmoins qu'il existoit, n'importe

(1) Cet aveu de leur part est d'une bêtise qui le rend curieux... Ainsi les pièces de conviction de la conspiration du 18 FRUCTIDOR ne sont pas plus vraies que celles de la conspiration dont Reubell et Buonaparte sont accusés. Or, l'intention du RÉDACTEUR n'étoit certes pas de faire croire à la réalité de celle-ci; donc, etc. Et cependant des prétendus conspirateurs du 18, les uns continuoient d'errer sans asyles; les autres périssoient lentement dans les cases de Synamari! Hommes inéptes et cruels! vous avez vous-mêmes prononcé votre jugement!

ou, un projet de resserrer l'action du gouvernement, c'est-à-dire, de la réduire, autant que faire se pourroit à l'unité monarchique, et la sotte contenance des conseils fortifioit cette présomption.

Le jour même que cette note parut dans le *Rédacteur*, on vit Garnier (de Saintes) monter à la tribune, tenant ledit journal à la main.... Chacun crut et il étoit naturel de croire qu'il alloit combattre, ou appuyer la dénonciation qu'il renfermoit, et chacun prêta l'oreille la plus attentive à son discours.

Mais au grand étonnement de tous, il ne parla, ni de Renbell, ni de Buonaparte, ni de la note qui les accusoit; il se contenta de dénoncer son collègue Desjardins, pour avoir répandu dans son département de Saône-et-Loire, la nouvelle 1°. d'une faction puissante dans la république, ayant conçu et voulant exécuter le projet de réduire la représentation nationale à cent membres, sous le nom de *sénat français*, et sous la présidence d'un chef inamovible;

2°. D'un Schisme ouvert dans le directoire, et tel qu'aucun des directeurs ne pouvoit plus, ni vivre, ni travailler avec

l'autre, et osoit à peine coucher dans son appartement.

« Ces bruits, continua Garnier, sont recueillis dans une lettre adressée au président du directoire. »

« Ces bruits, reprit brusquement Bailleuil, sont le résultat d'un système affreux adopté par nos ennemis ; je le connois, moi, ce système, et je le dénonce aux conseils, à la face du ciel et de la terre ; c'est celui des royalistes frappés par le 18 *fructidor*. . . . »

Mais résultats d'un système ou de la vérité, ils étoient assez importans pour être approfondis ; ils méritoient toute l'attention du conseil.

Par quelle fatalité donc, ou par quel enchantement, ses orateurs ordinairement si verbeux, resterent-ils après l'observation de Bailleuil, plus taciturnes et plus déconcertés que les orateurs d'Athènes, après la bataille de Cheronée ?

Par quelle fatalité Bentabolle, le seul qui retrouva la parole, et osa demander quelques lumières dans cette profonde obscurité, ne trouva-t il que la mort qui le frappa huit jours après ?

Quel art ou quelle force avoient répandu ces bruits, imposteurs ou vrais, dans toute la France, pour les faire revenir ensuite à Paris, sans doute pour y produire quelqu'effet? c'est ce qu'on ignore.

On ne sait pas davantage ce qui put déterminer le directoire et le corps législatif à les accréditer, en les publiant le même jour et à la même heure, l'un dans son journal et l'autre à la tribune.....

Mais il est constant qu'il y avoit un projet de bouleverser toute la machine..... Quelques familiers du Luxembourg en avoient le secret, les autres n'y voyoient que des chandelles.

Ils n'étoient point obligés de croire sur parole, que de toute manière, l'intrigue et le dénouement de ce drame obscur et compliqué fût toujours et ne fût jamais que l'ouvrage des royalistes.

Les royalistes avoient beau être les boucs émissaires de la république, on ne pouvoit pourtant pas croire, à moins que d'avoir abjuré tout sens commun, que Merlin et les royalistes eussent fait d'accord le 18 fructidor; que Merlin, Buonaparte et Barras s'entendissent avec les royalistes, pour

les égorger les uns après les autres ; que Carnot et la Reveillière, Pichegru et Jourdan, Boissy-d'Anglas et Sottin, ne se battissent que pour rire ; ne se détestassent que pour se rendre service, ne courussent en sens contraire, que pour arriver au même but..... Telle étoit néanmoins la conséquence de la belle découverte de Bailleul..... !

Et ce fut son absurdité trop évidente qui frappa les conseils et les plongea dans le morne silence du désespoir.....

On voyoit Buonaparte et son armée victorieuse d'un côté, on ne voyoit rien de l'autre.

C'étoit donc sur Buonaparte que se portoient tous les regards, toutes les craintes et toutes les espérances.

Mais ou Buonaparte ne se sentit pas assez fort pour supporter un tel fardeau, ou il fut effrayé des dangers d'une telle entreprise.

Cependant, il s'usoit dans l'inaction ; il disoit lui-même qu'aucune réputation ne pouvoit tenir plus de six mois à Paris.

. . . . Sic longius ævum
Destruit ingentes animos et vita superstes
Imperio. . .

LUCANUS.

Il ne pouvoit ignorer qu'une partie de ses plans secrets n'eût été éventée ; il devoit craindre les suites de ces révélations ; il avoit sous les yeux l'exemple terrible de Hoche. . . . Il prit son parti sur-le-champ, il le prit sans hésiter, et le poursuivit avec chaleur.

Aussitôt les trésors, les arsenaux et les ports de la république furent à sa disposition. . . . Il ne rêva plus que la conquête de l'Egypte.

CHAPITRE XXIX.

Expédition d'Egypte.

Quoi ! Rome et l'Italie en cendres
Me feront honorer Sylla !
J'admire dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila !
J'appellerai vertu guerrière
Une vaillance meurtrière,
Qui dans mon sang trempe ses mains !
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche
Né pour le malheur des humains !

J. B. Rousseau.

Le rendez-vous général des troupes et des vaisseaux fut assigné à Toulon. Nous ne rappelerons point ici les diverses conjectures que firent naître le mystère et les dépenses de cet armement.

Mais nous devons rappeler, à la honte de la nation, quelle fut son enthousiasme lorsqu'elle apprit qu'il avoit l'Egypte pour objet.

Grands et petits, hommes et femmes, ignorans et savans, tous y prirent part et en célébrèrent le succès d'avance avec un

tel engouement, que, qui ne le partageoit pas étoit réputé mauvais citoyen.

Ce n'étoit point, au reste, un projet nouveau : Depuis long-temps nous avions les yeux tournés vers cette contrée. L'esprit romanesque de quelques-uns de nos consuls du levant, et notamment du sieur Magallon, avoit admirablement servi la crédulité, l'avarice et l'ambition de plusieurs ministres, en leur faisant accroire que l'Egypte étoit le paradis de l'Orient, la clef des trésors de l'Inde, et la conquête la plus facile à faire et à conserver.

Il y avoit peu de Français même dans l'ancien régime qui ne regardât ce rêve comme une vérité, et c'étoit à la lecture des *lettres de Savary sur l'Egypte* qu'ils devoient une erreur aussi grossière.

Cependant, quoique les romanciers voyageurs ne cessassent de nous peindre ce pays comme un pays de cocagne, sa conquête ne promettoit pas les ressources immédiates qui nous manquoient, et son projet fût peut être resté dans le porte feuille du citoyen Talleyrand, sans deux circonstances qui firent de sa prompte adoption une mesure de nécessité.

« Chacun

« Chacun sait que le directoire s'étoit engagé depuis long temps à gratifier l'armée d'un milliard, pris sur les biens nationaux ; mais les biens nationaux étoient mangés et l'engagement oublié, comme beaucoup d'autres, lorsque la nécessité de rattacher les troupes à ses intérêts, et de les mettre ainsi en état de conserver la révolution du 18 *fructidor*, vint faire au triumvirat une loi de le renouveller et de raviver par lui les froides dispositions de l'armée. »

« Aucune ne contribua plus au succès de cette fatale journée que l'armée d'Italie, qui, à la honte éternelle de Buonaparte, eut la faculté d'imposer silence aux consuls, et d'usurper tout le pouvoir de l'état. »

« Un tel service ne pouvoit être oublié ; la prétention de ces soldats à une portion du milliard, devint doublement valable, et comme la guerre d'Italie étoit supposée tirer à sa fin, ils revenoient en France par milliers, pour y faire valoir leurs droits.

Là commencèrent les embarras du directoire ; il n'avoit pas d'argent à donner ; mais un tel aveu eût été trop imprudent, et l'expédition d'Egypte fut mise en avant,

comme un expédient admirable pour appaiser les clameurs du moment, et pourvoir au sort de 40 mille vétérans, façonnés au pillage, impatiens de tout frein, trop éclairés sur leurs services, pour être écartés sans bruit, et trop pressans dans leurs demandes pour être amusés par des mensonges. » (d'Yverdun)

L'autre circonstance est la situation précaire de Buonaparte après l'évaporation de son projet, ou l'impossibilité reconnue de son exécution.

Le pillage des chantiers et des arsenaux Venitiens, lui fournit à propos une prodigieuse quantité de munitions navales, et quelques vaisseaux de ligne. On repara en grande hâte les vieux vaisseaux qui étoient gissans dans le port de Toulon, et on rassembla de tous côtés des bâtimens de transport. Durant ces préparatifs on eut l'art d'enflammer l'ardeur et la cupidité des troupes par des annonces ambigues d'une expédition, dont les avantages immédiats devoient faire oublier les conquêtes vantées d'Albuquerke dans l'Inde, et de Fernand Cortez en Amerique.

Pour assurer le succès de la colonie on

ramassa de tous les coins de la France des poëtes, des chimistes, des botanistes, des artistes et quantité de gens qui se donnent à eux mêmes le titre de savans; et cette troupe fut obligée de prendre la route de Toulon.

Quand tout fut bien et dûment embarqué, Buonaparte assembla l'armée d'Italie, montant à 22 mille hommes, et après leur avoir promis gravement sur son honneur la valeur de six acres et demi de bonne terre; il les prit à bord et se mit tranquillement en route pour les enterrer tous en Egypte.

Chemin faisant, il recueillit à Gênes et sur toute la côte, 20 mille hommes nouveaux robustes mendians qui auroient pu inquiéter encore le directoire si on les avoit laissés en Europe.

Il s'arrêta un moment devant l'île de Malthe, que lui livrèrent lâchement les chevaliers Français indignes de ce nom. Il arriva devant Alexandrie le 12 Messidor, cette ville étoit sans défense et sans défiance; elle fut prise le 14.

Avant que l'armée fût arrivée à sa destination, les vieux plans des consuls du levant étoient dans toutes les bouches, et on applaudissoit hautement à la sagesse d'attacher les

beys à la fortune du conquérant, de renverser la domination de la Porte, et d'assurer pour jamais la possession du pays à la grande Nation.

Buonaparte arrive, et tout le plan est renversé. Ce sont les beys maintenant qu'il faut combattre, c'est l'amitié de la Porte qu'il faut conserver : et les politiques de Paris applaudissent également à la sagesse de ce second plan.

Enfin quand il se trouve, en dernière analyse, que ni les beys, ni les naturels du pays, ni la Porte ottomane ne sont bien disposés en notre faveur; c'est à la Porte, aux naturels du pays et aux beys qu'il faut déclarer la guerre; et ce troisième plan fut applaudi comme les deux autres... *ô nation faite pour l'esclavage !*

Avant de faire sa descente, Buonaparte adressa à toute son armée la proclamation suivante :

A bord de l'Orient, 4 messidor.

« Soldats, vous allez entreprendre une conquête, dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde sont incalculables. Vous porterez à l'Angleterre le coup le plus

sûr et le plus sensible, en attendant que vous puissiez lui donner le coup de la mort.

» Nous ferons quelques marches fatigantes. Nous livrerons plusieurs combats, nous réussirons dans toutes nos entreprises. Les destins sont pour nous. Les beys-Mammelucks, qui favorisent exclusivement le commerce anglais, qui ont couvert d'avanies nos négocians, et qui tyrannisent les malheureux habitans du Nil, quelques jours après notre arrivée n'existeront plus.

» Les peuples avec lesquels nous allons vivre sont Mahométans ; leur premier article de foi est celui-ci : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.* Ne les contredisez pas : agissez avec eux comme nous avons agi avec les juifs et avec les italiens. Ayez des égards pour leurs muphtis et leurs imans, comme vous en avez eu pour les rabbins et les évêques : ayez pour les cérémonies que prescrit l'alcoran, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvens, pour les synagogues, pour la religion de Moyse et de Jésus-Christ.

» Les légions romaines protégeoient toutes les religions ; vous trouverez ici des usages

différens de ceux de l'Europe ; il faut vous y accoutumer.

» Les peuples chez lesquels nous allons entrer, traitent les femmes différemment que nous ; mais dans tous les pays, celui qui viole est un monstre.

» Le pillage n'enrichit qu'un petit nombre d'hommes : il nous déshonore, il détruit nos ressources, il nous rend ennemis des peuples qu'il est de notre intérêt d'avoir pour amis.

» La première ville que nous allons rencontrer a été bâtie par Alexandre. Nous trouverons à chaque pas de grands souvenirs dignes d'exciter l'émulation des Français. »

Signé BUONAPARTE.

Dès qu'il fut descendu, il adressa aux habitans du pays, dont aucun ne sait lire, cette autre proclamation :

« Au nom de dieu, bon et miséricordieux, il n'y a pas d'autre dieu que dieu, nul ne partage avec lui son empire.

» Voici le moment marqué pour la punition des beys ; depuis long-tems il est attendu avec impatience. Les beys, descendant des montagnes de la Georgie, ont désolé ce beau pays ; ils insultent depuis long-temps et trai-

tent avec mépris la nation Française. Buonaparte, général de cette nation, arrive pour seconder les principes de la liberté, et le tout puissant, le dominateur des deux mondes a résolu la destruction des beys.

» Habitans de l'Egypte ! si les beys vous disent que les Français sont venus pour détruire votre religion, ne les croyez point ? c'est une insigne fausseté. Répondez à ces imposteurs qu'ils ne sont venus que pour retirer les droits des malheureux des mains de leurs tyrans, que les Français adorent l'Etre Suprême, honorent le Prophète et son divin Koran (1).

» Tous les hommes sont égaux aux yeux de la divinité. L'esprit, les talens et les vertus mettent seulement la différence entr'eux. Comme donc les beys ne possèdent aucune

(1) Tandis que cet avanturier gascon s'agenouilloit devant Mahomet, comme il s'étoit agenouillé devant le Pape en Italie et devant l'Institut à Paris, les stupides Parisiens prenant son hypocrite flexibilité pour du génie, s'écrioient dans leur ébahissement : *Voyez comme il connoit, comme il sait captiver le cœur humain ! cet homme est fait pour gouverner les nations !....* Il est né pour les égorger.

de ces qualités, ils ne peuvent être dignes de gouverner le pays.

» Ils sont cependant seuls possesseurs d'une grande étendue de terre, de belles esclaves, d'excellens chevaux, de palais magnifiques! ont-ils donc reçu un privilège exclusif de la part du tout puissant? S'il en est ainsi qu'ils le produisent; mais l'être supréme, qui est juste et bon envers tous les hommes, veut qu'à l'avenir aucun des habitans de l'Egypte, autrefois si populeuse, ne puisse être empêché de parvenir aux premiers emplois et aux plus grands honneurs.

» Le gouvernement déposé entre des mains intelligentes et distinguées par leurs talens, produira le bonheur et la sécurité. La tyrannie et l'avarice des beys ont désolé la belle et riche Egypte. »

« Les Français sont amis des Musulmans, naguères ils ont marché sur Rome et renversé le trone du Pape qui aigrissoit les chrétiens, contre les Mahométans; bientôt après ils ont dérigé leur course contre l'île de Malthe, et en ont chassé les incrédules qui se croyoient appellés de dieu pour vous faire la guerre ».

« De tout tems les Français furent les fidèles et sincères amis des Empereurs Ottomans,

et les ennemis de leurs ennemis. Puisse donc l'empire du Sultan être éternel ; mais puissent les beys de l'Egypte, nos adversaires communs, dont l'insatiable avarice excita sans cesse la désobeissance et l'insubordination, être reduits en poudre et anéantis! »

« Nous présenterons une main amicale aux habitans de l'Egypte qui s'uniront à nous, ainsi qu'à ceux qui resteront dans leurs habitations, et garderont une stricte neutralité. Quant ils auront vu de leurs propres yeux notre manière d'agir, ils s'empresseront de se soumettre à nous ; mais la terrible peine de mort est reservée à ceux qui s'armèront contre nous en faveur des Beys. Il n'y aura plus alors d'espoir de salut, et il ne restera d'eux aucun vestige. »

« Art. Ier Toutes les places éloignées de trois lieues de la route de l'armée Française, enverront un de leurs principaux habitans pour déclarer qu'elles se soumettent, et qu'elles arboreront le drapeau Français, qui est bleu, blanc et rouge. »

« Art. II. Tout village qui s'opposera à l'armée Française, sera entièrement livré aux flammes. »

« Art. III. Tout village qui se soumettra

aux Français arborera le drapeau Français, et celui de la Sublime Porte leur alliée, dont la durée soit éternelle. »

« Art. IV. Les Cheiks et principaux habitans de chaque ville et village, apposeront le scellé sur les maisons et les effets des Beys, et auront le plus grand soin que rien ne soit égaré. »

« Art. V. Les Cheiks, Cadis et Imans, continueront à remplir leurs fonctions respectives; ils feront leurs prieres et s'acquitteront des exercices du culte religieux, dans les Mosquées et les maisons de prières. »

« Puisse le dieu suprême rendre éternelle la gloire du Sultan des Mahométans, verser les trésors de sa fureur sur les Mammeluks; et rendre glorieuse la destinée de la nation Egyptienne.... ! »

Pendant que Buonaparte s'avançoit vers le Caire, à travers des sables brûlans, et entre deux hayes de Mammelueks et d'Arabes, la flotte commandée par l'amiral Brueys étoit restée par ses ordres et sans aucune raison apparente dans la baye d'Abukir. Elle fut attaquée dans la soirée du 14 Thermidor par celle des Anglais, commandée par l'amiral Nelson.

Le combat fut plus long, plus terrible et plus décisif qu'aucun combat naval, depuis la bataille de la Hogue. L'amiral, les chefs de division Casabianca, Thevenard, du Petit-Thouars, et six autres officiers généraux furent tués. L'*Orient* vaisseau amiral, l'*Heureux*, le *Guerrier* et l'*Artemise* sautèrent; le *Timoleon* échoua sur la côte; le *Franklin*, le *Spartiate*, le *Tonnant*, le *Peuple Souverain*, le *conquérant*, et presque toutes les frégates furent prises.

Enfin on ne se fait pas d'idée de l'acharnement des combattans, du courage et de la perte des Français.... Là, furent ensevelis les restes déplorables de leur marine. Là, furent décidées sans retour la gloire et la supériorité des Anglais....

Après ce combat, Buonaparte se trouvoit dans la position d'Agathocle devant Carthage : il falloit vaincre ou périr.

Tant qu'il n'eut devant lui que des Arabes et des Mammeluks, la discipline de son armée n'eut pas de peine à vaincre l'ardeur irréfléchie des autres ; il avança rapidement.

Mais lorsqu'après avoir pris le Caire, il pénétra par l'isthme de Suès dans la Syrie, dans le dessein également extravagant, ou

d'aller attaquer les Anglais dans l'Inde à travers la Perse, ou de venir détrôner le Grand Seigneur à Constantinople, sans avoir un seul vaisseau pour passer le détroit, lors, dis-je, qu'il se présenta devant St.-Jean d'Acre, défendu par Sydney Smith, il sentit son génie fléchir devant un génie plus fort que le sien, et il vit sa gloire échouer devant une bicoque.

Si le directoire avoit conçu l'idée de se défaire de Buonaparte et de sa récalcitrante armée, en les envoyant en Egypte, la chose avoit complettement réussi, et le plan étoit bien combiné.

Si, au contraire, l'idée de conquérir l'Egypte et d'y fonder une colonie permanente est due à Buonaparte, c'est une haute folie dont l'épreuve n'étoit pas assez payée de sa tête.

Jamais colonie durable n'a été fondée par l'écume des nations. Les Flibustiers n'ont laissé que des cendres, le néant et l'horreur publique après eux.

Il paroit par quelques lettres interceptées que Buonaparte comptoit revenir passer l'hiver en France, qu'officiers, soldats et savans étoient également mécontens de leur sort,

qu'ils soupiroient tous après leur patrie, etc., etc., mais ce qui confirmeroit la pensée que leur perte étoit jurée au Luxembourg, c'est qu'on ne songea pas un instant, ni à leur envoyer des secours, ni à les tirer de leur exil.

Les Jacobins en ont fait depuis un chef d'accusation contre les ex-directeurs.

Mais ceux-ci ont répondu qu'il n'avoit pas été plus en leur pouvoir de porter des secours à Buonaparte à travers la flotte Anglaise qui n'avoit cessé de bloquer Alexandrie, que d'empêcher Buonaparte lui même d'exécuter sa descente en Egypte.

Il n'est peut-être pas encore tems de discuter contradictoirement cette question.

Si l'expédition eût réussi, tous les partis en eussent voulu partager l'honneur avec son chef.

Elle a manqué, tous les partis se la renvoyent à la tête, et finiront par la laisser sur le compte des vaincus. *Væ victis.*

Le directoire avoit abandonné Buonaparte à sa fortune, et il poursuivoit la sienne en Italie, en s'emparant de Naples et de Turin. Ce fut par ces derniers exploits qu'il termina le cours de ses brigandages militaires.

CHAPITRE XXX.

Invasion de Naples et de Turin.

« Il n'y a point d'état qui menace si fort tous les autres d'une conquête, que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile. »

MONTESQUIEU.

IL est à propos de jetter un coup d'œil général sur l'Europe, et de considérer dans quelle étrange situation la terreur de nos opinions, unie à celle de nos armes, avoit plongé tous les peuples et tous les souverains de cette contrée à l'époque où les deux rois de Naples et de Saraigned furent chassés de leurs capitales. (C'étoit à la fin de l'année 1798.)

La république Cisalpine avoit reçu l'ordre de renverser deux de ses directeurs, et d'incarcerer 30 de ses députés. L'ordre fut exécuté sans replique (1).

La république Batave, lancée par nous

(1) Cet ordre donné par le citoyen Lareveillère, fut exécuté par le citoyen Trouvé.

sur la pente rapide de la démocratie, se précipitoit dans les profondeurs de l'anarchie, lorsqu'un mot, un seul regard du directoire arrêta son mouvement et défit l'ouvrage du 22 Janvier précédent, plus facilement qu'un potier ne brise le vase fragile, dont il est mécontent.

La république Helvétique, divisée d'abord en cinq petites républiques, puis réunie en une seule, *une et indivisible*, reçoit des mains de notre directoire, un directoire, un corps législatif, une constitution; se fâche, se calme, donne et refuse des hommes et de l'argent, fait et refait son directoire et ses conseils, jusqu'à ce que la grande nation, satisfaite de tant de bassesse, lui crie; *c'est assez.*

Nous ignorons ce qu'elle a crié au gouvernement d'Espagne; mais on n'a pas vu sans surprise que celui-ci accueillit si parfaitement tous les révolutionnaires sortis des grandes fabriques de Paris et de Milan, tout exprès pour en établir une à ses côtés; chassât sans pitié les prêtres et les émigrés, dont il n'avoit jamais eu à se plaindre, donnât pour successeur à M. de Saavedra, le Jacobin M. d'Urquijo, écoutât sans s'émouvoir

les propos les plus séditieux, et les projets les plus extravagans ; ouvrit, ou du moins promit d'ouvrir un passage à travers ses états, à une armée révolutionnaire, certainement plus dangereuse pour elle que pour le portugal, qu'elle devoit aller conquérir et plus que tout cela qu'un roi Bourbon s'alliât avec les meurtriers du chef de sa famille pour aller détrôner ses parens, le roi de Naples, le duc de Parme et le grand duc de Toscane ; et que le roi très-catholique s'unît avec les huns et les vandales de France pour aller piller Rome, assassiner le St.-Père et détruire le siége de la religion catholique !...

La Toscane achetoit à grands frais la permission de prolonger son existence de quelques mois.

Gênes passoit tour à-tour par nos soins et sous nos auspices des fureurs de la démagogie, à toutes les bassesses de l'esclavage.

Genève n'existoit plus. Cette fraction de république instituée par Calvin, et qui fleurissoit depuis 250 ans sous la protection de la Suisse, étoit venue se fondre dans la lave de la république française.

L'Irlande plus que jamais travaillée par l'inquiétude naturelle de ses habitans et par l'or

l'or et les intrigues du directoire, se débattoit comme une enragée entre les serres vigoureuses de M. Pitt.

M. Pitt, que tout le monde s'accorde aujourd'hui à regarder comme la première tête de l'Europe, venoit de sauver son pays en suspendant momentanément l'exercice de sa liberté (1).

Il déployoit alors autant de force que nous montrions de fureur. Seul, il soutenoit le poids de l'Europe prête à s'écrouler et celui de la révolution prête à l'engloutir.

Il méditoit, ce qu'il a exécuté depuis, la fameux traité de la quadruple alliance entre la Porte, la Russie, l'Autriche et l'Angleterre.

La Porte notre plus ancienne alliée, et de toutes les cours de l'Europe la plus fidèle aux traités, avoit quelque peine à rompre celui qu'elle avoit consenti avec François Ier; mais enfin réduite à se défendre et contre Buonaparte qui envahissoit une de ses plus belles provinces, et contre nos opinions qui menaçoient son existence politique, elle étoit sur le point de nous faire sa déclaration de guerre, et d'unir ses flottes à celles de la

(1) Suspension de la loi d'*habeas corpus*.

Russie pour venir reprendre Ancône, Malthe et Corfou...

Paul Ier. faisoit sortir 200 mille hommes de ses états, et avoit juré de raffermir sur leurs bases les trônes chancelans de l'Europe; mais sa mère avoit si souvent fait la même promesse sans la tenir, qu'on n'y croyoit pas en Europe, et qu'on n'en craignoit pas du tout l'effet en France. Il sembloit que l'intérêt seul de l'Autriche s'opposât efficacement et dût mettre un obstacle insurmontable à ce que la Russie s'interposât dans cette querelle.

L'empereur ne se croyoit pas plus lié que la république par le traité de Campo-Formio. La paix, qui en avoit été la suite, n'étoit qu'une suspension d'armes, pendant laquelle chacune des parties guerroyantes se reposoit, se recrutoit et se préparoit à tenter encore la fortune des combats; état de choses que ne dissimuloit même pas aux yeux de l'ignorante multitude ce misérable conventicule de Rastadt; ou tandis que les membres du corps germanique étoient à chaque instant prêts à signer leur opprobre, les hauts députés ne prenoient seulement pas la peine de déguiser leur opinion sur la comédie qu'ils jouoient, et sur le dénouement qu'ils prévoyoient...

Un seul cabinet paroissoit impénétrable à tous les yeux : c'étoit celui de Berlin. Ferme dans sa neutralité, respectable par ses armées, riche de l'amour des peuples, il se montroit inaccessible à la crainte de la démocratie et à la séduction des princes coalisés. La république française se flattoit de l'avoir enchaîné à son char. Les rois croyoient que toutes les notions et tous les intérêts politiques se réunissoient pour l'en détacher. Il étoit possible qu'il trompât les deux partis ou qu'il fût trompé lui-même ; la cour de Berlin étoit une vaste arène, dans laquelle le citoyen Syeyes pour la France, et sir Thomas Greenville pour l'Angleterre, jouoient les deux principaux rôles, s'épioient réciproquement, se combattoient tantôt franchement et à découvert, tantôt par la ruse et en vrais diplomates ; mais toujours en rivaux qui se craignoient et se détestoient également.

Immobile témoin de cette lutte, dont il sembloit devoir être le prix, le roi ne refusoit rien, ne promettoit rien, tenoit l'Europe en suspens, et déconcertoit toutes les données de la politique.

Ce fut à cette époque que le roi de Naples entraîné par les promesses de l'Autriche, et

mal instruit de la nature et de la diversité des intérêts du Continent, s'ébranla tout seul, et marcha à la tête de 40 mille hommes pour délivrer Rome des mains et du pillage des Français...

C'étoit un piége que la France lui tendoit.

La France savoit que l'Autriche n'étoit pas prête. Elle convoitoit les richesses de Naples. Elle avoit besoin d'un prétexte pour y entrer. Ce fut le roi lui même qui voulut bien en faire les frais..

Mais pour profiter de son étourderie avec le plus d'avantage et le moins de danger possible, il falloit commencer par s'emparer de Turin, en chasser le roi, et déclarer le Piémont ou république, ou partie intégrante de la république française.

La chose n'étoit pas facile, parce que le roi depuis son avènement n'avoit cessé d'être aux genoux du directoire, et de lui offrir et sa personne et ses biens, loin de lui disputer une seule de ses prétentions les plus extravagantes.

Cependant, on avoit besoin de lui chercher une bonne querelle et de lui trouver des torts. Comment s'y prendra-t-on?

N'ayez de souci; une conspiration est

prête. La manufacture des conspirations intérieures et extérieures est au Luxembourg; c'est là qu'il sera prouvé que le roi de Sardaigne, en s'alliant avec la France, avoit l'intention secrète d'en égorger tous les habitans, et par conséquent n'étoit qu'un traître, un hypocrite, un conspirateur contre la sûreté et l'indivisibilité de la république française... Et bientôt parut la correspondance suivante...

N°. I. *Le prince Pignatelli au chevalier Priocca, ministre de sa majesté le roi de Sardaigne.*

Naples, le 2 octobre 1798.

« La providence est fatiguée de favoriser le crime, et la cause des rois ne sera plus flétrie par les rigueurs de la bizarre fortune.

La bataille d'Aboukir doit être le signal du réveil énergique de l'Europe, et la nation anglaise jouit d'une gloire à laquelle auroient pu aspirer certaines puissances si l'intérêt particulier n'avoit pas prévalu sur l'intérêt général du Continent. Nous pouvons dire que sir Georges Nelson a dissipé ce charme qui sembloit avoir subjugué tous les peuples;

il semble que, même en vous écrivant, j'entends ce murmure léger qui circule sur tous les points de l'Europe pour apprendre à chacun qu'avec de la prudence et du courage il peut contribuer à la ruine de ce gouvernement régicide, le fléau des rois et l'opprobre des nations... »

« Vous pouvez assurer sa majesté Sarde que les nouvelles les plus heureuses viennent de nous arriver de Berlin Je ne vous apprendrai pas cependant que cette cour accède à la coalition. L'influence française y règne toujours, et l'incertitude du cabinet de Berlin paroît se communiquer à celui de Vienne. Mais de grands événemens décideront ces deux puissances; et ces événemens décisifs s'élaborent dans le vaste génie du prince Repnin. Je n'ai pas besoin de vous apprendre que derrière Repnin nous devons appercevoir le puissant empire des Russies, la Porte Ottomane et toutes les forces de la Grande-Bretagne... »

«... Je crois remplir les intentions du roi mon maître en vous assurant, M. le comte, que la délivrance de l'Italie dépend en ce moment de sa majesté Sarde. L'Italie peut encore une fois devenir le tombeau des Fran-

çais ; si les Piémontais courageux au milieu des fers pesans dont le peuple régicide les accable, conspirent dans le silence de la servitude la mort de leurs tyrans... »

» Les troupes françaises sont éparses dans le Piémont sous la foi des traités. Il faut exalter le patriotisme piémontais jusqu'au sentiment du plus effrayant enthousiasme ; et que chaque habitant aspire ainsi à l'honneur d'étendre à ses pieds un des ennemis de son pays. Ces massacres partiels seront plus décisifs pour le Piémont qu'une bataille rangée, et *jamais la juste postérité* ne retirera du nom d'assassinats ces actes énergiques de tout un peuple qui marche sur les cadavres de ses oppresseurs à la conquête de la liberté... etc... » (1)

Je suis, M. le comte, etc.

N°. II. *Du même au même.*

Naples, 4 octobre 1798.

« M. le baron d'Awerveck arrive en ce moment, et l'entretien que je viens d'avoir

(1) Jamais *la juste postérité* ne croira que *l'assassinat journal* de 36 mille Français, soit tombé dans une autre tête que dans celle d'un propagandiste de cette nation.

avec lui me fait insister auprès de vous sur l'importance des observations que j'ai pris la liberté de vous soumettre. »

» Le baron doit écrire au gouverneur de Turin, qui vous communiquera sa lettre. Vous y verrez, M. le comte, que la fortune est sur le point de cesser de nous être rebelle. Le génie du prince Repnin, secondant les vastes conceptions du cabinet de Saint-James, se dispose à *convertir en lugubres cyprès les lauriers dont les républicains ont couvert l'Italie* (1). Nos braves Napolitains, commandés par le général Mack, sonneront les premiers le tocsin de mort contre l'ennemi commun, et du sommet du capitole nous annoncerons à l'Europe que l'heure du réveil est sonnée ; alors, infortunés Piémontais, agitez les chaînes que vous êtes forcés de porter pour en frapper vos oppresseurs. »

» La Ligurie et la Cisalpine, qui paroissent en ce moment des remparts politiques érigés

---

(1) Ces *lauriers chargés en lugubres cyprès* ressemblent tellement à *l'Idumée et au cathai arrosés du sang versé par le fanatisme*, etc..., qu'on peut croire, sans jugement téméraire, que de si belles figures sont sorties de la même source.

pour la défense de la France et l'asservissement de l'Italie, vont devenir un volcan qui dévorera leurs protecteurs. Les fureurs démagogiques sont déjà lancées dans le sein de ces républiques éphémères. Les esprits y sont exaspérés, la force militaire est devenue le soutien de la turbulence factieuse; son état politique y prend chaque jour une forme nouvelle, et le général français vient de son autorité privée d'y détruire l'ouvrage de son gouvernement... »

» Vous devez savoir, M. le comte, combien une telle confusion nous est avantageuse, et combien il nous importe de saisir cet heureux à propos, en offrant des vengeurs à tous ces mécontens que tant d'actes arbitraires ont dû multiplier. »

Je suis, avec la plus haute considération, etc...

N°. III. *Le baron d'Awerveck à M. le gouverneur de Turin.*

6 Octobre 1798.

« Je suis arrivé depuis deux jours de Berlin; M. le prince Pignatelly a dû mander dernièrement au comte Priocca l'heureux ré-

sultat des négociations. Malgré l'opiniâtre neutralité de la Prusse et les tâtonnemens timides du cabinet de Vienne, le prince Repnin saura soutenir, par des alliés puissans, tous les princes qui voudront délivrer l'Europe de l'influence française ; et le gouvernement unissant ses efforts à ceux de la Russie, aura la gloire de pacifier le continent, puisque certaines puissances s'isolant par des traités particuliers, paroissent voir avec une apathique insouciance, l'asservissement du reste de l'Europe. On reprochera peut être un jour à l'Angleterre son alliance avec l'ancien ennemi des princes chrétiens ; et l'intervention qu'elle donne à la Russie dans les affaires du continent ; mais les circonstances extraordinaires qui l'environnent, nécessitent un développement hardi dans son système politique.

» La France est un colosse qui pèse sur un côté de la balance : il faut donc créer un contre-poids encore plus puissant qui l'entraîne. Il faut avouer, monsieur, qu'aucune puissance ne joua jamais un plus beau rôle que celui dont vient de s'emparer en ce moment la Grande Bretagne. Sa gloire nécessairement doit rejaillir sur tous les états qui

voudront, non partager ses périls, mais s'associer à ses triomphes : le Piémont, sur-tout, doit s'intéresser à sa cause, puisqu'elle lui garantit de lui faire reprendre sa place parmi les puissances continentales, si, alliant la prudente circonspection au courage le plus déterminé, il oppose aux légions françaises qui l'inondent, ces attaques partielles auxquelles le peuple, même le plus docile, se trouve excité par le sentiment de l'orgueil national, lorsqu'on a su l'exalter jusqu'au fanatisme.

» Sir Sidney, l'ambassadeur de la cour de Londres à Berlin, vient de concerter avec le prince Repnin, le coup le plus hardi que la diplomatie moderne pouvoit concevoir dans les circonstances actuelles, pour faire violence en quelque sorte à l'indécision de l'Autriche. On fera commencer les hostilités par la cour de Naples : le traité d'alliance offensive et défensive, conclu entre ces deux puissances, autorisera sa majesté sicilienne à requérir le contingent autrichien ; alors toute l'Europe s'ébranle sur les bords du Niéper, comme sur ceux du Rhin, pour se précipiter en masse sur le peuple usurpateur : et c'est alors que la Tamise se mêle, avec

un juste orgueil, aux flots de l'Océan, pour porter à toutes les rives européennes le laurier triomphal entrelacé du pacifique olivier.

» Peut être qu'au moment où vous recevrez ma lettre, les hostilités seront commencées, et l'étendard napolitain, conduit à la victoire par le célèbre Mack, flottera sur le sommet du Capitole.

» Nous voulons la guerre avec d'autant plus de sécurité, que l'ennemi s'obstine à vouloir la paix; il la mendie même comme la plus insigne faveur. Le directoire, oubliant son ancienne fierté, semble briser son front d'airain sur les degrés de tous les trônes de l'Europe, pour nous faire illusion sur son impuissance réelle, afin que nous ne voyons dans elle qu'une excessive modération; mais ce gouvernement ne nous trompera pas sur l'essence qui le constitue; nous savons que l'effervescence révolutionnaire qui semble avoir fait jusqu'ici le principe de sa force, est épuisée par ces longs efforts qu'il dirige, depuis si long-tems, contre le repos de l'Europe. Il ne regarde plus la Cisalpine comme un rempart de première ligne, qu'il peut opposer à des aggressions étrangères; mais ce pays de nouvelle conquête l'inquiète par l'ef-

fervescence factieuse dont nous alimentons la guerre, et par laquelle nous neutralisons cette espèce de régularité politique qu'il essaie en vain d'organiser.

» Déjà les feux de la guerre civile embrâsent les provinces brabançonnes; les grisons tiendront en respect l'Helvétie ; la Cisalpine se répand en forfanteries républicaines, mais c'est par sa turbulence démagogique que nous la combattrons. Le prince Repnin m'a dit que toutes les instructions qu'il envoyoit aux personnages les plus influens de la Lombardie, et qui veulent arracher leur pays au joug de la France, tendoient à tuer le républicanisme par ses propres folies, afin d'opposer à l'influence du directoire les principes mêmes de liberté dont il se constitue l'apôtre universel. Aussi vous n'avez pas dû voir avec étonnement les changemens que nous avons provoqués de la fougue hautaine du général français qui commande à Milan; certains dissentimens entre l'ambassadeur Trouvé et lui, ne nous avoient pas échappé.

» L'agent diplomatique vouloit modifier les institutions politiques de la nouvelle république, d'après cet esprit de conciliation dont le directoire français semble s'être fait

un système pour consolider son autorité au milieu même de la tourmente des factions. Le général, par le sentiment d'une rivalité jalouse, s'est environné de tous les élémens révolutionnaires, qui se trouvent froissés dans la nouvelle organisation. Les cercles jacobites étoient fermés; son palais est alors devenu le point de ralliement des démagogues les plus exaltés; enfin, il a fait intervenir son autorité militaire pour protéger les principes violés, rétablir dans leur intégrité les droits de la souveraineté nationale. Il a donc tout bouleversé pour inoculer, dans toutes les parties de la république cisalpine, la perfection démagogique. Les premières magistratures ont été renouvellées, et l'ouvrage de l'ambassadeur, non-seulement a été annullé, mais encore déclaré, par des placards, attentatoire aux droits politiques de ce souverain en tutelle, etc., etc. »

Telles furent les pièces justificatives de cette absurde et ridicule conspiration; le ridicule et l'absurdité en étoient si grossiers, que chacun les comparant aux pièces trouvées dans le porte-feuille de M. d'Entraigues, disoit, mais tout bas: c'est le même moule, c'est la même facture... Le directoire devroit

bien varier un peu davantage et son style et ses impostures ; sinon pour nos plaisirs, au moins pour son honneur...

Muni de ces pièces, qu'il appelloit *victorieuses*, le directoire transmit aux conseils le message suivant :

« L'Europe retentit depuis long-tems de la déloyauté de la cour de Naples ; elle s'étonne de la longanimité du directoire, qui n'avoit rien tant à cœur que le maintien de la paix. Supérieur au juste ressentiment qu'il auroit dû avoir pour la manière dont ce gouvernement s'étoit conduit pendant la coalition, le directoire avoit accueilli les premières propositions de paix qu'il avoit faites.

» Le traité de paix qui lui fut accordé étoit aussi favorable que si les avantages de la guerre avoient été balancés. Tant de magnanimité auroit dû éteindre ses sentimens haineux et commander à ses passions ; mais son aveuglement l'entraîna dans un parti contraire : il ne profita de la paix que pour préparer et nous faire sourdement la guerre.

Il seroit surabondant de rappeller tous les traits odieux qui caractérisèrent la perfidie de ce gouvernement pendant la guerre : nous

ne remonterons qu'en vendémiaire an 5, époque de la paix.

» Le roi des Deux-Siciles, après avoir cherché à s'aggrandir aux dépens du territoire de Rome, ne trouva d'abord d'autre moyen de s'en venger qu'en s'opposant à l'établissement de la république romaine. Nous pouvions venger ce qu'il provoquoit contre Rome, et nous opposer à l'invasion du Bénévent.

Mais le directoire lui envoya un agent chargé des instructions les plus amicales. Toutes ses démarches loyales n'ont pu triompher de sa haine. Après la prise de Malthe, ce gouvernement osa élever des droits à une prétendue souveraineté sur cette isle. Le directoire consentit encore à y répondre.

L'article VII du traité de paix portoit qu'il garderoit la plus exacte neutralité ; qu'il ne pourroit recevoir à la-fois plus de quatre bâtimens de guerre, ni fournir des munitions et des approvisionnemens aux parties belligérantes. Le sens de cet article n'est pas douteux.

Cependant quarante jours après la conclusion du traité, il reçut dans le port de Naples cinq frégates anglaises.

La

« La flotte de l'amiral Nelson entre dans les ports de Syracuse et d'Augusta, où elle s'approvisionne de tout ce qui lui est nécessaire pour faire voile au fond de la Méditerranée. Le cabinet de Naples s'est justifié de cette infraction manifeste en alléguant qu'il avoit dû céder à des forces supérieures. Bientôt après, cinq vaisseaux portugais et trois frégates anglaises entrèrent aussi sans résistance dans la rade de Naples.

« C'est dans les magasins du roi que Nelson, de retour, a trouvé les agrès, les munitions et les choses nécessaires au ravitaillement de ses vaisseaux.

« Enfin, le roi de Naples a mis le comble à toutes ses perfidies ; il a attaqué inopinément nos troupes avec les menaces les plus ridicules : cette cour, trop long-tems ménagée, nous fait la guerre sans avoir osé la déclarer. Elle recevra le châtiment qui lui est dû.

« La complicité du roi Sarde avec celui Naples se trouve dans leur identité de conduite.

« Depuis la conclusion de la paix et presque sous les yeux de notre ambassadeur, nos soldats ont été assassinés, sans qu'on ait pu obtenir qu'on prévînt ou qu'on punît ces

crimes ; on frémiroit du nombre de nos soldats égorgés ; un volontaire de la soixante-huitième demi-brigade fut enterré vivant. Des voleurs enrégimentés, sous le nom de Barbets, pouvoient impunément voler, pourvu qu'ils assassinassent les Français. Il fallut pour arrêter ce désordre, entrer en une négociation qui traîna fort en longueur, tandis qu'on faisoit fusiller nos soldats pour la moindre chose.

« Un monstre approchoit de la couronne ; le duc d'Aost, comme un autre vieux de la Montagne, étoit à la tête de ces brigands.

« Envain auroit-on voulu se persuader que ces attentats n'étoient pas l'ouvrage du gouvernement. Nos forteresses non approvisionnées, les émigrés encouragés dans leur audace, les Barbets protégés, les poignards distribués contre nous, l'interrogation d'un chef de Barbets constatant qu'il avoit reçu de la cour des paquets de poison pour les jetter dans les eaux servant au camp Français.

« (Mouvement d'indignation) ; voilà ce qu'a fait le gouvernement Sarde. Il y a donc eu connivence : mais sa complicité acquiert une nouvelle force, lorsqu'on considère le grand nombre de troupes réunies à Turin ; l'ordre

donné à tous les officiers, la marche des soldats Piémontais vers Loano et Oneglio, au moment où nous étions attaqués par le roi de Naples; la distribution de quinze cents poignards, nos troupes assiégées dans la citadelle de Turin, les hauteurs garnies de canon, l'invasion prochaine du territoire Ligurien.

« Quelque soit le sort de la guerre, le directoire déclare que nulle vue ambitieuse ne le fait agir. Il déclare aux autres gouvernemens avec lesquels il est en paix, que les traités qui l'unissent à eux n'auront jamais été plus scrupuleusement observés. »

L'Europe retentit depuis long-temps... Tant de magnanimité de la part de la république... La complicité du roi de Sardaigne... Un monstre approchoit de la couronne... Des paquets de poison jettés dans les rivières et les fontaines, ces traités scrupuleusement observés... Que de traits de famille ! Quelle foule de commentaires on pourroit faire sur ce tas d'ineptes et d'ampoulés mensonges dont à peine Cadet Roussel voudroit faire usage sur les tréteaux des boulevards pour amuser les faraud de la Courtille....

La guerre fut donc déclarée, et au roi de Sardaigne et au roi de Naples.

Celle avec le roi de Sardaigne ne fut pas longue. Le général Joubert se présente le 20 Frimaire devant Turin, toutes les portes en étoient ouvertes ; toutes les troupes en étoient désarmées, hors celles de la citadelle qui étoient Françaises. Le roi avoit donné sa démission la veille 19.; et le lendemain 21, un gouvernement provisoire et républicain étoit établi et installé dans le palais même du roi... Nous rapporterons ici l'acte d'abdication du roi, moins comme un témoignage de son extrême foiblesse, que comme une preuve de l'extrême violence dont il étoit victime.

Art. Ier. Sa majesté déclare renoncer à l'exercice de tout pouvoir ; et avant tout, elle ordonne à tous ses sujets, quels qu'ils puissent être, d'obéir au gouvernement provisoire qui va être établi par le général Français.

II. Sa majesté ordonne à l'armée Piémontaise de se regarder comme partie intégrante de l'armée Française en Italie, et d'obéir à son général en chef comme à elle-même.

III. Sa majesté désavoue la publication de

la proclamation répandue par son ministre, et ordonne à M. le chevalier Damian de se rendre à la citadelle de Turin, comme garant de sa foi et de sa ferme intention qu'aucun recours quelconque ne puisse être porté contre le présent acte émané de sa volonté propre.

IV. Sa majesté ordonne au gouverneur de la ville de Turin, de recevoir et de faire exécuter exactement tous les ordres que le général Français, commandant la citadelle, jugera à propos de lui donner, pour le maintien de la tranquillité publique.

V. Il ne sera rien changé à tout ce qui a rapport au culte catholique, et à la sûreté des individus et des propriétés.

Les Piémontais qui voudront transporter leur domicile ailleurs, auront la faculté de sortir avec leurs effets mobiliers duement constatés; de vendre et de liquider leurs biens et créances, pour en exporter le prix.

Les Piémontais absens pourront librement revenir en Piémont, et y jouir des mêmes droits dont jouiront leurs concitoyens.

Les Piémontais ne pourront, sous aucun prétexte, être accusés ni recherchés pour propos, écrits ou faits politiques, antérieurs au présent acte.

VI. Le roi et toute la famille royale pourront se rendre en sardaigne en passant par Parme.

En attendant, il ne sera rien changé aux dispositions qui regardent la sûrete de sa personne.

Jusqu'à son départ, ses palais et ses maisons de campagne ne seront point occupés par les troupes Françaises; rien ne sera distrait de ce qui y existe, et la garde continuera à en être confiée à ceux qui y sont maintenant employés.

VII. Les passe-ports et les ordres nécessaires seront donnés pour que sa majesté et toute sa famille arrivent sûrement au lieu où elle se retirent.

Elle sera accompagnée par des détachemens d'égale force, de ses gardes et des troupes Françaises.

VIII Dans le cas où le prince de Carignan resteroit en Piémont, il y jouiroit de ses biens, maisons et autres propriétés; il pourra toujours en sortir, ainsi qu'il est réservé par l'article V, pour les habitans du Piémont.

IX. L'état des caisses publiques et l'inventaire des archives seront remis sur-le champ, et les scellés apposés sur les caisses.

X. Les vaisseaux des puissances qui sont ou seront en guerre avec la république Française, ne pourront jamais être reçus dans les ports de l'île de Sardaigne.

Fait et arrêté à Turin, le 19 frimaire an 7 de la république Française, une et indivisible (9 décembre 1798.)

CLAUZEL, *Adjudant-général.*

Consenti et arrêté par moi C. EMMANUEL.

RAIMOND DE SAINT-GERMAIN, *C. écuyer.*

Je garantis que je ne porterai aucun empêchement à l'exécution du présent acte,

VICTOR EMMANUEL.

Approuvé et accepté,

Le général en chef, JOUBERT.

Le roi sortit le même jour de sa capitale, suivi de six voitures qu'escortoient des cavaliers Français. Il se retira dans l'île de Sardaigne.

Celui de Naples opposa plus de résistance, sans obtenir plus de succès. Il avoit fait précéder son entrée dans le territoire de Rome,

d'une proclamation qui expliquoit franchement son but et ses intentions ; la voici :

Ferdinand IV, par la grace de Dieu, Roi des deux Siciles, de Jerusalem, Infant d'Espagne, Duc de Parme, Plaisance, Castro, etc., Grand Duc héréditaire de la Toscane. . . , etc...

« Depuis le commencement des révolutions politiques qui ont détruit toute l'espérance de tranquillité dans diverses parties du monde, nous nous sommes appliqués à pourvoir avec soin à la sûreté de nos domaines royaux ; nous en avons éloigné les séducteurs et leurs maximes pernicieuses ; nous avons réorganisé et accru nos armées, resserré les nœuds de nos alliances avec les puissances amies, stipulé un traité de paix avec la République Française, épuisé tous les autres procédés pacifiques ; et cependant nous nous trouvons dans la dure perspective d'un danger qui menace la paix et l'intégrité de notre territoire, et qui est la suite du renversement qui s'est opéré dans le pays Romain, qui touche nos limites, et des outrages qu'a essuyés la sainte religion catholique, qui ont entraîné des discordes civiles,

des scènes de massacres et de dépréda-tions.

« Ces événemens réunis à l'invasion de l'île de Malte, qui est dans notre mouvance royale, aux continuelles menaces d'une invasion prochaine de nos propres domaines, confirmées par les préparatifs militaires; les mouvemens de troupes destinées à révolutionner notre royaume de Naples, nous ont contraints à prendre des mesures plus efficaces encore pour éloigner de nos domaines le danger qui les menace.

« C'est pourquoi nous nous sommes déterminés à faire avancer notre armée royale dans l'état de Rome, par-tout où besoin sera, avec la volonté stable d'y rétablir la religion catholique, y comprimer l'anarchie, y terminer les désastres et les déprédations, y ramener la paix, et le replacer sous le gouvernement régulier de son légitime souverain.

« Nous déclarons à nos très-aimés sujets, aux habitans de l'état romain, et aux peuples de toute l'Italie, que bien loin de vouloir ressusciter la guerre contre aucune puissance, il n'y a que le désir de pourvoir à leur sûreté, et de rendre à la religion l'hommage qui lui

est dû, qui ait pu nous porter à cette entreprise dans laquelle, avec l'aide de Dieu, et secondés par les puissans secours de nos grands alliés, ainsi que par les efforts des nations Italiennes, nous espérons obtenir des succès. Nous-mêmes, à la tête des preux soldats de notre invincible armée, nous dirigerons les opérations militaires, promettant de n'en faire usage que dans le cas de résistance ou d'aggression; autrement tous nos soins se porteront sur le rétablissement de la religion, et du gouvernement de l'état Romain.

« A ces causes, nous exhortons tous les habitans de cet état à déposer les armes au moment de l'entrée de nos troupes sur ce territoire, à se conformer aux dispositions que nous prendrons en leur faveur, et pour la sûreté commune à faciliter de tous leurs moyens et secours notre très-juste entreprise, à être bien persuadés qu'en faisant usage de notre justice naturelle et de notre clémence, non-seulement nous protégerons et recompenserons les bons et vertueux sujets, mais encore nous accueillerons dans notre affection paternelle les hommes égarés qui, après s'être repentis de leurs erreurs, reviendront

volontairement dans le droit chemin, et se soumettront à nos commandemens.

« Nous inspirons à tout le monde le desir d'oublier leurs insultes personnelles et tout sentiment de vengeance pour ce qu'ils ont souffert dans la dernière révolution, et de s'abstenir de tous excès et représailles, sous peine d'être frappés de notre indignation royale, et traités comme contrevenans à la sûreté publique. Nous exhortons pareillement les généraux et commandans de toute armée étrangère, d'évacuer sur-le-champ avec leurs troupes tout le territoire Romain, sans prendre aucune part ultérieure aux destinées de cet état dont le sort, à raison de son voisinage, et pour les motifs les plus légitimes, intéresse spécialement notre puissance royale. Enfin, nous attestons que, du moment où notre armée sera entrée librement sur le territoire Romain, les communications seront libres entre les deux peuples : nous ferons venir de notre royaume au secours de l'état Romain, toutes les espèces de vivres et subsistances dont il pourra avoir besoin. »

L'effet de cette proclamation fut rapide ; la marche des Napolitains dans l'état de Rome fut une espèce de triomphe. . .

Mais ce triomphe fut court, le général Français, Championet aussi hardi qu'heureux, attaqua brusquement le général Mack qui commandoit les Napolitains, et pour premier succès s'empara du général et de son état major. Une partie de l'armée étoit gagnée, l'autre prit la fuite; ce fut une déroute générale jusqu'à la ville de Capoue.

Capoue fut prise et brûlée, Naples fut prise et saccagée; les républicains eux-mêmes se sont vantés d'avoir égorgés 60 mille Lazzaronis, et ce ne fut qu'après être fatigués de carnage qu'ils plantèrent l'étendard tricolor dans la ville de Naples. Le roi l'avoit quittée, et monté sur les vaisseaux de l'amiral Nelson, il s'étoit retiré en Sicile... Ces événemens eurent lieu le 1er. et le 2 pluviôse....

Par cette dernière invasion le directoire se trouvoit maître de toute l'Italie moins Venise; il étoit maître d'ailleurs de toute la Suisse, de toute la Hollande, de toute la rive gauche du Rhin; il s'acheminoit à la conquête de l'Egypte et peut-être à celle de Constantinople, l'Espagne étoit subjuguée par son influence; le roi de Prusse conservoit son immobilité; l'Irlande, toujours en feu, l'appelloit à son secours; l'Angleterre étoit menacée

tout à la fois d'une descente et d'une insurrection... On ignore où se seroit arrêté dans son cours ce torrent dévastateur, si tremblante pour elle-même, l'Autriche n'eût enfin abjuré son système de temporisation. Elle déploya ses forces, elle mit un héros à leur tête. Et le 5 germinal, (26 mars) fut le terme des brigandages extérieurs et des iniquités militaires de la république Française...

Rentrons dans l'intérieur et voyons ce qui s'y passe.

CHAPITRE XXXI.

Effets du 18 Fructidor sur l'esprit public.

« Sous le règne des tyrans la peste est un bonheur.

Gordon, discours sur Tacite.

Au milieu des dangers de toute espèce qui l'environnent, le peuple paroît plongé dans un profond sommeil, voit sans douleur tomber ses trophées et ses héros, et s'évanouir cette renommée militaire qui jusqu'ici avoit été sa sauve-garde, et devoit être un jour le gage d'une paix honorable.

Il voit avec la même indifférence le directoire attaquer les conseils et les conseils attaquer le directoire. Il entend parler tous les jours de nouvelles conspirations, il ne se donne plus la peine d'en examiner la vraisemblance ou d'en craindre les périls.

Trois causes principales expliquent cette entière dégénération de l'esprit public; 1°. la misère; 2°. l'ineptie des gouvernans; 3°. l'imperfection du gouvernement.

Dans toute l'étendue de la république,

la misère est à son comble et atteint toutes les classes... Cette misère est augmentée progressivement par le défaut de travail, de crédit, de commerce et d'humanité...

Je ne puis plus trouver un écu à emprunter sans gages.

La proportion des impôts actuels à ceux de l'ancien régime est comme 88 à 32; leur répartition est arbitraire, et leur perception est barbare.

Le commerce se trainoit encore avec le secours de la *caisse des comptes courans*. La suspension des paiemens de celle-ci (19 novembre 1798) a porté le dernier coup à celui-là. Vingt-huit maisons à Paris et trente-deux dans les départemens manquèrent à la fois et par suite de cet événement.

Les mesures d'inquisition, les visites domiciliaires, les arrestations, les enlèvemens nocturnes étoient en pleine activité contre les prêtres, les députés, les journalistes, les prétendus émigrés et autres conspirateurs proscrits par la loi du 19 fructidor. Tous fuyoient dans les bois, se cachoient dans les souterreins, se donnoient la mort, ou se laissoient conduire à Rochefort, rendez-vous

L...

général de toutes les victimes qui échappoient aux commissions militaires.

La conscription achevoit ce tableau. L'extrême jeunesse, la maladie, les objections, les prières, le désespoir des parens, les besoins de l'agriculture, rien n'y faisoit. Les enfans alloient à la boucherie, ou leurs pères et mères étoient inscrits sur la liste des émigrés.. Cette dernière mesure souleva la Belgique: on brûla ses villages, on pilla ses villes, on massacra les rebelles, et tout rentra sous le joug.

Rien, au reste, n'étoit plus indifférent au peuple écrasé de misère, d'impôts et de tyrannie que la paix ou la guerre. Le découragement, l'égoïsme et la lâcheté étoient aussi universels que le mécontentement; on souffroit en silence. Les liens de l'honneur, de la morale, de la nature et de la société étoient rompus.

Le gouvernement triomphoit au milieu de cette dissolution générale, et par elle.

Il entretenoit nos défiances par ses espions, nos terreurs par ses soldats, nos mépris par ses sottises.

Ces sottises étoient révoltantes et dans tous les genres.

Quand

Quand pour arriver à tout, il suffit d'exagérer le patriotisme, les sots ont un grand avantage sur les gens d'esprit, et les ignorans sur les habiles ; en ce que ne connoissant et n'admettant ni mesures, ni bienséances, ils ne sont jamais arrêtés par aucune crainte, soit du ridicule, soit de l'infamie.

Il étoit plus facile d'arriver au directoire par des crimes que de se conserver dans ses bureaux par des talens.

Les hommes n'avoient besoin, pour s'y maintenir, que de se vautrer aux pieds du *maître*, et de hurler cinq à six phrases d'*argot patriotique*.

Ils sembloient également dispensés de logique et de probité.

Ils commettent tous les crimes et ne font pas une sottise, s'écrioit une femme Cette femme ne s'appercevoit pas que le tableau de leurs sottises étoit pâle devant celui de leurs crimes.

Vous demandiez une place, parce que vous aviez besoin de vivre ! on vous demandoit quels gages vous aviez donnés à la révolution ? Et si vous n'aviez ni voté la mort du roi, ni égorgé dans les prisons, ni dénoncé votre père, vous étiez incapable et inepte.

Il est vrai que pour régner comme ils régnoient, ils n'avoient besoin ni de science ni de talent.

Ils vivoient au jour le jour, ils marchoient au hasard, ils gouvernoient en désespérés. La machine alloit comme elle pouvoit sans autre guide que le vent, sans autre appui que sa masse.

« Pourquoi ne placez-vous que des sots, demandoit-on à Reubell? Voulez-vous que nous ne placions que des royalistes, répondit-il naïvement?

» Un patriote fût-il plus vil que le bourreau, ou plus scélérat que Desrues, étoit propre à tout et pouvoit devenir successivement commissaire, législateur, ambassadeur et directeur.

» Un royaliste fût-il plus juste qu'Aristide, plus homme d'esprit que M. de Calonne, plus homme d'état que M. Pitt, étoit réprouvé et indigne de cacheter une lettre dans les bureaux du citoyen Laréveillère. Ainsi l'avoit-il décidé.

Par qui sera remplacé ce gouvernement vicieux, se demandoit M. Dumouriez, dans son *tableau spéculatif de l'Europe?*

» Par un autre gouvernement plus vicieux

encore, répond-t-il; jusqu'à ce que de chûte en chûte la nation française reconnoisse qu'elle est trop nombreuse, trop avide de gloire, de luxe, de plaisirs, de jouissances pour exister sous un farouche règ me démocratique, qui ne produit que des exagérations, des agitations, des factions et des crimes, qui détruit la sûreté personnelle et celle des propriétés, qui anéantit tous les liens sociaux, qui, sous le nom de la *liberté*, tyrannise avec l'impudence la plus grossière, qui, plusieurs fois par an, renverse ses méprisables démagogues, en élève d'autres plus méprisables encore, qui recrute avec l'écume de toutes les nations la population de la France épuisée par ses fureurs, par la guerre, par les massacres, par l'émigration, par la déportation, qui donne à la génération présente l'exemple de tous les vices, et à celle qui suit une éducation féroce et insociable. »

Ce que le peuple veut donc aujourd'hui, c'est du repos; ce qu'il demande, c'est du repos; ce qui lui convient, c'est encore du repos

Ce qui rattachera les français à leur pays, c'est la certitude qu'ils y trouveront le repos, sans lequel ils ne recouvreront ni leur ama-

bilité, ni leur gaîté, ni leurs plaisirs, ni leur industrie; écartez de leur route et les violences, et les emprunts, et les jacobins, et les dictateurs, et les déportations, et vous effacerez de leur mémoire les souvenirs du 2 septembre, du 13 vendémiaire, du 31 mai et du 18 fructidor, et vous raviverez dans leurs cœurs l'obéissance et l'amour.

Alors l'esprit public renaîtra, parce qu'il est le fruit de la sécurité, du repos, de l'ordre, et de l'amélioration régulière et progressive.

Mais aussi long-tems que la misère flétrira leur courage, que des agens ineptes ou méchans, aigriront leur caractère, qu'un gouvernement imparfait nécessitera des injustices quotidiennes et des secousses annuelles, l'esprit public restera dans une mortelle apathie; la nation ne croira point à sa délivrance, refusera de lever la tête, restera triste, courbée et toujours prête à recevoir un joug étranger.

CHAPITRE XXXII.

Effets du 18 Fructidor sur les Déportés.

« La loi répond des inconvéniens qu'on éprouve en la suivant ; mais l'homme est responsable de ceux qui arrivent lorsqu'on s'en écarte. . . . . »

D'AGUESSEAU.

Ils ont été traités avec une barbarie et poursuivis avec un acharnement sans exemple. . .

Chacun a pu voir dans le journal de l'adjudant général Ramel, quelles vexations de toute espèce, quelles cruautés on exerça sur les infortunés que le sort livra entre les mains de leurs ennemis. Certes les sauvages du Canada que les voyageurs nous ont peints si cruels, le sont beaucoup moins que ne le furent les directeurs envers Pichegru, Barthelemi, Murinais, Tronçon du Coudrai, Rovère et tous ceux qui furent conduits à la Guyanne. . .

La postérité ne voudra jamais croire qu'à la fin du 18°. siècle, siècle enrichi, disoit-on,

de tous les trésors de la philosophie, la vie des hommes ait été ravalée au-dessous de celle des plus vils animaux ; elle ne croira pas que des galériens aient été plus justes et plus humains que les premiers magistrats d'un grand peuple soi-disant *républicain*.

Tandis que ceux-ci crioient à leurs satellites : *point de ménagement pour des traîtres ; les cachots les plus humides, la nourriture la plus grossière, seront encore des traitemens trop doux pour des conspirateurs*, les galériens détenus à Tours se trouvèrent enfermés dans les mêmes souterrains avec des magistrats, des généraux et des représentans du peuple, se tinrent à leur égard dans un respectueux éloignement ; et leur offrirent le cachot qu'ils occupoient, comme moins humide et moins dangereux.

Depuis Paris jusqu'à Rochefort, et depuis Rochefort jusqu'à Synamari ; les déportés furent incessamment torturés, tantôt par la faim, tantôt par l'infection, et toujours par des brutalités inouies de la part de leurs conducteurs, et par ordre des triumvirs. Ce ne fut pas la faute de ces derniers, si tous ne succombèrent pas à tant de maux réunis. Mais Murinais, Rovère, Tronçon-du-Gou-

drai, Lavilleurnoi, Brottier, Bourdon-de-l'Oise, Letellier n'y purent résister.... Ils moururent à 2000 lieues de leur pays, dans les tourmens d'une longue et inexprimable agonie.

Les autres n'ont dû leur salut qu'à leur fuite, et les bourreaux, qui avoient voulu se masquer d'humanité en les envoyant à Cayenne, ont laissé tomber leur masque en inscrivant sur la liste des émigrés ceux d'entr'eux qui se sont soustrait à leur douloureux supplice....

Pendant ce temps-là on étoit loin de laisser tranquilles en France ceux qui avoient échappé à cette redoutable déportation.

Chaque jour de nouveaux ordres partis de la police alloient réveiller, jusques dans les départemens les plus éloignés, l'énergie trop lente des persécuteurs, et l'activité des bourreaux subalternes.

Chaque mois de nouveaux décrets plus sanguinaires les uns que les autres, poursuivoient les fugitifs et leurs parens, en établissant entr'eux une solidarité d'opinion qui n'avoit jamais existé, pour avoir droit d'en établir une autre de peine et de supplice qui convenoit fort à leur infâme cupidité.

Le 3 Brumaire an 6, le citoyen Poulain-Grand-Pré, proposa froidement la peine de mort contre tous les députés et les journalistes qui, proscrits par les loix du 19 et du 22 fructidor, ne se rendroient pas au bout de deux mois à Rochefort, pour être delà transportés dans les cases empoisonées de Synamary.

C'étoit aller trop vite. Tout carnassiers qu'étoient les animaux dans la gueule de qui le citoyen Poulain-Grand-Pré jettoit cette nouvelle proie, ils avoient ou l'estomac trop plein où les dents trop émoussées ; ils la refusèrent.... L'anniversaire du fameux 3 brumaire ne put être dignement célébré par une hécatombe d'hommes ...

Le 19 brumaire an 7, le citoyen Lecointre Puiravaux, plus heureux que Poulain-Grand-Pré, reproduisit sa motion et vint à bout de la faire passer en loi... Par cette loi, digne de Caracalla-Merlin, furent assimilés aux émigrés tous les individus qui s'étant soustraits à la déportation, prononcée contr'eux, ne se présenteroient pas dans les deux mois de sa publication, à l'administration centrale de leur département, pour y recevoir connoissance de leur destination ultérieure, etc....

Mais la difficulté de sortir de Rochefort à travers une flotte Anglaise qui bloquoit l'embouchure de la Charente, beaucoup plus que l'intérêt qu'inspiroit à des cannibales la mauvaise santé de leurs prisonniers, changea par un arrêté du 28 nivôse, la destination de Cayenne en celle de l'île d'Oleron; et on eut soin de spécifier qu'ils n'y resteroient que *provisoirement*.

Dans ce gouvernement-ci, c'est toujours *provisoirement* que se fait le peu de bien qu'on y fait. Le mal seul est absolu.

MM. Boissi-d'Anglas, Doumere, Dumolard, Duprat, Gau, Lemarchand Gomicourt, Noailles, Simeon, Villaret-Joyeuse, Laumont, Muraire, Paradis, Mailhe et Cochon, par des motifs que nous respectons, sans les connoître, se soumirent à leur ban et se rendirent à l'île d'Oleron : les autres préférèrent d'encourir la peine prononcée; nous n'avons pas oui dire qu'aucun l'ait subie.

Qui n'eût pensé que le 30 prairial, en renversant le trône des bourreaux, n'eût ouvert en même tems les tombeaux de leurs victimes ! Helas ! il n'en est rien... Les malheureux déportés continuent, les uns de mourir à Synamary, les autres de gémir à

Oleron... ni le directoire, ni les conseils ne songent à leur délivrance. Toutes les portes sont fermées à leurs sollicitations... ainsi, les effets de cette funeste journée du 18 *fructidor* se prolongèrent bien au-delà de leur cause, et la majeure partie des maux qui en sont résultés survivront à leurs auteurs.... - Mais, ce qui est vraiment digne de remarque, c'est que leurs auteurs ont mis tous ces maux sur le compte de ceux qu'ils en ont accablés...

CHAPITRE XXXIII.

Les auteurs de la journée du 18 Fructidor accusent de ses effets les déportés et les déportables.

« Qui rend les tyrans si sanguinaires? c'est le soin de leur sûreté, que leur lâche cœur ne leur fournit d'autre moyen de s'assurer qu'en exterminant jusqu'aux femmes et aux enfans, de peur d'une égratignure. *Cuncta ferit dùm cuncta timet...* »

MONTAIGNE, *Liv.* 2, *Chap.* 27.

PEU de mois après le 18 fructidor, tous les journaux officiels n'étoient remplis que de plaintes et de lamentations sur les assassinats du Midi, sur le pillage des caisses publiques, sur les murmures et les besoins du peuple, etc . . . , *c'étoit la queue de Clichy qui s'agitoit, c'étoient les hommes condamnés à la déportation qui conspiroient.*

« Cette conspiration étend ses branches du Nord au Midi, disoit Merlin, elle vit au sein de Paris. Là, sous les yeux d'un directoire républicain, un directoire royal

met en mouvement ses hommes, ses agens et ses commissaires. Là se méditent les complots, les incendies, les empoisonemens et les assassinats que le fanatisme exécute et que l'or de l'étranger soudoye : Là se rassemblent les espions et les corrupteurs, le crime et la prostitution, les fondés de pouvoirs de la royauté, ses trésors et ses soldats: Là se mettent à prix les têtes des directeurs et des représentans fidèles à leur poste; c'est enfin là que se travaillent les plans et les manœuvres qui doivent livrer la république à Blakembourg, à l'Espagne ou à l'Angleterre. . . . »

(*Journal des Hommes Libres*, N°. 267.)

Quelques jours après, le président du directoire disoit que,

« Les royalistes déconcertés par le 18 fructidor et non vaincus, humiliés mais jamais corrigés, répandoient partout les calomnies, multiplioient les mensonges, semoient leur or corrupteur, pour maîtriser les assemblées primaires. » (Discours prononcé par Barras à l'anniversaire du 21 janvier 1798.)

Que signifient ces vagues déclamations, sinon que les usurpateurs du pouvoir, forts par notre foiblesse, et vainqueurs sans com-

battre, sont éternellement placés entre les jacobins qu'ils craignent et les royalistes qu'ils méprisent? D'où il suit qu'ils doivent accuser ceux-ci des manœuvres de ceux-là pour les battre tour-à-tour, et les écraser les uns contre les autres.

Mais cet imbroglio ne peut pas toujours réussir. C'est un empirisme dont le succès ne dure qu'autant que le mystère qui l'enveloppe.

Les royalistes conspirent! Et quand ils conspireroient? ils n'auroient tort que dans la forme. S'ils étoient heureux, ils auroient raison.

Mais ils ne conspirent pas. Et la preuve? C'est qu'ils n'en ont pas le moyen.

Il n'y a point de conspiration sans chef, sans complices et sans argent... Or, je demande où sont les complices des *royalistes* (1), où est leur chef, où sont leurs trésors?

Vous qui les accusez de conspirer, n'avez-

---

(1) Je dis *royalistes*, pour me servir des termes de leurs accusateurs, et parce qu'il faut s'entendre: *fructidorisés* eût été plus exact.

vous pas fusillé leurs amis, déporté les autres, et dispersé le reste?

Vous tenez en main la législation, la police, les soldats, les tribunaux, et tous les trésors de l'état.

Vous ouvrez et fermez à volonté les clubs, les prisons, les églises, les spectacles, les cafés et tous les lieux publics.

Vous mettez quand il vous plaît, les villes, les provinces, la république même en état de siége.

Vous exercez depuis le 18 fructidor la triple influence du pouvoir, de l'argent et de la terreur.

Que demandez-vous de plus? que voulez-vous?

—Vous maintenir?

J'entends cela.

Mais je n'entends pas comment vous vous maintiendrez en accusant toujours une chimère, ou de vos propres crimes, ou de ceux de vos anciens associés.

Les royalistes conspirent!... Mais ou, et avec qui? Où sont leurs intelligences et leurs moyens?

Qu'est-ce qui a délégué dans tous les départemens, dans toutes les villes, et jusques

dans les petits villages des espions, sous le nom de commissaires, et chargés de prendre les renseignemens les plus minutieux sur le caractère, les opinions, la conduite et la fortune de tous les citoyens, dont on redoute, ou les lumières, ou la censure?

Qu'est-ce qui a nommé à toutes les places de finance, de judicature et d'administration, des hommes, dont la conduite, le caractère et les opinions garantissoient l'extermination des royalistes?

Est-ce la faute de ceux-ci, si les fripons sont toujours vils, toujours mercenaires, et deviennent, dans l'occasion, des ingrats et des traîtres?

Est-ce leur faute, si quelques-uns de ces valets si avantageusement placés et si richement salariés abandonnent leurs maîtres pour aller grossir la foule des anarchistes : *scelus quos inquinat æquat?....*

N'est-ce pas vous encore qui accusiez les royalistes de conspirer avant le 18 fructidor, pour assurer le succès de votre conspiration contre la constitution?

N'est-ce pas vous qui, pour asssurer celui des élections en votre faveur, écartez des assemblées, tantôt par un moyen, tantôt par

un autre, les ci-devant nobles, les ci-devant prêtres, les parens d'émigrés, les jeunes gens et les propriétaires.

N'est ce pas vous enfin (car cette interrogation devient fatigante).

N'est-ce pas vous qui ne reconnoissez plus pour citoyens de la république française que vous et vos complices, c'est-à-dire, une poignée de brigands et d'arlequins, dont les uns nous dépouillent sans pitié, tandis que les autres se moquent de nous sans esprit ?

Et c'est vous qui accusez les royalistes de la désolation générale malédiction sur votre lâcheté !

Lâches hypocrites ! soyez donc plus adroits dans vos inculpations, si vous aviez envie de produire de l'effet par elles : ou si vous méprisez assez le peuple français pour le repaître de contes aussi absurdes, dispensez-vous d'en faire....

Le conte suivant étoit mieux entendu, et fit aussi plus de sensation.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXIV.

Réfutation d'une grande calomnie.

Non si fa inganno a cui l'inganno e caro.

PASTOR FIDO.

LE directoire fit publier, dans le mois de mars 1798, une lettre, qu'il disoit avoir été trouvée dans les papiers de Durand-Maillane, ex-député, et compris dans je ne sais quelle conspiration. Les faits qu'elle contenoit étoient bien extraordinaires sans doute, mais en même-tems arrangés avec tant d'art, et si connexes avec d'autres faits connus et incontestés, qu'elle laissa de fâcheuses impressions dans quelques esprits, et qu'elle en jetta d'autres dans un vague pénible d'incertitudes et de perplexités, résultant de la difficulté de saisir la vérité dans l'inextricable labyrinthe où on l'avoit égarée... Nous allons en faire l'analyse, et tâcher de faire sortir quelque lumière de ces profondes obscurités.

Lettre sur la conduite et le caractère de Monsieur.

Texte. « Lors de l'assemblée des notables le bureau de Monsieur fut absolument contraire à tous les autres. Ce prince calculoit dès-lors les moyens de se faire tout au moins nommer régent du royaume.

Il a varié dans ses projets.

Son dernier fut de ressusciter la grande féodalité ; et voilà pourquoi il acquit des terres dans toutes les provinces, afin d'avoir une souveraineté dans toutes ».

Réflexion. — Ceci est plus spécieux que raisonnable. Il est vrai que *Monsieur* acquéroit de tous côtés ; mais on n'entend pas comment dans le système de la grande féodalité, il avoit besoin de domaines dans toutes les provinces, lorsque, par la couronne, dont il devoit s'emparer, il acquéroit la suzeraineté sur toutes. Qui peut créer des fiefs n'a pas besoin d'en acheter. La propriété utile ne fait pas la suzeraineté.

Texte. « Il est l'auteur du dépôt de pièces qui fut faites au parlement de Paris, lors de l'assemblée des notables, par Fitzjames, au

nom des ducs et pairs du royaume. Ces pièces mensongères avoient été forgées dans un conciliabule pour priver les enfans du roi de l'héritage du père. La couronne devoit passer aux enfans du Comte d'Artois ».

Réflexion. — Si le Comte d'Artois étoit dans la confidence d'un tel projet, dont il devoit retirer tous les fruits, certes, il n'eut pas opposé à la révolution, qui seule pouvoit en asssurer le succès, le mâle courage et la franche énergie qui faillit le perdre et le brouiller sérieusement avec le roi, son frère. On ne sait pas assez qu'il demanda plusieurs fois, avec instance, la permission de se mettre à la tête des Gardes, et de châtrer les mutins de Paris. Il l'eût fait. Le roi s'y opposa, et finit par le prier de sortir du royaume.

Texte. « Le duc d'Orléans a été partisan de ce projet qu'il a ensuite abandonné, dirigé en cela par le cabinet de Londres ».

Réflexion. —Le duc d'Orléans n'a jamais travaillé qu'à son compte.

Texte. « Lafayette a également trempé dans ce complot, mais seulement pour masquer le sien ».

Réflexion.—Lafayette a pu servir les com-

plots des autres; mais il faut avoir beaucoup de foi pour croire au sien.

Texte. « Le marquis de Favras a été sacrifié à l'ambition de Monsieur ».

Réflexion. — Pourquoi non à sa sûreté? Ce qui rend le fait plus excusable, sans rendre *Monsieur* plus généreux.

Texte. « Monsieur, de concert avec Lafayette, devoit faire conduire le roi à Vérone, faire déclarer ses enfans bâtards par suite des pièces déposées au parlement, et s'établir ensuite régent du royaume ».

Réflexion — Une si horrible supposition auroit besoin, pour être crue, de preuves plus imposantes que la pure et simple assertion d'un anonyme.

Texte. « La fuite du roi avoit été concertée par MM. de Merci, de Breteuil et de Thugut. Les uns et les autres ayant pour objet de déjouer les projets de *Monsieur*, du duc d'Orléans et de Lafayette ».

Réflexion. — Il semble que c'est vouloir à tout prix, et uniquement pour la fin d'un système, *multiplier les êtres sans nécessité*, que d'ajouter aux projets du duc d'Orléans ceux de M. Lafayette et de *Monsieur*; parmi

les causes qui ont déterminé la fuite du roi : les premiers suffisoient.

Texte. « Le roi, qui étoit dans l'ignorance de toutes choses, mit son frère dans la confidence ; et celui-ci, pour tourner la fuite à son profit, mit dans la sienne le sieur Lafayette, qui, à son tour, trompa tout le monde ».

Réflexion.—Tous ceux qui ont connu personnellement *Monsieur* et M. de Lafayette, savent très-bien que le dernier n'étoit pas assez fin pour tromper tout le monde, ni le premier assez dupe pour choisir aussi mal ses confidens.

Texte. « On sait que le roi sortit du châteaux avec son frère, qu'ils prirent la même route, que Monsieur se sépara de son frère, que Lafayette favorisa la fuite de Louis, et fit arrêter l'autre ».

Réflexion. — Les faits sont connus : les causes le sont un peu moins ; et parce que *Monsieur* fut plus heureux que son frère, ce n'est pas une raison de croire qu'il fut un traître, tant qu'il restera prouvé que, pour opérer l'évasion de l'un, et l'arrestation de l'autre, il suffisoit de l'intrigue des reviseurs et du secours de Lafayette.

Texte. «Monsieur fit circuler de Coblentz, dans tous les recoins du royaume, des lettres menaçantes contre la noblesse qui n'émigreroit pas, contre les acquéreurs de biens nationaux, contre les constituans ».

Réflexion. — Il y a contradiction ou folie, et peut-être l'une et l'autre dans cette prétendue conduite de *Monsieur;* car s'il eût été coupable des manœuvres dont on l'accuse au commencement de cette lettre, comment eût-il osé menacer les constituans, dont une partie devoit avoir eu connoissance de ses projets, et s'étoit chargée de les favoriser »?

Texte « Son projet étoit, en faisant émigrer les uns, et en intimidant les autres, de se former un parti dans l'intérieur, par le moyen de leurs parens et de leurs amis, de s'assurer par eux de l'opinion publique, de se faire déclarer régent du royaume, de dépouiller le roi des attributs de la royauté, d'abreuver la reine de chagrins, et de faire usage, contre ses enfans, des pièces déposées au parlement ».

Réflexion. — Observons pour la seconde fois que cette longue, que cette épouvantable série de forfaits, dont chacun auroit besoin de preuves plus claires que le jour, n'est ap-

puyée d'aucune autre autorité que celle de l'accusateur, et peut être repoussée victorieusement par le *mentiris impudentissimè* de Pascal.

Texte. « Lorsqu'il vit que Léopold ne vouloit point déclarer la guerre à la France, il emprunta deux millions en Hollande, et les envoya à Dumouriez pour, avec cette somme, corrompre le conseil du roi, et lui faire déclarer la guerre à l'Autriche et à la Prusse. Cette perfidie a transpiré, et a beaucoup contribué à la retraite du roi de Prusse, qui, pour s'en venger, ainsi que l'empereur, n'ont voulu ni l'un ni l'autre lui souffrir d'armée ».

Réflexion. — Ce n'est point Dumouriez qui fit déclarer la guerre à l'empereur, mais bien l'intrigue de la Gironde, dont Dumouriez n'étoit alors que le subalterne agent (1).

Texte. « Les grands seigneurs émigrés et les évêques disoient hautement, en 1792, que le roi étoit jacobin, inepte, incapable

(1) *La guerre seule peut rétablir la confiance et la balance du commerce*, disoit alors Brissot. Et tous ses échos répétoient: *La guerre, la guerre seule peut rétablir*, etc.... (20 décembre 1791).

de régner, qu'il falloit un régent; et ils désignoient *Monsieur* ».

Réflexions. — Le délire de ces grands seigneurs explique leur conduite, sans accuser *Monsieur*.

Texte. « On sait que Peltier St.-Fargeau gagna deux cents voix pour la mort du roi ».

Réflexion. — On avoit dit *cinq* dans le tems, et non *deux cents*. Mais, qu'est-ce que cela prouve contre Monsieur? Saint-Fargeau étoit l'homme du duc d'Orléans, et non celui de *Monsieur*.

Texte. « On sait que les émigrés du dehors répétoient comme des perroquets que le sacrifice du roi avoit été jugé nécessaire, qu'on ne vouloit ni de la reine pour régente, ni de son fils pour roi; que les frères du roi étoient en cela d'accord avec les princes du sang et la haute noblesse. Tous ces propos sont revenus à Vienne. Aussi l'empereur n'a-t-il jamais voulu recevoir dans ses états, ni le *prétendant*, ni son frère. Peu de personnes ignorent la réception que fit à ce dernier l'électeur de Cologne. Il lui signifia de sortir de son électorat dans 24 heures ».

Réflexion. — Tous ces faits peuvent être vrais en eux-mêmes, sans avoir eu ni les

causes, ni les conséquences qu'on leur prête. *Post hoc, ergò propter hoc*, est une manière si commune d'argumenter, et ordinairement si défectueuse, que nous ne saurions trop nous en défier.

Texte. « On sait que tous les membres du parlement, qui ont eu connoissance du dépôt fait par M. Fitz James, ont été guillotinés ».

Réflexion. — Cette affreuse manière d'étouffer un secret peut appartenir à des brigands, à qui peu importe le nombre des malheureux qu'ils égorgent, pourvu qu'ils échappent au supplice qu'ont mérité leurs forfaits ; mais ne pouvoit, en aucune manière, entrer dans l'esprit d'un prince, qui avoit des droits légitimes à la succession du trône, et qui les eût perdus par cette abomination.

Texte. « M. de Malesherbes a été guillotiné, parce qu'il étoit dépositaire du codicile secret du Roi. »

Réflexion. — Pour faire de cette mort un crime à *Monsieur*, ne conviendroit-il pas de prouver en même tems qu'elle devoit anéantir ledit codicile, à moins qu'on aime mieux supposer autant de stupidité que de

cruauté dans *Monsieur*, ce qui s'accordroit mal avec la finesse dont on le gratifie plus haut.

Texte. « On remarque, en lisant son testament, qu'il ne recommande point ses enfans à ses frères, mais à sa sœur. »

Reflexion — La raison en est bien simple; sa sœur étoit dans la même prison que lui, à côté de ses enfans dont elle partageoit les soins avec lui. Les recommander à ses frères émigrés dans une pièce solemnelle, c'eût été en supposer solemnellement le retour, et irriter au dernier point ceux, à la merci desquels sa mort alloit les abandonner.

Texte. « On sait enfin que le maréchal de Mouchy fut guillotiné pour avoir revelé au Roi le projet de l'émigration, et que madame Elisabeth le fut également, parce qu'elle avoit pris avec son frère l'engagement de reveler toutes ses horreurs à son fils, lorsqu'il auroit atteint l'âge de raison. »

Réflexion. — Avec cette formule *on sait*, l'auteur croit pouvoir donner tous ces faits pour des faits incontestables. Cependant la plupart sont inconnus et au moins équivoques. En guillotinant madame Elisabeth, ils vouloient tuer seulement une princesse éga-

lement recommandable par sa naissance et ses vertus ; et ne songeoient nullement à étouffer les secrets, dont elle pouvoit être dépositaire ; encore moins à l'empêcher de les reveler à son neveu, qu'ils ont empoisonné depuis : . . .

Ainsi s'écroule de lui-même l'édifice monstrueux bâti sur tant et de si grossières fables :

Mais, on est justement indigné de la scélératesse qui les a conçues.

Si *Monsieur* est l'homme qu'elles accusent, c'est un monstre que ses malheurs n'ont point assez puni.

Mais s'il n'est ici, comme ailleurs, que l'objet d'une affreuse et profonde calomnie ; il n'y a point d'expression dans aucune langue pour caractériser l'infamie des ses auteurs (1).

---

(1) Et pour commencement de preuve, nous citerons le démenti formel que M. le duc de Fitz-James fit mettre dans tous les journaux étrangers le 9 juillet, de la même année, contre les auteurs de cette lettre ; le voici :

« Je dis et j'affirme, sur mon honneur, que je n'ai jamais fait au parlement de Paris, ni dans aucune cour souveraine du royaume de France au nom des pairs, au mien, ni dans celui de qui que ce soit, aucun dépôt de pièces quelconques. C'est cette affirmation pure et simple, telle que je la dois à la vérité et aux vertus de mon Roi, que je

Tant que nous ne serons pas mieux instruits, rejettons sur eux tout le poids de l'horreur, dont ils ont voulu accabler leur victime. On ne présume point de tels crimes, et celui qui les auroit commis n'est pas plus coupable à nos yeux que celui qui les suppose.

Pour juger quels sont les coupables, il suffiroit peut-être de peser leurs divers motifs.

Monsieur étoit infiniment moins interessé à devenir un vil scélerat que ses ennemis à le représenter comme tel.

Rien ne coûte à ceux-ci, dans la carrière épouvantable où ils sont lancés, pour arriver à leurs fins. Assassinats, poisons, calomnies, tout leur est bon, quand tout leur est utile... s'ils ont cru par cette lettre ravir à *Monsieur* le peu de partisans qui lui restent en France, ils ont dû la publier, et nous

---

vous prie d'inserer dans votre plus prochain numéro, ainsi que le démenti formel que je donne, et que je serai toujours prêt à donner, tant que j'existerai, à quiconque a pu ou pourroit d'orénavant forger un mensonge aussi atroce. »

Signé le Duc de Fitz-James.

n'avons pas besoin de chercher d'autre explication, que dans l'intérêt de ses auteurs. *Is fecit scelus cui prodest.*

Mais en justifiant *Monsieur* du crime d'avoir précipité du trône son malheureux frère, qui peut s'empêcher de verser des larmes de sang sur le sort de celui-ci, abandonné de sa famille, trahi par ses amis, deçu dans ses meilleures intentions, livré sans défense à l'ambitieuse rivalité de ses courtisans, à l'hipocrisie de ses ennemis, à la haine de son peuple, au mépris des étrangers, avec le même caractère et souvent la même conduite qui firent la gloire de Henri IV!

Ah! vous qui lui reprochez avec tant d'amertume sa foiblesse et ses malheurs, qu'auriez-vous fait à sa place?

Il a cedé, quand il ne pouvoit plus résister sans des risques éminens.

Les Etats-généraux sont convoqués, mais le parlement avoit eu l'imprudence de les demander;

La double représentation du tiers est accordée,

— Mais M. Neker l'avoit rendue nécessaire.

Il n'ose se défendre à Versailles. — Mais il étoit trahi par son conseil ; vrai conseil d'*Achitophel* (1).

Il se laisse entraîner à Paris. —Mais il vouloit sauver la vie de sa femme, de ses enfans, et ménager le sang de ses sujets.

Il abandonna sa noblesse : —Il ne pouvoit suivre les plans contradictoires qu'elle ne cessoit de lui présenter.

Il tomba dans les mains des brigands ; et l'univers entier l'abandonna. . . .

Il est assassiné !

Entourés, comme lui, d'ennemis publics et cachés, de passions enflammées, de pièges tendus à tous vos pas, de conseils lâches ou perfides, et sur-tout de circonstances aussi pressantes et aussi terribles, dites, qu'auriez-vous fait ?

Il est bien facile de dire aujourd'hui ; que ne montoit-il à cheval ?

Le pouvoit-il ? voilà la question. La Reine lui en donna plusieurs fois le conseil ; mais d'officieux amis, de profonds scélérats sous

(1) Achitophel étoit un conseiller du Roi David, et qui le trahissoit pour servir Absolon. *Liv. 2 des Rois, Chap. XV et XVI.*

le masque du dévouement à sa personne, ne manquèrent jamais de l'en détourner par le spectacle le plus révoltant à son cœur; celui de sa femme et de ses enfans égorgés sous ses yeux, et de son peuple livré à toutes les horreurs de la guerre civile.

La foiblesse et la fermeté combattoient tour à tour dans son cœur, et déchiroient l'ame de ce malheureux prince. Les conseils les plus contradictoires le jettoient perpétuellement dans une mer d'incertitudes, et lui faisoient perdre sans retour l'occasion propice, cet instant unique et fugitif qui, dans les grandes crises, en décide toujours le succès.

Terminons cette longue énumération de crimes et de misères, et hâtons-nous d'arriver au dernier effet du 18 fructidor.

CHAPITRE XXXV.

Dernier effet du 18 Fructidor ; révolution du 30 prairial.

J'ai vu les factieux, semblables aux brigands,
Rassemblés dans un bois pour voler les passans
Et combattant entr'eux pour diviser leur proie,
De leur guerre intestine ils m'ont donné la joie.

VOLTAIRE.

LA mesure étoit comble et tout annonçoit une prochaine explosion.

Les Jacobins qui n'ont jamais perdu un seul instant le besoin de règner, guettoient de plus l'occasion de se vanger ; et chose étrange !

Eux seuls pouvoient alors venger la France et l'humanité, car eux seuls avoient conservé de l'audace dans leur maintien, de l'ensemble dans leurs moyens, et de la persévérance dans leur conduite.

Malgré toutes ses précautions, ses commissaires et son argent, le directoire ne put tellement s'emparer des assemblées primaires qu'il

qu'il ne s'y glissât un foule de faux frères, c'est-à-dire des républicains à la Babeuf et des patrioles à l'esprit de vin. Par-tout, ou presque par-tout, ils s'emparèrent des suffrages et obtinrent la majorité, moitié par force, moitié par lassitude.

Le parti directorial eut recours aux scissions comme l'année précédente ; mais il n'avoit pas, comme l'année prcédente, assez d'influence pour les faire sanctionner par les conseils. Ceux ci rejettèrent le système des scissions, et avec lui tous les choix du directoire.

Jusques-là tout étoit bien concerté, les Jacobins seuls avoient la parole et la popularité; Bailleul, le Cointre-Puiravaux, Creuzé-la-Touche et Regnier luttoient en vain contre une puissance qui menaçoit d'engloutir la France avec eux. Tout annonçoit qu'à un régime de silence alloit succéder un régime de sang.

Mais en appellant Sieyes au directoire, les Jacobins se blousèrent ; ils crurent appeller un complice que la reconnoissance ou la peur attacheroit à leur cause, et ils se donnèrent un maître qui ne devoit pas tarder à déposer

sur leur tête le joug qu'ils avoient espéré mettre sur la sienne.

Sieyes fut installé le 20 prairial, et le 30 Threilhard, la Reveillère et Merlin, n'existoient plus.

Jamais catastrophe ne fut plus prompte, et en même tems moins éclatante.

Ces trois hommes, qui la veille supportoient le poids immense de leurs forfaits, et de la haine publique, qui venoient de dévorer sous les yeux de l'Europe stupide épouvante, trois trônes et cinq républiques; qui faisoient trembler tous les rois et tous les peuples, au seul bruit de leur nom, tombèrent sans bruit, et trouvèrent à peine dans la foule immense des regards fixés sur eux, un seul regard de pitié.

Ce n'est pas ainsi que succomba Robespierre; la cause de cette différence merite d'être recherchée. . . . . (1).

Le coup qui frappa Robespiere fut imprévu, tranchant et décisif; il n'y eut, avant ni après, aucun rapprochement, aucune transaction entre les partis. La tyrannie tomba

(1) Le morceau qui va suivre a déja été imprimé; mais il appartient à cet ouvrage.

toute entière avec le tyran, et quelle que fut l'arrière pensée des modernes Hamrodius, ils ne songèrent d'abord qu'à guerir nos blessures et à secher nos larmes. Aussi la reconnoissance fut-elle d'abord entière et générale; nulle inquiétude pour l'avenir n'en troubla la joyeuse expansion.

Tous les Français, moins les scélerats, prirent part à la journée du 9 thermidor, et ce fut assurément de toutes les journées de la révolution, celle où la joie publique se manifesta plus universellement et plus complettement.

Pourquoi celle du 30 prairial ne produisit-elle pas le même effet? pourquoi n'offrit-elle pas le même spectacle?

C'est comme l'a dit un de ses acteurs, qu'elle ne fut qu'une triste journée d'Eunuques, et qu'elle ne promettoit rien de grand ni rien de bon dans ses résultats.

Le peuple voyoit bien, qu'ici comme là, c'étoit un parti qui en renversoit un autre; mais il sentoit aussi que là c'étoit la modération qui devoit être le prix de la victoire, et qu'ici la terreur pourroit en être la suite.

Les thermidoriens avoient la volonté de renverser les échaffauds; les prairialistes

incorruptibles de la liberté, qui les outragent toujours en raison même de la confiance dont la nation les honore, ou de la grandeur des services qu'ils ont rendus. Vainqueurs du 10 août, vous à qui s'adressent les hommages de cette journée, vous n'avez pu vous-mêmes échapper à ces calomniateurs qui en veulent à tous les noms, qui flétrissent toutes les gloires !

» Ce ne sont point des républicains ceux dont l'ame servile ne sauroit concevoir que les fondateurs de la liberté et de la république soient des républicains ; qui, répétant les délirantes injures de cette même cour que le 10 août a renversée, et qu'ils vengent puisqu'ils l'imitent, cherchent encore aujourd'hui à leur imputer, comme l'objet de leurs vœux secrets, je ne sais quel fantôme de roi, tour-à-tour promené sur tous ceux qu'on a voulu perdre : détracteurs insensés ou hypocrites, qui, fermant les yeux à toute évidence, s'obstinent à ignorer que les hommes, sur-tout le plus fréquemment attaqués par cette accusation absurde, ont mille fois, et dès l'origine de la révolution, manifesté leur ardent desir pour que cet homme que je ne veux pas même nommer, fût resté à jamais,

lui et les siens, dans les rangs ennemis ; au lieu de porter l'inquiétude, la défiance et le danger dans les nôtres.

« Non, ils ne sont point républicains ceux qui, à travers leur démagogique langage, laissent percer la prédilection honteuse qu'ils conservent pour les superstitions royales, et semblent à chaque instant vous dire que, puisqu'on a attaqué un roi, ils peuvent à plus forte raison attaquer des magistrats du peuple.

« Non, ce ne sont point des républicains ceux qui ne savent que recueillir, échauffer, soulever les mécontentemens contre l'ordre établi, ceux qui dans d'autres tems crurent que pour gouverner, il falloit punir de mort quiconque osoit ne pas être content ; ceux pour qui la paix seroit un malheur, qui redoutent la victoire, qui calculent sur nos revers pour l'accroissement de leur influence ; ceux qui espèrent dans les dissentions intérieures, ne sont heureux que par les haines, dénoncent avec audace devant la multitude, et frémissent lorsqu'il faut signer une dénonciation ; qui toujours affamés de vengeance, s'irritent des lenteurs salutaires que la loi commande et pour sauver l'innocent et pour

atteindre sûrement le coupable ; qui, par le délire de leurs provocations, portent l'épouvante chez le citoyen paisible, tarissent les sources de la richesse publique, frappent de mort le crédit, anéantissent le commerce, paralysent tous les travaux ; qui parlent sans cesse des malheurs, et accroissent à plaisir le nombre des malheureux, se disent les amis du peuple et ne savent que l'exaspérer au lieu de le servir, s'enflamment contre l'ennemi extérieur, mais sont bien décidés à ne pas le combattre.

» Seroit-ce donc parce qu'ils répètent avec plus de bruit les mouvemens réels de notre commune indignation contre les dilapidateurs et les traîtres, qu'ils espèrent vous en imposer ? Mais le peuple, dans son expérience journalière, n'a-t il pas appris que ce ne sont pas toujours les hommes qui parlent plus haut qui sont le plus à l'abri du reproche ? que beaucoup dénoncent pour ne pas être dénoncés : et à qui persuaderont-ils que ceux qui gouvernent n'éprouvent pas une douleur civique bien plus sincère, bien plus profonde qu'eux, au spectacle déchirant des maux faits à la patrie, et au moment surtout où ils sont appellés à chercher le remède?

Ont-ils donné plus de garantie de leur moralité et de leur civisme ? Jouissent-ils d'une réputation plus pure ? sont-ils plus austères dans leurs mœurs, plus citoyens ? et si leur indignation est véritable, au lieu de ces clameurs qui ne s'adressent qu'aux passions, et qui protégeroient plutôt les coupables, parce qu'elles les enveloppent avec ceux qui ne le sont pas, que ne les voit-on aider utilement l'action de la loi, en multipliant les recherches, en recueillant les preuves, en éclairant enfin les magistrats ? . . . . . .

» Mais que tardai je à le dire ! leur but n'est certes point la justice : ce qu'ils veulent, c'est enivrer le public de défiance ? c'est porter la confusion et le découragement dans les esprits ; c'est pousser les Français au désespoir ; c'est maîtriser tout dans le trouble ; c'est gouverner, en un mot, à quelque prix que ce soit. —Français, vous savez comme ils gouvernent ! »

Ce discours, et la clôture des Jacobins qui le suivit 3 jours après, firent jetter des cris de rage à la faction, suspendirent, ou comme ils disent, ajournèrent ses projets exécrables, mais étoient loin de rassurer les esprits sur les destinées ultérieures de la France.

Qu'allons-nous devenir ? est une question que tout le monde se faisoit, mais que personne n'osoit resoudre. La crise étoit prochaine et n'avoit jamais été plus menaçante.

Les Russes et les Autrichiens étoient littéralement à nos portes, les Anglais menaçoient d'une descente en Bretagne, ou en Normandie, toutes nos places fortes étoient ou dégarnies ou démantelées, les chouans s'organisoient régulièrement dans les provinces de l'Ouest, le Midi étoit en feu ; l'intérieur étoit dans un abattement inexprimable : les conscrits refusoient de partir, et les contribuables de payer. Les choses ne pouvoient rester long-tems dans ce violent état ; il falloit nécessairement en changer, ou périr.

Mais quel changement devoit s'opérer ? ici chacun se perdoit en conjectures. Les Jacobins n'avoit qu'un plan fixe et arrêté, c'étoit une convention. Ils le publioient hautement : ils y travailloient sans détour.

Les royalistes disoient : *c'est le Roi qui nous sauvera.* Mais ils le disoient depuis si long tems, qu'on regardoit leur avis comme une simple formule, et qu'on n'y attachoit guères plus d'importance qu'à celle-ci : *comment vous portez-vous ?*

Les républicains, c'est-à-dire, les révolutionnaires de bonne-foi, les acquéreurs de biens nationaux, les constitutionnels de 91 et de 95 sentoient bien, comme les royalistes, l'impuissance de résister au torrent qui les entraînoit si rapidement hors de toute mesure; mais ils ne s'entendoient point sur les moyens d'en arrêter le cours... Les uns demandoient un roi constitutionnel, les autres une simple réforme dans la constitution. Ceux-ci disoient: Sieyes est d'accord avec le roi de Prusse. Ceux-là s'écrioient: tachons d'être d'accord avec nous-mêmes, et nous ferons notre affaire sans le concours des étrangers.

Autres questions: Le roi qu'on nous donnera, n'importe sous quel nom, entrera-t-il sans, ou avec condition? Le gouvernement actuel imposera-t-il, ou recevra-t-il les conditions? La France restera-t-elle intacte, ou sera-t-elle démembrée? Les émigrés rentreront-ils, ou non? Que fera-t-on des jacobins? etc...

Voilà sur quoi rouloient toutes les conversations et toutes les inquiétudes. Une inquiétude plus grave tourmentoit horriblement les ci-devant nobles et les parens d'émigrés. C'étoit la crainte d'être impitoyablement égorgés

par les patriotes forcenés, au moment ou les étrangers mettroient le pied en France. *La loi des ôtages* étoit déjà un commencement d'exécution. On nous parque, disoient-ils, pour nous mettre sous la main des égorgeurs !.... Avoient ils si grand tort de les craindre ? La loi sur *l'emprunt forcé*, en donnant au jury le droit de contrainte par corps, étoit un supplément de la première, en ce qu'elle pouvoit s'appliquer à tous les propriétaires, et à tous ceux qu'on soupçonnoit d'être riches.

Ainsi, les riches, les propriétaires, les parens d'émigrés et les ex nobles, c'est-à-dire, tout ce qui composoit jadis la nation proprement dite ; et ce qui, dans tout pays, compose les nations policées, alloit devenir, entre les mains d'une poignée de furieux, le gage de leur sûreté, et probablement la victime de leur frenésie... Quelle horrible situation ! Et cette situation extrême étoit la suite du 30 prairial, comme le 30 prairial étoit celle inévitable du 18 fructidor...

CHAPITRE XXXVI.

CONCLUSION.

Quel remède à tant de maux?

Indocti discant et ament meminisse periti.

CLAUDIANUS.

Extrait de la Décadence de l'empire Romain, par Gibbon, chap. 3.

« Les provinces, long-tems opprimées par les ministres ou les agens d'une république orageuse, soupiroient après le gouvernement d'un seul homme, qui fût le maître, et non le complice de cette foule de petits tyrans. Le peuple de Rome, triomphant en secret de la chute de l'aristocratie, ne demandoit que du *pain et des spectacles;* et il étoit séduit par la libéralité d'Auguste, qui s'empressoit de satisfaire à ses desirs. Les plus riches habitans de l'Italie avoient presque tous embrassé la philosophie d'Épicure; ils vouloient jouir des douceurs de la paix et d'une heu-

reuse tranquillité, sans se livrer davantage aux idées de cette ancienne liberté si tumultueuse et si précaire, dont le souvenir même auroit pu troubler le songe agréable d'une vie consacrée au plaisir ».

« Le sénat perdit sa puissance avec sa dignité. La plupart des familles nobles étoient éteintes ; les républicains, dont le zèle et les talens auroient pu sauver l'état, avoient péri dans les proscriptions, ou les armes à la main. Ce sénat, jadis renommé pour ses talens, étoit alors composé de soldats, d'étrangers et de barbares nouvellement conquis : multitude rassemblée sans choix, et qui, loin de retirer quelque lustre de leur rang, dégradoient, par leur conduite, la dignité dont ils se trouvoient revêtus ».

« Lorsqu'Auguste n'eut plus d'ennemis, il montra, par le soin qu'il prit de réformer le sénat, qu'il ne vouloit pas être le tyran de son pays. Elu censeur avec son fidelle Agrippa, il examina la liste des sénateurs ; il en chassa un petit nombre, dont les vices ou l'opiniâtreté exigeoient un exemple public. Près de deux cents prévinrent à sa persuasion, et par une retraite volontaire la honte d'une expulsion ».

« Il fut ordonné que l'on ne pourroit entrer dans le sénat sans posséder au moins huit mille livres de rentes en fonds de terre. De nouvelles familles patriciennes remplirent le vide qu'avoient occasionné les fureurs des guerres civiles. Enfin Auguste se fit nommer PRINCE DU SÉNAT ; titre honorable que les censeurs n'avoient jamais donné qu'au citoyen le plus distingué par son crédit et par ses services »... Il faut lire dans tous les historiens le tableau du bonheur de l'empire Romain, sous le plus long et le plus paisible règne, et après la plus affreuse agitation, dont l'histoire nous ait conservé le souvenir....

O Melibœe! Deus nobis hæc otia. *Faxit.*

P. S. Nous avons promis de nommer, à la fin de ces *mémoires*, les trois hommes du siècle les plus en état de nous donner quelques lumières sur la révolution. Ces trois hommes sont MM. de Calonne, Mallet-du-Pan et Chauderlos-de-Laclos. Mais nous déclarons, en même tems, que leur intérêt s'oppose tellement à leur franchise, qu'il ne faut pas y compter.

FIN.

TABLE

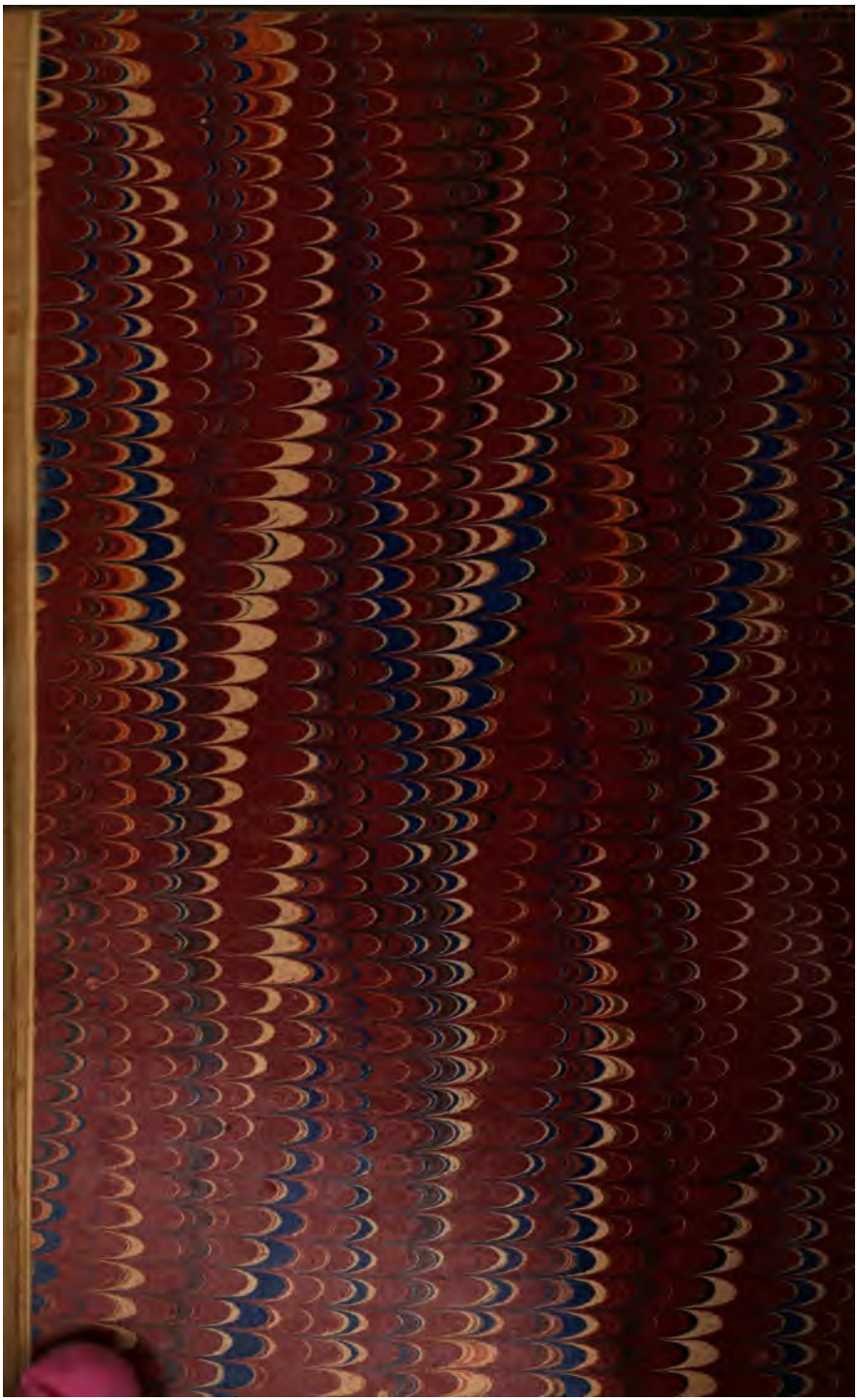
TABLE
DES CHPITRES
Contenus dans le second volume.

Chap. XVIII. Effets du 18 fructidor sur la littérature, *page* 5
—XIX. Effets du 18 fructidor sur la philosophie, 19
Premier dialogue entre un philosophe et l'auteur, sur les opinions religieuses, 21
Second dialogue sur les philosophes, 29
Troisième dialogue sur les agens de la révolution, 35
Chap. XX. Effets du 18 fructidor sur l'armée, 49
—XXI. Paix plâtrée, 61
—XXII. Congrès de Rastadt, 65
—XXIII. Projet extravagant d'un nouveau partage de l'Europe, lequel en cachoit un autre plus profond, 73
—XXIV. Révolution faite à Rome par les Français, 87

—XXV. Invasion de Rome, *page* 97
—XXVI. Invasion de la Suisse, 121
—XXVII. Descente en Angleterre, 133
—XXVIII. Ce qui a précédé l'expédition d'Egypte, 147
—XXIX. Expédition d'Egypte, 159
—XXX. Invasion de Naples et de Turin, 174
—XXXI. Effets du 18 fructidor sur l'esprit public, 206
—XXXII. Effets du 18 fructidor sur les *déportés*, 213
—XXXIII. Les auteurs de la journée du 18 fructidor accusent de ses effets les déportés et les déportables, 219
—XXXIV. Réfutation d'une grande calomnie, 225
— Lettre sur la conduite et le caractère de Monsieur, 226
—XXXV. Dernier effet du 18 fructidor; révolution du 30 prairial, 244
—XXXVI. Conclusion. Quel remède à tant de maux, 253

Fin de la Table.

a
606



WIDENER LIBRARY
HX IQLD M

Fr 1362.5

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE

PURCHASED APRIL, 1927

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DES

EXPÉDITIONS

EN EGYPTE ET EN SYRIE.

DE L'IMPRIMERIE DE MAGIMEL.

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DES

EXPÉDITIONS

EN ÉGYPTE ET EN SYRIE,

PAR J. MIOT,

DEUXIÈME ÉDITION,

Revue, corrigée et augmentée d'une Introduction, d'un Appendice et de faits, pièces et documens qui n'ont pu paroître sous le Gouvernement précédent.

La vérité appartient à l'histoire.

A PARIS,

CHEZ LE NORMANT, Imprimeur-Libraire, rue de Seine, n° 8, près du pont des Arts.

1814.

Fr 1362.5

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE
APRIL, 1927

AVERTISSEMENT.

La première édition de ces Mémoires me valut des chagrins et des désagrémens. Bonaparte en fut très-mécontent; ceux qui ont lu mon ouvrage en devineront facilement les raisons. La mauvaise humeur que ma simplicité et ma franchise lui causèrent, a subsisté dans toutes les occasions où il a été question de mes services. Je fus obligé de changer de carrière et de chercher ailleurs un appui. Mais, sans revenir sur le passé, je veux seulement instruire le lecteur des sentimens qui m'ont animé en fesant cette seconde édition.

La vérité appartient à l'histoire; j'ai écrit dans l'intention d'être utile aux historiens à venir; j'ai dû dire la vérité et je l'ai dite, j'ose l'assurer, avec impar-

tialité. Si j'ai commis quelques erreurs, elles sont involontaires, et si l'on remarque de la chaleur dans quelques tableaux, elle n'est que le résultat des impressions que j'ai reçues, et dont le souvenir ne s'effacera jamais.

Le lecteur reconnoîtra, j'espère, que cet ouvrage est celui d'un honnête homme.

Je ne me sers, en parlant de Bonaparte, d'aucune de ces expressions injurieuses que repousse l'écrivain qui veut mériter l'estime des gens éclairés; je ne pense point que l'appeler un *aventurier*, ce soit honorer la nation qui le reconnoissoit pour son souverain. Je pense de plus, que c'est blesser tout-à-la-fois, le Pape qui l'a sacré, les Rois qui ont traité avec lui, et cet Empereur qui lui donna son auguste fille. Le guerrier qui parvint à dominer un moment l'Europe, qui conduisit si souvent les armées françaises aux champs de la victoire, ne peut,

quelques reproches qu'on lui adresse, avoir été un *aventurier*. Je m'abstiens de ces jugemens que la postérité ne justifie pas toujours : elle seule peut mettre dans sa balance équitable les fautes et les talens, les succès et les revers de Bonaparte ; mais on peut croire qu'avec la modération, vertu malheureusement trop rare chez les conquérans, il eût légitimé sa fortune éclatante, et fondé sa dynastie sur des bases inébranlables.

Et je m'exprime ainsi, afin qu'on ne croie point que la passion a guidé ma plume dans les Mémoires qu'on va lire. Je dis ce que j'ai vu, ce que j'ai éprouvé.

J'ai retouché cette édition avec beaucoup de soins, et pour bien dire, elle est un second ouvrage. J'ai ôté tout ce qui ne se rattachoit point au récit des événemens de l'expédition, et j'ai ajouté une introduction qui en fait connoître les causes, un appendice qui en présente

les funestes résultats, et des détails aussi curieux qu'intéressans, qu'il ne m'avoit point été possible d'insérer du temps de Bonaparte, mais que la liberté dont nous jouissons sous un Roi juste et paternel, permet actuellement de publier.

INTRODUCTION.

Les événemens mémorables qui se sont succédés avec tant de rapidité depuis le commencement de ce siècle, plus encore que le nombre des années écoulées, ont affoibli sans doute le souvenir de l'expédition en Egypte. Néanmoins, cette expédition gigantesque et malheureuse, sera toujours un épisode aussi curieux qu'intéressant de notre histoire. Si elle est un exemple effrayant de cette fatalité qui attache à la destinée d'un seul homme, la destinée de tant de milliers de soldats, elle nous rappelle aussi ces beaux faits, ces combats sanglans, qui jettent et jetteront, surtout dans la postérité, un éclat immortel sur les armes françaises. La mémoire doit donc nous en être toujours précieuse. Semblables à ces voyageurs rentrés au port, après la plus longue et la plus horrible tempête, n'est-ce point avec

joie que nous revenons sur la route périlleuse que nous avons parcourue, et le récit des faits glorieux de notre nation, n'ajoute-t-il point aux douceurs de la paix rendue enfin à cette belle France, pour gage du retour d'une famille auguste, que la Providence, par les sentiers secrets et miraculeux de sa justice, a ramenée sur le trône de ses ancêtres?

L'expédition en Egypte a eu de trop grandes conséquences pour n'être point placée au nombre des événemens importans qui ont agité l'Europe, et indépendamment de cet intérêt, elle a une couleur toute particulière, qui en rend les détails infiniment touchans. Elle fait naître encore cette réflexion, que l'expérience des temps, les leçons de l'histoire, sont presque toujours inutiles, et que les malheurs passés des peuples n'en préservent pas les peuples actuels. Ainsi, ces croisades, qui eurent une fin si funeste, qui coûtèrent tant de sang à la France, n'ont point arrêté ceux qui livroient volontairement la plus brillante armée aux mêmes souffrances et aux mêmes désastres. Mais les chefs des Etats, et ces hommes que les circonstances élèvent au-dessus de la foule, se croyent tou-

jours hors de la règle commune et appelés à réussir dans toutes les choses, où tant d'autres ont échoué. Et c'est par cette raison que les mêmes catastrophes se reproduisent si souvent dans l'histoire, parce que les mêmes fautes sont commises, et que l'ambition, la vanité et l'aveugle confiance, restent les mêmes.

L'opinion de gens éclairés, est que l'expédition d'Egypte fut uniquement et comme projet et comme disposition l'ouvrage de Bonaparte. Je vais tâcher de démontrer que cette opinion est fondée, en rapportant quelques faits qui serviront d'introduction à ces mémoires.

Au mois de fructidor an 5 (1), des négociations étoient entamées à la fois avec l'Angleterre et l'empereur d'Allemagne.

Treilhard et Bonnier, plénipotentiaires de la République, ayant demandé la restitution de toutes les possessions que S. M. Britannique avoit enlevées, tant à la France qu'à l'Espagne et à la Hollande, ses alliés, lord Malmesbury quitta Lille, et tout espoir d'arrangement fut détruit.

(1) Août et septembre 1797.

Bonaparte, après une campagne aussi brillante qu'extraordinaire par ses résultats, traitoit à Passeriano de la paix de Campo-Formio, dont les bases avoient été posées dans les préliminaires de Léoben. Il montroit pendant les négociations une impatience extrême, et parloit en vainqueur qui ne souffre pas de contradiction (1). Lorsqu'il apprit qu'Augereau venoit d'être nommé au commandement de l'armée d'Allemagne (2), un moment de dépit lui fit signer la paix, dont il étoit d'ailleurs mécontent. Les conditions de cette paix, il ne l'ignoroit pas, étoient impolitiques, extrêmement défavorables pour le présent, et encore plus pour l'avenir; mais en se rendant au congrès de Rastadt, il espéroit améliorer ce qu'il avoit commencé.

Il est certain que c'est pendant son séjour à Passeriano que l'idée d'une expédition en Egypte prit naissance, et se déve-

(1) Il dit un jour : *Je porterai ma réponse à Vienne.*

(2) Augereau partit le 11 vendémiaire (2 octobre 1797) pour aller prendre le commandement de l'armée d'Allemagne, qui comprenoit, sous cette dénomination les armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin-et-Moselle.

loppa dans des conversations intimes avec un homme de beaucoup de mérite qui se trouvoit auprès de lui. En effet, on lit ces mots remarquables dans la proclamation qu'il adressa (1) à l'escadre de l'amiral Bruies, alors dans la mer Adriatique.

« Camarades, dès que nous aurons paci-» fié le continent, nous nous réunirons à » vous pour conquérir la liberté des mers.

» Sans vous, nous ne pouvons porter la » gloire du nom français que dans un petit » coin du continent; avec vous, nous tra-» verserons les mers, et la gloire nationale » verra *les régions les plus éloignées* (2). »

Tout romanesque que pût paroître le projet d'aller attaquer les Anglais dans l'Orient, il se rattachoit à des vues méditées autrefois par l'ancien gouvernement, et il

(1) 6 vendémiaire an 7 (27 septembre 1797).

(2) Bonaparte montroit une grande confiance dans les talens et les moyens de l'amiral Bruies. Voici l'extrait d'une lettre du général en chef au Directoire :

« Le contre-amiral Bruies est un officier distingué » par ses connoissances, autant que par la fermeté de » son caractère. Un capitaine de son escadre ne se re-» fuseroit pas deux fois de suite à l'exécution de ses » signaux. Il a l'art et le caractère pour se faire obéir. »

devoit sourire à un homme avide de gloire et jaloux de conserver une autorité indépendante.

La paix paroissant assurée sur le continent, puisque le congrès de Rastadt alloit s'ouvrir et achever de régler les rapports politiques entre l'Allemagne et la France, il ne restoit plus d'ennemis à combattre en Europe que l'Angleterre. C'est vers cette île que le Directoire dirigea alors toutes ses vues, et l'esprit national secondoit par son élans les efforts impuissans que manifestoit le gouvernement français. Le Directoire arrêta le 26 octobre, qu'il se rassembleroit sans délai sur les côtes de l'Océan une armée qui prendroit le nom d'armée d'Angleterre, et dont le commandement en chef seroit donné au géneral Bonaparte. Des proclamations engagèrent en même temps le peuple français à ne pas déposer les armes, tant que le gouvernement anglais ne seroit point châtié; enfin on ne parloit plus, on ne paroissoit plus s'occuper que d'une invasion en Angleterre. On cherchoit à prouver que cette puissance ne pouvoit, quelle que fût sa supériorité sur mer, s'opposer à la jonction des forces navales de la France et

de l'Espagne. On vit éclore chaque jour des projets de descente plus bisarres et plus extravagans les uns que les autres.

Cependant, les plénipotentiaires qui avoient été à Lille, furent nommés pour traiter au congrès de Rastadt.

Bonaparte, avant de quitter l'Italie, adressa à ses troupes une proclamation qui, bien que la paix fût signée, attestoit suffisamment qu'il ne renonçoit pas à l'espoir d'une guerre nouvelle et prochaine (1). Arrivé à Rastadt, ses préventions contre les plénipotentiaires Treilhard et Bonnier, qu'il trouva au congrès, peut-être plus encore les divisions fâcheuses qui régnoient entre ces ministres, l'empêchèrent de réus-

(1) Extrait de la proclamation datée de Milan le 24 brumaire (14 novembre 1797.)

« Soldats, je pars demain pour me rendre à Rastadt..... En vous entretenant des princes que vous » avez vaincus...., des peuples qui vous doivent leur » liberté....., des combats que vous avez livrés en deux » campagnes; dites-vous : dans deux campagnes nous » aurons plus fait encore. »

Il partit de Milan le 17 novembre, passa le 24 à Bâle et se rendit, sans retard à Rastadt.

sir, et il vint brusquement à Paris, la tête uniquement occupée d'une invasion en Angleterre, ou du moins déterminé à pousser avec vigueur une guerre que sa haine contre le gouvernement anglais lui faisoit envisager comme le but le plus grand et le plus glorieux. Il arriva le 15 frimaire (5 décembre), descendit et logea dans la maison de sa femme, rue *Chante-Reine* (1); il affecta dans sa manière de vivre autant de simplicité que de modestie (2). On lui donna des fêtes et des dîners; enfin il fut reçu membre de l'Institut (3). L'enthousiasme et les plus brillantes acclamations le suivoient partout. Cet empressement devoit exciter la

---

(1) Cette rue reçut bientôt après le nom de *la Victoire.*

(2) Extrait du *Moniteur* du 15 frimaire :

« Il sort rarement et sans suite, dans une simple » voiture à deux chevaux. On le voit assez souvent se » promener seul dans son modeste jardin.

(3) On remarque la phrase suivante dans la lettre de remercîment qu'il écrivit au président.

« La vraie puissance de la République doit consister » désormais à ne pas permettre qu'il existe une seule » idée nouvelle qu'elle ne lui appartienne. »

jalousie du Directoire et lui donner de vives inquiétudes pour l'avenir (1). On annonçoit vainement son départ pour Rastadt, il res-

(1) *Moniteur* du 10 plviose an 6.

« Si on veut connoître les ressorts que fait jouer » l'Angleterre, on n'a qu'à lire la lettre anonyme ci- » jointe.

Strasbourg, 2 pluviose.

« Le péril pour Bonaparte et Reubell, est des plus » grands ; on a préposé de fausses pièces de conviction » contre eux d'attenter à la liberté de la France ; on a » fait recevoir des déclarations par écrit, de plusieurs » individus, qu'on a appostés pour s'assurer qu'ils ont » pleine connoissance du complot formé par eux, de » s'emparer seuls du Gouvernement, et de faire périr » les membres du Directoire et des Conseils, qui pour- » roient s'opposer à leurs projets. »

Soit que le Directoire voulût, par ces bruits, faire sentir à Bonaparte qu'il commençoit à gêner, et qu'on veilloit avec soin sur lui, soit qu'en effet le Directoire eût des raisons pour craindre son influence, Bonaparte dut penser dès-lors qu'il étoit redouté.

D'un autre côté, ses amis, ou ses affidés, publioient que sa vie étoit menacée, et il fut question, pendant quelques jours, d'une femme qui avoit prévenu Bonaparte qu'on vouloit l'assassiner. Cette femme fut trouvée morte dans sa chambre. Mais cette histoire n'a jamais été tirée bien au clair. Le *Moniteur* s'empressa de déclarer : « que Bonaparte n'avoit pas besoin de ces

toit à Paris, et d'après un arrêté du Directoire, Desaix conservoit provisoirement le commandement de l'armée d'Angleterre, tant que Bonaparte n'auroit point terminé sa mission diplomatique.

Néanmoins il se faisoit de grands mouvemens de troupes en Italie; une partie se dirigeoit vers Toulon, et l'autre sous les ordres du général Berthier marchoit à Rome pour venger la mort de Duphot, et chasser le Pape de sa capitale.

» moyens extraordinaires pour se rendre intéressant « au peuple. »

En rendant compte de deux proclamations de Bonaparte aux peuples Cisalpin et Ligurien, une gazette s'exprime ainsi :

« Elles prouvent qu'il est de ces génies heureusement » nés, dont les triomphes ne se bornent pas à une seule » espèce de succès; elles prouvent que Bonaparte ne » seroit pas moins grand dans le Sénat qu'à la tête » des armées de la République; qu'il ne sauroit pas » moins concourir à lui donner de bonnes lois qu'à » la défendre de ses ennemis, etc. »

Cette opinion qui se répandoit trop généralement, ne devoit pas être agréable au Directoire, qui voyoit s'élever au milieu des victoires et sous les lauriers, un trop redoutable rival.

Bonaparte partit (1) pour Dunkerque, afin de visiter les côtes et préparer les premières opérations relatives à la descente. Tout dut faire croire qu'il ne retourneroit plus à Rastadt, et l'on annonçoit que ce congrès touchoit à sa fin.

Desaix et Kleber parcouroient également les côtes, ainsi que le ministre de la marine, qui se rendit à Brest.

La tournée que Bonaparte fit sur celles de la Manche, et les observations de quelques hommes instruits qu'il consulta dans sa route, le déterminèrent à renoncer à un plan qui l'avoit séduit au premier moment, et dont l'exécution lui parut alors impossible. Il revint à Paris; mais en abandonnant ses projets, l'impatience de ses passions, le danger qu'il croyoit courir dans la capitale, son mécontentement du Directoire, qui de son côté supportoit avec peine les prétentions de ce favori de la victoire, lui firent sentir la nécessité de continuer à jouer un rôle isolé, et d'aller chercher à la tête d'une armée, l'indépendance, dont le pouvoir absolu qu'il s'étoit arrogé en Italie

(1) Le 21 pluviose (9 février 1798).

lui avoit fait contracter l'habitude. C'est alors que le projet de l'expédition en Egypte dont les premières idées s'étoient développées à Passeriano, prit plus de consistance, et que l'on s'occupa sérieusement de le réaliser. Bonaparte s'y livra avec la plus vive ardeur, persuadé que le Directoire le tiendroit toujours éloigné des grands intérêts qui se débattoient à Rastadt, et qu'une invasion en Angleterre étoit une chimère (1). Il entraîna par l'ascendant de sa réputation, par ses discours, le gouvernement qui le voyoit avec plaisir, à quelque prix que ce fût, s'absenter de la France, et les hommes avides de gloire, amoureux des entreprises hardies. Toutes les dispositions préliminaires furent dictées par lui; les arrêtés du Directoire furent minutés de sa main et recopiés par un des membres qui remplissoit, comme le plus jeune des Directeurs, les fonctions du secrétaire, qu'on n'avoit pas mis du secret. Massena alla remplacer le général Berthier, qui se rendit à Gênes et demanda à

(1) Cette assertion n'est pas en contradiction avec les démonstrations de l'an 11; à cette époque Bonaparte ne croyoit pas plus à la possibilité d'une descente.

ce gouvernement, tous les bâtimens en état de service, pour une expédition secrète et importante. L'escadre de Bruies revint à Toulon ; on nolisa à Livourne des bâtimens qui furent expédiés à Civita-Vecchia ; en Corse on faisoit également des préparatifs. Enfin tout fut, il faut le croire, l'ouvrage de Bonaparte, et ce seroit à tort que l'on accuseroit l'ancien gouvernement de cette expédition. Plan, projets, combinaisons, tout appartient à Bonaparte. Le reproche à faire au Directoire, reproche trop fondé sans doute, est d'y avoir consenti, et dans quel moment ! lorsque l'on provoquoit l'Angleterre, lorsque l'on indisposoit plus que jamais la maison d'Autriche par les révolutions successives de l'Italie et de la Suisse, lorsque l'on s'obstinoit à dicter à l'Empire une paix honteuse et insupportable, lorsque l'on irritoit toute la chrétienté en expulsant le Pape errant et captif !..... et c'est dans cet instant de crise générale que la France se prive de l'élite de ses armées, expatrie pour ainsi dire une foule de généraux distingués, et expose ses vaisseaux précieux aux coups assurés des Anglais !

Pendant que tout se préparoit ainsi, plu-

tôt avec l'affectation du mystère qu'avec un véritable secret (1), les inconséquences de Bernadotte avoient amené le fâcheux événement qui força la légation française à quitter Vienne après deux mois de séjour (2).

(1) *Moniteur* du 11 germinal.

« Il se prépare une expédition à la fois savante et « militaire, dont la destination est pour une autre » partie du monde. Des hommes très-distingués dans » toutes les sciences et dans tous les arts, au nombre » de dix-neuf, en font partie; les combattans sont » au nombre de vingt mille.

« On parle de l'Egypte, où nous descendrions, » dit-on, du consentement du Grand Seigneur. Peut-» être sommes-nous destinés à voir renouveler une » expédition encore plus brillante que ne fut celle » d'Alexandre.....

» Le fait est qu'on se perd en conjectures, et qu'on » ne peut faire mieux tant le Gouvernement garde bien » son secret. »

(2) Bernadotte arriva le 8 février 1798 au soir, à Vienne. Le trois mars seulement, il eut sa première audience de l'Empereur.

Un drapeau tricolore suspendu au balcon du palais de l'ambassade française, fut la cause d'un rassemblement du peuple, et de quelque tumulte. Un courrier apporta, le 7 floréal (26 avril), le désaveu formel de l'Empereur, et sa promesse de donner à la République, la satisfaction la plus éclatante de tout ce qui s'étoit passé.

A peine la nouvelle du départ de Bernadotte fut-elle connue à Paris, que le Directoire, qui craignoit qu'il n'entraînât de nouvelles hostilités, sentit tout le besoin dont Bonaparte pouvoit lui être, et se jeta aussitôt à sa tête (1). Un arrêté pris spontanément remit à ce général les pouvoirs les plus étendus, et le chargea du soin de tout réparer.

Bonaparte, content de lui-même et de sa position, se plaignit des fautes de Bernadotte : « Voyez, dit-il ce qu'elles nous coûtent, il faut renoncer à la plus grande » expédition que j'aie jamais méditée, pour » retourner à Rastadt (2), et abandonner » des plans dont l'exécution pouvoit changer » tous les rapports politiques de l'Europe ». Mais à travers ce vain ressentiment, il étoit facile de démêler qu'une satisfaction réelle l'emportoit sur les regrets qu'il manifestoit. En effet, le Directoire en le chargeant des négociations que l'événement de Vienne

(1) Bonaparte devoit partir dans la nuit du 3 floréal, pour Toulon.

(2) En effet, ce nouveau départ fut annoncé pour le 6 floréal (25 avril).

alloit ouvrir, le replaçoit positivement dans la position où il desiroit se trouver. Le sort de la France et de son gouvernement étoit encore une fois remis entre ses mains. Arbitre de la paix ou de la guerre, il commandoit l'une ou faisoit l'autre, suivant que ses rapports avec le Directoire lui rendoient l'une ou l'autre nécessaire. Enfin, vainqueur de nouveau ou pacificateur adoré, il revenoit à Paris avec une puissance accrue de tout ce que ces deux titres lui auroient donné de force, et il exécutoit alors ce qu'il fit depuis au 18 brumaire.

Mais soit qu'il ne cachât pas avec assez de soin ses projets et ses espérances, soit que la pusillanime prudence du Directoire eût entrevu une partie des dangers, soit enfin que la lettre écrite par Bonaparte à M. de Cobentzel (1), l'eût suffisamment

(1) Cette lettre fut écrite sans l'aveu du Directoire. Elle parloit très-peu de l'affaire de Bernadotte, mais beaucoup d'un changement politique qui pût terminer les difficultés que le traité de Campo-Formio avoit fait naître ou n'avoit point résolues. Cobentzel joué par Thugut, ne vint que sur cette lettre; il la crut la véritable base des négociations qu'il devoit discuter avec François de Neufchâteau, et fut fort surpris de

éclairé sur le rôle qu'il vouloit jouer, le gouvernement revint sur ses pas, et il fut décidé que Bonaparte n'iroit pas à Rastadt, et que François de Neufchâteau, qui devoit sortir par le sort au tirage de prairial, seroit chargé des négociations. Barras fut désigné pour faire part à Bonaparte de cette dernière résolution, et la manière dont il s'acquitta de cette commission est sans doute cause de la haine que Bonaparte conçut contre lui.

Quoi qu'il en soit des détails de l'entrevue de Barras avec Bonaparte, voici du moins ce qui se passa ostensiblement.

Le soir du 16 floréal, Bonaparte ne s'occupoit encore que de son voyage à Rastadt; le projet de l'expédition étoit tout à fait

---

voir qu'elle n'étoit pas connue de ce dernier. La réparation demandée pour l'injure faite à Bernadotte, n'étoit qu'un prétexte, et c'est à la faveur de ce prétexte même qu'on vouloit consolider la paix. Thugut, qui prévoyoit quelle seroit la conduite du Directoire, laissa volontiers à Cobentzel une commission dont l'issue ne pouvoit être que honteuse pour son rival, et le temps prouva qu'il avoit calculé juste.

oublié; il parloit même de la manière de vivre qu'il adopteroit à son retour, lorsque Barras entra, l'air extraordinairement sombre; il prend très-peu de part à la conversation du salon, et passe après quelques instans de silence dans un cabinet voisin, avec Bonaparte. L'entretien dura un quart d'heure. Barras sortit, et quitta la société sans échanger à peine deux paroles avec madame Bonaparte. Bonaparte reparoît après lui, ne dit rien à personne, et se retire de nouveau dans son cabinet, dont il ferme brusquement la porte. Dans la nuit il partit pour Toulon.

Cette anecdote semble tout expliquer, et l'on ne voit plus alors, dans l'expédition d'Egypte, si malheureuse par ses résultats, si funeste par le coup mortel qu'elle devoit porter à notre marine et à notre commerce, qu'une nouvelle preuve des maux incalculables qu'attirent sur les Empires, les haines et les préventions exagérées de ceux que le hasard ou une fatale célébrité a placés à leur tête.

Au surplus, Bonaparte auquel il ne restoit peut-être que l'alternative d'exécuter

cette chevaleresque entreprise ou d'être perdu tout à fait, ne se dissimula pas le danger qu'il alloit courir; il se flattoit cependant que des démarches faites à Constantinople en écarteroient une partie, et que l'on parviendroit à faire consentir la Porte à cette invasion. C'étoit sans doute une grossière erreur, et l'on ne peut croire que M. de Taleyrand, qui rassuroit plus que personne Bonaparte sur ce point, la partageât sincèrement. Cependant, comme Bonaparte veut toujours que les hommes s'engagent personnellement, et comme il a toujours cherché dans les périls qu'il fit courir aux autres avec lui, une garantie contre l'abandon où la perfidie des conseils (1), il n'avoit pas oublié d'exiger que M. de Taleyrand se rendroit à Constantinople, et il partit convaincu que celui-ci y seroit avant que lui-même fût arrivé en Egypte; mais il avoit affaire à un homme trop habile; M. de Taleyrand le laissa partir, et prévoyant d'avance les suites de cette expédition, il resta

(1) Il emmena, avec lui, en Egypte, le jeune Merlin, fils du président du Directoire.

à Paris, et se joua ainsi de Bonaparte, en trompant d'un autre côté les espérances d'un des membres du Directoire qui, à sa sortie, croyoit avoir le ministère des relations extérieures.

MÉMOIRES

POUR SERVIR

À L'HISTOIRE DES EXPÉDITIONS EN ÉGYPTE ET EN SYRIE.

LIVRE PREMIER.

Traversée de l'armée, débarquement à Alexandrie et séjour en Egypte jusqu'à l'expédition en Syrie.

DES troupes désignées pour une expédition secrète, étoient rassemblées, depuis quelque temps en France, en Italie. On faisoit, dans le silence, des préparatifs considérables dans les ports de Toulon, de Gênes, de Civita-Vecchia, et même en Corse. Bonaparte, déjà fameux par sa campagne en Italie, Kleber, Desaix, célèbres par des combats, par des victoires, étoient à la tête de ces régimens dont les numéros glorieux rappeloient des succès éclatans.

Bonaparte arriva à Toulon du 20 au 21 floréal an VI (du 9 au 10 mai 1798), et adressa aux soldats de

terre et de mer, de l'armée de la Méditerranée la proclamation suivante:

« SOLDATS,

» Vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre.

» Vous avez fait la guerre de montagnes, de » plaines, de siéges; il vous reste à faire la guerre » maritime.

» Les légions romaines, que vous avez quelque- » fois imitées, mais pas encore égalées, combat- » toient Carthage tour à tour sur cette même mer, » et aux plaines de Zama. La victoire ne les aban- » donna jamais, parce que constamment elles furent » braves, patientes à supporter la fatigue, disci- » plinées et unies entre elles.

» Soldats, l'Europe a les yeux sur vous! Vous » avez de grandes destinées à remplir, des batailles » à livrer, des dangers, des fatigues à vaincre; vous » ferez plus que vous n'avez fait pour la prospérité » de la patrie, le bonheur des hommes et votre » propre gloire.

» Soldats, matelots, fantassins, canonniers, cava- » liers, soyez unis; souvenez-vous que, le jour » d'une bataille, vous avez besoin les uns des autres.

» Soldats, matelots, vous avez été jusqu'ici né- » gligés; aujourd'hui la plus grande sollicitude de la » republique est pour vous: vous serez dignes de l'ar- » mée dont vous faites partie.

» Le génie de la liberté, qui a rendu, dès sa nais-
» sance, la république l'arbitre de l'Europe, veut
» qu'elle le soit des mers et des nations les plus
» lointaines. »

L'armée ignoroit encore les lieux où elle devoit porter ses armes, c'est-à-dire, qu'elle n'en étoit point instruite officiellement; mais tout faisoit présumer qu'elle alloit en Egypte.

Quel vaste champ ouvert à nos esprits agités, impatients! Des spéculateurs dévoroient l'avenir pour grossir leur fortune; quelques-uns d'entre eux sont morts de douleur et de chagrin; d'autres, dont le moral a résisté aux dégoûts, aux privations, se sont estimés heureux de revenir sains et saufs. Chacun fondoit les plus brillantes espérances sur cette expédition importante, et le général en chef laissoit échapper souvent de ces paroles également flatteuses pour l'ambition de la gloire et pour l'amour des richesses. Nos guerriers avoient déjà contracté, en Italie, l'habitude de s'enrichir aux dépens du pays conquis; l'Egypte leur offroit une mine d'autant plus abondante à exploiter que cette province étoit encore vierge. Quant aux regrets de quitter la France, enthousiasmés, étourdis par le tumulte qui accompagne ordinairement le départ d'une armée, à table, en riant, nous parlions des dangers, des privations qui nous attendoient : les dangers présentoient un moyen d'acquérir de l'avancement; les privations!

nous n'aurions point de vin, mais nous en buvions alors ; peut-être n'aurions-nous point de femmes, mais nous n'en manquions pas encore ; tout le monde ne reverroit point son pays, mais chacun espéroit qu'il seroit assez heureux pour embrasser sa famille. Nous étions entraînés, séduits par ce besoin de la gloire ou du changement, qui fait toujours chercher le mieux pour atteindre quelquefois le pire. Ainsi l'homme passe sa vie à desirer!

Cette flotte, superbement équipée, ces vaisseaux de transport qui couvroient la rade, exaltoient l'imagination ; quelques Français cependant, moins susceptibles d'émotion, se réjouissoient de ne point faire partie de l'expédition.

Dans les derniers jours de floréal, l'escadre légère sortit, et croisa devant l'entrée de la rade de Toulon.

Les troupes embarquées, la flotte et le convoi mirent à la voile le 30 (19 mai).

VAISSEAUX DE L'EXPÉDITION.

L'Orient, à trois ponts, beau vaisseau, monté par l'amiral *Bruïes*.

Le Francklin, à deux ponts, beau vaisseau, chef de la deuxième escadre ; contre-amiral *Blanquet*.

Le Guillaume-Tell, beau vaisseau, chef de la troisième escadre ; contre-amiral *Villeneuve*.

Le Peuple-Souverain, vieux vaisseau arqué.
Le Guerrier.
Le Conquérant, vieux vaisseau.
Le Timoléon.
Le Spartiate, beau vaisseau.
L'Aquilon.
Le Tonnant, beau vaisseau.
L'Heureux (1), mauvais vaisseau.

POUR LE CONVOI.

Le Dubois, vaisseau vénitien.

FOUR L'HOPITAL.

Le Causse.

PRINCIPALES FRÉGATES.

La Diane.
La Junon.
La Justice.
La Courageuse.
La Sérieuse.
La Sensible, armée en flûte.

---

(1) M. Denon, dans son ouvrage, au récit du combat d'Aboukir, parle d'un vaisseau *l'Hercule* qui sauta en l'air. Nous n'avions point de vaisseau de ce nom dans la flotte, et c'est surement une erreur. Ce ne peut être que *l'Heureux* qu'on avoit surnommé *la Charrette* dans l'armée, parce qu'il étoit mauvais voilier.

Des Bricks, des Mouches et des Chaloupes canonnières.

L'état-major étoit à bord de l'*Orient*.

Les vaisseaux étoient encombrés jusque dans les haubans, où l'on voyoit les roues des canons embarqués, et les troupes étoient réparties sur les bâtimens de transport et sur les vaisseaux de ligne.

Au départ de l'amiral, sa femme vint à son bord pour lui faire ses adieux; elle resta jusqu'au moment où on leva l'ancre; elle versoit des larmes; l'amiral prit son fils, et l'embrassant tendrement, le rendit à son épouse, en lui disant: « Adieu, mon fils, » c'est peut-être la dernière fois que je te presse » contre mon cœur. » Tristes adieux! pressentimens funestes qui se sont réalisés!

Le vent étoit frais au moment où l'armée mit à la voile. L'*Orient* ne put abattre assez promptement; se dirigeant, malgré lui, sur la montagne de la croix des signaux, il fut sur le point de s'échouer, et très-long-temps à se mettre en route.

Le 8 prairial (28 mai), le calme nous tint pendant deux jours à dix lieues au large du détroit de Bonifaccio. Le convoi de Corse nous rallia. Les troupes de ce convoi étoient commandées par le général Vaubois. On attendoit celui de Civita-Vecchia aux ordres de Desaix.

Que notre marche étoit majestueuse! quel magnifique coup d'œil!

La musique militaire se faisoit entendre sur différens bords, et produisoit un effet que je ne saurois exprimer.

Le plus beau temps favorisoit notre route ; l'armée se tenoit, suivant les circonstances, au vent, ou sous le vent du convoi. Les changemens de position, les avis des bâtimens en découverte nécessitoient quantité de signaux, qui devenoient les nouvelles de l'armée ; ils étoient pour nous une sorte de spectacle et de sujets à conjectures.

Nous reconnûmes, la Sicile, l'île de Pantalaria, et nous entrâmes dans le canal de Malte.

Un brick anglais, capturé par un de nos aviso, nous parla d'une escadre anglaise envoyée à notre poursuite. C'étoit celle de Nelson.

Le 21 prairial (9 juin), nous arrivâmes, à la pointe du jour, en vue de l'île de Gozo. Le convoi de Civita-Vecchia y étoit arrivé depuis le 18.

Le même jour, Bonaparte envoya un de ses aides-de-camp demander au grand-maître de Malte, la faculté de faire de l'eau dans différens mouillages de l'île. Sa réponse fut regardée comme un refus absolu, puisqu'il ne consentoit à laisser entrer que quatre bâtimens de transport à la fois. Le consul de France, M. Caruson, reçut aussitôt l'ordre de déclarer que le général en chef étoit décidé à se procurer de force, ce qu'on auroit dû lui accorder d'a-

près les principes de l'hospitalité qui sont la base de l'ordre.

A la suite de ces plaintes et des menaces qui les suivirent, on dressa un exposé de la conduite de Malte à l'égard de la France, depuis 1791 jusqu'à l'époque actuelle, et ses torts furent démontrés par plusieurs ordres du commandeur Grimaldi, pour le recrutement en faveur des vaisseaux anglais, et par un manifeste du grand-maître, en date du 10 novembre 1793. Mais ces reproches n'étoient que de vaines formalités dont on vouloit couvrir l'occupation indispensable de l'île.

La descente fut anssitôt ordonnée. Le convoi de Civita-Vecchia l'effectua dans la *calle* de Marsa-Siroco, celui de Gênes à la *calle* Saint-Paul, celui de Marseille à l'île de Gozo.

Le général Lannes, le colonel Marmont descendirent sous le canon de la place. Desaix, avec le général Belliard et le 21e d'infanterie, s'empara des forts qui défendoient la rade et le mouillage de Marsa-Siroco.

Les batteries maltaises tiroient sur nos vaisseaux, et sembloient vouloir s'opposer au débarquement. La résistance fut foible, nos troupes eurent promptement repoussé jusque dans la Valette les postes qui en défendoient l'approche.

Le 22 prairial, je joignis le quartier-général à Bircarcara dans l'intérieur de l'île, et mangeai les

premières oranges. Elles me firent grand plaisir. L'eau du bord étoit fétide, les approvisionnemens frais étoient épuisés ; une orange étoit une jouissance. La chaleur, déjà très-forte, commençoit à nous importuner ; c'étoit un échantillon de celle que nous devions ressentir bientôt.

La simple inspection des remparts de la Valette suffit pour convaincre qu'on auroit tenté vainement de la prendre de vive force. Les momens étoient précieux, les Anglais pouvoient paroître ; vaincus ou vainqueurs, l'expédition eût été sûrement manquée. Continuer notre route sans prendre Malte, étoit, sinon dangereux, du moins impolitique, soit par la facilité que nous laissions aux Anglais de s'en emparer, soit par les ressources dont nous nous privions. L'armée avoit besoin de se rafraîchir ; on pouvoit craindre les maladies : quelques jours de repos devenoient indispensables. Faire le siége de la Valette étoit impossible ; on tenta les négociations : elles réussirent heureusement. Il est évident que si l'ardeur et l'audace de l'attaque épouvantèrent d'abord les Maltais surpris, Bonaparte ne fut pas moins secondé par les intelligences qu'il avoit dans la Valette avec les chevaliers de notre nation. La ville eût pu supporter un siége aussi mémorable que celui qu'elle avoit soutenu en 1565 ; mais la faiblesse du grand-maître, les négligences dans les préparatifs de défense, le trouble et la terreur qu'apportèrent les

habitans effrayés, la diversité des opinions qu'une volonté ferme pouvoit seule contenir, achevèrent de jeter la confusion dans les conseils, et paralysèrent le desir que le gouvernement avoit justement conçu de s'opposer aux efforts de l'armée française, infailliblement suivie et menacée par les Anglais.

M. Dolomieu, chevalier de Malte, le général Junot et M. Poussielgue furent les négociateurs. Le grand-maître Hompesch nous fit ouvrir les portes, et après nous être emparés successivement des forts environnans, le général Vaubois, nommé commandant de Malte, fit son entrée dans la ville. Le drapeau tricolore remplaça la bannière maltaise.

Le 25, toute la flotte salua, sous voile, par une décharge générale, le nouveau pavillon de Malte. Nos vaisseaux annoncèrent ainsi notre surprenante victoire, et la chute d'un gouvernement qui n'avoit point éprouvé de changement depuis 1530, que Charles-Quint avoit donné l'île à Villiers de l'Isle-Adam, grand-maître de l'ordre.

La flotte entra dans le port, et l'on voyoit l'*Orient* et les autres vaisseaux de ligne rangés à la portée du pistolet du quai (1); elle reçut ordre de se tenir prête à mettre à la voile le 1er messidor (19 juin).

Je dois citer ici un mot heureux du général Caf-

(1) Le port de la Vallette est d'une profondeur remarquable.

farelli, commandant le génie de l'armée. Il se promenoit avec Bonaparte autour des remparts de la Valette; on en admiroit les travaux extérieurs et formidables taillés dans le roc, l'on se récrioit sur leur force : « Ah! dit Caffarelli en s'adressant au général » en chef, il faut convenir, mon général, que nous » sommes bien heureux qu'il y ait eu du monde dans » la ville pour nous en ouvrir les portes. »

Ce qui frappe particulièrement dans l'île de Malte, c'est son terrain pierreux et arrangé en escaliers. La terre y est conservée précieusement dans des petits carrés entourés de pierre de taille qui y sont extrêmement communes. Toutes les maisons en sont construites, jusqu'à celle du plus pauvre. Elles ont toutes un air d'aisance remarquable, l'extérieur est toujours plus séduisant que l'intérieur, qui répond aux moyens du propriétaire. Presque toutes les maisons sont surmontées d'une terrasse et précédées d'une petite cour ordinairement garnie d'orangers qui charment l'odorat par leur parfum délicieux, réjouissent la vue par leurs aimables fleurs, et flattent le goût par leurs fruits succulens.

On trouva dans Malte deux vaisseaux de guerre, une frégate, quatre galères, douze cents pièces de canon, quarante mille fusils, etc.

D'après une convention, signée le 24 prairial (12 juin 1798) à bord de l'*Orient*, la république s'engagea à faire une pension de trois cents mille francs

au grand-maître, en lui promettant ses bons offices pour lui faire obtenir au congrès de Rastadt une principauté équivalente à celle qu'il perdoit. Les chevaliers français pouvoient rentrer dans leur patrie, et leurs propriétés dans l'île leur étoient garanties.

Le même jour, Bonaparte écrivit une lettre à l'évêque de Malte ; on y remarque les passages suivans :

« Je ne connois pas de caractère plus respectable » et plus digne de la vénération des hommes, qu'un » prêtre qui, plein du véritable esprit de l'évangile, » est persuadé que ses devoirs lui ordonnent de » prêter obéissance au pouvoir temporel, et de » maintenir la paix, la tranquillité et l'union au mi- » lieu d'un diocèse.

» Je desire, M. l'évêque, que vous vous rendiez » sur-le-champ dans la ville de Malte, et que, par » votre influence, vous mainteniez le calme et la » tranquillité parmi le peuple. Je m'y rendrai moi- » même ce soir. Je desire que, dès mon arrivée, » vous me présentiez tous les curés et autres » chefs d'ordre de Malte et autres villages environ- » nans. »

Bonaparte, pendant son séjour, pourvut à l'administration de l'île. Il y organisa une garde nationale ; il prescrivit aux habitans de porter la cocarde tricolore ; il abolit l'esclavage connu sous le nom de *Bonnivagli ;* défendit les armoiries à l'extérieur et

dans l'intérieur des maisons ; proclama la dissolution de l'ordre ; fit procéder au désarmement des habitans ; ordonna la formation d'une liste de jeunes gens des plus riches familles pour être envoyés à Paris et élevés dans les écoles de la république ; il fixa même leur habillement ; les prêtres, religieux et religieuses qui n'étoient point natifs de Malte, reçurent l'ordre de l'évacuer dans un court délai ; les cures et bénéfices vacans furent réservés exclusivement aux naturels de l'île ; il fut désormais prohibé de faire des vœux avant l'âge de trente ans ; les fondations particulières, couvents d'ordres séculiers et corporations de pénitens furent supprimés ; il défendit à tout séculier, n'étant pas au moins sous-diacre, de porter le collet ou la soutane ; aux prêtres latins, d'officier dans les églises appartenant aux Grecs ; il accorda sa protection aux Juifs pour la fondation d'une synagogue ; il déclara dignes de mort tous les Grecs de Malte, Gozo, des départemens d'Ithaque, de Corcyre, de la mer Egée (1), qui conserveroient des relations quelconques avec les Russes ; les bâtimens grecs, naviguant sous pavillon russe, seroient coulés bas ; il décréta un système d'impositions nouvelles, s'élevant à la somme de sept cent

(1) Bonaparte affecte ici de rendre à Corfou, aux Sept-Isles, etc., les noms qu'elles portoient anciennement.

vingt mille francs ; il s'occupa dans un réglement de l'entretien du pavé, de la propreté des rues, de leur éclairage, ainsi que de l'entretien des fontaines et du droit de passe pour les routes ; il prescrivit encore la formation de quinze écoles primaires et d'une école centrale pour remplacer l'université et les autres chaires ; il composa cette dernière de différens professeurs, et détermina leur traitement ; il voulut qu'il fût fait à l'hôpital des cours d'anatomie, de médecine et d'accouchement ; enfin, il défendit expressément à l'évêque, aux ecclésiastiques de rien recevoir pour l'administration des sacremens, le devoir étant de les administrer *gratis*, et aucun prince étranger ne devant avoir aucune influence dans l'administration de la religion, ni dans celle de la justice, il défendit encore aux ecclésiastiques et aux habitans d'avoir recours à aucun métropolitain, et surtout au pape.

Bonaparte envoya au directoire, par le général Baraguey-d'Hilliers, le grand drapeau de l'ordre avec une galère en argent, modèle de la première galère de l'ordre de Rhodes. « Ainsi, cela, dit-il » dans sa lettre du 30 prairial (18 juin) est curieux » par son ancienneté. » Par la même occasion, il adressa au directoire un surtout de table venant de la Chine.

La flotte, partie de Malte le 1er messidor (19 juin),

ne mit que quatre jours à traverser *la grande mer* (1), et se trouva le 7 du même mois (25 juin), en vue de l'île de Gandie. L'amiral Bruies avoit soin d'arrêter tous les bâtimens qu'il rencontroit, et de les forcer à suivre l'armée, afin que l'escadre anglaise ne pût recevoir aucun avis sur notre marche. Les vents d'ouest, qui règnent dans cette saison, nous conduisoient directement à Alexandrie.

Le treizième jour de notre départ de Malte et le quarante-troisième de Toulon, nous aperçûmes les minarets d'Alexandrie, et sur la droite la tour des Arabes.

Mais quelle heureuse traversée! Passer près de quarante-trois jours en mer et ne pas rencontrer les Anglais! O fortune! que deviendroient les plus belles conceptions, que pourroient faire les plus grands génies sans toi qui couronnes ou poursuis les conquérans!

La frégate la *Junon*, envoyée à Alexandrie pour communiquer, prendre des renseignemens sur les Anglais et les dispositions des habitans, ramena le consul de France. Il annonça que la vue de la flotte avoit produit une grande fermentation, et que l'amiral Nelson, arrivé devant Alexandrie le 10 messidor (28 juin), après avoir envoyé demander au

(1) Les marins appellent ainsi la partie de la Méditerranée comprise entre Malte, Candie et l'Afrique.

consul anglais de nos nouvelles, avoir remis un paquet pour l'Inde, s'étoit dirigé vers le nord-ouest.

Je rendrai compte plus tard de la marche des deux escadres, et l'on verra combien peu s'en est fallu qu'elles ne se croisassent.

Les nouvelles apportées par le consul de France, firent sentir la nécessité de presser le débarquement. L'amiral Bruies vouloit s'approcher de l'anse du *Marabou*, mais une frégate venant à petites voiles se rencontra avec le vaisseau le *Dubois* sous le vent de l'*Orient*, qui pour causer moins de dommages et retarder sa marche, se décida à jeter l'ancre. Le vaisseau amiral rompit son beaupré dans ce triple abordage. Le *Dubois* et la frégate furent endommagés dans leurs voiles et agrès.

Cependant le vent souffloit avec violence, la mer étoit houleuse, et trois lieues nous séparoient de la côte bordée de récifs. Bonaparte connoissant le prix d'un instant, ordonna le débarquement malgré les difficultés qui se présentoient. Dans ce moment, les croisières signalent une voile ; on pouvoit craindre de voir arriver l'escadre anglaise, Bonaparte s'écrie : « Fortune! m'abandonnerois-tu ? Quoi! seulement » cinq jours. » Cette voile étoit la *Justice*, une des frégates de notre escadre.

Nos soldats, entassés dans des canots, sont jetés à la côte ; ce ne fut pas sans perdre plusieurs hommes, surtout lorsque la nuit vint ajouter aux

dangers qu'offroit un rivage semé de rochers et d'écueils. Triste spectateur de ce qui se passoit autour de moi, je me rappèle encore les cris de plusieurs barques chargées de troupes, errant au gré du vent et des vagues, et demandant en vain des secours que l'on ne pouvoit leur donner.

Le général Menou prit terre le premier près du Marabou. Bonaparte et Kleber le joignirent dans la nuit.

On avoit distribué sur les vaisseaux la proclamation suivante :

PROCLAMATION.

BONAPARTE, *Membre de l'Institut national, Général en chef de l'armée d'Egypte.*

SOLDATS,

« Vous allez entreprendre une conquête dont les » effets sur la civilisation et le commerce du monde » sont incalculables ; vous porterez à l'Angleterre le » coup le plus sûr et le plus sensible, en attendant » que vous puissiez lui donner le coup de la mort.

» Nous ferons quelques marches fatigantes, nous » livrerons plusieurs combats, nous réussirons dans » toutes nos entreprises, les destins sont pour nous.

» Les beys mamelouks qui favorisent exclusive- » ment le commerce anglais, qui ont couvert d'ava- » nies nos négocians, et tyrannisent les malheureux

» habitans du Nil, quelques jours après notre arri-
» vée n'existeront plus.

» Les peuples avec lesquels nous allons vivre sont
» mahométans; leur premier article de foi est celui-
» ci: « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Ma-
» homet est son prophète. » Ne les contredites pas:
» agissez avec eux, comme vous avez agi avec les
» Juifs, avec les Italiens; ayez des égards pour leurs
» muphtis et leurs imams, comme vous en avez eu
» pour les rabbins et les évêques. Ayez pour les céré-
» monies que prescrit l'alcoran, pour les mosquées,
» la même tolérance que vous avez eue pour les cou-
» vens, pour les synagogues, pour la religion de
» Moyse et de Jésus-Christ.

» Les légions romaines protégeoient toutes les
» religions; vous trouverez ici des usages différens
» de ceux de l'Europe, il faut vous y accoutumer.

» Les peuples, chez lesquels nous allons, traitent
» les femmes différemment que nous; mais, dans
» tous les pays, celui qui viole est un monstre.

» Le pillage n'enrichit qu'un petit nombre d'hom-
» mes; il nous déshonore; il détruit nos ressources;
» il nous rend ennemis les peuples qu'il est de notre
» intérêt d'avoir pour amis.

» La première ville que nous allons rencontrer a
» été bâtie par Alexandre. Nous trouverons à cha-
» que pas de grands souvenirs dignes d'exciter l'ému-
» lation des Français. »

Bonaparte vouloit profiter de la nuit pour se porter sur Alexandrie, et quoique les divisions Desaix et Regnier n'eussent pu encore effectuer leur débarquement, il se détermina à se mettre en marche à deux heures et demie du matin.

A la petite pointe du jour, 14 messidor (2 juillet), les Arabes vinrent caracoler autour de nos troupes. Ce fut un spectacle nouveau et curieux pour nos soldats.

Alexandrie voulut en vain résister ; elle fut attaquée au pas de charge, et l'enceinte de la vieille ville des Arabes fut enlevée d'assaut. Kleber et le général Menou y furent blessés.

Pourrai-je rendre compte ici des diverses sensations qui vinrent nous assaillir à notre entrée dans cette ville ? Non : qu'on lise les premières pages de l'ouvrage de Volney, et l'on jugera de l'impression qu'ont pu faire sur nous ces costumes, ces maisons à fenêtres grillées, cette solitude, ce silence, ces chameaux, ces chiens dégoûtans et couverts d'insectes, ces femmes hideuses tenant dans leurs dents le coin d'un voile de grosse toile bleue pour nous cacher leurs traits et leurs seins noirâtres.

Le voyageur par terre, en sortant de son pays, rencontre des usages différens, mais il est amené par degré à cette transition. A quelques lieues de la ville qu'il ne quitta jamais, il entend un langage modifié, et les coutumes ne sont déjà plus les mêmes. Enfin,

avant d'arriver au terme de son voyage, il est habitué aux changemens et se forme une idée assez juste de ce qu'il va voir.

Les sensations du voyageur par mer sont d'autant plus fortes qu'il y a plus de distance entre son pays et celui où il aborde. Il en a lu l'histoire, il a vu le dessin des sites, des costumes : eh bien, tout ce qui s'offre à ses yeux n'a aucun rapport avec les idées qu'il s'étoit faites, et que son imagination avoit embellies ou dépréciées.

A l'aspect d'Alexandrie et de ses habitans, à l'aspect de ses vastes plaines dépouillées de toute verdure, en respirant l'air brûlant du désert, la tristesse commença à pénétrer parmi nous ; et déjà quelques Français tournoient vers la patrie leurs yeux fatigués, et laissoient échapper, en soupirant, l'expression des regrets que des épreuves plus pénibles devoient bientôt rendre plus vifs.

Bonaparte ayant admis en sa présence les imams, les cheikhs et les chérifs de la ville, les assura des dispositions amicales de la république française, et leur fit remettre la proclamation suivante imprimée en caractères arabes.

PROCLAMATION.

Alexandrie, 13 messidor (1er juillet).

» Depuis trop long-temps les beys qui gouver-» nent l'Egypte insultent à la nation française et

» couvrent ses négocians d'avanies : l'heure de leur » châtiment est arrivée.

» Depuis trop long-temps ce ramassis d'esclaves, » achetés dans le Caucase et la Géorgie, tyrannise » la plus belle partie du monde ; mais Dieu, de qui » dépend tout, a ordonné que leur empire finît.

» Peuples de l'Egypte, on vous dira que je viens » pour détruire votre religion ; ne le croyez pas : » répondez que je viens vous restituer vos droits, » punir les usurpateurs, et que je respecte, plus que » les Mamelouks, Dieu, son prophète et le Qorân.

» Dites-leur que tous les hommes sont égaux de- » vant Dieu : la sagesse, les talens et les vertus » mettent seuls de la différence entre eux.

» Or, quelle sagesse, quels talens, quelles vertus » distinguent les Mamelouks, pour qu'ils aient ex- » clusivement tout ce qui rend la vie aimable et » douce ?

» Y a-t-il une belle terre? elle appartient aux » Mamelouks. Y a-t-il une belle esclave, un beau » cheval, une belle maison? cela appartient aux » Mamelouks.

» Si l'Egypte est leur ferme, qu'ils montrent le » bail que Dieu leur en a fait. Mais Dieu est juste » et miséricordieux pour le peuple ; tous les Egyp- » tiens sont appelés à gérer toutes les places : que » les plus sages, les plus instruits, les plus vertueux » gouvernent, et le peuple sera heureux.

» Il y avoit parmi vous de grandes villes, de grands » canaux, un grand commerce : qui a tout détruit, » si ce n'est l'avarice, les injustices et la tyrannie » des Mamelouks ?

» Qadhys, cheykhs, imams, tchorbadjys, dites » au peuple que nous sommes aussi de vrais musul- » mans. N'est-ce pas nous qui avons détruit le pape, » qui disoit qu'il falloit faire la guerre aux musul- » mans ? N'est-ce pas nous qui avons détruit les che- » valiers de Malte, parce que ces insensés croyoient » que Dieu vouloit qu'ils fissent la guerre aux mu- » sulmans ? N'est-ce pas nous qui avons été dans » tous les temps les amis du Grand-Seigneur (que » Dieu accomplisse ses desseins), et l'ennemi de » ses ennemis ? Les Mamelouks au contraire ne sont- » ils pas toujours révoltés contre l'autorité du Grand- » Seigneur, qu'ils méconnoissent encore ? Ils ne » font que leurs caprices.

» Trois fois heureux ceux qui seront avec nous ! » Ils prospéreront dans leur fortune et leur rang. » Heureux ceux qui seront neutres ! Ils auront le » temps de nous connoître, et ils se rangeront avec » nous.

» Mais malheur, trois fois malheur, à ceux qui » s'armeront pour les Mamelouks et combattront » contre nous : il n'y aura pas d'espérance pour eux ; » ils périront.

A la suite de cette proclamation, on lisoit quel-

ques dispositions, dont voici les plus remarquables.

» Tous les villages qui prendront les armes con-
» tre l'armée, seront brûlés.

» Les cheykhs, les qadhys et les imams conser-
» veront les fonctions de leurs places ; chaque habi-
» tant restera chez lui, et les prières continueront
» comme à l'ordinaire. Chacun remerciera Dieu de
» la destruction des Mamelouks, et criera : Gloire
» au Sultan, gloire à l'armée française, son amie!
» malédiction aux Mamelouks, et bonheur au peuple
» d'Egypte. »

Aussitôt que Bonaparte fut maître d'Alexandrie, il fit donner, aux bâtimens de transport, l'ordre d'entrer dans le port. On s'occupa sans relâche du débarquement des chevaux, de l'artillerie et de tout le matériel de l'armée. Les vaisseaux de guerre prenant trop d'eau pour pénétrer dans le port, restèrent en rade, et Bonaparte engagea l'amiral Bruies à aller mouiller en rade d'Aboukir, d'où l'escadre pouvoit également communiquer avec Rosette et Alexandrie.

Avant de suivre l'armée dans les déserts qu'elle avoit à traverser pour atteindre le Nil, conformément au but que je me suis proposé, je vais mettre ici les noms des généraux qui commandoient alors.

Napoléon Bonaparte, général en chef.

Le général *Alexandre Berthier*, chef de l'état-major.

1ère *Division*, avant-garde. *Desaix*.

2e *Division.* Le général *Reynier.*

3e *Division.* Le général *Bon.*

4e *Division.* Le général *Menou*, blessé à l'attaque d'Alexandrie, et remplacé par le général de brigade *Vial.*

5e *Division*, arrière-garde. *Kleber*, blessé à Alexandrie, et remplacé par le général de division *Dugua.*

Cavalerie. Le général de division *Dumas.*

Artillerie. Le général de brigade *Daumartin.*

Génie. Le général de brigade *Dufalgua-Caffarelli.*

Généraux de brigade de toute arme. *Messieurs Murat, Junot, Marmont, Rampon, Béliard, Lanusse, Davoust, Damas, Andréossy, Leclerc, Muireur, Lannes, Friand, Fugières, Verdier, Zayoncheck*, polonais, *Veaux*, étoient répartis dans différentes divisions.

Les aides-de-camp du général en chef étoient MM. *Duroc, Louis Bonaparte, Croisier, Sulkowsky*, polonais, *Julien, Eugène Beauharnais et Merlin.*

Le 17 messidor (5 juillet), la division Desaix étoit partie avec des guides pour se rendre sur les bords du Nil, en passant par Demenhour. Les autres divisions (excepté celle commandée par le général Dugua, qui alla s'emparer de Rosette) suivirent la première, et notre route fut bientôt tracée par les pas des hommes, des chevaux, par les roues des canons et par des cadavres.

C'est alors que commencèrent nos souffrances.

Dans le court trajet de la tour des Arabes à Alexandrie, des soldats se croyant, comme en Europe, en sûreté derrière la division, marchoient à quelque distance d'elle ; plusieurs furent massacrés par les Arabes, qui approchoient les troupes à cent pas. Ce ne fut donc qu'à quelques lieues dans le désert que nos soldats reconnurent le danger qu'il y avoit à s'éloigner trop des colonnes. On les vit bientôt marcher dans le plus grand ordre. Cependant les exemples affreux que nous avions sans cesse sous les yeux furent trop souvent inutiles, et combien d'infortunés ont encore été par la suite les victimes de leur imprudence.

Le 19 messidor (7 juillet), à cinq heures du soir, le général en chef et son état-major quittèrent Alexandrie. Attaché à l'ordonnateur en chef Sucy, je suivis le quartier-général et je me promettois bien d'écrire jour par jour, la route et les événemens de l'armée. On marcha pendant la nuit, et on se reposa deux heures. Nous avions trouvé plusieurs cadavres sur notre chemin. Le général en chef en fit visiter un, et malgré l'obscurité, on sentit, au toucher des blessures, qu'il avoit été tué par l'arme blanche.

Bonaparte avoit la tête enveloppée d'un mouchoir, et plusieurs fois il frappa sur l'épaule du général Berthier, en lui disant d'un air content : « Eh bien, » Berthier, nous y sommes enfin. » Une demi-heure

avant l'aurore, près d'une colline, nous fûmes accueillis par une fusillade assez vive; elle ne blessa heureusement que le cheval d'un guide; nos troupes nous avoient pris pour des Arabes.

Enfin, le soleil paroît dans tout son éclat et vient échauffer de ses feux la mer de sable que nous traversons; pas un seul nuage pour nous défendre de l'ardeur de ses rayons! Le sol aride et mouvant que nous foulons, épuise bientôt les forces de nos soldats peu habitués à l'air enflammé qu'ils respirent. La soif se fait sentir; elle devient impérieuse, insupportable..... Tout à coup, nous aperçevons devant nous des étangs, des fleuves..... Nous sommes au milieu des eaux; mais, éprouvant le supplice de Tantale, à chaque pas que nous faisons vers ces eaux tant desirées, et les fleuves, et les étangs et la mer, semblent reculer devant nous.... Nous reconnoissons avec douleur la cruelle illusion qui nous avoit d'abord séduits et qui n'étoit que l'effet du *mirage* (1).

---

(1) Pour rendre sensible au lecteur ce phénomène si curieux et si commun en Egypte, je vais donner ici l'explication que M. Monge en a publiée au Caire.

« Ce phénomène exige pour sa production, que l'on » soit dans une grande plaine à peu près de niveau; » que cette plaine se prolonge jusques aux limites de » l'horison, et que le terrain, par son exposition au

Pendant que nous traversions le désert pour gagner le premier endroit habité, Demenhour, la di-

» soleil, puisse acquérir une température très-élevée. Il » seroit possible que ces trois circonstances se trou- » vassent quelquefois réunies dans les Landes de Bor- » deaux. Ainsi, ce phénomène pourroit ne pas être » ignoré des habitans du département des Landes, mais il » est très-connu des marins qui l'observent très-fréquem- » ment à la mer, et qui lui ont donné le nom de *mirage*.

» A la vérité, la cause qui produit ce phénomène à » la mer, pourroit bien être très-différente de celle qui » le produit à terre, mais l'effet étant absolument le » même dans les deux cas, je n'ai pas cru devoir em- » ployer un mot nouveau.

» Je vais d'écrire le phénomène, j'essayerai d'en » donner ensuite l'explication.

» Le terrain de la Basse-Egypte est une plaine à peu » près horisontale, qui, comme la surface de la mer, » se perd dans le ciel, aux bornes de l'horison : son » uniformité n'est interrompue que par quelques émi- » nences ou naturelles ou factices sur lesquelles sont » situés les villages qui, par là, se trouvent au-dessus » de l'inondation du Nil; et ces éminences plus rares du » côté du désert, plus fréquentes du côté du Delta, et » qui se dessinent en sombre sur un sol très-éclairé, » sont encore rendues plus apparentes par les dattiers » et les sycomores (*) qui sont beaucoup plus fréquents » près des villages.

(*) Espèce de figuier. Il ne faut pas le confondre avec le sycomore de nos jardins.

vision Kleber, sous les ordres du général Dugua, se rendoit par les bords de la mer à Rosette, ainsi

» Le soir et le matin, l'aspect du terrain, est tel qu'il » doit être, et entre vous et les derniers villages qui » s'offrent à votre vue, vous n'appercevez que la terre; » mais, dès que la surface du sol est suffisamment » échauffée par la présence du soleil, et jusqu'à ce que, » vers le soir, il commence à se refroidir, le terrain ne » paroît plus avoir la même extension, et il paroît » terminé à une lieue environ par une inondation géné- » rale. Les villages qui sont placés au-delà de cette dis- » tance, paroissent comme des isles situées au milieu » d'un grand lac, et dont on seroit séparé par une éten- » due d'eau plus ou moins considérable. Sous chacun » des villages, on voit son image renversée, telle qu'on » la verroit effectivement s'il y avoit eu avant une sur- » face d'eau réfléchissante : seulement, comme cette » image est à une assez grande distance, les petits » détails échappent à la vue, et l'on ne voit distinc- » tement que les masses; d'ailleurs, les bords de l'image » renversée sont un peu incertains et tels qu'ils se- » roient dans le cas d'une eau réfléchissante si la surface » de l'eau étoit un peu agitée.

» A mesure qu'on approche d'un village qui paroît » placé dans l'inondation, le bord de l'eau apparente » s'éloigne, le bras de mer qui sembloit vous séparer » du village se retrécit : il disparoît enfin entièrement, » et le phénomène qui cesse pour ce village, se repro- » duit sur le champ pour un nouveau village que vous » découvrez derrière à une distance convenable.

qu'une petite flottille sous le commandement du chef de division Pérée.

» Ainsi tout concourt à compléter une illusion qui, » quelquefois est cruelle, surtout dans le désert, parce- » qu'elle vous présente vraiment l'image de l'eau dans » le temps même où vous en éprouvez le plus grand » besoin.

» L'explication que je me propose de donner du mi- » rage est fondée sur quelques principes d'optique qui » se trouvent à la vérité dans tous les élémens, mais » qu'il est peut-être convenable de rapporter ici.

» Lorsqu'un rayon de lumière traverse un milieu » transparent et uniforme, sa direction est une ligne » droite.

» Lorsqu'un rayon de lumière passe d'un milieu » transparent dans un autre, dont la densité est plus » grande, si sa direction, dans le premier milieu, est » perpendiculaire à la surface qui sépare les deux mi- » lieux, cette direction n'éprouve aucune altération, » c'est-à-dire, que la ligne droite que le rayon parcourt » dans le second milieu, est dans le prolongement de » celle qu'il parcourt dans le premier. Mais si la direc- » tion du rayon incident fait un angle avec la perpen- » diculaire à la surface; 1°. le rayon se brise au pas- » sage, de manière que l'angle qu'il forme avec la » perpendiculaire dans le second milieu, est plus petit; » 2°. Pour les deux mêmes milieux, quelle que soit la » grandeur de l'angle que le rayon incident fait avec » la perpendiculaire, le *sinus* de cet angle et celui de

Après une marche aussi longue que pénible, nous arrivâmes le 20 messidor (8 juillet) à Demenhour,

---

» l'angle que fait le rayon réfracté, sont toujours entre » eux dans le même rapport.

» Or, les sinus des grands angles ne croissent pas » aussi rapidement que ceux des angles plus petits. » Lors donc que l'angle formé par le rayon incident et » la perpendiculaire, vient à croître, le sinus de l'angle » formé par le rayon brisé, croît dans le rapport du » premier et l'accroissement de l'angle lui-même, est » moindre que celui de l'angle du rayon incident. Ainsi, » à mesure que l'angle d'incidence augmente, l'angle » du rayon brisé augmente aussi, mais toujours de » moins en moins ; de manière que quand l'angle d'in- » cidence est le plus grand qu'il puisse être, c'est-à-dire » lorsqu'il est infiniment voisin de 90°, l'angle que le » rayon brisé fait avec la perpendiculaire est moindre » que de 90° : c'est un *maximum*, c'est-à-dire, qu'au- » cun rayon de lumière ne peut passer du premier milieu » dans le second, sous un plus grand angle.

» Lorsque le rayon de lumière passe, au contraire, » du milieu plus dense dans celui qui l'est moins, il » parcourt exactement la même route que dans le pre- » mier cas, mais dans une direction contraire ; c'est-à- » dire, que si dans le milieu dense, il a la direction » qu'avoit le rayon brisé dans le premier cas, il se brise » à la surface et prend la direction qu'avoit aussi le » rayon incident dans le premier cas.

» D'après cela, on voit qu'au passage d'un milieu

chétif village qui nous offrit quelques puits pour nous désaltérer, et l'ombre de quelques palmiers pour nous reposer.

» plus dense dans un autre qui l'est moins, 1°. si le » rayon est compris entre la perpendiculaire et la direc- » tion du rayon brisé que fait l'angle *maximum*, ce » rayon sort dans le milieu moins dense; 2°. si le rayon » a la direction du rayon brisé dont l'angle est *maximum*, » il sort encore en fesant un angle de 90° avec la perpen- » diculaire, ou en restant dans le plan *tangent* à la sur- » face. Mais si l'angle que le rayon fait avec la perpen- » diculaire est plus grand que le *maximum* de l'angle » de réfraction, ou, ce qui revient au même, si le » rayon est compris entre la surface et le rayon brisé, » dont l'angle est *maximum*, il ne sort pas du milieu » dense; il se réfléchit à la surface et rentre en dedans » du même milieu, en fesant l'angle de réflexion égal à » l'angle d'incidence, ces deux angles étant dans un » même plan perpendiculaire à la surface.

» C'est sur cette dernière proposition qu'est princi- » palement fondée l'explication du *mirage*.

» La transparence de l'atmosphère, c'est-à-dire, la » faculté qu'elle a de laisser passer avec une assez grande » liberté les rayons de lumière, ne lui permet pas » d'acquérir une température très-haute par sa seule » exposition directe au soleil; mais quand après avoir » traversé l'atmosphère, la lumière amortie par un sol » aride et peu conducteur, a considérablement échauffé » la surface de ce sol, c'est alors que la couche infé-

C'est là que nous perdîmes le général Muireur. Il commençoit à ressentir ce dégoût, que l'on appe-

---

» rieure de l'atmosphère, par son contact avec la sur-
» face échauffée du terrain, contracte une température
» très-élevée.

» Cette couche se dilate; sa pesanteur spécifique di-
» minue, et, en vertu des lois de l'hydrostatique, elle
» s'élève jusqu'à ce que, par le refroidissement, elle
» ait recouvré une densité égale à celle des parties envi-
» ronnantes. Elle est remplacée par la couche qui est
» immédiatement au-dessus d'elle, au travers de laquelle
» elle se tamise, et qui éprouve bientôt la même altéra-
» tion. Il en résulte un effluve continuel d'un air s'éle-
» vant au travers d'un air plus dense qui s'abaisse; et
» cet effluve est rendu sensible par des stries qui alter-
» rent et agitent les images des objets fixes qui sont
» placés au-delà.

Dans nos climats d'Europe nous connoissons des
» stries semblables et produites par la même cause,
» mais elles ne sont pas aussi nombreuses et elles n'ont
» pas une vitesse ascensionnelle aussi grande que dans
» le désert, où la hauteur du soleil est plus grande et où
» l'aridité du sol ne donnant lieu à aucune évaporation,
» ne permet aucun autre emploi du calorique.

» Ainsi, vers le milieu du jour et pendant la grande
» ardeur du soleil, la couche de l'atmosphère, qui
» est en contact avec le sol, est dans une densité sensi-
» blement moindre que les couches qui reposent im-
» médiatement sur elle.

loit déjà la maladie du pays. Il venoit d'acheter un cheval, il voulut l'essayer et sortir du camp ; les

---

» L'éclat du soleil n'est dû qu'aux rayons de lumière » réfléchis en tous sens par les molécules éclairées de » l'atmosphère. Ceux de ces rayons qui sont envoyés » par la partie élevée du ciel, et qui viennent rencontrer » la terre en fesant un assez grand angle avec l'horison, » se brisent en entrant dans la couche inférieure dilatée » et rencontrent la terre sous un angle plus petit. Mais » ceux qui viennent des parties basses du ciel, et qui » forment avec l'horison des petits angles, lorsqu'ils » se présentent à la surface qui sépare la couche infé- » rieure et dilatée de l'atmosphère, de la couche plus » dense qui est au-dessus d'elle, ne peuvent plus sortir » de la couche dense ; d'après les principes d'optique » rapportés ci-dessus, ils se réfléchissent vers le haut » en fesant l'angle de réflexion égal à celui d'incidence, » comme si la surface qui sépare les deux couches étoit » celle d'un miroir, et ils vont porter à l'œil placé dans » la couche dense, l'image renversée des parties basses » du ciel que l'on voit alors au-dessous du véritable » horison.

» Dans ce cas ci, rien ne vous avertit de votre erreur ; » comme l'image de la partie du ciel vue par réflexion, » est à peu près du même éclat que celle qui est vue » directement, vous jugez le ciel prolongé vers le bas et » les limites de l'horison vous paroissent et plus basses » et plus proches qu'elles ne doivent l'être. Si ce phé- » nomène se passoit à la mer, il altéreroit les hauteurs

avant-postes l'engagèrent à ne pas trop s'éloigner ; il n'écouta pas ces sages avis. Après après avoir fait

---

» du soleil prises avec l'instrument, et il les augmen-
» teroit de toute la quantité dont il abaisseroit la limite
» apparente de l'horison. Mais si quelques objets ter-
» restres, tels que des villages, des arbres ou des mon-
» ticules de terrain, vous avertissent que les limites de
» l'horison sont plus éloignées, et que le ciel ne s'abaisse
» pas jusqu'à cette profondeur, comme la surface de
» l'eau n'est ordinairement visible sous un petit angle,
» que par l'image du ciel qu'elle réfléchit; vous voyez
» une image du ciel réfléchie, vous croyez apercevoir
» une surface d'eau réfléchissante.

» Les villages et les arbres qui sont à une distance
» convenable, en interceptant une partie des rayons
» de lumière envoyés par la région basse du ciel ; pro-
» duisent des lacunes dans l'image réfléchie du sol. Ces
» lacunes sont exactement occupées par les images ren-
» versées de ces mêmes objets ; parce que ceux des rayons
» de lumière qu'elles envoyent et qui font, avec l'hori-
» son, des angles égaux à ceux que formoient les rayons
» interceptés, sont réfléchis de la même manière que
» ceux-ci l'auroient été. Mais comme la surface réflé-
» chissante qui sépare les deux couches d'air de densité
» différente, n'est ni parfaitement plane, ni parfai-
» tement immobile, ces dernières images doivent pa-
» roître mal-terminées et agitées sur leurs bords, comme
» seroient celles que produiroit la surface d'une eau, qui
» auroit contracté de légères ondulations.

quelques pas au galop, le général Muireut fut attaqué par des Arabes accroupis et cachés derrière des monticules de sable, ainsi que leurs chevaux. Il fut massacré et dépouillé avant que les postes d'infan-

---

» On voit pourquoi le phénomène ne peut avoir lieu » lorsque l'horison est terminé par des montagnes » élevées et continues; car ces montagnes interceptent » tous les rayons envoyés par la partie basse du ciel, » et ne laissent passer au-dessus d'elles que des rayons » qui font, avec la surface dilatée, des angles assez » grands pour que la réflexion ne puisse plus avoir lieu.

» Dans un état constant de choses, c'est-à-dire, en » supposant que la densité et l'épaisseur de la couche » dilatée soit constante, et que la température de la » couche supérieure soit uniforme, le plus grand angle » sous lequel les rayons de lumière puissent être réfléchis, est entièrement déterminé et constant; car la » grandeur de cet angle ne dépend que du rapport constant entre le *sinus* des angles d'incidence et de réfraction pour les deux milieux. Or, de tous les rayons » réfléchis, ceux qui forment le plus grand angle avec » l'horison, paroissent venir du point le plus voisin et » auquel commence le phénomène. Donc, dans un état » constant de choses, le point auquel commence le phénomène est à une distance constante de l'atmosphère; » ensorte que si l'observateur se meut en avant, le point » où commence l'inondation apparente doit se mouvoir dans le même sens et avec la même vîtesse. Donc, » si la marche est dirigée vers un village qui paroisse

terie fussent venus à son secours. Ces Arabes étoient par tout; on ne les voyoit nulle part. J'aurai occasion d'en parler plus longuement par la suite : à cette époque ils étoient très-redoutés.

Je ne dois pas passer sous silence une anecdote plaisante, et dont je voudrois quelquefois pouvoir entremêler le récit des malheurs qui nous accompagnèrent souvent dans la brillante conquête de l'Egypte. Elle donne d'ailleurs une idée assez singulière des mœurs du pays.

» au milieu de l'inondation, le bord de l'inondation » doit paroître se rapprocher insensiblement du village, » l'atteindre, et bientôt après paroître situé au-delà » de lui.

» Lorsque le soleil est près de l'horison, à son levé » la terre n'est pas encore assez échauffée; à son cou- » cher, elle est déjà trop refroidie pour que le *mirage* » puisse avoir lieu. Il paroît donc très-difficile qu'in- » dépendamment de l'image directe du soleil, on en » voye une seconde réfléchie à l'occasion de la tempé- » rature élevée de la couche inférieure de l'atmosphère. » Mais dans le second quartier de la lune, cet astre se » lève après midi et pendant que les circonstances sont » encore favorables au *mirage* : si donc, l'éclat du soleil » et la clarté de l'atmosphère, permettent alors qu'on » apperçoive la lune à son levé, on doit avoir deux » images de cet astre, l'une au-dessus de l'autre dans » le même vertical. Ce phénomène est connu sous le » nom de *paraselène*.

Pendant le séjour à Demenhour, la troupe ne vivoit que du biscuit apporté d'Alexandrie. L'ordonnateur en chef voulut lui procurer du pain frais. Il chargea deux commissaires des guerres, dont un parloit fort bien arabe, de visiter les maisons du village, et de faire enlever tout le grain qu'ils trouveroient. Une escorte les suivoit; ils commencèrent leur expédition par la maison du cheikh-el-beleht, le chef de l'endroit.

Après avoir parcouru plusieurs pièces pauvrement meublées, pendant que les soldats cassoient les cruches du cheikh pour s'assurer qu'elles ne contenoient point de bled, ils arrivèrent dans une cour d'où partoit un mauvais escalier, sans rampe, qui conduisoit à une plus mauvaise chambre encore, sans fenêtre. C'étoit dans cet asile que s'étoient réfugiées trois femmes noires composant le sérail du vieux cheikh-el-beleht. La rencontre étoit heureuse quoique ces négresses ne fussent pas fort jolies, mais dans le désert on n'est pas difficile. Les deux commissaires des guerres triomphoient déjà; ils pensoient qu'ils pourroient se vanter d'avoir eu en Egypte peut-être la première aventure amoureuse. Quelques instans suffirent pour les détromper.

Le cheikh, peu tranquille sans doute sur les principes et la vertu de son sérail, pour le protéger contre les entreprises des Français, avoit barricadé

l'honneur de ses trois femmes avec de formidables ceintures de fer ; toute entreprise eût été vaine. Ceux-ci crurent bien se venger en rendant en mauvaise humeur, au vieux cheikh, les désagrémens que sa cruelle prévoyance leur faisoit éprouver.

Le 22, l'armée se mit en marche pour Rhamanié. Le quartier-général partit le dernier, et dans cette circonstance encore, la fortune de Bonaparte le sauva du plus grand danger. Une légère élévation de terrain que nous suivîmes assez long-temps, nous déroba à la vue des Mamelouks, qui se jetèrent au-devant de la division Desaix. S'ils nous eussent aperçus, notre situation eût été extrêmement embarrassante. Le général n'avoit, avec les officiers de son état-major, qu'un petit nombre de guides : *Il faut croire au fatalisme* (1) !

Arrivée à Rhamanié, l'armée s'élance toute entière dans le Nil..... Comment peindre au lecteur le

---

(1) Cette ligne, plusieurs fois répétée dans la première édition de cet ouvrage, a été condamnée par un journal, approuvée par un autre.

Un homme de beaucoup d'esprit m'écrivit : « La » main sur votre conscience, attachez-vous un sens à » ces mots ? »

Je pensois alors comme je pense aujourd'hui, qu'il est des êtres privilégiés auxquels tout réussit d'abord, et qui se sauvent et prospèrent par où les autres se

tableau de plusieurs milliers de soldats se précipitant tout habillés dans les eaux du fleuve bienfaisant qui féconde l'Egypte! Ils trouvoient enfin à satisfaire le desir impérieux qui les avoit tourmentés pendant quatre jours.

Avec quelle avidité, au sortir du désert, on attache son regard sur la verdure qui borde le Nil! Les ordres les plus sévères, les rappels des tambours, les cris des officiers ne pouvoient retenir le soldat. Il fallut que la satiété succédât au besoin le plus pressant. Quel tumulte! quelle gaîté! Ah! qu'un instant de jouissances fait oublier de momens malheureux!

Spectacle impossible à rendre, et dont, pour s'en faire une idée, il faut avoir éprouvé tout ce que font souffrir un soleil brûlant, une soif dévorante, un sable mouvant qui fuit sous vos pieds, la blancheur des déserts qui éblouit les yeux!

Avec quel plaisir on apprit qu'on ne quitteroit plus ces bords chéris! Lorsqu'on les perdoit de vue, l'inquiétude que l'on montroit ne peut se comparer

---

perdent et se précipitent. Il est des gens heureux dans tout ce qu'ils entreprennent, la fortune inconstante tourne tout à leur avantage, et Bonaparte croyoit à sa fortune, témoin son exclamation devant Alexandrie, et que jai citée plus haut. Mais la fortune se lasse et fait payer bien cher ses faveurs capricieuses.

qui éclatoient dans leurs groupes. Quelques-uns de nos soldats guettant les fanfarons, quittoient les rangs pour courir sur eux, comme un chasseur sur le gibier; ce manége leur réussit quelquefois, et le pillage des Mamelouks devenoit la récompense de la témérité. Nos ennemis, par leurs brillantes armes, par la beauté de leurs chevaux, par la variété des couleurs de leurs vêtemens, rappeloient l'armée de Darius, tandis que nos guerriers, simples, avec leurs gros fusils, leurs sacs sur le dos, rappeloient celle d'Alexandre.

Cependant notre flotille étoit engagée sérieusement; Bonaparte ordonna un mouvement en avant pour la dégager. Les Mamelouks, étonnés de l'assurance avec laquelle de *misérables* fantassins (1) s'avançoient contre eux, se retirèrent pêle-mêle vers le Caire.

Nous prîmes Chébreisse et quelques mauvaises pièces que l'ennemi y avoit abandonnées. L'armée françoise, formée en un vaste bataillon carré, continua sa route, et bientôt le *mirage* et la poussière nous dérobèrent entièrement les Mamelouks.

La perte des Français et de l'ennemi ne fut pas

(1) Les Mamelouks apprenant que nous n'avions que de l'infanterie, méprisoient notre armée, et s'imaginoient la dissiper comme ils dissipoient les rassemblemens des paysans révoltés de l'Egypte.

considérable dans ce combat. La flotille avoit beaucoup souffert. Les Mamelouks, après avoir pris une de nos djermes, et avoir massacré ceux qui la montoient, avoient été obligés de la laisser.

Le général en chef fit alors passer dans le Delta la cavalerie qui n'étoit pas montée. Elle devoit nous suivre dans notre marche et camper sur l'autre rive en face de nous.

Nous bivouaquâmes la nuit suivante dans un village à quatre lieues de Chébreisse. Les vivres devenoient plus rares chaque jour. Les villages déserts ne nous offroient que de bien foibles ressources. Nous n'avions pas mangé de pain depuis longtemps; les paysans et les Mamelouks avoient fait passer les bestiaux dans le Delta. Nous rencontrions bien de temps à autre quelques bufles égarés, mais il falloit les chasser comme des bêtes féroces, et avec beaucoup de précaution. Les chameaux même, d'ailleurs fort pacifiques, s'habituoient difficilement à notre costume, à notre langage. Lait, poules, pigeons, lentilles, bled, fèves, nous dévorions tout; mais il nous falloit vivre sans pain, et sans lui la meilleure chair ne peut plaire aux Français.

Les communications d'une division à une autre, quelque rapprochée qu'elle fût, étoient dangereuses par les malheureuses rencontres qu'on faisoit en route et dans une plaine, où rien ne sembloit pou-

voir se dérober à votre œil attentif et constamment aux aguets. J'ai vu, dans les champs de Pastèques, sur les bords du Nil, et à peu de distance de nos bivouacs, je ne sais combien de cadavres dépouillés, étendus sur le ventre et sans têtes. Ces témoignages de la cruauté et du goût dépravé des Arabes, augmentoient l'horreur et l'épouvante qu'ils inspiroient dans ces premiers jours (1).

Depuis Chébreisse, nous ne vîmes plus les Mamelouks; les paysans rapportoient qu'ils s'étoient retirés dans une position formidable.

---

(1) C'est en portant les ordres du général en chef que le jeune et intéressant Denano, officier d'état-major, tomba entre les mains des Arabes. Il fut conduit à la tribu dans le désert et retenu prisonnier. S'il ne fut pas massacré d'abord, c'est, sans doute, que les Arabes le crurent, à ses épaulettes et à sa broderie, un personnage de grande importance. Bonaparte, instruit de cet événement, fit réunir sur-le-champ une somme d'environ cent piastres, et l'envoya au cheikh de la tribu, avec une lettre qui réclamoit le jeune Denano.

Le cheik rassemble ses gens et leur fait part des propositions du général en chef, en leur montrant la rançon. Il s'élève aussitôt une contestation entre ceux qui avoient arrêté Denano. Chacun croit avoir des droits à toucher seul la somme offerte; la dispute s'échauffe, on est près d'en venir aux prises, quand le cheikh, pour terminer une discussion si dangereuse par ses consé-

Le 29 messidor (17 juillet), nous bivouaquâmes, à Térané, et la division Desaix étoit le même soir à Ouardân. Je sommeillois profondément dans la tente de l'ordonnateur en chef, quand je fus éveillé brusquement : c'étoit l'ordre de partir sur-le-champ. Jamais ordre n'arriva plus mal à propos, et je le reçus d'assez mauvaise humeur. Je me levai cependant ; une remarque me consoloit un peu, c'est que je n'avois point de toilette à faire : depuis mon départ d'Alexandrie, je n'avois jamais reposé que sur la terre, dans mon manteau, et toujours habillé.

Le général en chef venoit d'ordonner que tout ce qui compose l'administration d'une armée, commissaires des guerres, hôpitaux, boulangers, bouchers, constructeurs, eussent à partir sur-le-champ pour aller rejoindre la division Desaix au village d'Ouardân. Nous voilà réunis, les uns à cheval, les autres sur des ânes, et l'escorte à pied, bien plus mécontente que nous encore, jurant et pestant horriblement.

Un adjudant-général commandoit ce peloton peu militaire et indiscipliné.

---

quences, prend son pistolet et casse la tête à l'infortuné Denano, qui se livroit aux plus douces espérances. Après cette fatale catastrophe, le cheikh renvoye la rançon devenue inutile. Ce fait m'a été attesté par plusieurs personnes ; il donne une idée assez remarquable de la loyauté barbare des Arabes.

A peine avions-nous passé les avant-postes des divisions restées à Térané, que la lune se coucha et nous laissa dans une obscurité, non très-profonde, mais plus dangereuse pour des esprits inquiets, puisque la clarté du firmament, toujours pur, nous laissoit entrevoir les objets sans les distinguer, et que l'imagination les représentoit souvent comme des Arabes ou des Mamelouks prêts à nous surprendre et à nous massacrer. Nous n'avions point de guides ; le général en chef avoit dit à l'adjudant-général qui nous commandoit : « Ouardân est sur » le bord du Nil, vous n'avez qu'à le suivre jusqu'à » ce que vous soyez reconnus par les postes de la » division. » D'après cet ordre, nous suivions exactement le rivage. Notre escorte, composée de quelques hommes murmurant toujours, finit par éclater. Jetant gibernes et fusils par terre, les soldats s'écrièrent qu'ils étoient abîmés de fatigue, qu'ils ne pouvoient plus marcher. On voulut les haranguer, les réprimander, rien ne put les déterminer. Il fallut que les boulangers, les bouchers quittassent leurs ânes, et prissent les fusils et les gibernes. Le calme revint pendant quelques instans, et nous marchâmes dans le plus grand désordre, mais dans le plus grand silence. Le temps que l'on passoit ainsi dans les souffrances et dans l'inquiétude, sembloit avoir perdu sa vîtesse. Personne, même les plus babillards, ces fameux conteurs d'histoires

n'ouvroient que rarement la bouche, et c'étoit pour proférer des juremens épouvantables, des malédictions sur les *savans*.

Il faut expliquer ici cette espèce de fureur qui animoit les soldats contre les savans : ils s'étoient persuadés que Bonaparte avoit été trompé par eux; qu'enfin c'étoit à eux que l'on devoit l'expédition d'Egypte, et par conséquent les maux qui nous accabloient. L'attente des richesses, les images riantes qu'on s'étoient formées, disparoissoient à l'aspect des privations, et l'espoir de raconter un jour ses malheurs, soutenoit à peine le courage. C'étoient donc les savans qui avoient préparé, causé le voyage en Egypte; la haine et les préventions du soldat s'étoient tournées contre eux. Toutes les fois qu'ils rencontrèrent un Français, non revêtu de l'habit militaire, ils l'appelèrent savant; enfin le commis aux distributions vouloit-il expliquer la différence des mesures du pays avec les nôtres, c'étoit un savant : ces plaisanteries rappeloient quelquefois la gaîté dans les troupes.

Après avoir marché quelques instans, le murmure s'éleva de nouveau parmi les ouvriers, les boulangers, etc. Un d'entre eux laissa échapper une parole qui causa le plus grand trouble : peut-être, cria-t-il, avons-nous dépassé Ouardân, et nous allons tomber dans les mains des Mamelouks? Il y a plus de quatre heures que nous marchons,

dit un autre ; il faut retourner au camp, crie un troisième ; et de suite toute la cohue : oui, oui, il faut retourner. On fut obligé de s'arrêter ; personne ne vouloit plus avancer, et le désordre devint général. La réflexion du premier orateur avoit frappé les esprits, et de fait, le général en chef pouvoit s'être trompé, Ouardân n'être pas sur le rivage, et peut-être avions-nous dépassé les avant-postes de la division Desaix, trop éloignée pour nous avoir aperçus. Des feux qui s'éteignoient, et que nous rencontrâmes quelques pas plus loin en assez grand nombre, confirmèrent nos gens dans la certitude de notre malheur. L'adjudant-général céda aux clameurs de la cohue : on s'arrêta ; et tandis que les autorités du convoi discutoient les mesures à prendre dans une circonstance *aussi critique*, on plaça des avant-postes pour protéger la halte.

Pendant ce fameux conseil, les uns s'étoient couchés ; les autres, en silence, calculoient les moyens d'échapper aux dangers prétendus qui nous menaçoient : à l'espoir de retourner au camp, où seulement ils voyoient leur salut, succédèrent les plus vives alarmes. Les sentinelles avancées qu'on avoit placées pendant les conférences, se replièrent sur nous en criant : aux armes. On avoit entendu des chevaux ; c'étoient les Arabes. On se mit en défense, on se rapprocha un peu, on commanda le

silence....., mais rien ne parut, et l'alerte étoit fausse.

Après une longue conférence, il fut résolu qu'on céderoit aux desirs de la majorité, et l'adjudant-général consentit à retourner au camp. Nous voilà revenant sur nos pas ; l'assurance de rejoindre les troupes avoit commencé à faire parler, même les moins hardis : on marchoit plus vîte ; nos soldats seuls se traînoient toujours avec peine, et restoient derrière nous. Cette longue ligne s'étoit à peine développée, que de nouveaux cris nous frappent ; les inquiétudes revinrent : la tête de la colonne arrêtée ignoroit encore ce qui s'étoit passé à la queue ; nous nous y transportâmes sur-le-champ, nous trouvâmes les traîneurs qui avoient saisi deux hommes nus comme la main, sur les corps desquels ils avoient marché sans les voir. Ces deux paysans, qui n'étoient probablement que des voleurs, comme beaucoup par la suite se sont introduits dans nos camps la nuit, devinrent nos guides et nos libérateurs. L'interprète qui étoit parmi nous leur promit la vie, d'après l'ordre de l'adjudant-général, s'ils nous conduisoient à Ouardân, qui ne devoit pas être éloigné. Ils le jurèrent ; et leur serment ne rassura pas beaucoup la multitude inquiète et soupçonneuse. Enfin, après avoir marché encore quelques minutes, nous arrivâmes à Ouardân, que nous n'avions pas dépassé, mais qui n'étoit pas précisément sur le bord du fleuve.

L'armée, réunie le 30 messidor (19 juillet) à Ouardân, s'y repose les 1er. et 2 thermidor (20 et 21 juillet). Les soldats préparent leurs armes. Tout se dispose pour une grande affaire; Mourad-Bey, à la tête de 6000 Mamelouks environ et d'une foule d'Arabes et de Fellahs (paysans), s'étoit disoit-on retranché au village d'Embabé, sur la rive gauche du Nil et vis-à-vis Boulac.

Le 3 thermidor (21 juillet), nous découvrîmes les grandes pyramides à quelques lieues sur notre droite. C'est en présence de ces monumens, témoins de tant de siècles écoulés, qu'alloit se décider le sort de l'Egypte. L'armée marchoit comme à l'ordinaire, ses cinq divisions formées en bataillons carrés et par échelons. Au bout de deux heures, on distingua quelques cavaliers, dont le nombre s'augmenta insensiblement; ils se replioient à mesure que nous avancions: à deux heures après midi, on s'arrêta dans un champ de pastèques, qui fut bientôt ravagé. Depuis quatre heures du matin nous marchions, mais nous apercevions le Caire, et sa vue nous offroit la fin de nos peines. Les Mamelouks étaloient à nos yeux tout le luxe oriental. La variété de leur habillement, leurs brillantes armures, leurs cris tumultueux, la rapidité de leurs mouvemens, offroient un spectacle aussi neuf qu'intéressant. Inquiets de la manœuvre que faisoit la division Desaix pour leur couper la retraite sur

autre droite, ils se décidèrent à la charger, et la chargèrent en effet avec la plus éclatante valeur. Les braves vinrent expirer sous le feu meurtrier d'une fusillade vive et bien nourrie. Cependant nos divisions marchoient en même temps sur Embabé. L'affaire fut bientôt décidée, la redoute emportée, et tout ce qu'elle renfermoit, au pouvoir de nos troupes, qui oublièrent dans ce moment qu'elles étoient sur pied depuis quatre heures du matin, et qu'elles avoient faim. Les soldats couroient alors: l'espoir d'un riche butin avoit ranimé leurs forces; Embabé fut couvert d'ennemis. Des Mamelouks, qui voulurent se sauver par le Nil, se noyèrent; au milieu des cadavres, on vendoit des chevaux, des armes, des vêtemens, des chameaux; le champ de bataille étoit devenu le marché, où chacun venoit demander ce qu'il desiroit. Chaque soldat vantoit le prix de l'objet qu'il offroit à acheter, la légèreté du cheval qu'il avoit arrêté. Quelle confusion! quel tableau! c'étoit la joie la plus bruyante dans le silence de la mort: les uns mangeoient, buvoient; d'autres se couvroient la tête d'un turban encore ensanglanté: celui-ci revêtoit une pelisse, c'étoit son trophée; il l'avoit conquise au péril de sa vie: personne ne pensoit plus aux souffrances de la route.

Bonaparte descendit de cheval à Embabé, et vint à pied jusqu'à Gizeh; le contentement étoit peint

sur sa figure. La division Desaix avoit dépassé Gizeh.

Ibrahim-Bey, sur la rive gauche du Nil, décampa le même soir, et incendia, en se retirant, presque toutes les barques qui étoient sur ce fleuve. Cet incendie pendant la nuit, et le souvenir de la journée, ne permettoient de se reposer que sur l'idée de la destruction. Mourad-Bey, avec les Mamelouks échappés à nos coups, s'enfuit dans la Haute-Egypte, et vécut pendant deux ans, errant et fugitif, tantôt dans le désert, tantôt dans les villages que nous avions quittés, mais conservant toujours une force d'ame et un courage au-dessus de ses revers.

Voilà donc les Mamelouks expulsés du Caire, de leur ville chérie. Pouvoient-ils imaginer que ce fût d'une contrée éloignée de la leur de plus de cinq cents lieues, que partiroit le coup qui devoit les chasser de leurs palais, abolir leur règne, anéantir leurs pouvoirs?

Le combat d'Embabé fut appelé par Bonaparte, bataille des Pyramides, parce qu'il fut donné en leur présence.

Une division passa le Nil pendant la nuit, et prit possession de l'île de Roda.

Le lendemain 4 (22 juillet), les grands du Caire vinrent offrir de remettre la ville. Le général en chef les reçut à son quartier général de Gizeh,

et les assura que l'intention de la République et la sienne étoit d'être amis du peuple égyptien et de la sublime Porte. Il leur donna une proclamation dont voici le principal passage :

« Peuple du Caire, je suis content de votre conduite. Vous avez bien fait de ne pas prendre parti contre moi. Je suis venu pour détruire la race des Mamelouks, protéger le commerce et les naturels du pays. Que tous ceux qui ont peur se tranquillisent ; que ceux qui se sont éloignés rentrent dans leurs maisons ; que la prière ait lieu aujourd'hui comme à l'ordinaire, comme je veux qu'elle continue toujours. Ne craignez rien pour vos familles, vos maisons, vos propriétés, et surtout pour la religion du prophète, que j'aime. »

Les troupes étant entrées au Caire, je revins à Embabé pour m'y embarquer ; et je trouvai cette fois nos soldats occupés à pêcher avec de longues cannes, au bout desquelles étoient fixés des clous, des crochets, les cadavres des Mamelouks qui s'étoient noyés. Ils étoient en assez grand nombre. La chaleur sur le bord du fleuve avoit gonflé à un tel point les hommes et les chevaux morts, que tous ces corps paroissoient des colosses. Mon cheval frémissoit entre mes jambes et répugnoit à passer au milieu de tous ces cadavres : ses précautions pour marcher m'auroient diverti, si le spectacle que

j'avois sous les yeux ne m'eût disposé au contraire aux réflexions les plus tristes.

J'entrai au Caire le même jour : j'y mangeai du bon pain blanc. Je couchai dans une chambre sur une fort belle natte, mais mon sommeil ne fut point encore tranquille ; mon sang étoit trop échauffé.

Le 7 thermidor (25 juillet), Bonaparte fit son entrée au Caire. L'armée, à l'exception de la division Desaix, fut cantonnée dans la ville et dans ses environs.

Je restai au quartier-général plusieurs jours, et je commençois à m'y bien trouver, lorsqu'il fallut que je partisse de nouveau. Le général de brigade Leclerc sortit du Caire le 15 thermidor (2 août) pour aller en reconnoissance sur la route de Belbeis, où Ibrahim Bey s'étoit retiré avec ses Mamelouks. Le corps de troupes que commandoit le général Leclerc, étoit composé d'un bataillon, de trois compagnies de grenadiers, de cent cinquante hommes de cavalerie, tant dragons que hussards, et de deux pièces légères. Il étoit cinq heures du matin quand nous laissâmes le Caire ; nous traversâmes la ville des Tombeaux, et nous arrivâmes à Lacoubbé, où bivouaquoit la division du général Regnier. Le général prit dans cette division l'infanterie et l'artillerie qui lui étoient nécessaires, et nous fîmes notre route en côtoyant les terres labourées, et laissant à

notre droite le mont Mokattam, auquel la ville est pour ainsi dire adossée. Le 16, nous arrivâmes à El-Hanka, sans avoir rencontré l'ennemi : nous comptions garder long-temps cette position, et je m'occupai de tout ce qui pouvoit assurer la subsistance de nos troupes ; je fis construire des fours. Les troupes, trop peu nombreuses pour occuper le village qui étoit considérable, campèrent dans des jardins d'orangers. Nous vivions paisiblement, mais il étoit impossible que nous restassions long-temps dans cette inaction.

En effet, le 18 thermidor (5 août), à la petite pointe du jour, nous fûmes attaqués assez vigoureusement.

Les Mamelouks, les Arabes et tous les paysans des villages voisins, s'étoient réunis contre nous ; leur nombre ne pouvoit se calculer. Pendant qu'on nous attaquoit au dehors, les habitans du village se révoltoient dans leurs murs ; ils assassinèrent quelques-uns des ouvriers, et détruisirent les fours que j'avois fait construire.

Nos ennemis avoient plutôt l'air de bêtes féroces que de guerriers ; ils poussoient des hurlemens affreux, accompagnés de bruit de tambours, auquel se mêloient par fois les coups modestes de nos petites pièces, qui cependant les effrayoient beaucoup. Le général Murat étoit à Kélioub, entre le Nil et nous. Il entendit notre canon, et prévint sur-le-champ le

général en chef de l'embarras dans lequel nous pouvions nous trouver.

Depuis le point du jour jusqu'à quatre heures du soir, cette troupe de fanatiques nous tint sans relâche sous les armes; la plaine en étoit couverte. Ils étoient armés de toutes les manières, de piques, de bâtons, et au milieu de cette vile populace, l'on distinguoit les Mamelouks brillant toujours par l'éclat de leurs armes et par leurs vêtemens diversifiés. L'ennemi n'osa nous charger. Comme nos deux petites pièces allaient tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ils s'imaginèrent que nous avions de l'artillerie sur tous les points, et se déterminèrent alors à se retirer, après avoir fait de vaines tentatives.

Les avant-postes rapportèrent, le même soir, au général Leclerc, que l'ennemi ne s'étoit point éloigné, ainsi que nous l'avions cru; il s'étoit couché dans les herbes qui étoient devant le village, et se promettoit sûrement de nous attaquer le lendemain avec plus de fureur encore.

Nous n'avions pu garder entièrement le village, mauvaise position d'ailleurs, et il étoit à craindre que nous ne fussions obligés de l'abandonner tout à fait, s'il falloit combattre de nouveau. Notre infanterie avoit usé ses munitions; la cavalerie même qui n'avoit pu agir, lui avoit distribué les siennes; nos pièces n'étoient pas mieux approvisionnées. Le gé-

néral consulta les chefs des troupes, et la saine prudence, qui accompagne toujours le vrai courage, ordonna de battre en retraite.

Le soir, à neuf heures, nous quittâmes notre bivouac sans tambours, ni trompettes.

Nous n'étions qu'à une lieue d'El-Hanka, lorsque notre avant-garde aperçut, dans l'obscurité, des cavaliers; on s'arrêta, et nous reconnûmes avec joie l'aide-de-camp Sulkowski, qui venoit avec trente guides pour nous annoncer du secours.

Le 18 au soir, le général en chef avoit reçu l'avis que lui avoit transmis le général Murat. Les coups de canon tirés par nos troupes pendant toute la journée, prouvoient assez que nous étions attaqués. Il étoit instant de nous tranquilliser, et Sulkowski avoit reçu l'ordre de parvenir jusqu'à nous, et de nous annoncer l'arrivée de la division Regnier. Notre détachement passa la nuit à un village à deux lieues d'El-Hanka, où le général Regnier nous joignit le 19 (6 août), à six heures du matin.

Nous reprîmes sur-le-champ le chemin de notre première position, d'où les Mamelouks, fiers déjà de leurs succès momentanés, s'avançoient pour nous combattre de nouveau.

La division Regnier se forma en bataillon carré, et continua sa route sans jamais s'arrêter, tirant quelques coups de canons et d'obusiers sur les pelotons qui s'approchoient trop. Ils caracoloient autour

de nous; mais on voyoit qu'ils étoient embarrassés pour entamer des piétons qu'ils n'avoient point regardés comme ennemis dangereux, et qu'ils supposoient devoir exterminer facilement.

Le 20 (7 août), les divisions des généraux Lannes et Dugua arrivèrent, ainsi que le quartier-général, à El-Hanka.

Les trois divisions se mirent en marche le 22; elles arrivèrent le matin à Belbeis, chassant toujours devant elles les Mamelouks, qui se retirèrent à Salehieh, dernier village de l'Egypte, avant d'entrer dans le désert qui sépare l'Asie et l'Afrique.

Non loin de Belbeis, nous rencontrâmes la caravane de la Mekke qui s'avançoit lentement dans le désert: elle avoit été pillée par les Mamelouks et les Arabes; Bonaparte en fit escorter les débris jusqu'au Caire.

Le 23 (10 août), nous couchâmes à Corêid ou Qouréyn; le 24 (11 août), le général en chef prit avec lui toute la cavalerie, qui pouvoit se monter à trois cents hommes environ, et précédant l'infanterie, arriva aux bois de palmiers qui entourent la ville de Salehieh; il s'arrêta auprès d'une citerne, et envoya reconnoître l'ennemi.

Le général Murat, qui avoit quitté Kélioub, nous joignit dans cette journée.

La reconnoissance apprit au général en chef, que les Mamelouks étoient nombreux, et qu'ils défiloient

en escortant des chameaux chargés de leurs bagages. Il fallut attendre l'infanterie; Bonaparte envoya ordre aux divisions de presser leur marche. Elles arrivèrent enfin ; et le quartier-général, la cavalerie suivant la lisière du bois, le dépassèrent bientôt, et aperçurent les Mamelouks engagés déjà dans le désert. Quatre cents environ protégeoient la queue de leur convoi, qui se perdoit à l'horizon.

Lorsque le général en chef les vit, il dépêcha le jeune Beauharnais à la division du général Regnier pour y prendre un bataillon et une pièce d'artillerie. Il avoit ordre, avec ce léger renfort, de doubler le pas et d'arriver promptement pour soutenir la cavalerie; mais la vue des chameaux, chargés, disoit-on, des trésors des Beys, de leurs effets les plus précieux, avoit fait naître le desir de les posséder. Une tribu arabe, qui suivoit la queue des Mamelouks, demanda à piller avec nous, ne supposant pas que nous voulussions nous battre pour d'autres motifs.

Bonaparte accepta la proposition. Ils se tinrent tranquilles jusqu'à ce que le sort eût décidé à qui des deux partis resteroit la victoire.

Enfin notre cavalerie se trouva à portée du fusil; des détachemens du 7ᵉ hussard, et 22ᵉ chasseur, chargèrent avec intrépidité le groupe principal des Mamelouks. La poussière et le mirage empêchoient de bien distinguer ce qui se passoit; on entendoit

quelques coups de feu, mais plus souvent l'on voyoit reluire l'arme blanche. Bientôt la charge devint générale, les guides suivirent les hussards ; les généraux, les aides-de-camp donnoient l'exemple de l'intrépidité et du sang-froid. La jambe de bois du général Caffarelli n'arrêta point son courage. Le général Murat paroissoit arrivé exprès pour cette affaire : il s'élança dans la mêlée avec ce bonheur qui l'a rarement quitté.

Ce combat fut de courte durée. Le général en chef étoit resté presque seul ; le 3e de dragons s'avança au pas, et par une fusillade faite avec tranquillité et bien dirigée, força enfin les Mamelouks à fuir et à laisser deux mauvaises pièces de canon, l'une et l'autre sur le même affût.

L'infanterie arriva trop tard, et ne put servir. On enleva les blessés, que l'on transporta dans une mosquée où l'on établit l'ambulance. Le chef d'escadron Détrée fut rapporté dans un manteau. Il avoit 14 coups de sabre sur le corps ; les chirurgiens le condamnèrent à mort ; mais son bon tempérament et le climat le sauvèrent. Le général en chef le nomma colonel.

Sulkowski revint avec une balle qui lui avoit traversé le côté, et des coups de sabre. Il avoit conservé dans le combat un si grand sang-froid, qu'il racontoit l'habillement, la couleur de ceux qui s'étoient battus avec lui. Un noir entr'autres l'avoit fort

occupé; ce Mamelouk redressoit ses longues manches pour agir avec plus de liberté, et poussoit des cris épouvantables qui n'intimidèrent point le polonois, déjà éprouvé à Embabé où il avoit été fait chef d'escadron. A Salehieh il fut fait colonel.

Il seroit trop long de citer ici les noms de tous les officiers qui se signalèrent dans cette affaire, la première où notre cavalerie se mesura isolément avec celle des Mamelouks. Nous y perdîmes beaucoup plus de monde que l'ennemi, et cela devoit être pour des raisons que je dois rapporter.

Les Mamelouks, ces soldats pris dans toutes les parties du monde, dès leur plus tendre enfance, sont habitués au maniement du cheval et des armes; s'ils montent cet animal, pour leurs plaisirs ou pour combattre, c'est toujours un esclave qui porte son tyran. Il faut que le cheval cède à toutes leurs idées, et la bride qui le guide prouve assez que les Mamelouks veulent être obéis.

Le cheval le plus vigoureux, qui développeroit tous ses moyens dans une course, sera toujours obligé de s'arrêter sur-le-champ. Rien ne sauroit résister à la force de ces mors, dont le principal agent est une branche de fer qui s'introduit dans la bouche du cheval. Lorsque le cavalier veut arrêter son coursier, il lève la bride; le mors fait levier au moyen d'une gourmette en anneau qui entoure la mâchoire inférieure, et l'animal, quelque fougueux

qu'il soit, doit céder à la douleur d'un instrument qui lui fendroit la bouche s'il ne s'arrêtoit. Au moyen de ce mors et d'étriers tranchans, le Mamelouk fait de son cheval ce qu'il veut. Ces étriers tranchans servent encore à un autre objet. Dans une charge contre l'ennemi, ils coupent et deviennent une arme offensive. Chez les européens qui marchent en ordre, ces sortes d'étriers ne pourroient s'employer; chacun blesseroit son voisin. Les Mamelouks n'ont d'autre rang que celui qu'indique le courage ou la témérité. Les selles sont un fauteuil, pour ainsi dire, et sur le devant s'élève un pommeau. Conformément à leurs usages, ils peuvent se tenir accroupis sur le cheval comme ils le sont quand ils se reposent à terre; et les étriers, qu'ils portent très-courts, élevant le cavalier bien au-dessus de la selle, lui donnent une aisance et une grande force pour porter des coups. L'homme blessé ne court point le danger de tomber, il est soutenu de toutes parts. Le cheval n'est point chargé de bagages; guerrier comme son maître, s'il marche aux combats il ne porte que les attirails de la guerre. Le Mamelouk, revêtu de pelisses, de turbans, se trouve protégé par ces mêmes habits qui amortissent les coups de sabre; ils sont tous armés d'une manière formidable; ils ont à la ceinture une paire de pistolets et un poignard; aux arçons de la selle une autre paire de pistolets ainsi qu'une hache et une masse d'armes; d'un côté un

sabre, de l'autre un tromblon, souvent un géride, et le valet à pied, une carabine. Toutes les armes à feu sont attachées à l'homme ou au cheval, ce qui donne au cavalier une grande facilité pour s'en servir, parce qu'il n'a point l'embarras de les remettre à leur place. Plusieurs Mamelouks portoient des cottes de maille et des casques, non pas à visières, mais défendus par une barre qui protège la figure. Celui que Sulkoswski, l'aide-de-camp, prit à l'affaire d'Embabé, au Mamelouk qu'il combattit, étoit de cette espèce; joignez à cela une arme tranchante, fragile il est vrai, mais dont les coups sont d'autant plus terribles que la trempe en est plus fine. Les Mamelouks parent rarement avec leurs sabres qui se briseroient bientôt; c'est le cheval qui esquive le coup. Voilà l'ennemi que nous combattions; cavalerie formidable, plus terrible encore si elle étoit sagement dirigée. Les Français même conviendront sûrement avec moi de la justesse de cette assertion. Ce n'est point le courage qui fait ici la supériorité du Mamelouk; quelle nation s'est montrée plus guerrière, plus courageuse que la nôtre? Mais comparons à ces légers soldats nos dragons et même nos hussards! Selle rase et pesante, porte-manteau, gros fusil ou carabine, vivres pour l'homme, vivres pour le cheval, et même de l'eau pour le cavalier. Souvent le cheval s'emporte, ou celui qui le monte est obligé de s'en occuper trop pour le diriger. Si notre

cavalier tire son pistolet, il faut qu'il le remette aux arçons ; s'il veut se servir de sa carabine ou de son fusil, rarement il le peut dans une charge, dans une mêlée, où les armes les plus courtes sont les meilleures. A la charge des pistolets, il faut prendre du temps pour remettre la baguette ; le Mamelouk porte encore à son côté une petite corne avec laquelle il amorce rapidement, et la même baguette de fer sert pour ses armes. Il y a donc, comme je l'ai dit, à part le courage, supériorité d'armes reconnue chez le Mamelouk. Il manœuvre plus rapidement, fait feu plus souvent et plus promptement, et par la célérité de sa course il joint ou évite son ennemi. Le résultat de l'affaire de Salehieh ne démontre que trop l'exactitude de ces observations. Nos hussards donnèrent sur un peloton considérable, mais arrivés dans son centre ils ne trouvèrent plus personne, et le temps qu'ils mirent à arrêter les chevaux, à faire volte-face, fut celui où les Mamelouks les entourèrent et les entamèrent par derrière. Les Mamelouks sont toujours et même nécessairement tirailleurs, je crois l'avoir démontré, et ils nous offrent peut-être le meilleur système de cavalerie que nous puissions avoir. Le dragon blessé doit forcément tomber de dessus son cheval ; il se perd lui-même ainsi, et ses armes et son coursier deviennent la proie des ennemis. L'armement et l'équipement des Mamelouks, avec des modifications

nécessaires en Europe, sont les plus convenables à la guerre.

A Salehieh, nos chevaux, la plupart français, fatigués par la route, par une nourriture à laquelle quelques-uns n'étoient pas habitués, chargés, comme je l'ai dit encore, de vivres, d'eau et de plusieurs autres objets, ne devoient point résister au choc de chevaux vifs et frais, dégagés de poids considérables et menés par des mains adroites et expérimentées. Voyez le Mamelouk élevé sur ses étriers, guidant avec facilité un cheval forcément soumis; ne doit-il point porter des coups plus prompts et plus terribles que nos guerriers assis sur leurs selles, et perdant, par cette raison même, une partie de leurs forces (1)? Je crois que tous les Français ont pu se convaincre de la justesse de ces réflexions auxquelles donneront encore plus de poids ces mots de Bonaparte, contenus dans sa lettre au Directoire, en date du 2 fructidor (19 août):

« Les Mamelouks sont extrêmement braves et » formeroient un excellent corps de cavalerie légère, » richement habillés, armés avec le plus grand soin,

(1) Je n'ignore pas que, dans la charge, nos cavaliers se dressent sur leurs étriers; mais ils les portent trop longs pour pouvoir s'élever autant que le mamelouk qui les porte extrêmement courts.

» et montés sur des chevaux de la meilleure qua-
» lité ».

Je finis cette courte digression par quelques remarques sur le genre de guerre que nous faisions en Egypte. Ce n'étoit plus comme en Europe une guerre où, lorsque vous avez chassé l'ennemi devant vous, les derrières sont au moins en sûreté; deux villages rapprochés l'un de l'autre étoient occupés par nos troupes, et cependant on ne pouvoit traverser l'espace qui les séparoit sans une escorte. Nous étions au Caire, nous y régnions en maîtres, et cependant nous ne pouvions aller nous promener hors des portes. Nous étions, pour ainsi dire, prisonniers au centre de nos conquêtes. L'armée perdit beaucoup de monde par les assassinats nombreux et répétés; elle vit disparoître des officiers intéressans et nécessaires. Boulack étoit à deux portées de fusil du Caire; on n'y alloit point sûrement. Dans le commencement les communications étoient difficiles et dangereuses, à cause des Arabes qui venoient, malgré les troupes, jusqu'aux portes de la ville. C'est ainsi que la moindre course, qui n'avoit pour but qu'une recherche scientifique, avoit toujours l'appareil de la guerre. Cette situation inquiète fit que tout le monde prit les armes, et que chacun devoit penser à se défendre soi-même. Parmi ces classes d'employés qui suivent les armées, mais qui ne voient jamais l'ennemi, nous avons compté bien des victimes dont le sort eût été protégé

par les troupes en Europe. La guerre enfin étoit générale. Avec nos ennemis, dans les combats, nous n'avions jamais que la victoire ou la mort en perspective.

La guerre d'Espagne m'a rappelé bien des fois celle d'Egypte. Une guerre nationale est une guerre d'extermination, et quand une population entière et grande ne veut point être soumise, elle doit, à la longue, à force de sacrifices, à force même d'être vaincue, apprendre à vaincre, et conquérir sa liberté.

En Egypte, le peuple ne prenoit point une part active aux hostilités, mais il secondoit de tous ses efforts nos ennemis, et ce n'étoit que par la force que nous nous fesions obéir. Si les Egyptiens, moins indolens, eussent été armés et animés du desir de leur indépendance, notre armée, privée de tous secours et de renforts, eût, sans doute, bientôt succombé dans une lutte aussi inégale.

Le 26 thermidor (13 août), Bonaparte, ayant donné ses ordres pour fortifier Salehieh, y laissa la division Regnier, et dirigea la division Dugua sur Damiette. Le quartier général, le même jour, reprit la route du Caire.

A peu de distance de Salehieh nous rencontrâmes l'aide-de-camp de Kleber, qui nous apportoit la triste nouvelle de la destruction de notre flotte à la suite du combat d'Aboukir. Les détails de cette

malheureuse journée, nous glacèrent le cœur. L'avenir nous parut affreux. Comment finiroit cette expédition, et quels secours pouvions-nous attendre désormais de notre marine? Vivre en Egypte, sans nouvelles de France, séparés de tout ce qui nous intéressoit dans la vie.....! Parens, amis, maîtresse, tout étoit perdu pour nous; exilés à 500 lieues de notre patrie, nous allions traîner notre triste existence au milieu d'un peuple dont les mœurs différoient tant des nôtres, toujours en état de guerre, et ne voyant plus d'événemens heureux qui pussent jamais nous ramener sur les bords chéris de la France. Voilà quelles furent les cruelles réflexions qui nous accablèrent et qui augmentèrent les ravages de cette funeste maladie du pays, le dégoût. Tant que la flotte assuroit la communication, l'espoir soutenoit le courage; mais au combat d'Aboukir, les anglais sembloient avoir posé une barrière insurmontable entre la patrie et nous. Les esprits foibles ne virent plus dans l'Egypte que le vaste tombeau qui nous renfermeroit tous.

Avant de rapporter ici les circonstances intéressantes du combat naval d'Aboukir, je crois devoir communiquer au lecteur quelques passages d'une lettre de Bonaparte au directoire. Elle est datée du 2 fructidor (20 août.)

« Le 18 messidor (6 juillet), j'écrivis à l'amiral

» d'entrer, sous les 24 heures, dans le port d'A-
» lexandrie, et, si son escadre ne pouvoit pas y
» entrer, de décharger promptement toute l'ar-
» tillerie et tous les effets de l'armée, et de se rendre
» à Corfou.

» L'amiral ne crut pas pouvoir achever le dé-
» barquement dans la position où il étoit..... Il alla
» mouiller à Aboukir, qui offroit un bon mouil-
» lage.....

» Je suis parti d'Alexandrie dans la ferme croyance
» que, sous trois jours, l'escadre seroit entrée dans
» le port d'Alexandrie, ou auroit appareillé pour
» Corfou. Depuis le 18 messidor (6 juillet) jus-
» qu'au 6 thermidor (24 juillet), je n'ai reçu au-
» cune nouvelle, ni de Rosette, ni d'Alexandrie,
» ni de l'escadre. Une nuée d'Arabes, accourus de
» tous les points du désert, étoit constamment à
» cinq cents toises du camp..... Je reçus plusieurs
» lettres de l'amiral où je vis avec étonnement qu'il
» se trouvoit encore à Aboukir. Je lui écrivis sur-
» le-champ pour lui faire sentir qu'il ne devoit pas
» perdre une heure à entrer à Alexandrie, ou à se
» rendre à Corfou.

» L'amiral m'instruisit, par une lettre du 2 ther-
» midor (20 juillet), que plusieurs vaisseaux an-
» glais étoient venus le reconnoître, et qu'il se for-
» tifioit pour attendre l'ennemi, embossé à Abou-

» kir. Cette étrange résolution me remplit des plus » vives alarmes ; mais déjà il n'étoit plus temps, car » la lettre de l'amiral ne m'arriva que le 12 (30 » juillet). Je lui expédiai mon aide-de-camp Julien, » avec ordre de ne pas partir d'Aboukir qu'il n'eût » vu l'escadre à la voile. Parti le 12, il n'auroit » jamais pu arriver à temps ; cet aide-de-camp a été » tué en chemin par un parti arabe qui a arrêté sa » barque sur le Nil, et l'a égorgé avec son escorte.

» Le 8 thermidor (26 juillet), l'amiral m'écri- » vit que les Anglais s'étoient éloignés ; ce qu'il » attribuoit au défaut de vivres. Le 11, il m'écri- » voit qu'il venoit enfin d'apprendre la victoire » des Pyramides....., et que l'on avoit trouvé une » passe pour entrer dans le port d'Alexandrie ; je » reçus cette lettre le 18 (5 août).

» Le 14 au soir, les Anglais l'attaquèrent ; ils » m'expédia, au moment où il aperçut l'escadre » anglaise, un officier pour me faire part de ses dis- » positions et de ses projets : cet officier a péri en » route.

» Il me paroît que l'amiral Brueys n'a pas voulu » se rendre à Corfou, avant qu'il eût été certain » de ne pouvoir entrer dans le port d'Alexandrie ; et » que l'armée, dont il n'avoit pas de nouvelles depuis » long-temps, fût dans une position à n'avoir pas » besoin de retraite. Si dans ces funestes événemens

» il a fait des fautes, il les a expiées par une mort » glorieuse.

» Les destins ont voulu dans cette circonstance, » comme dans tant d'autres, prouver que, s'ils » nous accordent une grande prépondérance sur le » continent, *ils ont donné l'empire des mers à nos* » *rivaux*. Mais ce revers ne peut être attribué à » l'inconstance de notre fortune; elle ne nous aban- » donne pas encore : loin de-là, elle nous a servis » dans cette opération, au-delà de tout ce qu'elle a » jamais fait..... Je me souviens qu'à l'instant où » les préparatifs du débarquement se faisoient (de- » vant Alexandrie), on signala dans l'éloignement, » au vent, une voile de guerre : c'étoit *la Justice*. » Je m'écriai : Fortune! m'abandonneras-tu? » Quoi! seulement cinq jours!..... Dans ces cinq » jours l'escadre devoit se trouver à l'abri des forces » des Anglais, quel que fût leur nombre.... Ce n'est » que lorsque la fortune voit que toutes ses faveurs » sont inutiles, qu'elle abandonne notre flotte à son » destin. »

Je vais actuellement mettre sous les yeux du lecteur, le tableau remarquable et comparé de la marche des deux escadres, et l'on verra qu'effectivement la fortune nous avoit assez bien servis, puisque les deux armées navales, plusieurs fois très-près l'une de l'autre, ne se sont point rencontrées.

TABLEAU *comparé de la marche des deux Escadres.*

ESCADRE ANGLAISE *Commandée par Nelson.*	ESCADRE FRANÇAISE *Commandée par Bruies.*
L'amiral Saint-Vincent bloquoit le port de Cadix avec 25 vaisseaux de ligne, environ, et ne supposoit aux Français, d'autre projet que de le forcer à s'éloigner de la côte pour exécuter leur réunion avec les Espagnols. Il ne détacha que le 20 floréal (9 mai), l'amiral Nelson, avec trois vaisseaux et quelques frégates, pour reconnoître Toulon. Nelson étoit presque en vue de la côte le 28 floréal (17 mai), lorsque un coup de vent l'obligea d'aller relâcher en Sardaigne.	Le 30 floréal (19 mai), l'escadre met à la voile.
Nelson remit en mer le 7 prairial (26 mai) et établit sa croisière dans les parages de l'isle, en ralliant les vaisseaux qui devoient composer son escadre.	Dans les premiers jours de prairial, l'escadre doubla l'isle de Corse, et le 8 (27 mai), se trouva à 10 lieues par le travers de Bonifacio, entre ce goulet et la côte d'Italie. On voit ici que les deux es-

Suite du Tableau.

ESCADRE ANGLAISE.

Le 23 *prairial* (11 *juin*), *Nelson parut devant Toulon avec* 16 *bâtimens de guerre, espérant nous y trouver encore.*

Nelson désabusé, fit voile pour la mer de Toscane et alla mouiller au port de Messine, où, le 1er *messidor* (19 *juin*) *il apprit l'occupation de Malte. Il ne resta que trois jours à Messine, et remit en mer le* 3 *messidor* (21 *juin*), *se dirigeant vers la côte d'Egypte.*

Nelson, libre dans ses mouvemens, dut facilement dépasser une escadre obligée d'accompagner un convoi aussi considérable que le nôtre.

L'escadre ennemie rangea la côte d'Afrique.

Forçant de voile, elle arriva le 10 (28 *juin*) *en vue d'Alexandrie.*

ESCADRE FRANÇAISE.

cadres n'étoient séparées que par la Sardaigne.

Le 23 prairial (11 juin), l'isle de Malte étoit prise, et le 25 (13 juin) l'escadre entroit dans le port de la Valette.

Le 1er messidor (19 juin), l'escadre quitta l'île de Malte, et le 7 (25 juin), elle étoit en vue de Candie.

Il y eut deux branle-bas sur nos vaisseaux pendant la traversée, probablement à la vue de quelques bâtimens arriérés des Anglais.

L'escadre française s'éleva dans le nord. C'est ce qui fait que les deux flottes ne se rencontrèrent point, quoiqu'elles passassent à une assez courte distance l'une de l'autre.

Suite du Tableau.

ESCADRE ANGLAISE.	ESCADRE FRANÇAISE.
Nelson n'ayant appris aucunes nouvelles de l'expédition, se borna à répandre l'alarme en Egypte, et inspira, par la présence de ses forces et la promesse de prompts secours, assez de confiance pour déterminer les habitans d'Alexandrie à se défendre.	Le 13 messidor (1er juillet), l'armée française parut devant Alexandrie, par conséquent trois jours après Nelson.
En quittant cette ville, Nelson se dirigea, dit-on, d'abord, vers le golfe d'Alexandrette, mais le 21 messidor (9 juillet) se trouvant à la hauteur de la pointe orientale de l'île de Candie, manquant d'eau et de vivres, il fit voile pour la Sicile, afin de s'y ravitailler avec la plus grande célérité, après avoir laissé quelques bâtimens pour observer les côtes de l'Afrique.	Le 17 messidor (5 juillet), l'escadre mouilla en rade d'Aboukir.
Arrivé le 1er thermidor (19 juillet) il repartit le 6 (24 juillet) pour revenir en Égypte.	

Le 2 thermidor (20 juillet), quelques bâtimens ennemis vinrent reconnoître la position de l'es-

cadre française, et s'éloignèrent ensuite, sans doute pour donner avis à Nelson, et non pour chercher des vivres comme l'amiral Bruies paroît l'avoir pensé.

Enfin, le 14 thermidor (1er. août), Nelson arriva devant Aboukir.

L'escadre française embossée dans cette rade, étoit sur deux lignes; les vaisseaux formoient la première, les frégates et autres bâtimens légers, la seconde. Le premier vaisseau de tête serroit les récifs qui sont devant le fort d'Aboukir, mais ne les approchoit point assez pour empêcher le passage. On engagea, m'a-t-on assuré, l'amiral Bruies à faire couler bas quelques bâtimens de transport, afin de fermer la passe. Cet avis ne fut point suivi, et l'amiral Bruies répondit: « Il n'oseront point » nous attaquer. » On laissa donc les choses comme elles étoient; l'embossage étoit vicieux d'ailleurs, à ce que m'ont assuré quelques officiers de marine. La ligne ainsi formée, dans l'après-midi du 14 thermidor (1er. août), nos croisières signalèrent des voiles venant de l'ouest. Leur marche, leurs signaux, annonçoient qu'elles étoient anglaises. L'ordre du branle-bas général fut aussitôt donné dans l'armée française, qui se prépara à recevoir vigoureusement l'ennemi. Pendant que chaque escadre se dispose à une affaire décisive, l'amiral Bruies rassemble un conseil de guerre pour décider si l'on mettra à la

voile, ou si l'on gardera l'embossage. Les avantages et les inconvéniens de l'un et de l'autre parti furent vivement discutés et les avis partagés ; mais, enfin, il fut arrêté qu'on resteroit à l'ancre et qu'on attendroit ainsi l'ennemi qui s'avançoit à pleines voiles et sur une seule ligne. Sans perdre un temps précieux à nous reconnoître, il attaqua avec la plus grande résolution. Le premier vaisseau de tête des Anglais, étoit *le Culloden ;* l'amiral Nelson l'avoit composé des meilleurs équipages, de l'élite de son armée ; *le Culloden* serra les rochers d'Aboukir, pour tâcher de passer et d'entamer la ligne. Il s'échoua. Les Anglais, que j'ai vus ensuite, m'assurèrent qu'ils furent tous découragés à ce premier malheur ; ils pensoient que le passage étoit impossible, tous s'attendoient à voir le signal de virer et de s'éloigner ; mais l'amiral Nelson, que le désespoir d'avoir manqué notre rencontre animoit encore plus, fit ordre au vaisseau qui suivoit *le Culloden* de moins serrer les récifs, et de continuer la marche. Celui-ci fut plus heureux, passant à la proue du premier vaisseau de tête français, il lâcha sa bordée, et revint au vent en serrant et prolongeant notre ligne. La moitié de l'escadre anglaise imita ce mouvement, de sorte que la moitié de notre escadre fut bientôt entre deux feux. On se canonna avec une ardeur inconcevable, mais la plupart de nos vaisseaux ne

prenoient point part à l'action, le vaisseau anglais *le Léandre* par une manœuvre hardie coupa la ligne, à l'arrière de *l'Orient*. Notre feu fut d'abord supérieur à celui des Anglais, et *l'Orient*, à lui seul, démâta et mit hors de combat les deux vaisseaux ennemis qui étoient par ses côtés. La nuit ne mit point un terme à la fureur des combattans, mais l'engagement recommença avec plus d'acharnement à la pointe du jour. Il n'y avoit de fait aucun avantage bien prononcé de part et d'autre, lorsque les Anglais se touèrent sur notre ligne à la portée du pistolet. Le carnage devint épouvantable alors. L'amiral Bruies fut blessé grièvement, mais il pouvoit encore commander, quand un boulet le coupa en deux, et lui évita, par une fin glorieuse, le douloureux spectacle de la destruction de son escadre. Dans le même instant, le feu prit à *l'Orient*, et tous les efforts pour l'éteindre furent inutiles. Chacun s'occupa de son sort sur ce vaisseau, et des moyens d'éviter une mort qui paroissoit évidente. L'amiral Bruies avoit péri; on ne donna plus d'ordres dans l'armée. Le feu sur *l'Orient* entretenu, nourri par celui de l'artillerie ennemie, gagna enfin la sainte-barbe, et fit sauter cette forteresse, ce magnifique vaisseau, que le bonheur sembloit avoir abandonné depuis le débarquement de Bonaparte. A cette effroyable explosion, qui inonda d'éclats embrasés tous les vaisseaux voisins, succéda un morne

silence de quelques minutes ; il n'étoit interrompu que par les cris des malheureux qui, blessés pour la plupart, se débattoient encore contre la mort, à la surface des eaux. Après ce moment, pour ainsi dire de stupeur, le combat reprit avec une nouvelle rage. Nos vaisseaux entre deux feux, rasés, criblés, furent obligés de se rendre. *L'Heureux* sauta ; la rade d'Aboukir ne fut bientôt plus couverte que de tristes débris et de cadavres brûlés et sanglans.

Le combat n'étoit point encore fini au commencement de la journée du 16 (3 août). *Le Tonnant* se battoit depuis 36 heures sans presque discontinuer ; *Petit-Thouars* qui le commandoit périt sur son bord, en recommandant de ne point se rendre. *Le Timoléon*, ne voulant point amener, se brûla, après avoir sauvé son équipage. *Le Guillaume Tell*, *le Guerrier*, *la Diane* et *la Justice* mirent à la voile au milieu du désordre, et se réfugièrent à Malte.

Nelson expédia en Angleterre *le Léandre*, qui par sa brillante manœuvre, avoit coupé notre ligne. *Le Léandre* tomba dans sa route au milieu de la petite escadre qui, sous les ordres du contre-amiral Villeneuve, avoit échappé aux désastres d'Aboukir. Il fut pris dans les eaux de Malte.

Si Nelson montra dans cette affaire une résolution, qui n'est cependant pas sans exemple, il faut

être aussi qu'il s'étoit mis dans la nécessité de vaincre ou de périr. Il devoit être au désespoir de n'avoir point empêché notre expédition, et le gouvernement anglais auroit bien pu lui faire son procès, si la victoire d'Aboukir n'eût pas porté un coup mortel à notre marine et déjoué nos projets sur l'Egypte, en isolant l'armée française et en la réduisant désormais à ses propres forces, que la guerre, les maladies diminueroient sensiblement.

La nouvelle de la bataille d'Aboukir, fit que le général en chef hâta son retour au Caire, et que nous ne mîmes que deux jours à faire la route que nous avions faite d'abord en quatre. Le 27 thermidor (14 août) au soir nous arrivâmes au Caire; tous les Français y étoient désolés et consternés. J'y trouvai l'ordonnateur en chef blessé fort dangereusement à la main droite d'un coup de feu qu'il avoit reçu en se défendant contre des Arabes et des paysans. Bonaparte vint le voir et lui parla de notre position; après quelques discours relatifs au service de l'armée, Bonaparte lui dit: « Nous n'avons plus de » flotte, eh bien, il faut rester ici, ou en sortir grands » comme les anciens. »

Le général en chef s'occupa alors de l'administration intérieure du pays: il renouvela l'ordre aux Français de ne point troubler le culte; il défendit aux commandans de province de frapper aucune contribution en argent sur les habitans; il recommanda

de veiller à l'entretien des canaux, à l'époque surtout où l'inondation du Nil commence à féconder le sol; il établit une commission qui fut chargée de recevoir les réclamations des habitans sur les vexations qu'ils pourroient éprouver; il prit des mesures sévères contre les dilapidateurs; il fit brûler le village d'Alcan où avoit été assassiné l'aide-de-camp Jullien; pour honorer la mémoire de Petit Thouars qui commandoit le *Tonnant*, il fit appeler de son nom la grande rue du Caire, et le brick pris aux Mamelouks sur le Nil, du nom de son vaisseau. Il convoqua, pour le 10 vendémiaire an 7 (1er octobre), une assemblée générale de notables des quatorze provinces de l'Egypte: ces notables devoient être choisis parmi les hommes ayant le plus d'influence sur le peuple, et distingués par leurs lumières; il fit arborer le pavillon tricolore sur les barques qui naviguent sur le fleuve; il donna une compagnie de soixante hommes à l'aga des Janissaires, payée par les impositions frappées par les Divans, et nourrie par l'armée; il ordonna que tous les jeunes Mamelouks, ayant plus de huit ans et moins de seize, et tous les garçons qui étoient esclaves, noirs ou blancs, délaissés au Caire, seroient incorporés dans les demi-brigades, ou en qualité de soldats, ou comme tambours.

Tandis que Bonaparte s'occupoit de l'organisation intérieure de l'Egypte, du classement de ses troupes,

quelques Français industrieux cherchoient au Caire à tirer parti des circonstances. Des ouvriers en tout genre levoient des ateliers et des boutiques ; l'on voyoit déjà des restaurateurs à la mode française, peu approvisionnés sans doute, mais où l'on pouvoit se réunir et boire. On fit bientôt des bottes, des chapeaux, des ceinturons ; les Turcs imitoient nos broderies à merveille, et fabriquoient avec adresse les objets les plus étrangers à leurs usages. Il s'éleva une tannerie, on fit des selles ; nous eûmes des lits, des tables, des chaises dont nous avions trouvé les maisons entièrement dépourvues à notre arrivée ; ainsi, l'industrie adoucissoit nos privations. Des distillateurs nous faisoient des liqueurs de tout genre, et nous eûmes, par la suite, des sirops d'orgeat, de vinaigre, etc. Le vin seul étoit d'une grande rareté, et nous n'en étions pourvus que par les chargemens de spéculateurs hardis qui échappoient à la vigilance des croisières anglaises. Des Françaises fixèrent les regards de nos généraux, et l'on vit se former quelques sociétés.

A notre entrée au Caire, toutes les rues étoient fermées par des portes qui n'étoient ouvertes que dans le jour. Ces portes arrêtoient les Arabes qui faisoient souvent des incursions pour piller ; elles eussent été dangereuses pour nous, en offrant à la capitale autant de petites villes susceptibles d'une vigoureuse défense ; le général en chef les fit détruire,

et cette précaution nous servit bien à la révolte du 1er brumaire (23 octobre).

Bonaparte cherchoit à étendre ses relations au-delà de l'Egypte, et à conserver les rapports commerciaux anciennement établis. Il écrivit au chérif de la Mekke pour l'instruire de son arrivée au Caire.

« Je desire beaucoup (ajoute-il) que, par » votre réponse, vous me fassiez connoître si vous » desirez que je fasse escorter la caravane par mes » troupes ou seulement par un corps de cavalerie de » gens du pays; mais dans tous les cas, faites con- » noître à tous les négocians et fidèles, que les mu- » sulmans n'ont pas de meilleurs amis que nous; de » même que les chérifs et tous les hommes qui em- » ploient leur temps et leurs moyens à instruire les » peuples, n'ont pas de plus zélés protecteurs. »

Voici une lettre très-curieuse, et que je crois devoir copier toute entière. Elle est datée du 2 fructidor (19 août), et adressée à madame Bruies. Bonaparte lui offre des consolations.

« Votre mari a été tué d'un coup de canon, en » combattant vaillamment à son bord. Il est mort » sans souffrir et de la mort la plus douce, la plus » enviée par les militaires.

» Je sens vivement votre douleur. Le moment qui » nous sépare de l'objet que nous aimons est terri- » ble; il nous isole de la terre; il fait éprouver au

» corps les convulsions de l'agonie. Les facultés de » l'ame sont anéanties ; elle ne conserve de relations » avec l'univers qu'au travers d'un cauchemar qui » altère tout. Les hommes paroissent plus froids, » plus égoïstes, plus méchans, plus odieux qu'ils ne » le sont réellement. L'on sent dans cette situation » que si rien ne nous obligeoit à la vie, il vaudroit » beaucoup mieux mourir. Mais lorsqu'après cette » première pensée l'on presse ses enfans contre » son cœur, des larmes, des sentimens tendres ra- » niment la nature, et l'on vit pour ses enfans. Oui, » madame, voyez-les dès ce premier moment; qu'ils » ouvrent votre cœur à la mélancolie : vous pleure- » rez avec eux, vous éleverez leur enfance, culti- » verez leur jeunesse. Vous leur parlerez de leur » père, de votre douleur, de la perte qu'eux et la » république ont faite. Après avoir rattaché votre » ame au monde par l'amour filial et l'amour mater- » nel, appréciez pour quelque chose l'amitié et le » vif intérêt que je prendrai toujours à la femme de » mon ami. Persuadez-vous qu'il est des hommes, » en petit nombre peut-être, qui méritent d'être » l'espoir de la douleur, parce qu'ils sentent avec » chaleur les peines de l'ame. »

La fête du 1er vendémiaire an 7 de la république fut célébrée sur la place de Lesbékieh ou Yourbekyéh. Bonaparte y passa la revue des troupes, et prononça le discours suivant devant une pyra-

mide en bois, sur laquelle furent inscrits les noms des officiers et soldats morts dans les différens combats de la conquête.

« SOLDATS,

» Nous célébrons le premier jour de l'an 7 de la » république.

» Il y a cinq ans, l'indépendance du peuple fran- » çais étoit menacée ; mais vous prîtes Toulon : ce » fut le présage de la ruine de nos ennemis.

» Un an après, vous battiez les Autrichiens à » Dego.

» L'année suivante, vous étiez sur le sommet des » Alpes.

» Vous luttiez contre Mantoue il y a deux ans, » et vous remportiez la célèbre victoire de Saint- » George.

» L'an passé, vous étiez aux sources de la Drave » et de l'Isonso, de retour de l'Allemagne.

» Qui eût dit alors que vous seriez aujourd'hui sur » les bords du Nil, au centre de l'ancien continent?

» Depuis l'Anglais, célèbre dans les arts et le » commerce, jusqu'au hideux et féroce Bédouyn, » vous fixez les regards du monde.

» Soldats, votre destinée est belle, parce que » vous êtes dignes de ce que vous avez fait et de » l'opinion que l'on a de vous. Vous mourrez avec » honneur comme les braves dont les noms sont ins- » crits sur cette pyramide, ou vous retournerez dans

» votre patrie couverts de lauriers et de l'admiration » de tous les peuples.

» Depuis cinq mois que nous sommes éloignés » de l'Europe, nous avons été l'objet perpétuel des » sollicitudes de nos compatriotes. Dans ce jour, » quarante millions de citoyens célèbrent l'ère des » gouvernemens représentatifs ; quarante millions » de citoyens pensent à vous. Tous disent : C'est à » leurs travaux, à leur sang, que nous devrons la » paix générale, le repos, la prospérité du com- » merce et les bienfaits de la liberté civile. »

Pendant que nous vivions paisiblement, mais tristement au Caire, Desaix remontoit le Nil et parcouroit la Haute-Egypte, en poursuivant Mourad-Bey, qu'il joignoit quelquefois, mais qu'il ne pouvoit détruire. Le 16 vendémiaire (7 octobre 1798), il le trouva avec trois à quatre mille Mamelouks devant Sédyman, défendu par un corps d'infanterie.

Desaix, après avoir formé sa division en bataillon carré, flanquée par deux autres petits carrés de deux cents hommes chacun, marcha droit à l'ennemi.

Les Mamelouks, après avoir hésité, se décidèrent enfin, et poussant d'horribles cris, chargèrent avec leur brillante valeur accoutumée un des petits carrés. Ils l'enfoncèrent et se battirent pêle-mêle dans les rangs de nos soldats. Desaix, avec un calme admirable au milieu des dangers, et tenant dans sa main, au lieu d'une épée un *chasse-mouche*, fit crier

à sa troupe attaquée de se coucher ventre à terre. Il fit alors tirer à mitraille, et le feu fut si nourri, qu'il écrasa les plus opiniâtres et obligea les autres à se retirer. Les Mamelouks épuisèrent ce jour-là toutes les ressources que la rage et la fureur peuvent suggérer; blessés, criblés de coups de baïonnettes, ils se défendirent encore expirans. Cette affaire leur persuada enfin combien étoit redoutable cette infanterie qu'ils avoient tant méprisée.

Mourad-Bey, quoique battu, ne se tint pas pour vaincu. Nous le verrons plus tard lutter avec opiniâtreté contre la fortune contraire, et lorsque notre armée menacée sur divers points, affoiblie par des pertes considérables, sera obligée de concentrer ses forces, obtenir, par un traité, une partie de la Haute-Egypte pour domaine, et en rester possesseur, jusqu'à ce que la peste vienne lui enlever avec la vie, les fruits d'une résistance honorable et ceux d'une fermeté dans le malheur, que des revers sans nombre n'avoient pu ébranler.

Cependant, malgré les mouvemens et les dangers d'une guerre active, les savans venus en Egypte visitoient les lieux célèbres par des souvenirs et par les monumens de la plus haute antiquité. Bonaparte avoit composé un Institut dont il étoit le président, et où se trouvoient réunis des hommes recommandables par leurs talens. Les dessins, les plantes, les insectes, les morceaux curieux, les mémoires inté-

ressans qu'ils ont rapportés en France, sont désormais les seuls fruits d'une expédition, glorieuse il est vrai, mais qui a coûté tant de sang à la patrie.

Depuis notre entrée au Caire, cette ville avoit joui de la plus parfaite tranquillité. Nous nous étions assez promptement accoutumés aux mœurs des Egyptiens, et le peuple paroissoit nous voir sans répugnance, quoiqu'il montrât peu de curiosité de nous connoître plus particulièrement. Il ne se mêloit point avec nous; nous respections leurs femmes et leurs mosquées : ce sont deux articles sur lesquels il n'y avoit pas moyen d'agir avec notre légèreté ordinaire. Tout à coup des mouvemens séditieux se manifestent, et le 30 vendémiaire (22 octobre), de nombreux rassemblemens ont lieu dans les différens quartiers de la ville.

Le général en chef, accompagné de ses guides et de son état-major, étoit sorti le matin pour se rendre au vieux Caire, et de là à l'île de Rhoda. Le général Junot étoit resté seul au quartier-général, place de Lesbékieh, sur laquelle presque tous les Français étoient logés. J'étois allé au vieux Caire aussi, et je revenois sur un âne au petit galop (1), mon ânier tenant son animal par la queue pour le suivre, lorsqu'à mon entrée dans la première rue je remarquai un silence effrayant; les portes des maisons

(1) Les ânes sont les fiacres du Caire.

étoient fermées : je ne rencontrois personne, et ne savois que penser de cette solitude ; j'hésitois à traverser toute la ville, et n'osois retourner sur mes pas. Enfin je crus moins dangereux de me dépêcher de gagner la place de Birketelfi, où étoit casernè le 32e de ligne. J'y arrivai heureusement, et trouvai le général Dupuis, commandant autrefois ce régiment, promu nouvellement au grade de général, sortant de sa maison, précédé de ses bâtonniers, et suivi d'un détachement de dragons. Il ordonna à l'infanterie de se tenir prête à marcher, et continua sa route pour se rendre au cimetière, où les révoltés étoient rassemblés. Il tourna à droite à une certaine distance du quartier des Francs, et moi, je galopai jusqu'à ce même quartier, où je trouvai des avant-postes. J'avois appris à Birketelfi, qu'il s'étoit formé quelques rassemblemens dans la matinée, et qu'augmentés considérablement après midi, ils avoient fixé l'attention du commandant de la place. Bientôt ils avoient pris un caractère inquiétant, et le malheureux général Dupuis fut assassiné quelques minutes après que nous fûmes séparés. J'arrivai à Lesbékieh, où l'on avoit déjà connoissance des troubles qui se manifestoient dans la ville. Le général Junot avoit envoyé de suite prévenir le général en chef. Bonaparte revint avec ses guides, et voulant entrer en ville, il se présenta à la porte du vieux Caire, où il trouva les révoltés qui le forcè-

rent, après de nouvelles tentatives à la porte de l'Institut, de pénétrer par celle de Boulack. Instruit, à son arrivée, de la mort du général Dupuis, il donna au général Junot le commandement de la ville, et fit bivouaquer des troupes tout autour de la place. Des pièces de canon furent mises en batterie à l'entrée des principales rues, et la nuit se passa toute entière sous les armes.

Le lendemain matin 1er brumaire (23 octobre), le nombre des révoltés étoit encore augmenté; les Arabes s'étoient réunis de toutes parts aux insurgés, et la ville se remplissoit à chaque instant de paysans armés de bâtons, de piques, de sabres, de fusils. Beaucoup de Français, des restaurateurs, dont les maisons étoient éloignées des quartiers de nos troupes, furent assassinés ou obligés d'abandonner leurs domiciles, livrés au pillage. L'Institut se constitua en état de siége, et défendit l'asile des sciences et des arts; nos savans devinrent guerriers par nécessité. Bonaparte, après avoir donné ses ordres pour arrêter les progrès de l'insurrection, expédia aux troupes stationnées dans les provinces les plus voisines du Caire, l'ordre de s'y rendre sur-le-champ.

Toutes les dispositions prises, les troupes marchèrent pour repousser les révoltés qui avoient osé pénétrer jusques dans un cimetière contigu à la place de Lesbékieh : on en fit un massacre horrible.

L'entrée de la rue Petit-Thouars, principale rue

du Caire, communiquant du grand bazar à cette même place, étoit défendue par un obusier et par une compagnie de grenadiers. Le premier coudé étoit court, et les insurgés eussent été écrasés s'ils se fussent avancés par cette voie dangereuse. Du haut de leurs minarets ils pouvoient apercevoir les mouvemens de quelques parties de nos troupes ; trop adroits pour s'exposer à une perte certaine, ils se glissèrent par des chemins détournés, et à travers les maisons, dans la première mosquée au tournant de la rue Petit-Thouars. Il fallut les y assiéger, et enfoncer la porte à coups de hache pour les en chasser.

Pendant ce temps le général Daumartin, avec quelques pièces d'artillerie, tourna le Caire, et alla s'établir sur les montagnes, à la gauche de la citadelle : il y fit former des batteries.

Au moment où j'entrai chez le général en chef avec l'ordonnateur Sucy, il venoit d'apprendre la mort affreuse du jeune Sulkowski, envoyé à la pointe du jour en reconnoissance avec un détachement de guides. Ce brave officier n'avoit consulté que son ardeur en chargeant une masse considérable de révoltés, au milieu de laquelle il s'élança avec les guides qui l'accompagnoient. Sulkowski fut massacré, ainsi que son escorte.

Bonaparte fut très-sensible à cette perte, il estimoit fort son aide-de-camp, qui joignoit au cou-

rage d'un héros des talens et des connoissances étendues. Il fut généralement regretté. Ce même jour, Kleber arriva d'Alexandrie; je le vis le soir au quartier-général où je retournai. La citadelle et les batteries du général Daumartin commençoient à tirer sur la grande mosquée, où tous les insurgés, à moitié détruits et dispersés, s'étoient réfugiés. Les rues circonvoisines étoient gardées par nos troupes, et pendant toute la nuit on bombarda. Le lendemain matin, les pertes réitérées des insurgés avoient sensiblement refroidi leur enthousiasme; ils commencèrent à se repentir, et surtout à se convaincre qu'ils ne gagneroient rien à lutter contre nous. Les cheikhs de la ville vinrent demander le pardon au général en chef; il fut accordé, et le 2 brumaire (24 octobre) le calme fut entièrement rétabli.

Les gens de la loi adressèrent aux habitans des provinces une proclamation où l'on remarque les passages suivans:

« Nous supplions le Tout-Puissant de vous préserver de la sédition et du désordre caché ou public, et de vous éloigner de ceux qui cherchent à faire le mal sur la terre.

» ..... Il est arrivé quelque désordre dans la ville du Caire, de la part de la vile populace et des méchans qui se sont mêlés avec elle. Ils ont mis la désunion entre les troupes françaises et les sujets,

» et cela a occasionné la mort de beaucoup de Mu-
» sulmans. Mais la main bienfaisante et invisible
» de Dieu est venue bientôt appaiser la sédition, et
» par notre intercession auprès du général en chef
» Bonaparte, il a empêché les troupes de brûler la
» ville et de la piller, car il est plein de sagesse,
» bienfaisant et miséricordieux envers les musul-
» mans.

» Gardez-vous donc d'exciter le désordre.....
» N'écoutez point les conseils des méchans et les
» propos des séditieux; ne soyez point du nombre
» de ces insensés malheureux qui ne savent point
» prévoir les conséquences: rappelez-vous que Dieu
» donne l'Empire à qui il veut, et ordonne ce qu'il
» lui plaît. »

Les cheikhs du Caire dirent également dans une proclamation au peuple d'Egypte.

« ..... Sachez qu'Ibrahim-Bey et Mourad-Bey
» ont répandu dans toute l'Egypte des écrits ten-
» dant à exciter le peuple à la révolte, et ils ont
» fait entendre frauduleusement et malignement que
» ces écrits viennent de S. M. I. et de quelques-
» uns de ses visirs..... En effet, s'il étoit vrai que
» ces écrits vinssent de la part de S. M. I., le sultan
» des sultans, nous les aurions vu apporter au-
» thentiquement par ses Agas.

» Nous vous invitons, habitans de l'Egypte, à

» ne point vous livrer à des projets de désordre, » de sédition, de révolte.....

» Cessez enfin de fonder vos espérances sur » Ibrahim et Mourad, et mettez toute votre con- » fiance en celui qui dispense à son gré les Empires, » et qui a créé les humains. Le plus religieux des » prophètes a dit : *La sédition est endormie, mau- » dit soit celui qui la réveillera.* »

Les malheurs de la révolte du Caire déterminèrent le général en chef à faire entourer la ville de forts qui pussent, par la suite, la punir plus terriblement encore si elle tentoit de se soulever.

On construisit une tour sur un des monticules de sable entre Boulack et le Caire. Cette tour fut appelée Carmin, du nom d'un adjudant-général qui, venant de France, et poursuivi par les Anglais, débarqua à la tour des Arabes, et fut assassiné par eux. Plus loin, en suivant les murailles de la ville, au nord-est, on fortifia une espèce de château qui dominoit une partie du Caire. C'est de ce côté qu'avoit été tué l'infortuné Sulkowski : le fort garda son nom.

On éleva des murailles sur la montagne qu'avoit occupée le général Daumartin pendant la révolte, et le nom du fort Dupuis rappela tout à la fois et la perte de ce général et la vengeance qu'on en avoit tirée.

La citadelle fut mise en état, et l'on détruisit les baraques qui en obstruoient l'entrée, pour la rendre plus militaire.

L'aqueduc entre le vieux Caire et le Caire fut également pourvu de canons.

Sur l'élévation, entre la maison Ibrahim-Bey et l'Institut, on construisit un nouveau fort qui fut appelé le fort de l'Institut; enfin, entre Boulack et le Caire, à la gauche de la tour Carmin, on traça une route militaire et une chaussée, pour pouvoir communiquer avec la ferme d'Ibrahim et avec Boulack : la chaussée fut bordée de deux fossés. On fit une grande entrée à la place de Lesbékieh, afin d'avoir toujours un débouché sûr et facile. Gizeh fut également entourée de murailles; un pont volant servoit aux communications entre cette place et l'île de Rhoda, et un pont de bateaux traversoit la seconde branche du Nil, à la ferme d'Ibrahim-Bey, où l'on avoit en même-temps établi un hôpital.

Peu de jours après ces événemens, le général Bon partit pour Suez avec un fort détachement et deux pièces de canon. Il traversa le désert avec des peines infinies, et arriva à Suez le 17 brumaire (7 novembre).

Cependant les Arabes de Derne avoient paru dans les environs de Gizeh; le général Dumas reçut ordre de les poursuivre. Je partis avec lui et

un détachement de cavalerie. J'espérois dans cette course approcher les Pyramides et visiter ces monumens qui ont vu et verront sûrement encore bien des empires et des siècles se succéder. Nous passâmes le Nil à Rhoda, pour venir coucher à Gizeh.

Nous en sortîmes à la pointe du jour, et nous parcourûmes tous les villages qui sont sur la lisière du désert, et où nous pouvions supposer que les Arabes se fussent retirés. Nous ne les trouvâmes point, quoique le général Dumas eût partagé sa cavalerie en deux pelotons, pour mieux les rencontrer. Nous vînmes jusqu'aux Pyramides, où nous fîmes une halte si courte que j'eus à peine le temps de contempler ces masses de pierres étonnantes et justement célèbres. J'en fis le tour, et donnai un coup-d'œil, en passant, au sphinx et aux excavations chargées d'hiéroglyphes.

Nous nous dirigeâmes après, en suivant les confins du désert, sur un village où nous bivaquâmes la nuit. Comme on peut le croire, les habitans nous nourrissoient toujours, ainsi que nos chevaux. Je faisois faire par le Cheikh-el-Beleht une distribution de galettes, de moutons aux hommes, et de paille et d'orge aux chevaux. Ces vivres tardoient à arriver; je m'en plaignis au général : il étoit violent; il me dit : » Allez » trouver le Cheikh : amenez-le moi, et s'il ne

» veut pas venir, tuez-le. » J'annonçai au Cheïkh que j'avois ordre de le tuer, s'il ne me suivoit pas ; et il me suivit. Si, dans tous les pays où nous avons porté nos armes victorieuses, nous eussions montré un peu plus de douceur, un peu moins d'avidité ; le nom Français y seroit sans doute aussi chéri, qu'il y est admiré et redouté.

Le lendemain nous continuâmes notre course jusqu'aux Pyramides de Sakkara, bien plus petites que les autres, et d'une forme particulière. Je ne pus m'y arrêter non plus, à mon grand regret, et nous revînmes par le désert, sur les grandes Pyramides. Il nous paroissoit assez extraordinaire de ne pouvoir point découvrir les traces de cette tribu qui nous promenoit si long-temps ; enfin l'aide-de-camp Beaumont, qui nous précédoit de quelques pas, tira un coup de pistolet : nous accourûmes, et vîmes dans une petite vallée à nos pieds une soixantaine d'Arabes tous habillés de blanc. Ils étoient accroupis, et fumoient ; ils prirent tranquillement le petit galop, se jetant dans l'immensité du désert : nous ne pûmes les atteindre. Leur costume étoit charmant ; leurs habits blancs se dessinoient sur leurs chevaux, et leur donnoient un air singulier qui nous frappa tous. Ils ne fuyoient que ce qu'il falloit pour ne point rester à la portée de nos armes à feu. Si nous nous arrêtions, ils nous imitoient, et ne

marchoient que lorsque nous les suivions. Fatigué et ennuyé de courir en vain, le général Dumas nous ramena dans les terres habitées, et le jour suivant à Gizeh.

Le général en chef s'occupoit, à mon retour, de tout ce qui pouvoit embellir sa demeure ; il faisoit arranger le jardin qui touchoit à sa maison. Ceux des Mamelouks ne ressemblent en aucune façon aux nôtres. On ne peut se promener, tant les arbres et les arbustes sont rapprochés l'un de l'autre ; l'œil ne sauroit s'y reposer sur d'aimables points de vue, tant les objets sont entassés ; le bananier, l'oranger, le citronnier s'y confondent au milieu de quelques palmiers qui s'élèvent brusquement, et dont l'aspect sévère n'invite point à la rêverie. Point de gazon pour se coucher, point de ruisseaux rafraîchissans ; tout s'y ressent de la nonchalance des habitans et de leurs goûts oisifs (1). Les Musulmans voient avec d'autres yeux que nous. Ce seroit un tort de dire que leurs jardins ou leurs femmes ne sont pas jolis, puisque nos idées et nos manières de voir sont différentes. Offrons-leur les tailles légères, les pieds mignons, les habillemens gracieux de nos belles ; que la plus agaçante de nos Parisiennes cherche à leur plaire, peut-être ne réussira-t-

(1) Un proverbe arabe dit : *Faut mieux être assis que debout, couché qu'assis et mort que couché.*

elle pas. La beauté chez les Egyyptiens est dans l'embonpoint : plus une femme est grosse, et plus elle est belle. Si nous nous récrions sur leur prétendu mauvais goût, ne peuvent-ils en dire autant de nous? Pour jouir, dans un pays étranger, il faut le voir avec les yeux des habitans; et si Savary nous a trompés sur l'Egypte, c'est qu'il la voyoit comme eux, ou qu'il a fait un roman. Le Mamelouk à Paris regrette le Caire, et le Français au Caire regrette sa patrie.

Voilà ce qui fait la différence des deux ouvrages de Volney et de Savary : presque tous, nous avons vu comme le premier; et c'est une preuve que Volney a plus écrit dans l'esprit de la nation son voyage en Egypte.

Dans mon séjour au Caire, je n'oubliai point d'y voir tout ce qu'il y avoit d'intéressant. Je visitai le puits Joseph, la citadelle, la fameuse salle du divan, les villes des tombeaux. Nous faisions souvent des promenades à âne, mais en caravane et armés.

Nous allions nous baigner, et nous trouvions mille charmes à cette nouvelle manière de se purifier; parmi les usages différens des Tures, c'est celui qui m'a toujours paru le plus aimable. Nous contractâmes une partie de leurs habitudes. Nous prîmes la pipe, et nous en appréciâmes bientôt les avantages. Dans un pays chaud, la pipe répand dans

la bouche une fraîcheur qui peut garantir de la soif. C'est un moyen dont je me suis toujours bien trouvé. Le tabac étoit d'ailleurs fort doux, et n'avoit point l'âcreté de celui qu'on trouve communément en Europe. Celui de Lataquié est le plus renommé, et les caractères véritables qui font reconnoître sa qualité, sont sa feuille qui pétille comme la poudre lorsqu'elle s'embrase, et sa cendre d'une extrême blancheur. Nous brûlions souvent, avec le tabac, le bois d'aloës, dont le parfum se mêlange très-agréablement avec la fumée. De longs tuyaux l'amenoient dans nos bouches, après avoir retenu une partie de son humidité, et bientôt les véritables fumeurs imitèrent les Turcs en ne crachant point. Le tabac, ainsi distillé, ne peut plus être nuisible à la santé. Enfin nous nous trouvions si bien de cette manière de vivre, que nous l'adoptâmes presque universellement. La pipe ne nous quittoit plus, et le café étoit de tous nos repas. Cette habitude devint même une nécessité pour les gens en place, qui, dans toutes les conférences avec les habitans du pays, étoient pour ainsi dire obligés, par déférence, de boire le café et de fumer comme eux. L'honnêteté exige que vous offriez votre pipe, et les Turcs ne manquoient jamais de goûter notre tasse avant de nous la présenter. Ils semblent ainsi vous dire : « Bois en sûreté, ce n'est point du poison. »

Nous avions presque oublié les chaises, et nous vivions étendus sur les divans qui bordoient nos appartemens. Nos habillemens devinrent incommodes alors, et nous changeâmes nos culottes étroites en pantalons plus larges. C'est ainsi que la nécessité nous fit une loi de suivre des usages que l'habitude consacra bientôt.

Kleber devoit aller visiter les grandes Pyramides. Je fus de la caravane. Je les observai cette fois tout à mon aise. Je gravis sur le plateau de la première, qui paroît pointu à l'œil, et sur lequel cependant plusieurs hommes pourroient tenir facilement. Je pénétrai dans l'intérieur, et montai à la chambre du Roi. Je ne parlerai point de la description de ces monumens, dont Savary, Volney, Denon nous ont donné une si juste idée, mais je répéterai que rien ne sauroit peindre ce qu'on éprouve à la vue de ces monumens fameux. Nous passâmes ensuite à la seconde Pyramide. Il paroît qu'on tenta d'y faire des fouilles, et les débris des pierres détruites pour faire une ouverture semblable à celle de la première, l'attestent évidemment. Nous allâmes ensuite voir le sphinx, les excavations qui sont aux environs, et d'où il semble qu'on a dû tirer les matériaux nécessaires à la construction des Pyramides. Les diverses chambres souterraines étoient couvertes d'hiéroglyphes ; une des entrées que nous remarquâmes piqua notre curio-

sité. Kleber demanda si quelqu'un vouloit y descendre, je m'offris. On me donna des liens dont je tenois l'extrémité, afin de me faire remonter en cas de besoin. La pente de cette entrée étoit douce, je me laissai aller avec précaution, tâtant de tous côtés avec la main qui me restoit de libre; je glissai l'espace de quelques pieds, mais bientôt arrêté, je ne pus trouver d'issue; je criai qu'on me remontât, et j'en fus pour ma peine. Je pense encore cependant que des fouilles que l'on feroit dans les chambres souterraines, amèneroient peut-être quelques découvertes intéressantes. Au retour des Pyramides, nous allâmes dîner chez le général Lannes, dans une petite maison assez jolie qu'il avoit dans l'île de Rhoda. Le soir, je rentrai au Caire.

L'ordonnateur en chef étoit invité à un grand dîner que devoit lui donner Ismaël-Ismaïl, un des négocians les plus considérés au Caire. L'intendant-général de l'armée, d'autres membres des autorités du pays, étoient conviés à ce repas. L'ordonnateur Sucy me fit le plaisir de m'en prier et de m'amener avec lui. Nous partîmes après-midi sur nos chevaux et ânes.

On nous attendoit depuis quelques instans, le maître de la maison avoit fait tous les préparatifs pour notre réception.

Nous laissâmes nos montures dans une cour assez vaste, où se trouvoient réunis un grand nombre

de domestiques. Nous fûmes d'abord introduits dans une salle où l'on avoit dressé une grande table entourée de chaises. Les Turcs pensoient nous faire une galanterie, en nous servant à la française. Nous ne fîmes que passer dans cette salle à manger, et nous entrâmes dans un autre appartement, où nous trouvâmes la société. Les saluts furent réciproques, et nous nous étendîmes sur les divans. Les convives étoient costumés richement. Des musiciens, dans une partie de ce salon, attendoient l'ordre de commencer leur symphonie, que je puis dire discordante. Vis-à-vis nous étoient des plateaux, couverts de liqueurs douces et de confitures de toutes espèces. On nous les servit; elles étoient agréables, mais c'étoit pour nous un contre-sens en cuisine, et elles ne nous firent pas un grand plaisir. Les pipes remplies d'un excellent tabac et de bois-d'aloës, nous furent présentées. Les domestiques les allumoient au brasier, et nous les apportoient dans leurs bouches : c'est l'usage, et depuis long-temps nous ne regardions plus à une chose qui nous avoit d'abord dégoûtés. D'ailleurs l'extrémité du tuyau étant toujours garnie d'ambre, elle ne peut conserver l'humidité de la bouche de celui qui vous passe la pipe après l'avoir essuyée. On parloit beaucoup, on rioit peu. Quelle gaîté pouvoit en effet régner parmi des gens dont les goûts, les mœurs sont si différens, et qui ne peu-

vent s'entendre qu'au moyen d'interprètes ? Déjà la tristesse s'emparant de nous, le silence succédoit, et notre imagination nous transportoit dans notre patrie, quand des sons aigus, entièrement discords, nous rappelèrent que nous étions chez Ismaël-Ismaïl. Les musiciens, renommés dans la ville, jouoient, crioient tour-à-tour. Un tenoit un violon à deux cordes, le second une guitarre, le troisième un instrument qu'il portoit sur ses cuisses, et qu'il touchoit avec des morceaux de plumes attachés à des anneaux passés dans les index. Nos compagnons paroissoient très-sensibles aux sons que produisoient les musiciens, et les figures peignoient fort bien les sensations que leur faisoit éprouver cette musique, qui nous déplaisoit cruellement.

Un domestique noir vint enfin annoncer que le repas étoit servi ; nous revînmes dans la première salle. Derrière une fenêtre grillée étoient des femmes, dont nous ne pouvions distinguer les traits.

Le premier service consistoit en riz et soupes au pain. Des bouteilles de vin de Chypre et des vases remplis de sauces diverses garnissoient la table. Deux minutes après ce premier service, on apporta de nouveaux plats de viande de bœuf et de volailles bouillies. Bientôt se succèdèrent avec une telle rapidité, rôtis, poissons, légumes, sucreries, pâtisseries, que je fus obligé d'abandonner l'idée que

j'avois eue de compter les changemens ; mais je puis assurer sans crainte d'exagérer, que les services allèrent jusqu'à vingt. Le dernier fut cependant remarquable. Il étoit composé de deux plateaux, portant deux grands globes faits avec une pâte légère ; une baguette noire et une blanche accompagnoient chacun de ces édifices ? Le maître de la maison donna le bâton blanc à l'ordonnateur Sucy, avec prière de casser un des globes, d'où il sortit des pigeons portant des faveurs à leurs cous.

Les convives ayant fait connoître, par de bruyantes exhalaisons, qu'ils avoient fort bien dîné (1), on se leva de table ; nous revînmes au salon, reprîmes nos places, les pipes, et l'on servit le café et de nouvelles liqueurs.

La musique recommença, les convives se rapprochèrent pour parler ; d'autres s'endormirent ; à peine nous nous reposions de ce fatigant repas, que les domestiques apportèrent le sorbet qu'il fallut avaler, et que, malgré sa réputation, je trouvai fade et peu agréable.

Nous allions sortir, lorsque les domestiques reparurent encore, et nous aspergèrent d'eau rose ; les

(1) Roter, chez nous, est une preuve de manque d'éducation et de mal-propreté ; chez les turcs c'est l'assurance qu'ils donnent à l'Amphitrion du plaisir que leur a fait son repas.

turcs s'en frottèrent la figure, la barbe et les mains. Après cette dernière cérémonie, nous rentrâmes chez nous, comparant ce dîner si long à nos repas délicieux, et la gaîté franche qui les assaisonne souvent, à la froide monotonie qui avoit accompagné celui-ci.

L'ordonnateur en chef Sucy avoit le vif desir de retourner en France. Il s'ennuyoit plus que jamais, et sa blessure allant de mieux en mieux, sans cependant lui permettre une grande activité, d'après l'avis des chirurgiens, qu'il ne recouvreroit l'usage de ses doigts qu'avec le secours des eaux, il demanda au général en chef la facilité de retourner en France; elle lui fut accordée avec des passeports pour quelques personnes qui l'entouroient. Je croyois alors pouvoir espérer de partir avec lui, je fis même bien des efforts; l'ordonnateur Sucy m'assura qu'il avoit demandé, au général en chef, la permission de m'emmener, mais qu'il lui avoit répondu que j'étois jeune, et que je devois rester. Ce refus m'a sauvé la vie, si effectivement Bonaparte l'a prononcé; mais je crois que d'autres motifs ont déterminé l'ordonnateur Sucy à me laisser en Egypte. Mes instances furent pressantes cependant et heureusement inutiles. Le commissaire Sucy partit pour France; il relâcha en Sicile, et y fut massacré, ainsi que ceux qui étoient à son bord. On verra par la suite de ces mémoires, qu'il faillit en

arriver autant au général Desaix. Oh! c'est un peuple bien doux et bien hospitalier, que le peuple Sicilien! Ainsi, lorsque je me plaignois d'être obligé de rester, je me plaignois de ne point courir à un trépas assuré. A la guerre surtout, il faut suivre aveuglément son sort; en croyant fuir le danger on s'y précipite.

Le commissaire des guerres Daure, remplaça l'infortuné Sucy.

Le 1er ou 2 nivose (22 ou 23 décembre) Bonaparte adressa aux habitans du Caire une proclamation dont voici les endroits les plus remarquables.

« Des hommes pervers avoient égaré une partie » d'entre vous; ils ont péri....

» J'ai été fâché contre vous de votre révolte; je » vous ai privés pendant deux mois de votre dyvân; » mais aujourd'hui, je vous le restitue....

» Chéryfs, Eulémâs, orateurs des mosquées, » faites bien connoître au peuple que ceux qui, de » gaieté de cœur, se déclareroient mes ennemis, » n'auront de refuge dans ce monde ni dans l'autre. » Y auroit-il un homme assez aveugle pour ne pas » voir que le destin lui-même dirige toutes mes opé- » rations? Y auroit-il quelqu'un assez incrédule » pour révoquer en doute que tout, dans ce vaste » univers, est soumis à l'empire du destin?

» Faites connoître au peuple que, depuis que le » monde est monde, il étoit écrit qu'après avoir dé- » truit les ennemis de l'islamisme, fait abattre les

» croix, je viendrois du fond de l'occident, rem-
» plir la tâche qui m'a été imposée. Faites voir au
» peuple que, dans le saint livre du Qorân, dans
» plus de vingt passages, ce qui arrive a été prévu,
» et ce qui arrivera est également expliqué....

» Je pourrois demander compte à chacun de vous
» des sentimens les plus secrets du cœur; car je
» sais tout, même ce que vous n'avez dit à per-
» sonne; mais un jour viendra que tout le monde
» verra avec évidence que je suis conduit par des
» ordres supérieurs, et que tous les efforts humains
» ne peuvent rien contre moi....., »

Le général en chef, accompagné de son état-major et de MM. Monge et Berthollet, membres de l'Institut, partit du Caire le 4 nivôse (24 décembre) pour aller à Suez et reconnoître l'ancien canal de ce nom. Arrivé le 6 (26 décembre), il s'occupa de visiter la côte et d'ajouter aux ouvrages de fortification de la place. Il passa la Mer Rouge à marée basse, pour aller voir les fontaines de Moyse sur la côte de l'Arabie.

Le 13 nivôse (2 janvier 1799). Il écrivit au dyvân du Caire :

« Dans peu de jours, je serai de retour.

» Je m'occupe, dans ce moment-ci, à faire faire les
» opérations nécessaires pour désigner l'endroit par où
» l'on peut faire passer les eaux pour joindre le Nil et
» la Mer Rouge. Cette communication a existé jadis;

» car j'en ai trouvé la trace en plusieurs endroits ».

En effet, on trouve des restes de l'ancien canal à trois lieues environ au nord de Suez. Ces traces sont sensibles pendant à-peu-près quatre lieues ; elles se perdent ensuite dans les sables immenses et toujours mouvans du désert. On les voit de nouveau dans l'Oasis d'Houareb (1), à quelques lieues de Belbéis.

Bonaparte, après cette intéressante reconnoissance, revint à Suez, et c'est là qu'il apprit qu'un corps de troupes envoyé par Djezzar, pâcha d'Acre, s'étoit rendu maître du fort d'El-A'rich, situé à deux journées de Cattiéh dans le désert. « Ces » mouvemens hostiles, dit le général Berthier, » dans sa relation, ne laissoient aucun doute sur les » intentions de Djezzar *et de la Porte, qui venoit* » *de déclarer la guerre à la France.* »

Ainsi, Bonaparte apprenoit que le Directoire ne lui avoit pas tenu parole, et qu'aucune des démarches convenues avant son départ (2), n'avoient été faites auprès du Grand-Seigneur, pour assurer à l'armée française la paisible possession de l'Egypte, en présentant, sous des couleurs favorables, une invasion autant audacieuse qu'impolitique. Mais étoit-il

(1) Un oasis offre de l'eau, de la verdure et des palmiers. C'est une *petite île de terre cultivable*, dans une *mer de sable.*

(2) Voyez l'introduction.

facile de persuader à la Porte Ottomane que nous agissions uniquement dans ses intérêts ? et le Directoire ne devoit-il pas éprouver une certaine satisfaction en prévoyant les dangers qui menaçoient un homme dont la faveur étoit importune, et le retour en France redouté? Le lecteur aura occasion d'apprendre plus tard, de la bouche même de Bonaparte, le but qu'il desiroit atteindre en portant la guerre en Syrie ; il pourra alors apprécier si l'opinion qui supposoit à ce général en chef l'intention de marcher sur Constantinople, ou d'anéantir les possessions anglaises dans les Indes, étoit fondée. En attendant, on doit croire que son extrême impatience et le système qu'il a toujours suivi de prévenir l'ennemi, durent le presser d'aller au-devant des rassemblemens qui se formoient, et de détruire les projets des Turcs et des Mamelouks, en s'emparant de leurs magasins et de leurs principales forteresses. Quoi qu'il en soit, l'expédition en Syrie fut résolue.

Bonaparte, avant de quitter Suez, donna ordre au contre amiral Gantheaume, de se rendre à Cosseir sur la Mer Rouge, et de s'en emparer. Il lui prescrivit en même-temps de tâcher de se mettre en correspondance avec le général Desaix et les villes d'Yambo, Jedda et Mokka.

Bonaparte écrivit au Sultan de la Mekke, en lui envoyant le réglement qu'il avoit fait pour les douanes de Suez : « Je ne doute pas que les négocians de

» l'Hygiaz (1) ne voyent avec gratitude, la diminution » des droits que j'ai faite pour le plus grand avan- » tage du commerce, et vous pouvez les assurer » qu'ils jouiront ici de la plus ample protection.

Le général en chef revint au Caire en passant par Saléhiéh, d'où il mit en mouvement l'avant-garde des troupes destinées à faire partie de l'expédition en Syrie. De retour au Caire, il réunit l'armée qui devoit le suivre, et passa en revue un détachement de dromadaires, commandé par le chef d'escadron Lambert. C'étoit une idée heureuse que celle de rendre propres à la guerre ces animaux sobres et légers. Ils portoient sur une selle adaptée à leur conformation bizarre, un fantassin armé de son fusil, et dans les poches de la selle des provisions en vivres, en eau, pour l'homme, et en fèves pour le dromadaire.

Après une longue instruction, nos soldats étoient parvenus, au moyen du cri en usage chez les gens du pays, et d'une gourmette à pointes qui serroit et blessoit la mâchoire inférieure du dromadaire, à le faire agenouiller pour se mettre en selle, ou pour en descendre. Les dromadaires marchoient par deux et se mettoient assez bien en bataille. C'étoit un spectacle vraiment divertissant que de voir leur ma-

(1) Province de l'Arabie, communément appelée *Pétrée*, où sont les villes de la Mekke et Médine.

manœuvre et d'entendre le tapage étourdissant de tous les dromadaires lorsqu'il falloit les faire mettre à genoux. Bonaparte avoit pensé que ces animaux destinés à voyager dans les déserts et habitués à supporter plus aisément que les chevaux la chaleur et la soif, lui seroient d'une grande utilité pour sa correspondance.

Voici à peu près la composition et la force de l'armée de Syrie (1).

	hommes.
Division *Kleber*, ayant sous ses ordres les généraux *Verdier* et *Junot*.	2,300
Division *Regnier*. Général *Lagrange* .	2,100
Division *Lannes*. Généraux *Vaux*, *Robin* et *Rambeau*.	2,800
Division *Bon*. Généraux *Vial* et *Rampon*	2,400
Cavalerie aux ordres du général *Murat*.	800
Artillerie, sous les ordres du général *Daumartin*	1,200
Génie, sous la direction du général *Caffarelli*	340
Guides du général en chef et dromadaires.	488
TOTAL. . . .	12,428.

(1) Si cet état n'est pas parfaitement exact, il approche beaucoup de la vérité.

Comme Bonaparte avoit besoin de quelques pièces de siége pour battre les places fortes de la Syrie, il donna ordre au contre-amiral Pérée d'embarquer à Alexandrie des canons de gros calibre, et de venir sur la côte de Syrie, se mettre en communication avec l'armée. L'entreprise n'étoit pas facile; car, au moment même où l'armée se mettoit en mouvement, une escadre anglaise jetoit des bombes dans Alexandrie, mais cette attaque peu sérieuse ne changea rien aux résolutions de Bonaparte.

Le général Régnier arriva le 20 pluviose (8 février) devant El-A'rich. Il força la garnison à se retirer dans le fort, et en forma le blocus.

L'armée étant en marche le quartier général quitta le Caire le 22 du même mois (10 février). Je le suivis; j'en étois le commissaire des guerres.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE DEUXIÈME.

Expédition en Syrie.

NOUS allons entrer dans un pays (1) où les croisades ont déjà immortalisé le nom français ; nous allons traverser un territoire célebre dans l'histoire ancienne ; nous marcherons sur les contrées qui ont donné naissance à la religion d'une grande partie de l'Europe.

Avant de commencer le récit de l'expédition en Syrie, je crois nécessaire de donner au lecteur un court exposé de la situation du pays ; c'est un résumé de ce qu'en ont dit Laroque, Danville, Volney, etc. : connoissant mieux le pays, ses habitans, ses produits, il me suivra avec plus d'intérêt.

La Syrie, en arabe Barr-el-Cham, dans laquelle on comprend la Palestine, est l'étendue de terrain placé entre une ligne qui seroit tirée au nord, de Bir sur l'Euphrate au port d'Alexandrette ; au midi,

(1) A cette époque on ne devoit point supposer que l'expédition se borneroit au siége de Saint-Jean d'Acre ; et par la Syrie, j'entends ici tout ce qui est compris sur la carte sous la même dénomination.

par une autre qui partiroit de Kan-Jounes, en Palestine, jusqu'au désert d'Arabie; à l'est, par ce même désert, et à l'ouest par la Méditerranée (1).

Elle peut avoir environ cinq mille deux cent cinquante lieues carrées, à raison de cent cinquante de longueur sur trente-cinq de large; d'où on tire le terme de quatre cent soixante-seize ames par lieue carrée. Cette population n'approche point de la moitié de celle que les anciens nous ont transmis avoir existé autrefois (2).

On peut considérer le sol qui compose la Syrie, comme partagé en trois bandes longues, dont le terrain a une qualité différente.

La première, sur les côtes de la Méditerranée, est une vallée chaude et humide, d'une grande fer-

---

(1) Danville étend davantage la Syrie au nord, et y comprend une contrée appelée Kasmach.

(2) On peut évaluer celle actuelle à 2,305,000 ames. qui seroient répartis de cette manière.

Pachaliq d'Alep,	320,000	
— de Tripoli, non compris le Kersouan,	200,000	
—d'Acre,	300,000	2,305,000 ames.
Pays des Druses,	120,000	
Le Kersouan,	115,000	
Pachaliq de Damas,	1,200,000	
Palestine,	50,000	

tilité ; mais dont la salubrité est douteuse. C'est celle sur laquelle l'armée a toujours séjourné.

La seconde, montueuse et rude ; mais plus saine.

La troisième, formant le revers des montagnes à l'est, réunit la chaleur de la première, sans avoir son humidité.

L'air, en général, est humide et pesant sur les côtes ; les rosées du soir et les sommeils sur les terrasses sont presque toujours suivis d'accidens (1).

Plusieurs montagnes s'étendent en Syrie.

Les principales sont le Liban (blanc), l'Anti-Liban, le mont Aqqar. On peut dire que toutes les autres tirent, si on peut s'exprimer ainsi, leurs sources de ces montagnes principales.

Un voyageur (Laroque), sans avoir égard à la température du mont Liban (2), qui est extrêmement douce, prétend qu'il n'y a guères de montagnes en Asie qui puissent lui être comparées, et qu'il croit dans l'Europe les Alpes et les Pyrénées moins élevées. Un autre voyageur (Volney) convient bien, comme lui, que le mont Liban est la montagne la plus élevée de toute la Syrie ; il en donne pour raison que tous les fleuves y prennent

(1) Les maladies particulières à la Syrie sont la dissenterie et les fièvres inflammatoires.

(2) Les neiges y tombent au mois de décembre et commencent à fondre en avril jusqu'en juillet.

leurs sources (1); mais il n'estime sa hauteur qu'à mille six cents toises. Il est donc inférieur aux Alpes, même aux Pyrénées.

Le Liban commence à l'est de Tripoli, et finit au-delà de Damas.

L'Anti-Liban s'élève près des ruines de Sidon, et va se terminer aux montagnes du pays des Arabes. Ces deux monts sont séparés l'un de l'autre par une vallée, appelée autrefois Cœlœ-Syria, ou Basse-Syrie, et maintenant vallée de Becquâa.

La terre de ces montagnes est dure; au contraire, celle des plaines est légère et de la plus grande fertilité.

Les rivières principales qui y puisent leurs sources, sont l'Oronte, le Jourdain, la Baradé et le Kasamiech.

Les productions du pays, en général, sont le tabac, l'orge, le blé, les dattes, les vignes, le sésame, le doura (2), les muriers blancs, les oliviers,

(1) Il place ensuite le mont Aqqar et l'Anti-Liban.

(2) (*Holcus Sorgho.*) Pendant que le grain de cette plante est en lait, les paysans de l'Egypte le font griller comme le maïs. Ils en mâchent la canne ensuite comme celle du sucre; la feuille nourrit le bétail; la moëlle sert d'amadou; la canne remplace le bois pour cuire et chauffer le four; du grain on fait de la farine, et de cette farine on fait des gâteaux; et rien de tout cela n'est bon. (*Denon.*)

et la cochenille, qui vient particulièrement sur les côtes.

On peut compter les peuplades qui habitent la Syrie au nombre de trois, qui se divisent ensuite en différentes sectes (1).

1°. La postérité du peuple conquis par les Arabes, c'est-à-dire les Grecs du Bas-Empire.

2°. La postérité des Arabes conquérans.

3°. Les Turcs-Ottomans.

La première classe se divise :

1°. En Grecs propre, dit communément schismatiques (2).

2°. En Grecs-Latins (3).

3°. En Maronites (4).

---

(1) Cette division est particulièrement tirée de l'ouvrage de Volney.

(2) Ils habitent presque tous dans les villes et sur les côtes.

(3) Ils sont, comme les premiers, répandus sur les côtes et dans les villes.

(4) Ils occupent presque exclusivement tout le pays compris entre le fleuve Nahr-el-Kelb et Nahr-el-Bared. Ils ont par conséquent les Ansariés au nord, et les Druses au midi. On évalue le nombre des Maronites à 115,000 hommes, parmi lesquels il peut y en avoir 35,000 en état de porter les armes. Ils forment dans le Kesrouan, dont les montagnes possèdent des mines de fer, une petite république. On prétend qu'ils tirent

Les Arabes :

1°. En descendans des Arabes conquérans, et qui font la partie la plus considérable (1).

2°. En Motualis, qui en diffèrent par les opinions religieuses (2).

3°. En Druses, qui diffèrent également des premiers par les mêmes raisons (3).

---

leur nom de l'abbé de Saint-Maron, qui vivoit l'an 400 de J. C, et dont ils embrassèrent le parti dans la querelle qui eut lieu en Orient. D'autres veulent qu'ils les tirent d'une partie du Mont-Liban qui s'appeloit Maronca.

(1) Ils sont répandus dans toute la Syrie.

(2) Ils occupoient autrefois la vallée de Bequâa jusqu'à Tyr, au nombre de 500 familles ; mais depuis une révolution qu'ils ont éprouvée, ils sont presque anéantis. Le mot Motualis, dans le dialecte syrien, veut dire sectateurs d'Aly ; ils prirent en effet ce parti dans la querelle qui partagea les Arabes sur les successeurs de Mahomet.

(3) Les Druses sont limitrophes aux Maronites, et habitent depuis Nahr-el-Kelb jusque près de Tyr, entre la vallée de Bequâa et la mer. Leur pays confine le Kesrouan au sud. Il est divisé en sections qui ont chacune un caractère particulier distinctif. Elles sont el-Manné, el-Garb, el-Saher, el-Schuf, el-Schakif, et el-Ioub; la première est la plus riche en fer, la deuxième en beaux sapins, la troisième en muriers, la quatrième en soies, la cinquième en tabacs, la sixième est celle

4°. En Ansariés, ou Nazaréins (1).

Tels sont les peuples agricoles de la Syrie.

Les peuples errans sont :

1°. Les Turkmans (2).

---

où ils font retirer les troupeaux pendant l'été, parce que c'est la région la plus élevée et la plus froide ; en général, presque toutes les montagnes habitées par eux possèdent des mines de fer.

Le nom de ce peuple lui vient du fondateur de la secte Mohammed-ben-Ismaël, qui portoit le surnom d'el-Dorzy. Ils ne pratiquent ni circoncision, ni prières, ni jeûnes, boivent du vin, mangent du porc, et se marient de frère à sœur. Ils ont cependant parmi eux une classe qui a des usages religieux, ils l'appellent Oggals. C'est dans la section el-Schuf que ceux-ci sont en plus grand nombre.

(1) Ils sont divisés en plusieurs peuplades, qui sont les Kelbés, les Quadmusiés, les Chamsiés ; ils croyent presque tous en J. C. Les premiers sont adorateurs du chien ; les seconds, de la partie chez la femme qui représente le membre viril, et dans une de leurs fêtes ils admettent la communauté des femmes ; les troisièmes, du soleil. Ils occupent le pays depuis Nahr-Aggar jusqu'à Antioche, et vivent dispersés parmi les Mahométans, les Turcs et les Chrétiens. Le pays est fécond en grains, tabac, vignes et oliviers.

(2) Les Turkmans mènent à-peu-près la vie des Arabes-Bédouins, et n'ont pas plus qu'eux de demeure fixe. Ils sont en nombre dans les pachaliqs d'Alep et de

2°. Les Kourdes, Assassins (1).

3°. Les Arabes-Bédouins (2).

La Syrie se divise en pachaliqs; savoir : celui de Damas, de Tripoli, d'Acre, d'Alep et la Palestine

---

Damas; mais ils campent plus volontiers dans les plaines d'Antioche. Ils sont cavaliers vigoureux, soldats infatigables; et, quoique censés Musulmans, ils s'occupent peu de religion.

(1) Ceux-ci sont également pasteurs et vagabonds comme les premiers; ils peuvent être en tout au nombre de 140,000 ames. Ils passent tous pour des brigands, et ne s'occupent pas plus de religion que les Turkmans. Ils sont répandus dans les deux Pachaliqs d'Alep et de Damas, au nombre de 20,000, et demeurent plus volontiers dans les montagnes, entre Alexandrette et l'Euphrate, qui sont couvertes de chênes, de bois, de lauriers, d'ifs, de sapins, de myrthes, et dans le Kurdistan. Le nom d'Assassins qu'ils ont porté, paroît leur être venu du mot Arsacie qu'ils habitoient autrefois. Ils se divisent en Chamsiés ou adorateurs du soleil, et Jésides ou adorateurs de Jésus; mais ils ne croyent à la venue du Christ que comme prophète. Ils n'aiment d'ailleurs pas plus les Chrétiens que les Mahométans.

(2) Ils habitent en partie dans la Palestine, et en partie dans la vallée de Bequâa. Quoique censés Musulmans, ils ne s'occupent pas plus que les autres de religion, et conservent, seulement sur les frontières de la Syrie, quelqu'apparence d'Islamisme, afin de ne point indisposer contre eux les habitans.

qui, quoiqu'elle ait eu autrefois un pacha, est maintenant un district indépendant.

Le lecteur a pu voir par ce court exposé, qu'en entrant en Syrie nous allions changer de climat et respirer un air humide et malsain en beaucoup d'endroits.

Le 5 fructidor an 6 (22 août 1798), Bonaparte avoit expédié à Ahmed, pacha, gouverneur de Saïde (1), un officier avec la lettre ci-jointe :

» En venant en Egypte faire la guerre aux Beys, » j'ai fait une chose juste et conforme à tes intérêts, » puisqu'ils étoient tes ennemis. Je ne suis point » venu faire la guerre aux Musulmans : tu dois sa- » voir que mon premier soin, en entrant à Malte, » a été de mettre en liberté deux mille Turcs qui, » depuis plusieurs années, gémissoient dans l'escla- » vage ; en arrivant en Egypte, j'ai rassuré le peuple, » protégé les muftys, les imams et les mosquées.

(1) Cet Ahmed surnommé el-Djezzar (*le Boucher*) à cause de son caractère féroce, étoit commandant de *Bairout* pour les Turcs en 1773. Profitant des troubles de la Syrie, il osa se déclarer indépendant ; mais il fut assiégé par Dâher, pâcha d'Acre, et emmené prisonnier dans cette ville. Il parvint à s'en échapper et continua à servir la cause des Turcs contre Daher. A la mort tragique de cet homme célèbre Djezzar fut nommé pacha d'Acre et de Saïde.

» Les pèlerins de la Mekke n'ont jamais été accueillis » avec plus de soin et d'amitié que je ne l'ai fait, et » la fête du prophète vient d'être célébrée avec plus » de splendeur que jamais.

» Je t'envoie cette lettre par un officier qui te » fera connoître de vive voix mon intention de vivre » en bonne intelligence avec toi, en nous rendant » réciproquement tous les services que peuvent exi- » ger le commerce et le bien de tes états; car les » Musulmans n'ont pas de plus grands amis que les » Français. »

Djezzar ne répondit rien à cette lettre; Bonaparte lui écrivit de nouveau le 29 brumaire an 7 (19 novembre 1798).

« Je ne veux pas te faire la guerre, si tu n'es pas » mon ennemi; mais il est temps que tu t'expliques. » Si tu continues à donner refuge sur les frontières » de l'Egypte à Ibrahim-Bey, je regarderai cela » comme une marque d'hostilité, et j'irai à Acre.

» Si tu veux vivre en paix avec moi, tu éloigneras » Ibrahim-Bey à quarante lieues des frontières de » l'Egypte, et tu laisseras libre le commerce entre » Damiette et la Syrie.

» Alors, je te promets de respecter tes états, de » laisser la liberté entière au commerce entre l'E- » gypte et la Syrie, soit par terre, soit par mer. »

Djezzar fit couper la tête au porteur de cette lettre, ne répondit pas plus qu'à la première et fit avancer

ses troupes jusqu'à El-Arich, où elles s'établirent. On a vu dans le premier livre que Bonaparte, instruit de ces démonstrations hostiles, se détermina à aller chercher Djezzar.

Tandis que le général Regnier marchoit sur El-A'rich, Kleber, dont la division avoit été embarquée à Damiette pour être transportée à Tinéh sur le lac de Menzaléh, arrivoit le 18 pluviose (6 février) à Peluse. Après avoir rallié toutes ses troupes à Cathiéh, il continua sa marche pour soutenir la division du général Regnier, et le joignit peu de temps après devant El-A'rich.

Cependant Djezzar, instruit de nos mouvemens, avoit fait marcher sa cavalerie, soutenue par de l'infanterie, pour s'opposer aux progrès des troupes françaises. Cette cavalerie asiatique, à laquelle s'étoient réunis les Mamelouks d'Ibrahim-Bey, arriva le 25 (13 février), à une petite distance d'El-A'rich, sur nos derrières et sur le plateau d'un ravin assez escarpé, et qui semble avoir été autrefois la rive d'un fleuve dont on peut distinguer encore le lit.

Kleber et le général Regnier concertèrent pour la nuit du 26 au 27 (14 au 15 février) un mouvement décisif pour surprendre le camp des Mamelouks et les mettre en déroute. En effet, à minuit, l'ennemi, confiant dans sa supériorité, fut cerné en silence, attaqué et enlevé avec fureur. Cette leçon le rendit plus circonspect.

Parti le 22 pluviose (10 février) du Caire, Bonaparte arriva le 24 (12 février) à Saléhieh. Nous y trouvâmes une petite citadelle construite en bois de palmiers, non capable de tenir contre les attaques d'une troupe nombreuse et expérimentée, mais suffisante pour défendre, contre les Arabes et les paysans, les magasins qu'on y avoit établis.

Le 26 (14 février), nous arrivâmes à Cathiéh. Ce sont des citernes dans le désert; elles étoient également gardées par un petit fort en bois. On y avoit rassemblé quelques vivres à la hâte. Quel voyage que celui de Saléhieh à Cathiéh! Les soldats chargés de leurs bagages, de leurs armes, d'eau et de vivres, se traînoient avec peine au milieu des sables brûlans, qui, cédant sous leurs pieds, les faisoient reculer, pour ainsi dire, à chaque pas qu'ils faisoient. S'ils se reposoient, c'étoit sur un terrain que la main pouvoit à peine toucher, et sans trouver l'ombre d'un arbuste qui pût les garantir de l'ardeur du soleil: pour appaiser la soif, ils n'avoient qu'une eau saumâtre qu'ils se disputoient souvent, et que le cheval refusoit de boire. Les employés de l'armée évitoient, dans cette route pénible, d'approcher les colonnes; ils étoient à cheval, et excitoient naturellement la mauvaise humeur du soldat, qui murmure lorsqu'il voit des êtres souffrir moins que lui. Les privations et les souffrances amènent d'ordinaire, dans les armées, deux fléaux épouvantables,

l'insubordination et l'égoïsme. Nos soldats accablés par la fatigue et le besoin, ne respectoient plus personne. Ils perçoient les outres que portoient les chameaux des généraux même, et il eût été aussi dangereux qu'inutile de vouloir les empêcher de satisfaire des desirs impérieux auxquels tout cède.

Avant d'atteindre, le 28 (16 février), les fontaines de Massoudiac, la nuit nous gagna en route. Plus nous approchions des bords de la mer, plus nous sentions le vent et les sables qu'il soulevoit : bientôt les traces des chevaux, des roues de canon disparurent entièrement ; nous marchions comme sur une terre couverte de neige. Dans le désert, le déplacement des montagnes est commun, et malheur à celui qui n'auroit d'autres moyens de direction que la hauteur des collines inconstantes qu'on rencontre à chaque pas. Le général en chef fut obligé de s'arrêter, d'envoyer ses aides-de-camp et des guides de tous les côtés, pour reconnoître le chemin que nous pensions avoir perdu. Nous descendîmes de cheval, et la figure plus près du sol, nous cherchions ainsi les traces des premières divisions : il restoit la ressource de nous jeter tout-à-fait sur la gauche et de gagner la mer ; nous aurions plus sûrement trouvé les fontaines de Massoudiac, mais nous pouvions être éloignés du rivage, et la fatigue, le besoin nous faisoient desirer vivement de l'eau et du repos. Enfin, après quelques instans d'une incertitude toujours

pénible dans une semblable situation, nous retrouvâmes notre chemin, et quelques coups de fusil nous ramenèrent les guides, qui s'étoient éloignés pour aller à sa perquisition.

Le 29 (17 février), le quartier-général arriva devant El-A'rich ; les deux autres divisions s'y réunirent également, ainsi que le parc. El-A'rich est le plus triste village, dans le plus affreux séjour. Le fort qui le domine est carré et de peu d'importance par lui-même ; mais il étoit indispensable de le prendre pour conserver et assurer nos communications avec l'Egypte. La garnison étoit composée d'Arnautes et de Maugrabins; mais ils n'avoient point d'artillerie, et la tranchée avoit été ouverte hors de la portée du fusil. Une batterie de brèche fut établie dans l'intérieur d'une maison et en face de la tour nord de la citadelle. Cette batterie, composée de pièces de campagne, faisoit peu d'effet sur des murailles en pierre et assez solides. Nos boulets ricochoient et alloient fort souvent tomber dans les camps de nos divisions. Nous avons eu quelques hommes tués de cette manière.

Un plus long séjour devant El-A'rich nous eût placés dans une position cruelle. Les vivres nous manquoient. Déjà nous mangions les ânes et les chameaux ; et ils nous eût été également difficile d'aller en avant ou de revenir sur nos pas. L'espérance de retrouver quelques ressources dans le fort,

augmentoit l'impatience de s'en emparer. Le 2 ventose (20 février), le général Berthier somma la garnison de se rendre, et heureusement pour nous elle mit bas les armes. Un certain nombre de Maugrabins prit du service dans notre armée.

La nécessité nous fit goûter à ce siége d'un mets tout à fait nouveau pour nous. Nos soldats mangèrent beaucoup de cœurs de palmiers : ils sont blancs et tendres ; le goût ressemble assez à la noisette, mais c'est un aliment lourd et d'une digestion pénible. Le palmier est peut-être l'arbre du plus grand usage ; tout le monde connoît la bonté de son fruit : le noyau pilé devient pour les dromadaires une pâte que les Arabes leur distribuent, lorsqu'ils sont en course dans les déserts. Les feuilles servent à faire des couffes, des paniers de toute espèce ; les rameaux, des divans, des cages et tout ce qui peut contribuer à meubler des appartemens ; les branches qui portent le fruit font des balais : l'espèce de chemise qui enveloppe la naissance des rameaux, fait des cordes ; l'arbre lui-même sert à la charpente et à la construction des maisons. Ainsi dans cet arbre précieux, rien n'est perdu, et les services qu'il rend paient au centuple les soins du cultivateur.

Le 4 ventose (22 février), la division Kleber se mit en marche pour gagner Kan-Jounes, premier village de la Palestine. Elle s'égara pendant qua-

rante-huit heures, et souffrit tout ce que la chaleur et la soif ont de plus cruel. Kleber fit fusiller son guide qu'il crut infidèle.

Bonaparte persuadé que les divisions, suivant les traces de Kleber, seroient toutes réunies à Kan-Jounes, partit d'El-A'rich avec son quartier-général, pour atteindre ce village. Il y parvint; mais au lieu d'y trouver nos divisions, ce furent les Mamelouks qui s'y étoient retirés depuis le combat d'El-Arich. Bonaparte n'avoit avec lui que ses guides à cheval et un détachement de dromadaires, qui fit halte pour donner le temps au quartier-général de rebrousser jusqu'au Santon à trois lieues dans le désert. Dans cette circonstance encore nous voyons la fortune de Bonaparte le dérober au danger le plus imminent. Si la terreur n'eût fait fuir l'ennemi, si d'un regard assuré, pénétrant, il eût jugé d'abord la force du quartier-général, Bonaparte eût été poursuivi, peut-être pris; mais la fortune, fixée près de lui, le sauva. *Il faut croire au fatalisme.*

Kleber égaré, n'arriva que le 6 (24 février), et il fut bientôt suivi des divisions Bon et Lannes qui s'étoient perdues comme lui en marchant sur ses pas.

Resté à El-A'rich avec la division du général Regnier, je n'arrivai à Kan-Jounes qu'après le départ de l'armée. Une lieue plus loin je rencontrai quelques colonnes de granit, que les uns

supposent être les limites de l'Afrique et de l'Asie, les autres des débris d'un Karavan-Seraï. C'est alors que mes yeux distinguèrent avec ravissement une nouvelle verdure. Ce jour fut charmant pour moi ; le ciel étoit couvert de nuages, la chaleur modérée, et je reçus quelques gouttes d'eau avec la même avidité que la plante desséchée qui va s'éteindre, si elle n'est rafraîchie. Les prairies, des arbres qui n'étoient point des palmiers, dont l'aspect monotone nous avoit fatigués depuis si longtemps, quelques oliviers me firent croire un moment que j'étois en Europe. Nos soldats, habillés en toile bleue, reçurent avec reconnoissance les premières pluies ; mais bientôt percés de toutes parts, ils maudirent autant la pluie, que le ciel pur et brûlant de l'Egypte. Ici l'expédition changea de caractère ; en Egypte, nos marches étoient pénibles, mais la nuit le soldat reposoit paisiblement sous une voûte parsemée d'étoiles brillantes ; en Syrie nous trouvâmes toutes les vallées mouillées par les ondées considérables qui les fertilisoient, et le soir, le soldat couvert de boue, ne pouvant changer d'habillement, mettoit le feu à un olivier pour se sécher. Suivons l'armée, et nous verrons incessamment que partout une conquête s'achetoit, non-seulement par un combat, mais toujours par de continuelles souffrances.

Dans la joie que j'éprouvois à me voir mouillé

et à reposer mes regards sur une aimable verdure, j'oubliois tout ce que j'avois souffert, et je pensois alors qu'on gagnoit, à être malheureux, le plaisir de trouver des jouissances dans les moindres choses. Certes, la plaine de Ghazah ne m'eût fait qu'une impression désagréable, si je l'eusse visitée en quittant la Belgique et le Piémont; mais au sortir du désert, c'étoit l'Elysée. Pour achever de me réjouir, je fis une rencontre fortunée; ce fut celle du général Junot; il venoit rejoindre l'armée, et faisoit un fort bon déjeûné sur l'herbe. Il m'offrit de le partager, et j'avoue que je fis là un des meilleurs repas de ma vie..... Peut-on se faire une idée du plaisir de boire un verre de vin, lorsqu'on ne s'est désaltéré pendant quinze jours qu'avec de l'eau saumâtre! Cet événement me parut d'un heureux augure pour ma nouvelle campagne; j'accompagnai le général Junot jusqu'à Ghazah, où étoit l'armée.

Je trouvai l'ordonnateur en chef qui avoit élevé sa tente au milieu des tombeaux. Le quartier-général étoit campé dans un jardin, dont le sol étoit labouré, à la droite de ces mêmes tombeaux, et presque vis-à-vis une des portes de la ville.

Ghazah, située à une demi-lieue de la mer, n'est peuplée que de deux mille ames. C'est un composé de trois villages, dont le château, situé sur une colline de peu d'élévation, sépare le premier des deux autres.

Quelques ruines en marbre blanc, que l'on trouve dans la ville, prouvent que jadis elle fut le séjour du luxe et de l'opulence.

Le nom de Ghazah, qu'elle porte, signifie *un trésor* en ancien persan. Il paroît qu'elle tire l'origine de son nom des magasins considérables qu'y réunit Cambyse dans la guerre contre l'Egypte. Elle fut appelée ensuite *Ione*, *Minoa*, et la mer qui lave les côtes depuis Ghazah jusqu'en Egypte, mer *Ionienne*. Cette cité étoit dans le pays de *promission*, et devint le partage de la tribu de Juda.

Elle avoit autrefois un port, qui n'existe plus. Cependant cette circonstance ne doit point élever de doute sur sa position actuelle. Ces changemens que le temps opère, sont fort communs; Askalan en est encore une preuve, et de nos jours nous en avons quelques exemples.

Le sol du territoire est très-fécond, et si léger, qu'on a de la peine à trouver un caillou dans les plaines; ses jardins, arrosés d'eau vive, produisent, sans le secours de l'art, des grenades excellentes, des dattes fort bonnes et des cédrats remarquables par la forme et la grosseur.

La branche principale d'industrie des habitans, est la fabrication des toiles de coton; ils font aussi du savon.

Dans la nuit du 8, il tomba une pluie abondante. Je m'étois couché tranquillement sur un ma-

telas, dans la tente de l'ordonnateur Daure, et notre sommeil étoit si profond, que nous n'entendions point l'orage. Cependant les eaux commençèrent à s'écouler ; et, comme elles traversoient ordinairement les tombeaux où notre tente étoit élevée, nous fûmes bientôt réveillés en sursaut. Une table, des selles, nos effets enfin furent soulevés avec violence. Dans ce désordre, nous cherchâmes à tâtons nos bottes et nos habits errant aux gré du torrent. Nous fûmes obligés de fuir.

Au milieu de ce désastre, quelques soldats avoient enfoncé un des tombeaux les plus élevés, et troublant ainsi le séjour de la mort, en avoient fait un abri contre l'orage. C'est là que nous nous réfugiâmes. Le lendemain, toute l'armée se ressentoit de la mauvaise nuit passée, et le général en chef fut obligé d'abandonner le jardin où il s'étoit établi d'abord : il eût été impossible d'y rester, on ne pouvoit plus marcher sur la terre labourée ; les soldats ne se préservoient de la pluie qu'en allumant de grands feux ; ils abattoient les arbres, brisoient les portes, démolissoient les maisons pour se procurer une chaleur bienfaisante.

La température froide et humide de la Palestine, surtout au moment où nous y étions, devoit naturellement agir sur nos corps, qui avoient contracté l'habitude de suer abondamment. Nous nous retrouvâmes en France pour le climat, et la guerre

devenoit d'autant plus pénible, que nous n'avions rien pour nous abriter, et que notre subsistance dépendoit presque toujours des ressources que l'ennemi nous laissoit : il étoit presqu'impossible de faire venir par terre des convois de Saléhieh ; par mer, nous aurions eu bien des facilités ; mais les Anglais croisoient toujours sur les côtes d'Egypte et de Syrie. Les approvisionnemens étoient donc très-difficiles. Les Mamelouks vinrent à notre secours. Ignorant l'art de faire la guerre, quoique se battant bien individuellement, ils avoient toujours soin de nous laisser des magasins bien approvisionnés et même des munitions de guerre. C'est ainsi qu'à Ghazah nous trouvâmes, dans le fort, de la poudre et du biscuit.

Le 10 ventose (28 février), l'armée se mit en marche.

Quel pays intéressant nous laissions sur notre droite, et que je desirois vivement de le visiter! Qu'il m'eût semblé beau de parcourir Jérusalem avec la bible, et de chanter le Tasse sur ses murailles renversées! De quel bonheur jouit l'homme instruit, me disois-je! Quel supériorité il a sur les autres! L'ignorant foule sans regrets la terre sur laquelle il marche ; l'homme instruit s'arrête à chaque pas ; une pierre, un monument quelconque lui rappelle un combat qui décida du sort d'un empire ou de la destinée d'un héros. Tel monticule,

indifférent pour tout autre, lui offre un trait d'histoire ou le siége d'une grande ville que le temps a effacée. Ainsi l'ignorant végète sur la terre, tandis que l'homme instruit vit dans le passé, dans le présent, et souvent dans l'avenir.

Nous couchâmes à Esdoud ; c'est l'ancienne Azoth.

On ne s'accorde point sur l'origine du nom de cette ville ; mais en regardant ses masures affreuses, qui ne sont célèbres actuellement que par la quantité de scorpions que nous y trouvâmes, j'avois peine à penser qu'elles eussent soutenu autrefois le plus long siége de l'histoire profane et sacrée : un siége de 29 ans. On adoroit dans ses murs, peut-être florissans, l'idole de Dagon.

Ici nos soldats, trempés continuellement par la pluie qui ne cessoit de tomber, incendioient des bois d'oliviers pour se sécher la nuit ; le feu leur paroissoit aussi le seul moyen de défense contre des insectes innombrables, dégoûtans et venimeux, qu'ils rencontroient à chaque pas.

En partant de Ghazah, nous laissâmes sur notre gauche Askalan, l'ancienne Askalon ; c'étoit autrefois un port de mer ; maintenant il est à plus de 600 pas de ses eaux, qui baignoient des ruines que l'on distingue encore dans les sables.

Le 13 ventose (3 mars), la division Kleber formant l'avant-garde, arriva devant Jaffa. Elle fit rentrer dans

la place les postes extérieurs de l'ennemi, mais remplacé bientôt par les autres corps de troupes qui arrivoient successivement, Kleber alla prendre position sur la rivière de Lahoya à deux ou trois lieues de Jaffa, sur la route de Saint-Jean-d'Acre. Les divisions des généraux Lannes et Bon formèrent l'investissement de la place.

Le 14 (4 mars), on fit la reconnoissance de la ville. Elle étoit entourée d'une assez bonne muraille, flanquée de tours garnies de canons. Ce rempart n'étoit point défendu par des fossés. On présuma que l'attaque ne seroit point longue, et l'événement prouva qu'on ne s'étoit point trompé. Dans la nuit du 14 au 15 on ouvrit la tranchée.

L'ennemi avoit évacué Ramléh avec tant de précipitation, qu'il nous y abandonna une assez grande quantité de biscuit, de l'orge et des outres. Ce point ainsi que Loudde, approvisionnèrent l'armée pendant le siége.

Ramléh est l'ancienne Arimathia, et la patrie de Nicodème et de Joseph, qui paya le corps du Christ sur la croix. Elle n'a guère actuellement plus de 200 familles. Les habitans y font du savon qu'ils envoyent en Egypte et dans l'intérieur de la Syrie.

Pendant qu'on avançoit et perfectionnoit les travaux, les maladies s'introduisoient déjà dans l'armée et y fesoient des progrès sensibles. Une fièvre, dont les symptômes se manifestoient par des taches sem-

blables aux morsures des puces, emportoit le malade en trois jours.

Le 17 (7 mars) à la pointe du jour, le général Berthier envoya au commandant de Jaffa, la sommation suivante :

« Dieu est clément et miséricordieux.

» Le général en chef Bonaparte me charge de vous » faire connoître que Djezzar Pacha a commencé » les hostilités contre l'Egypte, en envahissant le » fort d'El-Arich ; que Dieu, qui seconde la justice, » a donné la victoire à l'armée française, qui a re- » pris le fort d'El-A'rich ; que c'est par suite de la » même opération qu'il est entré dans la Palestine, » d'où il veut chasser les troupes de Djezzar Pacha, » qui n'auroient jamais dû y entrer ;

» Que la place de Jaffa est cernée de tous côtés, » que les batteries de plein fouet, à bombes et à » brêche, vont, dans deux heures, en culbuter la » muraille et en ruiner les défenses ;

» Que son cœur est touché des maux qu'encour- » roit la ville entière en se laissant prendre d'assaut ; » qu'il offre sauve-garde à la garnison, protection » à la ville : qu'il retarde, en conséquence, le com- » mandement du feu jusqu'à sept heures du matin. »

Les Turcs derrière des murailles se croient invincibles. Le commandant de Jaffa fit couper la tête au turc qui lui porta la sommation, et ne répondit point.

Nos pièces de 12, les plus fortes que nous eussions pour battre en brêche, commençèrent à sept heures du matin à tirer sur une espèce de tour carrée, située au sud-ouest de la ville. La muraille élevée sembloit peu solide et promettre un débouché facile dans l'intérieur de la place. Vers les trois heures et demie la brêche fut jugée praticable. Bonaparte, après avoir pris le matin toutes les dispositions qui devoient assurer le succès de l'assaut, attendoit à la batterie de brêche, l'instant favorable. Il donne le signal, la charge bat sur toute notre ligne; des attaques simulées occupent les assiégés loin du point qu'il leur importoit le plus de défendre, tandis que les carabiniers du 22e d'infanterie légère, se précipitent comme des lions, malgré le feu très-nourri de la garnison.

Lorsque j'arrivai à la batterie principale, où se trouvoit encore Bonaparte, il étoit quatre heures; et l'on rapportoit le colonel Lejeune, blessé mortellement sur la brêche, d'une balle dans la tête.

Pendant que la division Lannes pénètre dans les rues, massacre tout ce qui veut l'arrêter, la division Bon trouve une issue et surprend l'ennemi déjà frappé de terreur, en débouchant sur le port qu'elle couvre de cadavres. Le soldat excité par le bruit et la poudre, se livre à toute la fureur qu'autorise un assaut; il blesse, il tue, rien ne peut l'arrêter, et par tout l'amour

de la gloire, osons le dire, le desir du pillage, lui font affronter les dangers, oublier même une blessure, dont il ne ressent la douleur qu'à la fin du combat. Le désordre est par-tout; toutes les horreurs qui accompagnent la prise d'assaut d'une ville, se répètent dans chaque rue, dans chaque maison. Ici vous entendez les cris d'une fille violée, appelant en vain à son secours une mère qu'on outrage, un père qu'on égorge. Aucun asile n'est respecté. Le sang ruissèle de tous côtés, à chaque pas vous rencontrez un être expirant et gémissant. Qui pourroit retenir le soldat dans un pareil moment? la satiété, si l'on peut s'exprimer ainsi, ou plutôt la lassitude et la nécessité de mettre en sûreté le fruit de sa victoire.

Lorsque le passage fut assuré, tout le monde se précipita dans la ville. C'est dans cet instant que le général Berthier m'ordonna de prendre un détachement de carabiniers, et d'aller enlever les blessés qui se trouvoient à la brêche; cette pénible mission satisfesoit mon cœur, je partis. J'arrive sur la brêche, je pénètre dans la maison carrée, et démêle parmi des corps ensanglantés et défigurés, quelques soldats français respirant encore, et réclamant mes soins d'une voix étouffée et déchirante. A la vue de ces nobles victimes mon empressement redouble, j'appelle les carabiniers qui doivent me suivre.....aucun

n'étoit resté. Tous s'étoient jetés dans la ville, et m'avoient abandonné. Je m'occupois néanmoins de sauver ceux qui pouvoient s'aider eux-mêmes ; un jeune grenadier d'une demi-brigade légère, dont je ne me rappelle point le numéro, étoit en travers de la petite porte qui nous avoit introduits dans Jaffa. Il étoit percé au-dessous du sein droit, d'un coup de feu qui avoit traversé sa poitrine de part en part ; il me pria d'abord avec instance de lui dire, si la balle étoit passée ; il se retourna avec peine pour me faire voir son dos, et la nouvelle que je lui donnai que la balle n'étoit plus dans son corps, parut le soulager un peu. Je l'engageai à faire des efforts pour se lever, et à sortir au moins de la maison carrée, où je prévoyois que bientôt les assiégeans alloient revenir avec les dépouilles des ennemis ; mais le découragement s'étant emparé de l'esprit du grenadier, qui souffroit horriblement, il me demanda de le retirer dans un coin de la chambre, afin qu'il pût y mourir tranquillement. J'allois remplir sa volonté, lorsqu'un soldat, tenant un superbe cheval par la bride, se présenta à la petite porte de la tour. Il vouloit, sans égard pour son malheureux camarade, faire avancer son cheval qui répugnoit et se refusoit à marcher sur les morts et surtout sur mon blessé, qui levoit ses foibles bras pour se garantir du nouveau danger qui le menaçoit. N'écoutant alors que mon indignation et une

sensibilité bien ridicule dans une ville prise d'assaut, je me mis à menacer le soldat et à le repousser ; mais, lui-même précipité par la foule impatiente qui le pressoit par derrière, il me força de m'éloigner, et passa malgré mes efforts en se moquant de moi. Les soldats revenoient en foule, chargés de trophées, et conduisant les chevaux qu'ils avoient capturés. Voyant qu'il m'étoit impossible de remplir la mission qui m'avoit été donnée, je descendis la brèche, et trouvai au bas le général en chef et le général Lannes. On avoit planté sur les décombres un drapeau de la demi-brigade qui étoit montée la première à l'assaut, et Bonaparte se reposoit sur une petite pièce de trois qu'on avoit amenée près de la muraille.

J'entrai dans la ville. Quel spectacle ! La paleur, la terreur des habitans, les cris bruyans de nos soldats ; des femmes égarées, dépouillées de leurs voiles, obligées de franchir à chaque pas des morts ou des mourans, et retrouvant leurs parens, leurs amis parmi des cadavres mutilés ; les meubles, les étoffes semées sur le sol ; nos soldats choisissant dans ces débris empestés les vêtemens les plus riches..... Il faut convenir que la guerre vue de près, et comme je la voyois alors, est un spectacle bien hideux.

Pendant que tout ceci se passoit, une bonne partie de la garnison s'étoit retirée dans un des forts de la

place et dans les mosquées. Elle mit bas les armes et fut amenée au bivouac devant les tentes mêmes du quartier-général. On en retira les Egyptiens. Le reste, composé de canonniers Turcs, de Maugrabins et d'Arnautes, au nombre de deux à trois mille, fut mis sous la garde d'un fort détachement.

Le lendemain 18 ventose (2 mars), je revins à Jaffa pour distribuer à nos soldats blessés, qu'on avoit établis provisoirement dans un couvent de moines, un sac de piastres que Bonaparte leur envoyoit par le général Leturque. Ce même soir, je fis aux prisonniers de Jaffa une foible distribution de biscuit. Ils alloient par détachemens et sous escorte chercher de l'eau dans quelques vases qu'on leur avoit donnés.

Le 19 (3 mars), Bonaparte adressa aux habitans des provinces de Ghazah, Ramléh et Jaffa la proclamation suivante:

« Dieu est clément et miséricordieux.

» Je vous écris la présente pour vous faire connoître que je suis venu dans la Palestine, pour en » chasser les Mamelouks et l'armée de Djezzar, » Pacha.

» De quel droit, en effet, Djezzar, Pacha, a-t-il » étendu ses vexations sur les provinces de Jaffa, » Ramléh et Ghazah, qui ne font pas partie de son » pachaliq? De quel droit également avoit-il envoyé » ses troupes à El-A'rich, et par là, fait une inva- » sion dans le territoire de l'Egypte? Il m'a provo-

» qué à la guerre : je la lui ai apportée ; mais ce n'est » pas à vous, habitans, que mon intention est d'en » faire sentir les horreurs.

» Il est bon que vous sachiez que tous les efforts » humains sont inutiles contre moi ; car tout ce que » j'entreprends doit réussir. Ceux qui se déclarent » mes amis prospèrent ; ceux qui se déclarent mes » ennemis périssent. L'exemple qui vient d'arriver » à Jaffa et à Ghazah doit vous faire connoître que » si je suis terrible pour mes ennemis, je suis bon » pour mes amis, et surtout clément et miséricor- » dieux pour le pauvre peuple. »

Le même jour, Bonaparte adressa une proclamation à peu près semblable aux Cheikhs, Eulemas et commandans de Jérusalem. On y remarque les passages suivans.

« Les habitans de Jérusalem peuvent choisir la » paix ou la guerre : s'ils choisissent la première, » qu'ils envoient au camp de Jaffa des députés pour » promettre de ne jamais rien faire contre moi ; s'ils » étoient assez insensés pour préférer la guerre, je » la leur porterai moi-même. Ils doivent savoir que » je suis terrible comme le feu du ciel contre mes » ennemis, clément et miséricordieux envers le peu- » ple et ceux qui veulent être mes amis. »

Enfin, sous la même date, Bonaparte écrivit à Djezzar la lettre ci-jointe :

« Depuis mon entrée en Egypte, je vous ai fait

» connoître plusieurs fois que mon intention n'étoit » point de vous faire la guerre, que mon seul but » étoit de chasser les Mamelouks ; vous n'avez ré- » pondu à aucune des ouvertures que je vous ai » faites.

» Je vous avois fait connoître que je desirois que » vous éloignassiez Ibrahim-Bey des frontières de » l'Egypte. Bien loin de là.....

» Les provinces de Ghazah, Ramléh et Jaffa sont » en mon pouvoir. J'ai traité avec générosité celles » de vos troupes qui s'en sont remises à ma discré- » tion : j'ai été sévère envers celles qui ont violé les » droits de la guerre. Je marcherai sous peu de jours » sur Saint-Jean-d'Acre. Mais quelles raisons ai-je » d'ôter quelques années de vie à un vieillard que je » ne connois pas ? Que sont quelques lieues de plus » à côté du pays que j'ai conquis? Et puisque Dieu » me donne la victoire, je veux, à son exemple, » être clément et miséricordieux, non-seulement » envers le peuple, mais encore envers les grands..... » Redevenez mon ami, soyez l'ennemi des Mame- » louks et des Anglais, je vous ferai autant de bien » que je vous ai fait et que je peux vous faire de » mal.....

» Le 24 de ce mois (8 mars), je serai en marche » sur Saint-Jean-d'Acre : il faut donc que j'aie votre » réponse avant ce jour. »

C'est ici que je dois faire un récit bien pénible.

La franchise, j'oserai dire la candeur qu'on a pu observer dans ces mémoires, me font un devoir de ne pas passer sous silence l'événement que je vais rapporter, et dont j'ai été témoin.

Si j'ai pris, en écrivant cet ouvrage, l'engagement de ne pas juger les actions de l'homme qui sera jugé par la postérité, j'ai pris aussi l'engagement de révéler tout ce qui peut éclairer l'opinion sur son compte. Il est donc juste de rappeler les motifs qu'on fit valoir dans le temps, pour autoriser une détermination aussi cruelle, que celle qui décida du sort des prisonniers de Jaffa. Voici les considérations qui semblent l'avoir provoquée.

L'armée affoiblie déjà par les pertes des siéges d'El-A'rich et de Jaffa, l'étoit encore par des maladies dont les ravages devenoient de jour en jour plus effrayans. Elle avoit de grandes difficultés pour vivre, et le soldat recevoit rarement sa ration complète. Ces difficultés de subsistance devoient s'augmenter à cause des mauvaises dispositions des habitans à notre égard. Nourrir les prisonniers de Jaffa en les gardant avec nous, étoit non-seulement accroître nos besoins, mais de plus nous donner une gêne constante dans nos mouvemens; les renfermer dans Jaffa, c'étoit, sans détruire le premier inconvénient, faire naître celui de la possibilité d'une révolte, vu le peu de monde qu'on pouvoit laisser pour garder la place; les renvoyer en Egypte, c'é-

toit s'obliger à faire un détachement considérable, qui réduiroit de beaucoup les troupes de l'expédition; leur laisser la liberté sur parole, c'étoit, malgré tous les engagemens qu'ils pouvoient prendre, les envoyer grossir nos ennemis, et particulièrement la garnison de Saint-Jean-d'Acre; car Djezzar n'étoit point homme à respecter les promesses faites par ses soldats, peu religieux eux-mêmes sur un point d'honneur dont ils ignorent la force. Il ne restoit donc qu'un parti qui conciliât tout; il étoit affreux, et cependant on se crut à [illegible] qu'il paroît obligé de le prendre.

Le 20 ventose (10 mars), dans l'après-midi, les prisonniers de Jaffa furent mis en mouvement au milieu d'un vaste bataillon carré formé par des troupes de la division du général Bon. Un bruit sourd du sort qu'on leur préparoit me détermina, ainsi que beaucoup d'autres personnes, à monter à cheval et à suivre cette colonne silencieuse de victimes, pour m'assurer si ce qu'on m'avoit dit étoit fondé. Les Turcs marchant pêle-mêle, prévoyoient déjà leur destinée; ils ne versoient point de larmes, ils ne poussoient point de cris; ils étoient résignés. Quelques-uns blessés, ne pouvant suivre aussi promptement, furent tués en route à coup de bayonnette. Quelques autres circuloient dans la foule, et sembloient donner des avis salutaires dans un danger aussi imminent. Peut-être, les plus hardis, pensoient-ils qu'il ne leur étoit pas impossible d'en-

foncer le bataillon qui les enveloppoit ; peut-être espéroient-ils qu'en se disséminant dans les champs qu'ils traversoient, un certain nombre échapperoit à la mort. Toutes les mesures avoient été prises à cet égard, et les Turcs ne firent aucune tentative d'évasion.

Arrivés enfin dans les dunes de sable au sud-ouest de Jaffa, on les arrêta auprès d'une mare d'eau jaunâtre. Alors l'officier qui commandoit les troupes, fit diviser la masse par petites portions, et ces pelotons conduits sur plusieurs points différens y furent fusillés. Cette horrible opération demanda beaucoup de temps, malgré le nombre des troupes réservées pour ce funeste sacrifice, et qui, je dois le déclarer, ne se prêtoient qu'avec une extrême répugnance, au ministère abominable qu'on exigeoit de leurs bras victorieux. Il y avoit près de la mare d'eau, un groupe de prisonniers, parmi lesquels étoient quelques vieux chefs au regard noble et assuré, et un jeune homme dont le moral étoit fortement ébranlé. Dans un âge si tendre, il devoit se croire innocent, et ce sentiment le porta à une action qui parut choquer ceux qui l'entouroient. Il se précipita dans les jambes du cheval que montoit le chef des troupes françaises ; il embrassa les genoux de cet officier, en implorant la grace de la vie. Il s'écrioit : « De quoi suis-je coupable ? quel mal ai-je fait ? Les larmes qu'il versoit, ses cris touchans furent inutiles ; ils ne purent changer le fatal arrêt prononcé sur son sort. A l'exception de ce jeune homme, tous les autres Turcs firent

avec calme leur ablution dans cette eau stagnante dont j'ai parlé, puis, se prenant la main, après l'avoir portée sur le cœur et à la bouche, ainsi que se saluent les Musulmans, ils donnoient et recevoient un éternel adieu. Leurs ames courâgeuses paroissoient défier la mort ; on voyoit dans leur tranquillité la confiance que leur inspiroit, à ces derniers momens, leur religion et l'espérance d'un avenir heureux. Ils sembloient se dire : « Je quitte ce » monde pour aller jouir auprès de Mahomet d'un » bonheur durable. » Ainsi, ce bien-être après la vie, que lui promet le Qorân, soutenoit le Musulman vaincu, mais fier dans son malheur.

Je vis un vieillard respectable dont le ton et les manières annonçoient un grade supérieur, je le vis... faire creuser froidement devant lui, dans le sable mouvant, un trou assez profond pour s'y enterrer vivant : sans doute il ne voulut mourir que par la main des siens. Il s'étendit sur le dos dans cette tombe tutélaire et douloureuse, et ses camarades, en adressant à Dieu des prières suppliantes, le couvrirent bientôt de sable, et trépignèrent ensuite sur la terre qui lui servoit de linceul, probablement dans l'idée d'avancer le terme de ses souffrances.

Ce spectacle qui fait palpiter mon cœur et que je peins encore trop foiblement, eût lieu pendant l'exécution des pelotons répartis dans les dunes. Enfin il ne restoit plus de tous les prisonniers que ceux placés

près de la mare d'eau. Nos soldats avoient épuisé leurs cartouches ; il fallut frapper ceux-ci à la bayonnette et à l'arme blanche. Je ne pus soutenir cette horrible vue ; je m'enfuis pâle et prêt à défaillir. Quelques officiers me rapportèrent le soir que ces infortunés, cédant à ce mouvement irrésistible de la nature, qui nous fait éviter le trépas, même quand nous n'avons plus l'espérance de lui échapper, s'élançoient les uns dessus les autres, et recevoient dans les membres les coups dirigés au cœur, et qui devoient sur-le-champ terminer leur triste vie. Il se forma, puisqu'il faut le dire, une pyramide effroyable de morts et de mourans dégouttant le sang, et il fallut retirer les corps déjà expirés pour achever les malheureux qui, à l'abri de ce rempart affreux, épouvantable, n'avoient point encore été frappés. Ce tableau est exact et fidèle, et le souvenir fait trembler ma main qui n'en rend point toute l'horreur (1).

(1) Le lieutenant-colonel Robert-Thomas Wilson rapporte ce fait avec d'autres détails, dans son ouvrage de l'expédition de l'armée britannique en Egypte. Il fait monter le nombre des prisonniers à 3800. Je crois me rappeler qu'il n'étoit pas aussi considérable.

Bonaparte, premier consul, se plaignit amèrement de cet ouvrage qui fut accueilli avec avidité en Angleterre. Il fut le sujet d'un des principaux griefs que notre Gouvernement exprima contre celui de la Grande Bretagne.

Jaffa pris, les divisions s'étoient rapprochées de la place. Il faut croire que les maladies qui régnoient déjà dans la troupe, prirent un caractère plus alarmant, quand nos soldats eurent communiqué fréquemment avec Jaffa qui contenoit probablement des miasmes de peste. La quantité des morts qui restèrent long-temps sans sépulture, sous les murs de la ville et dans ses environs, ne contribua pas peu à rendre l'air malsain et dangereux. Si la maladie qui nous enlevoit tant de monde n'étoit point la peste, elle en avoit du moins le caractère principal, c'est-à-dire le bubon.

Jaffa est l'ancienne Joppée. C'étoit une des principales ville de Phénicie. Elle fut prise par Jonatham, fils d'Asalom. Il en chassa les habitans et la peupla de Juifs. Cette place devint alors le port de mer le plus considérable de la Judée.

Maintenant il est comblé, mais nettoyé il pourroit recevoir environ une trentaine de bâtimens. Jaffa a deux sources d'eau vive. C'est dans ses murs qu'arrivent les riz de Damiette, et aussi par son commerce que sortent tous les cotons filés de la Palestine.

Avant de quitter la position qu'il occupoit à Misky, Kleber fit pousser une reconnoissance dans les montagnes qu'il avoit à sa droite : elles avoisinent le pays de Nablous et de Jérusalem. Le territoire de Nablous fut célèbre anciennement sous le nom de royaume de Samarie. Le général Damas

commanda cette reconnoissance, mais à peine le petit nombre de troupes qui l'accompagnoient s'étoit-il engagé dans des défilés étroits et pénibles, que les Nablousins vinrent les assaillir, et blessèrent dangereusement au bras le général Damas. Habitués à faire la guerre dans leurs montagnes, ils se cachoient derrière des rochers ou des arbres, et leurs coups étoient presque toujours assurés. Les Français furent obligés de se retirer au camp; et le 24 ventose (14 mars), les divisions qui avoient formé le blocus de Jaffa, arrivèrent avec le quartier-général au camp de Kleber. Nous rencontrâmes en route le général Damas porté sur un brancard, et qui, ne pouvant suivre l'armée, retournoit à Jaffa pour passer ensuite en Egypte.

Le 25, les divisions se mirent en marche sur Zéta. J'avois d'abord pensé que l'on suivroit la côte, mais je vis bientôt que le général en chef, instruit du mouvement des ennemis, s'avançoit un peu plus sur la droite pour les rencontrer. A midi on distingua quelques cavaliers, et bientôt un corps considérable sur les hauteurs de Korsoum. Les divisions se formèrent en bataillons carrés, et s'avancèrent sur l'ennemi. La division du général Lannes se jeta sur la droite d'une vallée qui séparoit Korsoum et les montagnes de Nablous. Elle attaqua ces mêmes Nablousins, qui, connoissant mieux que nous les défilés, les chemins couverts, tout en se retirant devant nos troupes, se battoient

avec un certain avantage. La division du général Lannes perdit plusieurs soldats et un colonel de son infanterie. Pendant cette affaire, les autres divisions, gravissant les hauteurs de Korsoum avec la cavalerie, faisoient fuir devant elles les Mamelouks à coups de canon et d'obusiers. Arrivés à la position de l'ennemi, nous l'aperçûmes dans la vallée à nos pieds, se retirant au petit galop. C'étoit toujours un spectacle superbe que cette cavalerie marchant sans ordre, et ces drapeaux de diverses couleurs qui s'agitoient au milieu d'elle. L'armée descendit la montagne de Korsoum, et vint camper à la tour de Zéta où l'on pansa les blessés de la division du général Lannes.

Le lendemain nous couchâmes à l'entrée de la plaine de Saint-Jean d'Acre, après une route bien pénible dans des terres imbues de la pluie abondante tombée depuis plusieurs jours. Les chevaux, les ânes, les chameaux enfonçoient à près d'un pied, et plusieurs, épuisés déjà par la fatigue, ne purent se retirer de ce limon. Les difficultés pour faire avancer l'artillerie étoient plus grandes encore, et l'on étoit obligé souvent de mettre dix à douze chevaux sur une petite pièce. Nos chameaux habitués à vivre sous un ciel plus serein, avoient presque tous de la peine à résister à l'humidité qu'ils redoutent. Quoique cet animal ne paroisse pas exiger beaucoup de soins, il dépérit si on ne le protège,

surtout contre les insectes qui viennent assiéger sa moindre plaie.

Le 26 au soir (16 mars), nous aperçûmes deux voiles de guerre louvoyant dans la rade, entre Acre et Caïffa. C'étoient les vaisseaux *le Tigre* et *le Thésée*. Le commodore Sidney Smith les commandoit. Il étoit arrivé depuis deux jours. Sa présence avoit donné de la confiance à Djezzar, qui, d'après ses conseils, se décida à défendre la place qu'il paroissoit d'abord résolu d'abandonner. Sidney Smith débarqua aussitôt le colonel français Phelipeaux qui s'occupa de réparer et mettre en bon état les fortifications.

Kleber avoit marché sur Caïffa. L'ennemi l'évacua à son approche, et nous livra des magasins où nous trouvâmes du biscuit et du riz en assez grande quantité. Caïffa est au pied du mont Carmel, d'où le prophète Elie s'éleva vers le ciel, et où séjourna l'illustre philosophe Pythagore, lorsqu'il fit ses voyages en Egypte et en Phénicie (1). Cette montagne est presque vis-à-vis Saint-Jean-d'Acre, qu'elle voit de l'autre côté de la rade qui les sépare.

On établit une garnison dans la place, on y fit construire des fours, et Caïffa devint bientôt pour nous un point fort intéressant. Son commandement, ainsi que celui du petit fort qui la domine, situé sur

(1) Voyez Jamblique, *Vie de Pythagore*.

le penchant du mont Carmel, fut donné au chef d'escadron des dromadaires, Lambert. Auprès de Caïffa coule le petit torrent Nahr-el-Maketh : on le traverse pour aller à Saint-Jean-d'Acre.

Le 27 ventose (17 mars), les divisions tournèrent la plaine. Le temps étoit brumeux, et nous n'aperçûmes point Saint-Jean-d'Acre. Nous passâmes à côté du moulin de Kerdanné ; il pouvoit servir aux mouvres pour les subsistances de l'armée. Bonaparte le fit occuper par un détachement d'infanterie qui s'y barricada pour se garantir des Arabes. Cette nuit le quartier-général coucha dans la plaine, et le lendemain l'armée défila sur Saint-Jean-d'Acre, en passant le Kerdanné auprès d'une assez grande maison où l'on établit de suite l'ambulance. Ce ruisseau Kerdanné est le Bélus des anciens. Tout le sol de la plaine d'Acre, de ce côté, et particulièrement la partie éloignée de la mer, entre Nahr-el-Maketh et le Kerdanné, est marécageux. C'est également entre ces deux ruisseaux que séjournoient les *Garans*, espèce de Kourdes, renommés par leur brigandage.

Le 28 (18 mars), je montai sur l'élévation où l'ennemi avoit construit en pierres, et à la hâte, un petit retranchement qu'il avoit abandonné à notre approche, pour se retirer dans les murs d'Acre. Le général en chef examinant les remparts de la place avec sa longue-vue, après les avoir bien considérés, donna de suite les ordres pour attaquer et faire ren-

trer dans la place l'ennemi qui tenoit encore dans les jardins dont elle est entourée.

L'aspect de la ville, ses murailles qui paroissoient aussi foibles que celles de Jaffa, tout fit penser que le siége seroit de courte durée, et se termineroit aussi brillamment que celui de Jaffa. Bonaparte le crut et le dit.

Acre, autrefois Acco, du temps des Grecs Ptolémaïs, en arabe Akka, est la résidence de Djezzar, pacha de Saïde. Elle est située sur une langue de terre qui saille un peu dans la mer. Ses remparts, formant de notre côté l'angle d'un carré, sont terminés par une tour qui les domine. On aperçoit au milieu des jardins une partie d'aqueduc qui se prolonge sur la droite, et qui conduit l'eau à la ville. Sa position permet aux bâtimens, ainsi qu'on peut le voir par cette courte description, de s'ancrer sur les flancs, et de protéger, par leurs feux, les assiégés.

J'étois resté sur la montagne, dévorant de mes regards la mer, dont la vue m'a toujours fait plaisir, les murailles d'Acre, ses minarets : sur ma droite, le sommet de la chaîne du Liban ; je me laissois aller au cours de mes réflexions, qui me ramenoient toujours vers ma patrie, lorsqu'une bombe vint brusquement me tirer de mes rêveries. Elle tomba au pied de la montagne d'observation (c'est ainsi qu'on appela celle où j'étois), au milieu de la division du

général Bon, tua un officier et deux sous-officiers de la manière la plus affreuse. Cet événement détermina le déplacement des troupes, et l'armée s'établit bientôt derrière une petite colline dont la ligne étoit presque parallèle au rivage de la mer. La cavalerie et la division Kleber étoient campées auprès de l'aqueduc que l'on rompit en différens endroits. Le quartier-général s'établit sur la même ligne, non loin de ce même aqueduc et derrière une mosquée où l'on construisit des fours, et où l'on forma des magasins pour la manutention.

Le 28 (18 mars), Bonaparte adressa aux habitans du pachaliq d'Acre une proclamation, dont j'extrais les passages suivans :

« Dieu donne la victoire à qui il veut ; il n'en » doit compte à personne. Les peuples doivent se » soumettre à sa volonté.

» En entrant avec mon armée dans le pachaliq » d'Acre, mon intention est de punir Djezzar, pa» cha, de ce qu'il a osé me provoquer à la guerre, » et de vous délivrer des vexations qu'il exerce en» vers le peuple. Dieu, qui tôt ou tard punit les ty» rans, a décidé que la fin du règne de Djezzar étoit » arrivée.....

» Je suis terrible envers mes ennemis, etc. »

Le 29 ventose (19 mars), les généraux d'artillerie et du génie firent la reconnoissance de la place. Le colonel Samson chargé de faire celle de la contrescarpe, l'effectua la nuit. En se traînant silen-

cieusement sur ses mains et ses genoux, il parvint malgré tous les obstacles qui s'opposoient à sa marche lente et dangereuse, assez près des remparts pour penser qu'il n'en étoit plus séparé que par le fossé. Au même instant où il sentoit de sa main un talus peu rapide, qui lui fit conclure avec quelque probabilité qu'il n'y avoit point de revêtement au fossé, il fut blessé d'une balle qui la lui traversa de part en part. Un seul cri pouvoit le perdre ; il eut la force et la présence d'esprit de dévorer ses douleurs et de regagner nos lignes, mais sans cependant avoir parfaitement reconnu la situation de la contrescarpe, ni mesuré sa hauteur.

La prise de Jaffa donnoit une telle confiance, qu'on n'apporta point dans l'ouverture de la tranchée tous les soins qu'auroit exigés un siége de plus longue durée. On fit donc, à la hâte, des chemins couverts ; on établit de suite, vis-à-vis cette tour, regardée comme le point essentiel dont il falloit s'emparer, une batterie de brèche où l'on plaça nos trois petites pièces de douze ; la quatrième avoit été démontée à Jaffa. L'impatience ordinaire de Bonaparte ne lui permit point d'attendre les pièces de siége que devoit lui amener le contre-amiral Perée.

A peine le camp étoit-il assis sur le revers de la colline, que les habitans des villages qui entourent la plaine de Saint-Jean-d'Acre, vinrent en foule nous apporter des provisions de tout genre. Ils établirent bientôt un petit marché où nous trouvâmes

à acheter des figues sèches, du tabac et quelquefois du fromage. Les Druses, instruits également de notre arrivée, descendirent de leurs montagnes, et vinrent saluer Bonaparte. Le fils du fameux Dâher(1) étoit à leur tête. Le général en chef les reçut devant sa tente, et après leur avoir dit qu'il espéroit prendre bientôt la ville, il promit à Dâher fils de lui

(1) Dâher étoit d'origine Arabe et d'une tribu des Bédouins qui se sont habitués sur les bords du Jourdain, près du lac Tabarié. Sa famille étoit une des plus puissantes du pays. A la mort d'Omar, son père, Dâher partagea le commandement avec un oncle et deux frères. Son domaine fut Safad ou Safet, petite ville dans les montagnes, au nord-ouest du lac Tabarié. En 1742, il y fut attaqué par le pacha de Damas, auquel il donnoit de l'ombrage. Après avoir résisté avec succès aux efforts de ses ennemis, des discussions d'intérêt le brouillèrent avec son oncle et ses frères, et il jugea à propos de terminer les différens par la mort de ces concurrens.

Alors revêtu de toute la puissance de sa maison, il ouvrit un plus vaste champ à son ambition, mais il avoit besoin d'une place qui, en agrandissant ses relations, devint un asyle pour lui et ses richesses. Il jeta les yeux sur Saint-Jean-d'Acre, qui remplissoit parfaitement toutes ses vues, et forma le projet de s'en emparer.

Il attaqua brusquement, en 1749, cette ville, commandée par un Aga du Grand-Seigneur, et la prit sans coup férir. Dâher avoit alors 63 ans, mais son activité

rendre en partie le pouvoir et l'influence dont jouissoit son père, et que la tyrannie de Djezzar Pacha avoit presqu'entièrement anéantie. En général, soit que les habitans, presque tous chrétiens, voulussent paroître nos amis, ou que véritablement ils fussent fatigués du joug sous lequel ils vivoient alors, ils prononçoient le desir de voir prospérer nos ar-

---

et sa vigueur lui laissoient encore une longue carrière à parcourir. Il parvint d'abord à appaiser *la Porte*, toujours disposée à tolérer ce qu'elle ne peut empêcher, et devint le paisible possesseur d'Acre. Il la fit fortifier, et sous le prétexte de se bâtir une maison, il construisit a l'angle du nord, un palais qu'il garnit de canons. Enfin, il enferma la ville par un mur du côté de terre, et ne laissa que deux portes pour les communications.

Après avoir soumis la Palestine et le pachaliq de Saïde, à son autorité, après des guerres intestines et des combats sanglans, dans lesquels il signala son courage et la constance de son caractère, il fut attaqué à son tour dans Saint-Jean-d'Acre par une flotte turque soutenue des barbaresques. Il se seroit sans doute défendu jusqu'à la dernière extrémité, si, s'appercevant bientôt qu'il étoit trahi par ses gens, qui refusoient de tirer sur l'escadre ennemie, il ne se fût décidé à prendre la fuite. Il monta à cheval et sortit par une porte secrète de son jardin, pour gagner la campagne. Un barbaresque l'apperçut, lui tira un coup de fusil dans les reins et le jetta à terre. Sa tête fut coupée sur-le-champ et portée au capitan-pacha, commandant

mes, et faisoient des vœux pour la prise d'Acre. Ils venoient souvent devant nos tentes s'accroupir et considérer, en fumant leurs pipes, les efforts de nos guerriers pour pénétrer dans la place. Loin de rencontrer parmi ces habitans ces dispositions hostiles que nous cachoient politiquement les Egyptiens, nous ne trouvâmes parmi eux que cordialité et hospitalité; j'en citerai des exemples. Jamais ils ne commirent sur les Français aucun assassinat; les Arabes seuls, voleurs et pillards comme partout, continuèrent à nous piller et à épier toutes nos démarches. C'est avec cette persévérance et leur adresse ordinaire, qu'ils immoloient sans cesse quelques Français à leur cupidité.

L'ouverture de la tranchée fut plus longue que celle de Jaffa, et les soldats, prévoyant que le siége

---

de l'expédition, qui, selon la coutume odieuse des Turcs, la fit saler pour la conserver jusqu'à son retour à Constantinople.

Telle fut la fin tragique de ce vieux guerrier (il pouvoit avoir à sa mort 90 ans), homme digne à bien des égards d'un meilleur sort. Depuis cette époque, la Syrie n'a point vu de chef développer une aussi grande énergie.

Djezzar qui avoit contribué à la chûte de Dâher, fut établi pacha d'Acre, par le capitan-pacha qui commandoit l'escadre du Grand-Seigneur. (*Voyez Volney.*)

dureroit au moins quelques jours, creusèrent dans la terre des cabanes qu'ils garnirent bientôt de rameaux, coupés dans les bois des premières montagnes situées à l'autre côté de la plaine. C'étoit là aussi que nous allions aux provisions pour le bois de chauffage. Le fleuve de Kerdanné fournissoit de l'eau à la gauche de l'armée, et un autre ruisseau, appelé Tanous, alimentoit la droite. Dans cette position, et au moyen des magasins trouvés à Caïffa et dans le fort de Cheifamrs, où l'on plaça en garnison les Maugrabins qui nous avoient suivis depuis El-A'rich, nous ne manquâmes de rien au commencement du siége. La troupe avoit du pain passable, et le soldat, avec le secours de quelques figues qu'il achetoit, vivoit encore assez bien. La cavalerie avoit aussi de l'orge, et les plaines qui nous environnoient nous offroient des pâturages.

Dans cette maison carrée, sise à côté du pont de bois, sur le Kerdanné, on avoit établi l'ambulance, et ce petit fleuve fournissoit en abondance l'eau si nécessaire dans un hôpital.

Le 1er germinal (22 mars), nous vîmes reparoître les vaisseaux le *Tigre* et le *Thésée*. Ils s'approchèrent d'abord avec précaution de la ville, craignant sans doute que nous ne nous en fussions déjà emparés; mais bientôt les communications les rassurèrent, et ils mouillèrent dans la rade à la gauche d'Acre. Ils avoient avec eux des avisos et des cha-

loupes canonnières qui ancrèrent à une certaine distance, et formoient ainsi une ligne de Caïffa à la ville assiégée.

Le 2 au matin (23 mars), les petits bâtimens se mirent en mouvement et s'approchèrent de Caïffa. Les avisos se tinrent en panne, et par un feu suivi et bien nourri, canonnèrent pendant quelques heures. Le chef d'escadron Lambert parut ne pouvoir faire aucune résistance. Il resta derrière ses murailles, et ne démasqua point l'obusier et le canon de trois qu'il avoit fait mettre en batterie. Les Anglais encouragés par cette première attaque, ne voyant aucune pièce riposter, se crurent assurés de la victoire, et voulurent tenter le débarquement. Leur but étoit, sans doute, de nous enlever ou de détruire les magasins considérables et précieux que nous avions trouvés dans la place. Lambert, avec sa garnison, forte de soixante à quatre-vingts hommes, les laissa s'avancer, et lorsqu'ils furent à la portée du fusil, il fit faire si à propos une décharge, que la première chaloupe canonnière amena son pavillon et se rendit. Le feu de l'obusier et de la petite pièce força les autres à s'éloigner promptement. Il se rendit maître ainsi d'une caronade de trente-six que portoit cette chaloupe, et l'équipage, commandé par un jeune aspirant tué dans cette affaire, fut fait prisonnier. Je partis dans l'après-midi, par ordre de l'ordonnateur en chef, pour aller voir si les magasins de Caïffa avoient été endom-

magés : quelques maisons avoient un peu souffert, mais nos fours n'avoient rien éprouvé. Lambert, en rendant compte au général en chef de son opération, avoit demandé un chirurgien pour panser les prisonniers. Ils étoient encore ivres lorsque j'arrivai ; je couchai chez le chef d'escadron Lambert, fort satisfait de sa victoire, et nous bûmes d'excellent rhum, dont il avoit trouvé plusieurs bouteilles dans la chaloupe, avec de beau biscuit. Il paroît que dans les combats, les Anglais ont l'habitude de distribuer aux équipages une grande quantité de liqueur forte. Notre armée peut se vanter de s'être toujours battue de sang-froid pendant son séjour en Egypte et en Syrie ; elle ne buvoit jamais que de l'eau, et souvent n'en avoit-elle pas autant que de besoin.

Le 7 germinal (27 mars), veille du premier assaut donné à la ville d'Acre, je trouvai dans la principale rue du camp l'adjoint aux adjudans-généraux, Mailly, qui tristement, mais avec calme, contemploit, en fumant sa pipe, la ville de Saint-Jean-d'Acre : je le connoissois depuis notre entrée en Syrie. « Eh quoi ! lui dis-je en l'abordant ; tu me » paroîs bien mélancolique..... Ce n'est pas sans rai- » son, mon cher, me répondit-il ; je porte dans ma » poche un brevet de chef d'escadron, ou mon arrêt » de mort. C'est demain qu'on donne l'assaut, et » voici une lettre du général Berthier qui me dési- » gne pour y monter à la tête des grenadiers. » —

« J'espère, lui répliquai-je, que tout au plus tu en » seras quitte pour une blessure, et que je te saluerai » demain du titre de commandant. »

Le 8 (28 mars), à la pointe du jour, la batterie de brèche commença son feu, dirigé sur la tour située à l'angle du rempart. Cette batterie n'étoit formée que de pièces de campagne, car l'artillerie de siége n'étoit point arrivée, et quelques pièces embarquées à Alexandrie sur de petits bâtimens, avoient été prises déjà à la hauteur de Caïffa par la croisière anglaise. Quoique la tour portât des canons d'un calibre beaucoup plus fort que le nôtre, ils furent bientôt démontés, et l'éboulement des matériaux parut nous livrer un passage aussi sûr que celui de Jaffa. Cependant, dans l'incertitude où l'on étoit qu'il y eût une contrescarpe, on avoit poussé un rameau pour la faire sauter. La mine joua, on crut la contrescarpe entamée ; l'assaut fut décidé.

Le général en chef et son état-major s'étoient rendus de bonne heure à la tranchée. L'adjoint Mailly y étoit depuis la pointe du jour ; il attendoit l'ordre de se précipiter sur la brèche. A trois heures elle parut praticable, et l'on battit la charge. Les grenadiers, lancés avec ardeur, rencontrent aussitôt un fossé profond qui les arrête quelques instans. Ils le franchissent au moyen de leurs échelles, et parviennent même, malgré le feu terrible de

l'ennemi, jusque dans la tour, qui ne leur offre aucune issue. Nos intrépides guerriers sont contraints de se retirer, et leur retraite étoit difficile. L'adjoint Mailly, blessé d'une balle qui l'empêchoit de marcher, implora le secours d'un grenadier qui consentit à le transporter sur son dos. Mais celui-ci voyant bientôt que par cet effort généreux il s'exposoit à périr, sans sauver son officier, jeta à terre l'infortuné Mailly, auquel les Turcs vinrent couper la tête; sort d'autant plus affreux, que sa blessure ne lui ôtant point sa connoissance, il put considérer de sang-froid les apprêts barbares de sa mort. Telle étoit toujours la destinée de nos soldats lorsqu'ils tomboient entre les mains de l'ennemi. Jamais les Turcs auxquels nous faisions la guerre, ne faisoient de prisonniers.

Cependant, la rapidité de la prise de Jaffa, l'effroi inspiré par cette sanglante victoire, avoient fait une telle impression sur la garnison de Saint-Jean-d'Acre, qu'à l'attaque vigoureuse du 8, elle abandonna pendant quelques minutes ses remparts menacés. Mais Djezzar, à cet instant qui alloit décider de son sort, eut assez de fermeté pour rappeler les Turcs, et les ramenant lui-même à la brèche, il tira sur nous deux coups de pistolet, en criant: « Que craignez-vous? Regardez: ils ont fui. » Les Turcs reprirent leurs postes avec empressement, et ce premier effort sans succès leur rendit la confiance

que la terreur avoit chassée. On peut assurer que c'est de ce moment que les Anglais crurent vraiment possible de défendre la place contre nous, et qu'ils s'occupèrent sérieusement des moyens d'y parvenir.

En effet, nous apprîmes bientôt que des canonniers de leur nation servoient les batteries, et nous vîmes les deux vaisseaux s'embosser sur les flancs de la ville, pour protéger, par le feu de leurs bords, les sorties des assiégés ou troubler les travaux des assiégeans.

Après cette première tentative, du 8 germinal (28 mars), on dut croire que le siége dureroit bien plus long-temps que l'on n'avoit d'abord pensé. Les magasins de Caïffa et de Cheifamrs s'épuisoient, et l'on avoit nouvelle de quelques rassemblemens qui se formoient sur les côtes à l'est, et dans les montagnes qui nous environnoient.

Le général en chef ordonna une reconnoissance; le général Murat reçut l'ordre de la commander (1). Il étoit important de vérifier si les nouvelles que donnoient les habitans des montagnes, de la marche d'un corps considérable, étoient vraies. Ils parloient surtout de l'armée de Damas, qui devoit se réunir aux Nablouzins. Le fils de Dâher, sur l'assurance que lui avoit donnée Bonaparte de lui rendre, à la

(1) C'est à-peu-près à la même époque que le général Vial se rendit à Tyr.

prise d'Acre, l'influence qu'avoit son père, étoit retourné à Saffet, lieu de sa résidence. C'étoit lui, particulièrement, qui nous instruisoit de ce qui se passoit au-delà du Jourdain ; l'espoir de conquérir un pouvoir qui diminuoit toujours, le desir de se voir débarrassé d'un homme qui le vexoit sans cesse, attachoient Dâher et son parti au sort de l'armée ; aussi sa conduite fut-elle toujours franche.

On donna au général Murat quelques compagnies d'infanterie, et une partie du 3e régiment de dragons, commandée par le colonel Bron.

Je connoissois le général Murat ; le desir de visiter un pays célèbre, curieux et intéressant sous tous les rapports, m'engagea à saisir l'occasion peut-être unique qui se présentoit. Je demandai à être attaché à l'expédition, et je fus agréé.

Le 10 germinal (30 mars), nous quittâmes l'armée, et traversant la plaine vis-à-vis Saint-Jean-d'Acre, nous pénétrâmes dans les montagnes, guidés par les Druses, qui devoient nous conduire à Saffet. Nous faisions notre route fort gaiement ; le temps étoit beau ; des collines couvertes d'oliviers, dont la verdure triste faisoit ressortir plus agréablement celle encore tendre des arbustes chargés de fleurs ; de fort beaux sites, des torrens, dont l'eau fraîche nous engageoit à nous rafraîchir ; des oiseaux dont le gazouillement annonçoit la joie ; tout enfin contribuoit à dissiper notre mélancolie. Dans ces mo-

mens, notre besoin le plus pressant étoit toujours de parler de la France et des femmes. L'espèce d'exil où nous nous trouvions depuis bien long-temps provoquoit la confiance ; on contoit des histoires, et quelquefois la sienne.

Nous nous arrêtâmes vers les dix heures du matin dans une plaine agréable, entourée de montagnes assez élevées ; nous n'étions qu'à trois lieues du camp, et le vent, qui venoit du Nord, nous portoit le bruit d'une canonnade assez vive. Nous supposâmes que le général en chef avoit fait donner un second assaut ; ce n'étoit, ainsi que nous l'avons su par la suite, qu'une sortie vive de l'ennemi.

Nous fîmes halte le soir près d'un village, dont les habitans nous reçûrent fort bien ; ils nous apportèrent pour notre dîner des galettes et des œufs sur le plat. Nous passâmes la nuit tranquillement, et à la pointe du jour, nous continuâmes notre route sur le Jourdain : nous ne fîmes aucune mauvaise rencontre. Le chemin pierreux que nous parcourions étoit souvent diversifié, et nous étions enchantés toutes les fois que nous comparions l'aspect sévère, mais cependant aimable du pays que nous traversions, avec l'aspect poudreux et monotone des campagnes brûlantes de l'Egypte. Après avoir marché une partie de la journée, nous arrivâmes sur un plateau qui unissoit deux chaînes de collines, et nous découvrîmes sur notre gauche le roc pointu sur lequel s'é-

levoit le château de Saffet. Il ressembloit de loin à ces monumens gothiques que nous voyons en France. Au pied de ce château, se dessinoient les maisons blanches de la ville, qui entourent, en partie, le fort. Les habitations ne peuvent, en Syrie, être fabriquées comme celles d'Egypte; dans les saisons pluvieuses, elles seroient bientôt anéanties: le territoire offre d'ailleurs des ressources qu'on ne trouve point sur les bords du Nil, de fort bons matériaux et du bois de charpente. Ici les édifices simples et solides, ne nous présentoient plus l'aspect de ces fenêtres grillées, qui annoncent chez les Egyptiens, l'esclavage d'un sexe fait pour embellir notre vie. Ici, les femmes que nous rencontrions, loin de nous dérober leurs traits, étaloient à nos yeux surpris une physionomie douce et prévenante, à laquelle une blancheur remarquable donnoit un prix infini. Le titre commun de chrétiens devoit leur inspirer de la confiance, et les femmes de Saffet n'étoient sauvages que par pudeur ou par coquetterie.

Lorsqu'on a descendu le plateau, on traverse une vallée étroite qu'arrose un petit torrent; ses eaux prennent leur source dans les montagnes qui se lient à la grande chaîne du Liban, et font tourner quelques moulins. On suit ce torrent en gravissant la pente qui conduit à Saffet, d'où la vue s'étend au loin sur un paysage pittoresque. Nous fûmes accueillis fort amicalement par les habitans. Le général Murat fit

comparoître le cheikh (1), et l'assura de la continuation des bonnes dispositions du général en chef à l'égard de la ville. Il prit ensuite des renseignemens sur l'ennemi, et fut instruit qu'un foible corps de Maugrabins qui occupoit le fort, l'avoit abandonné à notre arrivée. Notre marche avoit été si secrète, que quelques hommes de la garnison sortoient de la ville à l'instant où nous y entrions: on les poursuivit, et le capitaine Colbert ramena deux prisonniers, parmi lesquels se trouvoit le commandant: c'étoit un homme âgé et respectable. Il pleuroit, et paroissoit surtout regretter les bijoux qu'il avoit perdus dans sa fuite, ou qui lui avoient été pris. Le capitaine Colbert, sensible à la malheureuse position de ce vieillard, dont le fils s'étoit fait prendre pour partager le sort de son père, lui fit rendre deux plaques de ceinture richement ornées. Ce pauvre homme, qui s'attendoit sûrement à recevoir la mort, fut très-étonné de la générosité de ses ennemis. Le général Murat lui fit entendre avec bonté qu'il ne le gardoit que par précaution, et pour achever de le tranquilliser, il le fit loger auprès de lui.

Nous trouvâmes dans le fort de Saffet, dont nous nous étions emparés, quelque peu de farine, du tabac et des lentilles. L'infanterie se logea dans le

(1) Le même Dâher qui avoit parlé à Bonaparte, au camp sous Acre.

château ; la cavalerie et le quartier-général se retirèrent dans des maisons à la droite du fort. La troupe étoit fatiguée, et nous avions tous besoin de repos ; nous nous couchâmes sur des nattes, tandis que notre vieux prisonnier et son fils dormoient dans une chambre contiguë à la nôtre. Nous étions endormis profondément, quand des dragons vinrent nous réveiller, en annonçant au général Murat que l'on entendoit travailler dans une muraille voisine. Nous nous levâmes en silence ; et prêtant une oreille attentive, nous entendîmes effectivement des coups de marteaux et des chuchoteries derrière une porte qui n'étoit murée qu'avec des pierres non cimentées. Notre général ordonna qu'on ne fît point de bruit, pour voir ce que vouloient ceux qui venoient nous éveiller si mal à propos, et si l'on ne pourroit point les surprendre et les arrêter. Peu d'instans après, les pierres s'écroulèrent, nos dragons firent feu, mais n'attrapèrent personne. Toutes nos recherches furent vaines pour découvrir les auteurs et le but de cette tentative inutile.

Le reste de la nuit fut calme. A la pointe du jour, le général Murat, laissant la cavalerie à Saffet, prit un détachement d'infanterie pour aller faire une reconnoissance jusqu'au pont d'Iacoub sur le Jourdain : je l'accompagnai. Nous descendîmes la montagne de Saffet du côté qui regarde la chaîne du Liban, laissant à notre gauche, à quelques lieues, Césarée de

Philippe le Tétrarque, où Jésus-Christ annonça à ses Disciples le mystère de ses souffrances et de sa mort.

Après une heure un quart de marche, nous nous trouvâmes dans la plaine d'Iacoub; nous avions à notre gauche le lac Mœron, en arabe *Bahrr-el-Houlei* Il est formé par les eaux du Jourdain, qu'il reçoit à deux lieues de sa source. Ce lac, d'ailleurs d'une petite étendue, est à sec en été. Au moment où nous le voyions, il étoit caché sous les plantes qui flottoient sur ses eaux. Nous n'en approchâmes pas, et continuâmes notre chemin en marchant directement sur le Jourdain. Bientôt nous découvrîmes le lac de Génézareth, ou mer de Galilée, en arabe *Bahrr-el-Tabarié*. Je parlerai de ces lieux d'une manière plus étendue à mon second voyage, que je fis quelques jours après. Nous arrivâmes près du pont d'Iacoub; nous y fîmes une halte pour nous reposer et nous rafraîchir. Ici le Jourdain coule dans un lit très-resserré; on ne l'aperçoit que lorsque l'on est sur les collines qu'il sépare. La pente en est rapide, et ses bords sont couverts en quelques endroits d'arbustes. Les voyageurs ont écrit que du lac Mœron à celui de Tabarié, il y a un espace d'environ huit lieues, et que le terrain qu'arrose le Jourdain est semé d'indigo; je ne crois point qu'il y ait une aussi grande distance entre ces deux lacs, et je ne me rappelle point avoir vu d'indigo.

Le général Murat n'ayant rien aperçu qui pût

faire croire au rassemblement et aux mouvemens de quelques corps de troupes ennemies, revint le même jour à Saffet, où il établit une garnison.

La journée du 13 (2 avril) fut consacrée au repos. J'eus lieu pendant ce temps d'observer plus attentivement la ville et les habitans de Saffet.

Je vis une juive remarquable par sa fraîcheur et la finesse de ses traits. Les hommes sont grands et fortement constitués. Leurs vêtemens ont cela d'agréable, qu'ils sont d'une blancheur générale et très-propres. Un vieillard nous montra l'endroit où, suivant la tradition, étoit la tente d'Holopherne lorsqu'il fut décapité par Judith.

Le 15 germinal (4 avril) nous étions de retour au camp.

Durant notre course, le général Vial avoit été à Tyr, et le général Junot s'étoit emparé de Nazareth, qui nous offrit quelques ressources. Point de nouvelles de nos frégates, point d'artillerie de siége.

Malgré la reconnoissance que nous avions faite; les renseignemens venant de la montagne, et les rapports des espions annonçoient toujours la marche de troupes considérables, auxquelles les Nablousins se réunissoient. La cavalerie eut ordre alors de changer de position, et de venir s'établir sur le penchant d'une colline au débouché des gorges qui conduisent à Nazareth et à Saffet. On construisit au sommet une redoute en pierres, et nous bivaquâmes à

l'entour. Chaque pierre que les dragons enlevoient de terre pour se faire un lieu de repos, découvroit des insectes rampans et des scorpions : nous en fûmes tous piqués, mais nous étions déjà familiarisés avec cette piqûre, dont on nous avoit tant effrayés ; de l'huile posée sur la plaie en dissipoit l'inflammation au bout de quelques heures. Au-dessus de la cavalerie, le général Murat avoit fait élever sa tente. Quoique aux avant-postes, il se couchoit dans des draps. Je lui disois un jour : « Si l'ennemi venoit nous surprendre, comment » feriez-vous, mon général ? » — « Hé bien, me » répondit-il, je monterois à cheval en chemise, on » me distingueroit mieux dans l'obscurité. »

Le 18 germinal (7 avril) l'ennemi fit une vigoureuse sortie ; on vit à la tête des colonnes des officiers anglais et des troupes tirées des vaisseaux au mouillage.

Pendant qu'on s'occupoit des travaux du siége, des lettres du commandant du fort de Saffet et du général Junot à Nazareth, confirmoient les avis que les espions donnoient sur le rassemblement et les mouvemens des ennemis. Enfin on fut assuré que des troupes avoient passé le Jourdain aux deux ponts d'Iacoub et de Djesz-el-Makanié ; et qu'elles établissoient de forts magasins à Tabarié.

Le général Junot, dans une reconnoissance sur Loubi, tomba dans un gros parti d'ennemis. Je ne

rapporterai point ici les détails de cette belle retraite, où le général Junot et le colonel Duvivier, commandant le 14e régiment de dragons, se conduisirent avec autant de valeur que de sang froid. Ce dernier surtout animoit ses dragons, en leur disant : « mes » amis, droit aux yeux », et donnoit lui-même l'exemple, en pointant son sabre long sur la figure des cavaliers ennemis qui venoient au pas planter leurs drapeaux dans nos rangs. Aussitôt que Bonaparte eut connoissance de cette affaire, il donna ordre à Kleber de partir avec sa division pour Nazareth, et trois jours après, au général Murat, de se rendre de nouveau au Jourdain, probablement pour arrêter les troupes qui venoient de Damas, ou pour couper la retraite à celles que Kleber alloit combattre et chasser.

Le 24 germinal (13 avril), nous quittâmes donc encore une fois le camp, et reprîmes le même chemin qui nous avoit d'abord conduits à Saffet. Nous couchâmes au même village la première nuit. Le corps commandé cette fois par le général Murat, étoit plus considérable; il avoit près de mille hommes d'infanterie, une pièce légère et une seule compagnie de dragons. Nous ne pûmes faire avancer notre artillerie, et nous la laissâmes à moitié chemin; nous repassâmes au plateau, d'où on distinguoit Saffet; mais au lieu d'y monter en suivant le torrent, nous prîmes la droite, pour venir bivaquer à

l'entrée de la plaine d'Iacoub : la nuit s'écoula tranquillement. Le général envoya un paysan au commandant du fort de Saffet, pour l'instruire des mouvemens que nous devions faire à la pointe du jour, et lui ordonner de le seconder par une sortie. Les troupes arrivées de Damas avoient bloqué le fort et tenté de l'escalader. Le jeune Tedesco, que j'y avois laissé, avoit eu le malheur d'être tué par l'ennemi qu'il avoit été reconnoître : les quatre soldats qui étoient avec lui, eurent la tête tranchée ; nous les trouvâmes le lendemain devant la tente du fils du pacha de Damas. Je cherchai en vain celle du jeune Italien, pour lui donner la sépulture, je ne pus la découvrir.

Le lendemain 26, avant le lever du soleil, notre colonne déboucha dans la plaine d'Iacoub. Nous fumes pendant quelques instans sans rien apercevoir ; mais en approchant du pont, le général Murat avec sa longue vue, distingua plusieurs cavaliers sur notre droite. Tandis que le nombre s'en augmentoit assez sensiblement, une vive fusillade se fesoit entendre dans les défilés de Saffet, que nous avions sur notre gauche. Le général Murat pouvoit croire que les principales forces de l'ennemi s'étoient jetées dans les montagnes pour s'emparer du fort qui en défendoit le passage, et il se dirigea dans le premier moment sur ce point.

Cependant l'ennemi grossissant toujours sur notre

droite, le général dut calculer avec plus de probabilité qu'il n'avoit point encore quitté sa première position, et après avoir envoyé son aide-de-camp Beaumont avec une compagnie de carabiniers, pour soutenir la garnison de Saffet, il fit former son corps en deux bataillons carrés, et diriger sa marche sur le pont d'Iacoub. Notre vue ayant semé l'alarme au camp de l'ennemi, sa cavalerie se répandit dans la plaine, et commença à nous entourer. Nos tirailleurs couvroient le front de nos deux bataillons qui s'avançoient au pas de charge. Un Dalmate, assez brave pour venir fusiller nos éclaireurs, fut la première victime de la journée; il tomba: son cheval retourna joindre ses camarades. Bientôt notre troupe, échauffée par le feu et l'espoir du pillage des tentes que nous apercevions sur l'autre rive du Jourdain, ne marcha plus; elle courut et culbuta, à la descente de la colline, cette riche cavalerie, embarrassée au passage d'un pont fort étroit. Si nous eussions eu le même nombre de chevaux qu'à notre premier voyage, cette journée eût été couronnée d'un succès plus brillant encore. Car bien que notre infanterie développât dans sa course toute l'ardeur possible, elle ne put arriver assez à temps au sommet des collines rapides entre lesquelles coule le Jourdain, pour arrêter et fusiller l'ennemi entièrement en déroute. Néanmoins, comme nous avions mis peu de distance entre notre apparition et la charge, cette

partie de l'armée de Damas, s'évanouit devant un petit point de Français (nous ne paroissions que cela au milieu de la plaine d'Iacoub), et n'eut pas le temps d'enlever ses tentes, ses munitions et ses provisions; elle nous abandonna tout. L'ennemi perdit quelques hommes dans sa retraite précipitée, et de notre côté il n'y eut qu'un cheval de blessé. Ce rapport est exact.

Pendant que le général Murat poursuivoit l'arrière-garde de l'armée de Damas avec sa compagnie de dragons et les plus vifs de ses voltigeurs, il me fit donner l'ordre de m'emparer de tout ce qui pourroit servir à la troupe. Les soldats ne m'en laissèrent pas le temps. Joyeux de leurs succès, ils se dispersèrent dans le camp pour faire, avec leurs soins accoutumés, une exacte perquisition dans les tentes. Ils y trouvèrent une telle quantité de ces sucreries et confitures de Damas, si renommées dans l'Orient, qu'après en avoir rempli leurs poches et leurs havre-sacs, il furent obligés de jeter le reste. Je réservai une fort belle tente pour le général Murat; c'étoit celle du fils du pacha, et devant laquelle je trouvai sur des piques quatre têtes de Français.

A son retour sur le champ de bataille, le général fit réunir tous les objets qui ne pouvoient s'emporter, et y fit mettre le feu. On alla camper sur l'autre rive, en face de l'emplacement qu'avoit occupé l'ennemi, et là, les soldats achevèrent la journée à troquer les

captures qu'ils avoient faites. Au lieu de prendre du repos, ils passèrent la nuit à se divertir, à danser, chanter et à faire l'éloge le plus sincère des confiseurs de Damas, en se gorgeant de leurs bonbons. Ils ne se rappeloient point s'être jamais trouvés à pareille fête. Au quartier-général, nous soupâmes également et très-gaiement avec des pâtisseries et des friandises de toute espèce, dont on chargea prudemment nos chameaux.

Notre camp fut éclairé toute la nuit par le feu des dépouilles de nos ennemis, et nous ne vîmes, le lendemain matin, que des monceaux de cendres, sur la rive gauche du Jourdain.

Il ne restoit plus d'inquiétude du côté de Damas; les troupes que nous avions battues si complètement étoient dans l'impossibilité de revenir, au moins pendant plusieurs jours; le fort de Saffet étoit débloqué, et la garnison renforcée; le général Murat pensa alors à seconder les mouvemens de la division Kleber, et à s'emparer des magasins considérables que l'ennemi avoit formés à Tabarié.

Le 27, nous traversâmes de nouveau la plaine d'Iacoub en sa longueur, et nous approchâmes des bords de la mer de Galilée, ou lac de Tabarié. Nous laissâmes sur notre gauche, presqu'à l'embouchure du Jourdain, Capharnaüm, où Jesus-Christ fit plusieurs miracles, et plus près de nous encore Bethsaïde, où il fit embarquer ses disciples, et vint

les joindre marchant sur les eaux. Le lac étoit agité, et je me représentois ce jour où Jésus-Christ calma la tempête en traversant la mer de Galilée, pour aller débarquer dans le pays des Gergésenieus. Nous apercevions encore de l'autre côté un pays aride ; c'étoit celui de Dalmannta, où Notre Seigneur se retira après le miracle de Décapolis. A deux lieues de Tabarié, nous traversâmes un défilé long et dangereux. Au sortir de cette gorge, on débouche dans une plaine. C'est là que nous fîmes rencontre d'un paysan qui paroissoit se diriger du côté du lac. Il se mit à travailler à la terre aussitôt qu'il reconnut que notre cavalerie marchoit sur lui. Le général Murat l'aborda, et lui fit demander où il alloit, de quel pays il étoit. Cet homme avoit une mine fausse, et ressembloit fort à un espion. Le général le fit déshabiller entièrement, pour voir s'il ne portoit point quelques lettres, et n'ayant rien trouvé sur lui, il le laissa. Nous bivouaquâmes la nuit dans cette plaine ; nous étions assez rapprochés de Tabarié pour y arriver dans la soirée, mais le général Murat préféra surprendre la place le lendemain à la pointe du jour.

Le 28 (17 avril) nous arrivâmes sur les hauteurs qui dominent Tabarié. Cette ville est entourée de bonnes murailles, mais sans fossés. L'ennemi l'avoit évacuée pendant la nuit ; et il paroît certain que le paysan de la veille avoit fait connoître notre mar-

che à la garnison. Elle avoit pris le parti sage de la retraite. Cet événement étoit heureux, car, il eût été impossible de prendre Tabarié d'assaut, et encore plus d'en faire le siége sans artillerie et sans vivres. Les magasins trouvés dans la place étoient immenses, et auroient suffi à nourrir l'armée pendant très-long-temps. La quantité de grains qu'ils renfermoient étoit si considérable que je ne pus l'estimer, et que je fus obligé de mander seulement à l'ordonnateur, qu'il pouvoit puiser sans crainte pour l'approvisionnement de l'armée. Tabarié étoit à trois grandes journées du camp, et cette distance rendoit le transport difficile; néanmoins on en tira des grains qui nous nourrirent pendant la fin du siége.

Le général Murat établit son quartier-général dans le fort, où nous trouvâmes différentes choses que l'ennemi avoit abandonnées dans sa précipitation.

Pendant que nous nous reposions au séjour malsain de Tabarié, le général Kleber se battoit au mont Thabor (mont célèbre par la transfiguration de Jésus-Christ à la vue de ses disciples Pierre, Jacques et Jean). Sa division formée dans la plaine en bataillon carré, enveloppée d'ennemis, repoussoit à chaque instant des charges de cavalerie. Ses troupes, harassées, arrêtées par la foule qui les pressoit, se reposoient les armes à la main, et ména-

geoient précieusement des munitions insuffisantes. On ne tiroit plus pour ainsi dire qu'à bout portant, mais ce petit groupe d'hommes intrépides se faisoit respecter encore d'une multitude dont on ne pouvoit calculer le nombre; l'armée ennemie sembloit une population entière, flottant sans ordre et sans but. Tandis que les uns combattoient, les autres faisoient paître leurs chevaux, fumoient, mangeoient ou dormoient. Une attaque générale eût écrasé le foible corps de Kleber; ils n'osèrent pas la tenter.

Tout à coup le bruit du canon se fait entendre: nos soldats, accablés de fatigue, se lèvent à ce signal inattendu; tous s'écrient: c'est Bonaparte! A ce seul mot la confiance renaît dans la division Kleber; l'effroi ajoute à l'irrésolution de l'ennemi.

En effet, le général en chef instruit des mouvemens des Nablouzins et de l'armée de Damas, aussi nombreuse disoient les gens du pays, que les étoiles du Ciel et les sables de la mer, avoit calculé sa marche sur celle que devoit tenir Kleber. Parti le 26 germinal (15 avril) avec la division Bon, ses guides et quelques pièces d'artillerie, il étoit arrivé le 27 (16 avril) au matin, sur les hauteurs d'où l'on découvre Fouli et le mont Thabor. Il aperçoit au loin la division Kleber luttant avec constance contre la masse prête à l'étouffer. Il fait ses dispositions avec rapidité, et dans l'instant où ses colonnes s'ébranlent, il fait tirer un coup de

canon de douze. Ce coup de canon fut un coup de foudre. Vingt-cinq mille hommes de cavalerie, une nuée de fantassins, assemblage de tous les pays et de toutes les couleurs, frappés de terreur, se précipitent en désordre sur tous les débouchés, où ils s'entassent et s'arrêtent en se choquant. Nos troupes, étonnées d'un succès si surprenant et si facile, s'élancent sur eux avec confiance, et augmentent par un feu bien dirigé le trouble et la confusion qui se sont emparés des ennemis.

Cette superbe cavalerie, qui n'avoit pu détruire deux mille français immobiles dans la plaine du mont Thabor, pouvoit elle arrêter dans leur course quatre mille soldats habitués à vaincre? Elle fuit et nous laisse avec la victoire, des tentes, des chameaux, des provisions de toute espèce. Cette défaite qui tenoit du prodige, assura notre tranquillité pendant la fin du siége. C'est un beau fait d'armes, résultat brillant d'une admirable combinaison de mouvemens. Bonaparte adressa l'ordre du jour à toute l'armée d'Egypte, sous la date remarquable et célèbre du mont Thabor.

Le 27 germinal (16 avril), le général Murat fit partir son aide-de-camp Colbert avec la compagnie du troisième de dragons, pour aller pousser une reconnoissance jusqu'au pont Djesr-el-Makarie, situé près du lac de Tabarié, entre lui et la mer Asphaltite. Il ne rencontra personne, et rentra au

quartier-général le 30 au matin. Nous quittâmes Tabarié le 1er floréal (20 avril), en y laissant une garnison pour en préserver les précieux magasins.

Le général Murat avoit ordonné à son aide-de-camp Beaumont, qu'il avoit détaché à Saffet, ainsi que je l'ai dit plus haut, de venir le joindre aux environs de Tabarié; mais celui-ci, parti de Saffet avec une escorte de quatre hommes à pied, n'avoit pu nous découvrir, et étoit rentré sans faire de fâcheuses rencontres au camp sous Acre. Il avoit rejoint l'artillerie restée au premier village où nous avions couché, et avoit marché avec elle. Les villages qu'il traversa ne l'inquiétèrent en aucune façon, et assurément en Egypte, jamais Français escorté de quatre hommes, au commencement de notre campagne surtout, n'eût pu passer près d'un village sans être attaqué. Nous n'avions vraiment à craindre que les Arabes, qui suivoient nos convois dans l'espoir de les piller; mais les habitans respectoient fidèlement le lien qui sembloit nous unir : la religion (1).

Le 3 floréal (22 avril) nous rentrâmes au camp de la cavalerie dans la plaine d'Acre. Bonaparte étoit déjà de retour et venoit d'apprendre l'arrivée du contre-amiral Pérée, qui avoit débarqué à Jaffa

(1) Je ne parle ici que de la partie du Pachaliq d'Acre que nous avons parcourue plus haut.

plusieurs pièces de siége, qui furent amenées avec des peines infinies au grand parc de l'armée. On alloit les voir avec une curiosité intéressée; la circonstance les rendoit bien précieuses, et ces belles pièces de bronze sembloient nous dire : « Acre ne » sauroit nous résister ». Les paysans même les contemploient avec joie, et sembloient souhaiter autant que nous la reddition d'une place qui nous avoit coûté déjà tant de sang, et devoit nous en coûter bien davantage.

C'est à peu près à cette époque que Bonaparte, se promenant un soir avec le général Murat, s'écria, en lui montrant Saint-Jean d'Acre : « *Le sort de* » *l'Orient est dans cette bicoque; la chute de cette* » *ville est le but de mon expédition, Damas doit en* » *être le fruit* (1) ».

Nous avions repris au camp du général Murat notre train de vie primitif. Nous nous levions entre

(1) Je tiens cette anecdote du général Murat qui a bien voulu me la communiquer par écrit, en y joignant d'autres renseignemens que je lui avois demandés.

Les paroles de Bonaparte ont besoin de quelque explication.

Il ne faut pas d'abord attacher à ces mots : *le sort de l'Orient est dans cette bicoque*, toute l'importance qu'ils paroissent avoir; autrement, il ne seroit possible qu'à Bonaparte de faire connoître comment le sort de l'*Orient*

six et sept heures; la toilette prenoit peu d'instans: nous déjeûnions vers les dix heures, et la matinée

---

étoit réellement dans cette bicoque, si par l'*Orient* il faut entendre les vastes empires compris dans la partie du globe sous cette dénomination. Mais ces paroles ne se ressentent-elles pas de l'habitude que Bonaparte avoit déjà contractée, de décider en prophète et d'un seul mot, de l'issue d'une campagne, de l'honneur des souverains, de la liberté d'une nation entière? En attendant qu'il dévoile un jour à la postérité le sens mystérieux caché sous la première partie de la phrase en question, il me semble qu'il est raisonnable de ne pas lui supposer d'autres projets dans son expédition en Syrie, que ceux qu'il nous avoue lui-même, c'est-à-dire de prendre Saint-Jean-d'Acre pour être maître ensuite de Damas.

Si dans la première conception du plan d'invasion de l'Egypte, on avoit le dessein d'attaquer les possessions anglaises, ce ne pouvoit être qu'avec la réserve d'un traité particulier, consenti par la sublime Porte, et qui eût garanti à la République Française, la paisible possession de l'Egypte. Mais on voit, au premier coup-d'œil, les immenses difficultés qu'eût rencontrées un semblable traité, auquel l'Angleterre se fût naturellement opposée. Certes, il eût porté un coup mortel à son commerce presque exclusif dans les Indes, en offrant, par l'Egypte et la Méditerranée, des communications plus faciles, plus rapides et plus sûres aux négocians de l'Europe. Suez et Cosseïr devenoient deux ports d'une extrême

se consacroit au service. Vers le midi, nous allions au camp pour savoir les nouvelles ou faire des vi-

---

importance. Les marchandises traversoient le désert à dos de chameaux ; arrivées sur les bords du Nil, elles descendoient ce fleuve pour être embarquées à Alexandrie ou Damiette, jusqu'à leur dernière destination. C'est sous ce point de vue que l'occupation de l'Egypte et celle de Malte, devoit déterminer l'Angleterre aux plus grands efforts. Toutefois en admettant un moment l'existence de ce traité, il n'est pas encore bien démontré que Bonaparte pût aller chercher dans les Indes les établissemens anglais, lorsque notre flotte venoit d'être anéantie dans la Méditerranée. L'armée s'affoiblissant journellement par des pertes partielles, mais répétées, auroit dû laisser un corps de troupes considérable pour garder l'Egypte, tandis que l'autre portion, après avoir traversé la Mer Rouge, ou les déserts, auroit franchi peut-être, l'espace qui la séparoit des comptoirs anglais. Il seroit inutile de s'étendre sur les dangers, les difficultés qu'offroit à notre armée aguerrie, une marche si longue, dans un climat si brûlant, au milieu de tant de peuples divers, et l'on doit croire que si l'armée française n'eût point reçu de renforts fréquens et respectables pour la mettre en état de se diviser et d'entreprendre une expédition aussi gigantesque, les anglais seuls, eussent suffi pour détruire la plus foible partie de l'armée française restée en Egypte.

Je ne sais si je me trompe dans mes conjectures, mais

dites ; nous en partions vers les trois heures, et nous dînions entre quatre et cinq, conservant les

ces vastes et grands projets, me semblent chimériques, et je ne puis me décider à croire qu'on y ait sérieusement songé.

Voyons donc simplement dans l'expédition en Syrie, ce besoin impérieux d'agir, cette avidité de gloire nouvelle, que Bonaparte manifesta toujours, et les avantages qu'il se promettoit dans cette conquête faite en courant, si j'ose m'exprimer ainsi.

Il s'attendoit qu'à la saison favorable aux débarquement, des flottes viendroient menacer les côtes de l'Egypte, tandis qu'une armée viendroit par terre, l'attaquer en flanc. Déjà de grands magasins s'établissoient en Syrie, des troupes s'y réunissoient de différentes provinces, l'orage se formoit quoique lentement. Bonaparte voulut le dissiper et assurer son repos en Egypte, en tranquillisant ses habitans par l'espérance d'une paix intérieure que les Mamelouks seuls ne pouvoient troubler, et en rendant le retour de ces anciens maîtres impossible. Le *miri* ou l'imposition ordinaire ne pouvoit suffire aux dépenses de l'armée, et surtout à remplir les promesses séduisantes faites avant le départ de France. Bonaparte, maître de Saint-Jean-d'Acre, seul point qui pouvoit le retarder dans sa marche rapide, devoit conduire sa petite armée à Damas et en rapporter des richesses considérables, que cette grande ville, centre d'un immense commerce, devoit lui fournir, pendant un court séjour, suffisant cependant pour en

habitudes de notre pays. La table du général Murat étoit fort recherchée à cause du vin que nous avions rapporté de nos différentes courses.

Après notre dîner, étendus au frais, nous prenions le café de Mokka, et fumions le tabac de Lataquié sous la grande tente que nous avions capturée au Jourdain : elle n'étoit point faite comme les autres ; ses murailles ne touchoient point la terre, et pouvoient s'ouvrir de différens côtés, de manière à établir un courant d'air en garantissant des rayons du soleil : là, nous jasions ; presque toujours nos discours rouloient, ainsi que je l'ai déjà dit, sur les femmes, les plaisirs, la France ; tous les trois

---

pressurer les trésors. A son retour de Damas, il passoit par Jérusalem, châtioit les Nablouzins, qui s'étoient déclarés hautement contre lui, et rentrant en Egypte, vainqueur et triomphant, après une expédition heureuse et brillante, il s'assuroit d'une soumission aveugle que le flegme et la nonchalance des habitans accroissoient encore.

Quant à l'idée de marcher sur Constantinople, idée que l'ignorance seule des lieux et de notre situation a pu concevoir, je ne m'occuperai point de la réfuter. Cette note suffira, je pense, pour ramener à une opinion plus simple, ceux qui ont supposé à l'expédition de Syrie des motifs extraordinaires, tels que la conquête de l'Inde ou la prise de Constantinople.

alors étoient synonymes pour nous, et l'un ou l'autre suffisoit pour chasser l'idée de notre désagréable position. Le soir, on se retiroit dans la tente fermée, et bien souvent nous avions dans la nuit le spectacle majestueux, mais affligeant, de la fusillade qui s'engageoit sous les murs d'Acre, des bombes qui parcouroient les airs, et des pots à feu que les assiégés jetoient à tout moment du haut des remparts, pour en éclairer le pied et se préserver de quelque surprise.

Enfin, après avoir visité l'intérieur de notre dortoir, afin d'en expulser les scorpions qui s'y introduisoient dans le jour, nous nous couchions tous dans le doux espoir de voir prendre Acre et terminer nos peines.

On fit, jusqu'au 8 floréal (27 avril), de continuelles et vaines tentatives. Cette maudite tour qu'on avoit entamée, sembloit toujours offrir un débouché dans la ville, et n'étoit qu'un cul-de-sac, où à peine montés, nos soldats étoient accablés de bombes et d'obus que l'ennemi y faisoit pleuvoir.

Ce même jour, le général Caffarelli mourut. En visitant la tranchée, il s'étoit approché du puits que l'on creusoit pour faire une nouvelle mine; ayant appuyé son bras droit sur le revers du boyau, il ne voulut point le retirer promptement, ainsi que l'engageoient à le faire les soldats de garde, qui l'assuroient que l'ennemi tiroit avec beaucoup

d'adresse sur le plus petit point qu'on lui offroit. Le général Caffarelli ne lui montroit que le coude.... il y reçut une balle qui le fracassa ; il tomba, cédant à sa douleur : on le rapporta au camp sur un brancard. Il avoit tout son sang-froid ; je le vis au moment où on le faisoit entrer dans sa tente. Le chirurgien en chef Larrey jugea l'amputation nécessaire et la lui fit. Caffarelli la soutint avec fermeté, mais il falloit tout son courage pour se voir tranquillement privé d'un second membre. Il mourut des suites de cette opération, et fut enterré devant les tentes du quartier-général. Caffarelli étoit un officier de génie du plus grand mérite. Son ame ardente ne voyoit que la gloire attachée aux grandes entreprises; c'étoit un vrai chevalier français.

Depuis que les Anglais étoient entrés dans la ville, les travaux des assiégés, dirigés par des officiers plus expérimentés et plus instruits dans l'art de la guerre que les Orientaux, nous offroient de nouveaux obstacles. Souvent la garnison faisoit des sorties ; si elle ne parvenoit point à détruire nos ouvrages, elle en interrompoit le cours, et nous causoit des pertes inéparables. Outre les fatigues du siége, la puanteur des tranchées presque comblées de cadavres sans sépulture, les miasmes qui s'en échappoient continuellement nourrissoient parmi nous la cruelle maladie qui nous enlevoit souvent des hommes en bonne santé, ou des soldats légè-

rement blessés. Ici, comme dans toutes les maladies, le moral accroissoit le mal, l'excitoit ou préservoit de la mort l'ame courageuse qui la considéroit sans effroi. Pourquoi nos soldats, dans les hôpitaux, n'ont-ils pas tous également succombé? Je pense que leur tempérament en a conservé une partie, mais anssi que la force du moral en a préservé une autre. Sûrement le malade qui s'affecte trop de son mal, qui se tourmente perpétuellement, empire ses mauvaises dispositions, aigrit son sang, et accélère le moment qu'il redoute. Les esprits étoient frappés de l'idée de la peste et de ses ravages, les exemples effrayans de tous les jours augmentant la terreur, accroissoient la contagion. C'est ce qui faisoit que les officiers de santé s'efforçoient de persuader que la maladie qui nous emportoit tant de monde, n'étoit point la peste; mais personne ne croyoit à leurs assertions, et tout homme attaqué d'un mal de tête ou d'une légère douleur à l'aîne, pensoit être pestiféré.

Au 12 floréal (1er mai) quatre pièces de 18 furent mises en batterie, toujours contre la tour où nous faisions sans cesse de vains efforts pour nous loger. Elles achevèrent de la démolir, mais nos grenadiers ne purent pénétrer dans la place. La défense des assiégés étoit vigoureuse, et presqu'au même instant où nos troupes tentoient d'escalader les murs, ils faisoient des sorties dans lesquelles ils

étoient toujours repoussés, il est vrai, mais qui ne laissoient pas que de nous coûter du monde.

Cette tour qu'on avoit attaquée comme le véritable point de défense de la ville, ne nous offrant aucun débouché, Bonaparte résolut de faire une nouvelle brèche dans la courtine à la gauche de la tour; les travaux se poussèrent avec vigueur...., la poudre nous manqua.

Il ne se faisoit point de sortie que les deux vaisseaux anglais, embossés par les deux côtés de la ville, ne secondassent la garnison par des décharges réitérées de leurs bords. Depuis que nous avions des pièces d'un fort calibre, les boulets anglais pouvoient nous servir, et le général Berthier annonça, dans un ordre du jour, à quel taux ils seroient payés suivant leurs différens poids. Nous avions alors le spectacle, vraiment singulier, de nos soldats sortant de leurs cabanes en terre, pour courir après les boulets que l'ennemi nous adressoit.

Les assiégés avoient établi deux places d'armes hors de la ville, ils les avoient garnies d'artillerie, et l'on y voyoit flotter leurs drapeaux. Ces places d'armes se communiquoient par un boyau ouvert entre la contrescarpe et notre ligne. Cette nouvelle ligne de défense nous étoit extrêmement nuisible, et Bonaparte voulut s'en emparer. Dans la nuit du 15 floréal (4 mai) à un signal donné, des compagnies de grenadiers sortirent de nos retranchemens

et parvinrent jusqu'aux pièces ennemies qu'elles enclouèrent. Mais la ville fit un feu si terrible, que nos troupes n'eurent pas le temps de tout détruire. Dans ces instans d'alarme, Djézzar se portoit sur tous les points menacés. De sa présence il animoit ses soldats qui, secondés de leurs fidèles alliés, envoyoient, avec une inconcevable rapidité, les bombes, les boulets, la mitraille et les pots à feu. Ils jetoient une si grande quantité de ces pièces d'artifice, qu'il eût été impossible de s'approcher de la ville sans être découvert. A minuit juste, les deux vaisseaux anglais faisoient exactement chaque nuit une décharge de leur bord. Ce roulement d'artillerie réveilloit la garnison et l'armée, tenoit tout le monde sur le *qui vive*. C'étoit une manière neuve et assez singulière de remplacer le cri monotone en usage dans les places de guerre : *Sentinelle, prenez garde à vous.*

Jusqu'au 18 floréal (7 mai), on fit de nombreuses attaques pour chasser l'ennemi de ses ouvrages extérieurs, mais on ne put y parvenir. Le moral du soldat s'affoiblissoit, les officiers eux-mêmes commençoient à croire que Bonaparte n'étoit point infaillible; quelques-uns témoins enthousiastes de tant de victoires étonnantes, s'attiédissoient sensiblement, et la confiance des troupes, qui ne se règle guère que sur les succès, se refroidissoit en raison inverse de la résistance opiniâtre qu'on leur opposoit. De

là, je ferai observer qu'à la suite d'une affaire, on trouvoit toujours beaucoup plus de monde qu'il n'en falloit pour conduire et porter les blessés à l'hôpital. Ces derniers y entroient avec la persuasion d'y prendre la peste, et trop souvent, hélas! ils n'en sortoient que pour aller reposer éternellement dans le champ où on les ensevelissoit à peine; les autres profitoient avec empressement d'un prétexte honorable, pour s'éloigner, au moins pendant quelques heures, d'une tranchée que le feu meurtrier de l'ennemi et la puanteur des cadavres rendoient dangereuse et redoutable.

Ce même jour 18 floréal (7 mai), après notre déjeûné chez le général Murat, je découvris le premier à l'horizon une voile. Je la fis remarquer. Quelques instans après, nous en découvrîmes plusieurs, et du sommet de la colline sur laquelle nous campions, il nous fut facile de juger que c'étoit une escadre ou un convoi. Pouvions-nous raisonnablement supposer que le directoire nous envoyoit des secours, et qu'ils avoient heureusement passé jusqu'à Alexandrie? Nos vaisseaux, instruits de notre séjour sous Acre, avoient-ils évité de suivre la côte, afin de mieux surprendre les Anglais? Nous n'osions croire ce que nous desirions si vivement. Cependant les vaisseaux anglais levèrent l'ancre précipitamment, et, se réunissant à la flottile qui appareilla de la rade de Caïffa, cinglèrent vers le large

pour reconnoître les voiles qui s'approchoient. Ce mouvement pouvoit nous donner quelque espérance. L'armée la saisit avec avidité, et témoigna une joie immodérée. Déjà elle prêtoit au général en chef la gloire d'une merveilleuse combinaison, qui le rendoit maître de Saint-Jean-d'Acre, en punissant les Turcs de leur défense obstinée, lorsqu'elle vit avec une triste surprise, le pavillon Ottoman s'unir au pavillon Britannique, et tous ces navires qu'elle croyoit Français, s'approcher, poussés par un vent propice, de la ville qu'ils venoient secourir. En effet, c'étoit un convoi de trente voiles environ, escorté par quelques bâtimens de guerre turcs, et qui, du port Mœris, de l'île de Rhodes, apportoit aux assiégés un renfort de troupes avec des vivres et des munitions.

Cette circonstance ordonnoit impérieusement de s'emparer le soir même de Saint-Jean-d'Acre. Attendre au lendemain, c'étoit nous exposer à trouver une résistance d'autant plus forte, que la ville seroit alors défendue par des troupes fraîches. Effectivement Bonaparte ordonna le soir de renouveler l'attaque des ouvrages extérieurs, et de s'y loger absolument.

Aussitôt que les vaisseaux anglais eurent reconnu les voiles des Ottomans, ils revinrent mouiller à leur premier poste, et la flotille se répartit de nouveau dans la rade.

L'attaque ordonnée devoit être terrible. Je vis au

camp le colonel Boyer, commandant le 18e de ligne, se promenant avec le général en chef, et raisonnant avec lui sur les dispositions convenables pour réussir dans l'entreprise qu'on se proposoit. Il avoit à la ceinture une paire de pistolets, et sembloit se flatter d'un succès complet.

A dix heures du soir, nos troupes s'élancent avec une nouvelle ardeur; on auroit dit qu'elles n'avoient point encore paru au siége. Généraux, officiers d'état-majors et des corps, tous développent à l'envi un zèle infatigable, un sang-froid imperturbable et une valeur chevaleresque. Ils se jettent, à la tête de nos guerriers, dans les tranchées ennemies, et font un carnage affreux: rien ne peut leur résister: la nuit dérobe aux humains la connoissance des actions héroïques qui se firent sous son voile; tout fut emporté, et l'on se logea dans cette tour si renommée. Le colonel Boyer périt dans cette action avec une partie de ses officiers et de son régiment. Quelle force nous donne donc cet amour de la gloire, cette habitude de la discipline qui soumet notre existence à la volonté d'un seul homme, qui nous fait même desirer de nous exposer sous ses yeux! Ah! sans elle nous n'aurions point d'exemples fameux de témérité et de dévouement; mais tel est la puissante émulation qu'excite un grand capitaine, que les périls les plus certains, ne sont rien devant l'honneur de fixer son attention, de mériter un de

ses regards ou une parole flatteuse de sa bouche. Autant la plus foible armée est forte quand son général lui donne ce noble élans, autant la plus nombreuse est foible lorsqu'elle n'a point de confiance en son chef.

Le lendemain, les poudres qu'on avoit envoyé chercher à Ghazah, arrivèrent. Les batteries de brèche contre la tour et la courtine à sa gauche, recommencèrent leurs feux. Bonaparte commanda un nouvel assaut. La brèche de la courtine offroit une ouverture de trois arcades, où l'on paroissoit pouvoir passer facilement. Si, dans les premiers jours du siége, nos pièces de douze eussent pratiqué cette brèche, sûrement Acre eût été enlevé, parce qu'aucunes des précautions que les assiégés avoient prises depuis, n'auroit arrêté nos soldats, encore enflammés par le souvenir de la prise de Jaffa.

A la pointe du jour, les divisions s'approchèrent de la tranchée, pour soutenir celle qui devoit pénétrer dans la ville. Au moment où la brèche fut jugée praticable, on battit la charge, et les éclaireurs et grenadiers de la division du général Lannes se jetèrent dans les boyaux, escaladèrent le fossé, et se précipitèrent dans la ville au nombre d'environ deux cents. Dès cet instant, les bataillons de tranchée devoient engager le combat sur tous les points, sauter dans les places d'armes des ennemis, et pendant que les grenadiers, logés dans la tour prise

dans la nuit du 18, par une fusillade bien dirigée, balayeroient les remparts de droite et de gauche, ces bataillons devoient empêcher la garnison de sortir de la ville, ou peut-être, en la repoussant, y entrer avec elle. Il paroît, d'après le rapport du général Berthier, que ces divers mouvemens combinés ne s'exécutèrent point avec l'ensemble nécessaire : toutefois, indépendamment de cette circonstance fâcheuse, nos troupes, en arrivant sur la brèche, trouvèrent un formidable retranchement intérieur, qui fermoit toute issue, et contre lequel vinrent échouer la valeur et l'intrépidité de nos soldats. Les Turcs arrivés la veille, firent un feu si nourri du haut des maisons crénelées qui dominoient cette nouvelle barrière, et des rues barricadées à la hâte, que nos troupes furent obligées de se replier, après avoir laissé dans la ville d'Acre, sur son sol ensanglanté, bon nombre des héros qui en avoient franchi les remparts abattus. Il faudroit une autre plume que la mienne, pour peindre les détails de ces attaques réitérées, les mouvemens hardis de nos soldats, leur constance et l'ardeur de leurs chefs. Ce nouvel assaut fut terrible, mais il ne fut pas le dernier. C'étoit la sixième fois que nos guerriers gravissoient ou franchissoient les murs ébranlés de Saint-Jean-d'Acre, et la seule qu'ils pénétrèrent aussi avant. Lannes fut blessé dangereusement à la tête, et le général Rambaud tué. Si nous avions développé

tous nos moyens, l'ennemi avoit de son côté déployé toutes ses ressources, et les renforts qui lui étoient arrivés ont pu seuls sauver la puissance de Djezzar.

La division Kleber, restée en observation à Nazareth, revint au camp le 20 floréal (9 mai). Bonaparte résolut de faire les derniers efforts. « La » victoire, avoit-il dit, est au plus opiniâtre. » Les troupes de Kleber étoient fraîches en comparaison de celles qui n'avoient point quitté le camp.

Le 21 (10 mai), à deux heures du matin, Bonaparte fit donner encore un assaut. Il fut sans succès. A quatre heures après midi, le général en chef commande une seconde attaque. Venoux, colonel du 25e de ligne, rencontre le général Murat, au moment où il se rend à la tranchée, et lui serrant la main d'une manière expressive, il lui dit: « Si Saint- » Jean-d'Acre n'est pas pris ce soir, sois sûr que » Venoux est mort. » La ville ne fut point prise, et le colonel du 25e tint sa parole. Les résultats de cette journée furent affreux pour nous. Nous perdîmes l'adjudant-général Fouler, jeune homme d'un mérite distingué, tué sur la brèche. Le général Bon fut blessé mortellement d'un coup de feu qui lui traversa le bas ventre, et l'aide-de-camp de Bonaparte, Croisier, par une balle qui lui abyma la jambe. Ce dernier expira dans la traversée du désert, entre Ghazah et El-A'rich. Après cette tentative infruc-

tueuse, nous dûmes renoncer enfin à tout espoir de prendre Saint-Jean-d'Acre, et nous revînmes le soir à notre camp, le cœur et l'esprit accablés par les pertes irréparables que venoit de faire l'armée.

Le lendemain de ce jour, on voulut entamer des négociations avec Djezzar, pour nettoyer la tranchée; mais le parlementaire ne fut point accueilli la première fois, et la seconde qu'il entra dans la ville, rien n'annonça que l'ennemi voulût consentir à la proposition que lui avoit faite le général Berthier, pour la sépulture des cadavres (1).

Le 26 floréal (15 mai), en nous réveillant, nous n'aperçûmes plus les vaisseaux anglais; ils avoient mis à la voile dans la nuit. Sidney Smith, instruit que les frégates aux ordres du contre-amiral Pérée, avoient pris quelques bâtimens turcs, s'étoit dirigé sur la côte de Jaffa. Le *Thésée*, qui tenoit la tête de

(1) Voici la lettre que le général Berthier écrivit à cet effet à Ahmet, Pacha El-Djezzar :

« Le général en chef me charge de vous proposer une « suspension d'armes pour enterrer les cadavres qui » sont sans sépulture sur le revers des tranchées. Il » desire aussi établir un échange de prisonniers; il a » en son pouvoir une partie de de la garnison de Jaffa, » le général Abdallah, et spécialement les canonniers et » bombardiers qui font partie du convoi arrivé il y a » trois jours à Acre, venant de Constantinople. »

l'escadre anglaise, reconnut en effet nos frégates, et porta dessus aussitôt. Il avoit une marche si supérieure, qu'il gagnoit sensiblement nos bâtimens; lorsqu'un accident mit le feu à des obus et des bombes rangés sur sa dunette. L'incendie embrâsa dans un moment la partie supérieure du vaisseau; l'explosion et les éclats tuèrent le capitaine et blessèrent plusieurs hommes de l'équipage. Le *Thésée* vira de bord, et mit en panne pour réparer le désordre et les dégats causés par cet événement, qui sauva notre petite escadre.

Dans la journée du 27 (16 mai), l'ennemi fit deux vigoureuses sorties. Son audace s'étoit accrue de l'inutilité de nos efforts.

Le 28 (17 mai), je trouvai à mon arrivée au camp la pièce suivante; les assiégés l'avoient jetée dans la tranchée, de sorte qu'elle fut bientôt répandue parmi les troupes.

Le ministre de la Sublime Porte, aux généraux, officiers et soldats de l'armée française qui se trouvent en Egypte.

« Le Directoire français, oubliant entièrement le » droit des gens, vous a induits en erreur, a sur- » pris votre bonne foi, et au mépris des lois de la » guerre, vous a envoyés en Egypte, pays soumis à

» la domination de la Sublime Porte, en vous faisant
» accroire qu'elle même avoit pu consentir à l'enva-
» hissement de son territoire.

» Doutez-vous qu'en vous envoyant ainsi dans une
» région lointaine, son unique but n'ait été de vous
» exiler de la France, de vous précipiter dans un
» abyme de dangers, et de vous faire périr tous tant
» que vous êtes? Si dans une ignorance absolue de
» ce qui en est, vous êtes entrés sur les terres d'E-
» gypte, si vous avez servi d'instrument à une vio-
» lation des traités, inouie jusqu'à présent parmi les
» puissances, n'est-ce point par un effet de la perfi-
» die de vos directeurs? Oui, certes; mais il faut
» pourtant que l'Egypte soit délivrée d'une invasion
» aussi inique. Des armées innombrables marchent
» en ce moment; des flottes immenses couvrent déjà
» la mer. Ceux d'entre vous, de quelque grade qu'ils
» soient, qui voudront se soustraire au péril qui les
» menace, doivent, sans le moindre délai, manifes-
» ter leurs intentions aux commandans des forces de
» terre et de mer des puissances alliées. Qu'ils soient
» sûrs et certains qu'on les conduira dans les lieux
» où ils desireront aller, et qu'on leur fournira des
» passeports pour n'être pas inquiétés pendant leur
» route par les escadres alliées, ni par les bâtimens
» armés en course. Qu'ils s'empressent donc de pro-
» fiter à temps de ces dispositions bénignes de la Su-

» blime Porte, et qu'ils les regardent comme une » occasion propice de se retirer de l'abîme affreux » où ils ont été plongés.

» Fait à Constantinople, le 11 de la lune de » Ramazan, l'an de l'hégyre 1213, et le 5 fé- » vrier 1799.

» Je soussigné, ministre plénipotentiaire du roi » d'Angleterre près la Porte-Ottomane, et actuel- » lement commandant la flotte combinée devant Acre, » certifie l'authenticité de cette proclamation, et ga- » rantis son exécution.

» A bord du *Tigre*, ce 10 mai 1799.

» *Signé* SIDNEY-SMITH. »

Je n'ai pas besoin de dire que cet écrit ne fit aucune impression sur l'armée.

Le même jour, Bonaparte fit mettre à l'ordre la proclamation qu'on va lire :

« SOLDATS,

» Vous avez traversé le désert qui sépare l'Afri- » que de l'Asie avec plus de rapidité qu'une armée » arabe.

» L'armée qui étoit en marche pour envahir l'E- » gypte est détruite ; vous avez pris son général, son » équipage de campagne, ses bagages, ses outres, » ses chameaux.

» Vous vous êtes emparés de toutes les places » fortes qui défendent les puits du désert.

» Vous avez dispersé, aux champs du mont Tha- » bor, cette armée d'hommes accourus de toutes les » parties de l'Asie dans l'espoir de piller l'Egypte.

» Les trente vaisseaux que vous avez vu arriver » devant Acre, il y a douze jours, portoient l'armée » qui devoit assiéger Alexandrie ; mais obligée » d'accourir à Acre, elle y a fini ses destins ; une » partie de ses drapeaux ornera votre entrée en » Egypte.

» Enfin, après avoir, avec une poignée d'hom- » mes, nourri la guerre pendant trois mois dans le » cœur de la Syrie, pris quarante pièces de campa- » gne, cinquante drapeaux, fait six mille prison- » niers, rasé les fortifications de Ghazah, de Jaffa, » Caiffa, Acre, nous allons rentrer en Egypte ; la » saison des débarquemens m'y rappelle.

» Encore quelques jours, et vous aviez l'espoir » de prendre le pacha, même au milieu de son pa- » lais ; mais dans cette saison la prise du château » d'Acre ne vaut pas la perte de quelques jours ; les » braves que je devrois d'ailleurs y perdre, sont au- » jourd'hui nécessaires pour des opérations plus » essentielles.

» Soldats, nous avons une carrière de dangers et » de fatigues à courir. Après avoir mis l'Orient » hors d'état de rien faire contre nous cette campa-

» gne, il nous faudra peut-être repousser les efforts » d'une partie de l'Occident.

» Vous y trouverez une nouvelle occasion de » gloire, et si, au milieu de tant de combats, chaque » jour est marqué par la mort d'un brave, il faut » que de nouveaux braves se forment, et prennent » rang à leur tour parmi ce petit nombre qui donne » l'élans dans les dangers, et maîtrise la victoire. »

Aussitôt tous les commissaires-des-guerres reçurent l'ordre de faire évacuer sur Tentoura les blessés de leurs divisions, dans lesquelles ils devoient prendre les moyens de transport nécessaires. Mais qu'il étoit difficile de se les procurer! Je l'ai déjà dit; l'égoïsme est le sentiment qui dominoit dans l'armée. Les officiers montroient peu d'empressement à livrer leurs chevaux, et pour remplir les ordres donnés, il fallut enlever de vive force les animaux des cantiniers, les ânes des soldats, qui ne pouvoient faire respecter leurs propriétés, et qui se vengeoient de la violence qu'on exerçoit sur eux en proférant mille injures. Au reste, ces dispositions étoient insuffisantes; car il y avoit dans nos ambulances, et particulièrement au mont Carmel, des blessés et des malades hors d'état de faire la route, autrement qu'en litière. La plupart étoient attaqués de la peste, et leur transport exigeoit au moins huit hommes pour se relayer en chemin. Je sais qu'à l'époque de notre départ, le bruit courut qu'on administra aux

malades désespérés des médicamens composés exprès pour accélérer leur triste fin, et leur éviter par une mort adroitement préparée, celle plus cruelle qui les attendoit en tombant entre les mains des ennemis; je sais qu'on disoit encore, qu'il falloit, pour le salut incertain d'un seul pestiféré, exposer huit, et même douze hommes, aux atteintes presqu'inévitables d'un fléau dont les effets étoient si rapides. J'ai été témoin de toute l'horreur qu'inspira cette fatale résolution que la prévoyance auroit sans doute épargnée; cependant il est de la droiture de mes sentimens, il appartient à la franchise, à la simplicité avec lesquelles j'ai peint jusqu'ici tout ce que j'ai vu, de déclarer que je n'ai d'autres preuves évidentes de l'empoisonnement de nos blessés, que les propos sans nombre que j'ai entendu tenir dans l'armée. Mais s'il faut en croire cette voix publique, trop souvent organe de la vérité tardive, qu'en vain les grands espèrent enchaîner, c'est un fait trop avéré que quelques blessés du mont Carmel, et une grande partie des malades à l'hôpital de Jaffa, ont péri par les médicamens qui leur ont été administrés (1).

Dans les derniers jours de floréal (17 mai), les

(1) Wilson, dont j'ai déjà cité l'ouvrage, porte le nombre des malades empoisonnés à 580; et il ajoute :

« S'il restoit encore quelque doute sur la vérité de » cet exposé, que l'on demande aux membres de l'Ins-

troupes qui occupoient Saffet, Tabarié et Nazareth, s'étoient repliées sur le camp, après en avoir brûlé les magasins. Je quittai la montagne de la Cavalerie le 30 floréal (19 mai) à la nuit tombante. Je partis avec un détachement de dragons, afin de faire préparer à Tentoura le biscuit destiné à nourrir la cavalerie jusqu'à son arrivée à Jaffa. Je trouvai dans ma route plusieurs cadavres; c'étoient ceux de nos malades ou blessés qui n'avoient pu soutenir la fatigue, et que la mort avoit surpris.

Le 1er prairial (20 mai) l'armée effectua sa retraite à neuf heures du soir, après avoir jeté dans la mer la grosse artillerie qu'il étoit impossible d'emmener. La division Kleber et celle du général Murat firent l'arrière-garde; la division du général Lannes marchoit la première, et ce général, porté dans une litière, précédoit sa troupe cheminant dans le silence.

Ainsi se termina le siége sanglant de Saint-Jean d'Acre, après soixante jours de tranchée ouverte.

J'oserai ici pendant que notre armée défile dans l'obscurité, tracer quelques réflexions sur notre excursion en Syrie; elles achèveront le tableau touchant de cette mémorable expédition.

» titut du Caire, ce qui se passa à la première séance » après le retour de Bonaparte. »

J'avoue que les détails de cette séance ne sont point parvenus jusqu'à moi.

Bonaparte, dont la première campagne venoit d'être couronnée en Italie des plus brillans succès, croyoit ne les devoir qu'au nouveau système de guerre qu'il avoit adopté. Il étoit conforme au caractère français. Dirigeant, en général habile, cette bouillante ardeur, fruit d'une longue inaction et du desir de secouer le joug dont les puissances de l'Europe nous menaçoit alors, il se portoit toujours en avant pour déjouer l'ennemi par la rapidité de ses mouvemens, et pour assurer à son armée, aux dépens du pays conquis, les ressources dont elle étoit dépourvue. Ce n'étoit plus cette marche méthodique de nos anciens généraux, ces plans de campagne assujétis à l'établissement de lignes de magasins; ce n'étoit plus cette réserve dans les manœuvres pour éviter les privations, conserver la santé et le sang précieux des soldats. Tout annonçoit dans les combinaisons de Bonaparte cette avidité de gloire, cette ambition qui ne calculent point ce qu'elles coûteront à satisfaire. Des triomphes éclatans lui avoient donné cette confiance qui rend tout facile; une seule campagne, étonnante par ses résultats, l'avoit placé en tête des premiers généraux de l'Europe; son extrême activité secondoit l'impétuosité française; la gloire prêtoit déjà à ses discours la force des oracles; il avoit une volonté ferme, une résolution prompte, et cette constance dans les projets qui peut seule les faire réussir; avec tous ces ressorts puissans, il commandoit aux premières troupes

du monde ; tout devoit lui paroître facile, comme il devoit se croire capable de tout. Habitué à renverser les obstacles sans s'arrêter, il devoit donc penser que Saint-Jean d'Acre ne tiendroit pas plus que Jaffa ; mais le malheur ayant voulu qu'on s'adressât au point le plus fort de la place, il falloit avoir pour la prendre cette patience que nécessite un siége ; Bonaparte ne l'eût point, et Kléber (1), dont les principes et le caractère étoient entièrement opposés à ceux du général en chef, prédit après le premier assaut manqué, que Saint-Jean d'Acre ne seroit point pris. Il témoignoit hautement son mécontentement sur le peu de soins apportés dans la construction de nos ouvrages, sur le peu d'ensemble du génie et de l'artillerie, qui ne s'accordaient point entre eux ; sur cette impatience enfin qui multiplioit des attaques, en épuisant inutilement l'ardeur des troupes dans des tentatives trop répétées, sur un point où elles avoient déjà échoué. En effet, que le lecteur me permette de mettre sous ses yeux le résumé des principales opérations du siége, il verra que jamais les Français n'ont donné des preuves plus éclatantes d'un courage infructueux et d'une constance admirable.

(1) C'est lui qui, en parlant de Bonaparte, l'appeloit un général à dix mille hommes par semaine.

TABLEAU *comparé de l'Attaque et de la Défense.*

ATTAQUE DES ASSIÉGÉS.	ATTAQUE DES ASSIÉGEANS.
6 *germinal* (26 *mars*). Première sortie.	
	8 germinal (28 mars. *Premier assaut* à la tour. Mort de Mailly.
10 (30 *mars*). Deuxième sortie. *Mort du colonel Detroye.*	
12 (1*er avril*) Troisième sortie.	12 (1er avril). *Second assaut* à la tour.
	5 floréal (24 avril). *Troisième assaut* pour se loger dans la tour. Le général Veaux est blessé.
18 (7 *avril*) Sortie générale *sur trois colonnes, avec les troupes anglaises. Mort du capitaine anglais Thomas Aldfield.* *L'ennemi établit des places d'armes pendant les jours suivans, lève des cavaliers et marche en contre-attaque sur nos ouvrages.*	
12 *floréal* (1er *mai*) Cinquième sortie. *L'ennemi fusille la tour à revers.*	12 floréal (1er mai) *Quatrième assaut* pour se loger dans la tour.
	15 floréal (4 mai). Attaque des ouvrages extérieurs de l'ennemi. On ne peut les détruire entièrement.

Suite du Tableau.

ATTAQUE DES ASSIÉGÉS.	ATTAQUE DES ASSIÉGEANS.
17 floréal (6 *mai*). Sixième sortie. *L'ennemi évente la mine et comble le puits.*	Nuit du 17 au 18 floréal (du 6 au 7 mai). Attaque des places d'armes de l'ennemi ; on ne peut travailler au logement, ni le faire évacuer.
	Nuit du 18 au 19. *Cinquième assaut.* On se loge dans la tour. Le colonel Boyer est tué. La perte est considérable de notre côté relativement à notre force.
19 *floréal* (8 *mai*). Septième sortie de l'ennemi. *Il prend la brèche à revers. A cette époque il étoit entièrement et formidablement établi dans ses lignes hors de la place.*	19 floréal. *Sixième assaut* dans la courtine. Le général Rambeau est tué et le général Lannes blessé.
	21 floréal (10 mai). *Septième et huitième assaut*, le matin et le soir. Le général Bon est blessé mortellement. Les colonels Venoux et Fouler sont tués.
27 *floréal* (16 *mai*). Huitième sortie *dans la nuit du* 26, *et* neuvième sortie *à 7 heures du matin.*	
1er *prairial* (21 *mai*) Dixième sortie générale *à la pointe du jour.* Onzième et dernière sortie *à trois heures de l'après-midi.*	

L'armée vêtue d'une simple toile bleue, fort convenable au climat sec et brûlant de l'Egypte, souffrit étonnamment des pluies abondantes qui tombèrent dès ses premiers pas en Syrie. La fraîcheur de la terre et l'humidité des nuits rendoit le sommeil dangereux ; les insectes même troubloient le peu de repos que goûtoient nos soldats, obligés de passer une partie de la nuit à se chauffer, pour sécher leurs vêtemens.

C'est dans cet état que l'armée arriva devant Jaffa.

Jaffa fut pris en quatre jours; il étoit difficile de mettre moins de temps à s'en emparer. La ville fut pillée et nos troupes victorieuses se couvrirent, ainsi qu'en Egypte, des dépouilles de leurs ennemis. Mais la peste régnoit déjà dans Jaffa, et la garnison nous laissa en héritage cette affreuse épidémie qui vint se mêler à nos trophées.

Maîtres de Jaffa, nous emportâmes, avec l'espoir de réduire rapidement Saint-Jean d'Acre, les principes du fléau qui germèrent pendant notre route, et se développèrent avec plus de force devant cette dernière place.

Si, dans le commencement du siége, le pain étoit bon, il n'y avoit point de viande, et le soldat ne mangeoit avec sa ration que le peu de figues sèches ou de fromage qu'il pouvoit acheter. L'eau que nous buvions dans le Kerdané n'étoit pas très-bonne,

elle étoit légèrement saumâtre et fade; elle se corrompoit sans doute dans le terrain marécageux qu'elle parcouroit avant de venir à son embouchure. Vers la fin du siége, les ressources de Caïffa et de Nazareth épuisées, l'on recourut aux magasins de Tabarié : ils étoient remplis de doura et de sesame (*sesamum orientale*). Ces grains faisoient un pain pâteux, et qui filoit sous la dent comme une colle épaisse. Cette nourriture n'étoit point saine; elle étoit cependant la seule pour les généraux comme pour les soldats.

Le mal-être de notre position s'accroissoit ainsi de toutes les privations que nous étions contraints de supporter. On sait qu'en Europe, à l'armée, dans de certains pays, le soldat est peu scrupuleux sur les moyens de se procurer ce dont il manque. N'a-t-il plus de souliers? Il sait très-bien obliger un paysan à lui céder les siens. A-t-il faim? il ne craint pas de s'écarter de la colonne pour aller chercher des vivres. Ici de semblables ressources étoient trop périlleuses. Aussi ai-je dit plus haut que l'expédition au pont d'Iacoub étoit véritablement une bonne fortune. Cependant, au milieu de toutes leurs souffrances, les soldats étoient soutenus par l'espoir de prendre Saint-Jean-d'Acre et de s'y dédommager amplement des jeûnes forcés de la campagne. Ils firent devant cette place, dans le courant du siége, les efforts les plus extraordinaires; j'en ai vu qui,

blessés aux premières attaques, retournoient au feu, après s'être fait panser. Mais à la fin, épuisés par le besoin et les fatigues, la plupart ne se battoient plus avec cette ardeur qui prévient les ordres même du chef. Le vide qui se découvroit chaque jour dans les rangs, les faisoit réfléchir, et l'on sait qu'il ne faut pas laisser au soldat le temps de la réflexion.

La puanteur qui régnoit dans la tranchée ne contribua pas peu à enraciner la peste parmi nous. La garde dans les boyaux ne pouvoit s'asseoir ou marcher que sur des cadavres. Outre ces inconvéniens majeurs, la plaine d'Acre n'est point salubre, et le matin surtout elle étoit couverte de vapeurs malignes que l'armée respiroit continuellement.

La peste fit donc des ravages affreux parmi nous; elle n'épargna aucune classe. Des généraux, des officiers, des commissaires des guerres, des employés en grand nombre en furent attaqués et y succombèrent.

Les coups de feu devenoient extrêmement dangereux à cause de l'insalubrité de l'air. Le tétanos suivoit souvent l'amputation, et le blessé mouroit au bout de deux ou trois fois vingt-quatre heures.

A la fin de ce siége désastreux, en passant dans les rues du camp, on pouvoit facilement observer combien chaque division s'éclaircissoit par les pertes fréquentes qu'elle faisoit.

Il étoit temps de se retirer; un plus long séjour

devant Acre nous eût peut-être mis dans l'impossibilité de repasser le désert. Des rassemblemens nombreux se formoient de nouveau dans les montagnes, car nous n'avions point, au mont Thabor, détruit l'armée de Damas et les habitans de Nablous; nous les avions seulement dispersés.

L'armée affoiblie regrettoit à chaque instant quelques-uns de ses officiers les plus distingués. Bonaparte avoit trois de ses aides-de-camp hors de combat (1); le génie avoit particulièrement souffert, et le nombre des officiers de ce corps qui revinrent en Egypte fut peu considérable.

Notre petite armée avoit eu à remplir sans cesse la tâche pénible de suivre un siége opiniâtre, de parcourir les montagnes pour repousser les troupes qui s'approchoient, de supporter toutes les privations imaginables, et de lutter contre un ennemi bien plus dangereux, puisque la valeur ne pouvoit l'en défendre. Les Français seuls étoient dans le cas de ne pas succomber à tant de maux. Traverser des déserts mouvans, endurer la soif, la faim, et, ce qui est plus terrible peut-être, le besoin du sommeil, souffrir courageusement l'absence de ce qui fait aimer la vie, voilà ce qu'ils faisoient journellement.

(1) MM. Duroc, Eugène Beauharnais et Croisier. Ce dernier est mort dans la traversée du désert.

Quoique Bonaparte, dans sa lettre au Directoire en date du 21 floréal (10 mai), n'évalue la perte de l'armée durant l'expédition, qu'à cinq cents hommes tués et mille blessés, le lecteur a pu s'assurer que le siége de Saint-Jean d'Acre a dû à lui seul coûter plus de monde, indépendamment des pertes occasionnées par la peste, et que le général Berthier élève jusqu'à sept cents hommes. Ce calcul est loin d'être exagéré. Le général en chef mande également au Directoire que l'ennemi a perdu plus de quinze mille hommes, et le général Berthier n'en porte le nombre qu'à sept mille, ce total me paroît plus exact que le premier.

Voici les motifs que Bonaparte met en avant pour expliquer la levée du siége et son retour en Egypte.

« Aujourdui 21 floréal (10 mai), nous sommes » maîtres des principaux points du rempart. L'en» nemi a fait une seconde enceinte, ayant pour point » d'appui le château de Djezzar.

» Il nous resteroit à cheminer dans la ville; il » faudroit ouvrir la tranchée devant chaque maison, » et perdre plus de monde que je ne le veux faire.

» La saison d'ailleurs est trop avancée; le but » que je m'étois proposé se trouve rempli; l'Egypte » m'appelle.

» Je fais placer une batterie de vingt-quatre pour » raser le palais de Djezzar, et les principaux mo» numens de la ville; je fais jeter un millier de bom-

» bes qui, dans un endroit aussi resserré, doivent » faire un mal considérable (1). Ayant réduit Acre » en un monceau de pierres, je repasserai le désert, » prêt à recevoir l'armée européenne ou turque, » qui, en messidor ou thermidor, voudroit débar- » quer en Egypte. »

Bonaparte termine sa lettre par le paragraphe suivant :

« J'ai été parfaitement content de l'armée dans » des événemens et dans un genre de guerre si nou- » veaux pour des européens; elle fait voir que le » vrai courage et les talens guerriers ne s'étonnent » de rien, et ne se rebutent d'aucun genre de pri- » vation. Le résultat sera, nous l'espérons, une » paix avantageuse, un accroissement de gloire et » de prospérité pour la république. »

Dans une autre lettre, datée de Jaffa, le 8 prairial (27 mai) il ajoute, après avoir rendu compte de la sortie du 27 germinal :

« L'occasion paroissoit favorable pour emporter » la ville, mais nos espions, les déserteurs et les » prisonniers, s'accordoient tous dans le rapport » que la peste faisoit d'horribles ravages dans la » ville d'Acre; que, tous les jours, plus de soixante

(1) Inutile vengeance! Foible indemnité de tant de braves, morts sous ces funestes murs.

» personnes en mouroient, que les symptômes en » étoient horribles, qu'en trente-six heures on étoit » emporté, au milieu des convulsions pareilles à » celles de la rage.

» Répandu dans la ville, il eût été impossible » d'empêcher le soldat de la piller : il auroit rapporté » le soir, dans le camp, les germes de ce terrible » fléau, plus à redouter que toutes les armées du » monde. »

Quelque plausibles que paroissent ces raisons, on doit avouer, qu'après les attaques du 21 floréal (10 mai), la garnison de Saint-Jean-d'Acre ayant été renforcée, il fallut renoncer à l'espoir de s'emparer d'une place défendue avec cette opiniâtreté que montrent toujours les Turcs derrière une muraille. La nécessité d'abandonner ce point (véritable but de l'expédition), étoit une conséquence de la trop grande confiance avec laquelle on l'avoit attaqué, du peu de soins qu'on avoit mis dans les ouvrages, et de cette impatience qui n'admettoit pas la possibilité d'un revers.

Enfin, si l'expédition en Syrie n'a point été heureuse dans ses résultats, elle a fait connoître au monde entier ce que peuvent entreprendre des Français, et à son général ce qu'il pourroit en exiger un jour. En effet, quelle confiance ne devoit-il point avoir dans des soldats éprouvés par tant de combats, et cette confiance n'a-t-elle pas dû l'encourager à

former plus tard ces vastes projets de conquête, qui ont signalé son insatiable ambition, et ensanglanté toute l'Europe?

Dans le courant de la journée du 2 prairial (21 mai), l'armée se réunit successivement à Tentoura. On avoit réservé, dans les magasins de ce petit port, quelque peu de biscuit, qu'on délivra à la troupe à raison de huit onces par homme. Les Arabes étoient déjà sur nos traces, et harceloient la queue de nos colonnes.

Le 3 (23 mai), au matin, l'armée se mit en mouvement, en suivant le rivage de la mer.

Je placerai ici ma première anecdote sur la peste, parce que c'est à Tentoura que je vis cette maladie dans son jour le plus affreux. Des hôpitaux de Kerdanné et du mont Carmel, on faisoit filer sur Tentoura nos malades et nos blessés. De Tentoura, de petits bâtimens les portoient à Jaffa, et de là à Damiette. Il y avoit encore dans les cabanes sur les bords de la mer, quelques malheureux qui attendoient qu'on les transportât. Parmi eux, un soldat étoit attaqué de la peste, et dans le délire qui accompagne quelquefois l'agonie, il supposa sans doute, en voyant l'armée marcher au bruit du tambour, qu'il alloit être abandonné; son imagination lui fit entrevoir l'étendue de son malheur, s'il tomboit entre les mains des Arabes. On peut supposer que ce fut cette crainte qui le mit dans une si grande agitation, et qui lui suggéra l'idée de suivre les troupes; il prit

son havre-sac, sur lequel reposoit sa tête, et le plaçant sur ses épaules, il fit l'effort de se lever. Le venin de l'affreuse épidémie qui couloit dans ses veines lui ôtoit ses forces, et au bout de trois pas, il retomba sur le sable en donnant de la tête. Cette chute augmenta sa frayeur; et après avoir passé quelques momens à regarder, avec des yeux égarés, la queue des colonnes en marche, il se leva une seconde fois, et ne fut pas plus heureux : à sa troisième tentative, il succomba; et tombant plus près de la mer, il resta à la place que les destins lui avoient choisie pour tombeau. La vue de ce soldat étoit épouvantable; le désordre qui régnoit dans ses discours insignifians, sa figure qui peignoit la douleur, ses yeux ouverts et fixes, ses habits en lambeaux offroient tout ce que la mort a de plus hideux. Le lecteur croira peut-être que ses camarades s'intéressoient à son sort, s'arrêtoient pour le secourir, s'empressoient à le soutenir, à l'aider dans sa marche incertaine..... Bien loin de là, cet infortuné n'étoit qu'un objet d'horreur et de dérision. On le fuyoit comme le mal qu'il ressentoit, en riant aux éclats de ses mouvemens qui ressembloient à ceux d'un homme ivre. « Il a son compte, crioit l'un; il » n'ira pas loin, disoit l'autre »; et lorsque le malheureux tomba pour la dernière fois, quelques-uns ajoutèrent : « Voilà son logement fait ».

Il faut convenir de cette terrible vérité, que je ne

puis m'empêcher de répéter : l'indifférence et l'égoïsme sont les sentimens dominant à l'armée, et si vous voulez y être bien, tâchez de n'avoir besoin de personne, et surtout de vous bien porter.

Le 3 prairial (21 mai), nous couchâmes sur les ruines de Césarée, appelée auparavant la tour de Straton, et dans la suite Flavie-Auguste Césarée. Des débris en marbre et quelques colonnes de granit, annonçent ce que devoit être autrefois cette ville. Le général en chef se baigna dans la mer, ainsi qu'une partie de l'état-major.

Le lendemain, tout en cheminant sur Jaffa, nous nous battîmes contre les Nablouzins. Descendus de leurs montagnes, d'où ils nous avoient bravés, ils s'efforçoient en vain de nous arrêter dans notre retraite. Ils furent, pendant cette campagne, des ennemis constans et acharnés. Aucun moyen de séduction ne put agir sur leur esprit indompté, dont l'indépendance s'est toujours prononcée dans les révolutions de la Syrie. Il est remarquable de voir, dans des pachaliqs si voisins et si peu étendus, une différence si frappante dans les mœurs, les caractères et les habitudes.

Nous marchâmes presque toute cette nuit. Non, je ne crois pas qu'il y ait de plus grand supplice, que de ne pouvoir dormir. Obligés souvent de passer dans des chemins étroits, nos chevaux s'arrêtoient; nous ne restions pas dans cette inaction le temps de quelques secondes, que le sommeil nous gagnoit, et

même en marchant nous dormions. Je tombai deux fois de cheval, et fus contraint de faire route à pied, pour éviter l'inconvénient de m'assoupir. Tout le monde eût acheté bien cher la faveur de se reposer quelques heures ; mais l'armée n'avoit plus de vivres, et il falloit arriver à Jaffa.

C'est dans cette journée que nous commençâmes à incendier les villages et les moissons. Les habitans de ces cantons avoient commis de fréquens assassinats, avoient attaqué et surpris plusieurs de nos convois. Bonaparte crut devoir les punir. On peut supposer qu'il voulut probablement encore, mettre l'ennemi dans l'impossibilité de nous suivre, et le priver des ressources nécessaires pour tenter une incursion en Egypte. Ainsi, loin de leur laisser, comme les Turcs l'avoient fait si heureusement pour nous, des magasins bien approvisionnés, il mettoit le pays hors d'état de recueillir pour cette saison, les riches produits de son territoire. Mais cette résolution dévastatrice n'avoit-elle point d'autres motifs? N'en trouveroit-on pas dans la mauvaise humeur que causoit un revers inattendu? Dans le mépris que quelques peuples, particulièrement les Nablouzins, avoient montré, pour des proclamations qu'on croyoit séduisantes? Enfin, dans le peu d'effet qu'avoit produit sur cette nation presque barbare, un nom déjà fameux en Europe ? Le vent portoit la flamme jusques dans les montagnes ; elle menaçoit les villages d'un incendie affreux, et

la terre, couverte de cendres, n'offroit plus que l'image de la désolation. Tandis que les bestiaux fuyoient en mugissant, les habitans effrayés, la rage dans le cœur, contemploient, sans pouvoir les arrêter, les désastres qui signaloient notre passage.

L'armée arrivée le 6 (25 mai) devant Jaffa, campa dans les jardins, et la cavalerie prit position à une demi-lieue, sur les bords d'un ravin et observant les montagnes de Nablous.

Les Arabes et les Nablousins qui nous suivoient dans notre retraite, vinrent attaquer le général Murat, qui les dégoûta d'une seconde tentative.

L'armée séjourna à Jaffa les 6, 7 et 8 prairial (25, 26 et 27 mai).

Pendant ce séjour, on distribua à la troupe tout ce que renfermoient les magasins; il y avoit du tabac et du savon. On fit sauter les fortifications.

Voici une autre anecdote sur la peste; elle est également caractéristique.

Parmi les officiers de santé employés à l'hôpital de Jaffa, un chirurgien de troisième classe se trouva éprouver un mal-aise, qu'il crut être un symptôme de la peste. Le chirurgien en chef de l'hôpital lui conseilla de faire un grand exercice, pour obtenir une forte transpiration, ou d'atteindre le même résultat, en buvant des liqueurs échauffantes et en se couvrant soigneusement dans son lit. Le malade prit ce dernier parti, parce qu'il lui sembla le plus commode et le plus favorable à l'engourdissement qu'il

ressentoit. Les infirmiers, instruits de l'événement, regardant le chirurgien comme mort, *puisqu'il avoit la peste*, forcèrent la porte de sa chambre, soulevèrent sa tête et son oreiller, et lui prirent dessous sa montre et son argent. Mais soit que la crise fût moins forte, que le tempérament protégeât ce jeune homme, ou que l'abondante transpiration le sauvât, il ne mourut point, et rendit compte de ce qu'il avoit éprouvé lorsque les infirmiers, qu'il reconnut fort bien, étoient venus le voler. Il lui sembloit, au moment même où jouissant encore de toute sa connoissance, on lui déroboit ses foibles richesses, que le suprême bonheur étoit de rester dans l'état d'apathie où il se trouvoit; ouvrir la bouche, prononcer un mot, tourner la tête, étoient des choses trop pénibles et trop fatigantes, et il lui parut préférable de se laisser voler paisiblement, à se donner le moindre mouvement pour l'empêcher.

Le 9 prairial (28 mai) l'armée se mit en marche, la division Régnier formant la colonne de gauche, les divisions Bon et Lannes marchant au centre. Kleber faisoit l'arrière-garde.

De Jaffa, la cavalerie marcha le long des dunes, ramassant tous les bestiaux que nous rencontrions, ce qui fit que dans cette route nous eûmes toujours abondamment de la viande fraîche; les autres divisions, sur notre gauche, achevoient d'incendier les villages et les moissons. La Palestine étoit en feu. Quel fatal souvenir nous avons dû laisser à ce pays!

Le 11 (30 mai) nous arrivâmes à Ghazah, qui fut respecté; on fit seulement sauter le fort.

La cavalerie reçut ici l'ordre de passer la première le désert.

Je ne répéterai pas les nouvelles souffrances que nous eûmes à supporter pendant cette seconde traversée. Elles furent moindres cependant qu'au premier voyage, parce que nous trouvâmes sur notre route des magasins bien approvisionnés.

C'est avec plaisir que je me vois arrivé à la fin du récit de cette expédition. Le lecteur sera, comme moi, fatigué des images tristes que j'ai dû retracer. C'est la mort, toujours la mort, sous des aspects divers. A chaque instant nous avons eu à regretter des héros, ou à gémir sur les malheurs d'une guerre faite contre des barbares. Par-tout des obstacles sans nombre et des dangers nouveaux.

Il me semble à cette partie de mes mémoires, que je n'ai plus que des choses riantes à écrire, et je ressens, en pensant à mon retour en Egypte, cette douce consolation que j'éprouvai effectivement lorsque je rentrai au Caire. L'Egypte, depuis la campagne pénible que nous venions de faire, étoit devenue pour nous une seconde patrie; nous devions y trouver des douceurs, que des privations constantes rendoient inappréciables...., la tranquillité, une résidence dans une grande ville, le plaisir de la table, la jouissance de coucher dans un lit,

et par-dessus tout, celle de revoir nos camarades. Le Caire nous parut embelli, c'est-à-dire qu'il s'y étoit formé, pendant notre absence, des établissemens de tous genres, des restaurateurs, une tannerie, une boutique où l'on vendoit des sirops; des tailleurs, des bottiers, des chapeliers, enfin tout ce qui nous devenoit nécessaire.

Avant de faire son entrée au Caire, Bonaparte fit rassembler toute l'armée, le 26 prairial (14 juin) devant Lacoubé. Elle se rangea sur une seule ligne, dont la force dut étonner les habitans de la ville, qui s'attendoient sûrement, d'après les bruits qu'on avoit répandus, à voir le général en chef revenir sans troupes.

Voilà le précis des principaux événemens de l'expédition en Syrie, je ne crois pas qu'aucun fait intéressant me soit échappé, et j'aurai rempli mon but si le lecteur s'est cru un moment au milieu de nos bataillons, marchant avec nous, partageant nos souffrances et nos privations.

FIN DU DEUXIÈME LIVRE.

LIVRE TROISIÈME.

Séjour en Egypte. Convention d'El-A'rich. Retour en France.

PENDANT l'invasion en Syrie, il s'est passé en Egypte des événemens intéressans dont il faut instruire le lecteur.

J'ai parlé dans le premier livre d'une expédition projetée sur Cosséir, un des ports de l'Egypte sur la Mer Rouge. Elle n'eut point tout le succès qu'on en attendoit; une chaloupe canonnière faisant partie de la petite flotille qui attaquoit la ville, prit feu et sauta. Il fallut pour le moment renoncer à l'occupation de ce port, qui devenoit d'une extrême importance pour les communications que Bonaparte cherchoit à établir avec la côte de l'Arabie.

Bonaparte, en rendant compte de cette affaire au Directoire, fait les observations suivantes :

« La République n'aura jamais de marine tant » qu'on ne refera pas toutes les lois maritimes. Un » hamac mal placé, une gargousse négligée, per- » dent toute une escadre. Il faut proscrire les jurys, » les conseils, les assemblées, à bord d'un vaisseau;

» il ne doit y avoir qu'une autorité, celle du capi-
» taine, qui doit être plus absolue que celle des
» consuls dans les armées romaines.

» Si nous n'avons pas eu un succès sur mer, ce
» n'est ni faute d'hommes capables, ni de matériel,
» ni d'argent, mais faute de bonnes lois. Si l'on
» continue à laisser subsister la même organisation
» maritime, mieux vaut-il fermer nos ports; c'est y
» jeter notre argent ».

A peine l'armée s'étoit-elle engagée dans le désert qui sépare l'Asie et l'Afrique, que quelques soulèvemens se manifestèrent sur différens points. La circonstance paroissoit favorable pour agir avantageusement contre les troupes restées en Egypte. Cependant la tranquillité du Caire et des autres principales villes ne fut pas troublée. Dans le nombre de ces insurrections qui furent promptement déjouées, il en est une qui mérite d'être citée à cause de sa singularité. Je rapporterai encore les propres paroles du général en chef.

« Au commencement de floréal, une scène, la
» première de ce genre que nous ayons vue, mit
» en révolte la province de Bahhyreh. Un homme,
» venu du fond de l'Afrique, débarqué à Derneh,
» arrive, réunit des Arabes, et se dit *l'Ange El-*
» *Mahdy*, annoncé dans le Qôran par le Prophète.
» Deux cents Maugrabins arrivent quelques jours
» après comme par hasard, et viennent se ranger

» sous ses ordres. *L'Ange El-Mahdy* doit des-
» cendre du Ciel, cet imposteur prétend être des-
» cendu du ciel au milieu du désert : lui qui est un
» prodigue l'or, qu'il a l'art de tenir caché. Tous
» les jours il trempe ses doigts dans une jatte de
» lait, se les passe sous ses lèvres, c'est la seule
» nourriture qu'il prend. Il se porte sur Demen-
» hour, surprend soixante hommes de la légion
» nautique (1), que l'on avoit eu l'imprudence d'y
» laisser, au lieu de les placer dans la redoute de
» Rahmânieh, et les égorge. Encouragé par ce
» succès, il exalte l'imagination de ses disciples; il
» doit, en jetant un peu de poussière contre nos
» canons, empêcher la poudre de prendre, et faire
» tomber devant les vrais croyans les balles de nos
» fusils : un grand nombre d'hommes atteste cent
» miracles de cette nature qu'il avoit faits tous les
» jours.

» Le colonel Lefebvre partit de Rahmanieh avec
» quatre cents hommes, pour marcher contre l'ange;
» mais voyant à chaque instant le nombre des en-

(1) Tout ce qu'il y avoit de Français dans le village se retira dans une mosquée qu'ils barricadèrent. Les insurgés y mirent le feu, et la garnison périt dans des tourmens horribles.

La légion nautique étoit composée des matelots échappés au désastre du combat naval d'Aboukir.

» nemis s'accroître, il sent l'impossibilité de pou-
» voir mettre à la raison une si grande quantité
» d'hommes fanatisés. Il se range en bataillon car-
» ré, et tue toute la journée ces insensés qui se
» précipitent sur nos canons, ne pouvant revenir
» de leur prestige. Ce n'est que la nuit que ces fa-
» natiques, comptant leurs morts (il y en avoit plus
» de mille) et leurs blessés, comprennent que *Dieu*
» *ne fait plus de miracles* ».

Demenhour, qui étoit devenu le foyer de l'insurrection, fut détruit par le général Lanusse. Il y passa quinze cents hommes au fil de l'épée.

Il est probable que cette scène singulière se rattachoit à un mouvement combiné avec la marche des Mamelouks, qui cherchoient à se rapprocher de la basse Egypte, et avec l'arrivée de la flotte turque, qui fut obligée de se détourner pour secourir Saint-Jean d'Acre.

Après la bataille de Sédymân le général Desaix parcourut la province du Faioum. Il séjourna dans la ville de ce nom jusqu'au 16 brumaire (6 novembre 1798) qu'il se remit en marche pour visiter les provinces de Bénésouef et de Miniet, et disputer la levée des impositions à Mourad-Bey, qui fesoit de son côté des incursions pour les percevoir.

Bonaparte voulant absolument chasser entièrement de l'Egypte les Mamelouks ou les détruire, fit partir, le 16 frimaire (5 décembre 1798), le général

Davoust avec mille hommes de cavalerie et trois pièces d'artillerie.

Desaix, avec ce renfort considérable, se remit en mouvement le 26 frimaire (16 décembre 1798) et ne perdit pas un seul instant les traces de Mourad-Bey. Tous les jours sur le point de l'atteindre, jamais il ne pouvoit le joindre. Desaix arriva avec une célérité remarquable à Siout, le dépassa pour gagner Girgéh, où il entra le 9 nivose (29 décembre 1798). La flotille qui portoit ses vivres et qui n'avoit pu remonter le Nil aussi promptement que la division, l'obligea à demeurer vingt jours à Siout pour l'attendre.

L'intrépide Mourad-Bey ne négligeoit, pendant ces momens de répit, aucuns moyens de défense. Il faisoit un appel à tous les pays avec lesquels il étoit en communication; il écrivoit aux chefs d'Yambo et de Jedda (de l'autre côté de la Mer Rouge) pour les inviter à venir se réunir à lui; il attiroit de la Nubie des renforts composés de noirs et d'hommes de toute espèce, armés d'arcs et de flèches, et peut satisfait de ces forces qu'il croyoit encore insuffisantes, il excitoit au soulèvement les habitans des villages situés sur les derrières de la division, et les engageoit à attaquer vigoureusement nos foibles garnisons et notre flotille.

Desaix isolé dans ces climats brûlans, éloigné de plus de cent lieues du Caire, suppléoit au petit nom-

bre de ses troupes par une inconcevable activité et une extrême prudence. Un autre genre de maladie affligeoit nos soldats dans cette partie de l'Egypte. C'étoit l'ophtalmie. Officiers et soldats en étoient également attaqués.

Mais Desaix joignoit aux talens militaires, les vues les plus étendues en administration, et les connoissances les plus variées en tout genre. Brave comme Bayard, il avoit toute la noblesse de son caractère. On ne pouvoit le voir sans l'aimer, et le connoître sans l'estimer et l'admirer.

Les obstacles qu'il rencontroit à chaque pas, ne le rebutoient point. Partout il lui falloit repousser des ennemis, qui sembloient se multiplier par les pertes, et pourvoir à la solde, à la subsistance de sa petite armée. Desaix enfin avoit dans ses attaques, la constance que Mourad-Bey montroit dans ses revers.

Je ne m'attacherai point à rapporter les combats répétés de cette division, qui devoit planter l'étendard français sur les cataractes du Nil, et parcourir ces lieux célèbres où quelques voyageurs ont pénétré avec tant de peines. Je suivrai seulement sa marche intéressante et curieuse.

Le trois pluviose (22 janvier 1799) Desaix rencontre au village de Samânhout, Mourad-Bey, auquel s'étoient réunis Hassan et Osman-Bey, ainsi qu'une foule de Nubiens, de Maugrabins et d'habitans d'Yambo et de Jedda. Il partage sa troupe en

deux carrés, commandés par les généraux Belliard et Friant. L'armée de Mourad-Bey est bientôt obligée de céder non pas à la supériorité des forces, mais à la supériorité de ses mouvemens sagement calculés, inconnus aux Mamelouks. Les Beys poursuivis sans relâche, exténués de fatigue, ayant perdu presque tous leurs équipages, prennent la cruelle résolution de se jeter dans l'affreux pays de *Bribe*, au-dessus des Cataractes, à quatre grandes journées de Syène, où Desaix fit son entrée le 13 pluviose (1er février.)

En parcourant ainsi la Haute-Egypte, nos troupes rencontroient presque chaque jour une quantité de monumens antiques de la plus grande beauté. Desaix, accompagné de M. Denon, visitoit les restes magnifiques de Thèbes et du temple de Tentira, chefs-d'œuvre des connoissances humaines, dans les temps les plus reculés. C'est sous les murs de Thèbes que la cavalerie du général Davoust eut un engagement très-vif avec celle des Mamelouks. Les Mamelouks eurent d'abord l'air de fuir, mais ayant fait tout d'un coup volte-face, ils fournirent une charge extrêmement vigoureuse. Ils montrèrent dans ce combat, comme à celui de Saléhieh, la supériorité constante qu'ils avoient sur notre cavalerie abandonnée à elle-même. J'en ai suffisamment, je crois, développé la raison dans le premier livre. Le colonel Lasalle, qui à Saléhieh eut l'adresse de ramasser son sabre au milieu de la mêlée, eut dans celle-ci le

bonheur de se retirer sans être blessé, après avoir eu son sabre cassé à la monture.

Mourad-Bey ne pouvant subsister dans le misérable pays où il s'étoit réfugié, fit tous ses efforts pour en sortir. Il vint attaquer le général Belliard, resté à Syene, tandis qu'il excitoit à une nouvelle insurrection les paysans toujours prêts à nous attaquer, lorsque nous faisions un mouvement pour descendre le Nil; mais Desaix, instruit du rassemblement qui se préparoit du côté de Siout, avoit réuni toutes ses troupes, et le 12 ventose (2 mars) il passoit le Nil pour se porter sur Farchoute, et de là à Siout.

Il rencontra l'ennemi auprès de Souhâma, et le dispersa avec la même rapidité que dans les affaires précédentes. Cependant il s'apercevoit que tant qu'il ne l'empêcheroit pas de venir se jeter dans les pays habités, et qu'il ne l'obligeroit point à rester dans les déserts ou à les franchir, il ne viendroit pas à bout de s'en défaire. Il résolut de changer le genre de guerre, et il adopta en conséquence les dispositions de colonnes mobiles et successives.

Le 10 germinal (30 mars) Desaix arriva à Kéné où il ravitailla les troupes du général Belliard qui avoient combattu à Coptos, et pris d'assaut la maison fortifiée de Bénout. Le 11, il se remit en marche pour aller chercher l'ennemi et lui fermer les débouchés du désert. Il lui livra un combat à

Birambra, et revint le même jour à Kéné, d'où il fit partir d'autres colonnes qui ne devoient point laisser de repos à l'ennemi. Ces attaques opiniâtres chassoient bien les Mamelouks de tous les points où on les rencontroit, mais ne les obligeoient point à quitter le pays; il auroit fallu occuper toute l'Egypte supérieure, et ce n'est guères qu'avec trois mille hommes d'infanterie, douze cents chevaux et huit pièces d'artillerie, que Desaix maintenoit un territoire de plus de cent lieues en longueur.

L'expédition par mer pour s'emparer de Cosséir avoit manqué, comme on l'a vu plus haut; Desaix avoit ordre de la tenter par terre, et il attendoit un moment favorable pour cette opération importante. Le 10 prairial (29 mai) le général Belliard s'empara de ce port sur la mer Rouge, devant lequel les Anglais venoient de paroître. Ce nouveau succès termina glorieusement la campagne de la Haute-Egypte; les affaires du nord vont bientôt obliger Desaix de se rapprocher du Caire.

Après avoir instruit très-succinctement le lecteur de ce qui s'est passé en Egypte pendant l'absence du général en chef, je reprends le fil des événemens à notre rentrée dans la capitale.

Bonaparte n'ignoroit pas les bruits qu'on avoit répandus sur le sort de l'armée qui revenoit de Syrie, et c'est sûrement pour chercher à détruire les impressions fâcheuses que des rapports exagérés

avoient pu faire, qu'il fit à son arrivée, publier, par le divan du Caire, la proclamation dont je vais extraire les passages les plus singuliers, et sur lesquels je ne me permettrai aucunes des réflexions qu'ils font naturellement naître.

« Les conseils sont ordonnés par la loi.....

» Il est arrivé au Caire, la bien gardée, le chef » de l'armée française, le général Bonaparte, qui » aime la religion de Mahomet. Il s'est arrêté avec » ses soldats à Qoubbé (1), bien portant et sain, » remerciant Dieu des faveurs dont il le comble. Il » est entré au Caire, par la porte de la Victoire, » le vendredi 10 du mois de mohharram de l'an » 1214 de l'hégire, avec une suite et une pompe des » plus grandes : ça été une fête de voir les soldats » bien portans..... Ce jour a été un très-grand jour ; » l'on n'en a jamais vu de pareil. Tous les habitans » du Caire sont sortis à sa rencontre ; ils ont vu et » reconnu que c'étoit bien le même général en chef » Bonaparte, en propre personne : ils se sont con- » vaincus que tout ce qui avoit été dit sur son compte » étoit faux..... Les habitans de l'Egypte supérieure » ont chassé les Mamelouks pour leur sûreté, celle » de leurs familles et de leurs enfans, parce que la

(1) Caravan-Serai, presqu'à la porte du Caire, sur la route de Belbéis.

» punition des méchans entraîne la perte des bons,
» leurs voisins.....

» Nous vous informons que Djezzar (1), pacha,
» qui a été ainsi nommé à cause de ses grandes
» cruautés, ne faisant aucun choix de ses victimes,
» avoit rassemblé un grand nombre de mauvais su-
» jets...., voulant venir s'emparer du Caire et des
» provinces de l'Egypte, et les encourageant par la
» promesse du pillage et du viol..... Le général en
» chef Bonaparte partit, battit les soldats de Djez-
» zar..... Il prit le fort d'El-A'rich et tous les ap-
» provisionnemens qui s'y trouvoient.... Il se porta
» ensuite à Ghazah, battit ce qu'il y trouva des
» troupes de Djezzar, qui fuirent devant lui comme
» les oiseaux et les souris fuient devant le chat.....
» Etant ensuite arrivé à Ramléh, il s'empara encore
» des approvisionnemens de Djezzar, et de deux
» mille outres fort belles qui étoient là pour sa route
» sur l'Egypte : mais Dieu ne l'a pas voulu. Il fut
» ensuite sur Jaffa et en fit le siége pendant trois
» jours..... Les habitans égarés n'ayant pas voulu se
» soumettre et le reconnoître, ayant refusé sa pro-
» tection, il les livra, dans sa colère et par la force
» qui le dirige, au pillage et à la mort; il en est
» péri aux environs de cinq mille. Il a détruit leurs

(1) Le Boucher.

» remparts et fait piller tout ce qui s'y trouvoit;
» c'est l'ouvrage de Dieu qui dit aux choses d'être,
» et elles sont. Il a épargné les Égyptiens qui s'y
» sont trouvés, les a honorés, nourris et vêtus.....
» Il se trouvoit à Jaffa environ cinq mille hommes
» des troupes de Djezzar; il les a tous détruits :
» bien peu se sont sauvés par la fuite. De Jaffa il se
» porta à la montagne de Nablous, dans un endroit
» appelé Quaqoûn, et brûla cinq villages de la mon-
» tagne. Ce qui étoit dans les destins a eu lieu : le
» maître de l'Univers agit toujours avec la même
» justice. Après il a détruit les murs d'Acre, le
» château de Djezzar..... Il n'a pas laissé à Acre
» pierre sur pierre, et en a fait un tas de décom-
» bres, au point que l'on demande s'il a existé une
» ville dans ce lieu.... Voilà la fin des édifices des
» tyrans. Il est retourné ensuite en Égypte pour
» deux motifs : le premier pour tenir la promesse
» qu'il avoit faite aux Égyptiens de retourner à eux
» dans quatre mois, et ses promesses sont des en-
» gagemens sacrés; le second, c'est qu'il a appris
» que divers mauvais sujets Mamelouks et Arabes
» semoient le trouble et la sédition pendant son ab-
» sence.... Son arrivée les a tous dissipés..... Toute
» son ambition est toujours la destruction des mé-
» chans, et son envie de faire le bien aux bons.....
» Retournez donc, créatures de Dieu, vers Dieu;
» soumettez-vous à ses ordres, la terre lui appar-

» tient ; suivez ses volontés, et sachez qu'il dispose » de la puissance et la donne à qui il veut ; c'est ce » qu'il nous a ordonné de croire..... Lorsque le gé- » néral en chef est arrivé au Caire, il a fait con- » noître au Divan qu'il aime les musulmans, qu'il » chérit le prophète..... qu'il s'instruit dans le Qo- » ran, qu'il le lit tous les jours avec attention..... » Nous savons qu'il est dans l'intention de bâtir » une mosquée qui n'aura point d'égale dans le » monde, et d'embrasser la religion musulmane ».

Pendant notre expédition en Syrie, l'ordre s'étoit établi au Caire dans toutes les parties de l'administration. La Monnoie étoit en activité, et l'Institut poursuivoit ses recherches intéressantes. De tous côtés les Français avoient déployé leur industrieuse activité, et nos besoins en tout genre présentoient mille moyens de fortune aux spéculateurs adroits.

J'ai déjà dit que la rareté des femmes françaises avoient rendu précieux le petit nombre qui avoient suivi l'armée. Le besoin d'une compagne avec laquelle on pût s'entendre, prêtoit des charmes à la moins jolie, et c'est ainsi que des femmes de soldats, des vivandières, étoient devenues les maîtresses de plusieurs généraux et officiers supérieurs. Il falloit bien se contenter de ce qu'on pouvoit avoir. D'autres avoient attiré chez eux des femmes abandonnées des Mamelouks ; quelques-unes étoient

belles, et tout en nous donnant des leçons d'arabe, apprenoient à prononcer des mots français : ce n'étoit pas ordinairement les plus décens qu'elles retenoient. De cette sorte il se formoit des sociétés et des échanges assez bizarres ; on donnoit des soirées, on prenoit du punch, on rioit, on s'étourdissoit en parlant de Paris, et l'on oublioit l'Egypte ; ou bien l'on faisoit venir pour divertir l'assemblée, les danseuses du pays, dont les mouvemens lascifs flattoient notre imagination par des tableaux gracieux ; ou bien encore ces escamoteurs adroits qui déployoient à nos yeux surpris tout le prestige de leur science, et faisoient danser en mesure devant nous les serpens et les insectes les plus hideux et les plus dégoûtans.

D'un autre côté, les Turcs s'enrichissoient avec nous ; ils imitoient fort bien tous les ouvrages français, ils brodoient à merveille, et le luxe, que notre séjour en Egypte devoit anéantir, se releva par leurs soins.

Toute l'armée mangeoit de fort beau pain et de la viande de buffle. Cette viande ne faisoit peut-être pas d'aussi bon bouillon que celle du bœuf, mais elle n'étoit point mauvaise, et l'habitude fit bientôt oublier la différence de la blancheur. Le mouton gras et bien nourri offroit une excellente chair ; sa queue monstrueuse, large à sa racine, contient une grande quantité de graisse, et j'en ai vu qui

pesoit depuis dix, jusqu'à quelquefois quatorze livres.

Bonaparte à peine arrivé au Caire, s'occupa de renouveler l'habillement de l'armée. Les troupes revenues de la Syrie en avoient surtout besoin. La difficulté de se procurer du drap bleu en assez grande quantité, fit qu'on adopta toutes les couleurs. Tel régiment étoit en rouge, tel autre en vert, en jaune, etc. Il prit enfin toutes les dispositions pour mettre promptement l'armée en état de marcher à de nouveaux combats. Il prévoyoit les orages qui se formoient en Asie et en Europe; notre séjour en Egypte devoit alarmer l'Angleterre, et l'on devoit croire qu'elle ne nous y laisseroit pas former paisiblement un établissement si dangereux pour son commerce.

Je goûtois au Caire, après tant de fatigues, un repos si chèrement acheté, lorsque le 6 messidor (24 juin) je reçus le matin l'ordre de me tenir prêt à partir avec le général Murat. J'allai le voir; c'étoit tout simplement une course à faire contre des Arabes qui étoient venus s'établir au midi du Caire, sur la rive droite du Nil. Le général en chef vouloit que, pour les surprendre, le général Murat, tournant le mont Mokattam, et combinant sa marche dans le désert, arrivât sur le camp des Arabes, situé près d'un village qu'on lui désignoit, à la petite pointe du jour.

Nous emmenâmes avec nous de la cavalerie, et

un détachement d'infanterie pour escorter notre convoi de chameaux qui portoient de l'eau et des vivres.

Nous partîmes dans l'après-midi, et sortant par la porte de Lacoubé, nous tournâmes le mont Mokattam, suivant la route que nous traçoit un guide arabe : nous marchâmes toute la soirée. Avant de nous reposer, nous traversâmes une vallée de sables, au milieu desquels j'aperçus des morceaux de bois pétrifié, d'une grosseur remarquable. C'étoient des troncs et des parties d'arbres presqu'entiers. Je n'avois jamais rien vu d'aussi surprenant, et la quantité de ces restes étonnans indiquoit facilement que là, autrefois, avoit existé une forêt considérable. Plus loin, l'on apercevoit comme l'ancien lit d'un fleuve. Je pris une note de cette rencontre singulière, et à notre rentrée au Caire, peu de jours après, je la remis à M. Monge.

Il n'est pas extraordinaire que les voyageurs n'aient point parlé de cette forêt pétrifiée, située à environ trois lieues directes, sud-est du Caire ; les révolutions locales dans les déserts sont très-fréquentes, comme on le sait, et tel objet, découvert aujourd'hui, sera englouti sous les sables dans quelque temps, tandis que tel autre, enfoncé profondément, revient par une cause très-simple et commune en Egypte, à la superficie du sol. Au moindre vent les collines délogent pour ainsi dire, et le sable léger

chassé à la surface de la terre ou lancé dans les airs, va combler des vallées ou s'amonceler au premier obstacle qu'il rencontre. C'est par ce mouvement continuel du sol que le désert empiète incessamment et d'une manière effrayante sur la partie productive et cultivée qui borde le Nil. On voit assez souvent en Egypte des villages voisins du désert, abandonnés de leurs habitans, et dont les maisons, ou plutôt les cahutes, se distinguent à peine sous les sables qui les ont englouties.

Nous cheminâmes la nuit, et à mesure que nous approchions du terme de notre petite expédition, le terrain changeoit, et nous marchions au milieu de collines rapides et très-inégales. La lune disparut de bonne heure, et nous laissant dans l'obscurité, notre guide nous égara. Quelques-uns de nos chameaux, qui roulèrent avec leurs charges dans le bas d'un ravin, nous firent perdre beaucoup de temps. Le lendemain, à l'aurore naissante, nous fûmes fort étonnés de nous trouver au milieu des déserts, et de n'apercevoir point les bords du Nil. Nous ne risquions rien de nous jeter sur notre droite, mais le but de notre course étoit déjà manqué. Nous arrivâmes de jour au village qu'occupoit la tribu que nous chassions, nous ne l'y trouvâmes plus. Nous passâmes là la nuit pour faire rafraîchir la troupe.

Le général Rampon, qui remontoit le Nil avec des troupes pour se porter dans une des provinces

de la Haute-Egypte, avoit donné la première alarme aux Arabes, et les villages, par le moyen qu'ils emploient habituellement, s'étoient annoncé mutuellement la nouvelle de l'arrivée des Français.

Voici en quoi consiste ce moyen, dont se servent les villages pour se prévenir rapidement de la marche de l'ennemi, ou indiquer le moment où ils doivent se réunir pour le combattre. Comme le terrain est plat, des minarets d'un village on aperçoit facilement les plus voisins : de la poussière, jetée de leurs sommets et en assez grande quantité à une ou plusieurs reprises, forme un petit nuage qui se distingue du minaret prochain, et ces signes se répétant ainsi de village en village, leur tiennent lieu de *télégraphes*.

Le lendemain matin, nous nous jetâmes de nouveau dans les sables, espérant joindre la tribu qui, obligée de décamper très-promptement, n'avoit pu s'éloigner de beaucoup, à cause de ses bestiaux et de ses chameaux.

Effectivement, après avoir marché quelques heures, nous trouvâmes plusieurs femmes abandonnées dans des ravins avec des troupeaux et des enfans. Les hommes n'avoient pas craint de les laisser à notre discrétion, persuadés probablement que nous ne leur ferions aucun mal.

Cette course remplit à-peu-près le but que nous nous étions proposé, puisque la tribu ennemie étoit

dispersée. Ce même soir, nous nous rapprochâmes du Nil pour passer la nuit, et le 10 messidor (28 juin) de bonne heure, nous étions rentrés au Caire. Je n'ai parlé de cette course que pour rapporter la découverte de *cette forêt de bois pétrifiés*, découverte qui m'a paru aussi singulière qu'intéressante.

A peine avions-nous repris au Caire notre train de vie ordinaire, que le général Murat reçut de nouveau l'ordre, le 22 messidor (10 juillet), de se mettre en marche avec une colonne de cavalerie et d'infanterie. Le général Lagrange partoit le même jour pour aller surprendre un parti de Mamelouks à Sébabiar.

Voici ce qui donnoit lieu à ces mouvemens qui précédèrent la célèbre bataille d'Aboukir.

Les Mamelouks de la Haute-Egypte s'étoient divisés. Mourad-Bey avoit descendu le Nil sur la rive gauche, tandis qu'un autre corps descendant la rive droite, cherchoit à donner la main à Ibrahim-Bey revenu à Ghazah. Cette manœuvre, qui paroissoit indiquer un plan combiné, fut bientôt expliquée. Les Mamelouks attendoient à tout moment le débarquement d'une armée, sur le secours de laquelle ils comptoient, et qu'ils devoient seconder par de nouveaux efforts.

Le général Lagrange fut chargé de suivre les Mamelouks sur la rive droite, et le général Murat d'at-

teindre, s'il étoit possible, Mourad-Bey. Les deux *Mourad* alloient peut-être se joindre et combattre ; ils ne se rencontrèrent pas. Mourad-Bey, qui s'étoit dirigé sur les lacs Natron, ayant appris qu'ils étoient déjà occupés par les Français, se retira sur les grandes pyramides, où le général Murat le suivit.

Pendant ce temps-là, le général Lagrange arrivoit à Sébabiar, et obligeoit les Mamelouks à fuir dans le désert.

Bonaparte, instruit du mouvement rétrograde de Mourad-Bey, partit du Caire, le 26 messidor (14 juillet), avec ses guides et différentes troupes, et se rendit aux pyramides où il se réunit au général Murat. C'est-là que le général en chef reçut une lettre d'Alexandrie, qui lui annonçoit qu'une flotte turque de cent voiles avoit mouillé devant Aboukir. Il embrassa en un instant le plan de l'ennemi, et pour prendre les dispositions nécessaires, il revint sur-le-champ à Gizéh. De là il expédia dans la nuit des ordres aux généraux de l'armée. Desaix se rapprocha du Caire en toute hâte, et une forte colonne mobile s'attacha aux pas de Mourad-Bey, pour ne pas lui laisser la facilité de se porter sur la côte d'Aboukir. Kleber avec une partie de sa division quitta Damiette pour se rendre à Rosette ; le général Régnier reçut pour instruction d'observer avec plus de surveillance encore les débouchés du désert qui le séparoit d'Ibrahim-Bey.

La nouvelle de ce débarquement troubla notre tranquillité, et quoique confians dans nos moyens, nous ne pouvions point attendre, sans une vive impatience, le résultat d'une affaire qui alloit décider de notre sort. On prit au Caire des mesures pour assurer aux Français, en cas de révolte des habitans, une retraite à la citadelle, qui avoit été mise en état de défense. On y transporta même sur-le-champ une partie des papiers de l'administration de l'armée.

Le général Dugua commandoit la ville. Sa prudence et sa sagesse nous conservèrent, pendant la crise, le calme le plus parfait.

Bonaparte, avec son quartier-général, quitta Gizéh le 28 messidor (16 juillet), et arriva le 1er thermidor (20 juillet) à Rahmanieh, où toutes les troupes se réunirent dans les journées des 2 et 3 (21 et 22 juillet).

Le 2 (21 juillet), il écrivit au divan de Rosette:

« Je vous écris cette lettre pour vous faire connoître que je suis arrivé à Rahmanieh, et que je » me dispose à me porter contre ceux qui voudroient » troubler la tranquillité de l'Egypte. Dieu l'a » remise en mon pouvoir, afin que je lui fasse reprendre son ancienne splendeur. Pour accomplir » ses volontés, il m'a donné la force nécessaire pour » anéantir tous mes ennemis, etc. »

Le 3 (22 juillet), jour suivant, il manda au divan du Caire:

« Quatre-vingts bâtimens, petits et gros, se sont » présentés pour attaquer Alexandrie; mais ayant été » accueillis par des bombes et des boulets, ils ont » été mouiller à Aboukir, où ils commencent à dé- » barquer. Je les laisse faire, parce que mon inten- » tion est, lorsqu'ils seront tous débarqués, de les » attaquer, de tuer tout ce qui ne voudra pas se ren- » dre, et de laisser la vie aux autres pour les mener » prisonniers, ce qui sera un beau spectacle pour la » ville du Caire..... Il y a sur cette flotte des Russes » qui ont en horreur ceux qui croient à l'unité de » Dieu, parce que, selon leurs mensonges, ils croient » qu'il y en a trois; mais ils ne tarderont pas à voir » que ce n'est pas le nombre des Dieux qui fait la » force..... Le Musulman qui est embarqué sur » un bâtiment où est arborée la croix, celui qui tous » les jours entend blasphémer contre le seul Dieu, » est pire qu'un infidèle même. Je desire que vous » fassiez connoître ces choses, etc. »

Bonaparte apprit à Rahmanieh, par le général Marmont, que les Turcs débarqués à Aboukir, d'abord au nombre de trois mille hommes, s'étoient emparés du fort qui avoit capitulé, et qu'en suite de ce succès, le reste de l'armée ennemie, forte en tout de quinze mille hommes environ, s'étoit établie dans la presqu'île, où elle se retranchoit et se fortifioit. Bonaparte conclut de cet avis, que les Turcs attendoient l'arrivée des Arabes et des Mamelouks, et

qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour détruire cette coalition dangereuse. Il mit aussitôt l'armée en mouvement, et se rendit lui-même à Alexandrie, qu'il quitta le 6 thermidor au soir (24 juillet), pour venir prendre position au puits, entre Alexandrie et Aboukir. Ce point devint le rendez-vous de l'armée.

Dans la nuit, Bonaparte fit appeler le général Murat; ils s'entretinrent du combat qui devoit se donner le lendemain, et dans cette conversation, Bonaparte s'écria: « Cette bataille va décider du sort du monde... » Le général Murat, étonné, et dont les idées étoient entièrement fixées sur l'importante affaire que le soleil alloit bientôt éclairer, lui répondit: « Au moins » du sort de l'armée; mais ce qui doit vous rassurer, » mon général, c'est qu'il n'y a pas un soldat qui ne » sente la nécessité de vaincre...., et nous vaincrons. » L'ennemi n'a pas de cavalerie, la vôtre est brave, » et je vous réponds que si jamais infanterie doit » être chargée par de la cavalerie, les Turcs le se- » ront par la mienne. »

Cette anecdote, preuve nouvelle du ton prophétique que Bonaparte avoit pris en affection, et qui peut être à la longue finit par l'abuser lui-même, est aussi la preuve évidente qu'il songeoit alors à son départ. Il avoit probablement reçu déjà les avis qui le déterminèrent, comme on le verra plus tard, à abandonner son armée en Egypte; c'est du moins le seul moyen d'expliquer l'exclamation que je viens de rapporter. En effet, la victoire que Bonaparte

se promettoit à Aboukir pouvoit assurer, pendant un certain temps, la possession de l'Egypte ; mais cette possession, toute importante qu'elle étoit, *ne décidoit point du sort du monde ;* à moins que Bonaparte, préoccupé de tous les grands changemens auxquels il devoit incessamment présider, ne rapportât à sa personne tout l'intérêt de l'événement qui alloit se passer. Son imagination vive et ardente le plaçoit à la tête du gouvernement français, et lui montroit rapidement tous les moyens puissans dont il pourroit disposer pour amener un nouvel ordre de choses, et jouer un rôle plus important en Europe. Instruit assurément de ce qui se passoit en France, il voyoit les esprits agités, dégoûtés d'un gouvernement incertain, se réunir avec empressement autour du guerrier couvert de gloire, sur lequel se reposoit tout espoir de salut et de prospérité. Une fois maître du pouvoir souverain, il n'avoit qu'à diriger cet esprit militaire, que l'amour d'une liberté chimérique avoit inspiré. Il appuyoit bientôt son influence sur les Etats voisins, de tout le développement des sentimens qui nous portoient vers la gloire et nous avoient déjà rendus redoutables aux puissances vainement coalisées contre nous. En ouvrant une immense carrière à toutes les ambitions, il s'attachoit tous ceux qui, dans un état qui se reforme, se poussent à la fortune et sacrifient tout pour en acquérir. Enfin, il voyoit les Français séduits, entraînés par le guerrier qui jus-

qu'alors les avoit toujours menés à la victoire, lui décerner, pour prix de ses succès glorieux, un trône pour récompense et le plus bel empire pour héritage. Enflammé lui-même par ce tableau brillant, sans doute il se croyoit l'arbitre de l'Europe, et dès-lors la bataille d'Aboukir *décidoit du sort du monde*, puisqu'elle devoit décider de son propre sort.

N'ayant pas été présent à la fameuse journée du 7 thermidor (25 juillet), et ne voulant point interrompre le récit des événemens, je crois faire plaisir au lecteur, en transcrivant ici le rapport du général Berthier.

« Le 7 thermidor (25 juillet), à la pointe du jour, » l'armée se mit en mouvement; l'avant-garde est » commandée par le général Murat, qui a sous ses » ordres quatre cents hommes de cavalerie et le » général de brigade Destaing, avec trois bataillons » et deux pièces de canon.

» La division Lannes formoit l'aile droite, et la » division Lanusse l'aile gauche. La division Kleber, » qui devoit arriver dans la journée, formoit la ré- » serve. Le parc, couvert d'un escadron de cava- » lerie, venoit ensuite.

» Le général de brigade Davoust, avec deux esca- » drons et cent dromadaires, a ordre de prendre » position entre Alexandrie et l'armée, autant pour » faire face aux Arabes et à Mourad-Bey, qui pou-

» voit arriver d'un moment à l'autre, que pour as-
» surer la communication avec Alexandrie.

» Le général Menou, qui s'étoit porté à Rosette,
» avoit eu l'ordre de se trouver, à la pointe du jour,
» à l'extrémité de la barre de Rosette à Aboukir, au
» passage du lac Madié, pour canonner tout ce que
» l'ennemi auroit dans le lac, et lui donner de l'in-
» quiétude sur sa gauche.

» Mustapha Pacha avoit sa première ligne à une
» demi-lieue en avant du fort d'Aboukir; environ
» mille hommes occupoient un mamelon de sable,
» retranché à sa droite sur le bord de la mer, sou-
» tenu par un village, à trois cents toises, occupé
» par douze cents hommes et quatre pièces de canon.
» Sa gauche étoit sur une montagne de sable; à
» gauche de la presqu'île isolée, à six cents toises
» de la première ligne, l'ennemi occupoit cette po-
» sition, qui étoit mal retranchée, pour couvrir le
» puits le plus abondant d'Aboukir. Quelques cha-
» loupes canonnières paroissoient placées pour dé-
» fendre l'espace de cette position à la seconde ligne;
» il y avoit deux mille hommes environ, et six piè-
» ces de canon.

» L'ennemi avoit sa seconde position en arrière
» du village, à trois cents toises; son centre étoit
» établi à la redoute qu'il avoit élevée; sa droite
» étoit placée derrière un retranchement prolongé

» depuis la redoute jusqu'à la mer, pendant l'es-
» pace de cent cinquante toises; sa gauche, en
» partant de la redoute vers la mer, occupoit des
» mamelons et la plage, qui se trouvoit à la fois sous
» les feux de la redoute, et sous ceux des chaloupes
» canonnières; il avoit, dans cette seconde posi-
» tion, à peu près sept mille hommes et douze piè-
» ces de canon. A cent cinquante toises derrière la
» redoute, se trouvoient le village d'Aboukir et le
» fort, occupés ensemble par environ quinze cents
» hommes; quatre-vingts hommes à cheval formoient
» la suite du pacha, commandant en chef.

» L'escadre étoit mouillée à une demi-lieue dans
» la rade.

» Après deux heures de marche, l'avant-garde se
» trouve en présence de l'ennemi; la fusillade s'en-
» gage avec les tirailleurs.

» Bonaparte arrête les colonnes, et fait ses dis-
» positions d'attaque.

» Le général de brigade Destaing, avec ses trois
» bataillons, marche pour enlever la hauteur de la
» droite de l'ennemi, occupée par mille hommes.
» En même temps un piquet de cavalerie a ordre de
» couper ce corps dans sa retraite sur le village.

» La division Lannes se porte sur la montagne de
» sable, à la gauche de la première ligne de l'en-
» nemi, où il avoit deux mille hommes et six pièces
» de canon; deux escadrons de cavalerie ont ordre

» d'observer et de couper ce corps dans sa retraite.

» Le reste de la cavalerie marche au centre.

» La division Lanusse reste en seconde ligne.

» Le général Destaing marche à l'ennemi au pas » de charge ; celui-ci abandonne ses retranchemens, » et se retire sur le village ; la cavalerie sabre les » fuyards.

» Le corps sur lequel marchoit la division Lannes, » voyant que la droite de sa première ligne est forcée » de se replier, et que la cavalerie tourne sa posi- » tion, veut se retirer après avoir tiré quelques » coups de canon ; deux escadrons de cavalerie et » un peloton de guides lui coupent la retraite, et » forcent à se noyer dans la mer ce corps de deux » mille hommes : aucun n'évite la mort ; le comman- » dant des guides à cheval, Hercule, est blessé.

» Le corps du général Destaing marche sur le vil- » lage, centre de la seconde ligne de l'ennemi ; il le » tourne en même temps que le 32e de ligne l'atta- » que de front. L'ennemi fait une vive résistance ; » sa seconde ligne détache un corps considérable par » sa gauche pour venir au secours du village : la ca- » valerie le charge, le culbute et poursuit les fuyards, » dont une grande partie se précipite dans la mer.

» Le village est emporté, l'ennemi est poursuivi » jusqu'à la redoute, centre de la seconde position. » Cette position étoit très-forte ; la redoute étoit » flanquée par un boyau qui fermoit à droite la pres-

» qu'île jusqu'à la mer. Un autre boyau se prolon-
» geoit sur la gauche, mais à peu de distance de la
» redoute; le reste de l'espace étoit occupé par l'en-
» nemi, qui étoit sur des mamelons de sable et dans
» des palmiers.

» Pendant que les troupes reprennent haleine,
» on met des canons en position au village le long
» de la mer; on bat la droite de l'ennemi et sa re-
» doute. Les bataillons du général Destaing for-
» moient, au village qu'ils venoient d'enlever, le
» centre d'attaque en face de la redoute: ils ont or-
» dre d'attaquer.

» Le général Fugières reçoit l'ordre de former en
» colonne le 18e de ligne, et de marcher le long de
» la mer, pour enlever au pas de charge la droite
» des Turcs. Le 32e qui occupoit la gauche du villa-
» ge, a l'ordre de tenir l'ennemi en échec, et de
» soutenir le 18e.

» La cavalerie, qui formoit la droite de l'armée,
» attaque l'ennemi par sa gauche; elle le charge
» avec impétuosité à plusieurs reprises: elle sabre
» et force à se jeter dans la mer tout ce qui est de-
» vant elle; mais elle ne pouvoit rester au-delà de
» la redoute, se trouvant entre son feu et celui des
» canonnières ennemies. Emportée par sa valeur
» dans ce défilé de feux, elle se replioit aussitôt
» qu'elle avoit chargé, et l'ennemi renvoyoit de nou-
» velles forces sur les cadavres de ses premiers soldats.

» Cette obstination et ces obstacles ne font qu'ir-
» riter l'audace et la valeur de la cavalerie ; elle s'é-
» lance et charge jusques sur les fossés de la redoute
» qu'elle dépasse : le colonel Duvivier est tué. L'ad-
» judant-général Roize, qui dirige les mouvemens
» avec autant de sang-froid que de talent, le colonel
» des guides à cheval, Bessières, l'adjudant-général
» Leturcq, sont à la tête des charges.

» L'artillerie de la cavalerie, celle des guides
» prennent position sous la mousqueterie ennemie,
» et, par le feu de mitraille le plus vif, concouru-
» rent puissamment au succès de la bataille.

» L'adjudant-général Leturcq juge qu'il faut un
» renfort d'infanterie ; il vient rendre compte au
» général en chef, qui lui donne un bataillon du 75e ;
» il rejoint la cavalerie ; son cheval est tué. Alors
» il se met à la tête de l'infanterie ; il vole du centre
» à la gauche, pour rejoindre le 18e, qu'il voit en
» marche pour attaquer les retranchemens de la
» droite de l'ennemi.

» Le 18e marche aux retranchemens : l'ennemi
» sort en même-temps par sa droite ; les têtes des
» colonnes se battent corps à corps. Les Turcs cher-
» chent à arracher les baïonnettes qui leur donnent
» la mort ; ils mettent le fusil en bandoulière, se
» battent au sabre et au pistolet. Enfin le 18e arrive
» jusqu'aux retranchemens ; mais le feu de la redoute
» qui flanquoit du haut en bas le retranchement où

» l'ennemi s'étoit rallié, arrête la colonne. Le gé-
» néral Fugières, l'adjudant-général Leturcq font
» des prodiges de valeur. Le premier reçoit une bles-
» sure à la tête; il continue néanmoins à combattre;
» un boulet lui emporte le bras gauche: il est forcé
» de suivre le mouvement du 18e, qui se retire sur
» le village dans le plus grand ordre, en faisant un
» feu très-vif. L'adjudant-général Leturcq avoit fait
» de vains efforts pour déterminer la colonne à se
» jeter dans les retranchemens ennemis. Il s'y pré-
» cipite lui-même, mais il s'y trouve seul; il y re-
» çoit une mort glorieuse: le colonel Morangié est
» blessé.

» Une vingtaine de braves du 18e restent sur le
» terrain. Les Turcs, malgré le feu meurtrier du
» village, s'élancent des retranchemens pour couper
» la tête des morts et des blessés, et obtenir l'ai-
» grette d'argent que leur gouvernement donne à
» tout militaire qui apporte la tête d'un ennemi.

» Le général en chef avoit fait avancer un batail-
» lon du 22e léger, et un autre du 69e sur la gauche
» de l'ennemi. Le général Lannes, qui étoit à leur
» tête, saisit le moment où les Turcs étoient impru-
» demment sortis de leurs retranchemens; il fait
» attaquer la redoute de vive force par sa gauche et
» par sa gorge. Le 22e et le 69e, un bataillon du 75e
» sautent dans le fossé, et sont bientôt sur le para-
» pet et dans la redoute, en même-temps que le 18e

» s'étoit élancé de nouveau au pas de charge sur la » droite de l'ennemi.

» Le général Murat, qui commandoit l'avant-» garde, qui suivoit tous les mouvemens, et qui » étoit constamment aux tirailleurs, saisit le moment » où le général Lannes lançoit sur la redoute les » bataillons des 22e et 69e, pour ordonner à un » escadron de charger et de traverser toutes les po-» sitions de l'ennemi; jusque sur le fossé du fort. » Ce mouvement est fait avec tant d'impétuosité et » d'à-propos, qu'au moment où la redoute est forcée, » cet escadron se trouvoit déjà pour couper à l'en-» nemi toute retraite dans le fort. La déroute est » complète; l'ennemi en désordre et frappé de ter-» reur, trouve par-tout les baïonnettes et la mort. » La cavalerie le sabre; il ne croit avoir de res-» source que dans la mer, dix mille hommes s'y pré-» cipitent; ils y sont fusillés et mitraillés. Jamais » spectacle aussi terrible ne s'est présenté. Aucun » ne se sauve; les vaisseaux étoient à deux lieues » dans la rade d'Aboukir. Mustapha Pacha, com-» mandant en chef l'armée turque, est pris avec deux » cents Turcs; deux mille restent sur le champ de » bataille; toutes les tentes, tous les bagages, vingt » pièces de canon, dont deux anglaises, qui avoient » été données par la cour de Londres au Grand-» Seigneur, restent au pouvoir des Français: deux » canots anglais se dérobent par la fuite. Le fort

» d'Aboukir ne tire pas un coup de fusil ; tout est » frappé de terreur. Il en sort un parlementaire qui » annonce que ce fort est défendu par douze cents » hommes. On leur propose de se rendre, mais les » uns y consentent, les autres s'y opposent. La » journée se passe en pour-parlers ; on prend po- » sition ; on enlève les blessés.

» Cette glorieuse journée coûte à l'armée fran- » çaise cent cinquante hommes tués et sept cent cin- » quante blessés, au nombre des derniers est le gé- » néral Murat (1), qui a pris à cette victoire une » part si honorable ; le colonel du génie Cretin, of- » ficier du premier mérite, meurt de ses blessures, » ainsi que Guibert (2), aide-de-camp du général » en chef.

---

(1) Il avoit été blessé, d'un coup de feu, dans la partie inférieure de la mâchoire.

(2) Le jeune Guibert étoit neveu de Guibert, auteur de la Tactique. Il avoit été avec Joséph Bonaparte à Rome. Connu de M. Monge, il fut présenté par lui au général en chef Bonaparte. Plein d'enthousiasme pour le favori de la victoire, Guibert consentit à quitter la carrière diplomatique, pour entrer dans les guides à cheval de l'armée d'Egypte. Il fut admis dans ce corps à Malte, et fit tout le service, comme simple guide, pendant la marche de l'armée jusqu'au Caire.

Son avancement devoit être rapide, il le fut ; mais

» Dans la nuit, l'escadre ennemie communique » avec le fort. Les troupes qui y étoient restées se » réorganisent ; le fort se défend ; on établit des » batteries de mortiers et de canons pour le ré- » duire.

» En attendant la reddition du fort, Bonaparte » retourne à Alexandrie, dont il examine la situa- » tion. On ne sauroit donner trop d'éloges au géné- » ral Marmont sur les travaux de défense de cette » place, tous les services sont parfaitement orga- » nisés, et ce général a pleinement justifié la con- » fiance que Bonaparte lui avoit témoignée, lors- » qu'il lui donna un commandement aussi impor- » tant.

» Le 8 thermidor (26 juillet), le général en chef » fait sommer le château d'Aboukir de se rendre. » Le fils du Pacha, son Kiaya et les officiers veulent » capituler ; mais les soldats s'y refusent.

» Le 9, on continue le bombardement.

» Le 10, plusieurs batteries sont établies sur la

Guibert passa successivement par tous les grades. Lorsque nous étions ensemble au Caire, il étoit sous-lieutenant ; Bonaparte l'employoit déjà comme officier de correspondance. Avant de commencer la campagne de Syrie, il fut nommé aide-de-camp du général en chef. Autant instruit que brave, il eût parcouru brillamment sa carrière, si un biscaien ne lui eût donné la mort.

» droite et sur la gauche de l'isthme ; quelques cha-
» loupe canonnières sont coulées bas ; une frégate
» est démâtée et forcée de prendre le large.

» Le même jour, l'ennemi commençoit à man-
» quer de vivres. Il s'introduisit dans quelques mai-
» sons du village qui touche le fort ; le général Lannes
» y accourt, il est blessé à la jambe ; le général
» Menou le remplace dans le commandement du
» siége.

» Le 12, le général Davoust étoit de tranchée ;
» il s'empare de toutes les maisons où étoit logé
» l'ennemi, et le jette ensuite dans le fort, après lui
» avoir tué beaucoup de monde. Le 22e d'infanterie
» légère et le colonel Magny, qui a été légèrement
» blessé, se sont parfaitement conduits : le succès
» de cette journée, qui a accéléré la reddition du
» fort, est dû aux bonnes dispositions du général
» Davoust.

» Le 15, le général Robin étoit de tranchée ; les
» batteries étoient établies sur la contrescarpe, et les
» mortiers faisoient un feu très-vif ; le château n'étoit
» plus qu'un monceau de pierres. L'ennemi n'avoit
» point de communication avec l'escadre ; il mouroit
» de faim et de soif ; il prend le parti, non de capituler,
» ces hommes-là ne capitulent point, mais de jeter ses
» armes et de venir en foule embrasser les genoux du
» vainqueur. Le fils du Pacha, le Kiaya, et deux mille
» hommes ont été faits prisonniers. On a trouvé dans

» le château trois cents blessés, et dix huit cents ca-
» davres ; il y a des bombes qui ont tué jusqu'à six
» hommes. Dans les vingt-quatre heures de la sortie
» de la garnison Turque, il est mort plus de quatre
» cents prisonniers, pour avoir bu et mangé avec
» trop d'avidité.

» Ainsi cette affaire d'Aboukir coûte à la Porte
» dix-huit mille hommes, et une grande quantité
» de canons.

» Les officiers du génie Liédot et Bertrand, le
» commandant d'artillerie Faultrier, se sont com-
» portés avec la plus grande distinction. L'ordre et
» la tranquillité n'ont cessé de régner parmi les ha-
» bitans de l'Egypte, pendant les quinze jours qu'a
» duré cette expédition, qui a terminé les glorieux
» travaux de Bonaparte en Egypte ».

Une remarque assez singulière, qu'on a pu faire à la lecture de ce rapport, c'est que c'est à la retraite du 18e de ligne que nous devons, pour ainsi dire, le succès de cette journée. Si ce régiment ne se fût point retiré en laissant quelques blessés sur le champ de bataille ; si les Turcs, déjà persuadés de leur victoire, ne se fussent pas précipités hors des retranchemens pour couper des têtes, la charge des divisions des généraux Lannes et Murat, n'eût pas eu l'effet aussi heureux qu'extraordinaire qu'elle produisit, en nous rendant maîtres du boyau qu'une trop aveugle confiance faisoit abandonner ; mais

cette circonstance ne diminue point la gloire d'un succès si brillant, car il ne faut pas moins d'habileté que de résolution pour savoir profiter des fautes d'un ennemi, et faire changer son triomphe momentané en une honteuse défaite.

Le général Murat fut promu au grade de général de division. Bonaparte ordonna que les noms de Murat, Roize, et les numéros des régimens de cavalerie présens à l'affaire d'Aboukir, seroient gravés sur les pièces de bronze anglaises, dont la Cour de Londres avoit fait don au Grand-Seigneur. Récompense noble et méritée!

Avec quels transports l'heureuse nouvelle de ce combat fut accueillie dans toute l'armée, on s'embrassoit, on se félicitoit; la joie étoit unanime et sincère. Toutes les passions, tous les intérêts, se taisoient devant l'éclat de cette victoire mémorable, qui venoit de venger l'affront que notre marine avoit reçu sur cette même plage!

On vit arriver au Caire Mustapha Pacha et les prisonniers Turcs. Ils étoient le gage de la prospérité de nos armes, et il ne falloit pas moins que leur présence pour persuader aux Egyptiens incrédules que nous ne leur en imposions point sur l'étendue des pertes qu'avoient faites les Ottomans.

Les Turcs blessés à la bataille d'Aboukir, et qui avoient échappé au carnage de cette journée, furent renvoyés à Patrona-Bey, commandant l'escadre

Turque. La remise de ces prisonniers établit des communications et des relations fréquentes avec les vaisseaux anglais et turcs. Un de nos officiers se procura les gazettes anglaises et celles de Francfort jusqu'au 10 juin. Elles contenoient les nouvelles désastreuses de nos revers en Italie. La situation des affaires confirma sans doute Bonaparte dans le projet qu'il avoit déjà formé de revenir en France. Il la voyoit menacée au dehors, agitée au dedans, bercée pardes espérances chimériques, fixer ses regards inquiets sur l'Egypte, et en rappeler, par ses vœux, l'homme qu'elle jugeoit seul en état de repousser des ennemis vainqueurs, de ramener le calme, d'appaiser les discordes, et d'assurer par une paix honorable sa gloire et sa grandeur. Enfin Bonaparte devoit croire la France dans la position la plus favorable à l'accomplissement de ses vues ambitieuses. Mais quelles que fussent ses intentions, le fait est qu'avant de quitter Alexandrie, il donna au contre-amiral Gantheaume, les ordres les plus pressans pour mettre en état les deux frégates vénitiennes qui se trouvoient dans ce port.

Le général en chef coucha le 18 thermidor (6 août) à Rahmanieh, et le 22 il arriva au Caire. Le 30 il reçut une lettre de l'amiral Gantheaume, qui lui annonçoit que les escadres turque et anglaise s'étoient éloignées. Aussitôt il fut question au quartier-général d'un voyage dans le Delta. Le but de Bonaparte étoit,

assuroit-on, dans cette absence qui ne seroit que de quelques jours, de visiter cette île fertile et de faire procéder au rétablissement des canaux négligés depuis si long-temps.

Il écrivit au Divan :

« Je pars demain pour me rendre à Menouf, » d'où je ferai différentes tournées dans le Delta, » afin de voir par moi-même les injustices qui » pourroient être commises, et prendre connois- » sance et des hommes et du pays.

» Je vous recommande de maintenir la confiance » parmi le peuple ; dites-lui souvent que j'aime les » musulmans, et que mon intention est de faire leur » bonheur. Faites-leur connoître que j'ai pour con- » duire les hommes deux grands moyens : la per- » suasion et la force ; qu'avec l'un je cherche à me » faire des amis, qu'avec l'autre je détruis mes en- » nemis.

» Je desire que vous me donniez le plus souvent » possible de vos nouvelles, et que vous m'infor- » miez de la situation des choses ».

Depuis long-temps Bonaparte a pesé ce que sont cinq minutes pour la réussite d'un projet. Il fit donc avertir le soir même MM. Denon, Monge et Berthollet, mais les préparatifs pour un départ si précipité ne furent pas tellement secrets qu'on n'en pût soupçonner et deviner la véritable cause. D'abord ce ne fut qu'à l'oreille et avec précaution qu'on osa

se communiquer sa pensée sur le voyage projeté ; mais lorsqu'au 1er fructidor au matin (18 août) on apprit que Bonaparte n'étoit plus au Caire, on ne se contraignit plus, et les murmures éclatèrent hautement.

Soit que le général Dugua fût dans la confidence, ou que de bonne foi il ne voulût point se persuader la vérité des conjectures tirées de plusieurs circonstances, il affecta un grand mécontentement, et déclara qu'il puniroit celui qui avanceroit que le général en chef devoit partir pour France ; mais ces menaces furent sans effet, ou plutôt elles en produisirent un tout contraire. L'opinion comprimée pour quelques instans, acquit par cette mesure un degré de violence qui s'exhala dans les termes les plus virulens.

Bonaparte avoit donné rendez-vous aux généraux Kleber et Menou. Il ne vit que ce dernier, auquel il confia le commandement d'Alexandrie. Le 6 fructidor (23 août), Bonaparte, accompagné des généraux Berthier, Murat, Lannes et Marmont, monta sur les frégates la *Muiron* et la *Carère* (1), et laissa à l'armée la proclamation suivante :

« SOLDATS,

» Les nouvelles de l'Europe m'ont décidé à partir » pour France. Je laisse le commandement de l'ar-

(1) Il paroît que dès le mois de prairial an 7, les frères de Bonaparte s'occupoient déjà des moyens de le

» mée au général Kleber. L'armée aura bientôt de
» mes nouvelles. Il me coûte de quitter des soldats

---

faire revenir en France et de justifier son retour. S'il faut ajouter foi au bruit qui circuloit alors parmi quelques personnes liées avec la famille, on avoit fait signer fort adroitement, au Directoire, un ordre adressé à Bonaparte, pour lui enjoindre de quitter l'Egypte et de repasser promptement en France. Si les détails sont exacts, cet ordre fut mêlé avec plusieurs autres papiers, et signé par tous les membres du Directoire, sans qu'ils en connussent l'objet. Mais n'est-il pas plus raisonnable de croire (en admettant que l'ordre ait réellement existé), que la signature d'un des membres dans la confidence, a suffi pour attirer la signature des autres? Les Directeurs étoient assez communément dans l'usage, du moins pour les affaires courantes et ordinaires, de signer sans examen une pièce déjà revêtue de la signature d'un de leurs collègues.

Quoi qu'il en soit, si ces différentes circonstances ne sont pas entièrement conformes à la vérité, voici quelque chose de plus positif.

Un capitaine Grec, nommé Bourbaki, dont le vaisseau étoit à Livourne, se trouvoit alors à Paris. Ce Grec avoit eu, antérieurement, des relations avec la famille Bonaparte. Bourbaki accepta l'offre qui lui fut faite d'une somme de 24,000 fr., s'il vouloit se charger de porter en Egypte une lettre à Bonaparte, et de la lui remettre en main propre. Joseph Bonaparte avoit écrit cette lettre; elle contenoit un tableau véridique de la

» auxquels je suis le plus attaché ; ce ne sera que » momentanément, et le général que je leur laisse, » a la confiance du gouvernement et la mienne. »

Lorsque Bonaparte s'embarquoit, une corvette anglaise vint observer les deux frégates ; les officiers qui l'accompagnoient en tiroient un triste présage, et disoient qu'il seroit difficile d'échapper à la vigilance

---

situation des affaires en France, des querelles du Directoire avec le Conseil des Cinq-Cents. Joseph annonçoit à son frère que sa présence étoit souhaitée en France par tous ceux qui desiroient sauver l'Etat, et qu'à son arrivée, il trouveroit les esprits disposés en sa faveur et prêts à le seconder dans tous ses desseins.

A cette lettre devoit être joint, sans doute, l'ordre du Directoire.

Le grec Bourbaki partit en diligence, se rendit à Livourne, mit à la voile sans perte de temps, et arriva heureusement à Alexandrie. J'ai une idée confuse, en effet, d'avoir entendu parler au Caire, du voyage mystérieux de ce Grec. La lettre de Joseph décida Bonaparte à quitter l'Egypte.

Comme il n'a jamais été question de l'ordre du Directoire que j'ai cité plus haut, on peut conclure que s'il a effectivement existé, Bonaparte ne crut pas devoir user de ce moyen, et qu'il n'eût été pour lui qu'une justification dangereuse et illusoire, si le Directoire se fût cru assez puissant pour arrêter Bonaparte dans ses vastes projets.

de l'ennemi.... « Bon! s'écria Bonaparte, nous ar-» riverons....., la fortune ne nous a jamais aban-» donnés.....; nous arriverons en dépit des Anglais.» On mit à la voile dans la nuit, et le contre-amiral Gantheaume, maître absolu de ses manœuvres, rangea la côte d'Afrique, prenant à la vérité la route d'une navigation plus longue, mais plus sûre.

Le 8 vendémiaire an 8 (30 septembre 1799), les deux frégates entrèrent dans le golfe d'Ajaccio. Le 16 du même mois (8 octobre), étant en vue des côtes de France, la petite escadre aperçut huit à dix voiles anglaises; le contre-amiral Gantheaume voulut aussitôt faire virer de bord pour retourner en Corse: « Non, non, s'écria Bonaparte, cette ma-» nœuvre nous conduiroit en Angleterre....., et je » veux arriver en France. » C'étoit la première fois qu'il avoit une volonté depuis son départ d'Egypte, et sa volonté le sauva.

Le 17 (9 octobre), Bonaparte débarqua à Fréjus, après quarante-un jours de la traversée la plus surprenante sur une mer couverte de vaisseaux ennemis.

Nous apprîmes tout à la fois au Caire l'arrivée du général en chef à Alexandrie, son embarquement et son départ. Cette nouvelle plongea tout le monde dans la consternation. Habitués à voir ce chef favori de la fortune, commander pour ainsi dire aux événemens, nous avions déposé sur sa tête nos destinées individuelles. Nous n'apercevions aucun moyen

de sortir d'Égypte, mais nous étions persuadés que Bonaparte en avoit mille. Notre confiance étoit telle en lui, que nous nous crûmes destinés à mourir en Afrique, lorsque nous apprîmes qu'il avoit fait voile d'Alexandrie. Telle fut la première impression que fit sur l'armée le départ du général en chef. La mauvaise humeur devoit succéder aux regrets, et elle fut générale. Les uns rappeloient ce qu'il avoit dit en apprenant la perte de notre flotte, et lui reprochoient de séparer son sort de celui des soldats qui avoient tout fait pour sa gloire; les autres cherchoient à l'excuser en trouvant des motifs puissans à un départ si secret et si précipité; de grands intérêts seuls pouvoient l'avoir déterminé à laisser l'Égypte; il alloit sauver la France: quelques-uns plus pénétrans lui supposoient des vues ambitieuses; mais tous, par un retour sur notre position, l'accusoient d'ingratitude et de mauvaise foi. Telle est la marche de l'esprit humain, qu'après avoir épuisé toutes les conjectures les plus défavorables, toutes les probabilités d'un avenir affligeant, il se rattache avec empressement à la lueur la plus légère d'une espérance souvent mensongère: ainsi, l'espoir d'un changement salutaire en France et l'espoir plus flatteur encore d'une paix prochaine et glorieuse, vint calmer insensiblement l'agitation dans laquelle nous étions. Bonaparte nous avoit promis de prompts secours, et nous y comptions, en calculant sur l'im-

portance qu'il devoit attacher à la conservation de sa conquête. Enfin, le nom de Kleber acheva de tranquilliser les esprits les plus alarmés; il avoit l'estime, la confiance des troupes, et il les méritoit.

Kleber étoit grand et bel homme, il avoit une tournure militaire, imposante; sa figure étoit noble et fière, ses yeux vifs et perçans; ses traits inspiroient le respect. Sa voix étoit sonore, son caractère tout-à-la-fois violent et réfléchi; sa conversation annonçoit un homme instruit, profond et connoissant bien le cœur humain. Quelques mots de lui sur Bonaparte, font connoître qu'il le jugeoit fort différemment que bien d'autres; c'est que Kleber étoit peu susceptible d'enthousiasme. Il paroît que la campagne de Syrie n'avoit pas répondu dans sa manière de voir, à l'idée qu'il s'étoit faite des talens militaires de Bonaparte. Il rendoit justice à son activité extraordinaire; mais il blâmoit par-dessus tout cette impatience qui ne respecte jamais les fatigues et la vie du soldat. Il disoit encore ces mots remarquables et que je me rappelle fort bien : « Ce n'est rien que » d'aller, il faut pouvoir revenir; ce n'est rien que » de prendre, il faut savoir garder ». Kleber avoit les qualités d'un grand général; et ce qui est assez rare, il savoit servir et obéir comme un soldat.

La défaite des Ottomans à Aboukir, en assurant notre tranquillité, au moins pendant un certain temps, accroissoit notre prépondérance en Egypte,

Cette tranquillité, sur laquelle nous comptions tant, fut bientôt troublée par les avis de nouveaux rassemblemens qui se formoient en Syrie. Cependant ces avis, donnés en grande partie par des arabes, devoient paroître au moins très-exagérés si l'on pouvoit les croire fondés. Ils commandoient la vigilance, mais non des dispositions hostiles.

Pendant le repos momentané dont nous jouissions, on célébra avec une grande pompe, dans la plaine de la ferme d'Ibrahim-Bey, le 1er vendémiaire de l'an 8 (23 septembre 1799). Kleber fit, à cette occasion, un discours qu'il prononça de mémoire. Par des exercices à feu, l'enlèvement d'un ballon qui brûla au-dessus de la ville, quelques fusées volantes, on signala le premier jour d'une année bien remarquable dans les fastes de notre révolution.

Bien que je fusse habitant de Boulak, je venois presque tous les jours au Caire chercher des distractions aux idées sombres qui m'assiégeoient sans cesse. Après avoir visité la citadelle, le puits Joseph, l'aqueduc du vieux Caire, le Mekias, et les villes des tombeaux, je parcourois les bazars et m'arrêtois avec plaisir devant chaque petite boutique, où les marchands se tiennent accroupis, fumant la pipe et prenant le café.

Animé du desir de m'instruire, j'allai un jour avec quelques-uns de mes camarades, voir le bazar des femmes. Présentés comme des acheteurs, il

fallut bien nous montrer la marchandise. On nous fit entrer dans des chambres salles et dégoûtantes, au fond desquelles étoit l'âtre d'un feu. Quelques petits pots rangés autour, contenoient les modestes alimens des esclaves. Elles étoient toutes noires, les unes avec des cheveux crépus, les autres avec les cheveux bouclés, pendans ou lisses, suivant leur pays. A notre approche, elles se levèrent, et d'après l'ordre de leur maître, elles se dépouillèrent, sans hésiter, des misérables haillons qui les couvroient. Avec la même complaisance elles se tournèrent pour laisser examiner les différentes parties de leur corps. On pouvoit même les toucher; mais leur peau huilée, grasse et reluisante, m'inspira un tel dégoût que je n'osai porter ma main sur aucune d'elles. Je ne remarquai pas dans le nombre une seule figure intéressante. Ces femmes ressembloient à de véritables animaux. Ni leurs regards, ni le son de leurs voix, n'avoient rien d'agréable. Que faire de pareilles compagnes, qui ne rachètent pas même par des formes gracieuses, ce que leur couleur a de repoussant? Je n'ai pas besoin de dire que le marchand ne fit point d'affaires avec nous, et qu'il se retira tout aussi mécontent que nous pouvions l'être. J'ai cependant vu une négresse jolie; il est vrai qu'elle n'étoit pas absolument noire comme celles dont je viens de parler. Aussi avoit-elle des yeux d'une douceur remarquable, de la finesse dans

les traits et un corps fait à peindre. Quant aux femmes blanches il ne s'en tenoit point de bazars à l'époque où nous étions au Caire; mais, comme je l'ai déjà rapporté, toutes celles que les Mamelouks avoient abandonnées, étoient à notre disposition, à un prix fort modéré.

J'allois me baigner souvent, et quoiqu'on ait fait bien des descriptions des bains turcs, je veux faire aussi la mienne, parce qu'une même chose peut être vue différemment.

Les baigneurs sont d'abord admis dans une assez vaste salle, autour de laquelle s'élèvent des estrades. On y monte par des escaliers pratiqués dans les quatre coins. Sous des arcades en bois peint, élevées sur ces mêmes estrades, sont de petits matelas avec leurs oreillers. C'est là que vous vous déshabillez, et les garçons qui vous servent, vous passent, quand vous ôtez votre chemise, une serviette autour de vos reins; ils vous enveloppent également la tête et vous offrent des sandales de bois. C'est dans cet accoutrement que vous pénétrez dans le corridor qui mène aux chambres à vapeurs. La première impression que vous recevez dans ce corridor où l'air est déjà plus rare, est telle que je fus obligé de m'asseoir pendant quelques minutes, parce que j'avois de la peine à respirer. Habitué à cette atmosphère qui s'épaissit à mesure que vous avancez, vous pénétrez dans une première salle basse et voûtée,

où des nuages de vapeurs vous entourent. Ici, votre respiration est tellement gênée qu'il vous paroît impossible de résister à l'oppression ; une sueur abondante circule déjà sur tous vos membres. Vous faites une halte aussi longue qu'elle vous semble nécessaire, et quand vous êtes assez fort pour aller plus loin, vous atteignez une seconde salle où vous avez peine à distinguer les objets. C'est-là que les garçons vous nettoient le corps d'une manière tout à fait bizarre pour des Européens. Celui qui se charge de votre personne vous fait asseoir sur une espèce de tabouret en pierre ou de marbre. Il prend d'abord votre bras, et le frottant avec un gant assez rude de grosse serge, il fait sortir de votre peau la crasse dont tous vos pores étoient remplis. Il en agit de même sur les autres parties de votre corps. Ensuite, vous étendant par terre, si vous avez la patience de supporter l'opération tout entière, il vous inonde d'eau de savon depuis la tête jusqu'aux pieds. Après vous avoir bien lavé, vous avoir purifié, pour ainsi dire, comme aucun bain ne le peut faire chez nous, il prend vos membres et en fait jouer, avec une adresse infinie, les articulations. Appuyant son genou sur vos reins, il fait craquer sans douleur, mais non sans surprise, les nœuds de l'épine du dos, avec une dextérité inconcevable et toujours sans danger. Il vous prend la tête et la fait tourner avec rapidité dans ses jointures. Enfin, vous posant une serviette

sur le front, il en mord proprement la peau pour lui donner, à ce qu'il prétend, plus d'élasticité et vous garantir de la migraine. Ce n'est pas tout, mais ce qui reste à faire je ne sais si aucun Français l'a tenté ; quant à moi, j'avoue que je n'ai pas osé. Il est une troisième salle, au milieu de laquelle est un bassin rempli d'une eau chauffée à un degré de chaleur très-élevé, puisque je n'ai pu y laisser ma main. Ce bassin a cinq pieds de profondeur environ ; on y descend par un escalier. Les Turcs s'y plongent quand leur bain est terminé, et en sortent rouges comme des écrevisses. Quelques-uns y restent pendant plusieurs minutes.

Lorsque vous êtes bien nettoyé par la transpiration, par le frottement et l'eau dont vous avez été arrosé, vous reprenez le chemin de la première salle; mais avant de sortir, on vous enveloppe d'un linge toujours très-propre. Arrivé à votre lit de repos, vous vous étendez délicieusement dessus, et les jeunes garçons qui servent ici, viennent s'agenouiller près de vous pour vous *masser*, c'est-à-dire, pour vous presser les chairs en les frottant de leurs mains. Ils vous grattent la plante des pieds avec une pierre ponce, et font de nouveau jouer les articulations des pieds et des mains. Cette opération, qui termine la cérémonie, est la plus agréable de toutes. On vous sert après, le café et la pipe, et si le sommeil vous surprend, personne ne vient vous réveiller pour

vous dire de faire place à un autre. Le prix de ces bains est on ne peut pas plus modéré ; car il faut que les pauvres comme les riches puissent se baigner. C'est aussi dans ces bains qu'on vous rase le poil que les Turcs regardent comme une malpropréte de garder.

Les femmes ont des jours fixés ; et les jours où elles sont aux bains, un rideau vert suffit pour indiquer aux hommes qu'ils ne peuvent entrer. Cette porte légère est aussi respectée, que l'est chez nous la robe d'une femme.

On a souvent parlé de la manière dont la justice se rendoit en Turquie ; j'ai vu l'Aga de la justice et son cortège, et je vais raconter de quelle manière il exerce son autorité sans appel. Il marche à cheval, précédé de ses bâtonniers, qui sont immédiatement suivis des gens, portant chacun à la main les différentes mesures et les balances vérifiées. Les exécuteurs de la justice marchent à côté, et sont prêts, au moindre signal, à remplir les ordres rigoureux et irrévocables de l'Aga. Quelques-uns sont armés des nerfs qui servent à donner la bastonnade, châtiment commun et très-fréquent ; les autres portent un morceau de bois assez fort auquel est attachée une chaîne de fer. Cet instrument est destiné à tenir en l'air les jambes du patient. Les gens de la loi, montés sur leurs mules ou sur leurs ânes, marchent immédiatement après l'Aga ; ils sont là pour porter

la lumière dans les discussions qui s'élèvent quelquefois, et établir les points sur lesquels l'Aga doit prononcer. C'est dans cet appareil redoutable qu'il parcourt le Caire et qu'il s'informe des délits, ou qu'il procède, à sa volonté, à la vérification des poids et mesures des marchands.

Comme il étoit facile de nous tromper, l'Aga avoit l'attention, lorsqu'il rencontroit quelque Français emportant des marchandises, de lui demander combien il les avoit payées. La vérification se faisoit sur-le-champ, et si le prix n'étoit point équitable ou le poids juste, l'Aga prioit le Français de le conduire à la boutique. Le marchand étoit appelé, la cause bientôt instruite, et la sentence encore plus vîte exécutée. Le coupable, jeté à terre fort brutalement, ayant en un clin-d'œil, les jambes arrêtées par la chaîne de fer que j'ai décrite, et la plante de ses pieds offerte ainsi aux coups des exécuteurs, recevoit, sans pouvoir s'y dérober, le châtiment prescrit par l'Aga, que les cris et les larmes du patient ne sauroient attendrir.

On lui avoit signalé, depuis plusieurs jours, quelques paysans souillés d'un assassinat combiné. Je passois dans la grande rue du Caire, lorsque je le rencontrai marchant dans son ordre accoutumé. Je l'avois à peine dépassé de cinquante pas que je fus frappé par des cris aigus, suivis d'une grande rumeur. Je vis en même-tems les Turcs se porter

précipitamment du côté de l'Aga qui s'étoit arrêté. Je suivis la foule, et perçant au milieu de ceux qui m'empêchoient de voir, j'aperçus sur la terre un cadavre sans tête. L'Aga venoit de rencontrer un des assassins qui lui avoient été indiqués, et le peu de temps que j'avois mis à faire cinquante pas, avoit suffi à l'accomplissement de sa justice. Le coupable avoit été reconnu, condamné et décapité.

Un crime très-commun chez les Egyptiens, surtout chez les fellahs ou paysans, c'est le vol. Ils sont d'une adresse extrême et d'une intrépidité rare. Vous vous croyez en sureté dans une barque ancrée au milieu du Nil, qui est très-large : eh bien! pendant la nuit, si vous n'avez pas des domestiques vigilans, des voleurs viendront à la nage et sans bruit, vous ravir vos effets. Au centre de nos camps, dans nos tentes même, des paysans ont eu la hardiesse de venir enlever jusqu'à nos porte-manteaux sous nos têtes. Vous voyez le voleur, vous courez après lui, vous l'atteignez,.... Il vous échappe; il est nu comme un ver, et votre main ne peut même pas l'arrêter par les cheveux puisqu'il n'en a pas. Ils poussent la précaution jusqu'à se graisser tout le corps, afin qu'on ait moins de prise sur eux. Ils ne sont armés que d'un petit couteau destiné à leur faciliter les moyens de couper les liens qui retiennent les chevaux et les chameaux, dont ils sont très-friands. J'ai

vu je ne sais combien d'exemples de ces vols les plus singuliers et les plus audacieux.

J'ai profité du calme momentané dont jouissoit l'armée, pour donner au lecteur quelque idée des mœurs et coutumes de l'Egypte; je vais maintenant reprendre le fil des événemens qui ont précédé la convention d'El-A'rich.

L'empereur Selim, stimulé par les Anglais et les Russes, s'étoit enfin déterminé à se mêler de ses propres intérêts, et à faire de grands efforts pour chasser l'armée française de son empire. Tandis que la flotte turque, sous les ordres de Patrona-Bey, débarquoit à Aboukir, le Grand-Visir Youssef-Pacha s'avançoit par l'Orient avec une armée considérable, composée d'un ramas d'individus, accourus avec plusieurs Pachas, de l'intérieur de l'Asie et du mont Caucase.

Patrona-Bey, après avoir été l'inutile témoin du désastre de l'armée qu'il avoit amenée, se retira à l'île de Chypre, où il fut massacré dans une révolte des janissaires, le 26 vendémiaire (18 octobre). Seid Ali Bey, qui arrivoit sur ces entrefaites de Constantinople, avec la seconde expédition maritime, prit le commandement en chef. Aussitôt qu'il eut arrêté, par sa fermeté, la sédition, et rétabli l'ordre dans l'armée, il concerta avec Sidney Smith une attaque sur Damiette, dans l'idée d'attirer l'attention de Kleber sur ce point, et de procurer au

suprême Visir, par cette diversion favorable, la facilité d'avancer avec sa grande armée par le désert. Effectivement, l'escadre d'Ali Bey et celle de Sidney Smith parurent devant Damiette à la fin d'octobre, mais la lenteur que mirent les Turcs dans leurs préparatifs, donna le temps au général Verdier de se mettre en mesure de bien recevoir l'ennemi, et de réunir toutes les forces dont il pouvoit disposer. La nouvelle de cette seconde attaque n'inquiéta que foiblement Kleber, qui en devina aisément le but. Il se borna à faire filer un corps de troupes sur Salehiéh, pour soutenir Cathiéh et observer la route du désert.

Le 10 brumaire (1er novembre) (1), les Turcs, sous la protection du feu des chaloupes canonnières, effectuèrent leur descente auprès de Damiette. Nos troupes les chargèrent aussitôt à la baïonnette. Avec non moins de résolution, les Turcs les attendirent à dix pas et s'élancèrent sur eux, le sabre en main, en poussant des cris affreux. Notre première ligne fut obligée de se replier précipitamment. La victoire paroissoit même pencher en faveur des ennemis, lorsqu'Osman Aga, chef des janis-

(1) C'est par erreur que M. Larrey, dans sa *Relation historique et chirurgicale* (section v) place cette affaire après la bataille d'Héliopolis, qui n'eut lieu que le 20 mars 1800.

saires, s'abandonnant à son impétuosité, fit quitter mal à propos au corps qu'il commandoit, le poste qui lui avoit été assigné, et courut en désordre sur notre ligne qui venoit se reformer à l'abri des troupes que le général Verdier tenoit en réserve. Celles-ci s'avancèrent avec fermeté à la rencontre des janissaires, tandis que la cavalerie se jetoit par un mouvement hardi sur les derrières des Turcs, qui ne virent bientôt plus leur salut que dans une prompte fuite. L'ennemi perdit beaucoup de monde dans la confusion et la rapidité de sa retraite embarrassée. Son artillerie n'osoit point jouer, dans une mêlée où les coups de canon auroient frappé également les Turcs et les Français. Enfin, ces fidèles alliés de l'Angleterre ne s'arrêtèrent même pas sur le bord de la mer : ils se jetèrent dans les flots, pour gagner les barques qui les attendoient. Le rivage fut couvert de dépouilles et de turbans, et il faut remarquer qu'à l'affaire de Damiette, comme à la bataille d'Aboukir, c'est à leur impatience que les Turcs ont dû leur défaite. Le général Verdier fit à-peu-près 1100 prisonniers, pour l'échange desquels il traita avec Sidney Smith, qui, après cette tentative infructueuse et peu encourageante, alla rejoindre le Grand-Visir, en Syrie. Il le trouva fort peu avancé dans sa marche.

Des discussions s'étoient élevées entre Sa Hautesse et le fameux Djezzar. Ce Pacha, dont la puis-

sance eût été anéantie par l'armée française, s'il n'eût été secouru, aidé dans sa défense, par Sidney Smith, dégagé désormais de toute crainte et jaloux de conserver son indépendance, avoit tourné ses armes infidèles contre ses libérateurs. Le Grand-Visir, dont la mission avoit pour but d'exterminer l'armée française en Egypte, fut obligé d'employer ses forces à réduire un sujet ingrat et rebelle.

Ce ne fut donc qu'à la fin de l'automne que l'armée du Grand-Seigneur, forte de 60,000 hommes, vint prendre position au camp formé sous Jaffa; et c'est à cette époque que commence la correspondance entre Kleber et le commodore Sidney Smith, plénipotentiaire du Gouvernement britannique auprès de la Sublime Porte.

Mais avant de rapporter les négociations qui ont amené la convention d'El-A'rich, il est bon de revenir un peu en arrière et d'examiner la situation de notre armée.

Les Français fatigués généralement de leur trop long séjour en Egypte, à l'exception d'un petit nombre d'individus, annonçoient hautement le desir de retourner en France. En calculant les pertes que nous faisions journellement, soit par la peste qui exerçoit ses ravages à Alexandrie, soit par des combats partiels et fréquens, soit enfin par le cours des maladies ordinaires dans les hôpitaux, il étoit facile de prévoir le moment, peu éloigné peut-

être, où l'armée devroit prendre le parti de traiter honorablement avec les Anglais pour son évacuation, et celui où la diminution effrayante de ses forces la mettroit dans le cas de succomber enfin aux efforts sans cesse renaissans dirigés contre elle. Il paroît positif que Bonaparte, qui ne s'aveugloit point sur la position de l'armée, avoit, avant son départ, entamé quelque négociation avec le Grand-Visir. Ne pouvant compter sur les soins du Directoire, peu empressé, sans doute, d'envoyer des secours en Egypte, la destruction de notre flotte et la nullité de notre marine à cette époque, devoient faire envisager à Bonaparte l'établissement de la colonie comme une entreprise presque impossible. Il avoit donc, par ses instructions secrètes, prescrit à Kléber la conduite à tenir dans le cas où les renforts qu'il lui promettoit, ne seroient point parvenus à l'époque déterminée.

Kléber, sans aucune nouvelle de France; ignorant si Bonaparte, trompant les croisières anglaises, auroit eu le bonheur d'atteindre un de nos ports; assuré de complaire à la grande majorité, en ramenant l'armée en France, devoit espérer que le Directoire verroit arriver avec plaisir, dans la position embarrassante où il se trouvoit, une armée brave et encore assez forte pour l'aider à repousser l'ennemi qui menaçoit nos frontières du côté de l'Italie.

C'est dans ce sens qu'il écrivit à Paris, et comme on peut le croire, c'est avec des couleurs aussi fortes que vraies qu'il peignoit la situation de l'armée. Il étoit dans son caractère de dire la vérité. Des états de chaque division attestoient les pertes considérables que chaque régiment avoit éprouvées, et présentoient le tableau de l'armée comme réduite à près de la moitié de ce qu'elle étoit lors de son débarquement. Un calcul par approximation indiquoit ce que l'ophtalmie, la peste, les maladies, nous enlevoient chaque jour, ou paralysoit de bras nécessaires. Kleber insistoit sur la vaine promesse de secours qui n'arrivoient point, et sur la latitude qui lui avoit été laissée, dans ses instructions particulières, de faire ce qu'il jugeroit convenable, quand le terme fixé pour l'arrivée des renforts seroit écoulé. D'ailleurs, on peut en être certain, il n'avoit jamais approuvé l'expédition en Egypte, dont les résultats présumés ne l'avoient point séduit. Il avoit, depuis la destruction de la flotte, affirmé que tôt ou tard, cette brillante conquête seroit arrachée à une armée livrée à elle-même, sans moyens de recrutement et séparée par 500 lieues de la mère patrie. Enfin, il appuyoit particulièrement sur le desir généralement exprimé par l'armée, de revenir en France, la résolution qu'il avoit prise de traiter pour son retour. Cette lettre, exacte dans ses conséquences, étoit surement exagérée dans quelques-uns de ses détails;

car c'est cette même armée affoiblie, qui, sous les ordres de ce même général, chassera bientôt de l'Egypte une armée formidable, rendue maîtresse, par un traité, des endroits fortifiés qui défendoient le passage du désert et l'approche du Caire. Et cette même armée, encore diminuée par une victoire mémorable, auroit, n'en doutons point, repoussé Abercromby sur cette presqu'île trop célèbre, si Kleber eût vécu et conservé le commandement de ces troupes courageuses, confiantes en ses talens. Mais à cette époque déplorable, l'armée troublée par des dissentions intestines, sans avoir perdu sa valeur, n'avoit plus un chef aussi redoutable pour la diriger.

Le bâtiment chargé des dépêches de Kleber, et de celles de tous ceux qui avoient profité de cette occasion favorable pour donner des nouvelles plus ou moins alarmantes, fut rencontré et arrêté par les Anglais. Les paquets de lettres, auxquels on avoit attaché un boulet, furent jetés à la mer. Le lien se rompit, la correspondance surnagea, et l'ennemi s'en empara. Le capitaine anglais transmit ces pièces importantes à l'amiral Keith, commandant les forces britanniques dans la Méditerranée, qui s'empressa aussitôt de les communiquer à sa cour, pour l'éclairer sur notre véritable position. On verra plus tard quelles furent les suites de cet événement, qui semble d'abord peu important par lui-même.

Kleber, déterminé à entrer en négociation, s'adressa directement au Grand-Visir, pensant que l'Angleterre n'étoit que l'auxiliaire de la Sublime Porte. Indépendamment du desir d'obtenir une retraite honorable, Kleber espéroit retirer encore quelqu'avantage du temps que prendroient les conférences. Il pouvoit, en les prolongeant par ses propositions, ralentir les préparatifs du Grand-Visir, et profiter peut-être de quelqu'événement favorable, tel que l'arrivée des renforts qui lui avoient été promis; mais celui-ci ne se laissa pas prendre à ce piége, et n'en accéléra pas moins l'arrivée des moyens de transport nécessaires à sa grande armée pour traverser le désert.

Sidney Smith, en accueillant les ouvertures de Kleber, s'empressa de lui expliquer que l'Angleterre n'étoit point auxiliaire comme il paraissoit le croire, mais bien la partie principale dans les intérêts dont il s'agissoit, et il le prouvoit, en déclarant que, malgré l'intime union qui existoit entre la Porte et le cabinet de Saint-James, dans le cas où la cour Ottomane accorderoit un libre passage à l'armée française pour quitter l'Egypte, cet arrangement ne pourroit recevoir son accomplissement qu'avec le consentement de l'Angleterre. Il déclaroit d'ailleurs positivement que son gouvernement n'avoit réellement d'autre motif en se mêlant des affaires actuelles, que de garantir l'intégrité de l'empire turc, les derniers

événemens, dans les Indes, ayant mis hors de toute insulte et de toute atteinte les possessions des sujets de la Grande-Bretagne, quand bien même les Français resteroient en Egypte. Il finissoit par poser en principe que la paix ne pourroit se faire, tant que l'Egypte ne seroit point rendue à son légitime souverain, et que traiter de l'évacuation de ces provinces, c'étoit un acheminement vers ce grand œuvre.

Kleber, en répondant à ces premières explications, déduisit les motifs qui l'avoient déterminé à s'adresser exclusivement au Grand-Visir, observant cependant que dans ses relations avec *Mahmed Rachdy* Effendy, il avoit lui-même sollicité l'intervention du plénipotentiaire de la Grande-Bretagne, persuadé que cette intervention seroit un pas important vers la paix définitive. Enfin, après avoir fait un tableau brillant de la position de son armée (tout opposé par conséquent à celui qu'il avoit adressé au Directoire), il réfuta une partie des discours que Sidney Smith lui avoit faits sur l'état actuel des choses en Europe, et sur les changemens qu'une nouvelle guerre en Italie pouvoit amener dans la situation de la France. Kleber conclut, en prévenant qu'il venoit d'écrire au Grand-Visir pour l'engager à désigner deux personnes recommandables, qui se réuniroient dans un endroit indiqué, et s'aboucheroient avec les deux commissaires nommés pour représenter le général en chef de l'armée française. Il

assuroit en outre qu'il n'avoit d'ailleurs aucun éloignement à ce que les conférences eussent lieu à bord même du vaisseau monté par Sidney Smith. Les commissaires choisis par Kleber, étoient le général Desaix et M. Poussielgue, administrateur général des finances. Le commodore, dans sa réponse datée du quartier-général de Jaffa, annonce qu'après s'être entendu avec sa hautesse, en présence de l'agent russe, il a été décidé, d'un commun accord, que les conférences auroient effectivement lieu à bord de son vaisseau, et qu'à cet effet il se rendroit sans perte de temps devant Alexandrie, pour y recevoir les personnes chargées de traiter pour l'armée française.

Après quelque délai occasionné par le mauvais temps qui ne permit point de communication entre la côte et le vaisseau anglais, les deux plénipotentiaires arrivèrent à bord du *Tigre*. Les propositions que ceux-ci mirent d'abord en avant, et qui avoient pour but de neutraliser l'alliance des trois puissances réunies, dans le cas de l'évacuation de l'Egypte, furent regardées par Sidney Smith, comme incompatibles avec les pouvoirs dont il étoit revêtu, quoiqu'il laissât cependant entrevoir qu'il ne seroit pas éloigné de consentir aux modifications, aux arrangemens qui pourroient amener un accord définitif, autant qu'aucune de ses dispositions ne seroit contraire au traité du 5 janvier 1798. Le contre-projet qu'il

présenta à cet effet, contenoit quatre articles principaux, dont les trois premiers établissoient que la Porte Ottomane, loin d'être l'agresseur, n'ambitionnoit aucun agrandissement, n'avoit en conséquence aucun desir de continuer la guerre, et n'auroit aucune prétention à répéter, du moment qu'elle rentreroit dans ses possessions, en acquérant la sécurité de les conserver; que les plénipotentiaires français n'ayant aucune mission pour traiter de la paix, ce rapprochement important, auquel l'occupation de l'Egypte étoit l'unique obstacle, seroit discuté par les ministres chargés de travailler à ce grand résultat. Le quatrième article reconnoissoit que l'armée française, quoique menacée de toutes parts, n'étoit point abattue; que sa bravoure, son attitude, sa réputation permettoient de croire qu'elle avoit de puissans moyens de résistance; qu'ainsi elle n'étoit point dans le cas d'une armée obligée de capituler, et que ses armes et ses bagages devoient lui rester. Ce même article pourvoyoit aux moyens de la ramener dans les ports de France, sous la seule condition d'une quarantaine réclamée par la sûreté de l'Europe.

Tandis que les négociations marchoient avec un ensemble qui annonçoit de la part des plénipotentiaires une égale bonne foi, et un desir de les amener à une fin heureuse, le Grand-Visir s'étoit avancé jusqu'à Ghazah, dans l'intention de faire le siége

d'El-A'rich, et Kleber s'étoit porté avec toute son armée sur Salehieh, pour observer les mouvemens de l'ennemi et appuyer de sa présence les prétentions qu'il faisoit valoir par ses commissaires, en réponse au contre-projet de Sidney Smith. Il vouloit obtenir pour compensation de l'évacuation de l'Egypte, la restitution des îles vénitiennes, Corfou, Zante et Céphalonie; la garantie de la possession de Malte à la France; la liberté de transporter son armée sur l'un de ces points à son choix, et enfin, la dissolution de la triple alliance entre la Porte, l'Angleterre et la Russie.

Cependant les plénipotentiaires avoient signé un armistice approuvé par Kleber. Les temps contraires ne permirent point au bâtiment envoyé à Jaffa d'aborder la côte et d'en transmettre l'avis au Grand-Visir, qui, parti lui-même de Ghazah le 20 vendémiaire (10 octobre), s'étoit rendu de sa personne à El-A'rich, pour en presser la reddition. Ce retard fut la cause du massacre d'une partie de la garnison de ce fort. Après soixante jours de siége, les troupes françaises consentirent à capituler, et hissèrent sur leur rempart, entamé par l'artillerie, le major anglais Douglas, qui venoit traiter avec elles. Les Turcs profitèrent de cette suspension d'armes pour s'élancer avec impétuosité sur une garnison trop confiante. Ils en égorgèrent 300 hommes, malgré tous les ef-

forts que firent les chefs et les officiers anglais pour arrêter cette affreuse boucherie, que les Turcs excusoient en rappelant l'horrible mort des prisonniers de Jaffa. Ce nouveau désastre, produit par une circonstance imprévue, ne changea rien aux dispositions des commandans des deux armées.

Sidney Smith, ayant pris connoissance des conditions exigeantes de Kleber, lui répondit le 11 nivose (1er janvier 1800), en lui envoyant, pour preuve du desir sincère qu'il avoit de faire tout ce qui dépendroit de lui, la copie du traité du 5 janvier. Il l'engageoit à remarquer la franchise avec laquelle il agissoit dans cette affaire, et à juger lui-même, par la lecture du traité conclu entre l'Angleterre et la Turquie, des liens qui le retenoient et de ce qui lui étoit permis de céder. Il ne pouvoit, par conséquent, acquiescer aux dernières propositions de Kleber et y donner son consentement, quand il étoit certain qu'elles ne seroient point approuvées. C'eût été abuser le général en chef et se compromettre lui-même inutilement. Il ajoutoit ensuite: que les Iles vénitiennes n'étoient pas uniquement au pouvoir des troupes ottomanes; que Malte étoit assiégée conjointement par les Anglais et les Napolitains; qu'évidemment la cession et la garantie de cette île n'étoient point à la disposition de la Sublime Porte; que la triple alliance étant défensive et

non offensive, sa dissolution n'étoit point nécessaire; qu'il étoit impossible de consentir à transporter l'armée française où elle auroit la possibilité d'attaquer de nouveaux états; mais que son retour en France, avec armes et bagages, ainsi qu'il avoit été promis, seroit fidèlement exécuté.

Cependant les plénipotentiaires débarqués à Jaffa s'étoient rendus au camp du Grand-Visir, à El-A'rich, afin d'éviter les lenteurs qui se rencontrent si fréquemment dans les relations avec les Turcs. C'est alors que Kleber, voyant qu'il ne pourroit rien obtenir de plus favorable, envoya au général Desaix l'autorisation d'agréer définitivement l'arrangement convenu pour l'évacuation. J'ai déjà indiqué suffisamment les principaux motifs qui déterminèrent Kleber à traiter; mais on peut encore mettre dans la balance les observations suivantes, et qui devoient être de quelque poids.

L'armée Ottomane se montoit à plus de 60,000 hommes, dont une grande partie étoit déjà devant El-A'rich. Le reste étoit campé devant Jaffa et Ramléh. Les vaisseaux alliés approvisionnoient abondamment cette armée si difficile à nourrir. Les Arabes, arrivés de différentes contrées, avoient amené près de 15,000 chameaux. Rien ne s'opposoit plus au passage du désert, que la résistance que nous pouvions y apporter. Kleber n'avoit guère à présen-

ter à l'ennemi qu'un corps disponible de 10,000 hommes, répartis sur les postes importans de Cathiéh, Salêhiéh et Belbéis, qu'il étoit obligé de garder avec une égale vigilance, pour conserver ses communications avec le Caire, et être en mesure de se porter par-tout où il seroit menacé. Il avoit 1000 hommes à Lesbéh environ, pour garantir ce côté de toute insurrection; 1800 à Alexandrie, Aboukir, Rosette et quelques endroits du Delta; 1200 au Caire et Gizéh, et 2500 à-peu-près dans la Haute-Egypte, tenant en échec Mourad-Bey, toujours actif, jamais abattu, et harcelant constamment nos troupes par ses apparitions continuelles (1). Telle étoit la situation de Kleber à l'époque où il conclut la convention d'El-A'rich, et l'on peut ajouter encore une circonstance assez intéressante pour n'être pas passée sous silence, c'est que les habitans, fatigués de notre séjour, ne desiroient pas moins que les Turcs de nous voir partir.

Voici la convention telle qu'elle fut signée à El-A'rich le 4 pluviose (24 janvier 1800).

---

(1) Ainsi toute l'armée disponible pouvoit se monter à près de 16 à 18,000 combattans, et dans ce calcul il ne faut pas comprendre les ouvriers, les employés, les musiciens, les malades, les domestiques, etc., dont le nombre étoit encore assez considérable.

CONVENTION

Pour l'évacuation de l'Egypte, passée entre les citoyens Desaix, *général de division, et* Poussielgue, *administrateur des finances, plénipotentiaires du Général en chef;*

Et leurs Excellences Moussttafa-Rachyd, Effendi Defterdar, *et* Moussttafa-Rasychéh, Effendi Reys-ul-Kouttab, *ministres plénipotentiaires de son altesse le Suprême Visir.*

L'ARMÉE française en Egypte, voulant donner une preuve de ses desirs d'arrêter l'effusion du sang et de voir cesser les malheureuses querelles survenues entre la République Française et la Sublime Porte, consent à évacuer l'Egypte, d'après les dispositions de la présente convention, espérant que cette concession pourra être un acheminement à la pacification générale de l'Europe.

ART. Ier. L'armée française se retirera avec armes, bagages et effets, sur Alexandrie, Rosette et Aboukir, pour y être embarquée et transportée en France, tant sur ses bâtimens que sur ceux qu'il sera nécessaire que la Sublime Porte lui fournisse; et pour que lesdits bâtimens puissent être promptement préparés, il est convenu qu'un mois après la

ratification de la présente, il sera envoyé au château d'Alexandrie un commissaire avec cinquante personnes de la part de la Sublime Porte.

II. Il y aura un armistice de trois mois en Egypte, à compter du jour de la signature de la présente convention; et cependant dans le cas où la trève expireroit avant que lesdits bâtimens à fournir par la Sublime Porte fussent prêts, ladite trève sera prolongée jusqu'à ce que l'embarquement puisse être complètement effectué, bien entendu que, de part et d'autre, on emploiera tous les moyens possibles pour que la tranquillité de l'armée et des habitans, dont la trève est l'objet, ne soit point troublée.

III. Le transport de l'armée française aura lieu d'après le réglement des commissaires nommés à cet effet par la Sublime Porte, et par le général en chef Kleber; et si lors de l'embarquement il survenoit quelques discussions entre lesdits commissaires sur cet objet, il en sera nommé un par M. le commodore Sidney-Smith, qui décidera les différends d'après les réglemens maritimes de l'Angleterre.

IV. Les places de Cathieh et Salchieh seront évacuées par les troupes françaises le huitième jour, ou au plus tard le dixième jour après la ratification de la présente convention. La ville de Mansourah sera évacuée le quinzième jour, Damiette et Belbeis

le vingtième jour ; Suez sera évacué six jours avant le Caire ; les autres places situées sur la rive orientale du Nil seront évacuées le dixième jour ; le Delta sera évacué quinze jours après l'évacuation du Caire. La rive occidentale du Nil et ses dépendances resteront entre les mains des Français jusqu'à l'évacuation du Caire ; et cependant comme elles doivent être occupées par l'armée française jusqu'à ce que toutes les troupes soient descendues de la Haute-Egypte, ladite rive occidentale et ses dépendances pourront n'être évacuées qu'à l'expiration de la trève, s'il est impossible de les évacuer plutôt. Les places évacuées par l'armée seront remises à la Sublime Porte dans l'état où elles se trouvent actuellement.

V. La ville du Caire sera évacuée dans le délai de quarante jours, si cela est possible, et au plus tard dans quarante-cinq jours, à compter du jour de la ratification de la présente.

VI. Il est expressément convenu que la Sublime Porte apportera tous ses soins pour que les troupes françaises des diverses places de la rive occidentale du Nil, qui se replieront avec armes et bagages vers leur quartier-général, ne soient, pendant leur route, inquiétées ni molestées dans leurs personnes, bien et honneur, soit de la part des habitans de l'Egypte, soit par les troupes de l'armée impériale Ottomane.

VII. En conséquence de l'article ci-dessus, et pour prévenir toute dissention et hostilité, il sera pris des mesures pour que les troupes turques soient toujours suffisamment éloignées des troupes françaises.

VIII. Aussitôt après la ratification de la présente convention, tous les Turcs et autres nations sans distinction, sujets de la Sublime Porte, détenus ou retenus en France, ou au pouvoir des Français en Egypte, seront mis en liberté; et réciproquement tous les Français détenus dans toutes les villes et échelles de l'Empire Ottoman, ainsi que toutes les personnes de quelque nation qu'elles soient, attachées aux légations et consulat français seront mis en liberté.

IX. La restitution des biens et des propriétés des habitans et des sujets de part et d'autre, ou le remboursement de leur valeur aux propriétaires, commencera immédiatement après l'évacuation de l'Egypte, et sera réglée à Constantinople par des commissaires nommés respectivement pour cet objet.

X. Aucun habitant de l'Egypte, de quelque religion qu'il soit, ne sera inquiété, ni dans sa personne, ni dans ses biens, pour les liaisons qu'il pourra avoir eues avec les Français, pendant leur occupation de l'Egypte.

XI. Il sera délivré à l'armée française, tant de la part de la Sublime Porte, que des Cours ses alliées;

c'est-à-dire celles de la Grande-Bretagne et de Russie, les passe-ports, sauf-conduits et convois nécessaires pour assurer son retour en France.

XII. Lorsque l'armée française d'Egypte sera embarquée, la Sublime Porte, ainsi que ses alliés, promettent que jusqu'à son retour sur le continent de la France, elle ne sera nullement inquiétée; comme, de son côté, le général en chef Kleber et l'armée française en Egypte, promettent de ne commettre aucune hostitité pendant ledit temps, ni contre les flottes, ni contre les pays de la Sublime Porte et de ses alliés, et que les bâtimens qui transporteront ladite armée, ne s'arrêteront à aucune autre côte que celle de France, à moins de nécessité absolue.

XIII. En conséquence de la trève de trois mois stipulée ci-dessus avec l'armée française, pour l'évacuation de l'Egypte, les parties contractantes conviennent que si, dans l'intervalle de ladite trève, quelques bâtimens de France, à l'insçu des commandans des flottes alliées, entroient dans le port d'Alexandrie, ils en partiront après avoir pris l'eau et les vivres nécessaires, et retourneront en France munis de passeports des cours alliées; et dans le cas où quelques-uns desdits bâtimens auroient besoin de réparations, ceux-là seuls pourront rester, jusqu'à ce que lesdites réparations soient achevées, et

partiront aussitôt après pour France, comme les précédens par le premier vent favorable.

XIV. Le général en chef Kleber pourra envoyer sur-le-champ en France un aviso, auquel il sera donné les sauf-conduits nécessaires pour que ledit aviso puisse prévenir le gouvernement français de l'évacuation de l'Égypte.

XV. Etant reconnu que l'armée française a besoin de subsistances journalières pendant les trois mois dans lesquels elle doit évacuer l'Égypte, et pour les trois autres mois, à compter du jour où elle sera embarquée, il est convenu qu'il lui sera fourni les quantités nécessaires de bled, viande, riz, orge et paille, suivant l'état qui en est présentement remis par les plénipotentiaires français, tant pour le séjour que pour le voyage. Celles desdites quantités que l'armée aura retirées de ses magasins, après la ratification de la présente, seront déduites de celles à fournir par la Sublime Porte.

XVI. A compter du jour de la ratification de la présente convention, l'armée française ne prélèvera aucune contribution quelconque en Égypte, mais au contraire elle abandonnera à la Sublime Porte les contributions ordinaires exigibles qui lui resteroient à lever jusqu'à son départ, ainsi que les chameaux, dromadaires, munitions, canons et autres objets lui appartenans, qu'elle ne jugera pas à propos

d'emporter, ainsi que les magasins de grains provenant des contributions déjà levées, et enfin, les magasins de vivres; ces objets seront examinés et évalués par des commissaires envoyés en Egypte à cet effet par la Sublime Porte et par le commandant des forces britanniques, conjointement avec les préposés du général en chef Kleber, et reçus par les premiers au taux de l'évacuation ainsi faite jusqu'à la concurrence de trois mille bourses, qui seront nécessaires à l'armée française pour accélérer ses mouvemens et son embarquement; et si les objets ci-dessus désignés ne produisoient pas cette somme, le déficit sera avancé par la Sublime Porte à titre de prêt, qui sera remboursé par le gouvernement français, sur les billets des commissaires préposés par le général en chef Kleber, pour recevoir ladite somme.

XVII. L'armée française ayant des frais à faire pour évacuer l'Egypte, elle recevra, après la ratification de la présente convention, la somme ci-dessus stipulée dans l'ordre suivant,

SAVOIR:

Le quinzième jour, cinq cents bourses.
Le trentième jour, cinq cents autres bourses.
Le quarantième jour, trois cents autres bourses.
Le cinquantième jour, trois cents autres bourses.
Le soixantième jour, trois cents autres bourses.

Le soixante-dixième jour, trois cents autres bourses.

Le quatre-vingtième jour, trois cents autres bourses.

Et enfin, le quatre-vingt-dixième jour, cinq cents autres bourses.

Toutes lesdites bourses de cinq cents piastres turques chacune, lesquelles seront reçues en prêt des personnes commises à cet effet par la Sublime Porte; et pour faciliter l'exécution desdites dispositions, la Sublime Porte enverra immédiatement après l'échange des ratifications, des commissaires dans la ville du Caire et dans les autres villes occupées par l'armée.

XVIII. Les contributions que les Français pourroient avoir perçues après la date de la ratification et avant la notification de la présente convention, dans les divers points de l'Egypte, seront déduites sur le montant des trois mille bourses ci-dessus stipulées.

XIX. Pour faciliter et accélérer l'évacuation des places, la navigation des bâtimens français de transport qui se trouveront dans les ports de l'Egypte, sera libre pendant les trois mois de trève, depuis Damiette et Rosette jusqu'à Alexandrie, et d'Alexandrie à Rosette et Damiette.

XX. La sûreté de l'Europe exigeant les plus grandes précautions, pour empêcher que la contagion de

la peste n'y soit transportée, aucune personne malade ou soupçonnée d'être attaquée de cette maladie ne sera embarquée ; mais les malades pour cause de peste, ou pour toute autre maladie qui ne permettroit pas leur transport dans le délai convenu pour l'évacuation, demeureront dans les hôpitaux où ils se trouveront, sous la sauve-garde de son altesse le Suprême Visir, et seront soignés par des officiers de santé français, qui resteront auprès d'eux jusqu'à ce que leur guérison leur permette de partir, ce qui aura lieu le plutôt possible ; et les articles XI et XII de cette convention leur seront appliqués comme au reste de l'armée ; et le commandant en chef de l'armée française s'engage à donner les ordres les plus stricts aux différens officiers commandant les troupes embarquées, de ne pas permettre que les bâtimens les débarquent dans d'autres ports que ceux qui seront indiqués par les officiers de santé, comme offrant les plus grandes facilités pour faire la quarantaine usitée et nécessaire.

XXI. Toutes les difficultés qui pourroient s'élever et qui ne seroient pas prévues par la présente convention, seront terminées à l'amiable entre les commissaires désignés à cet effet par son altesse le Suprême Visir et par le général en chef Kleber, de manière à faciliter et accélérer l'évacuation.

XXII. Le présent ne sera valable qu'après les ratifications respectives, lesquelles devront être

échangées dans le délai de huit jours, ensuite de laquelle ratification la présente convention sera religieusement observée de part et d'autre.

Fait, signé et scellé de nos sceaux respectifs, au camp des conférences près d'El-A'rich, le 4 pluviose an 8 de la république française (24 janvier 1800 vieux style), et le 28 de la lune de Chaaban, l'an de l'égire 1214.

Signés, le général de division *Desaix*; le *citoyen Poussielgue*, plénipotentiaires du général Kleber, et leurs excellences *Mousstafa-Rachyd*, *effendy Defterdar*, et *Mousstafa-Rasycheh*, *reys ul-kouttab*, plénipotentiaires de son Altesse le Suprême Visir.

Pour copie conforme à l'expédition française remise aux ministres Turcs en échange de leur expédition en turc. Signés *Desaix* et *Poussielgue*.

RATIFICATION *du Général en chef mise au bas du texte turc resté entre les mains du Grand Visir.*

Je soussigné, Général en chef, commandant l'armée française en Egypte, approuve et ratifie les conditions du traité ci-dessus, pour avoir leur exécution en leur forme et teneur : devant croire que les vingt-deux articles y relatés sont entièrement conformes à la traduction française, signée par les plénipotentiaires du Grand-Visir, et ratifiée par son

altesse ; traduction dont le sens sera constamment suivi chaque fois qu'à cet égard, et pour raison de quelques variantes, il pourroit s'élever des difficultés.

Au quartier-général de Salêhieh, le 8 pluviose de la République (28 janvier). Signé *Kleber*.

Pour copie conforme,

Le général de division, chef de l'état-major-général. Signé *Damas*.

La convention signée et ratifiée, le commodore Sidney-Smith l'expédia à sa Cour.

Les journaux français et italiens, que nos plénipotentiaires nous firent passer, ne parloient point encore de l'arrivée de Bonaparte ; les nouvelles de nos armées n'étoient point satisfaisantes.

L'espoir de partir bientôt pour France flattoit nos esprits ; la joie se peignoit sur toutes les physionomies. A peine eûmes-nous connoissance de la fin des discussions, que nous formâmes mille projets sur notre départ. Je ne fus pas le dernier à penser au bonheur de revoir ma famille, et tout ce que je regrettois journellement.

Aussitôt que Kleber fut instruit de la ratification d'Youssef-Pacha, il se mit en route pour le Caire, après avoir pris toutes les dispositions nécessaires pour assurer l'exécution du traité. Desaix

fut désigné pour porter au Directoire les dépêches du général en chef, et lui expliquer les motifs qui l'avoient déterminé à évacuer l'Egypte : un commissaire-ordonnateur et deux commissaires des guerres furent chargés de l'accompagner, pour faire préparer en France tout ce qui étoit utile à l'armée à l'époque de son débarquement. Le commissaire ordonnateur en chef voulut bien me nommer, et je n'oublierai jamais cette faveur si grande à mes yeux.

La nouvelle du traité avec le Grand-Visir se répandit bientôt dans toute l'Egypte. Les officiers vendoient leurs chevaux ; chacun cherchoit à rassembler un peu d'argent, afin de se procurer les choses indispensables pour la route. Si Kleber avoit outrepassé ses pouvoirs en traitant de l'évacuation de l'Egypte, il étoit suffisamment excusé par le transport de joie que manifestoit toute l'armée. Hélas ! un trop grand nombre de ceux qui se flattoient encore alors du bonheur de revoir la patrie, ont arrosé de leur sang cette terre, qu'ils croyoient quitter bientôt.

Les généraux Dugua et Davoust demandèrent et obtinrent la permission de retourner en France.

Les articles stipulés dans la convention faite à El-A'rich, s'exécutoient avec fidélité. Nos troupes avoient évacué Cathiéh et successivement Salêhiéh. Les commissaires désignés par le Grand-Visir s'é-

toient rendus au Caire. Les parties contractantes montroient également le desir de remplir leurs engagemens. On peut se rappeler que pendant ce temps, le cabinet de Londres prenoit connoissance des dépêches interceptées du général en chef. Croyant sans doute, d'après leur contenu, que notre position étoit désespérée, il expédia de nouvelles instructions à l'amiral Keith. Elles portoient en substance que, puisque notre armée étoit ainsi réduite, on ne devoit consentir à son évacuation, vu sa situation critique, qu'autant qu'elle se rendroit prisonnière de guerre. Le commodore Sidney Smith apprécioit mieux l'avantage de nous faire abandonner si facilement notre conquête, et il étoit bien persuadé que si l'armée française le vouloit, elle pouvoit encore, commandée par un général habile, se conserver long-temps en Egypte. On verra tout à l'heure quels furent les résultats funestes de ce changement dans les dispositions du cabinet de Saint-James, changement qui parut aux Anglais même l'acte d'une mauvaise foi mal inspirée, et par lequel le gouvernement Britannique refusoit de donner son assentiment à une convention toute dans ses intérêts, puisqu'elle expulsoit de l'Egypte, une armée dont le séjour en Afrique étoit regardé comme un attentat affreux à l'empire absolu de l'Angleterre sur le commerce du monde.

Le 1er ventose (20 février), je partis de Boulak

avec les généraux Desaix, Davoust et Dugua. Nous nous embarquâmes sur plusieurs djermes. Nous avions avec nous près de deux cents soldats blessés et estropiés de différens corps de l'armée. Ils devoient passer en France et servir en même-temps de garnison sur nos bords. A leur retour dans la patrie, leurs récits simples et naïfs commencèrent à faire percer la vérité. S'ils montrèrent dans leur franchise énergique, une douce satisfaction à raconter les dangers qu'ils avoient courus, ils détruisirent, par le tableau des souffrances, des privations qu'ils avoient endurées, ce prestige séduisant et trompeur dont on avoit voulu envelopper la conquête de l'Egypte.

Je ne sais pourquoi le silence régna d'abord parmi nous. Rien ne nous attachoit au Caire, et cependant nous ne voyions pas disparoître ses hauts minarets et ceux de Boulak, sans éprouver une impression de tristesse. Je perdis bientôt de vue ma maison, et je lui dis adieu pour toujours.

Desaix, né à Ayat, en Auvergne, étoit dans sa trente-troisième année, et depuis long-temps déjà son nom étoit célèbre chez les Français, respecté et estimé chez les Autrichiens. On ne pourra jamais joindre plus de modestie à plus de talent, plus de douceur à plus de fermeté dans le caractère, plus de sang-froid dans les plus grands dangers. Observateur instruit, tout lui sembloit mériter son atten-

tion ; il aimoit à causer avec les artisans, avec les paysans qu'il rencontroit. Desaix avoit une physionomie prévenante, des yeux expressifs et spirituels ; sa conversation toujours animée, souvent brillante, annonçoit une mémoire nourrie des meilleures lectures et un jugement sain et profond. Quelques voix l'avoient surnommé *Bayard*, et il méritoit ce nom du chevalier sans peur et sans reproches : il étoit l'un et l'autre. Son abord étoit facile, son accueil obligeant. Amant passionné de la gloire, il vouloit tout faire pour elle. Il témoignoit pour Bonaparte une admiration réelle, bien prononcée, et sa crainte, au milieu des obstacles nombreux qui retardèrent notre arrivée en France, étoit que ce général ne lui laissât plus rien à faire. Hélas! c'est de son sang que Desaix devoit arroser les lauriers de Marengo.

Le plaisir de retourner en France, l'assurance de faire une traversée sans crainte de mauvaise rencontre, puisque nous partions en exécution de l'article 14 de la convention, munis de passe-ports du Grand-Visir et du commodore Sidney-Smith qui, pour plus de sûreté encore, nous avoit donné un officier anglais pour nous accompagner, faisoient naître une franche gaîté parmi nous, et les plaisanteries, les bons mots, les plus risibles discussions annonçoient la joie que nous ressentions.

Après quelques jours, nous arrivâmes à Rosette, sans qu'aucun accident eût troublé notre charmant

voyage. Nous campâmes sur la petite île qui sépare les deux branches du Nil, et là, Desaix nous quitta pour aller par terre à Alexandrie, nos marins nous ayant déclaré que le vent contraire dureroit encore au moins deux jours. La mer étoit d'ailleurs trop forte; il n'étoit point possible de s'exposer au passage du Boghaze, dangereux lorsque les vagues s'élèvent sur les sables qui obstruent l'embouchure du Nil.

Le surlendemain de notre arrivée à Rosette, nous mîmes à la voile et sortîmes heureusement du fleuve. Nous voguâmes vers Alexandrie, dépassâmes les rochers d'Aboukir, et découvrîmes bientôt le *Thésée*, qui étoit encore en croisière devant le port, mais qui ne gênoit point les communications entièrement rétablies par la convention. Nous n'étions qu'à deux lieues du port, quand le vent vint à sauter à l'Ouest, et fraîchir considérablement. Les djermes ne sont point des bâtimens pontés; il fallut virer de bord et mouiller à Aboukir. Nous y trouvâmes plusieurs barques, qui, comme nous, s'y étoient abritées. C'étoient celles du général Dugua. Nous descendîmes à terre.

A peine y étions-nous, que nous aperçûmes un bâtiment courant sous ses voiles basses, et n'osant trop s'approcher du fort. Après une manœuvre qui indiquoit son indécision, il mouilla loin de nous dans la rade. Nos pavillons flottoient à la poupe de nos djermes, et l'*Osiris*, rassuré, hissa le sien. Une

chaloupe s'en détacha ; elle étoit remplie de matelots qui venoient nous reconnoître et prendre avis sur les Anglais. Nous attendions le canot avec impatience ; enfin il aborde. Un matelot provençal saute à terre, et s'écrie dans son patois : *Trondidiou, Bonaparte il est le premier Consul de France.*

C'est à Aboukir, sur le champ couvert encore des cadavres et des dépouilles des Ottomans, sur le champ où Bonaparte avoit conquis une seconde fois l'Egypte, que nous apprîmes la nouvelle de l'événement mémorable de la révolution du 18 brumaire.

Nous accablions les matelots de cent mille questions à-la-fois ; tous nous répondoient avec vivacité : il a sauvé la France ; il a fait la paix, battu les Autrichiens ; il va vous envoyer des secours ; il n'y a plus de directoire ; il y a un tribunat, un sénat..... Les réponses se ressentoient du désordre des demandes.

Le premier canotier, interrogé avec plus de sang-froid par le général Dugua, lui répondit que l'*Osiris* avoit à son bord le colonel Latour, chargé de dépêches pour le général en chef. Le général Dugua donna de suite l'ordre au canot de retourner à bord et d'amener cet officier. Le colonel Latour arriva bientôt avec des paquets et des journaux. Il entra dans la tente du général Dugua ; nous l'entourâmes dans le plus grand silence, et il nous expliqua, à

notre grand étonnement, la révolution du 18 brumaire.

Bonaparte, en renversant le directoire, avoit justifié les craintes trop fondées que ces foibles *pentarques* avoient conçues de sa gloire naissante et de sa faveur populaire. La constitution française, idole prostituée à laquelle on renouveloit sans cesse des sermens frivoles, venoit d'être assise sur de nouvelles bases invariables, qu'un simple caprice devoit bientôt changer. Nous avions trois consuls, un sénat, un tribunat, un corps-législatif..... La France croyoit, en sortant de l'anarchie, toucher enfin au terme après lequel elle couroit vainement depuis si long-temps. Le général Berthier étoit ministre de la guerre, et je vis avec ravissement que mon frère, dont j'ignorois la destinée depuis deux ans, avoit été appelé de Hollande à Paris, et qu'il étoit secrétaire-général du ministère de la guerre. Dans les grands changemens, les hommes sont bien aises de trouver quelques circonstances flatteuses pour leurs intérêts particuliers. Je trouvai donc admirables les événemens qu'on nous racontoit.

Bonaparte, dès le commencement de son consulat, s'occupoit tout-à-la-fois et de fermer les plaies encore saignantes de nos divisions intestines, et de rappeler la victoire sous les drapeaux de nos armées, repoussées sur presque tous les points. Son retour en France ne nous surprit pas moins qu'il n'avoit

surpris l'Europe et contrarié les Anglais. Nous en recevions les premiers bienfaits, puisque, à peine à la tête du gouvernement, Bonaparte vouloit rassurer l'armée d'Egypte et lui envoyer des renforts. En effet, le colonel Latour nous annonça qu'il se préparoit une expédition maritime (1).

Des nouvelles aussi agréables m'auroient causé un sommeil bien paisible, si les insectes, dévorant sur les champs d'Aboukir les cadavres desséchés des Ottomans, ne m'eussent réveillé plusieurs fois. Le soleil levé, je parcourus la presqu'île; je revis les positions des deux armées. Celle des Turcs sembloit imprenable. La redoute derrière leur retranchement existoit encore; c'est sur cette même redoute que le général Murat fut blessé à la joue, lorsqu'il l'escalada à la tête de sa cavalerie. Tout étoit conservé comme le jour du combat, et l'œil, autour du village, en avant des fossés, près du fort, ne rencontroit que des membres dispersés. Ici je voyois un bras qui sortoit de terre; là, des pieds, des têtes, des jambes au milieu d'une quantité de robes longues, de gibernes, de fusils, de sabres rouillés, de

(1) Jamais Bonaparte n'a renoncé à l'espoir chimérique de conserver l'Egypte, et je n'en veux pour preuve que l'article 7 du traité secret de Tilsitt qui lui en garantissoit la possession.

On verra, dans l'Appendice, à quoi aboutit cette seconde expédition maritime.

turbans et de dépouilles de toute espèce. Les rivages de la mer étoient surtout remarquables par la quantité incalculable d'ossemens qu'elle avoit repoussés. Images de la destruction, que de pensées elles faisoient naître ! Rives malheureuses ! flotte infortunée de Bruies ! journée éclatante du 7 thermidor ! Aboukir ! ton nom est gravé dans l'avenir. Si tes bords ont reçu les débris de nos vaisseaux, ils sont cachés par les restes desséchés des Ottomans. Hélas ! leurs manes irrités devoient être bientôt vengés sur cette même presqu'île arrosée de tant de sang (1). Je quittai avec plaisir ce séjour trop fameux.

Nous partîmes d'Aboukir le soir ; en peu d'heures nous arrivâmes à Alexandrie. Le *Thésée* ne paroissoit plus, mais il ne tarda pas à revenir, et ce fut pour remettre le blocus.

Desaix voulut profiter du temps calme qui permettoit un passage facile au boghaze du port d'Alexandrie ; et le 12 ventose (3 mars), au lever de l'aurore, le brick marchand ragusais, *la Santa-Maria delle Grazie* et l'aviso l'*Etoile*, mirent à la voile. Sur le premier j'étois embarqué avec le général Desaix et ses aides-de-camp MM. Savary, Rapp et Clément.

L'aviso l'*Etoile*, commandé par le capitaine Rous-

(1) Bataille du 21 mars 1801.

tan, nous suivoit en parlementaire, et portoit le général Davoust. Des pilotes turcs nous guidèrent à la passe, et bientôt déployant nos voiles au vent, nous filâmes au large.

Adieu l'Egypte! adieu Musulmans! Nous emportons de votre pays, avec le souvenir durable des superbes monumens qui le décorent, le souvenir pénible de vos déserts, de vos tristes cabanes, souvenir, auquel se rattache celui des douleurs, des privations qui nous ont fait payer si cher, la gloire d'avoir troublé votre repos, ensanglanté vos rivages.

Français! dont les manes reposent aux plaines d'Embabé, de Salêhiéh, de Sédiman, sous les murs renversés de Saint-Jean-d'Acre, vous êtes morts pour vos parens, pour vos amis.....; vous vivrez dans les fastes de notre histoire. La France qui dut à votre valeur la grandeur de ses succès, pourroit-elle oublier jamais que c'est du sacrifice de votre vie que vous avez payé l'éclat dont brillèrent ses armes!

Le vent de l'ouest souffloit avec force. Le 16 ventose (7 mars), nous aperçûmes des terres à notre avant. Tout nous faisoit croire qu'elles étoient l'île de Candie; nous fîmes en vain des efforts pour la doubler, et le 18 (9 mars) nous reconnûmes une erreur qui ne pouvoit s'expliquer que par la rapidité des courans et la petitesse de nos bâtimens qui tenoient peu la mer. Les nouvelles terres que nous apercevions à notre réveil étoient l'île de Rhodes.

Quelle dérive considérable nous avions faite! Elle nous parut inconcevable. C'est peut-être à cette marche surprenante et involontaire, que nous devons de n'avoir point rencontré les vaisseaux anglais qui apportoient l'ordre de l'amiral Keith de rétablir la croisière avec une nouvelle rigueur, et de recommencer les hostilités.

Nous passâmes devant la ville de Rhodes; on distinguoit facilement la tour et le palais que les chevaliers de Malte occupoient autrefois, et qu'ils défendirent contre Soliman, ainsi que les deux môles sur lesquels s'appuyoit sans doute le colosse si célèbre de l'antiquité.

Nous tournâmes l'île, qui, à vue d'œil, a seize lieues de long et six de large.

Près des îles de Carchi et de Piscopi, nous fûmes surpris par un calme inquiétant. L'horizon étoit obscurci; des nuages noirs sembloient nous fermer le passage entre ces deux îles, des éclairs se dessinoient rapidement sur ce fond rembruni. Ces parages sont très-dangereux; de tous côtés l'on ne voit que des rochers escarpés; ceux qui bordent la côte méridionale de la Natolie, n'offrent que des brisans affreux aux vaisseaux battus par la tempête. Nous ne fîmes pas une lieue dans toute la nuit, qui, trompant nos alarmes, se passa fort tranquillement. Le vent s'éleva avec l'aurore, et nous dépassâmes les deux îles de Carchi et de Piscopi.

Le 20 ventose (11 mars), nous fîmes notre route en laissant au nord sur notre droite les petites îles de Nausio (*Anaphe*) et Santorini (*Thera*). La dernière n'est remarquable que par le voisinage d'une petite île qui, en 1707, s'éleva subitement du sein des eaux. Le vent du nord souffla dans cette journée avec une force qui nous obligea de naviguer sous nos basses voiles. Il falloit absolument marcher, autrement nous nous exposions à nous voir jetés sur les côtes de Candie, qui étoient sous le vent à nous. Tout étoit en désordre sur notre bord; Desaix dans des convulsions continuelles, ne pouvoit articuler un mot, et la plupart des passagers étoient dans un état de souffrance à leur faire desirer la mort. On résolut, au risque de sombrer, de forcer de voiles malgré la fureur du vent, pour nous éviter un naufrage évident sur les bords escarpés de Candie. C'est au milieu de ce trouble extrême, que des matelots vinrent déclarer une voie d'eau considérable: nous nous crûmes perdus. Nos poules, nos canards, plusieurs pièces de bois furent emportés par les vagues qui, à tout instant, balayoient le pont; mais ces pertes n'étoient rien à côté des dangers pressans qui nous menaçoient.

Après avoir passé une partie de la journée dans la plus cruelle alternative, la brume qui nous enveloppoit ne nous permettant point de reconnoître si nous avions, ou si nous n'avions pas monté l'île de

Candie, et la force de la tempête nous faisant craindre que notre bâtiment, battu par les flots, ne s'entrouvrît tout-à-coup, nous aperçûmes au vent à nous une autre île que nous reconnûmes pour celle de Cerigo (*Cythera*). A l'abri de ses terres, qui nous protégeoient du vent et de la mer, nous eûmes une navigation moins tourmentée. L'espérance revint avec le calme.

Cependant notre voie d'eau étoit alarmante; il falloit pomper sans cesse. Il devenoit indispensable de remédier promptement à cet accident, trop périlleux dans une traversée aussi longue que celle qui nous restoit encore à faire. Nous apercevions le cap Matapan, le mont Teget, toujours couvert de neige. Desaix étoit épuisé par les convulsions et les efforts continuels du mal de mer : on résolut de relâcher à Coronne. Nous entrâmes dans le golfe qui porte son nom, et à la vue de nos pavillons parlementaires, des barques se détachèrent pour nous reconnoître. Nous annonçâmes que la paix étoit faite entre le Grand-Seigneur et l'armée d'Egypte, et nous demandâmes la permission de descendre à terre pendant le peu de temps qu'on emploieroit à fermer notre voie d'eau. Les Grecs qui nous avoient interrogés allèrent immédiatement prendre les ordres du Bey.

Nous examinâmes la position de la ville; elle est forte, bien bâtie et entourée de bonnes murailles.

Trois cents Turcs l'avoient défendue contre deux mille Russes, qui ne purent la prendre.

Le lendemain, nous obtînmes la faveur de descendre; on nous donna trois janissaires pour empêcher les habitans de communiquer avec nous. Nous trouvâmes à terre M. Sauvaise, français, qui s'empressa d'offrir au général Desaix tout ce qui pourroit lui être agréable. Desaix demanda une salade de laitue; nous la dévorâmes.

Le 23, le Bey voulut nous voir. L'entrevue se fit sur le bord de la mer. Mustapha étoit âgé; il portoit un costume très-riche : Desaix et lui s'entretinrent pendant quelques momens de la paix, de la guerre, et exprimèrent également le desir de voir l'ancienne intelligence rétablie entre les Turcs et les Français.

Le 25 ventose (16 mars), après avoir renouvelé nos provisions, nous prîmes congé du Bey. Les Grecs nous avoient vendu différentes marchandises, et dans plusieurs sacs remplis d'amandes, ils y avoient déposé des quartiers de boulets de fonte pour augmenter le poids. Les Grecs!.....

Nous mîmes la proue sur Malte. Dans cette même journée, notre commis aux vivres, malade, mourut, et nous le jetâmes à la mer avec ses matelas, sa couverture et ses habits. Il n'avoit heureusement point la peste.

Le vent nous favorisoit. Nous avions déjà monté

l'île de Malte, que nous n'avions cependant point aperçue, lorsque le vent sauta à l'ouest, et s'éleva avec une telle force, que, pour ne point perdre le chemin que nous avions déjà fait, nous fûmes obligés de mettre à la cape. Nous restâmes dans cette position pendant deux jours entiers. Ce que souffroient les passagers est inexprimable. Le troisième jour, nous reconnûmes les côtes de la Sicile, funestes à ces français malheureux, qui, croyant y trouver l'hospitalité et des secours, n'y reçurent que la mort. Desaix étoit accablé; un peu de repos l'auroit soulagé : l'homme de confiance de M. Hamelin, embarqué sur notre bord, avoit, disoit-il, des amis à Sciacca, petite ville sur la côte méridionale; nous y trouverions une rade et des rafraîchissemens; il proposa d'aller y mouiller. J'avoue que l'exemple récent de la fin abominable de l'ordonnateur Sucy, me faisoit redouter un semblable mouillage; mais la majorité l'emporta sur moi, et l'on se moqua de mes terreurs.

A peine avions-nous jeté l'ancre devant la ville de Sciacca, que les batteries tirèrent sur nous à boulet, quoiqu'ils dussent distinguer facilement nos pavillons parlementaires. Ce début promettoit, et tout en redoutant les effets de la mauvaise humeur des Siciliens à la simple vue de nos trois couleurs, j'éprouvai intérieurement un certain contentement de voir que les habitans de Sciacca paroissoient vou-

loir réaliser mes soupçons. Les sentimens de l'homme sont quelquefois bien bizarres.

On s'empressa sur les deux bords de mettre les canots à la mer, et de les envoyer à terre. Le capitaine Ragusais revint ensuite nous annoncer qu'il avoit été reçu à merveille, qu'il avoit laissé à terre l'homme de confiance d'Hamelin, pour faire des provisions fraîches, et que nous aurions bientôt tout ce que pouvoient desirer des estomacs délabrés et fatigués. On se moqua encore de moi.

Vers les trois heures après midi, Hamelin, ne voyant point revenir le second canot, qui étoit à terre depuis le matin, voulut aller lui-même s'informer de ce qui pouvoit le retenir; je m'embarquai avec lui pour la curiosité de connoître Sciacca, et pour la satisfaction de pouvoir dire : « J'ai été en » Sicile. »

Nous arrivâmes près d'un mauvais môle, qui se prolongeoit dans le port; il étoit couvert de sentinelles, ressemblans par leur costume et leurs figures à ces brigands, dont les romans de madame Radclife nous ont si bien dépeint les forfaits et l'esprit vindicatif. Le peuple étoit monté sur les toits des maisons et couvroit le rivage. De loin nous n'avions supposé d'autres motifs à ce rassemblement que la nouveauté de la circonstance.

Lorsque nous abordâmes, un caporal, le plus affreux de tous les caporaux du monde, nous cria

d'une voix rauque : « *a terra, signori, a terra* ». — « Ah ! Ah ! dis-je à Hamelin, voilà une réception effectivement fort encourageante. Mais, répliquai-je à ce butor, en italien, si nous voulons rester dans le canot, n'en sommes-nous point les maîtres ? — *No, signori, no, a terra*, tels sont mes ordres, me répondit le brutal », et nous dûmes, malgré nous, aborder le mole, où nous trouvâmes l'homme de confiance d'Hamelin, ne sachant trop que penser du rôle qu'on lui faisoit jouer depuis plusieurs heures. Il n'avoit pu voir ses amis, qu'il nous avoit tant vantés ; on leur avoit défendu de l'approcher.

Cette situation commençoit à devenir embarrassante, lorsque nous vîmes arriver les autorités de Sciacca, qui ne démentoient point la garde nationale. Le président ou maire, portant la parole, nous demanda, avec insolence, nos passe-ports. Hamelin s'empressa de lui rapporter que nous venions d'Egypte, que nous la quittions en vertu d'une convention faite à El-A'rich avec le Grand-Visir ; qu'enfin nous avions avec nous un officier anglais chargé de veiller à ce que nous fussions respectés, tant par les vaisseaux de son gouvernement, que par ceux de ses alliés. Vos passeports, répliqua l'aimable président : Hamelin m'engagea à aller les chercher et à prévenir le général Desaix de ce qui se passoit. Je fis faire diligence au canot ; car j'avois fort bien re-

marqué que le *bon peuple*, assis sur les toits des maisons, nous lançoit des pierres de temps en temps, et qu'à chaque fois elles tomboient toujours plus près de nous.

J'arrivai à mon bord. On étoit à dîner. Je jetai l'alarme, en rendant les discours des autorités de Sciacca, les menées de la garde nationale et des habitans. L'aide-de-camp du général Murat, Colbert (1), parloit anglais, il emmena l'officier de cette nation qui étoit avec nous, et ils retournèrent ensemble auprès d'Hamelin. Cependant la nuit approchoit, et personne ne revenoit. Desaix étoit de mauvaise humeur, et pensoit déjà au parti qu'il devoit prendre, si le même soir on ne lui rendoit pas ses compagnons de voyage. Il ordonna aux hommes estropiés qui composoient la garnison des deux bâtimens, marchant de conserve, de nettoyer leurs armes, et de se préparer en cas de besoin. Chaque soldat mettoit un zèle qui ne pouvoit s'expliquer que par la haine que nous inspiroient les Siciliens, et le désir de sauver Desaix. L'aviso parlementaire tira ses pièces de la cale et les mit sur le pont.

Desaix, suivant son premier projet, vouloit prendre Sciacca; mais en supposant que nous eus-

(1) Obligé de rester en Egypte par suite de ses blessures, il n'avoit pu partir qu'avec le général Desaix.

sions réussi dans cette téméraire entreprise, quel en eût été le résultat? nos camarades eussent été massacrés, au plus léger mouvement hostile de notre part. Le second consistoit à armer la grande chaloupe du bord avec un canon de trois, de la faire monter par des grenadiers, et d'aller dans cet état réclamer nos prisonniers. Cette ambassade devoit être accompagnée d'une lettre aux autorités siciliennes, dans laquelle le général devoit leur annoncer: « qu'il mettoit à la voile pour se rendre à » Naples auprès de l'amiral Nelson, et qu'il se » plaindroit à lui du peu de respect qu'on accordoit » aux passe-ports du commodore Sidney-Smith, » et au pavillon anglais ». Ce parti étoit le meilleur, nous allions l'exécuter, lorsque nous vîmes revenir nos canots. Le capitaine Ragusais avoit reçu une pierre sur la tête, et l'officier anglais lui-même avoit été insulté. Il avoit parlé avec vigueur aux habitans de Sciacca, les avoit menacés si à propos, qu'ils s'étoient vraiment effrayés et avoient consenti à nous laisser partir, moyennant une rétribution de quatre-vingt-dix piastres pour quelques laitues et bottes de carottes. Je demandai à mes camarades, le danger passé, si j'avois eu tort de m'effrayer d'un semblable mouillage, et si nous avions lieu de vanter l'accueil que nous avoient fait les habitans de Sciacca. Peut-être que, sans l'officier anglais, l'espoir d'un riche butin qu'on nous supposoit rappor-

ter avec nous, auroit amené une seconde répétition du massacre des Français à *Augusta*.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous mîmes à la voile; nous perdîmes bientôt de vue la Sicile et ses bords inhospitaliers. Après avoir reconnu la Pantalaria, ensuite les caps de la Sardaigne, nous remontâmes la côte occidentale de cette île, ainsi que celle de la Corse. Nous ne fîmes pas la rencontre d'un seul bâtiment, et nous arrivâmes dans la nuit, après plusieurs jours de marche, en vue des bords chéris de la France. Au jour, nous nous trouvâmes enveloppés dans une brume qui ne nous permettoit pas de distinguer à un quart de lieue devant nous. Ce temps étoit sûrement le plus favorable à des Français, qui, revenant sans passe-ports anglais, auroient voulu tromper la vigilance des croisières. Les destins voulurent qu'au moment où nous nous réjouissions d'avance du plaisir d'entrer à Toulon, nous donnâmes dans une frégate anglaise. Par le temps qu'il faisoit, la voir et être dessus fut l'affaire d'un instant. La frégate nous tira et mit en panne. Nous imitâmes sa manœuvre. La pluie tomboit alors, mais le plaisir de voir une frégate anglaise dont nous ne redoutions point la rencontre, fit oublier les douleurs aux malades, et Desaix monta sur le pont, quoique la mer fût grosse et notre bâtiment d'autant plus agité qu'il ne gouvernoit plus.

La frégate envoya un canot à notre bord : notre officier anglais parlementa, et lui annonça en vertu de quelle convention nous rentrions en France. L'officier du canot nous donna à la hâte quelques nouvelles ; il nous annonça que le bâtiment qui nous arrêtoit étoit la *Dorothée ;* que la *Reine Charlotte*, vaisseau à trois ponts que montoit l'amiral Keith, avoit sauté dernièrement près de l'île de Gorgonne ; que nous étions battus sur tous les points en Italie, et le général Massena renfermé dans Gènes. Après ces discours, il resta convenu entre les deux officiers anglais que si le commandant de la *Dorothée* nous laissoit continuer notre route, on amèneroit à son bord le pavillon qui flottoit à sa poupe.

Le canot s'éloigna, et l'officier alla rendre compte à son capitaine des motifs de notre voyage. Quelques minutes après, on amena le pavillon anglais, et comme c'étoit le signal de notre liberté, nous déployâmes nos voiles.... Notre joie fut courte, la frégate hissa de nouveau ses couleurs, et nous arrêta par un coup de canon. Nous remîmes en panne, et bientôt les Anglais nous amarinèrent. Cette disposition ne peut regarder que les bâtimens en guerre ; nous étions parlementaires ; nous revenions en exécution de la convention d'El-A'rich ; c'étoit violer un de ses articles, que de nous faire prisonniers. Telles furent à-peu-près les observations succinctes que fit par écrit Desaix au commandant de la *Dorothée*. Celui-

ci répliqua que les croisières anglaises avoient reçu commission de l'amiral Keith d'arrêter tous les bâtimens français revenant d'Egypte; que c'étoit à Livourne, auprès de cet amiral, qu'il alloit nous conduire, ce qui nous donneroit la facilité de nous expliquer avec lui. Dans notre malheur, et d'après cet avis, nous nous estimâmes encore fort heureux de ne point aller à Mahon, persuadé que l'amiral Keith traiteroit, avec tous les égards commandés par les convenances, le général Desaix rentrant en France en vertu d'une convention faite par lui-même avec la médiation du plénipotentiaire de Sa Majesté britannique.

Pendant toutes ces discussions, et qu'on nous amarinoit, la brume se dissipa, et nous découvrîmes les îles d'Hières à trois lieues devant nous. Nous pouvions même fort bien distinguer la Croix des Signaux. Cette action déloyale, cette violation évidente du droit des gens, nous exaspéra contre les Anglais; nous devions bientôt avoir plus sujet encore de nous en plaindre.

Dans trente-cinq heures nous fûmes à Livourne. Lorsque les Anglais, qui conduisoient et manœuvroient notre bâtiment, nous eurent assuré que l'amiral Keith étoit encore dans le port, nous conçûmes un peu d'espoir, fondé sur la confiance que nous inspiroit son grade et les pouvoirs dont il étoit revêtu.

Nous mouillâmes au milieu de nos ennemis. La quantité de bâtimens marchands qui entroient et sortoient étoit inconcevable. Il arrivoit sûrement plus de cent voiles par jour au port de Livourne.

A peine mouillés, Desaix écrivit à l'amiral Keith. Il se passa trois jours sans qu'il reçût de réponse.

Pendant ce temps, la nouvelle de notre arrivée s'étoit répandue dans Livourne. La garnison en étoit autrichienne, et le nom de Desaix avoit signalé plusieurs combats sur les bords du Rhin. A ce nom craint, mais respecté, les officiers de la garnison autrichienne vinrent dans des barques, en grande tenue, s'informer de la santé du général Desaix; ils exprimèrent le regret qu'ils avoient de ne pouvoir communiquer avec lui, et lui offrirent néanmoins tout ce qui pourroit adoucir sa position désagréable. Cette conduite, qui contrastoit si fortement avec celle des Anglais, nous attendrit tous. Desaix remercia les officiers autrichiens avec cette dignité et cette douceur qui lui étoient naturelles. Les Autrichiens, après avoir également demandé des nouvelles du général Kleber, se retirèrent sans même nous parler des victoires nombreuses qu'ils avoient remportées sur nos armées en Italie.

Cette démarche décente, noble et franche étoit la critique de celle indigne de l'amiral Keith, qui poussa la sottise et l'orgueil jusqu'à nous faire ôter nos voiles et notre gouvernail, la plus grande humi-

liation qu'on puisse faire subir à un bâtiment prisonnier.

L'amiral Keith mit à la voile pour se rendre sur les côtes de Gênes. Desaix étoit furieux de n'avoir point de réponse et de ne pas se voir traiter avec les égards, non-seulement dus à son rang, mais au nom distingué qu'il portoit. Dans une conversation qu'il eut à ce sujet avec le général Davoust, ce dernier lui suggéra de s'évader en Corse sur la chaloupe du bâtiment. Ce conseil étoit d'une exécution difficile; mais il flattoit l'imagination de Desaix, et il se crut libre un moment. A une certaine heure de la nuit, nous devions surprendre les Anglais sur notre bord, les menacer de la mort, s'ils crioient, et les faire descendre à fond de cale; ensuite Desaix devoit s'embarquer sur la chaloupe, qui ne pouvoit contenir plus de neuf personnes, y compris six matelots pour ramer, et s'échapper ainsi. Quoique nous fussions au milieu des vaisseaux anglais, ils avoient encore la précaution superflue de faire faire des rondes continuelles autour de nous. Cet obstacle n'arrêtoit point Desaix, mais il ne pouvoit emmener tous ses aides-de-camp, et aucun ne vouloit rester. On lui représenta avec fermeté combien il nous exposoit aux mauvais traitemens des Anglais, surtout après avoir violenté ceux qui nous avoient amarinés. Notre position eût été très-critique, et ces différentes observations finirent par déterminer Desaix à aban-

donner un projet qui l'avoit d'abord séduit, mais qui, de sang froid, étoit inexécutable.

Après le départ de l'amiral Keith, Desaix reçut une lettre de lui. Elle annonçoit que c'étoit d'après des ordres précis du cabinet de Saint-James que nous étions arrêtés ; qu'un courrier avoit été expédié à la cour de Londres, et qu'en attendant la réponse, nous ferions notre quarantaine à Livourne. L'amiral ajoutoit qu'il s'empresseroit de communiquer au général Desaix les instructions qu'il pourroit recevoir sur le sort des Français appartenant à l'armée d'Egypte.

Le lendemain nous fûmes débarqués au troisième Lazareth, où nous fûmes renfermés pendant vingt-neuf jours. Le capitaine qui commandoit l'établissement, vint à la descente du général Desaix, lui apprendre que le consul anglais nous avoit accordé vingt sols par jour pour notre nourriture, sans distinction de grades, et conformément à notre système d'*égalité*.

Cette fois, Desaix se fâcha, et me chargea de répondre au capitaine du lazareth, qu'il eût à répéter au consul anglais « que sa proposition étoit de la » dernière insolence ; que s'il avoit besoin d'argent, » nous lui en donnerions, et qu'il n'avoit qu'à s'oc- » cuper seulement de la subsistance de nos soldats. » Il est difficile de mettre plus de recherche et de goût en fait d'humiliation.

Quand nous fûmes habitués à notre nouvelle demeure, nous cherchâmes à nous égayer. J'étois le plus jeune de la société : Desaix m'avoit, en route, nommé *officier des signaux;* au lazareth, il ne nomma *Edile des jeux de la prison.* Je fis donc reparoître tous les plaisirs du collége. Nous jouions au diable boîteux, à la poële, à la marenne, au loup, etc. Enfin, nous étions devenus de francs collégiens. Quelquefois nous faisions des siéges, et nous cassions nos portes et nos fenêtres. Desaix commandoit un corps et le général Davoust l'autre. Le soir, avant la nuit, on venoit nous enfermer dans nos chambres. Desaix avoit un cabinet pour lui seul, et nous étions dix dans les deux chambres voisines. Nos hamacs étoient par terre, et faisoient l'ornement de nos tristes appartemens. Souvent, avant de nous endormir, notre général faisoit éteindre toutes les lumières, et chacun devoit compter des histoires de voleurs et de revenans. Elles nous divertissoient beaucoup, et les plus horribles étoient les plus gaies. Quelquefois la conversation s'établissoit sur différens points de morale, d'histoire ou de physique, et Desaix nous prouvoit qu'il étoit aussi instruit que bon militaire.

C'est ainsi que nous cherchions à dissimuler l'ennui de notre captivité et l'impatience qui nous dévoroit.

Enfin, le vingt-neuvième jour de notre détention,

nous fûmes fort étonnés de voir arriver parmi nous l'adjudant-général Cambyse et M. Poussielgue. Ils revenoient d'Egypte, et nous instruisirent des événemens qui s'étoient passés depuis notre départ.

A peine Desaix s'étoit éloigné d'Alexandrie, que le *Thésée*, vaisseau sous les ordres du commodore Sidney Smith, étoit revenu établir sa croisière devant le port, et fermer les communications. Cette mesure étoit une conséquence de la disposition qu'avoit prise le cabinet de Londres, après la lecture des dépêches interceptées de Kleber. Il crut ne devoir consentir à l'évacuation de l'Egypte, que dans le cas où l'armée se rendroit prisonnière de guerre. L'amiral Keith fut chargé d'instruire Sidney Smith de cette étrange résolution, et il lui adressa en conséquence une lettre pour Kleber. On verra tout-à-l'heure la réponse que fit le général en chef à la proposition révoltante qui lui fut communiquée. Ce fut sans doute avec douleur que Sidney Smith se vit contraint de transmettre une déclaration si contraire au droit des gens. Il devoit voir aussi avec regret, s'anéantir en un instant le fruit d'une habile et heureuse négociation, qui attachoit son nom à une transaction politique importante dans l'histoire.

Quoique les instructions envoyées par l'amiral Keith, détruisissent ou du moins suspendissent l'effet de la convention d'El-A'rich, le Grand-Visir et Kleber restèrent d'accord cependant, persuadés

que la cour de Londres ne persévereroit pas dans ses déterminations. Ils concertèrent ensemble différentes mesures provisoires, mais les difficultés naquirent de l'effet même de leurs dispositions réciproques. Pendant ces discussions, dont le but étoit d'éloigner une rupture fatale à l'une ou l'autre armée, Kleber se décida, pour sortir d'incertitude, à expédier à l'amiral Keith, l'adjudant-général Cambyse et M. Poussielgue. Chargés d'avoir une explication franche et précise sur la vacillation bizarre du gouvernement britannique, ils s'embarquèrent, du consentement de Sidney Smith, sur la frégate anglaise qui avoit apporté les dernières dépêches de l'amiral Keith. Ils le trouvèrent devant Gênes, occupé à seconder par mer les efforts que faisoient les Autrichiens, pour s'emparer de cette place si vaillamment défendue par Massena. Keith, à leur grande surprise, bien loin d'entrer en explication avec eux, s'empressa de leur annoncer positivement que l'évacuation de l'Egypte alloit avoir lieu sans aucun obstacle de sa part, et que, bien au contraire, il venoit d'expédier au commodore Sidney Smith de nouvelles dépêches, pour lui prescrire de l'accélérer par tous les moyens imaginables. Mais il n'étoit plus temps; l'armée d'Youssef Pacha étoit vaincue.

Ce changement inespéré dans les décisions du gouvernement anglais, étoit sans doute le fruit de la correspondance de lord Elgin, qui se trouvoit à

Constantinople, et des renseignemens plus positifs que le cabinet de Londres avoit acquis par celle de Sidney Smith, qui s'étoit empressé de lui envoyer la convention signée à El-A'rich. C'est donc en vertu de cette ratification tardive que l'armée française pouvoit quitter l'Egypte, et qu'ils nous étoit permis de rentrer en France.

Mais pendant que ces résolutions contradictoires se succédoient, le Grand-Visir, maître de Cathiéh, de Salêhiéh, de Belbéis, de Damiette, d'une partie du Delta et de la Haute-Egypte, évacués par suite du traité, vouloit obliger les Français à quitter le Caire, dont il lui tardoit d'être en possession. Kleber, qui se fût livré à la discrétion des Turcs, par une condescendance aussi dangereuse, refusa de céder le seul point fortifié qui lui restât après Alexandrie. Ce refus fut notifié à Youssef Pacha, avec la détermination de recommencer de préférence les hostilités, s'il persistoit à exiger un semblable gage. Le Visir abusé, présumant que les Français ne pourroient résister à la supériorité de ses forces, s'obstina dans ses prétentions. Alors Kleber prit son parti, et mettant à l'ordre du jour la lettre de l'amiral Keith, il ajouta seulement ces mots que ma mémoire me retrace fidèlement, je crois : « Soldats, » on ne répond à tant d'indignité que par la vic- » toire ; elle est au bout de nos baïonnettes : mar- » chons ! » Aussitôt le tambour rassemble sous les

drapeaux nos soldats animés, outragés dans leur honneur, et préférant une noble mort à l'humiliation qu'on leur offre. La plaine de Lacoubbé voit encore se former nos bataillons, foibles par leur nombre, formidables par leur valeur. Tout se prépare pour une grande action qui doit décider du sort de l'Egypte (1).

Mais pour apprécier l'importance de la bataille d'Héliopolis, remarquons que Kleber, confiant dans

(1) Voici la lettre remarquable de l'amiral Keith au général Kleber.

A bord du vaisseau de S. M. Britannique *la Reine Charlotte*, le 8 janvier 1800.

« Monsieur, je vous préviens que j'ai reçu des ordres » positifs de S. M. de ne consentir à aucune capitula- » tion avec l'armée française que vous commandez en » Egypte et en Syrie, à moins qu'elle ne mette bas » les armes et ne se rende prisonnière de guerre, et » n'abandonne tous les vaisseaux et munitions des port » et ville d'Alexandrie aux puissances alliées; et qu'en » cas de capitulation, je ne dois permettre à aucunes » troupes de retourner en France avant qu'elles n'aient » été échangées. Je crois également nécessaire de vous » informer que tous les vaisseaux ayant des troupes » françaises à bord et fesant voile de ce pays, munis » de passe-ports, signés par d'autres que ceux qui ont « le droit d'en accorder, seront forcés par les officiers » des vaisseaux que je commande, de rester à Alexan-

l'exécution d'une convention que devoient garantir les avantages qui en résultoient, avoit lui-même ouvert l'Egypte à ceux qui prétendoient l'en chasser ; que l'ennemi étoit aux portes de la capitale ; qu'un jour plus tard, peut-être, il n'eût pas eu d'autre ressource que de se retirer sur Alexandrie. Si sa surprise fut extrême, s'il entrevit en un instant combien sa situation étoit critique, son ame resta calme au milieu des dangers qui le pressoient. Il n'avoit qu'un parti indiqué par l'honneur ; il n'hésita pas à le prendre. Tous les sentimens se réunissoient pour tripler le courage de nos troupes : un doux espoir trompé, la mauvaise foi à punir, une insulte à venger, et à côté de ces aiguillons puissans, la perspective d'une captivité douloureuse et déshonorante. Kleber, exalté par l'attrait d'une victoire difficile, et dont le souvenir seroit immortel, communiqua bientôt à toute son armée l'ardeur qui l'enflammoit. Il se rappela la bataille du Mont-Thabor, et combien cette quantité irrésolue d'ennemis avoit inuti-

---

» drie ; enfin, que les bâtimens qui seront rencontrés » retournant en Europe, avec des passe-ports accordés » en conséquence d'une capitulation particulière avec » une des puissances alliées, seront retenus comme » *prises*, et tous les individus à bord considérés comme » prisonniers de guerre.

Signé KEITH.

lement assiégé sa division foible et manquant de munitions. Il pensa qu'un petit nombre de gens intrépides, habitués aux périls de la guerre, éprouvés par tant de combats, disperseroit de nouveau cette nuée de barbares, ne sachant pas manœuvrer ni user de ses moyens. D'ailleurs, si jamais le Français a dû suivre cette devise, *vaincre ou mourir*, c'est dans cette circonstance qu'elle devoit recevoir son application absolue. Vaincue, c'en étoit fait de l'armée, à laquelle les Turcs réservoient sans doute, par le sentiment d'une vengeance qu'ils croyoient légitime, la fin la plus affreuse.

Kleber, après avoir pris toutes les mesures que lui suggéra sa prudence pour mettre à l'abri de la fureur des habitans du Caire, les Français qui ne devoient point suivre l'armée, partit à la pointe du jour de Lacoubbé, le 29 ventose (20 mars). En général habile et résolu, il sentoit qu'il ne devoit point se laisser prévenir par l'ennemi, et qu'il falloit diriger à propos cette première impulsion, ce premier élans si redoutable chez nos soldats. En laissant approcher les Turcs sous les murs du Caire, il s'exposoit d'ailleurs à se trouver inquiété sur les derrières par la population de cette capitale, encore enchaînée par la crainte, mais qui se seroit prononcée contre lui du moment qu'il eût été attaqué de front par les Ottomans. Il marcha donc droit à l'en-

nemi. Son armée étoit forte de douze à treize mille hommes; celle du Grand-Visir, campée près d'El-Hanka, étoit de plus de quarante mille, parmi lesquels se distinguoit une nombreuse cavalerie. Les équipages immenses de cette armée, heureusement inexpérimentée, couvroient la lisière du désert. Aussitôt qu'Youssef Pacha eut avis du mouvement de Kleber, il quitta son camp et se porta sur Matarieh, village situé auprès des ruines de l'antique Héliopolis. C'est là que ces deux corps inégaux se rencontrèrent. La cavalerie turque essaya d'abord, mais en vain, d'ébranler notre infanterie et de l'arrêter dans sa marche. Un feu terrible de mousqueterie la tint en respect, et l'obligea de s'éloigner précipitamment. C'est après ce premier succès, que notre infanterie aborda les lignes ennemies, déjà ébranlées par le canon. L'affaire fut promptement décidée. Le Grand-Visir voulut se replier sur son camp, mais voyant que l'armée française, par un mouvement de flanc, alloit le séparer des terres habitables, et le jeter dans le désert, il se détermina à se retirer. Cette retraite fut une déroute complète et sanglante. Toute l'artillerie des Turcs, et la plus grande partie de leurs équipages, tombèrent au pouvoir des vainqueurs, dont la perte fut bien foible, en comparaison de celle de l'ennemi. Les Turcs au contraire perdirent dans cette journée si fatale pour

eux, huit mille hommes tués ou blessés, sans compter ceux qui périrent dans le désert, de fatigues et de besoin.

Mourad Bey, posté avec 600 Mamelouks, sur une hauteur à portée du champ de bataille, fut témoin de la défaite des Osmanlis. Il avoit fait prévenir le général en chef qu'il ne prendroit aucune part à l'action, et il tint parole. Ce Bey, dont la Cour Ottomane avoit à se plaindre, redoutoit avec raison le rétablissement de l'autorité du Grand-Seigneur en Egypte. Il ne se dissimuloit pas que la Sublime Porte avoit plus d'une infidélité à punir et plus d'un droit usurpé à revendiquer. La bataille d'Héliopolis, en prouvant à Mourad-Bey, l'immense supériorité de l'armée française, lui faisoit sentir d'un autre côté combien l'espoir de lutter contre elle étoit chimérique. Ces réflexions le déterminèrent, comme on le verra bientôt, à proposer à Kleber un arrangement particulier qui fut agréé.

Mais pendant que Kleber chassoit devant lui les cohortes épouvantées du Grand-Visir, Nazouf Pacha, séparé dans le combat avec un corps de 6 à 8000 hommes, se jetoit entre Boulak et le Caire. Ces Turs firent un horrible massacre de tous les Français qu'ils rencontrèrent, et égorgèrent un grand nombre de Cophtes et de Grecs accusés d'avoir montré de l'attachement à notre armée. Ce

mouvement, inspiré par le danger, décida le soulèvement du Caire, et consterna les foibles garnisons restées dans les forts qui l'entouroient. Elles crurent l'armée entièrement détruite, et la joie qu'elles éprouvèrent au retour de Kleber, ne peut se comparer qu'à celle que ressent l'homme qui se voit tout à coup passer des périls les plus imminens, à la sécurité la plus parfaite.

Kleber, après avoir reconquis l'Egypte par un succès si éclatant et si complet, ne donna point de relâche à l'armée Ottomane, qu'elle n'eût franchi le désert de Cathiéh (1). Youssef Pacha ne s'arrêta qu'à Ghazah, où il profita du répit qu'on lui laissoit pour s'occuper de réorganiser son armée considérablement réduite. L'armée française, débarrassée enfin de ce ramassis de barbares qu'elle avoit expulsés, revint victorieuse sur la capitale de l'Egypte. Elle étoit pressée dans sa marche par la faim qu'elle éprouvoit depuis plusieurs jours, et le général en chef, plus inquiet encore de ce qui se seroit passé pendant son absence, brûloit d'impatience d'y rentrer. Il arrive devant la ville (2). Quel spectacle frappe ses yeux.....! Plus de vingt mille hommes, composés

(1) Le 1er germinal (22 mars) il s'empara de Belbéis, et le 3 (24 mars) il arriva à Salehiéh.

(2) Le 6 germinal (27 mars).

tant des Turcs aux ordres de Nazouf Pacha, que des Arabes, des Fellahs et des habitans révoltés, défendent le Caire et Boulak. Etrange position! Elle n'ébranla pas la constance de Kleber. Il fit d'abord enlever de vive force Boulak par le général Belliard. Peu de temps après il fit attaquer les retranchemens qui fermoient les avenues du Caire; mais ce second effort fut sans succès, et nous coûta passablement de monde. Il fallut donc se résoudre à faire un siége et à y consacrer le temps nécessaire. On établit des batteries de mortiers, qui firent un tel dommage dans la ville, que les habitans demandèrent à capituler. Le 1er floréal (21 avril), plus d'un mois après la bataille d'Héliopolis, Kleber rentra dans le Caire, après avoir accordé un libre passage pour la Syrie aux détachemens de l'armée Ottomane qui étoient restés dans la ville. Par cette soumission, qui terminoit enfin les pénibles travaux de l'armée, Kleber redevint maître paisible de l'Egypte, à l'exception cependant d'une province abandonnée par un traité à Mourad-Bey, qui en échange, s'obligea à une paix fidèle et à une rétribution annuelle (1).

(1) Le 17 floréal (7 mai) l'armée fut instruite de ce traité, qui cédoit à Mourad-Bey les provinces de Girgé et d'Assuan, avec le titre de prince-gouverneur pour

Aussitôt que Desaix eut reçu les passeports de l'amiral Keith, il se rembarqua sur le même bâtiment qui l'avoit amené. Nous quittâmes Livourne avec une joie indicible ; rien ne s'opposoit plus à notre retour en France.

Nous abordâmes les côtes près Fréjus ; là, à la pointe du jour nous fûmes chassés par trois bâtimens. Deux sur notre droite étoient les moins éloignés, et le troisième à notre arrière. Nous n'augmentâmes point de voiles ; qui pouvions-nous redouter ? L'événement faillit nous convaincre que notre sécurité n'étoit pas fondée.

Les deux bâtimens de droite, bons voiliers, nous joignirent bientôt. A la portée du canon, ils brûlèrent une amorce ; nous mîmes en panne, et bientôt nous nous trouvâmes entre deux barbaresques. A la vue de leurs pavillons, nous ne fûmes pas exempts d'une certaine inquiétude. Les passe-ports anglais et ceux du Grand-Visir ne nous paroissoient plus des sauf-conduits assez puissans. L'appareil des équipages des deux corsaires étoit horrible ; les matelots étoient à leurs manœuvres et tenoient leurs sabres dans les dents. Les canonniers à leurs pièces n'attendoient

---

la République. Kleber eut une entrevue avec ce célèbre Mamelouk, et tous les deux se séparèrent pleins d'estime l'un pour l'autre.

qu'un signal pour nous foudroyer. Le capitaine du Ragusais alla à bord ; il ne vouloit point monter, afin de nous éviter une seconde quarantaine, (c'étoit à nos esprits le moindre inconvénient), on le menaça de manière à le déterminer promptement ; il entra dans la chambre du commandant, lui montra son passe-port. Le Bey, après l'avoir lu, lui dit qu'il ne signifioit rien, et que, quand ils seroient à Tunis, les Français, qui revenoient d'Egypte s'expliqueroient avec la Régence. Voilà l'affreux discours que nous rapporta notre capitaine et qui nous consterna tous. Quoi ! être pris une seconde fois en vue des côtes de France, et pour être esclaves toute la vie peut-être ! Quelle perspective ! Ce que nous souffrions dans cet instant ne sauroit se rendre. Le silence général qui régnoit sur notre bord, exprimoit assez les angoisses qui nous tourmentoient.

Le capitaine de l'aviso se rendit à son tour à bord du chebeck turc. On le força également à monter. Avec quelle agitation nous attendions qu'il sortît. Enfin, il prend un porte-voix, et nous crie ces paroles admirables : « Le capitaine est de mes amis, » je prends une tasse de chocolat avec lui, et nous » allons faire notre route ». Alors nous sautâmes comme des fous, le sourire remplaça l'air triste qui obscurcissoit notre figure, et le babil succéda au silence. Nous fesions mille extravagances, et telle étoit

notre méfiance continuelle, que ne comptant plus sur la justice de notre cause, nous nous estimions fort heureux qu'on nous laissât faire ce qu'on n'avoit point le droit d'empêcher.

Le capitaine Roustant vint nous annoncer, qu'ayant fait autrefois la guerre sur les côtes de Barbarie, il avoit beaucoup connu le commandant des deux chebecks turcs, qu'il lui avoit même rendu quelques services, et qu'en cette considération il avoit consenti à nous laisser partir, sur-tout après avoir connu les détails de la convention d'El-A'rich.

A peine étions-nous débarrassés des barbaresques, qu'un gros brick de guerre anglais qui nous avoit joints pendant notre halte, nous voyant mettre à la voile, nous tira un coup de canon. Nous mîmes de nouveau en panne. Nous devions croire vraiment que nous n'arriverions jamais en France.

Le commandant du brick anglais nous déclara, après avoir vu les passe-ports de l'amiral Keith, qu'il nous avoit reconnus de très-loin, et que, craignant que les barbaresques ne voulussent nous emmener, il avoit coulé bas un petit bâtiment français, pris par lui la veille, afin de venir à notre secours. Il avoit en outre hissé son plus grand pavillon à son plus grand mât, afin que, distinguant plus facilement ses couleurs, l'assurance d'un prompt secours nous donnât l'idée de nous défendre pendant quelques instans.

Autant la conduite de l'amiral Keith nous avoit révoltés, autant je dois rendre justice ici à la bonne intention de l'officier commandant le brick anglais.

Enfin, après tous ces délais, nous entrâmes dans la rade de Toulon, le 4 floréal an 8 (24 avril), ce qui faisoit pour moi une absence de deux années moins vingt-six jours.

Lorque nous fûmes ancrés, on nous fit descendre au Lazareth. Nous y passâmes vingt-cinq jours. Pendant ce temps, qui nous parut encore bien long, nous reçûmes beaucoup de visites et des lettres de nos parens.

Desaix en reçut une de Bonaparte. Elle l'attendrit vivement. Le premier consul y peignoit les chagrins qui entourent les grandes places, et l'engageoit à se rendre sur-le-champ près de lui. Desaix, séduit par le ton triste et touchant de cette lettre, nous dit : *Il est couvert de gloire, et il n'est pas heureux.* Puis, lisant dans les journaux la marche de l'armée de réserve, il s'écrioit : *Il ne nous laissera rien à faire!*

Le 29 floréal (19 mai), nous sortîmes de quarantaine. Le surlendemain nous étions à Marseille. Desaix en partit pour l'Italie, où, du sacrifice de sa vie, à Marengo, il scella la paix avec l'Autriche.

Les voyageurs se dispersèrent tous.

J'arrivai en moins de huit jours à Paris, et j'eus

le bonheur de retrouver ma famille bien portante. On m'avoit cru mort, on m'avoit pleuré, on pleura de nouveau, mais ces larmes étoient douces ; c'étoient celles de la joie pure que cause la vue d'un enfant que l'on croyoit perdu pour toujours.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

APPENDICE.

AVANT d'examiner quelles furent les conséquences funestes de l'expédition en Egypte, jetons un dernier coup-d'œil sur ce pays et sur l'armée, qui, à la bataille d'Héliopolis avoit, par des prodiges de valeur, renversé le joug sous lequel le gouvernement anglais vouloit la faire passer.

Sur quel exemple le cabinet de Saint-James s'étoit-il appuyé pour oser espérer qu'une armée de Français, une armée qui n'avoit jamais été battue jusqu'alors, consentiroit à se déshonorer, à se rendre prisonnière de guerre, quand cette condition humiliante est la seule qu'on puisse imposer à une armée vaincue ? La proposition outrageante de l'amiral Keith, en excitant au dernier point l'indignation des soldats, leur avoit donné pour ainsi dire la victoire ; et quelque desir qu'ils eussent témoigné de rentrer en France, quelque volonté que manifestât Kleber de les satisfaire, et ce desir et cette volonté se taisoient à la voix de l'honneur, si cher aux Français. Si Kleber consentoit à quitter l'Egypte, c'étoit pour sauver les restes précieux de l'armée qui lui avoient été confiés ; il vouloit les ramener dans la patrie, lorsque ses frontières étoient

menacées de toutes parts, et il devoit espérer qu'un secours si nécessaire excuseroit suffisamment l'abandon d'une colonie, que la force même des circonstances feroit abandonner plus tard. Mais rien au monde ne pouvoit le décider à livrer ignominieusement aux Anglais ces bataillons trop redoutables encore pour être méprisés et avilis. La postérité verra sans doute avec indignation la violation du traité d'El-A'rich. Les auteurs de cet acte inique doivent être à jamais responsables du sang qui a été versé, pour obtenir de force, ce que Sidney-Smith avoit obtenu par son esprit de conciliation et sa loyauté. Le gouvernement anglais reconnut, quand il n'étoit plus temps, que s'il devoit ajouter foi aux lettres interceptées de Kleber, il s'étoit mépris sur les motifs qui les avoient dictées, et s'étoit fait illusion sur ce qu'elles pouvoient contenir d'exagéré relativement à la position de l'armée.

La bataille d'Héliopolis avoit totalement changé la face des choses. Le Grand Visir, honteux de sa défaite, escorté de la misère et des souffrances, ne se crut en sûreté que lorsqu'il eut posé la barrière brûlante du désert entre lui et Kleber : il se retira de sa personne à Jaffa, et laissa les débris désorganisés de son armée à Ghazah.

Cependant le général en chef sans pouvoir se rendre compte des motifs qui avoient pu déterminer le gouvernement anglais, à rompre un traité si con-

forme à ses intérêts, et dans l'espérance qu'il conservoit encore, que la démarche de MM. Poussielgue et Cambyse auroit un heureux résultat auprès de l'amiral Keith, avoit écrit à l'époque de son retour devant le Caire, au Kaïmakan de la Sublime Porte, le 20 germinal an 8 (10 avril 1800) pour tâcher de renouer des négociations rompues à jamais. Cette lettre est une nouvelle preuve de la droiture de Kleber, et de l'attachement réel qu'il portoit à une armée qui occupoit sans cesse sa sollicitude toute entière. Il mandoit au Kaïmakan : « Votre Excellence a sans doute été » instruite du progrès et du résultat des négocia» tions que j'ai conclues avec le suprême Visir » Youssef Pacha. D'après les assurances que j'a» vois reçues des personnes de distinction de votre » nation, j'avois raison de croire que le traité d'El» A'rich auroit obtenu la pleine approbation de » l'empereur Sélim. Plusieurs articles de ce traité » ont été exactement exécutés, et l'armée française » particulièrement a suivi fidèlement ses engage» mens. J'étois sur le point d'évacuer la ville du » Caire, quand je reçus de l'amiral Keith, com» mandant en chef la flotte anglaise dans la Médi» terranée, une lettre qui excita tout à la fois ma » surprise et l'indignation de l'armée française. » Cette lettre, qui prouve la plus complète igno» rance de ma situation, a rendu nulle, non-seu-

» lement la convention d'El-A'rich, mais aussi » tout traité que je pourrois avoir conclu avec la » Sublime Porte. Votre Excellence doit être con- » vaincue que jamais l'armée française ne sera ré- » duite à souscrire aux conditions injurieuses pré- » sentées par le gouvernement anglais.

» J'ai fait part de ces observations au Grand » Visir, en lui proposant de consentir à ce que » l'évacuation du Caire fût différée. Je ne pouvois » faire une demande plus modérée, et je laissai le » choix à Sa Hautesse, ou d'accueillir cette propo- » sition convenable, ou de courir les chances d'une » bataille, pour disputer un pays dont la possession » lui étoit assurée. Cette bataille a eu lieu le 29 » ventose (20 mars), et Dieu en protégeant ma » cause m'a donné la victoire. Quoi qu'il en soit, » le sincère desir que j'ai eu de rétablir l'amitié et » les relations d'intérêt, qui pendant plusieurs siè- » cles ont uni les deux nations, subsiste toujours. » La Sublime Porte me trouvera disposé à lui céder » encore l'Egypte, sous les conditions stipulées à » El-A'rich, avec les seules modifications que les » circonstances actuelles rendent nécessaires. Ainsi » en écartant tout motif d'une nouvelle effusion de » sang, un nouveau traité (dont l'effet ne pourroit » plus être altéré par des ordres intempestifs) ren- » dra à l'empire Ottoman ces belles provinces qu'il » a en vain cherché à recouvrer par la force des

» armes. Si votre Excellence agrée ces sentimens » de paix et d'amitié, je la prie de vouloir bien les » communiquer à S. M. l'Empereur Sélim, et sans » doute elle obtiendra des ordres pour renouer des » négociations qui mèneront rapidement au but, que » nous devons également desirer d'atteindre. »

Il étoit beau de montrer tant de modération au moment même où le succès le plus complet eût excusé un sentiment d'orgueil; mais Kleber étoit honnête homme et n'avoit que trop gémi sur les maux de l'expédition, pour se dissimuler ceux qui menaçoient encore l'armée. D'ailleurs son intention étoit, à ce qu'il paroît, d'établir une correspondance directe avec Constantinople, en évitant d'en entretenir aucune avec les chefs des forces ennemies combinées, et de parvenir à obtenir une neutralité des Turcs. Un pareil avantage auroit placé l'armée française dans une heureuse position, parce qu'elle n'auroit pu être attaquée que par une seule expédition maritime, que les anglais eussent difficilement entreprise, sans la certitude d'être appuyés par le Grand-Seigneur.

Kleber, tranquille sur les bords pacifiés du Nil, espéroit et attendoit en vain les renforts que Bonaparte lui avoit fait annoncer. Il rétablissoit l'ordre dans les provinces, encourageoit les membres de l'Institut dans les recherches intéressantes où l'amour des sciences et des beaux-arts les engageoit;

il partageoit leurs travaux en les aidant de son autorité, et sembloit se résigner enfin au long exil qui lui étoit imposé, lorsque, dans les premiers jours de prairial, le Capitan Pacha fit, avec son escadre, une apparition sur les côtes d'Alexandrie. Kleber mit aussitôt son armée en mouvement pour Rahmaniéh; et s'y rendit de sa personne. Il défendit expressément qu'on reçût aucun des parlementaires que l'amiral turc voulut envoyer à plusieurs reprises. Kleber étoit constant dans son système de ne vouloir traiter désormais qu'avec la Cour Ottomane; et la méfiance que lui avoit inspirée la conduite d'un certain Morier (1), soi-disant secrétaire de lord Elgin,

(1) Ce Morier avoit accompagné le Grand-Visir et s'étoit enfui précipitamment à Damiette après la bataille d'Héliopolis. De retour à Jaffa, il écrivit à Kleber, sous la date du 2 juin, la lettre suivante:

« J'ai l'honneur de vous communiquer que S. M. Britannique, en donnant ses ordres à ses flottes d'accorder le passage libre en France aux troupes françaises qui se trouvent en Egypte, les a fait accompagner de passe-ports de son ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire près la Sublime Porte.

» Les obstacles que vous avez toujours cités comme » empêchant de votre côté l'exécution de la convention » d'El-Arich, n'existeront donc plus aussitôt que vous » et votre armée voudrez évacuer l'Egypte. »

C'est là, sans doute, ce que M. Morier appeloit une

ambassadeur à Constantinople, l'avoit confirmé dans sa résolution. L'escadre Turque s'étant bientôt éloignée en laissant une simple croisière, Kleber revint au Caire (1).

Le 26 prairial an 8 (15 juin 1800), jour de la bataille de Marengo, jour où Desaix périt couvert de gloire, Kleber, après avoir passé, dans l'île de

---

ruse de guerre, dont le plan étoit développé dans des papiers qui furent trouvés à Damiette.

Kleber ne crut pas devoir répondre lui-même. Il fit signer à son secrétaire la note suivante :

« Ces notes (celles de M. Morier) fesant connoître, » d'une manière non équivoque, que le susdit Morier » est en forme chargé, dit-il, de mettre à exécution » une *ruse de guerre*, à l'ombre d'un traité, on a jugé » qu'il étoit de la loyauté française de prévenir ce » Morier que tout individu qui, à l'avenir, se présen- » teroit de sa part à l'armée française en Egypte, seroit » considéré comme espion et traité en conséquence. Selon » l'usage de toutes les nations, il sera pendu à un arbre. » Le même sort lui est réservé s'il osoit s'y présenter » lui-même. Ce Morier ne peut être que désavoué par » le lord Elgin, au nom duquel il a l'audace de parler.

Signé, LÉVESQUE, *secrétaire du général en chef.*

Cette réponse n'étoit point encore partie lorsque Kleber mourut. Le général Menou l'expédia après en avoir adouci les expressions.

(1) Le 21 prairial (10 juin).

Rhoda, la revue de la légion grecque, nouvellement formée, se promenant, accompagné de M. Protain, architecte, dans son jardin, sur la place de l'Esbekiéh, fut frappé de plusieurs coups de poignard par un musulman, qui fut aussitôt arrêté. Kleber ne survécut point à ses blessures; il expira dans le moment même.

Ainsi les destins voulurent que les deux guerriers dont les noms se rangent parmi ceux que la France doit le plus honorer, périssent pour ainsi dire à la même heure, l'un sur un champ de victoire, l'autre par la main d'un assassin obscur. L'armée, dans la douleur la plus sincère, pleura Kleber, et comme un chef digne de la commander, et comme l'appui sur lequel reposoit sa confiance.

D'infames libelles ont donné à cet assassinat une source tellement affreuse, qu'on répugne à les répéter. L'événement justifié par une procédure longue, dépouillée de toute suggestion probable, admissible, et faite avec la solennité conforme à la grandeur du délit, prouve bien évidemment que le bras du coupable n'a été mu que par le fanatisme, dont les exemples sont fréquens en Egypte, et dont l'aventure de *l'Ange El-Mahdy* est un témoignage sans réplique (1). Kleber, chéri de l'armée fran-

(1) L'assassin de Kleber se nommoit Soliman El-Aleby, natif d'Alep; instruit plus qu'on ne l'est ordi-

çaise, admiré et redouté des Egyptiens, des Mamelouks même, soit à cause de ses succès, soit à cause de sa stature imposante ou de sa sévère justice, qui retenoit ses troupes dans la plus exacte discipline, Kleber, fut dévoué à la mort par la haine réfléchie d'un Turc, qui en sacrifiant sa propre vie, crut s'ouvrir par une œuvre aussi méritoire, la porte du paradis séduisant de Mahomet.

S'il n'est pas toujours vrai qu'en détruisant un chef on change la face des choses, l'événement a prouvé dans cette circonstance, que le coup affreux qui trancha les jours de Kleber, mit à sa place un

---

nairement dans son pays, il avoit le cerveau brûlé. Témoin, sans doute, des ravages qui signalèrent le retour de Syrie, l'imagination exaltée par le récit des malheurs qui suivirent la bataille d'Héliopolis, il quitta le camp du Grand-Visir dans l'intention de tuer le chef de l'armée française. Il se crut appelé à venger l'armée ottomane et le prophète Mahomet, outragé par la victoire d'un chrétien. Arrivé au Caire, il se fit montrer Kleber afin de bien le reconnoître. Il passa tous les jours qui précédèrent l'exécution de son horrible dessein, dans les mosquées et dans l'entretien des docteurs de sa religion. Enfin, déterminé par l'irritation extrême de ses esprits, il pénétra facilement dans le jardin de Kleber, où se trouvoient beaucoup d'ouvriers du pays. Il remit aussitôt le général en chef, lorsqu'il vint à passer près de lui. Il s'élança d'une cachette où il s'étoit tapis et le

homme, doué sans doute de beaucoup de talens et d'excellentes qualités, mais dont le génie militaire et le caractère n'étoient point au niveau de la position délicate dans laquelle il se trouva.

Le général Abdallah Menou, d'origine arabe, marié à une femme née en Egypte, succéda à Kleber, par ancienneté, dans le commandement de

---

poignarda avec autant d'adresse que de promptitude.

Aleby découvert aussitôt par les cris de Kleber et de l'officier du génie qui se trouvoit seul auprès de lui, fut arrêté sans aucune résistance dans sa fuite. *Il* ne nia ni son crime, ni les motifs qui l'y avoient déterminé. Condamné à avoir, suivant les usages du *pays*, le poignet droit coupé et brûlé, et à être empalé vif pour mourir sur le pal, ce jeune fanatique *montra*, au moment de son supplice et pendant sa durée, un courage et un sang-froid que pouvoient seuls *lui donner* la conscience d'avoir fait l'action la plus louable, la plus glorieuse, et l'assurance d'avoir mérité la palme promise aux martyrs. Aleby vécut quatre heures sur son pal, et n'articula pas la moindre plainte au milieu des douleurs les plus aigües, et dont l'idée fait frémir.

Il fut exécuté le 28 prairial (10 juin), ainsi que trois cheiks de la loi, qui furent décolés pour n'avoir point révélé ses confidences.

Menou, dans une lettre du 1er messidor (20 juin), à Sidney Smith, accuse les Turcs de l'assassinat de Kleber. Ceux-ci ont formellement repoussé l'accusation.

l'armée française (1). D'autres pensées l'animoient : plein d'enthousiasme pour Bonaparte, et fortement attaché à l'Egypte par ses goûts, ses habitudes et son humeur, il voyoit dans l'occupation de cette province, un acheminement à la civilisation d'une

(1) On lit dans l'ouvrage du général Reynier, les discussions qui s'élevèrent à cet égard, immédiatement après la mort de Kleber. Menou ne parut prendre qu'avec répugnance le commandement de l'armée. Il répétoit « qu'il n'avoit pas fait la guerre et n'étoit pas » connu des soldats, peut-être prévenus contre lui par » son changement de religion. »

Cet ouvrage, rempli de détails aussi curieux qu'intéressans, ne démontre que trop visiblement les causes de nos revers à la fin de la campagne de l'Egypte. Cependant il faut le lire avec une certaine réserve. Il est facile de reconnoître les sentimens de mépris et de haine que Regnier professoit pour Menou, et ces sentimens ont pu l'égarer quelquefois. On remarque aussi, dans cette espèce de justification du général Reynier, une gêne sensible, lorsqu'il parle de la disposition de l'armée relativement à sa situation en Egypte. C'eût été choquer vivement Bonaparte que de publier le dégoût que nos troupes témoignoient pour cette colonie. Du reste, l'ouvrage en question est très-instructif, particulièrement sous le rapport militaire, et relève avec une précision exacte, les fautes réelles de Menou et celles des Anglais.

Peut-être est-il à regretter, pour la gloire de nos

partie de l'Afrique, et le coup qu'une politique profonde portoit réellement au commerce de l'Angleterre. Entraîné par ces idées illusoires, il avoit vu avec douleur la convention d'El-A'rich, et s'étoit plaint avec amertume à Bonaparte d'une résolution qui devoit, disoit-il, faire perdre à la France le plus grand et le plus bel établissement du monde. Une fois à la tête de l'armée, il s'empressa d'écrire au premier Consul, d'applanir toutes les difficultés que Kleber avoit reconnues et n'avoit jamais dissimulées, de le flatter de l'espoir de conserver sa conquête chérie, en lui présentant la situation de l'armée sous l'aspect le plus riant et le plus favorable. Tout lui paroissoit facile avec une armée que des succès décisifs venoient de rendre inattaquable. On voit qu'il suivoit un système tout à fait opposé à celui de Kleber ; aussi se garda-t-il bien de poursuivre les négociations que celui-ci avoit cherché à renouer. Menou vouloit être confirmé général en chef.

En effet, le 9 messidor (28 juin), M. Wright, lieutenant du *Tigre*, arriva en parlementaire, par le désert, avec des dépêches du Grand-Visir et de

---

armes, que le général Reynier, appelé au commandement par l'opinion et la confiance de l'armée, ne l'ait point pris, quand des circonstances difficiles pouvoient nécessiter un acte d'autorité, que des succès seuls devoient légitimer aux yeux du gouvernement.

Sidney Smith. Il annonçoit enfin le consentement officiel de l'Angleterre pour l'exécution de la convention d'El-A'rich. Menou répondit simplement qu'elle ne pouvoit avoir lieu de son côté, sans la ratification du Gouvernement français, et que c'étoit à Paris qu'il falloit s'adresser. Dès-lors tout fut rompu, et les alliés regardèrent cette réponse comme une défaite qui rendoit toute négociation ultérieure absolument inutile, et comme l'expression d'une volonté ferme de se maintenir en Egypte.

Pour parvenir au but qu'il se proposoit, Menou, avec la prétention de détruire des abus, de rectifier des fautes, s'occupa, plutôt en administrateur qu'en général habile, de ce qui pouvoit consolider le bien-être de l'armée. L'Egypte étoit parfaitement tranquille. Il accueillit les généraux, les hommes instruits, en montrant d'abord une grande déférence pour leurs conseils et leurs avis, et insensiblement rendit son abord plus difficile. Il est de fait qu'il songeoit aussi sérieusement à un établissement durable, que si rien n'eût été à craindre pour l'avenir. Mais en manifestant trop ouvertement l'intention bien prononcée de rester en Egypte et d'y fonder une colonie française, il se précipita dans un péril qu'il n'avoit point pressenti. Ces projets d'établissement ne flattoient pas également tous les officiers de l'armée, que le desir de revenir en France tourmentoit toujours; ce sentiment d'autant plus fort qu'il est

plus contraint et qu'il a moins d'espérance, éloigna bientôt quelques généraux de leur général en chef. Ces mécontens, si on peut les appeler ainsi, eurent bientôt encore un grand nombre de partisans (1). Dans de fréquentes réunions, où la certitude de l'approbation dissipoit toute crainte, ils se plaisoient à approfondir la véritable et triste position de l'armée; et dans les conversations, leurs regrets s'exprimoient avec d'autant plus de vivacité, que c'étoit une espèce de distinction de se plaindre. Par des discours qu'inspiroit la mauvaise humeur, ils peignoient des couleurs les plus sombres, un séjour qui n'offroit aucun dédommagement, en compensation de l'éloignement où l'on se trouvoit de la France. En élevant de justes inquiétudes sur l'avenir, ils bannissoient de tous les cœurs cette confiance audacieuse que donnoient les talens reconnus de Kleber, et ils poussoient même la prévoyance jusqu'à chercher parmi les généraux restés en Egypte, celui qui seroit plus digne de commander, dans le cas où l'armée seroit attaquée. Ces bruits précurseurs d'une guerre intestine ne furent point ignorés de Menou, dont les opérations administratives, même les plus sages et les plus justes, étoient critiquées et taxées de malveillance. Il prévit aussitôt toutes les consé-

(1) Il se forma des partis *colonistes* et *anti-colonistes*.

quences dangereuses de cette fâcheuse disposition des esprits, qui pouvoit à la longue appeler la discorde et le trouble dans une armée dont le premier besoin pour se conserver étoit une union ferme et constante. Il sentit également, que le déploiement seul de l'autorité, pourroit mettre un terme aux progrès d'une opinion accueillie avec empressement par le mécontentement ou l'amour du changement, dont le Français se montre si souvent épris. Il auroit sans doute pris volontiers la résolution vigoureuse de se débarrasser de quelques-unes des personnes qui s'étoient le plus violemment déclarées contre lui, et qu'il pouvoit considérer comme chefs de parti; cette mesure salutaire, et qui eût annoncé chez le général Menou le sentiment de la dignité et de la puissance dont il étoit revêtu, auroit peut-être appaisé des dissentions naissantes : mais Menou n'étoit point encore confirmé général en chef, et pouvoit craindre de ne pas l'être, quelque adresse qu'il eût mise à captiver la bienveillance du premier Consul. Il se borna à s'assurer l'affection de quelques officiers en les avançant d'un grade supérieur, à revenir sur quelques dispositions qui avoient choqué trop ouvertement les troupes, et à offrir enfin des passe-ports pour France à des généraux qu'il redoutoit, et qui rejettèrent un témoignage pour eux, de crainte et de foiblesse. Malgré ces troubles affligeans, fomentés par des partis qui s'observoient et

se contrarioient sans cesse, l'armée resta soumise et obéissante, et non satisfaite et confiante. C'est au milieu de ces soins divers que devoit commencer la délivrance de l'Egypte, trop souvent le théâtre des disputes sanglantes dont les intérêts lui étoient tout à fait étrangers, quoiqu'elle en fût la victime.

Avant d'arriver à ce fatal dénouement, arrêtons-nous un instant sur ce qui se passoit en France.

Bonaparte, à la tête du gouvernement français, venoit, à la bataille de Marengo, de terminer glorieusement sa seconde campagne d'Italie. Au milieu des vastes projets que nourrissoit sa fortune éclatante, l'activité de son ame s'étendoit sur tous les points du globe, et l'Egypte dont la conservation, en flattant sa vanité, pouvoit seule excuser la faute de l'avoir prise, occupoit Bonaparte dans ses desirs insatiables. Instruit des résultats de la bataille d'Héliopolis, de la mort de Kleber qu'il n'affectionnoit pas, et excité par les lettres de Menou, il se détermina à envoyer en Egypte des renforts, tels, qu'ils pussent mettre la colonie à l'abri de nouvelles tentatives, mais non assez considérables pour exiger des apprêts dont l'importance fixât sérieusement l'attention de l'Angleterre vigilante, qui de son côté se disposoit à prendre part elle-même dans la lutte. Il fit donc préparer en secret une seconde expédition maritime.

L'impression morale qu'eût produit en Egypte l'ar-

rivée d'un secours imposant, ne peut aujourd'hui s'apprécier avec justesse. Privés depuis si long-temps de communications libres et fréquentes avec la patrie, malgré le grand nombre de bâtimens que Bonaparte faisoit expédier des ports de France, d'Espagne et d'Italie, et qui, pour la plupart, tombèrent entre les mains des Anglais, nos soldats, à la vue de quelques bataillons, auroient trouvé dans cette heureuse réunion une force nouvelle, et une douce consolation, en acquérant la certitude que la France veilloit sur leur sort. Ce fut à Brest que se rassemblèrent les troupes qu'il destinoit à cette autre entreprise. Rien ne fut épargné pour en assurer le succès et dérouter l'opinion publique sur le véritable but de cette seconde expédition. Le secret fut si exactement observé sur sa destination, que le général commandant les troupes de terre et le conseiller-d'état embarqués sur l'escadre, étoient dans la ferme persuasion qu'ils alloient à Saint-Domingue, l'un, le général Sahuget, en qualité de capitaine général, titre que l'on avoit substitué à celui de gouverneur, l'autre comme administrateur général. Deux mille hommes de débarquement montoient les vaisseaux sur lesquels on avoit placé une foule d'officiers nègres, qui croyoient aller servir à Saint-Domingue avec Toussaint-Louverture. Cette escadre étoit commandée par l'amiral Gantheaume, dans le bonheur duquel Bonaparte avoit une extrême confiance de-

puis son retour, pour ainsi dire miraculeux, de l'Égypte. Ce fut seulement lorsque l'on passa le détroit de Gibraltar, que les personnes qui n'étoient point dans la confidence, se réveillèrent de leur profonde erreur, et ressentirent après le premier mouvement de surprise, le chagrin violent et la honte d'avoir été joués complètement. Leur dépit se manifesta sans réserve, et comme le peuvent faire des personnages importans qui se croient blessés dans ce qu'ils ont de plus cher.

L'amiral Gantheaume, après avoir franchi ce pas dangereux, devoit (on peut le présumer hardiment), cingler à pleines voiles vers le but de sa mission ; mais il paroît, qu'après avoir capturé à son débouché dans la Méditerranée, la frégate le *Succès*, il rencontra sur la côte d'Afrique des forces supérieures, en même temps qu'il se crut suivi par une division ennemie marchant sur ses traces (1). Il faut penser que la crainte de se trouver avec d'aussi foibles

(1) L'amiral Calder, chargé de courir après l'escadre française, étoit le 30 pluviose an IX (19 février 1801) à Lisbonne, où il se réparoit d'un coup de vent qui avoit dispersé sa division. Il remit en mer, et se trouva, le 10 ventose (1er mars) devant Ténériffe. Il courut à la Martinique, à l'isle de Saint-Barthelmy, à Saint-Domingue, à la Jamaïque, etc., point de nouvelles de Gantheaume.

moyens (1) entre deux escadres ennemies, et de compromettre les restes précieux de la marine française, lui fit prendre la résolution d'entrer à Toulon, où il arriva le 30 pluviose an 9 (19 février 1801) (2). Il est facile de se convaincre à la simple observation des dates, que les espérances fondées sur la promptitude avec laquelle l'escadre de Gantheaume devoit arriver à sa destination, étoient anéanties par le détour qu'il venoit de faire et par le temps qu'il avoit perdu, puisque la grande expédition anglo-turque, aux ordres de l'amiral Keith et de sir Ralph Abercromby, parut devant Alexandrie, le 10 ventose (1er mars) des mêmes années.

Tandis que l'escadre de l'amiral Gantheaume, par son séjour dans la rade de Toulon, fait avorter les projets de Bonaparte, il faut revenir encore sur le passé pour observer les progrès que l'Angleterre avoit faits dans la Méditerranée. Ses succès étoient un heureux acheminement à l'accomplissement du

---

(1) Son escadre étoit composée de quatre vaisseaux de ligne et quelques frégates : l'*Indivisible*, le *Dix-Août*, le *Jean-Bart*, la *Constitution*, la *Régénérée*, l'*Africaine*, etc.

(2) Il fut obligé de faire une quarantaine d'une douzaine de jours, pour avoir communiqué avec les anglais par les prises qu'il avoit faites.

dessein qu'elle avoit formé de chasser l'armée française de l'Egypte.

Aussitôt que lord Nelson, par sa victoire d'Aboukir, eut soumis l'empire de la Méditerranée au pavillon britannique, le gouvernement anglais s'occupa des moyens de se rendre maître de l'île de Malte, où Bonaparte avoit laissé le général Vaubois. Vers la fin de 1798, les Anglais et les Napolitains vinrent l'attaquer. Les forces supérieures qu'ils déployèrent, secondées par une marine nombreuse, obligèrent le général français à se renfermer, après une longue résistance, dans la ville de la Valette. L'amiral Keith et lord Nelson bloquoient étroitement l'île, et fermoient le canal de Malte à tous les secours que le Directoire s'efforçoit de diriger sur ce point important. Le contre-amiral Pérée parti de Toulon avec le vaisseau le *Généreux* (1), la frégate la *Badine*, deux corvettes et un gros transport chargés de vivres et de munitions, faisoit route pour Malte qu'il devoit ravitailler, lorsque le 29 pluviose an 8 (18 février 1800), il fut signalé, reconnu et bientôt entouré par les vaisseaux de lord Nelson. Le *Généreux*, voyant l'impossibilité d'échapper à des forces

(1) Je dois rectifier ici une erreur que j'ai faite dans la liste des vaisseaux de l'escadre de Bruies. *Le Généreux* en fesoit partie, et ce fut ce vaisseau qui se réfugia à Malte avec le *Guillaume-Tell* et non le *Guerrier*.

réunies et en si grand nombre, se rendit au *Foudroyant*, monté par Nelson, et à l'*Audacieux*. Le transport tomba également au pouvoir de l'ennemi; mais la frégate et les corvettes parvinrent à s'enfuir à la faveur de l'empressement qu'avoit mis l'escadre anglaise pour s'attacher au vaisseau du contre-amiral Pérée.

La ville de la Valette, dont on a lu au commencement de cet ouvrage une foible description, étoit une place qui ne pouvoit guère se prendre qu'avec un temps et des travaux infinis, ou par le manque de vivres. Aussi les Anglais, après s'être rendus maîtres de Gozo et de l'île de Malte, se bornèrent pour ainsi dire à attendre l'époque où la garnison de la Valette seroit réduite par la faim à se jeter dans les bras de ses ennemis. Le général Vaubois, depuis long-temps sans communication avec la France, souffroit de l'abandon dans lequel on le laissoit, et malgré sa constance et sa fermeté, voyoit avec douleur s'approcher le moment où il faudroit abaisser les drapeaux de la république devant le pavillon anglais. Le contre-amiral Decrès, qui se trouvoit alors dans la Valette, offrit de tenter la sortie du port et de s'ouvrir un passage au travers des escadres anglaises. Vaubois, pressé par des besoins en tout genre, donna son consentement à cette téméraire entreprise. Au milieu de la nuit du 9 germinal an 8 (30 mars 1800), le contre-amiral Decrès fit appa-

reiller le *Guillaume-Tell* (1), monté par un équipage nombreux et déterminé. A peine avoit-il franchi le goulet de la Valette, qu'il fut aussitôt signalé et poursuivi. Le matin du même jour, à sept lieues du cap Passero, le *Guillaume-Tell* fut obligé d'amener après un engagement aussi glorieux que sanglant et opiniâtre avec trois vaisseaux anglais, le *Foudroyant*, le *Lion* et le *Pénélope*, qu'il combattit pendant trois heures et demie. Ce nouveau malheur détruisit les foibles espérances du général Vaubois, qui, réduit à la dernière extrémité, capitula enfin (2) après un blocus de près de deux ans, et une défense honorable (3).

Pendant que ce succès livroit à l'Angleterre une des positions les plus formidables et les plus avantageuses à ses vues, ses troupes, sous les ordres de sir Ralph Abercromby, se réunissoient à Marmarice

---

(1) Le *Guillaume-Tell* étoit le dernier des vaisseaux échappés aux désastres d'Aboukir.

(2) Le 17 fructidor an VIII (4 septembre 1800).

(3) Les frégates la *Justice* et la *Diane* qui avoient fait partie de la malheureuse flotte de Bruies, sortirent de la Valette dans la nuit qui précéda la reddition de la ville. La *Diane* fut prise, mais la *Justice* plus heureuse, trompa la vigilance des croisières. On verra plus tard qu'elle ne pouvoit éviter le sort réservé à tous les bâtimens qui avoient participé à l'expédition en Egypte.

sur les côtes de l'Asie mineure, aux troupes et aux escadres du Grand-Seigneur. Son premier projet étoit, à ce qu'il paroît, de joindre ses forces à celles du Grand-Visir, qui attendoit en Syrie le moment d'une active coopération de ses alliés, pour oser se reporter en avant. Mais le temps qu'Abercromby perdit à Marmarice, soit par la difficulté de se munir de tout ce qui lui étoit nécessaire, soit par les vents contraires, l'obligea à changer ses projets et à diriger ses premières opérations du côté d'Alexandrie. L'amiral Keith, qui commandoit en chef la flotte anglaise dans la Méditerranée, n'appareilla de Marmarice que le 3 ventose an 9 (22 février 1801). Dans la traversée, qui fut orageuse, l'escadre turque, aux ordres du capitan Pacha, se sépara la nuit de la flotte anglaise et se réfugia dans différens ports de Chypre. Elle ne rejoignit l'expédition que plusieurs jours après, et par différentes portions.

Le 10 ventose (1er mars) l'ennemi parut devant Alexandrie (1), et mouilla le jour suivant dans la rade de cette presqu'île d'Aboukir, destinée à être le témoin de tant d'événemens importans et consé-

(1) La flotte anglaise se composoit de 15 vaisseaux de ligne à deux ponts, dont 9 armés en guerre; 32 frégates, 30 à 36 corvettes, bricks, bombardes, etc., et de 70 bâtimens de transport.

cutifs. La mer fut tellement grosse et orageuse pendant sept jours, que les Anglais ne purent commencer leur débarquement que le 17 ventose (8 mars). Ils furent reçus vigoureusement par le général Friant, qui étoit venu d'Alexandrie avec sa division pour observer l'ennemi. Il se battit jusqu'à neuf heures du matin, mais reconnoissant que l'ennemi étoit trop nombreux pour pouvoir lui tenir tête (1), il se détermina à se replier, pour ne point compromettre ses propres forces et le destin de la place qu'il couvroit. Les Anglais le suivirent dans sa marche, et s'arrêtèrent lorsqu'il eut pris position sur le canal d'Alexandrie.

Abercromby s'occupa dès-lors de faire mettre à terre toute son infanterie et son artillerie, ainsi que de faire bloquer le fort d'Aboukir, qui ne contenoit qu'une foible garnison. Pendant qu'il prenoit toutes les mesures nécessaires pour assurer le succès de son opération, la nouvelle de l'apparition de la flotte anglaise pénétroit dans l'intérieur de l'Egypte. Elle arriva au Caire le 13 ventose (4 mars) à trois heures après-midi.

---

(1) Le général Friant, chargé de garder Alexandrie, Edko et Rosette, n'avoit que 1,550 hommes d'infanterie, 180 chevaux, et 10 pièces de canon. Les premières troupes anglaises débarquees, étoient au nombre de 5,850 hommes.

Dès le 10 nivose (31 décembre 1800) le bruit des grands préparatifs que faisoient les Anglais et les Turcs, auroient dû avertir le général Menou des dangers qui le menaçoient. Mourad-Bey lui-même, lui expédia, le 10 pluviose (30 janvier), Osman-Bey-Bardisi, pour lui développer les projets des Osmanlis. Il eut une audience de Menou, et il en fut mal reçu. Osman-Bey-Bardisi lui apprit que, d'après les renseignemens positifs que Mourad-Bey s'étoit procurés par le moyen d'une correspondance avec la Syrie, le Grand-Visir, toujours timide et craintif, ne seroit pas éloigné de traiter encore, et, dans ce cas, Mourad-Bey recommandoit ses propres intérêts à la loyauté française. Dans le cas où l'on feroit la guerre, il s'engageoit à fournir les secours stipulés dans son traité avec Kleber. Menou ne crut point ou feignit de ne point croire à la sincérité de ces rapports, et lorsque enfin la nouvelle de l'apparition de la flotte anglaise vint le tirer de son erreur, il fit partir Osman-Bey-Bardisi désolé, en lui intimant de signifier, à Mourad-Bey, l'ordre de ne point bouger de sa province.

Cependant, comme il n'étoit plus possible de douter que l'ennemi eût réellement des projets d'attaque, Menou fit filer une partie de l'armée sur Rahmanieh, et envoya la division du général Reynier à Belbéis, malgré toutes les représentations que lui fit ce général, qui sentoit combien ce mou-

vement étoit faux dans la circonstance présente.

Le mauvais temps qui empêcha Abercromby de descendre, rendit bientôt un peu de tranquillité à Menou, qui parut se persuader que les Anglais se borneroient à une simple démonstration sans résultat. Cette idée préjudiciable, ralentit la marche des troupes françaises, et le général Lanusse se trouvoit seul arrivé à Rhamanieh, lorsque le bruit du canon le fit courir au secours d'Alexandrie.

Enfin, Menou, ayant appris, le 20 ventose (11 mars), que les Anglais avoient débarqué, se décida à partir, en rappelant aussitôt la division Reynier, et en laissant le général Belliard pour garder le Caire, l'intérieur de l'Egypte, et tenir en échec le Grand Visir s'il tentoit de passer le désert. On est fâché que dès ce moment il n'ait point pris la résolution salutaire d'emmener avec lui les forces dont il se séparoit pour jamais, et d'abandonner le Caire, comme Kleber n'avoit point hésité à le faire. L'armée entièrement réunie eût sans doute obtenu une victoire complète, car elle auroit eu sur celle d'Abercromby la même supériorité que celui-ci avoit sur le corps isolé de Menou. Pendant que ce général en chef, pour éviter les Anglais, se jetoit dans le désert pour gagner Alexandrie par des marches forcées, les troupes britanniques poursuivoient leur avantage.

Abercromby, qui devoit supposer que Menou

ne perdroit point un instant pour arriver sur lui avec toutes ses forces, voulut profiter du temps qu'on lui laissoit, pour agir sur les généraux Lanusse et Friant, qui n'étoient point en mesure de lui résister. A cet effet il résolut de les attaquer le 22 ventose (13 mars) dans l'excellente position qu'ils avoient prise. Les Français le prévinrent, mais après une affaire longue et meurtrière le champ de bataille resta aux Anglais (1). Ce combat n'étoit que le prélude de celui qui alloit enfin décider du sort de l'Egypte.

Menou arrivé à Alexandrie (2) fit aussitôt ses dispositions, et convoqua un conseil de guerre, qui décida à l'unanimité qu'il n'y avoit point un instant à perdre pour déjouer les espérances et les projets de l'ennemi. Mais il est bon de remarquer ici que les troupes françaises n'étoient peut-être plus animées de cette ardeur singulière, qui leur avoit fait surmonter tant d'obstacles et affronter tant de dan-

(1) Les deux divisions françaises comptoient sous les armes 3,850 hommes d'infanterie, 520 de cavalerie et 21 pièces, et l'armée anglaise de 15 à 16,000 hommes, 200 chevaux et 10 pièces de canon.

Après cette affaire les généraux français expédièrent d'Alexandrie, un bâtiment, pour prévenir le Gouvernement et surtout Gantheaume qu'on croyoit en route.

(2) Le 28 ventose au soir (19 mars).

gers. La vue de cette flotte qui bordoit le rivage de la mer, les bruits qu'on exagéroit encore sur la force de l'ennemi, posté dans une excellente position ; cet esprit de mécontentement dont il a été parlé plus haut, et qui s'accroissoit par la difficulté des circonstances ; la confiance qui ne se commande point et que Menou n'inspiroit sûrement pas assez ; l'humeur de celui-ci, qui ne trouvoit que des observations fermes et judicieuses, où il auroit voulu trouver un zèle aveugle et soumis : tout annonçoit au sage observateur, qu'après tant de victoires l'heure des revers alloit enfin sonner. Néanmoins, le général Menou fit mettre à l'ordre du jour, un plan d'attaque que le général Lanusse avoit rédigé de concert avec le général Reynier et l'armée réunie à quatre milles d'Alexandrie, se prépara à livrer la bataille du 30 ventose (21 mars) (1).

A la pointe du jour l'armée française se trouvoit ainsi disposée : le général Reynier à la droite, le général Rampon au centre, le général Lanusse à la gauche, et le général Roize commandoit toute la

(1) L'armée française étoit de 8,330 hommes d'infanterie, 1,380 de cavalerie, avec 46 pièces de canon. L'armée anglaise étoit de 16,000 hommes d'infanterie, 200 chevaux, 12 pièces de canon attelées, et 30 en position dans les redoutes, sans compter celles des chaloupes canonnières.

cavalerie. Les Anglais, dans une position qui n'avoit pas plus de 1,300 toises de développement, avoient leurs deux ailes appuyées, la droite à la mer, et la gauche au lac Maadiéh, flanquées par des chaloupes canonnières. Ils avoient également à leur gauche des redoutes construites sur le grand canal d'Alexandrie. Leurs troupes étoient sur deux lignes et leur réserve formée en arrière. Dans cette position leur droite seule étoit attaquable. C'est en effet sur ce point que se dirigèrent les premiers efforts des Français, tandis que les dromadaires commencèrent, au crépuscule, une fausse attaque sur la gauche de l'ennemi. Mais à mesure que les troupes françaises s'engageoient sur les différens points de la ligne ennemie, elles rencontroient par tout une si grande supériorité de forces, un feu d'artillerie si bien nourri, si heureusement dirigé, que toutes les tentatives qui furent faites, ne purent entamer ni ébranler de sa position l'armée Anglaise. Et cependant l'unique espoir de la journée étoit dans un premier choc! Par une fatalité inconcevable et qui sembloit présager les malheurs de l'armée, la plupart des généraux et des chefs de corps furent blessés au commencement de l'affaire (1), et les troupes flottoient incertaines et dispersées, sans recevoir d'ordres pour

(1) Les généraux Lanusse, Destin, Silly, Baudot, Boussart, Morangier; les colonels Sornet, Eppler, etc.

leur changement de position. Jusqu'alors la cavalerie n'avoit point encore donné, et Roize attendoit une occasion favorable pour agir. Elle étoit loin de se présenter. Le général Menou, sur les derrières de l'armée Française, se portant où il croyoit sa présence nécessaire, sans cependant remédier à rien, rencontra sur ces entrefaites la cavalerie, et lui ordonna de charger. Roize étonné, se fit répéter jusqu'à trois fois cet ordre surprenant dans la position où il se trouvoit. Il vouloit aider l'inexpérience du chef, et lui représentoit l'inutilité d'un semblable mouvement. Le général Menou insista. Roize alors appuyant sa main gauche sur son chapeau, se retourna fièrement vers sa cavalerie et lui cria : « Allons, dragons, à la mort ». Il partit en dirigeant sa troupe avec cette valeur qui lui avoit obtenu une si flatteuse distinction à la bataille du 7 thermidor, arriva sur les Anglais, enfonça leur première ligne, perça même la seconde, et vint expirer glorieusement sur la réserve où se trouvoit Abercromby, qui, blessé mortellement, eut, avant de fermer les yeux, la douce consolation de voir la victoire couronner les drapeaux anglais (1).

(1) Il mourut le 28 mars, à bord du *Foudroyant*, entre les bras de l'amiral Keith. Le général Lanusse mourut également peu de jours après, des suites de sa blessure.

Les Français eurent à cette affaire près de 2000 hommes

Après cette bataille qui ouvroit l'Egypte toute entière aux Anglais, le général Menou, toujours confiant dans les promesses de Bonaparte, ne songea plus qu'à défendre Alexandrie, pour attendre les secours que devoit lui apporter l'escadre de l'amiral Gantheaume. Le général Hutchinson, qui remplaça Abercromby, laissa devant la place un corps considérable pour la bloquer et en commencer le siége (1).

Le fort d'Aboukir s'étoit rendu (2) depuis longtemps : Rosette, attaqué par un corps anglo-ture sous les ordres du colonel Spencer, fut bientôt

---

tués ou blessés. Les Anglais n'en comptent que 1500 pour leur part. Il ne revint pas le quart de la cavalerie du général Roize.

Abercromby avoit amené d'Angleterre 15,000 hommes d'infanterie et cavalerie, et, en supposant qu'il eût perdu du monde dans sa traversée et aux affaires qui précédèrent la bataille d'Alexandrie, sa force devoit être au moins la même, parce qu'il comptoit dans ses rangs toutes les garnisons de l'escadre.

(1) Les Anglais se retranchèrent dans leur position, non-seulement par une belle ligne d'ouvrages, mais encore par des saignées faites au lac pour défendre leur gauche. Les inondations produites par ces saignées abondantes, rompirent toutes les communications entre Alexandrie et Rhamanieh.

(2) Le 27 ventose (18 mars).

pris (1), et le général Hutchinson, instruit du mouvement que faisoit le Grand Visir du côté de la Syrie, se rendit sur les bords du Nil, pour appuyer son mouvement en marchant de concert avec lui sur le Caire. Il rencontra à Rhamanieh (2) la division commandée par le général La Grange, et la força à la retraite. Le général La Grange se replia en toute hâte sur Gizéh; Hutchinson le suivit avec lenteur, prenant dans sa route différens convois qui tombèrent dans ses patrouilles, ou au pouvoir de la flotille qui remontoit le Nil (3).

Le Grand Visir, instruit de l'arrivée et des succès de l'armée britannique (4), crut pouvoir sans danger se mettre en marche pour l'Egypte. Il étoit d'ailleurs accompagné de plusieurs officiers anglais qui le dirigeoient d'après les instructions d'Abercromby (5). Tahir Pacha, qui l'avoit rejoint avec

---

(1) Le 29 germinal (19 avril). Hutchinson y arriva le 3 floréal (23 avril).

(2) Le 19 floréal (9 mai).

(3) Un détachement de 600 hommes, tant infanterie que cavalerie et dromadaires, escortant, avec une pièce d'artillerie, un convoi de 500 chameaux, sous les ordres du colonel Chevalier, fut pris par la cavalerie anglaise, aux ordres du brigadier-général Doyle.

(4) Il étoit encore à Ghazah le 29 ventose (20 mars).

(5) Le major Halloway ne quittoit point le Grand-

mille hommes de cavalerie asiatique et mille Arabes, forma l'avant-garde de son armée. Djezzar, bien malgré lui, fut obligé de fournir un fort contingent à l'armée turque, dont la force s'élevoit à près de 15,000 hommes d'infanterie, et 12,000 de cavalerie, tous ses détachemens compris. Youssef Pacha, qu'une campagne aussi longue, aussi pénible, fatiguoit à l'excès, arriva à El-A'rich, où il fit une halte de deux jours. Tahir Pacha, qui éclairoit la route avec sa cavalerie, gagna Cathiéh, et de là Salêhiéh, sans rencontrer aucun obstacle; tous ces points avoient été abandonnés. Le général Belliard en apprenant la bataille d'Alexandrie n'avoit pas perdu un instant pour concentrer toutes ses forces (1). Il avoit rappelé à cet effet toutes ses garnisons éloignées, et les détachemens de la Haute-Egypte aux ordres du général Donzelot (2).

Le Suprême Visir (3) resta quelques jours à Salêhiéh et atteignit Belbéis (4), où il s'arrêta parce

---

Visir; d'autres officiers étoient placés auprès de Tahir Pacha et de Mohammed Pacha.

(1) Il apprit, le 4 germinal (25 mars), les résultats de la bataille du 30 ventose (21 mars).

(2) Il arriva au Caire le 16 germinal (6 avril) avec ses troupes, fortes de 570 hommes.

(3) Il arriva à Saléhieh le 12 floréal (2 mai).

(4) Le 18 floréal (8 mai).

qu'il apprit que les Français étoient sortis du Caire pour venir au-devant de lui. Sa Hautesse détacha aussitôt Tahir Pacha avec trois mille hommes de cavalerie et trois pièces d'artillerie légère, en lui donnant l'ordre d'arrêter la marche des troupes françaises par tous les moyens possibles. Ces troupes étoient celles commandées par le général Belliard, et dont il est à propos d'examiner la position.

Sans doute le général Menou, en s'éloignant du Caire, ne comptoit point sur les revers qu'il éprouva; sans doute en conservant aussi cette ville, centre de toutes les ressources et établissemens de l'armée, il vouloit inspirer tout à la fois de la crainte et de la confiance aux habitans, dont les vœux ardens appeloient leurs libérateurs. Il eût fallu dans le péril extrême où se trouvoit Menou, prendre une grande résolution qu'un grand capitaine seul pouvoit prendre, celle d'évacuer le Caire pour marcher sur la principale armée ennemie, au risque d'être obligé de faire une seconde fois le siége du Caire, et d'en chasser le Grand Visir qui étoit peu à redouter si les Anglais étoient battus. Menou préféra laisser le général Belliard, avec l'instruction importante de défendre le Caire et l'Egypte. Mais quels étoient les moyens de celui-ci et ceux de l'ennemi qu'il avoit à combattre?

Belliard, avec les troupes réunies au renfort que

lui amena le général Donzelot, de la Haute-Egypte, n'avoit pas quatre mille baïonnettes disponibles, et c'est avec ces forces qu'il devoit s'opposer à l'armée du Grand Visir, dont la moitié presque étoit de la cavalerie, aux Anglais débarqués à Cosséir et à Suez (1), et à l'armée anglo-turque qui venoit sous les ordres de Hutchinson en remontant la rive gauche du Nil. On conviendra que la situation étoit critique dans un pays qui ne permettoit aucun moyen de retraite.

Mourad-Bey, toujours fidèle, descendoit le Nil, sur l'invitation que lui avoit faite le général Belliard, lorsqu'il fut attaqué de la peste, et y succomba le 2 floréal (22 avril), après trois jours de maladie. Ses compagnons de gloire et de malheurs, honorèrent sa valeur du plus bel hommage; ils brisèrent ses

(1) Le colonel Murray s'étoit emparé de Cosséir, le 27 floréal (17 mai) avec un détachement de la première division de Bombay, tandis que l'amiral Blancket, avec des forces amenées des Indes Orientales, effectuoit, vers la fin d'avril, un débarquement à Suez. Séparé de son escadre par la navigation difficile et périlleuse de la Mer Rouge, il ne reçut les renforts qu'il attendoit qu'au commencement de mai, époque à laquelle le joignit le général Baird et le colonel Wellesley. Ces troupes se montoient a près de 6000 hommes, dont une partie descendoit le Nil.

armes sur sa tombe, en déclarant qu'aucun d'eux n'étoit digne de les porter.

Mourad-Bey n'étoit surement pas un homme ordinaire, et le portrait qu'en a tracé le général Reynier en convaincra le lecteur.

« Il possédoit éminemment les vertus et les défauts qui tiennent au degré de civilisation où les » Mamelouks sont parvenus. Livré à toute l'impétuosité de ses passions, son premier moment » étoit terrible, le second l'entraînoit souvent dans » un excès contraire. Doué, par la nature, de cet » ascendant qui appelle certains hommes à dominer » les autres, il avoit l'instinct du gouvernement sans » en connoître les ressorts. Egalement prodigue et » rapace, il donnoit tout à ses amis et pressuroit » ensuite le peuple pour subvenir à ses propres be» soins. Joignez à ces traits généraux une force de » corps extraordinaire, une bravoure à toute épreuve » et une constance dans le malheur qui, au milieu » des crises fréquentes de sa vie agitée, ne l'a jamais » abandonné. »

Les Mamelonks reconnurent pour leur chef, Osman-Bey-Tambourgi, que Mourad leur avoit désigné. Il se conduisit, dans la position difficile où il se trouvoit, avec autant de politique que d'adresse. Voyant plusieurs armées s'approcher en même-temps du Caire, et la cause des Français entièrement désespérée, il se rendit à l'armée du Capitan-

Pacha, en envoyant dire au général Belliard qu'il avoit dû songer à ses intérêts dans cette démarche indispensable, et que, pour réconcilier le Grand-Visir avec les Mamelouks, dont la conduite avoit été si prononcée en faveur des Français, il convenoit d'abandonner ostensiblement leur parti. Il le prioit d'excuser une résolution dictée par la force des circonstances; mais il promettoit de ne commettre aucune hostilité contre les troupes de la République. Il tint loyalement parole.

Les Anglais virent arriver avec joie, parmi eux, cette brillante et redoutable cavalerie, qui excita leur juste admiration.

Revenons au général Belliard. Quel espoir pouvoit-il donc lui rester? Il n'y en avoit qu'un; encore n'offroit-il pas une chance entière de salut. Il le saisit toute fois avec empressement lorsqu'il sut que le général La Grange étoit arrivé avec son corps à Gizéh. Il lui fit passer le Nil, prendre possession de Boulak et du Caire, et se mit aussitôt en marche pour aller au-devant du Suprême Visir, avec une partie de cette même division. Les difficultés que devoit rencontrer l'armée Anglaise pour prendre Gizéh, effectuer le passage du Nil dans sa crue, lui donnoient le temps de tenter la fortune, et de suivre le dessein que lui suggéroient l'honneur et son ame courageuse.

Il partit donc du Caire avec près de mille chevaux, quatre mille six cents hommes, vingt-quatre pièces d'artillerie légère, et marcha droit sur Belbeis. Il trouva à trois lieues de cette ville Tahir Pacha qui avoit fait halte avec toute sa cavalerie pendant la nuit du 25 floréal (15 mai), et qui avoit été rejoint au jour par le Grand Visir, conduisant avec lui le reste de l'armée. Belliard, après s'être formé dans un bois de palmiers, qui rendoit moins dangereuse la nombreuse cavalerie de l'ennemi, se décida à une retraite bien hardie dans un pays aussi découvert que l'Egypte, aussitôt qu'il eut vu qu'il ne pouvoit décider l'ennemi à un engagement sérieux et que des colonnes se dirigeoient vers le Caire. Il faut moins s'étonner du calme et de la précision avec lesquelles il manœuvra devant les Turcs, et se replia sans perdre beaucoup de monde, que du peu de résolution de ceux-ci qui n'osèrent point, avec leur cavalerie si supérieure, entamer, que dis-je entamer? arrêter même un instant le bataillon carré des Français. Le Grand Visir, qui n'avoit point perdu le souvenir de la bataille d'Héliopolis, et qui s'approchoit de ce théâtre funeste à sa gloire, arrêta la poursuite de son armée lorsqu'il vit les Français se retirer en bon ordre. Sa prudence égaloit sa méfiance. C'est dans cette même journée que sa Hautesse apprit la prise de Damiette

et du fort de Lesbeh (1), sur lesquels elle avoit détaché Ibrahim Pacha avec un corps de deux mille cinq cents hommes et cinq pièces d'artillerie; partout les Français étoient écrasés par la seule supériorité du nombre.

Le général Belliard rentré au Caire prit, comme il l'écrivit lui-même au Premier Consul, le parti que prit Chevert à Prague dans des circonstances bien moins difficiles. Par les mesures les plus vigoureuses il s'assura de la soumission des habitans, et mit le Caire dans un tel état de défense, que l'ennemi qui s'avançoit à la fois sur les deux rives du Nil, dût penser que pour pénétrer dans la ville, il faudroit marcher sur des ruines et des cadavres.

Tandis que l'armée d'Hutchinson investissoit Gizéh sur la rive gauche, le Suprême Visir prenoit position sur la rive droite, le 21 juin (2 messidor), devant le Caire, mais le général Belliard n'avoit pris une attitude aussi imposante que pour obtenir une capitulation plus honorable. Il sentoit trop bien que sa situation étoit désespérée, puisque le général Menou, renfermé lui-même, n'étoit plus dans le cas de le secourir, et qu'une résistance contre des forces aussi supérieures étoit absolument impossible et inhumaine (2). Quelle nécessité en effet de sacrifier

(1) 24 floréal (14 mai).

(2) Il étoit enveloppé par près de 45,000 hommes,

des troupes qu'aucun revers n'avoit abattues, qu'aucun danger n'avoit retenues, au milieu de tant de privations et de souffrances, et dont l'honneur et la gloire étoient intacts en pliant sous le joug impérieux des circonstances? Le général Belliard envoya un parlementaire au général Hutchinson; la convention fut bientôt rédigée, car les prétentions des deux chefs se réduisoient à ces deux seuls points: l'un l'évacuation de l'Egypte, l'autre son retour en France. Les conférences durèrent quelques jours et amenèrent une capitulation, témoignage honorable de la considération que s'étoit acquise l'armée française. Elle n'étoit que la répétition de la convention d'El-A'rich (1): falloit-il donc répandre tant de sang pour arriver à ce même résultat?

---

qui communiquoient entre eux au moyen d'un pont de bateau établi à Chobra.

(1) Les troupes françaises et alliées devoient évacuer non-seulement le Caire et ses dépendances, mais encore toutes les parties de l'Egypte qu'elles occupoient; elles devoient se retirer à Rosette, avec armes, bagages, artillerie, munitions, etc., pour être transportées dans les ports français de la Méditerrannée, au compte des puissances belligérantes. Les mêmes conditions étoient applicables aux administrateurs, membres de l'Institut et à tous les habitans en Egypte, de quelque nation qu'ils fussent, qui voudroient suivre l'armée.

Les troupes du général Belliard, dans le terme fixé, évacuèrent le Caire pour se rendre à Rosette, avec une escorte turque et anglaise. Pas le moindre événement ne troubla la marche paisible de ces convois. Les soldats, tous joyeux pour des motifs différens, sembloient avoir fait un oubli entier des sentimens de haine qui les divisoient il y a peu de jours ; et il convient de faire cette remarque, qu'à la fin d'une guerre, les soldats qui ne voyent jamais que leurs intérêts personnels, sont toujours portés à se rapprocher, à se bien traiter, quand ils croyent par leur conduite et leur valeur avoir une part égale à l'estime de leurs ennemis.

Les troupes du général Belliard, arrivées à Rosette, furent embarquées sur les bâtimens préparés à cet effet, et reconduites en France (1).

Il est temps actuellement de voir ce que devenoit pendant ces grands événemens l'expédition aux ordres du contre-amiral Gantheaume. Pour réparer le

(1) La première division de transports partit d'Aboukir, le 13 thermidor (1er août); la seconde, le 18 (6 août); la troisième et dernière, le 22 (10 août). La totalité des individus embarqués, y compris tout ce qui avoit été ramassé dans le Delta, du côté de Damiette, et les Chrétiens, Cophtes et Grecs, qui craignoient de rester en Egypte, se montoient de 12 à 13 mille.

temps perdu par le mouvement qu'il avoit fait sur Toulon, il paraît qu'il proposa de changer le point d'abord fixé pour le débarquement des troupes qu'il transportoit. Bonaparte, instruit d'un contre-temps qui l'indisposa, expédioit courrier sur courrier pour presser le départ de l'escadre, parce que, informé lui-même des desseins de l'Angleterre, il sentoit que le moindre retard rendroit inutile l'arrivée du renfort qu'il envoyoit. Il croyoit avoir choisi l'instant unique pour l'accomplissement de ce nouveau projet, parce qu'il ne supposoit devant Alexandrie que la simple croisière anglaise destinée à observer et fermer la côte de l'Egypte. Il ne supposoit pas non plus des forces considérables devant Mahon (1) ni devant Malte, et dans son impatience extrême il prit le parti, indépendamment de ses ordres précis et répétés, d'envoyer M. Lacuée, son aide-de-camp (2), auquel il avoit enjoint de ne point quitter Toulon que l'expédition n'en fût partie.

Mais un ordre, quelque impératif qu'il soit, ne

(1) D'après le rapport d'un parlementaire qui arriva à Toulon, le 22 ventose (13 mars), l'amiral Warea étoit arrivé à Mahon avec six vaisseaux et trois frégates. Un de ses vaisseaux étoit tellement endommagé qu'il ne pouvoit plus tenir la mer.

(2) Il arriva le 16 ventose (7 mars 1801).

fait pas mouvoir à volonté une escadre quand les vents sont contraires; et cet obstacle n'étoit point le seul qui s'opposât au départ des vaisseaux français. Des dissentions s'étoient élevées entre les chefs, et il ne régnoit point entre eux cet accord, cette union, cet ensemble, si nécessaires dans les opérations périlleuses et compliquées. Les esprits mal disposés se choquoient sur la moindre prétention, et le mystère qui avoit d'abord enveloppé la marche de cette expédition, se dévoiloit aux yeux de la France et de ses ennemis. C'est ainsi qu'on apprit à Toulon que le but de l'entreprise étoit un débarquement à *Derneh* ou *Bomba* sur la côte d'Afrique. Ces points sont éloignés de plus de cent lieues à l'ouest d'Alexandrie, et ils avoient été désignés, dans la ferme croyance, qu'on seroit moins exposé à de fâcheuses rencontres pour y arriver. Si cet avantage étoit immense, il étoit suffisamment compensé par la route que les troupes devoient faire pour traverser le triste pays qui les séparoit de l'Egypte. Quand on a vu le désert et que l'on parle de cent lieues à faire dans des sables mouvans et sur une côte inhospitalière, on ne sait pas, si des soldats français lancés dans cette mer brûlante, il en fut arrivé un seul à Alexandrie, en admettant même que les naturels du pays n'eussent point mis obstacle au voyage. Quoi qu'il en soit, l'escadre de

Gantheaume appareilla de Toulon (1) et cingla vers les côtes de la Sardaigne, où l'escadre aux ordres de l'amiral anglais Waren l'aperçut sans pouvoir la joindre (2). Il paroît, s'il faut ajouter foi à la lettre du capitaine anglais Hallowell, qui commandoit le vaisseau le *Swiftsure*, et qui fut pris par l'escadre française à la hauteur du cap Derneh (3),

---

(1) Le 29 ventose (20 mars) par conséquent la veille de la bataille d'Alexandrie.

(2) Waren appareilla de Mahon le 13 ventose (4 mars) avec 5 vaisseaux. Il se dirigea vers la Sicile, mais apprenant le traité conclu avec le roi de Naples, il revint sur Toulon. Il apprit, le 4 germinal (25 mars) au matin, dans sa route, que l'escadre française étoit sortie. Il ne put l'atteindre et se rendit devant Alexandrie, où il se trouvoit le 3 floréal (23 avril), après avoir été infiniment retardé dans sa marche.

(3) Le *Swiftsure*, séparé d'un convoi qu'il escortoit, suivoit sa route sur Malte, lorsque le 5 messidor (24 juin), à trois heures du matin, étant par 7 lieues S. O. du cap Derneh, il découvrit cinq voiles. Comme il étoit instruit qu'une escadre ennemie avoit été aperçue sur les côtes de l'Albanie, il se douta que c'étoit la même escadre. Il voulut l'éviter, mais à 8 heures deux vaisseaux l'avoient considérablement gagné. Il se décida aussitôt à s'engager avec eux, espérant au moins en réduire un avant l'arrivée des autres. L'*Indivisible*

que Gantheaume, le 4 messidor (23 juin), s'étoit présenté devant la ville de ce nom ; mais la contenance des habitans, et leurs dispositions hostiles, l'avoient déterminé à ne point tenter le débarquement. On peut également supposer avec raison que le contre-amiral français, instruit dans sa traversée des événemens qui venoient de décider du sort de l'Egypte, avoit reconnu l'inutilité du renfort qu'il conduisoit, et l'inhumanité de les exposer à une captivité ou à une mort certaine. Ces motifs sont louables, et dans cette expédition, Gantheaume justifia cette réputation de bonheur que Bonaparte lui prêtoit, en rentrant à Toulon (1) avec son escadre peu endommagée par le combat qu'elle avoit soutenue, et un beau vaisseau enlevé aux Anglais, trop foible indemnité de tous ceux qu'ils avoient pris à la République.

Revenons, pour la dernière fois, sur les côtes de l'Egypte. La prise de Rhamanieh et la retraite du général La Grange sur le Caire, avoient fait une

---

et *le Dix-Août* commencèrent le feu. Trente minutes après, le *Jean-Bart* et la *Constitution* rejoignirent. Le capitaine Hallowell se rendit après une heure et sept minutes de combat. Il perdit son lieutenant et soixante-dix hommes.

(1) Le 15 messidor (4 juillet), il captura, entre *Lampedosa* et *Pantalaria*, une forte lettre-de-marque.

impression fâcheuse sur la portion de l'armée renfermée dans Alexandrie. Les troupes murmurèrent hautement lorsqu'elles se virent absolument isolées du reste de l'Egypte. L'esprit de mauvaise humeur parvint à un tel degré que Menou dut en redouter les effets. Le bruit qui circuloit et que les Anglais paroissoient confirmer, que le général Reynier avoit été nommé au commandement en chef, poussa à bout le général Menou, fatigué de toutes les oppositions qu'on lui présentoit sans cesse. Il prit donc la résolution, trop tardive pour son repos, de renvoyer en France le général Reynier, ainsi que le général Damas, et le commissaire-ordonnateur en chef Daure. Mais cet acte d'autorité ne changeoit rien à sa position, quoiqu'il se trouvât plus libre dans ses actions et débarrassé de censeurs opiniâtres et incommodes. Il s'occupoit de tout ce qui pouvoit ajouter aux travaux trop étendus d'Alexandrie, où la misère, le besoin et les maladies exerçoient leur ravage, lorsqu'il apprit la reddition du Caire. Il se récria sur *la lâcheté* qui l'avoit consentie, et jura de défendre Alexandrie jusqu'à la dernière pierre. Il se flattoit sans doute de voir arriver des secours, qui n'auroient pu le sauver, et qui n'eussent fait que prolonger les maux d'une guerre trop longue et trop sanglante. Mais le général Hutchinson, après avoir passé quelques jours au Caire avec le Suprême Visir, et arrangé

le sort des Mamelouks auxquels il prenoit intérêt, s'étoit rendu devant Alexandrie (1). C'est alors que les opérations du siége se poussèrent avec une nouvelle vigueur, et que le général Menou, revenu des espérances chimériques qu'il avoit conçues, reconnut enfin que l'Egypte étoit perdue, et que toute résistance seroit vaine contre une armée européenne qui recevoit à tout instant des renforts d'Angleterre, de Minorque et de Malte. Le 9 fructidor (27 août) il envoya son aide-de-camp au général Hutchinson pour demander un armistice de trois jours; il fut accordé avec empressement, et le 15 (2 septembre) la capitulation d'Alexandrie fut signée (2); elle étoit à peu près la même que celle du Caire. Les bâtimens qui étoient dans le port furent partagés entre les Anglais et les Turcs (3). Les Anglais eurent pour leur part la superbe frégate *l'Egyptienne*, et les Turcs *la Justice*, seul bâtiment

(1) Il y arriva le 29 thermidor (17 août 1801).

(2) Un mois juste après la reddition d'Alexandrie, les préliminaires de paix furent signés entre la France et l'Angleterre. L'île de Malte devoit être évacuée par les Anglais, et l'Egypte rendue à la Sublime Porte.

(3) Il y avoit un grand nombre de bâtimens marchands, un vieux vaisseau de ligne vénitien, les frégates l'*Egyptienne*, la *Justice*, la *Régénérée* et quelques corvettes.

qui restât à la France de l'escadre de Bruies. Sidney Smith, qui avoit joué un rôle si important sur ces côtes, fut chargé par l'amiral Keith de porter au gouvernement anglais la nouvelle de la prise d'Alexandrie.

Ainsi finit cette mémorable expédition d'Egypte; ainsi s'évanouirent les projets gigantesques de joindre l'Orient à l'Occident par le canal de Suez au Nil; ainsi s'éclipsa cette chimère de la civilisation de l'Afrique! Ce coup fatal qu'elle devoit porter au commerce anglais fut le coup de la mort pour notre marine, en accroissant la domination de la marine anglaise. Si l'on calcule le mérite d'un projet sur le succès qui le couronne, on peut demander où est la grandeur, la sagesse de celui qui a coûté tant de trésors à la France et tant de sang à ses citoyens; et si l'on considère les suites funestes de la plupart des entreprises outre-mer tentées par des Européens, et surtout par la France, on peut encore rendre grace à Dieu de ce qu'il a permis que les restes précieux de cette armée intrépide et constante dans ses souffrances, aient touché après tant de malheurs les bords chéris de la patrie (1).

(1) On pouvoit espérer au moins que les tristes fruits de cette expédition serviroient d'avertissement salutaire..... Peu de temps après il s'en fit une aussi déplorable à Saint-Domingue.

Il ne reste plus maintenant qu'à indiquer en peu de mots quels furent les fruits de l'expédition en Egypte sous le rapport politique et militaire.

La république française venoit à peine d'échapper aux efforts d'une coalition puissante, et qui devoit l'étouffer à sa naissance, qu'elle annonçoit des projets de conquête et d'envahissement. Arbitre, par ses triomphes, de quelques pays limitrophes, elle prétendoit leur donner une liberté, dont elle ne jouissoit pas elle-même. Chaque nouvelle victoire sembloit ajouter à la prépondérance d'un peuple, qui, fier de son attitude et du sentiment d'indépendance qui l'animoit, se croyoit appelé à régénérer l'Europe. C'est sans doute cette disposition des esprits qui fit accueillir avec empressement une expédition secrète, et dont le but étoit pour une autre partie du monde. Des succès répétés avoient inspiré aux jeunes militaires français, cette confiance sans bornes, qui applanit la difficulté des grandes entreprises; rien ne leur sembloit impossible, et il faut avouer que cette persuasion et l'admiration que les Français décernent par fois avec autant de chaleur que de légèreté, secondoient parfaitement l'homme, qui fondoit déjà sa puissance sur leur facile et prompt enthousiasme, ainsi que sur leur passion pour la gloire. Avouons, en passant, que ce sentiment, porté peut-être à l'excès chez la nation française, a toujours été la source des plus belles actions, et ce vieux défaut,

s'il en est un, doit lui être sacré comme les souvenirs honorables qui s'y rattachent. Bonaparte avoit deviné le cœur et l'esprit français. Pour maintenir au même degré l'ardeur de cette bouillante jeunesse qu'il commandoit, il lui offroit sans cesse un nouvel aliment par le tableau de nouvelles occasions de gloire. Ce noble espoir produisoit l'effet qu'il desiroit, lui attachoit les troupes, qui ne juroient plus que par son nom, tandis qu'aux yeux du vulgaire il légitimoit et cachoit ce ressort habile, sous le simple souhait de conquérir une paix durable. Ainsi, et toujours, *ce qu'on avoit fait n'étoit rien à côté de ce qu'il restoit à faire.* Ces moyens infaillibles, dirigés par la modération vers un but sage et vraiment utile, auroient eu sans doute les plus heureux résultats : ceux qu'amena l'expédition en Egypte, ne furent que désastreux.

D'abord cette irruption sur le territoire d'une puissance fidèlement attachée à ses anciennes liaisons, dévoila aux regards du monde, la politique ambitieuse d'un gouvernement qui, dans ses aveugles prétentions, se croyoit non-seulement capable de braver toute l'Europe, mais encore de lui commander. La Sublime Porte, bien que lente dans ses résolutions, regarda comme un acte d'hostilité réel le soin qu'on vouloit bien affecter, de prendre ses intérêts dans ses disputes avec les beys en Egypte. Excitée par l'Angleterre, qui ne se dissimuloit point

que les coups étoient dirigés contre son commerce, la Cour ottomane se décida à prendre part dans la querelle, et si par le succès de ses armes elle ne parvint point à venger son outrage, elle sut au moins profiter du changement que nous avions produit dans le gouvernement intérieur de l'Egypte, et elle redevint maîtresse d'un pays où elle n'avoit d'abord que des agens infidèles. C'est un véritable service que lui rendit l'armée française.

L'Angleterre, à l'affût de nos ports, envieuse du peu de vaisseaux que Louis XVI avoit créés, et qui pouvoient encore lui disputer l'empire des mers, guettoit la sortie de nos escadres avec une jalouse impatience. La fortune de Bonaparte trompa son espérance, mais Nelson trompa plus tard la fortune de Bonaparte, en attaquant avec une fureur réfléchie, et dans une rade propice, cette belle armée navale, dont le malheur fut aussi grand que sa défense fut opiniâtre. Aucun des vaisseaux qui la composoient n'échappa à ce vainqueur illustre; tous furent pris ou brûlés, et ce triomphe éclatant étoit une garantie suffisante pour la prospérité future de l'Angleterre. Par cette seule action, qui décidoit sa supériorité sur la marine française, elle renfermoit en Afrique une armée formidable, et qui privée désormais des secours de la patrie, useroit insensiblement ses propres forces. Or, il est de fait que sans marine, au-

cun projet ne pouvoit être tenté dans les Indes, et que toute route commerciale étoit fermée par la Méditerranée. Il est certain aussi que les Anglais, tranquilles observateurs de toutes les disputes, dont ils étoient les juges passifs, calculoient et pouvoient en effet calculer le temps déterminé où l'armée française en Egypte, épuisée par des pertes irréparables, seroit réduite de manière à être facilement attaquée. La campagne de Syrie, les assassinats, les privations, les souffrances physiques et morales, la peste enfin, ont avancé cette heure fatale qu'ils appeloient de leurs vœux. Ils ne se sont mis en scène que lorsque le succès étoit presque évident, et que l'armée française, affoiblie par la désunion des sentimens et le manque de confiance, n'avoit plus à sa tête un général fameux et redoutable.

Mais cette mémorable entreprise, contre le droit des gens, offroit aux Anglais une trop belle occasion de dominer dans la Méditerranée; dont ils occupoient le principal passage, pour ne point la saisir avec empressement. Le rocher de Malte est pour ainsi dire le trône de cette mer, qu'on a justement appelée *la grande rue de l'Europe*, et son usurpation flattoit trop leur ambition, pour ne point flatter leur avidité. Ils parvinrent à s'en emparer, et cette ville, que la nature avoit déjà rendue inexpugnable, et dont l'art a fait un boulevart éton-

haut, leur restera sans doute comme cette pointe de l'Europe, d'où aucune tentative n'a pu les chasser. Ce même rocher, qu'une conduite impolitique livroit à l'Angleterre, devint une pierre d'achoppement pour les traités que la France voulut contracter. Elle retint plus d'une fois la paix, prête à descendre sur le continent ensanglanté.

Ces résultats sont sûrement assez affligeans pour justifier les regrets que causa l'expédition d'Egypte, mais combien ces regrets s'augmentent, si l'on se rappelle la foule de braves que la mort a moissonnée sur les bords du Nil, dans les sables de l'Afrique, sous les murs de Saint-Jean-d'Acre et sous les remparts de la ville d'Alexandre. Et quelle armée avoit emmenée Bonaparte? quels sont les généraux qui la commandoient? L'armée d'Egypte étoit composée de l'élite des troupes qui venoient de conquérir l'Italie. Tous les régimens en étoient célèbres par de nombreux combats; tous les généraux, tous les officiers, formés à l'école de la victoire, avoient porté loin de la patrie leurs talens et leur valeur. Et dans quel moment s'éloignoient-ils? Lorsque l'Autriche, fatiguée du frein qu'on vouloit lui imposer, rebutée par les sacrifices qu'on en exigeoit, attendoit une occasion favorable pour briser des chaînes qu'on faisoit peser sur elle. Aussi à peine la flotte de Toulon fendoit les mers pour ac-

complir sa triste destinée, que cette puissance, dépouillée d'une partie de ses états, parvint en effet à se ressaisir de tout ce que Bonaparte lui avoit enlevé. Elle menaça même nos frontières, mais la France renfermoit trop de braves dans son sein pour être abattue. Il falloit une plus longue lutte; il falloit sans doute cette circonstance fatale chez une grande nation, où l'on voit l'amour et l'intérêt de la patrie, ne pas se confondre dans le souverain qui la gouverne, pour que des armées, quelque nombreuses qu'elles fussent, pénétrassent jusqu'au cœur de la France.

Voilà en peu de mots, et en laissant de côté les détails secondaires qui étendroient trop cette matière, les déplorables conséquences de l'expédition en Egypte. La plus brillante armée presque détruite, une flotte entièrement prise ou brûlée, et Malte irrévocablement au pouvoir de l'Angleterre. Si à côté de ce tableau nous mettons les avantages que nous avons retirés de cette campagne, personne, je pense, ne trouvera qu'il y ait compensation. Les beaux-arts seuls doivent se réjouir des découvertes admirables que des hommes instruits ont faites, au milieu des horreurs de la guerre, sur ce territoire où l'architecture antique leur a déployé ses plus riches trésors. L'ouvrage que la France doit étaler aux yeux de l'Europe, est le véritable trophée de notre armée,

et s'il faut chercher une consolation au milieu de tant de regrets, nous la trouverons dans les lauriers dont nos armes se sont couvertes, et dans le souvenir de cette valeur, digne apanage du sang français.

FIN.

ERRATUM.

Page 176, 11e ligne, un Dalmate, *lisez*. un Damatien.

LDPE 08 - 0
3 2044 018 180 588
X IQ22 C